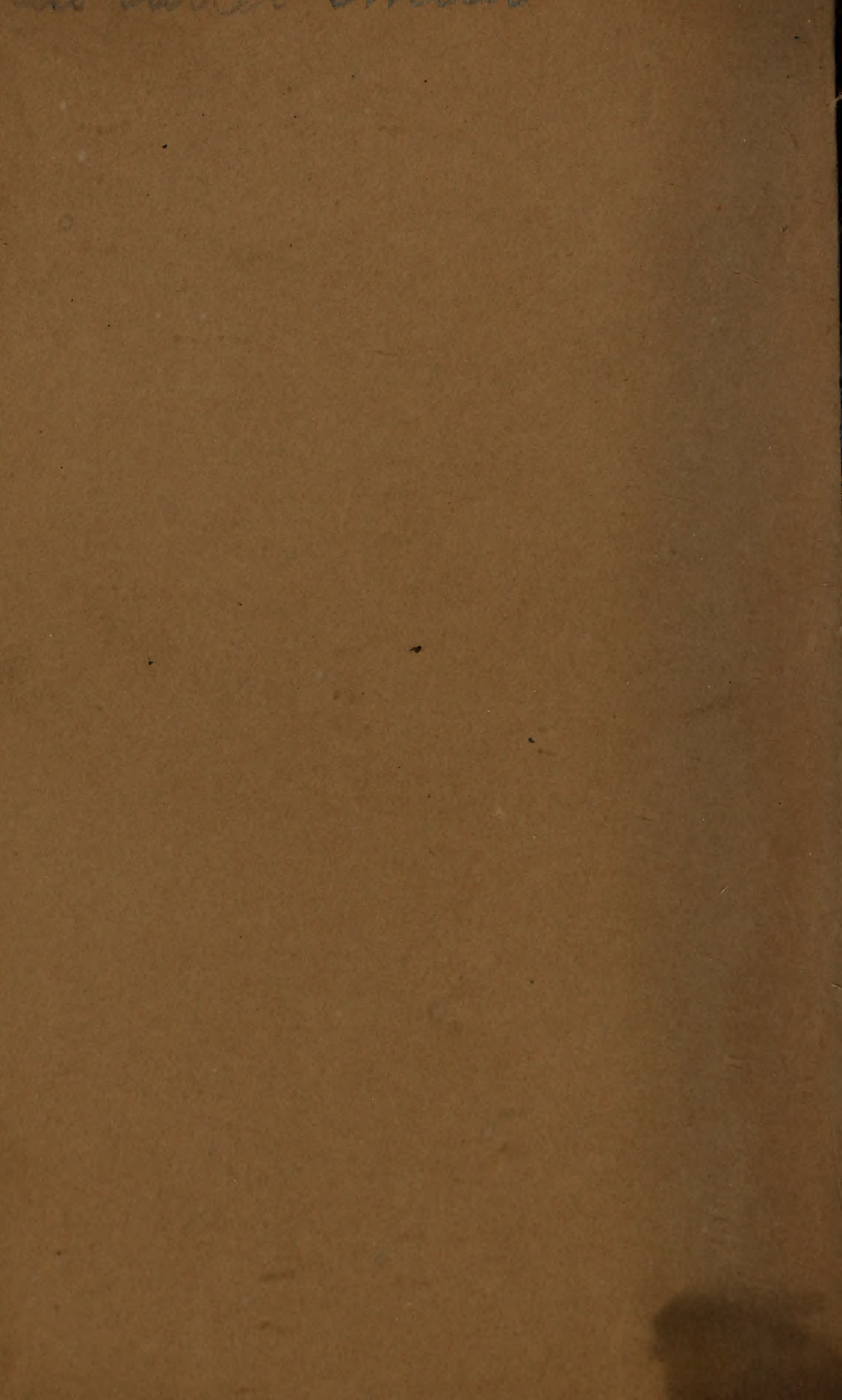




ATLAS ETHNOGRAPHIQUE
DU GLOBE,

OU

CLASSIFICATION DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

D'APRÈS LEURS LANGUES;

PARTIE HISTORIQUE ET DICTIONNAIRE.

TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

ET INTRODUCTION.

ATLAS ETHNOGRAPHIQUE

DU GLOBE,

OU

CLASSIFICATION DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

D'APRÈS LEUR LANGUE.

PARTIE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

ET INTRODUCTION.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5. F.-S.-G.

INTRODUCTION

A

L'ATLAS ETHNOGRAPHIQUE

DU GLOBE,

CONTENANT

UN DISCOURS SUR L'UTILITÉ ET L'IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DES LANGUES
APPLIQUÉE A PLUSIEURS BRANCHES DES CONNAISSANCES HUMAINES;
UN APERÇU
SUR LES MOYENS GRAPHIQUES EMPLOYÉS PAR LES DIFFÉRENS PEUPLES DE LA TERRE;
DES OBSERVATIONS SUR LA CLASSIFICATION DES IDIOMES
DÉCRITS DANS L'ATLAS;
UN COUP-D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE SLAVE
ET SUR LA MARCHE PROGRESSIVE DE LA CIVILISATION ET DE LA LITTÉRATURE
EN RUSSIE,

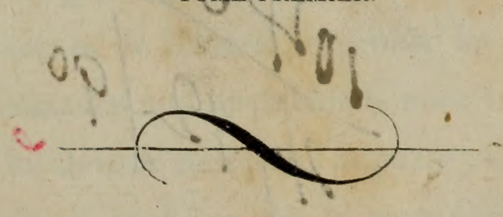
DÉDIÉ

A S. M. l'Empereur Alexandre,

PAR ADRIEN BALBI,

ANCIEN PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE, DE PHYSIQUE ET DE MATHÉMATIQUES,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ATHÉNÉE DE TRÉVISE, etc., etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ REY ET GRAVIER, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

M. DCCC. XXVI.

AUX MANES

DE

L'EMPEREUR ALEXANDRE.

La mort a frappé, pendant l'impression de cet ouvrage, le monarque magnanime qui avait daigné en accepter la dédicace. Nous nous ferions un scrupule de changer quelque chose à la lettre par laquelle nous lui faisions l'hommage de notre travail. Mais aujourd'hui, que ce grand prince n'est plus, nous pouvons, sans être accusé de flatterie, exprimer les sentimens de reconnaissance que ses bienfaits nous inspirent et que nous lui devons comme à l'*auguste protecteur de tous les talens*, quel que soit le pays auquel ils appartiennent. Pénétré de ce devoir, et étranger aux secrets de l'art d'écrire, nous ne pouvons mieux le remplir qu'en répétant ici l'éloge qu'a fait de ce

monarque un écrivain célèbre, qui sait réunir le plus vaste savoir à tous les prestiges d'une mâle éloquence et d'une brillante imagination. Nous le tirons de la seconde édition de la *Note sur la Grèce* de M. le vicomte de Châteaubriand.

« La consternation de cinquante millions d'hommes annonce mieux qu'on ne pourrait le dire, tout ce que la Russie a perdu en perdant Alexandre. Une famille auguste en larmes; une épouse à qui sa mort coûtera peut-être la vie; l'héritier d'un empire qui, oubliant cet immense héritage, s'enferme deux jours pour pleurer et dont la puissance n'est annoncée que par le serment de la plus noble fidélité fraternelle; l'idole d'un peuple religieux, et sensible, une vénérable mère plongée dans une affliction d'autant plus cruelle qu'une fausse espérance était venue se mêler à ses craintes, et que c'est au pied des autels, où cette mère remerciait Dieu d'avoir sauvé son fils, que ses actions de grâces se sont changées en cris de douleur : tous ces signes non équivoques d'un deuil profond et véritable, sont une éloquente oraison funèbre.

« L'Europe a partagé ce deuil; elle a pleuré celui qui mit un terme à des ravages effroyables, à des

bouleversemens sans nombre, à l'effusion du sang humain, à une guerre de vingt-deux années; elle a pleuré celui qui le premier releva parmi nous le trône légitime et servit à nous rendre les fils de saint Louis, l'ordre, la paix, la liberté. »



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'étude des langues étrangères, qui dut son origine aux disputes théologiques du 16e siècle et à l'étendue toujours croissante des relations politiques et commerciales des grandes nations de l'Europe avec celles des autres parties du Monde; cette étude, qui de nos jours brille d'un si grand éclat, et compte dans ses rangs tant de génies supérieurs, a été jusque vers la fin du 18e siècle presque toujours exclusivement bornée aux idiomes de la Grèce et de Rome et aux langues bibliques. Il était réservé à cette époque unique dans les annales du Monde, où l'esprit humain paraît s'avancer à grands pas vers le point le plus élevé de son développement; à cette époque, où la civilisation, après avoir fait lentement le tour du Globe, semble envahir simultanément les trois mondes, l'Ancien, le Nouveau et le Maritime, de voir l'étude des langues, sous le nom de *philologie ethnographique*, jouer le rôle important qui lui était dû par la multiplicité des faits nouveaux qu'elle a rassemblés et par la foule d'utiles applications qu'elle en a su faire. Cette science nouvelle, que les Allemands, par une dénomination plus juste et beaucoup plus convenable, appellent *linguistique*, et qu'un célèbre géographe et savant philologue propose d'appeler *idiomographie*. (Voyez à la page 61), est partagée en deux parties essentiellement distinctes, savoir : l'*étude pratique des langues* et leur *étude comparative*; elles offrent toutes les deux à ceux qui les cultivent convenablement des résultats de la plus grande utilité et de la plus haute importance.

C'est à la vaste érudition et aux savans travaux des Cham-

pollion, Chezy, Jaubert, Quatremère, Abel Remusat, Saint-Martin, Silvestre de Sacy, etc., etc., en France; des Bopp, Eichhorn, Hammer, Humboldt, Klaproth, Schlegel, Tychsen, Vater, etc., en Allemagne; des Colebrooke, Jones, Marsden, Lee, Morrison, Wilkins, Wilson, etc., en Angleterre; des Fraehn, Schilling, Timkovski, etc., en Russie; des Münter, Rask, etc., en Danemark; des Castiglioni, Lanci, Peyron, etc., en Italie; des Hamaker, Van-der-Palm, etc., en Hollande; etc.; et de tant d'autres que nous desirerions nommer aussi, que l'étude pratique des langues orientales doit ses plus brillans résultats. C'est au profond savoir de ces orientalistes que l'archéologie doit la résolution de tant de problèmes importans relatifs à l'origine et à l'antiquité des alphabets et à plusieurs points obscurs de l'histoire des nations les plus célèbres de l'Asie et de l'Afrique. C'est aux travaux de ces savans infatigables que la religion est redevable de la réfutation de ces systèmes exagérés de chronologie, enfantés par la vanité ou les spéculations sacerdotales des nations de l'Orient, et que certains philosophes s'empressaient d'admettre, peut-être parce qu'ils paraissaient contraires aux récits de Moïse. C'est à la vaste érudition d'un des orientalistes français les plus distingués, et à celle non moins grande d'un orientaliste allemand, que la géographie doit la connaissance des deux archipels Bonin et Potocki dans les parages du Japon et de la Chine, échappés aux recherches multipliées de tant de navigateurs européens, celle de quelques volcans actifs dans l'intérieur de l'Asie, et une foule de détails précieux sur les régions non encore explorées du centre de cette partie du monde. C'est aussi aux persévérantes recherches d'un savant français, qu'est due ce qu'on pourrait nommer la découverte de l'antique Egypte, puisque ses monumens, muets jusqu'en 1822, ne nous ont enseigné que dès cette époque, qui est celle de l'invention de l'alphabet des hiéroglyphes, l'histoire, les doctrines religieuses, les faits militaires, les usages et les coutumes, dont ces monumens sont

les témoins et comme les archives écrites. L'histoire générale y a non moins gagné que celle des Pharaons : une échelle des temps solidement établie, régulièrement divisée a mis chaque monument à sa place, et les ministres de la religion chrétienne et ses nombreux croyans n'ont plus eu à s'effrayer de l'antiquité présumée des pyramides, des obélisques et des zodiaques.

Les gouvernemens de l'Europe, convaincus de l'utilité de ces études, les ont puissamment encouragées dans ces derniers temps. On vit créer à Vienne l'École Spéciale des Langues Orientales, qui a produit tant d'utiles interprètes et des savans distingués; quelque temps après on créa à Paris un semblable institut, qui a donné déjà les plus utiles résultats; et tout récemment le roi de Prusse a fondé une université à Bonne pour l'étude de ces langues pour lesquelles l'empereur de Russie avait créé un superbe établissement dans sa capitale, où il a appelé trois orientalistes français, élèves des grands maîtres que nous avons déjà nommés. En France, le roi Louis XVIII, d'immortelle mémoire, compléta le haut enseignement de son Collège Royal en y ajoutant deux chaires nouvelles, celles de sanskrit et de chinois; et son illustre successeur a continué son règne protecteur des lettres et des arts, en créant un Musée égyptien au Louvre, et en établissant le cours public et gratuit d'archéologie égyptienne. A son exemple, un jeune prince, aussi savant par lui-même qu'ami zélé et protecteur généreux de toutes les connaissances utiles, a fondé le même enseignement dans la plus célèbre des universités de son grand-duché, celle de Pise; et à Turin, la munificence royale a livré au zèle des savans académiciens, l'une des plus belles collections formée des dépouilles de l'antique Égypte. Cette ardeur unanime, qui se manifesta dans le 15[e] siècle à l'époque de la renaissance des lettres dans l'Occident, paraît s'emparer à présent de tous les esprits et se propager dans toutes les classes. Une foule de savans distingués s'adonne déjà à l'étude des langues

et de la littérature de l'Orient. Les monarques et leurs ministres les plus éclairés créent d'importans établissemens, achètent les collections les plus précieuses, envoient à leurs frais des voyageurs instruits rassembler dans les contrées les plus éloignées les manuscrits et les monumens les plus rares; établissent à grands frais des typographies, qui reproduisent dans les capitales de l'Europe les chefs-d'œuvre des antiques nations de l'Asie, et prodiguent les grâces et les honneurs aux Orientalistes qui parcourent avec le plus de succès cette carrière nouvelle. Les savans mémoires des Sociétés de Calcutta, de Madras, de Bombay, de Colombo et de Tranquebar, dans l'Inde, et ceux de la Société de Batavia, dans l'Océanie, ont déjà fait connaître une foule de faits ignorés jusqu'à présent, et rectifié de vieilles erreurs soutenues par des noms imposans. La Société Asiatique, formée naguère à Paris sous les auspices de S. A. R. le duc d'Orléans, et celle de Londres, formée à son exemple, dans la même année, sous ceux de S. M. Britannique, en réunissant dans leurs centres respectifs tous les savans qui s'occupent des langues et des antiquités de l'Orient, promettent une moisson encore plus abondante, résultat naturel de la réunion des efforts et des lumières de tant de savans distingués répandus sur toute la surface du Globe.

Mais l'étude comparée des langues offre la perspective de résultats non moins importans. C'est un moyen précieux que cette branche nouvelle de la linguistique offre à la sagacité de tous les savans qui la cultivent pour les aider à suivre à travers la série des siècles les migrations des peuples et leurs établissemens ignorés dans les différentes parties de la terre, pour éclairer la géographie ancienne et moderne et pour répandre beaucoup de lumière sur l'histoire primitive de l'homme et sur le développement successif de ses facultés intellectuelles. Les nombreux matériaux, dont la réunion forme la base de cette branche importante de la linguistique, ont été rassemblés à différentes époques et pendant les trois derniers siècles. Ici, comme

en beaucoup d'autres choses utiles, les ministres de la religion chrétienne se présentent au premier rang; c'est au zèle infatigable des nombreux et modestes missionnaires catholiques, pour convertir les idolâtres de l'Ancien et du Nouveau-Monde, que nous devons cette foule de vocabulaires et de grammaires dans tant d'idiomes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. C'est aussi au zèle non moins ardent des missionnaires moraves, baptistes et des principales églises protestantes, ainsi qu'aux membres des Sociétés-Bibliques de toutes les confessions chrétiennes, que l'ethnographie doit de nos jours la connaissance de tant de langues jusqu'à présent ignorées dans l'Inde et autres contrées de l'Asie, et de plusieurs autres dans quelques régions de l'Amérique et de l'Océanie, comme aussi la traduction entière ou d'une partie de la Bible en plus de cent langues différentes. Depuis que l'italien Pigafetta eut l'heureuse idée de recueillir les vocabulaires des principales tribus qu'il eut occasion d'observer dans son mémorable voyage autour du monde en compagnie de Magellan, plusieurs navigateurs et plusieurs voyageurs imitèrent son exemple, et augmentèrent par là considérablement les matériaux de la linguistique. C'est dans cette classe d'hommes courageux et éclairés, qui ont tant mérité de l'ethnographie, de la géographie et des sciences naturelles, que l'on rencontre les Cook, les Humboldt (1), les Burckhard, les Seetzen, les Salt, les Bowdich, les Lyon, les prince de Neuwied, les Rossel, les Freycinet, les Duperrey, les Chamisso, les Spix, les Martius, les Raffles, les Crawfurd, les Klaproth, les Lesson, les Denham, les

(1) Quoique cet illustre voyageur n'ait pas publié des vocabulaires dans ses savans ouvrages, il en a cependant rapporté en Europe un grand nombre, ainsi qu'une grande collection de grammaires, matériaux précieux qu'il a généreusement communiqués à M. Vater, et qui ont été d'un immense secours à ce savant philologue, pour la rédaction de la partie du *Mithridates*, relative aux langues de l'Amérique.

Parry, les Long, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer.

Mais ce qui est peu connu, et ce qui est sans doute nouveau dans les annales des gouvernans, c'est de voir l'immortelle Catherine II consacrer ses momens de loisir à comparer entre elles, non-seulement toutes les langues parlées dans son vaste empire, mais aussi avec tous les idiomes connus des autres parties du Globe. Le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, publié en 1786 et 1791 à Pétersbourg, par Pallas et Jankiewitsch fut le résultat des importantes recherches de ces deux savans et de celles que cette grande souveraine fit faire dans ses états et ailleurs. Mais, tandis que l'auguste autocrate des Russies s'occupait de la comparaison des langues, le savant Chr. Adelung, en Allemagne, et l'infatigable Hervas, en Italie, conçurent, chacun de leur côté, le projet gigantesque et utile de classer toutes les langues connues d'après leur affinité, et de faire connaître les traits principaux de leurs grammaires. Le savant et modeste jésuite espagnol publia dans l'espace de quelques années, en italien, le *Catalogo delle lingue*, le *Vocabolario poliglotto*, le *Trattato delle grammatiche* et l'*Aritmetica delle nazioni conosciute*, ouvrages qui, malgré beaucoup de défauts et d'erreurs, dûs en partie à l'époque où ils furent rédigés et en partie au manque d'une saine critique dans le choix des matériaux, n'en contiennent pas moins des trésors précieux pour l'histoire et la science des langues, surtout à l'égard de celles du Nouveau-Monde. Quelques années après, et au commencement du siècle actuel, le célèbre Chr. Adelung publia en Allemagne le premier volume de son *Mithridates*, ouvrage qui après sa mort fut continué par le savant Vater. De beaucoup supérieur à tout ce qui avait paru dans ce genre, quoique parsemé d'erreurs graves et imparfait dans plusieurs de ses parties, défauts inévitables dans l'état où se trouvait l'ethnographie lors de sa publication, le *Mithridates* n'en est pas moins pour cela un des ouvrages les plus

savans et un de ceux qui honorent le plus le siècle qui l'a vu naître.

Le vocabulaire de Pallas, les immenses collections de Hervas et le Mithridates d'Adelung et Vater doivent être considérés comme les ouvrages qui ont posé les véritables fondemens de cette branche importante de la linguistique. C'est dans ces dépôts précieux des connaissances ethnographiques que le littérateur étonné apprend à connaître le nombre prodigieux de langues différentes dans lequel l'homme exprime sa pensée et communique ses sentimens. C'est dans le Mithridates et dans les collections de Hervas qu'il apprend avec surprise, qu'une foule d'autres langues différentes de celles de Moïse, d'Homère, de Virgile, de Racine, du Dante, ont les beautés et la richesse des formes verbales de l'hébreu et de l'arabe, possèdent la faculté illimitée du grec et de l'allemand pour former des mots nouveaux simples et composés, ont la force et la concision du latin et de l'anglais, l'harmonie et la douceur de l'italien et de l'espagnol, et la précision du français. C'est aussi dans ces mêmes ouvrages que, contre son attente, il apprend l'existence de subtilités grammaticales inconnues aux grammairiens, non-seulement dans les langues des nations policées ou demi-policées de l'Ancien et du Nouveau-Monde, mais aussi dans celles des tribus abruties qui errent dans les brûlans déserts de la zone torride et dans les solitudes glacées des régions boréales. C'est à la masse étonnante des faits rassemblés dans les vocabulaires de Pallas, dans les collections de Hervas et dans le Mithridates, que la linguistique doit l'avantage inappréciable d'avoir banni de son domaine ces systèmes enfantés avec tant d'inutile érudition par les Debrosse, les Gebelin et tous les savans de leur école, et de voir enfin les philologues de nos jours abandonner les chimères des étymologies forcées pour consacrer leurs veilles à la recherche des analogies plus ou moins apparentes dans les mots et dans la grammaire qu'offrent entr'elles les innombrables langues connues ; analogies, qui donnent le seul

et véritable moyen à l'aide duquel on puisse raisonnablement espérer de voir enfin l'idéologue parvenir à la résolution de quelques-unes de ces énigmes, contre lesquelles toute la pénétration des plus grands méthaphysiciens anciens et modernes a complètement échoué jusqu'à nos jours.

L'étude comparée des langues, si intéressante par elle-même et si féconde en résultats importans, est bien loin d'obtenir l'estime qu'elle mérite. Un petit nombre de savans véritables savent seuls l'apprécier dignement; presque tous les autres ne la considèrent que comme une étude inutile, ou tout au plus d'une utilité extrêmement bornée. C'est dans la vue de redresser ces erreurs de jugement et pour faire sentir du moins en partie les utiles résultats de l'étude de cette science, encore presque entièrement ignorée par la grande majorité des littérateurs, qui ne se doutent seulement pas de son importance, que nous allons indiquer brièvement quelques-unes des nombreuses applications dont elle est susceptible. Nous commencerons par celle qu'on peut regarder comme la base de l'histoire et de l'ethnographie.

Qu'est-ce que *nation ?* On ne peut répondre convenablement à cette question, si intéressante pour le géographe, le philologue et l'historien, qu'avec le secours de la linguistique, puisque c'est la seule science qui fournit les élémens à l'aide desquels on détermine le caractère le plus constant qui distingue une nation d'une autre. Généralement parlant, on peut prendre en trois acceptions différentes ce mot de *nation*, selon qu'on le considère sous le rapport historique ou politique, géographique, et ethnographique ou génethlétique.

Sous le premier rapport, on donne le nom de nation à tous les peuples, quelque différens qu'ils puissent être relativement à la religion qu'ils professent, à la langue qu'ils parlent et au degré de civilisation auquel ils se sont élevés, lorsqu'ils sont soumis au même pouvoir suprême, ou en d'autres mots, lorsqu'ils forment dans leur ensemble un corps politique indépen-

dant de tout autre, sous quelque titre que ce soit. C'est ainsi qu'on appelle *Russes*, *Autrichiens* et *Anglo-Américains* tous les nombreux peuples différens, dont la réunion forme les empires Russe et Autrichien et la confédération Anglo-Américaine. C'est ainsi qu'on donne le nom de *Français* à tous les habitans de la monarchie Française, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui sont Celtes, Allemands, Basques et Italiens. C'est ainsi qu'on appelle Anglais tous les habitans de l'archipel Britannique, malgré la différence de leur origine, plusieurs étant Irish ou Irlandais, Caldonach ou Ecossais, Welches ou Gallois.

Sous le rapport géographique, on donne le nom de nation à tous les habitans d'une région, qui a des confins géographiques, c'est-à-dire des confins naturels, indépendamment des divisions politiques auxquelles ils appartiennent et des langues différentes qu'ils parlent. C'est ainsi qu'on appelle *Indiens* tous les habitans de la vaste région comprise entre l'Himmalaya et la mer des Indes, l'Indus et le Gange. C'est ainsi qu'on nomme *Italiens* tous les habitans de la fertile péninsule qui se développe à l'est et au sud des Alpes entre l'Adriatique et la Méditerranée. C'est ainsi qu'on appelle *Sumatriens* et *Javanais* les peuples qui habitent les grandes îles de Sumatra et de Java.

Enfin, on donne le nom de nation aux habitans d'une contrée quelconque qui parlent une même langue et ses divers dialectes, indépendamment des grandes distances qui les séparent, de la différence des corps politiques dont ils font partie, de celle de la religion qu'ils professent, et de l'état différent de civilisation où ils se trouvent. C'est ainsi qu'on nomme *Espagnols*, *Portugais*, *Anglais* et *Français* tous les nombreux descendans des colons, que depuis trois siècles l'Europe a envoyés dans les différentes parties du Globe. C'est ainsi qu'on appelle *Chinois* tous ces milliers d'individus, sortis primitivement de la Chine, que le commerce et l'industrie ont fait établir à

Java, à Borneo, dans les Philippines et en d'autres îles de l'Archipel Indien, ainsi que dans la presqu'île de Malacca et sur plusieurs points de l'Indo-Chine. C'est ainsi qu'on appelle *Grecs* et *Arméniens* tous les nombreux Grecs et Arméniens, qui demeurent dans différentes parties des empires Russe, Autrichien et Ottoman.

Le nom de nation, dans le sens politique ou historique, est aussi variable que le sont les évènemens qui changent si souvent la face de la Terre. Sans parler des grandes révolutions qui sont le sujet de l'histoire ancienne et moderne, n'avons-nous pas vu de nos jours de grandes contrées changer quatre ou cinq fois de domination, et par conséquent figurer sous autant de noms différens dans la liste des nations? Une division des peuples, fondée sur cette base, est donc la moins propre de toutes, étant la plus inconstante et la moins durable. Celle qui classerait toutes les nations de la Terre, en prenant cette appellation dans le sens géographique, quoique moins variable que la précédente, n'en serait pas moins impropre, puisqu'en offrant des divisions qui ne correspondent pas à celles de l'ethnographie, elles sont en outre presque toujours en opposition avec les divisions politiques, sans avoir pour cela l'avantage d'être invariables. Cette dernière qualité ne se retrouve que dans la division ethnographique.

La langue est le véritable trait caractéristique qui distingue une nation d'une autre; quelquefois même elle en est le seul, puisque toutes les autres différences produites par la diversité de race, de gouvernement, des usages, des mœurs, de la religion et de la culture, ou n'existent pas, ou bien offrent des nuances presque imperceptibles. Quelle différence essentielle présentent maintenant entr'elles les principales nations de l'Europe, si ce n'est celle de la langue? Les progrès de la civilisation, la succession des changemens politiques si fréquens de nos jours, et la multiplicité des rapports produits par le commerce et l'industrie, ont, pour ainsi dire, entièrement ef-

facé ce qui constituait les nuances principales du caractère individuel de chaque nation européenne. Quelle différence essentielle offrent entr'elles les nations policées de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'Archipel Indien et la plupart des innombrables peuplades de l'Amérique, si ce n'est aussi celle de la langue différente que chacune d'elles parle, et qui fait qu'un Malabar (61) diffère d'un Telinga (66), d'un Bengali (68) et d'un Maharatte (77), un Siamois (94) d'un Peguan (93), d'un Birman (91) et d'un Tonquinois (96), un Malais (328) d'un Javanais (322), d'un Bugis (354) et d'un Tagale (364), un Mexicain (701) d'un Tarasque (708), d'un Huasteque (704) et d'un Totonaque (699), un Huron (803) d'un Sawanou (805) et un Guarani (490) d'un Péruvien (459).

Mais, outre que la langue est ordinairement le seul ou le principal trait caractéristique d'une nation, ce trait a l'avantage d'être presque toujours inaltérable, se conservant à travers la série des siècles; car, ni le laps de temps, ni les variations des gouvernemens, ni les changemens de religion et des institutions sociales et politiques, ne sauraient, généralement parlant, le détruire. Ne voyons-nous pas les Croates (183) de Feldsberg dans la Basse-Autriche et ceux des villages de Fröllersdorf, de Grittenfeld et de Prezau dans la Moravie, conserver leur langue au milieu des peuplades allemandes qui les environnent? Ne voyons-nous pas quatre autres peuples slaves, les Seelen (191), les Kures, les Wenden et les Semgallen conserver aussi depuis tant de siècles, chacun leur dialecte letton différent, malgré les nations finnoises qui les environnent, malgré les longues et intimes relations avec les Allemands qui les pressent de tous côtés, et malgré l'influence toujours croissante de la domination russe? C'est ainsi que les Indiens, les Chinois, les Juifs, les Arméniens, les Basques, les Caldonach, et une foule d'autres nations se sont conservées à travers la série des siècles, malgré les révolutions qu'elles ont subies, et malgré la domination et le contact

de tant de peuples étrangers avec lesquels elles se sont trouvées.

Le mélange des races, lorsqu'il est fait dans des proportions convenables, peut à la vérité altérer beaucoup la langue d'une nation quelconque, donnant naissance à un idiome nouveau, produit du mélange des langues entrées dans sa composition. Mais cet idiome nouveau même n'en conserve pas moins des traces ineffaçables de ses élémens primitifs, de manière que l'ethnographe instruit peut toujours les reconnaître plus ou moins facilement, et en déterminer jusqu'aux proportions avec lesquelles s'est fait ce nouveau produit. Les Anglais, les Italiens, les Français, les Espagnols et autres nations modernes formées de l'amalgame de plusieurs peuples différens, offrent dans les mots, dans la grammaire et dans la prononciation de leurs langues respectives les traces évidentes des peuples qui ont contribué le plus à leur formation.

A ce propos, nous observerons même que la prononciation, et encore plus l'intonation ou l'accent, nous paraissent être le caractère le plus durable des idiomes, puisqu'elles se conservent quelquefois même après leur entière extinction. Aussi peuvent-elles aider l'ethnographe à découvrir l'existence des mélanges des peuples, là même où l'histoire et les traditions manqueraient entièrement. Pour peu qu'on veuille réfléchir à la manière avec laquelle une nation change de langue, on verra que cette permanence de prononciation et d'accent est un effet naturel, qui n'a rien d'extraordinaire. Un peuple qui renonce à sa langue maternelle pour en adopter une autre, ne commence pas par parler cette dernière tout-à-coup, en apprenant tout à-la-fois ses paroles et son artifice grammatical; mais d'abord il reçoit les mots étrangers et il en fait usage, en les prononçant avec l'accent vocal propre de son ancien idiome, et parfois en les soumettant à l'artifice et à l'ordre grammatical de ce dernier; il poursuit ainsi au fur et à mesure jusqu'à ce qu'il parvienne à abandonner entièrement sa langue primitive, dont

il conserve cependant presque toujours l'accent. La Patagonie nous offre dans quelques tribus d'Araucans (442) un exemple frappant de la manière successive avec laquelle un peuple peut changer de langue; la France et les péninsules Italique et Ibérienne nous montrent, dans l'intonation différente de leurs trois principaux idiomes, un autre exemple frappant de l'étonnante permanence de leur euphonie primitive.

C'est donc par le seul examen des langues que parlent les divers peuples de la Terre, qu'on peut remonter à l'origine primitive des nations qui l'habitent. L'histoire ne peut nous guider dans cette investigation, que jusqu'aux temps auxquels elle remonte; encore cela n'est-il possible qu'à l'égard du petit nombre de nations qui possèdent des annales, ou de celles dont quelques souvenirs ont été conservés par des historiens étrangers. Le plus grand nombre des nations du monde est hors de son domaine; et là où l'histoire se tait, et où les traditions populaires même nous manquent, là se présente l'ethnographie pour nous aider, par le sage emploi des faits qu'elle a recueillis, à remonter jusqu'à l'origine primitive des différentes nations. Si l'on a dit avec raison que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire, il nous semble que l'ethnographie est pour toutes les deux ce que la chronologie est à l'histoire. Sans une division bien distincte des dates et des époques, tout est confusion dans cette dernière; sans la distinction bien précise des peuples, l'histoire et la géographie deviennent un véritable chaos, un labyrinthe, où se perdent les esprits les plus supérieurs, les savans doués de la plus vaste érudition.

Les opinions les plus absurdes ont été émises par des auteurs anciens et modernes, d'ailleurs très estimables, pour avoir méconnu les véritables principes de la science étymologique, et pour avoir négligé d'employer les bases presque toujours infaillibles que leur offrait la comparaison des langues dans toutes les questions relatives à la classification et à l'origine des peu-

ples. Nous emprunterons au savant ouvrage de M. Salverte *sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, quelques exemples des méprises dues à la fausse manière d'appliquer la science étymologique à l'explication des noms propres, et nous en signalerons quelques autres relatifs à la classification des peuples, puisés à différentes sources, pour faire voir l'importance que doit avoir pour le géographe et pour l'historien une science trop peu cultivée jusqu'à présent, malgré les graves inconvéniens qui en résultent pour tous ceux qui la négligent.

L'explication du nom de *Rome*, en le dérivant d'un mot grec qui signifie *force*, quoique les Romains ne parlassent point cette langue; ou bien, comme vient de le faire M. Galiffe, d'un mot russe *grom* (tonnerre); celle de *Mediolanum*, tirée de l'apparition d'un pourceau *à demi couvert de laine*; celle de *Virunum*, ville de la Norique, dérivée selon Suidas, des mots latins *vir unus*; et celle des Alpes *Pennines*, provenant du nom d'un monument imaginaire, que, contre toute probabilité, les Carthaginois auraient élevé à Jupiter sur le sommet du Grand-Saint-Bernard, pour perpétuer le souvenir du passage d'Annibal, sont on ne peut plus absurdes. « Après de semblables traits, dit le savant M. Salverte, on n'est plus surpris des étymologies de noms étrangers que les anciens nous ont transmises, et qu'ils puisaient toutes dans le grec ou dans le latin; on n'est plus surpris de voir Pline faire remonter l'origine du nom *Rhône* à une ville fondée par les Rhodiens. Mais on peut l'être de voir avec quelle constance les modernes, entraînés dans la fausse route, ont demandé à la langue des Grecs et surtout à celle des Romains, l'étymologie de presque tous les noms de lieux de l'Europe; tant a conservé d'influence la longue habitude d'écrire les actes en latin, et d'y défigurer les noms de lieux par des traductions où l'on ne cherchait jamais à leur conserver leur sens véritable, mais à leur donner une signification et une physionomie latines. »

« Dans le voisinage de la colonie phocéenne établie à Marseille, on doit retrouver des noms grecs; on doit en trouver de latins dans la région que les Romains ont occupée le plus anciennement, la Provence, et sur quelques points où les fixaient particulièrement la politique, le charme du climat, la recherche des sources médicinales. Mais, avant de connaître les commerçans de la Grèce, et les conquérans d'Italie, les Teutons, les Bretons, les Gaulois, parlaient des idiomes qui leur étaient propres : dans ces idiomes seuls, et non dans une langue qu'ils ignoraient profondément, on doit donc chercher l'origine du plus grand nombre des noms de leurs montagnes, de leurs rivières, de leurs habitations. »

Quant aux méprises relatives à la classification des nations, nous ne parlerons pas des fautes grossières des auteurs grecs et romains, parce qu'elles étaient la conséquence nécessaire et inévitable de l'orgueil de leurs nations respectives, chez lesquelles tout ce qui n'était pas grec ou romain était censé être barbare, et ne pas mériter la peine d'être le sujet des recherches des savans. Nous ne parlerons pas non plus des méprises non moins grandes, communes à presque tous les auteurs européens du moyen âge, parce que l'on ne peut s'attendre qu'à des erreurs ethnographiques les plus graves, dans des siècles d'ignorance et de ténèbres. Nous nous bornerons seulement à signaler quelques-unes de celles qui, propagées à différentes époques dans les trois derniers siècles, ont passé, à l'aide de la réputation imposante de leurs auteurs, dans tous les livres d'histoire et de géographie, et de ceux-ci dans tous les ouvrages où, d'une manière quelconque, il est question des langues. On ne saurait trop relever des erreurs qui, tant qu'elles ne seront entièrement détruites, occasioneront toujours de graves méprises dans les recherches ethnographiques, et retarderont par là les progrès de cette importante partie des sciences géographiques. Il est vraiment fâcheux de voir les erreurs les plus grossières déparer encore de nos jours des ouvrages recom-

mandables sous tant d'autres rapports, et servir encore à étayer des systèmes qui sont aussi erronés que les bases sur lesquelles ils ont été élevés.

Bibliandro, dans son ouvrage *De ratione communi omnium linguarum*, publié vers le milieu du XVIe siècle, citant Postel et autres savans, trouve une grande affinité entre le grec et le welche, entre le persan, le syriaque et l'hébreu, et fait descendre les Turks des Arméniens; il dit que l'arménien diffère peu du chaldéen, et il est d'avis que les langues et les alphabets géorgiens et serviens dérivent de la langue grecque, et que l'idiome vulgaire des Géorgiens tient le milieu entre le turk et l'arménien! Toutes ces erreurs ont été reproduites par le savant Claude Duret, dans son *Trésor de l'histoire des langues de cet univers*, publié vers le commencement du XVIIe siècle.

Malgré l'opinion du savant Scaliger et de Merula, qui regardaient le basque comme une langue essentiellement différente du celtique, le savant géographe Cluverius, dans sa *Germania antiqua*, publiée en 1616, s'efforça de prouver, avec l'étalage d'une immense érudition, que les Illyriens, les Germains, les Gaulois, les anciens Espagnols ou Basques, et les anciens Bretons, parlaient des dialectes d'une même langue, qui était la celtique. Pezron, dans son *Antiquité de la nation et de la langue celtique*, ouvrage publié à Paris en 1704, non-seulement adopta les erreurs de Cluverius, mais il recula les bornes de la langue celtique jusqu'à l'Euphrate. Bruzen de la Martinière, dans l'article *Celtes* de son dictionnaire géographique, dit positivement que les langues de la Basse-Bretagne en France, de la principauté de Galles en Angleterre, et de la Biscaye en Espagne, sont trois dialectes d'une même langue, en ajoutant pour preuve, que les gens de ces trois contrées peuvent facilement se comprendre parlant ensemble! Son opinion a été suivie par Court de Gebelin dans son *Monde primitif*, ainsi que par les savans auteurs anglais de l'*Histoire*

Universelle, qui soutinrent que le celte était la langue commune aux habitans de toute l'Europe, et que l'allemand était originairement un dialecte du celte ! Ces mêmes erreurs furent suivies en tout ou en partie par Camden, Ortelius, Leibnitz, Edouardt, Pelloutier, et plusieurs autres moins marquans.

Le profond Leibnitz, qui a dit des choses si justes en parlant des langues, se trompait sûrement lorsqu'il prétendait prouver que le copte dérive de l'éthiopien ; que du mélange des langues japhétiques et araméennes proviennent les idiomes persan, arménien et géorgien ; et lorsqu'il paraît confondre les Esclavons avec les Huns.

Le savant Court de Gebelin ne commet pas de moins graves erreurs dans son *Monde primitif*; ouvrage qui est le plus grand exemple que l'on puisse citer pour prouver, qu'une longue étude et un travail opiniâtre ne suffisent pas toujours pour réussir dans la carrière de l'érudition, lorsqu'on les emploie à soutenir des systèmes réprouvés par la saine critique. Parmi les fautes grossières dont il fourmille, et que ses partisans ont répandues dans un grand nombre d'ouvrages, on y lit, entre autres, que le persan, l'arménien, le malais et l'égyptien sont des dialectes de l'hébreu ! ! !

J. Fréd. Schultze, dans son *Orientalisch und Occidentalisch Sprachmeister*, publié vers le milieu du dernier siècle, dit positivement, que le formosan (397) ressemble au japonais (117), dont il ne diffère que par les accens vocaux, qui servent à distinguer les temps de ses verbes ; et le savant Antequil, dans ses mémoires sur les langues de la Perse, prétend prouver que le géorgien (17 ; 18) est un dialecte du zend (33) !

Le célèbre Aboul-ghazi, qui a servi de guide jusqu'à nos jours à tous les savans qui ont écrit sur l'histoire des peuples de l'Europe Orientale et de l'Asie, fait sortir les Mongols de la même souche que les Turks : et selon l'observation judicieuse de M. Abel Remusat, partant de cette base erronée, tous les rapprochemens que fait cet historien, sont autant d'er-

reurs. C'est ainsi qu'il met les Ouïgours au nombre des descendans de Mongol-Khan, fondateur fabuleux de la nation mongole; qu'il place les Telengouts, qui sont les *Kalmouks Blancs* (124) des Russes, et dont le langage est un dialecte turk, parmi les branches de la tribu des Ouirats; qu'il sépare les Tatars, les Naïmans, les Keraïts, les Oungouts, de la nation mongole proprement dite, à laquelle on ne peut douter qu'ils appartiennent, pour les rapprocher des Kirghis, des Ouïgours, des Ouriangkit, avec lesquels ils n'avaient aucun rapport ethnographique. Ses erreurs ont été aussi partagées en partie par le savant auteur du premier volume du Mithridates.

Paw, que M. Abel Remusat appelle justement le plus audacieux et le plus superficiel de tous les dissertateurs, fait des Chinois une colonie de Mongols ou Tatars, et regarde leur langue comme un dialecte de l'idiome de ces derniers. De Guignes ne commet pas une moindre faute en regardant tous les nombreux habitans de la Chine comme une colonie sortie de l'antique Égypte.

Nous nous arrêterons ici pour ne blesser personne, en signalant les fautes les plus grossières et les méprises les plus ridicules que l'on rencontre en lisant les livres de géographie, d'histoire et même de sciences naturelles, publiés par des auteurs vivans ou morts depuis peu; livres, où l'on n'apprend pas sans surprise, qu'on ne parle que 15 langues générales ou mères sur tout le Globe; que la langue nègre est parlée dans toute la Nigritie et la Guinée; et où l'on trouve classés parmi les tribus esclavonnes les Ostrogoths, les Bulgares, les Avares, les Madjars ou Hongrois, les Finlandais, les Lapons, les Samoyèdes et jusqu'aux Groënlandais!!! Nous épargnons à nos lecteurs la peine de lire la réfutation de toutes ces absurdités; ils la trouveront dans la place que l'ethnographie assigne aux langues des peuples susmentionnés dans les tableaux de notre Atlas, et ils achèveront de s'en convaincre par la simple inspection de leurs vocabulaires respectifs dans nos tableaux poly-

glottes. Des milliers de citations, d'étymologies, d'autorités les plus imposantes ne peuvent détruire les conséquences bien déduites d'une seule preuve de fait. C'est sur ces dernières qu'est basé tout notre ouvrage, surtout la classification des langues qui en forme la partie essentielle.

Parmi les sources d'où dérive un grand nombre de méprises géographiques et historiques, il faut compter aussi la plupart de ces dénominations collectives employées pour désigner plusieurs nations différentes et beaucoup d'autres qui ne désignent pas des peuples, mais de simples classes d'individus appartenant à-la-fois à plusieurs nations distinctes. Les premières tirent ordinairement leur origine de ce qu'on ignore les véritables noms des peuples qu'elles comprennent, et de ce qu'on a des notions imparfaites sur ce qui les distingue les uns des autres: les méprises produites par les secondes sont dues en grande partie à l'ignorance de leur véritable signification, dans laquelle étaient ceux qui les premiers nous les ont fait connaître.

Depuis un temps immémorial l'usage a fait donner le nom d'*Indiens* ou *Hindous* à toutes les nombreuses nations qui demeurent dans la vaste et riche presqu'île en-deçà du Gange ; par un abus inconcevable, cette même dénomination a été appliquée, après l'erreur de Colomb qui produisit la découverte du Nouveau-Monde, à tous les habitans de l'Amérique et quelquefois on l'a étendue même à ceux qui vivent dans l'Océanie Occidentale et jusque aux nombreuses tribus de la Polynésie. Depuis le moyen âge on comprend sous la dénomination vague de *Tartares* les Turks, les Mongols et les Tongouses, nations appartenant à trois souches tout-à-fait distinctes. Dans toute l'Asie Occidentale, l'Afrique Septentrionale et la Turquie d'Europe on appelle *Franc* tout chrétien européen, quelle que soit la nation différente à laquelle il appartient.

Tous les Asiatiques et les Africains, qui professent l'islamisme, donnent aussi le nom de *Cafre*, qui veut dire *infidèle*, à tout peuple idolâtre; cette dénomination vague a été appli-

quée par les premiers géographes européens à des régions et à des peuples entièrement différens, et qui n'ont aucun rapport entr'eux soit topographique soit ethnographique (voy. à la page 221.) Les Arabes donnent le nom de *Berbery* et au pluriel *Berabera* aux nombreuses tribus de la Région de l'Atlas, qui parlent des idiomes que nous avons compris dans la famille atlantique; cette dénomination arabe est inconnue aux nations mêmes qu'elle désigne, et a été improprement étendue à d'autres peuples, qui demeurent dans la région du Nil, et qui n'ont rien de commun avec les Berbers de l'Atlas et du Sahara (voy. à la page 212).

Les Arabes d'Afrique appellent *Fakys* tous ceux qui savent lire et écrire, *Tokruri* ou *Tekayrne* tous les musulmans qui ont accompli le pélerinage de la Mecque, *Gibberti* ou *vrais croyans* les individus de leur nation établis dans le pays des Dankali, où ils font tout le commerce d'échange entre l'Abyssinie, la Haute-Nubie et l'Arabie, et, selon Volney, *Gellâb*, les Ethyopiens ou Abyssins, qui vendent au Caire les esclaves nègres.

La dénomination de *Bedouin*, qui ne devrait être donnée qu'aux Arabes nomades des déserts d'Àsie et d'Afrique, a été étendue à plusieurs tribus nomades qui en diffèrent entièrement sous bien des rapports, et particulièrement sous le rapport ethnographique. Pour n'en citer qu'un seul exemple, nous parlerons des Bishariye (211), qui selon Burckhard sont compris parmi les Bédouins, tandis que le vocabulaire, que cet infatigable et savant voyageur en a recueilli, démontre à n'en pouvoir douter, que ce peuple n'a aucune affinité avec les Arabes.

Selon Winterbottom les Européens appellent indistinctement, le long de toute la côte de Sierra-Léone, *Mandingo*, tout homme qui professe l'islamisme; les naturels l'appellent *homme livre*, parce qu'il sait lire. L'expression de *Marabut* n'est pas prise dans un sens moins vague par plusieurs voyageurs et par des géographes qui ont eu occasion de l'employer.

M. Crawfurd observe que les Indiens de la côte de Coromandel, qui s'établissent à Sumatra et dans la péninsule de Malacca, sont appelés communément *Chulia* par les Européens, et *Kaling* par les indigènes. Les descendans de leur union avec les peuples Malais s'appellent *Paranakan*, qui veut dire *demi-caste*. Une grande partie de la belle race des Paolistes est le produit du mélange des Portugais avec les Guayanas (488) ou Guayanhas; on les appelle *Mamelucos*. A ces dénominations on doit ajouter celles de *zambos*, *baster*, *morisques*, *zambuigi*, *chinos*, *tekos* et plusieurs autres employées dans les différens pays pour exprimer les résultats des divers mélanges des variétés humaines, et qui parfois figurent dans les géographies et dans les relations des voyages comme noms de peuples.

Aux Philippines, les Chinois sont connus sous le nom de *Sangleyes* ou *marchands errans*; dénomination qui leur convient parfaitement, étant dans ces îles comme dans tout le reste de l'Archipel Indien ce que sont les Juifs chez nous, et ayant de commun avec ce peuple l'industrie pour le commerce, les persécutions et les encouragemens, que tour-à-tour ils ont éprouvés de la part des gouvernemens de ces contrées éloignées.

Plusieurs dénominations collectives en usage dans l'Inde y désignent tantôt des associations de divers peuples, tantôt des sectaires, tantôt des castes et tantôt des nations entièrement différentes de celles auxquelles ces dénominations appartiennent. C'est ainsi que les *Pindarries*, qui depuis 1761 jusqu'à 1817 y ont joué un rôle malheureusement si important, et qui viennent d'être détruits par la bravoure des Anglais, n'étaient qu'une tribu originaire du Malwah, qui s'était associé tous les mauvais sujets des différentes sectes hindoues et mahométanes pour exercer impunément toute sorte de brigandages et de cruautés. C'est ainsi que les *Jutes* ou *Youtes* répandus dans le Pendjab et dans une partie du Guzerate, ne sont que des

Hindous qui ont embrassé l'islamisme, et que les *Djaïnas* du Decan sont des adorateurs de Bouddah. C'est ainsi que les *Jautes* ou *Djates* sont d'autres Hindous de différentes nations, qui appartiennent à la quatrième caste, à celle des *Sudra*, et sont en partie mahométans, et en partie brahmaniques. C'est ainsi enfin que dans toute l'Inde on appelle *Mongols* les descendans des conquérans turks (124) conduits par Baber, nation qui n'a rien de commun avec les véritables Tatars ou Mongols (121).

Dans cette même catégorie on doit placer aussi les *Dolopes*, qui, selon M. Malte-Brun, n'étaient qu'une association de marchands brigands plutôt qu'une tribu; les *Teptyares* du gouvernement d'Orenbourg, et autres semblables réunions de peuples différens. Ces derniers ne sont pas une nation proprement dite, mais un mélange de plusieurs peuplades ouraliennes et turques, surtout de Tcheremisses (196), de Wotièques (199) et de Tchouwaches (126), qui, lors de la conquête des khanats de Kasan et d'Astrakhan faite par les Russes, se réfugièrent dans l'Oural, pour ne pas embrasser le christianisme, s'y réunirent en nation sous le nom de *Teptyares* et conservèrent chacun leurs mœurs, leurs usages, leur religion et leur langue.

Dans la région du Caucase le nom de *Lesghi* qu'on y donne à tous les peuples montagnards, y est aussi vague relativement aux nations différentes qu'il désigne, que l'étaient anciennement ceux des *Hyperboréens*, des *Sarmates* et des *Scythes* chez les Grecs et les Romains, ceux de *Tha-tche* et de *Pe-ti* chez les Chinois, et que l'est encore parmi nous celui de *Tartares* ou *Tatares* depuis le moyen âge.

Les expressions *Maures* et *Mahométans*, qui furent employées sans aucune critique par les auteurs portugais et espagnols en parlant de leurs guerres contre les peuples Asiatiques et Africains, ont été la source d'un grand nombre de méprises. Plus tard et encore aujourd'hui ces deux nations appellent indistinctement *Maures* et *Mahométans* plusieurs nations diffé-

rentes de l'Asie et de l'Afrique, et étendent ces deux noms et celui de *Malais* à toutes les nombreuses nations comprises dans la race ou variété Malaise du savant Blumenbach. Nous observerons à cette occasion, que dans l'Esthonie, la Livonie et la Courlande depuis la domination des Chevaliers Teutoniques tous les individus libres, de quelque nation qu'ils soient, sont appelés *Deutsche* ou *allemands* pour les distinguer des autres habitans naguère les serfs, qu'on nomment *Un-deutsche*, c'est-à-dire *non-allemands*.

Les Portugais, les Espagnols, les Anglais et les Français d'Amérique donnent aussi des noms collectifs à des nations entièrement différentes. C'est ainsi que les premiers étendirent aux Tupinambas (492), aux Mammayanas, aux Guayanas (488), aux Juruunas, aux Pacayas et aux peuplades du Brésil, le nom d'*Igaruanas*, qui veut dire *nation qui va toujours en canot*, dénomination empruntée primitivement aux Nhenga-hybas, qui dominaient sur une grande partie de l'île Marajo, et connus pour être d'excellens matelots et pour posséder un grand nombre de canots, nommés *igarés* dans leur langue. C'est ainsi que les Espagnols nommèrent *Encabellados* (*Chevelus*, parce qu'ils laissaient croître leurs cheveux); *Pelados* (*Pelés*, parce qu'ils se rasaient entièrement); *Barbudos* (*Barbus*, parce qu'ils laissaient croître leur barbe contre l'usage général des autres Américains); et *Coronados*, (parce que le père Coronado les avait conquis à la foi chrétienne et soumis aux Espagnols), des peuples qui, parlant des langues différentes, appartenaient à des souches distinctes. Les dénominations de *Snake-Indians* (*Indiens-Serpent*), de *Flat-Heads* (*Têtes-Plates*), *Bald-Heads* (*Têtes-Chauves*), et plusieurs autres données par les Anglais à une foule de nations entièrement différentes, ne sont pas moins vagues et inexactes que celles de *Gros-Ventre* (Big-Belly), de *Nez-Percé* (Pierced-Nose), de *Souliers-Noirs* (Black-Shoes), de *Bas-Blancs* (Calzas-Blancas), *Couronnés* (Coroados), et plusieurs autres

données par les Anglo-Américains, les Français, les Anglais, les Espagnols et les Portugais, à d'autres peuplades indigènes du Nouveau-Monde.

Ces exemples, et beaucoup d'autres que nous pourrions ajouter, démontrent la nécessité de bannir de la géographie toutes ces dénominations, ou bien de ne les admettre qu'accompagnées de leur définition, afin d'éviter toutes les méprises auxquelles elles donnent lieu. Nous croyons même nécessaire, avant de quitter ce sujet très important, d'ajouter d'autres faits, après avoir emprunté au savant ouvrage de M. Salverte les règles que l'on doit suivre dans l'interprétation des noms des peuples. Nous le croyons d'autant plus nécessaire, que nous aurons ainsi occasion de signaler les lacunes immenses de l'ethnographie dans un de ses élémens principaux, et que nous indiquerons en même temps à nos lecteurs les imperfections de la géographie et de l'histoire, dans cette branche importante de la science de l'ethnographe.

« 1° Jamais peuple, dit M. Salverte, ne s'est donné à lui-même un nom peu honorable : tant d'humilité ou de sottise n'est pas dans la nature. Un nom offensant pour la nation qu'il désigne, lui a été imposé par un autre peuple, et non accepté par elle, ou bien il ne nous est parvenu que traduit inexactement.

« 2° Ce n'est que dans la langue d'un peuple qu'il faut chercher l'interprétation de son nom national.

« 3° Certains noms primitifs fixent sur une seule nation l'idée du genre humain tout entier; d'autres rappellent la valeur guerrière, la force, l'habileté, la puissance supérieure.

« 4° Quelques noms indiquent le mode d'existence des castes ou de la nation entière.

« 5° Quelques-uns sont dérivés des localités; mais ceux qui expriment une position *relative* à un autre pays ne sont presque jamais *nationaux ;* ils ont été imposés par un peuple

voisin, ou ce ne sont que des *surnoms* adoptés par les diverses tribus d'une même nation.

« 6° Une peuplade adopte volontiers le nom de son chef ou de sa divinité ; mais souvent le prétendu fondateur de la nation n'est que le pays ou le peuple même personnifié ou divinisé.

« 7° Les noms enfin ont souvent reproduit les emblêmes que les peuplades avaient choisis, ou que leur croyance religieuse leur avait fait adopter. »

Les faits que nous allons citer, d'après M. Salverte et autres savans auteurs que nous avons eu occasion de consulter, serviront en partie d'application aux principes que nous venons d'exposer.

Les noms des *Longo-bardi* (Longues-Barbes), des *Picti* (Peints), des *Amazones* (mamelle brûlée ou atrophiée), et une foule d'autres, ne sont dérivés, comme l'observe savamment M. Salverte, que de l'explication qu'on en a voulu donner, en traduisant en grec ou en latin des noms qui, dans la langue des peuples qui les portaient, avaient une tout autre signification. C'est ainsi que les Romains transformèrent en *coqs* (gal i) les *Puissans*, les *Forts* (Gallu), qui, des bords de la Seine et de la Loire, vinrent plus d'une fois porter la terreur au centre de l'Italie. C'est ainsi que les *Scots* furent des *bannis*, les *Parthes* des *fugitifs*, les *Caels* des *étrangers* et les *Slaves* des *serfs*.

« Successivement établie, dit M. Salverte, aux bords du Volga et sur les rives des Palus-Mœotides, une horde slave, les *Serbi*, pénètrent en Dacie et s'emparent d'une province qui, de leur nom, est appelée Serbie. *Serbi*, prononcé *Servi* par les Occidentaux, devient le pluriel du mot *servus*, qui en latin désigne l'état de servitude. On adopte cette traduction; on en applique le sens à toute la nation conquérante, les Slaves ou Esclavons, et leur nom fournit le mot d'*esclave* à nos principaux idiomes. Une pareille interprétation a pu prévaloir

parmi des vaincus, à qui la malignité offrait une consolation; mais ne savons-nous pas que *slava* signifie *gloire* (1)? Et pour éloigner du nom national toute interprétation humiliante, ne suffit-il pas de cette foule de rois, de princes, de guerriers, dont les noms propres le reproduisent? En des temps où une princesse rejetait la main d'un descendant de Rourik, et le traitait de fils d'*esclave*, parce qu'il était né d'une mère d'un rang inférieur, tant de souverains et de guerriers, si fiers de leur naissance illustre, auraient-ils imposé à leurs fils des noms qui auraient rappelé l'idée de la servitude? Reléguons cette fable avec celle des patriciens romains donnant à leurs fils des prénoms qui signifiaient *bâtard* et *fils d'esclave*, *Spurius* et *Servius*. »

Hommes, telle est la signification du nom des Mardes, des Illinois (808), des Guanches (228), des Guègues et des Mirdites (157), des Samoyèdes ou Khassowo (127), de la plupart des Tongouses, Boie, Boïa ou Bye (120), des Pele ou Lule (456), et d'une foule d'autres nations anciennes et modernes.

Parmi les sauvages, il est rare de trouver, comme chez nous, une identité de nom entre le peuple et le territoire qu'il possède. Cependant on en trouve quelques exemples : entre autres nous citerons, sur l'autorité de M. de Humboldt, la *Caribana*, ainsi nommée des Caribes (576), qui en étaient les habitans.

(1) Cette étymologie brillante est en effet celle que les Russes donnent au nom de Slavon, et par conséquent à leur origine. Mais, n'est-il pas plus probable que ce nom de *Slavon* vient de *Slovo*, qui signifie *mot*, *parole*, et qui, par extension, et appliqué comme qualificatif à un nom de peuple, veut dire, *qui a la parole*, *qui est doué de la parole?* N'est-il pas probable que les nations du nord se seront attribué cette qualification, en opposition avec celle de NÈMI, *muets*, qu'ils avaient donnée aux peuples voisins dont ils ne comprenaient pas le langage, et qui, modifiée en celle de NEMTSI, est encore aujourd'hui pour les Russes le nom collectif des diverses nations de l'Allemagne. (*Note communiquée par M. Héreau.*)

« Des tribus, dit ce voyageur célèbre, qui, appartenant à un même peuple, reconnaissent une origine commune, se désignent par un même nom. Généralement, le nom d'une seule horde est donné à toutes les autres par les nations voisines; quelquefois aussi des noms de lieux deviennent des dénominations de peuples, ou ces derniers naissent d'une épithète dérisoire, de l'altération fortuite d'un mot mal prononcé. »

Les dénominations données aux peuples (441, etc.) qui habitent le Chili et la partie du ci-devant royaume de Buenos-Ayres, qui s'étend au sud de la Plata, dénominations qui ne sont que purement géographiques, indiquant la position respective de ces peuples les uns à l'égard des autres, embrouillent toute l'ethnographie de cette partie de l'Amérique, et ont fait commettre nombre d'erreurs.

La dénomination de *Haraforas*, donnée à plusieurs peuplades qu'on rencontre en état sauvage dans plusieurs îles de la partie orientale de l'Archipel Indien, ne nous paraît pas moins vague, et a produit un grand nombre de méprises ethnographiques.

Le nom de *Patagon* fut donné à un naturel du détroit de Magellan, parce qu'il avait les pieds enveloppés d'une peau d'animal. Il demeura à toute la nation. M. de Humboldt observe que la dénomination de *Guayqueries*, de même que celle de *Pérou* et de *Péruvien*, doit son origine à un simple malentendu.

« Le nom de *Chamorre*, dit M. le capitaine Louis de Freicynet dans une note qu'il a eu la bonté de nous communiquer, en réponse à différentes questions que nous lui avions adressées, le nom de *Chamorre*, que quelques personnes donnent au peuple et au langage parlé aux îles Mariannes, n'est point réellement celui que se donnaient les indigènes. Quand les premières pirogues mariannaises abordèrent aux vaisseaux de Magellan, ceux qui les commandaient s'écrièrent: *Tchamo ouline*, ce qui signifie: *Ne te sers plus du gouver-*

nail; phrase relative à la manœuvre de leurs barques. Ces deux mots réunis, *tchamouline*, *tchamourine* ou *tchamorine*, qu'ils durent prononcer tous, ont pu être pris pour le nom de leur nation; et cette expression, mal entendue peut-être, peut-être aussi mal écrite, devenir par corruption chez les Espagnols, d'abord *chamorris*, comme l'emploie le père Le Gobien, puis *chamorro*, et enfin *chamorre*, qui n'est que le même mot francisé. Aimerait-on mieux supposer que le nom de *chamorro*, qui en espagnol signifie *tondu*, ait été donné aux Mariannais, parce qu'en effet l'usage de se tondre la tête de diverses façons est très répandu chez eux? Dans tous les cas, le nom de *Mariannais* me paraîtrait à-la-fois plus régulier et plus raisonnable, à moins qu'on ne veuille aussi, comme le firent les indigènes de cet archipel, appeler les Espagnols eux-mêmes *Ghilago*, c'est-à-dire *venus de la mer.* »

Le nom de *Tupi* est aujourd'hui inconnu aux Brésiliens; paraît n'avoir jamais été employé qu'en sobriquet injurieux donné aux Indiens de la côte par leurs ennemis de l'intérieur. De même, les Français ont appelé *Renards* (les *Foxes* des Anglais) les *Onthagamis* ou *Ottogamis* (806), peuple compris dans la famille lennappe. Les Indiens convertis qui demeurent dans les provinces maritimes du Brésil donnent le nom de *Caboclos* ou *Tapouyas* aux autres Indiens qui parlent encore leur langue et qui mènent une vie sauvage. Nous voyons en Asie les habitans des bords de la Konda recevoir des peuples turks leurs voisins le nom d'*Uschteks*, qui veut dire *bruts, sauvages*, dont nous avons fait *Ostiaques*; et plus à l'ouest les *Khassowo* être appelés par les Russes et par tous les Européens *Samoyèdes* (127), dénomination qui signifie *hommes qui se mangent les uns les autres*. Enfin nous voyons en Amérique, des tribus lennappes appeler *Esquimaux* ou *mangeurs de poissons crus*, les Karalits (856), qui regardent justement ce nom comme une injure, et en Asie les *Kirghis*

ignorer ce nom qui leur a été imposé par les Baschkirs et sous lequel nous les connaissons, se donner eux-mêmes celui de *Kosak*, qui signifie *guerriers* ou *cavaliers*.

Par le fameux *auto de Figueroa*, que M. de Humboldt regarde justement comme un des monumens les plus curieux de la barbarie des premiers *Conquistadores*, sans faire attention à l'analogie des langues, on déclara arbitrairement de race caribe (576) toutes les hordes que l'on pouvait accuser d'avoir dévoré un prisonnier après le combat.

Les sauvages qui habitaient jadis les environs du Sault Sainte-Marie, entre le lac Supérieur et le lac Huron, ont été nommés *Saulteurs*, apparemment, dit Charlevoix, pour s'épargner la peine de prononcer celui qu'ils portaient, qui était *Pauoirigoueiouhak*, nom qu'on ne saurait prononcer sans reprendre deux ou trois fois haleine.

« Les historiens de la conquête, dit M. de Humboldt, de même que les religieux qui ont décrit les progrès des missions, confondent sans cesse, à la manière des anciens, des *dénominations géographiques* avec des noms de races. Ils parlent d'Indiens de Cumana et de la côte de Paria, comme si la proximité des demeures prouvait une identité d'origine. Le plus souvent même ils nomment des tribus d'après le nom de leurs chefs, d'après celui de la montagne et du vallon qu'elles habitent. Cette circonstance, en multipliant à l'infini le nombre des peuplades, rend incertain tout ce que les religieux rapportent sur les élémens hétérogènes dont se compose la population des missions. Comment décider aujourd'hui si le *Tomuza* et le *Piritu* sont de race différente, lorsque tous les deux parlent la langue cumanogote (578), qui est la langue dominante dans la partie occidentale du govierno de Cumana, comme le *caribe* (576) et le chaymas (577 le sont dans les parties méridionale et orientale? »

Quelquefois des dénominations de peuples sont tout-à-fait contraires à ce qu'elles doivent désigner. Nous appelons, par

exemple, *Bohémiens* et *Égyptiens* les Zinganes (57), qui sont originaires de l'Inde, et qui n'ont rien de commun ni avec l'Égypte, ni avec la Bohême, que cependant leurs noms rappellent. De même on a appelé et on appelle encore *Grecs* plusieurs milliers d'*Albanais* ou *Skipitar* (157), établis depuis long-temps dans le royaume de Naples et dans la Sicile.

Les *Nogaïs*, comme plusieurs tribus de l'Amérique et de l'Océanie, adoptent le nom du chef qui les conduit; les *Ousbecks*, au commencement du XIVe siècle, prirent le nom de leur prince, sixième descendant de Tchinghis-Khan, qu'ils ont depuis lors conservé, et, selon M. Malte-Brun, le nombreux essaim de Comans qui s'établit entre les embouchures du Danube et du Dniester, prit dans le XIIIe siècle le nom de *Bessarabeni*, de celui de *Besserab*, un de leurs princes. Ce même nom donna origine ici à celui de *Bessarabie* qui resta au pays, de même que la Transoxiane des Grecs et des Romains, appelée *Mavaralnayre* par les Arabes, porta long-temps le nom de *Djagataï*, de celui de *Djagataï*, deuxième fils de Tchinghis-Khan, auquel cette vaste contrée échut en partage.

Plusieurs tribus de l'Amérique du Nord portent des noms d'animaux, comme autrefois les *Nomes* de l'Egypte.

Bien souvent un peuple a reçu un nom différent de chacun de ses voisins. Ainsi les Samoyèdes, qui s'appellent eux-mêmes *Nenetch* (gens) ou *Khassowo* (hommes), sont nommés, selon M. Klaproth, *Jergan-Jach* ou *Jeruncho* par les Ostiaques de l'Obi, et *Djandal* ou *Djändal* par les Tongouses du Ienisseï. Les Wotièques, qui se nomment eux-mêmes *Uhdmurd*, sont appelés *Wotièques* par les peuples turks leurs voisins. Les Turks de Kasan et ceux de plusieurs parties de la Sibérie sont appelés, selon M. Klaproth, *Süass* (qui en tchouwache veut dire *trompeur*) par les Tchouwaches, *Byger* par les Wotièques, *Njürma-Kum* par les Vogoules, *Katanjach* par les Assjach de l'Obi, *Tyl-Kup* par ceux du Narym, *Pök* par les Assanes, *Kum* par les Arinzes, *Kangatschen* par

les Kotten et les Koïbales, *Chaasch* par les Kamasches. Quelle confusion ne doit pas produire cette multiplicité de noms dans la classification des peuples et dans les livres de géographie!

Quelquefois, confondant la nationalité avec la religion, on a nommé *Grecs* les Slowaques, les Rasciens, les Croates et les Rusniaques, qui sont des peuples Slaves tout purs, professant les dogmes de l'Église grecque.

On ne peut se former une idée de la multiplicité de noms qu'offrent les nations américaines, à cause de l'état d'isolement où elles vivent. La nation Guarani, par exemple, était, selon Azara, partagée en très petites divisions ou hordes indépendantes les unes des autres, et chacune portait différens noms, en le prenant de son capitaine ou cacique, ou de l'endroit où elle habitait. Quelquefois on embrassait sous un seul nom les différentes hordes qui vivaient le long d'une rivière ou dans quelque autre endroit ou district. Seulement, dans la partie décrite par Azara, les premiers conquérans donnèrent aux Guaranis les noms de *Mbguas*, *Caracaras*, *Timbus*, *Tucagues*, *Calchaguis*, *Quiloazas*, *Carios*, *Mangolas*, *Itatines*, *Tarcis*, *Bombois*, *Curupaitis*, *Curumais*, *Caaiguas*, *Garanys*, *Tapes*, *Chiriguanas*, et encore d'autres. La petite nation des *Guanas* aussi (552) n'a pas moins de huit noms différens, selon ce savant voyageur; et nous pourrions citer un grand nombre d'autres nations aussi peu nombreuses qui n'en ont pas moins. Cette multitude de noms aussi barbares qu'insignifians a créé sur nos cartes une foule de nations imaginaires qui figurent dans plusieurs ouvrages, et a été la cause de plusieurs méprises, même de la part de savans du plus grand mérite. Lorsque nous voyons le docteur Edwards, si instruit sur tout ce qui regarde les nations nomades de la région Alleghanique, faire deux peuples différens des *Winnebagoes* et des *Nipegons* (775), qui ne sont que deux noms divers sous lesquels est connue la nation nommée *Puants* par les Français, nous avouons franchement que, malgré tout le

soin que nous avons mis pour éviter de pareilles fautes, nous n'osons pas assurer de n'en avoir pas commis nous-mêmes.

Malgré les grands progrès faits par la géographie et l'ethnographie depuis un demi-siècle, on peut poser en principe que la plupart des noms nationaux nous sont inconnus; on peut même dire qu'une grande partie de ceux des peuples de notre Europe n'ont pas franchi les limites de ses divers états. Le *Some* ou *Same* (194), le *Suomi* ou *Somoladzk* (192) et le *Khassowo* (127) sont hors de leurs pays le Lapon, le Finnois et le Samoyède; les *Skipatar* (157) ou *Skipitar*, les *Escualdunac* (154), les *Roumouni* (167), les *Tchekhes* ou *Czechs* (185), les *Mari* (196), les *Komi* ou *Komi-Murt* (198), les *Udi* ou *Uhd-Murd* (199), les *Magyarock* ou *Madjars* (200), et les *Mansi* ou *Mansch-Kum* (201) sont aussi hors de leur pays les Hongrois, les Albanais, les Basques, les Vallaques, les Bohêmes, les Tcheremisses, les Permiens, les Wotièques, les Hongrois et les Wogoules.

Enfin, l'ignorance dans les langues respectives a porté dans les noms propres des hommes, même les plus marquans de l'histoire ancienne et moderne, le vague et les erreurs que nous avons vus déformer et rendre méconnaissables les véritables noms des nations. Le plus souvent, on a pris un titre pour un nom. « C'est ainsi, remarque le savant M. Salverte, que nous voyons les Grecs et les Romains appeler *Brennus* le général qui, à la tête des Gaulois, saccagea Rome, et celui qui, 22 ans plus tard, tenta de s'emparer du temple de Delphes. *Brennus* signifie *chef* ou *roi*. L'annaliste byzantin Joel donne pour fils et petit-fils au premier roi d'Égypte, *Sidi* et *Melch*, c'est-à-dire, littéralement, le *seigneur* et le *roi*. Les annalistes de France parlent de *Cagan* ou *Cachan* prince des Avares; *Khakhan* est un titre qui signifie *chef des chefs*, *roi des rois*. D'autres écrivains plus récens, ignorant la signification populaire de *Taïscho-Sama*, qui veut dire *seigneur général* ou *général en chef*, racontent qu'en 1585 un guerrier nommé

Taïco-Sama ravit l'autorité civile et politique au daïri ou empereur pontife du Japon. »

On trouvera peut-être ces détails trop longs; mais nous avons cru devoir les donner, non-seulement pour signaler à nos lecteurs ces différentes sources de méprises, afin qu'ils les évitent, mais aussi pour nous prémunir contre l'injuste critique de certains littérateurs, qui n'auraient pas manqué de nous accuser d'inexactitude ou d'ignorance, ne trouvant pas dans nos tableaux ethnographiques les langues que parlent les *Sangleyes*, les *Gibberti*, les *Teptyares*, les *Djaïnas* et autres semblables nations imaginaires, et y cherchant en vain les prétendues langues *nègre*, *runique*, et une foule d'autres, admises dans les livres par des auteurs ignorans ou ennemis des recherches.

Après avoir signalé les erreurs auxquelles on s'expose en négligeant la linguistique comparée, voyons maintenant les avantages qu'elle peut offrir aux savans, lorsque, renonçant à tout esprit de système et se bornant à l'examen des faits positifs, ils savent s'en servir convenablement dans leurs recherches pour suppléer au silence de l'histoire et des traditions, et aux lacunes de la géographie. Mais c'est surtout dans de semblables investigations qu'il est nécessaire d'être guidé toujours par la saine critique, et de se tenir en garde contre les systèmes et les hypothèses, qui doivent absolument en être bannis, si l'on veut parvenir à d'utiles résultats, et éviter le ridicule auquel on a justement livré l'inutile érudition de plusieurs savans des trois derniers siècles.

On sourit maintenant quand on lit les argumens à l'aide desquels Guichard, Morino et Thomassino s'efforçaient de prouver que l'hébreu est la souche de toutes les langues du monde, et Gorop Becan, que c'est le flamand qui doit être regardé comme l'idiome primitif. Toute l'érudition du savant Ortelius n'est plus d'aucun poids pour engager les ethnographes à classer ensemble le hongrois et l'hébreu, qui, selon ce

géographe, sont deux langues sœurs, non plus que celle des savans auteurs anglais de l'Histoire Universelle, qui voyaient la plus intime affinité entre cette dernière langue et le celtique. Tous ces rêves étymologiques, ainsi que les systèmes de Court de Gebelin et des autres savans de son école, n'auraient pas vu le jour si, engagés dans une fausse route, ils n'avaient cherché à trouver des analogies là où il ne pouvait y en avoir, ou bien où ils ne pouvaient en trouver que d'illusoires.

L'identité ou la ressemblance de quelques terminaisons, l'identité ou la ressemblance de quelques mots isolés, offertes par plusieurs langues séparées l'une de l'autre par des espaces immenses, et appartenant à des règnes ethnographiques différens, ne sont que l'effet du hasard, et ne sont d'aucun poids pour prouver l'affinité de deux langues. Ces analogies fortuites se rencontrent surtout parmi les monosyllabes et les dissyllabes des idiomes les plus distincts, vu le nombre borné de ces sons différens que nos organes sont capables de prononcer. (1)

(1) Voici de quelle manière s'exprime sur ce sujet un philologue très distingué, auquel une vaste érudition et la connaissance pratique de plusieurs langues, donnent le droit d'être regardé comme juge très compétent dans ces sortes de questions. Nous tirons ce passage remarquable du IIIe volume de la *Relation historique du Voyage aux Régions Équinoxiales.*

« Cependant il y a toujours, dans les simples noms de peuples, quelque chose de monumental qui, comme le prouvent les savantes recherches de MM. Abel Remusat, Guillaume de Humboldt, Klaproth, Marsden, Ritter et Vater, peut devenir d'une haute importance pour l'histoire des migrations lointaines. L'analogie des racines et des artifices étymologiques ont sans doute, depuis des siècles, donné lieu à des rêveries absurdes, à de véritables romans historiques. Nous ne reconnaîtrons pas les Quaquas de la Nouvelle Andalousie, dans une peuplade de ce nom qui habite les côtes de la Guinée, ou les Indiens de Caracas, de race caribe, habitans des hautes vallées, dans le nom d'un site ibérien cité par Ptolémée. Le vague des voyelles et la permutation des consonnes qui se font d'après des lois organiques, produisent, sans compter les mots à son imitatif (onomatopées) dans

La linguistique, élevée au rang des sciences, procède à la résolution de ces problèmes par des méthodes bien autrement philosophiques. Un philologue veut-il déterminer la parenté d'une nation avec une autre? il parcourt le vocabulaire des deux idiomes respectifs, et s'il trouve que des mots tels que ceux qui expriment les principales parties du corps humain, les premiers degrés de parenté, les astres, les principaux phénomènes de la nature, et les premiers noms de nombres sont identiques, ou sensiblement ressemblans entre eux, il en déduira que les deux nations dérivent d'une même souche; s'ils sont entièrement différens, qu'elles appartiennent à deux familles ou souches différentes. Veut-il savoir de quel peuple telle ou telle nation a reçu sa civilisation? il examine les mots de son vocabulaire qui expriment les animaux domestiques, les métaux, les fruits et les plantes économiques, les instrumens aratoires et autres choses semblables, ceux qui désignent les idées morales et métaphysiques, ceux qui se rapportent aux

des milliers de langues et de dialectes, des ressemblances fortuites, dont le nombre pourrait être soumis au calcul des probabilités. Si l'on compare une seule langue, non à celle d'un seul rameau, par exemple, au rameau sémitique, indo-germanique ou gale (kelte), mais à toute la masse des idiomes connus, la chance des analogies accidentelles devient la plus grande possible, et d'après cette apparence, la prodigieuse variété de langues qu'offrent les deux hémisphères paraît liée *nexu retiformi.* Des analogies de son ne peuvent pas toujours être considérées comme des analogies de racines; et quoique les savans qui, de préférence, s'occupent de ces analogies, méritent de l'encouragement et de la reconnaissance, parce qu'ils éveillent l'attention des linguistes, il n'en est pas moins sûr que l'étude des mots doit toujours être accompagnée de celle de la structure des langues et de la connaissance intime des formes grammaticales. Ce serait ignorer l'état de la philologie moderne, que de méconnaître les services éminens, que par les soins d'un petit nombre de savans doués d'une érudition solide, les recherches étymologiques, ont rendu depuis un demi-siècle, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en France, à l'étude philosophique des langues. »

divinités, aux sacrifices, aux fêtes, aux dignités, au gouvernement, à la guerre, à la législation, au commerce, à la navigation, à la littérature et aux sciences; il les compare avec les mots correspondans dans d'autres langues, et s'ils sont identiques ou ressemblans, il en déduit que cette nation a reçu sa civilisation primitive, sa religion, son système politique ou sa littérature, de telle ou telle autre. C'est de cette manière, et pas autrement, que, passant d'un fait à l'autre, il peut, sans crainte de se tromper, remplir les lacunes des annales des nations, et remonter plus haut et quelquefois plus sûrement que les traditions les plus anciennes. Voici quelques exemples qui peuvent servir d'application et de preuve de la vérité des principes que nous venons de poser, d'après une grande autorité, d'après M. Abel Remusat.

« Les hommes passent, dit M. Salverte dans son savant *Essai sur les noms propres*; les fleuves, les montagnes, les vallées, les villes même, restent et conservent long-temps leurs noms. Les anciens noms de lieux sont autant de monumens qui maintiennent le souvenir de la population primitive d'un pays, long-temps après qu'elle a disparu par l'extermination, la fuite, ou le mélange avec la race des vainqueurs. Après tant de siècles, de révolutions et de conquêtes, le pays des *Tocarii* est encore le Tokarestan, les rivières de *Sogd* et de *Balkh* portent encore les noms qu'elles communiquèrent jadis à la Sogdiane et à la capitale de la Bactriane. De Cadix au Ferrol, de Lisbonne à Pampelune, on remarque combien de villes, de provinces, de rivières, de montagnes, ont porté jadis, ont conservé encore des noms tirés de la langue basque. Leibnitz regardait avec raison les noms de lieux comme les plus propres de tous à conserver les restes des idiomes perdus et les traces de l'existence des nations détruites. Les objets qu'ils désignent subsistent, tandis que les hommes et les peuples périssent ou se dispersent. Une médaille, un édifice, ont suffi quelquefois pour autoriser l'antiquaire à admettre des

règnes, des émigrations, des conquêtes qui n'avaient point laissé de souvenirs à l'histoire ; et pourtant on peut se méprendre sur l'origine d'un monument, sur la date, l'explication, l'authenticité d'une médaille. Un lieu, un pays ne peut porter un nom emprunté d'une langue aujourd'hui étrangère, sans l'avoir reçu des hommes qui autrefois parlaient cette langue. Le patois des paysans du Bugey, et le français des environs de Paris, offrent peu de traces apparentes de l'ancien idiome celtique. Cependant, au-dessus de Nogent-sur-Seine, dans une digue destinée à soutenir la rivière au niveau nécessaire pour le mouvement d'une grande usine, le passage ouvert au débordement des eaux superflues s'appelle le *livon*. Un habitant de l'Armorique, qui entendra ce nom, se rappellera que, dans sa langue maternelle, il désigne un débordement, une inondation. Transporté près des ruines du temple antique d'Isarnore, en des lieux où sont cachés au loin, sous les moissons et les pâturages, les débris d'une cité considérable, un Gallois sera moins frappé peut-être de l'aspect de ce monument, que trop peu de curieux vont admirer, que d'un nom emprunté de sa propre langue ; et sur-le-champ il en rapportera la signification (*le bord, le tranchant de la faux, de la hache*, signification du mot *isarn*) soit aux cultures et aux prairies qui remplissent la vallée, soit à la configuration des montagnes qui l'environnent, soit enfin aux faits d'armes exécutés sous les murs de la ville ancienne, que la tradition nous représente comme très forte, et qui était destinée sans doute à défendre de ce côté l'entrée des gorges du Jura. Lors donc que l'histoire garderait le silence, nous pourrions affirmer que, près du lac de Nantua et aux bords de la Seine, habita jadis un peuple qui parlait la langue dont le pays de Galles, la Basse-Bretagne, l'Écosse et l'Irlande ont jusqu'à nos jours conservé des dialectes. »

Plusieurs noms de fleuves et de montagnes du Brésil prouvent l'ancienne étendue de la nation Guarani, réduite mainte-

tion de l'Égypte citer les noms coptes des lieux, c'est citer leurs noms égyptiens.

M. Burchell, en parlant de la propriété singulière qu'a le caffre occidental (285) d'employer comme préfixes des particules que d'autres idiomes emploient comme terminaisons, a signalé le parti qu'en peut tirer le géographe pour distinguer d'un coup-d'œil les tribus qui appartiennent à une nation de celles qui forment partie d'autres. Ainsi, selon ce savant voyageur, les noms de *Bachapin*, *Bamakwin*, *Batammaka* (quelquefois nommé *Tammaka*) et autres sont caffres, tandis que ceux de *Namaqua*, *Briqua*, *Mokarraqua*, *Dammaraqua* (pour *Dammara*), *Auteniqua*, *Gonaqua*, etc., etc., sont hottentots, les deux particules, *ba* caffre et *qua* hottentote, signifiant dans les deux langues *homme*. Les idiomes américains, asiatiques et même ceux d'Europe nous offrent de nombreux exemples de ce genre d'utiles applications de la linguistique à la géographie. Nous n'indiquerons que le mot *beni* qui précède très souvent les tribus des Arabes et qui peut servir tout de suite à les distinguer de celles appartenant à d'autres nations.

Un célèbre géographe, qui fait souvent servir ses vastes connaissances linguistiques à la résolution ou à l'éclaircissement de plusieurs points aussi douteux qu'importans de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie, vient de démontrer, dans son Précis, à l'aide de la langue albanaise (157) l'identité des Skipitar avec les anciens Illyriens, et, avec le secours de la langue slave, l'existence en Thrace, en Pannonie, en Carnie, etc., etc. des Proto-Slaves, rejetée trop légèrement par l'auteur du Mithridates (voy. pages 191 et 192), tandis que le savant Dolce, tombant dans l'excès contraire, n'avait pas hésité à regarder l'Illyrie comme la métropole de cette même nation, dont, à tort, il faisait descendre tous les nombreux peuples slaves. C'est encore par d'ingénieuses applications de la linguistique à l'histoire et à la géographie, que ce

savant nous paraît avoir mis hors de doute l'indigénat européen des races Finnoise et Slave, leur grande étendue dans l'Europe orientale, jeté des rayons de lumière sur les grands traits de la géographie physique des parties moins connues de l'Albanie et des pays limitrophes, et rendu assez probable l'origine médo-persane des Scythes Royaux.

La comparaison faite par M. Klaproth de la langue des fameux *Ouigours* avec les idiomes des nations Tchoudes ou Ouraliennes, combinée avec de savantes recherches sur la position que devaient occuper les *Yougours* des auteurs Bysantins et des chroniques russes, a prouvé sans réplique la différence essentielle de ces deux nations, qu'une ressemblance de nom a fait confondre, et a été jusqu'à présent la source d'un grand nombre de méprises historiques et géographiques. C'est ainsi que l'identité des Thoukhiou et des Hioungnou (124*) avec les Turks, démontrée par plusieurs argumens historiques dans ses ouvrages, vient d'être confirmée de la manière la plus satisfaisante par la comparaison de plusieurs mots des langues des Thoukhiou et des Turks. C'est encore en faisant la comparaison du vocabulaire ossete avec ceux des peuples persans que M. Klaproth obtint le résultat inattendu d'une peuplade persane établie depuis plusieurs siècles dans les hautes vallées du Caucase, au milieu d'une foule de nations entièrement différentes.

Ce n'est qu'en comparant les vocabulaires respectifs des petites nations de la Sibérie, du Caucase et du nord-est de l'Europe, que ce savant orientaliste a pu débrouiller ce chaos ethnographique, séparer les uns des autres et ranger dans un ordre entièrement différent des peuples, qu'avant ses recherches on regardait à tort comme descendans de souches avec lesquelles ils n'avaient rien de commun. Nos lecteurs peuvent en voir de nombreux exemples dans les différens articles de notre Atlas qui traitent des langues de ces régions, et dans les observations respectives, aux chapitres IIIe et IVe.

L'examen des langues, auxquelles appartiennent les noms des cataractes du Dnieper donnés par Constantin Porphyrogénète, amena Lehrberg à la solution complète du fameux problème relatif à l'origine scandinave des Waregues, déjà prouvée par Levesque par des rapprochemens historiques et géographiques, et indiquée d'ailleurs par le nom scandinave de leur premier chef, le fameux Rurik.

La découverte que M. Klaproth vient de faire du vocabulaire coman rédigé par les missionnaires en 1303 et enseveli dans la bibliothèque de St.-Marc à Venise, en confirmant l'origine turque des Comans (124 *), a jeté un nouveau jour sur l'origine également turque des Patsinaques ou Polovtses, des Ouzes, des Bersiliens, des Kaptchaks et d'autres peuples de la même souche.

Les raisonnemens des plus savans géographes, qui placent la Grande Crobatie de Constantin Porphyrogenète dans la Galicie Orientale actuelle, acquièrent un nouveau poids par l'intime affinité du langage des Rusniaques, ses habitans actuels, avec celui des Serviens d'aujourd'hui, qui y demeuraient aussi à l'époque de l'auteur impérial.

Le savant M. Watson, par l'analyse des noms géographiques et de ceux des personnes, ainsi que par l'analyse des phrases de certaines chartes du XIIIe siècle, démontre avec beaucoup de critique que les anciens Koures (191) étaient un peuple lette, malgré l'opinion dominante parmi plusieurs savans philologues, qui en font un peuple tchoude ou ouralien. Les conjectures faites par M. Gallatin, dans son mémoire manuscrit dont nous avons parlé à la page 279, sur les noms propres des chefs des nations Renards et Sacs (806) qui sont des mots significatifs dans les idiomes de la famille lennappe, viennent d'être confirmées par les vocabulaires recueillis parmi ces peuples. C'est un exemple frappant des utiles résultats que peuvent avoir de semblables recherches pour l'ethnographie.

Le savant Antoine, dans son Essai sur l'origine des anciens

Slaves, observe qu'il y a dans le russe des noms racines pour l'éléphant, le chameau et le singe, animaux qui n'existent pas en Europe; ce qui prouverait l'ancien séjour de ces peuples en Asie, où ces animaux sont indigènes, et où ils portent dans leurs contrées natales des noms différens.

Selon Hervas, dans l'ancien calendrier irlandais le mois de février est appelé *cedmios d'on earrach*, mots qui signifient *premier mois de printemps*, ce qui ne peut nullement convenir au climat de l'Irlande, où il fait encore très froid à cette époque. On pourrait en déduire l'ancien séjour des Celtes dans des régions beaucoup plus méridionales que les contrées qu'ils occupent actuellement.

« Ainsi, dit M. Abel Remusat dans ses Recherches sur les langues tartares, ainsi les mots chinois qu'on retrouve dans le dialecte de Constantinople (124), et qu'on y reconnaîtrait sans doute en bien plus grand nombre si l'on était bien informé des altérations que ces mots ont éprouvées dans l'empire même par l'effet du temps ou par la confusion des dialectes provinciaux, ces mots, malgré l'éloignement des lieux, ne sont pour l'homme qui connaît les révolutions de la Tartarie, qu'une preuve de plus de l'origine orientale des Turks, et du séjour prolongé des armées chinoises dans l'intérieur de l'Asie. L'Égypte obéit encore à des chefs dont le titre est indubitablement chinois, et qui, plus ou moins altéré, se retrouve sur toute la route, comme pour nous conduire à son origine. On sait que la dignité de *pe* ou *prince* (dans la langue vulgaire *beg* ou *bek*) fut souvent accordée à des princes tartares. Aujourd'hui les tributaires d'Ili, d'Aksou, de Khasigar, sont appelés *bek* par les empereurs mandchoux; et l'on ne peut presque douter que le nom de *beg* ou *bey* n'en soit dérivé. »

L'examen de la langue des *Koubitschi* ou *Koubasches* (28) fait rejeter entièrement au philologue et au géographe, l'opinion avancée par quelque auteur qui regardait ce peuple du Caucase comme descendant des nombreux Italiens qui fréquen-

taient cette partie de l'Asie dans le moyen âge. Le nom de *Frenk*, que se donnent les Koubasches, leurs traditions qui nous les représentent comme descendant des Vénitiens et des Génois, et quelques traits de leur caractère et de leur manière de vivre, qui viendraient à l'appui de cette opinion, ne sont d'aucun poids contre l'argument positif de la langue qu'ils parlent, langue entièrement asiatique, et qui n'a rien de commun avec l'harmonieux idiome du Dante et du Petrarca.

Selon un des voyageurs qui a su le mieux observer et décrire les pays et les peuples qu'il a visités, M. Jaubert, les Kurdes, soit sédentaires soit nomades, se prétendent issus des Mongols et des Ousbecks; mais la grandeur et la beauté de leurs yeux, leur nez aquilin, la blancheur de leur teint, l'élévation de leur taille, et surtout leur langue, qui appartient incontestablement à la famille persanne, déposent contre leurs traditions, et leur ôtent toute croyance.

Si le père Le Gobien, est-il dit dans une note que nous devons à l'extrême obligeance de M. le capitaine Louis de Freycinet, si le père Le Gobien avait pris la peine d'examiner la langue du peuple dont il a entrepris de nous donner l'histoire, il n'aurait sûrement pas dit d'une manière positive, « qu'à l'époque où les îles Mariannes furent découvertes par les Espagnols, leurs habitans n'avaient jamais vu de feu, et que cet élément si nécessaire leur était entièrement inconnu ». Comment supposer qu'un peuple n'ait aucune idée du feu, lorsque sa langue nous offre des mots qui lui sont propres, pour exprimer *feu* (gouafi), *brûler* (sonog), *allumer du bois* (toutoung), *charbon* (doung-doung), *braise* (pinagan), *griller* (tono), *bouillir* (lougloug) et une foule d'autres, et qu'on sait qu'il fabriquait des poteries lorsque les Européens le visitèrent pour la première fois ?

On a disputé longuement pour savoir si les Chinois adoraient *Dieu* ou seulement le *ciel*. Pour peu que l'on eût connu leur langue, on aurait vu que ces deux expressions, chez cette nation, sont synonymes de la même manière qu'el-

les l'étaient et le sont chez les Juifs, chez les nations modernes de l'Europe les plus policées, et chez un grand nombre d'autres peuples de la Terre.

Une erreur comique, dit M. Malte-Brun dans son Précis, attribue aux Lappons l'adoration d'une ou plusieurs idoles nommées *Stor-Iunkare*, mot suédois ou norvégien, qui signifie *jeune grand-seigneur*, et quelquefois *jeune freluquet.* Adam de Breme, ayant entendu de la bouche du roi Suénon, le nom *Quén-Land* ou *Quéna-Land*, c'est dire *pays des Quaines*, et sachant mal le danois, crut entendre *Quinnaland*, c'est-à-dire, *pays des Femmes, des Amazônes*, et aussitôt il plaça dans le Nord sa prétendue *Terra feminarum.* De combien d'erreurs semblables ne pourrait-on pas débarrasser les livres d'histoire, de géographie et de voyages si tous les auteurs savaient ou voulaient appliquer convenablement la linguistique à leurs différentes investigations !

Les dénominations identiques ou très ressemblantes qu'a la divinité, et qui forment les titres de ses prêtres chez les Tartares, au Tibet, à la Chine, au Japon, au Camboge et autres régions, servirent à guider le savant philologue M. Abel Remusat dans ses recherches sur l'identité du culte de Bouddha, dominant chez tous ces peuples, qu'avant lui on prétendait professer des religions entièrement différentes.

Ainsi, dit M. Abel Remusat dans ses Recherches sur les langues tartares, les mots persans et arabes qui abondent jusque dans l'ouigour (124) de Kamoul et de Touroufan, et dont le nombre va toujours croissant à mesure qu'on revient vers l'occident, attesteraient, si le souvenir en était jamais perdu, les efforts croisés des missionnaires musulmans et des nations conquérantes du Turkestan.

Le grand nombre de noms de lieu qui depuis Ceylan jusqu'à l'Himmalaya rappellent le culte de Bouddha, et le petit nombre de ces mêmes noms qui se rapportent à celui de Brahma, déposent contre les prétentions des Brames, qui nient

l'antériorité de la religion chiguémounique, et s'efforcent de faire passer pour des novateurs les prosélytes de Bouddha.

Les noms de *mois* et de *lune*, identiques dans toute l'Océanie Occidentale malaise et dans un grand nombre de langues d'Amérique et d'autres parties du monde, démontrent que les mois de toutes ces nations sont réglés d'après les phases lunaires.

M. Abel Remusat, en examinant les noms des 366 constellations que les Mongols ont adoptées sur leurs planisphères, a démontré que cette nation, une des plus anciennement civilisées parmi les Tartares, en a emprunté une partie aux Chinois, et l'autre partie, ceux des 28 constellations lunaires, aux Hindous. Son travail, en remplissant la lacune signalée par Delambre, dans l'histoire de l'astronomie indienne, fournit une preuve de plus de la futilité de ces hypothèses par lesquelles on a voulu voir, dans on ne sait quel peuple primitif de la Haute-Asie, les inventeurs des sciences, et de l'astronomie en particulier.

Jummal, le dieu des Esthoniens, non plus qu'aucune autre des divinités de ce peuple, n'avait point de temples, mais de simples places sans enceinte et sans toit lui étaient consacrées au milieu des forêts. Aussi les langues esthonienne (193) et lettonienne (191), observe un savant diplomate, M. le comte de Bray, ont-elles emprunté à l'allemand les expressions correspondantes aux mots *temple* ou *église*, qui jadis pour ces peuples, comme autrefois chez les Gaulois, étaient synonymes de *bois sacré*.

Le nom de *bulgares*, donné dans l'empire Ottoman aux maroquins du Levant, et en Boukharie aux cuirs de Russie, est, selon M. Karamsin, une forte présomption pour en conclure qu'autrefois l'Asie recevait cette marchandise des Bulgares (205). C'est, avec des ruines, quelques médailles et quelques inscriptions, tout ce qui nous reste de cette nation, qui a joué un si grand rôle dans le moyen âge.

Lorsque, selon cet éloquent écrivain, les Russes remplacèrent les peaux de martres par de petites monnaies d'argent et de cuivre, ils en empruntèrent le modèle et les noms aux Mongols, comme l'attestent encore les mots *denga* et *pouli*, qui sont mongols.

Quand on voit un Letton nommer *plinte* un fusil, *pulwers* la poudre, *speegelis* un miroir, *glahse* une glace, *ettikis* le vinaigre, *salpeeteris* le nitre, *bilde* une image, *lihme* la colle, et une foule d'autres choses semblables, on peut dire avec assurance que la nation lettonne (191) a reçu sa civilisation des Allemands. Aussi l'histoire confirme-t-elle ce qui est indiqué par le simple examen de la langue de ce peuple slave. C'est de même aux Arabes, peuple jadis si puissant et si policé, que les Amazigh (223) sont redevables de leur civilisation, comme l'atteste leur langue, qui signale en même temps dans cette nation autochtone des hautes vallées de l'Atlas, un peuple originairement montagnard, par le manque des mots correspondant à *mer*, *ondes*, *ville* et autres semblables.

« D'après le nombre et la nature des mots arabes, dit M. le docteur Constancio (1), introduits par les Maures dans les dia-

(1) Ayant soumis à ce savant portugais, qui vient d'arriver des Etats-Unis, où il a résidé assez long-temps comme chargé d'affaires du Portugal, ce que nos connaissances dans l'espagnol et dans le portugais nous avaient mis en état de rassembler sur les emprunts faits par ces deux idiomes à celui des Arabes, M. Constancio a eu la bonté de suspendre pour quelques instans le savant travail qu'il prépare sur cette importante partie de l'Amérique, pour nous fournir un article sur ce même sujet. L'ayant trouvé beaucoup plus riche de faits que celui que nous avions rédigé avec bien de la peine, nous n'avons pas hésité à le mettre à la place du nôtre : la science et nos lecteurs y gagneront. Nous ajoutons ci-dessous les observations de ce savant philologue sur la prononciation et l'orthographe de ces deux idiomes, ainsi que ses remarques sur les mots dérivés du grec et des anciennes langues de la péninsule. Elles sont trop importantes pour les omettre ; d'ailleurs elles constatent et complètent ce que nous avons dit aux articles 163 et 165 de l'Atlas ;

lectes du latin qu'on parlait dans la péninsule Hispanique avant l'invasion des peuples mahométans, il est aisé de se convaincre de la grande influence que les Arabes exercèrent sur la civilisation des nations Hispano-lusitaniennes, dont l'ignorance et la

et en d'autres endroits de cet ouvrage. Quant à M. Constancio, voyez à la page 221 de l'introduction.

« Les langues espagnole et portugaise ont emprunté un grand nombre de mots à l'arabe, dont la prononciation et l'orthographe ont été plus ou moins altérées selon le caractère de chacun de ces idiomes. Les Espagnols ont conservé les aspirations et les sons gutturaux de l'arabe (le *h*, le *x*, le *j*), tandis que les Portugais les ont adoucis en changeant l'aspiration *h* en *f*, et le jota en *lh*, qui équivaut à *ll* dans *maille*. Exemple : Agujero esp. et Agulheiro port. (aiguillier); Aguja esp. Agulha port. (aiguille); Alhaja esp. Alfaia port. (meuble, bijou), et Alhajar esp. Alfaiar port. (meubler); Almohada esp. Almofada port. (oreiller, coussin). Les Portugais ont aussi substitué le *z* français au *ç* espagnol, dont la prononciation ressemble à celle du *theta* grec ou du *th* anglais dans *think*. Ex. : Aceyte esp. Azeite port. (huile); Arancel esp. Aranzel port. (tarif). Cependant la langue portugaise a admis et peut-être emprunté entièrement à l'arabe les voyelles nasales et les diphthongues de même nature, dont le son est si désagréable, et dont les dernières ne se trouvent, je crois, dans aucune autre langue d'Europe. Le caractère nommé *til*, qui marque le son nasal d'une voyelle en portugais, semble n'être que le signe arabe du nasillement *on* simplifié et placé en travers, au lieu d'être posé selon sa hauteur, ~. Le *x* espagnol, qui répond au son guttural arabe, a été remplacé en portugais par le son *ch* (dans le mot français *chat*), quoique la lettre *x* ait été souvent conservée en portugais. Ex. : Oxalà esp. et port. (plût à Dieu), se prononce *Ochalà* en portugais. Il est à propos de remarquer que la prononciation rude de l'arabe a surtout prévalu en Espagne, où elle a modifié la plupart des dialectes du latin, en les rendant gutturaux et pleins d'aspirations. Les Catalans, les Galliciens et les Portugais, se sont au contraire rapprochés de la prononciation de la langue romane ou provençale; les derniers seuls ont admis les diphthongues composées d'un son nasal suivi d'une voyelle sourde, telles que *pão* (pain), prononcé *pan-o* ou *pã-o*, l'*n* ne formant point de syllabe avec l'*o*, et *mãi* (mère). L'orthographe *paõ* est donc vicieuse; car il faudrait prononcer *pa-on* ou *pa-õ*, en détruisant la diphthongue. Les anciens ont

grossièreté formaient un contraste frappant avec leurs conquérans policés, et aussi instruits dans les arts qu'habiles dans l'administration et la guerre. En effet, la plupart des mots arabes qui sont restés incorporés dans l'espagnol et le portugais, désignent des

souvent écrit *pam*, en prononçant *pã-o*, *Joam* pour *João*, etc. Mais jamais ils n'écrivirent *maim* ou *maem* pour *mãi*.

« Nous nous bornerons à citer quelques mots dérivés de l'arabe, qui s'écrivent par les mêmes lettres en espagnol et en portugais, et se prononcent à-peu-près de même. Algalia (civette); Alcatifa (tapis fin); Alpiste (alpiste, graine); Alquilar (louer, donner ou prendre à louage); Arrecife (écueil, chaussée); Arrabalde (faubourg); Atalaya (vigie). Beaucoup d'autres s'écrivant par les mêmes lettres dans les deux langues, se prononcent toutefois très diversement dans chacune, par la différente valeur de l'*x*, du *j*, du *z*, du *ç*, de l'*h* et du *g* en espagnol et en portugais. L'orthographe de la plupart des mots arabes diffère dans chacune des deux langues. Parmi quelques mots arabes privatifs de la langue portugaise, nous citerons les suivans : Alviçaras (étrennes pour une bonne nouvelle); Alecrim (romarin); Abobra ou Abobera (potiron); Zambujo (olivier sauvage); Azinhaga (sentier, cavée); Alface (laitue); Algoz (bourreau); Alcatra (hanche de bœuf); Almocreve (muletier); Azinhavre (vert de gris); Anafega (jujube); Giz (craie); Alicerce (fondement d'édifice); Alqueive (jachère); Alvará (édit, lettres-patentes du prince); Alavanca (levier); Chafariz (fontaine publique); Rosalgar (arsenic); Fulano (un tel). L'article arabe *al* et *el* qui, en espagnol et en portugais précède la plupart des mots d'origine arabe, a aussi été placé, en portugais, devant le mot Rey (roi), El rey, au lieu de l'article *o*, O rey.

« Il y a en portugais, de même qu'en espagnol, bon nombre de mots tirés du grec, sans l'intermédiaire du latin; ce qui confirme l'arrivée de colonies grecques en Portugal, à des époques reculées et antérieures à la domination romaine. Tels sont les suivans : O écrit autrefois Ho (le), est l'article masculin grec; Mãi (mère) de *Maia;* Celeuma, de *Keleusma* (voix, cris des matelots); Maganão (fourbe), de *Manganon*; Trigo (blé) de *Trighè*; Tripeça (trépied, siège) de *Trapetza* (table); Zizania (ivraie, zizanie) de *Zizanion*; Roman (grenade) de *Roà* : (en copte elle porte le même nom de *Roman*). Cara (visage) de *Kara* ou *Karè*; Gana (envie, desir) de *Ganos* (joie, plaisir); Lage ou Lagea (dalle, carreau de pierre) de *Laas* (pierre). La préposition Para (pour, à, vers) paraît

charges civiles, des emplois municipaux, des grades militaires, ou bien appartiennent à la chimie, à la botanique, à l'agriculture, aux poids et mesures, à la médecine, à la navigation, aux différentes machines, aux arts et métiers. »

Les mots suivans en sont la preuve incontestable : *almoxarife* (administrateur); *almotacen* esp., *almotacel* port. (inspecteur des poids et mesures); *alcayde* (châtelain, exempt de police); *alferes* (enseigne, porte-drapeau); *arrais* ou *arraes* (capitaine de navire, patron de barque); *almiranta* (vaisseau amiral); *alambique* (alambic); *almofariz* port. (mortier de métal); *elixir* (élixir); *tâmara* (datte); *açucena* (lys); *alcanfor* (camphre), *almiscar* port., *almiscle* esp. (musc); *alcaçuz* port. (réglisse); *alqueive* port. (jachère); *alforra* port. (nielle); *noria* esp., *nora* port. (roue à chapelet); *azenha* port. (moulin à eau); *açude* port. (levée de moulin); *alqueire* (boisseau portugais); *arroba* (poids de 32 livres port.); *almud* esp., *almude* port. (mesure de liquides); *fanega* esp., *fanga* port. (mesure de grains); *almorreimas* port. (hémorroïdes); *xaqueca* ou *enxaqueca* (migraine); *alfaiate* port. (tailleur); *alveitar* port.

également venir du grec *Parà*, en espagnol et en portugais. Ces deux langues ont également emprunté, dès leur origine, beaucoup de mots, et même des locutions familières, aux langues française, italienne, allemande et anglaise.

« Des langues primitives de la Péninsule, antérieures à l'adoption générale du latin, il ne reste en Espagne que le basque. En Portugal, ce n'est guère que dans les noms de quelques villes, montagnes et rivières, qu'on peut se flatter de retrouver des traces des langues de la Lusitanie, antérieures à la conquête par les Romains. Les mots suivans paraissent appartenir à l'époque indiquée : Setuval ou Setubal, Lisboa; Zezere, Mondego (rivières); Evora, Braga, Lamego, Berlengas. Il en existe sans doute encore quelques mots dans la langue actuelle et surtout dans l'ancien portugais, de même qu'en espagnol, qui proviennent de la même source antique; mais les étymologistes n'en ont encore déterminé qu'un assez petit nombre, de manière à ne laisser aucun doute sur leur origine. »

(maréchal ferrant); *alvañil* esp., *alvanel* port. (maçon); *azougue* port., (vif-argent); *açougue* port. (boucherie); *bóbada* esp., *abóbeda* port. (voûte); *seca* esp. (Hôtel des monnaies); *alçázar* esp., *alcáçar* port. (palais); *albaricoque* esp. (abricot); *alfandega* port. (douane); *algodon* esp., *algodão* port. (coton); *arsenal* (arsenal); *gumena* (gumène, cable); *tafetan* esp., *taffetá* port. (taffetas), et une foule d'autres. *Naranja* en esp., et *laranja* en portugais (orange), viennent de l'arabe *naringe*; *masmorra* (fosse ou cachot souterrain) vient de l'arabe *matmoura*. De même, *marfil* en esp. et *marfim* en port. (ivoire), viennent de la même langue. Un très grand nombre de villes, de villages, de hameaux, de rivières, portent encore des noms arabes dans presque toute l'Espagne et en Portugal. Tels sont entre autres : *Guadalquivir*, *Guadiana*, *Almaden*, *Alcantara*, en Espagne; et *Almeirol*, *Alverca*, *Alhandra*, *Almeirim*, *Abrantes*, *Almada*, etc., en Portugal. »

« Quelques mots de plantes, d'animaux, d'étoffes, de meubles, ont été tirés des idiomes de l'Inde, de la Perse, de la Chine et de l'Amérique. *Chocolate* (chocolat) est tiré du mexicain; *tapioca* (manioc), des langues brésiliennes, ainsi que *jacaré* (caïman), *macaco* (macaque) et *ananaz* (ananas). *Tanque* (bassin, réservoir d'eau), *varanda* (balcon), *chita* (indienne, étoffe), *buzio* (plongeur), *coco* (coco), *chatinar* (trafiquer), sont des mots asiatiques. *Chá* (thé), *ganga* (nankin), *xarão* ou *charão* (vernis de la Chine, tôle vernie), *leque* (éventail), sont des mots chinois admis dans la langue portugaise. *Xadrez* en port., et *axedrez* en esp. (le jeu d'échecs), vient du persan. *Feitiço*, *feiticeiro* (sortilège, sorcier), *cauri*, *zanga*, *londum*, *missanga*, sont des mots tirés des langues des peuplades noires de l'Afrique. »

Les noms omaguas (493) pour exprimer *cire*, *miel* et *abeille*, évidemment d'origine quichua (459) et entièrement différens des expressions correspondantes dans les autres idio-

mes guaranis, démontrent clairement que les Omaguas ont appris des Péruviens l'éducation de cet insecte utile.

Les Espagnols ont emprunté aux Mexicains non-seulement le nom de la boisson aussi saine que nourrissante, du chocolat (en espagnol *chocolate*), mais même celui du vase dans lequel on la prend, qu'ils appellent *xicara* du nom mexicain *xicalli*, d'où les Italiens en firent leur mot de *chicchera*.

Mais si nous avons vu les idiomes européens emprunter plusieurs expressions à ceux de l'Asie et de l'Amérique, ceux-ci en ont emprunté beaucoup aussi aux langues des nations maritimes de l'Europe, qui ont fondé des établissemens dans ces régions lointaines. Sans parler d'une foule de noms que le christianisme et la civilisation qui l'accompagne ont introduit depuis trois siècles chez les nombreux peuples convertis à la foi par les missionnaires de toutes les communions; sans parler du grand nombre d'expressions qu'une longue domination a fait passer dans les langues des peuples soumis aux Européens, nous signalerons seulement celles beaucoup moins nombreuses, mais non moins importantes que les relations commerciales ont fait adopter à plusieurs nations de l'Orient. Parmi ces dernières nous nous bornerons à citer les suivantes dont nous devons la communication à M. le capitaine de Freycinet; elles sont extraites du vocabulaire malais dans le dialecte de Coupang, qu'il a recueilli dans l'île de Timor. Ces Malais, nous dit ce savant navigateur, appellent comme les Hollandais *bier* la bierre, *carpour* le bonnet, *brou* la culotte, *coffi* le café, *cartou* la carte, *botel* la bouteille, *foroc* la fourchette, *clas* le verre, *kétel* la bouilloire ou le chaudron, *clok* la cloche, *cous* le bas. D'un autre côté, nous observe un naturaliste très distingué, M. P. Lesson, dans une note qu'il a bien voulu nous donner, « les Taïtiens ont donné des noms aux plantes qu'ils reçurent des Européens qui expriment leur qualité étrangère. Ainsi on sait que l'oranger leur fut porté par Bligh, et pour en désigner les fruits ils l'ont nommé *ourou papaa*, ce

qui veut dire *fruit à pain étranger*, parce qu'ils lui trouvèrent par la forme, de la ressemblance avec le fruit de l'arbre à pain de leur île. Ils ont désigné le tabac par l'épithète de *ava-ava*, parce qu'il enivre comme leur breuvage d'ava. Cette plante est appelée *paca* par les Sandwichiens, par traduction littérale du nom de *tabaco*. Ainsi ils ont donné des noms qui expriment une ressemblance plus ou moins sensible avec des productions de leur sol, aux fruits de courges (*coué*), du maïs (*tourina*), des pastèques (*merémé*). Enfin l'ananas également importé, par une comparaison aussi juste que rigoureuse, a été nommé *fara papaa*, ou *vaquois étranger*, parce que son fruit ressemble parfaitement à la pomme du vaquois (*paudanus odoratissimus*) de leur île. »

On ne peut nier, dit M. Salverte, l'origine idolâtre des *noms de jours*, qui subsistent dans toutes les langues de l'Europe. Non-seulement les jours sont partout dédiés aux planètes, mais leur ordre, relativement à ces corps célestes, est partout le même. Cette identité est trop remarquable pour qu'on l'attribue au hasard. Les anciens peuples, dont nous avons hérité nos usages, avaient donc eu, pour les premiers principes de la science, des communications, dont la trace subsiste, quoique depuis long-temps l'histoire ne les rappelle plus.

On voit par les recherches de M. Abel Remusat sur les langues tartares, que le cycle des Kirghis a été primitivement composé de noms turks; mais que les Mongols, les Tibetains, les Japonais, les Persans, les Mandchous, l'ont traduit dans leurs langues, en conservant soigneusement l'ordre des animaux; de sorte que ce cycle, dont l'invention est due à une nation si peu civilisée, forme une manière de dater commune à toutes ces nations, parmi lesquelles se trouvent justement celles qui avec les Chinois passent pour les plus polies de toute l'Asie. Ce savant cinologue regarde ce cycle comme un moyen sûr pour vérifier les dates de l'histoire des Mongols et des autres Tartares, qu'on trouve rapportées par les écrivains orien-

taux et par ceux qui les ont suivis; et il signale la faute commise par Petis de la Croix dans la vie de Tchinghis, où il s'est toujours trompé d'une année, en rapportant aux années de l'ère vulgaire les dates marquées par le cycle des animaux.

La grande ressemblance qu'a au norvégien le langage des habitans du Jämtland, de l'Herjedal et de l'Helsingland confirme ce que les historiens nous disent sur les colonies norvégiennes fondées par des mécontens dans cette partie de la Suède vers la moitié du IXe siècle; et l'analogie frappante dans le langage des habitans du pays de Galles et de la Basse-Bretagne atteste encore aujourd'hui la catastrophe, qui obligea il y a 13 siècles les anciens Bretons à chercher un asile dans l'Armorique.

La langue russe constate l'usage singulier qu'avaient autrefois en Russie les personnes qui, ne sachant pas écrire, au lieu de signer leur nom, se trempaient la main dans l'encre et la posaient sur le document en guise de signature. Au lieu de dire *signer*, les Russes disent encore quelquefois *rouhkou prilojite*, qui veut dire littéralement *y porter la main*.

Les recherches faites par M. Klaproth sur les langues des Mongols et des Kalmouks l'amenèrent à penser avec beaucoup de probabilité, que ces peuples nomades jusqu'au IXe siècle, n'avaient d'autre animal domestique que le cheval, et ne connaissaient d'autre métal que le cuivre, et qu'ils durent la demi-civilisation à laquelle ils se sont élevés aux Turks, à la langue desquels ils empruntèrent les noms des autres animaux domestiques, des autres métaux, ainsi que ceux des objets les plus nécessaires à la vie sociale. En parcourant les différens vocabulaires recueillis par les voyageurs, chez un grand nombre de nations, pour rédiger nos tableaux polyglottes, nous avons eu plus d'une fois occasion de faire des rapprochemens curieux dans ce genre, et qui pourraient jeter quelque rayon de lumière sur l'état social primitif de plusieurs nations de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique. Mais la multitude des recherches que nous avions à faire pour décrire les

langues, pour les classer convenablement dans les tableaux et pour rédiger notre tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde, nous a ôté le loisir nécessaire pour mettre ces rapprochemens en état d'être placés à côté de ceux qui ont été faits par les savans distingués que nous venons de nommer. Nous comptons cependant en tirer quelque parti dans une nouvelle édition, si notre ouvrage a le bonheur d'être accueilli favorablement.

Aucun voyageur n'a employé avec plus de succès ce genre de rapprochemens pour illustrer l'histoire primitive des nations que l'a fait M. Crawfurd dans son *History of the Indian Archipelago*. Par la comparaison des différentes langues de l'Océanie Occidentale entr'elles et avec celles de l'Inde et de la Polynésie, ce savant philologue a démontré, avec toute l'évidence dont de semblables sujets sont susceptibles, que le Monde Maritime a eu lui aussi un foyer indigène de civilisation, due à une nation inconnue, mais qui, d'après ses raisonnemens extrêmement probables, paraît avoir été la souche de la javanaise. En examinant les mots javanais correspondans aux objets les plus indispensables à l'homme dans le premier état social d'une nation, il a trouvé que ce peuple inconnu avait fait d'assez grands progrès dans la navigation et dans l'agriculture, puisque il a étendu l'influence de sa langue au-delà des limites du Monde Maritime depuis l'île de Pâques jusqu'à Madagascar, et puisqu'il cultivait le riz et autres végétaux et qu'il avait déjà rendu domestiques la vache et le buffle, le cochon, la poule et le canard, qui tous servaient à sa nourriture, et dont les deux premiers l'aidaient même dans ses travaux; que ce peuple était assez industrieux pour connaître et travailler l'or, l'étain et le fer et pour savoir tisser des étoffes; qu'il avait une semaine et un calendrier particuliers; que, dans certains jours de la première, il tenait régulièrement des marchés, et qu'il s'était peut-être élevé jusqu'à l'invention d'un système alphabétique. Comparant ensuite la langue de ce peu-

ple avec les idiomes de l'Inde Méridionale, M. Crawfurd démontre, que ce peuple inconnu dut aux Indiens la connaissance du cuivre et de l'argent, et peut-être même celle du cheval et de l'éléphant, animaux, dont les noms communs dans presque tout le Grand-Archipel, sont sanskrits; qu'il lui dut aussi la connaissance et la culture du coton, du poivre, du mango et d'autres fruits, ainsi que l'art de fabriquer l'indigo et le sucre, la pêche des perles et leur usage; enfin, que ce sont les habitans de l'Inde qui modifièrent son système d'écriture et d'arithmétique, lui apprirent un nouveau calendrier et une nouvelle semaine, et lui apportèrent la littérature et les dogmes religieux de leur pays. Procédant toujours de la même manière, il démontre le peu d'influence exercée par les Arabes sur la civilisation de ce peuple, attestée par son vocabulaire, qui n'offre que peu de mots arabes, et presque tous relatifs à la religion mahométane introduite postérieurement et à la législation qui va toujours à sa suite; et par le petit nombre de mots d'origine persane ou empruntés à la langue portugaise, il fait voir l'influence encore moindre exercée par les Persans au moyen des habitans de l'Inde Méridionale, et sans aucun intermédiaire par les Portugais.

Ces raisonnemens de M. Crawfurd acquièrent une nouvelle force par un fait aussi curieux qu'important qu'offrent les noms de nombres supérieurs à *mille* dans les différentes langues de l'Océanie Occidentale; fait que ce savant à découvert en examinant l'arithmétique des nations de cette partie du Monde Maritime. Dans toutes ces langues les nombres supérieurs sont empruntés au sanskrit, mais toutes, à l'exception du lampong (332) elles emploient le terme qui en sanskrit signifie 100,000 pour 10,000 celui de 10,000,000 pour 100,000 et celui de 10,000 pour un million. Quelle qu'ait été la source de cette erreur, son adoption générale dans tout l'Archipel Indien est une preuve évidente que c'est une même tribu qui l'a répandue.

C'est aussi à cette occasion que M. Crawfurd observe, que le jeu des dez, introduit dans l'Archipel Indien par les Portugais, y est connu presque partout sous le nom portugais de *dadu* (1), et que celui des échecs, qu'on croit communément avoir été inventé par les Indiens, l'a été réellement par les Persans, comme le démontrent les noms des pièces principales, qui sont persans et non telinga (66). Le peuple qui parle cette dernière langue ayant conservé leurs dénominations primitives, celles-ci sont passées par son moyen dans l'idiome des Malais, auxquels ils les apportèrent dans leurs fréquentes relations avec les peuples de l'Archipel Indien, après les avoir reçues eux-mêmes des Persans.

Un savant zoologue, M. Desmoulins, a senti tout le parti que l'on pouvait tirer de la linguistique comparée appliquée à la zoologie, et en a obtenu les résultats suivans, qu'il a bien voulu nous communiquer, et dont les élémens se trouvent en partie annoncés dans différens articles du Dictionnaire d'Histoire Naturelle et dans son Mémoire sur la patrie du chameau. M. Desmoulins réduit aux quatre principes suivans les applications principales de la linguistique, comparée à la science du zoologue.

« I° La comparaison des synonymies dans les langues des pays où les animaux sont indigènes, sert à rectifier les erreurs des nomenclatures classiques sur les espèces ou sur les patries ré lles des animaux. Voici quelques applications de ce principe :

« *a*. Dans toutes les langues du Caucase le chamois et deux espèces de chèvres, l'*œgagre* et le *bouquetin du Caucase*, portent chacun des noms différens. Or Buffon confondait encore le chamois avec la chèvre sauvage. Des naturalistes de profession

(1) Il nous semble plus probable d'attribuer ce nom aux Arabes qui doivent l'y avoir introduit long-temps auparavant, comme ils l'avaient fait en Espagne et en Portugal, pays où ce jeu a conservé encore sa dénomination primitive.

ont parcouru le Caucase, et ont constaté les caractères différentiels des trois ruminans distingués dans les langues de chacun de ces peuples. »

« *b*. Les noms slaves de *thur* et de *zubr* distinguent dans les écrivains polonais du moyen âge deux espèces de bœufs sauvages, vivant alors dans l'est de l'Europe. Ceux de ces auteurs, qui ont écrit en latin, ont soin d'établir la synonymie de *thur* avec le nom latin *urus*, et de *zubr* avec le nom latin *bisons*, dérivé, selon Albert-le-Grand et autres, de *wisem* ou *bisem*, nom germain, qui signifie *musc;* et les particularités, souvent opposées qu'ils en rapportent, étaient si vulgaires, que, dans un poème sur la Vistule, Conrad Celtis a peint les accidens différens de la chasse du *thur urus* et de celle du *zubr bisons*. Cette synonymie de deux animaux sauvages qui paraissaient tellement différens à des peuples nomades ou chasseurs, si habiles à reconnaître les moindres dissemblances des animaux qu'ils observent, aurait dû révéler l'existence de deux espèces sauvages de bœuf à cette époque; et comme aujourd'hui une est exterminée et n'a laissé que des débris fossiles, Pallas le premier, tout en reconnaissant le *zubr* ou *bisons* dans l'*aurochs*, méconnut le *thur* ou *urus*, et le rapporta au buffle. Or le buffle n'a jamais vécu à l'état sauvage qu'en dedans des tropiques, et le pays le moins chaud où l'on suppose qu'il en existe retournés à cet état, est le royaume de Naples; et c'est dans la Lithuanie que le savant Pallas le supposait vivant en cet état. Or, en comparant les synonymes de *thur* et de *zubr* avec les récits qu'en faisaient les auteurs, M. Desmoulins a reconnu le premier, que le *thur* existant encore sauvage dans les forêts de la Massovie au temps d'Herberstein, de Martin Cromer, de Conrad Celtis, etc., etc., était la même espèce dont on retrouve les grands crânes dans les tourbières de l'Ouest de l'Europe, contrées où Agathias paraît la désigner à l'occasion de la mort du roi Théodebert, tué à la chasse par un bœuf sauvage. Car il paraît que le *zubr* s'avançait moins dans l'ouest que le *thur*. »

« *c*. D'après Erasme Stella, copié par Gesner, Aldrovandi, etc., on avait attribué des bisons et des urus à la Scandinavie. Mais Erasme Stella, qui écrivait en latin, dit que les animaux qu'il désigne par le nom d'*urus* se nomment *elk* dans la Scandinavie. Or *elk*, dans les langues de cette région, est justement le nom de l'*élan*, qui y habite encore aujourd'hui, tandis qu'il n'y existe pas de bœuf sauvage. C'est donc de l'*élan* que parlait Erasme sous ces noms d'*urus* et de *bisons*. »

« II° Lorsqu'un animal est répandu sur un ou plusieurs continens, ou sur une zone très étendue d'un même continent, l'unité ou la pluralité de la racine des noms qu'il porte dans chaque contrée, indique s'il y est ou non indigène.

« Ainsi, le *chameau à une bosse*, dans toutes les contrées d'Asie, d'Europe et d'Afrique où il est connu, porte un nom où se retrouve le *gamal* ou *gemel* des Arabes. L'animal a donc porté partout où, soit son espèce, soit la notion de son existence s'est propagée, le nom que lui donna le peuple aborigène de sa contrée.

« De même le *tigre*, le *lion*, ont porté dans toutes les langues de l'Europe les noms que leur assignèrent dans leurs contrées, les peuples indigènes qui communiquèrent avec tous les occidentaux. *Tigre*, qui en arménien veut dire *flèche*, *rapide*, est passé homonyme chez les Grecs, d'eux chez les Romains, les Allemands et les autres Européens. C'est ainsi que *leon*, mot grec, est encore passé dans toutes les langues occidentales; car le lion était encore indigène dans la Grèce depuis la Péonie jusqu'à l'Achéloüs en Acarnanie au temps d'Aristote. Or les Grecs, qui ne connurent le tigre que par communication, adoptèrent le nom d'un peuple indigène du même pays que cet animal, tandis qu'ils eurent un nom grec pour le lion, animal commun à leur pays et aux contrées plus orientales. Voilà donc pourquoi les peuples de l'Occident, qui ne connurent le lion et le tigre que par tradition ou communication,

ont des noms homonymes dans toutes leurs langues, pour désigner ces deux animaux, tandis que dans l'Orient ils ont chacun un nom spécifique dans la langue de chaque contrée où ils sont indigènes.

« Le radical *ren* se retrouve dans toutes les langues européennes, moins le slave. Toutes les langues asiatiques de la Sibérie, des contrées adjacentes au versant austral des monts Altaï, ont chacune un nom particulier pour cet animal, qui existe sauvage dans chacune de ces contrées. En hiver, il s'avance même jusqu'à la Kouma, 2 degrés plus au sud qu'Astrakhan. Le renne existe aussi à l'état sauvage en Amérique, et chaque peuple de ce continent a encore un nom particulier pour le désigner ; et quand les Européens sont venus à désigner le renne américain, ils se sont servis du nom usité dans la contrée qu'ils occupaient. De là le nom de *caribou*.

« De même le mot *elan*, dérivé du mot allemand *elen*, se retrouve dans tous les idiomes germaniques. Dans le danois et le suédois, où il est un peu altéré, on trouve aussi *elk* et *ely*. Mais dans chacune de toutes les autres langues à l'est, il y a un nom particulier pour désigner l'élan, *elen* des Allemands ; la même chose s'observe en Amérique, où les Algonkins nomment *musu* cet animal. Et comme la confédération algonkine était sans doute en relation avec les Européens plus que les autres peuplades, lorsqu'on connut l'élan américain, on adopta ce nom indigène. De là le *moose-deer* des Anglais.

« Or le renne et l'élan sont indigènes dans tout le nord des deux continens jusqu'au 45° parallèle dans l'intérieur de chacun d'eux.

« III° Quand des peuples sont d'origine très différente, et n'ont eu que peu de relations entre eux, le même nom peut être fortuitement donné par eux à des animaux différens.

« Ainsi, chez les peuples slaves, *loss* est le nom de l'élan ; chez les Scandinaviens, c'est celui d'*elk* et *lynx*.

« IV° Les noms qu'un peuple émigrant, quand il n'adopte

pas ceux du nouveau pays, donne aux animaux de ce pays, indiquent, à défaut d'autres témoignages ou preuves, l'origine de ce peuple.

« Ainsi les Européens, quand ils n'adoptèrent pas ou ne connurent pas les noms locaux des animaux de l'Amérique, de l'Afrique, ou des pays qu'ils découvrirent, leur donnèrent les noms des animaux européens qui leur ressemblaient davantage. Ainsi le nom de *tchakul* est donné au *loup* par les Cosaques de l'Ukraine. Or le tchakal n'existe pas à l'ouest du Yaïk. Les Cosaques ont donc transporté au loup le nom de l'animal précédemment connu par eux, qui lui ressemblait le plus. »

Nous ajouterons à ces résultats obtenus par le docteur Desmoulins, quelques autres faits aussi curieux qu'importans, pour démontrer l'indigénat du *chien*, du *cochon* et du *chat* dans plusieurs parties de l'Océanie, tandis que ces animaux y sont étrangers en plusieurs autres. Nous faisons nos raisonnemens sur les dénominations que nous avons trouvées dans les vocabulaires recueillis par MM. Gaimard, Lesson, Blosseville, Chamisso et Raffles.

Nous avons vu, à la page 52 de l'Introduction, les noms différens qu'a le *chien* dans plusieurs idiomes malais, tels que le malais propre, le javanais, le basa-krama, etc., etc. Ce même animal se nomme *poull* dans un des idiomes de la Nouvelle-Irlande (427), *nafe* dans un de ceux de la Nouvelle-Guinée (418), et porte une foule de noms différens dans les autres langues de l'Océanie. Mais dans la Nouvelle-Zélande cet animal est nommé *pero*, mot entièrement espagnol, ce qui signale son origine étrangère. Dans le chamorre ou mariannais (381), le chien est nommé *galagou*, par abréviation des mots *gaga* (animal), et *lagou* (côté de la mer), dont la traduction est *animal du côté de la mer*, ou *animal venu par la mer*; ce qui démontre évidemment que cet animal y a été introduit depuis le premier établissement des Chamorres dans ces îles.

Nous avons vu à la même page les noms différens qu'a le *cochon* dans plusieurs idiomes malais. Cet animal utile, qui est indigène dans une grande partie du Monde Maritime, a aussi des noms différens à Tembora dans l'île Sumbava (kiwu), à la Nouvelle-Irlande (bouré), à Dory dans la Nouvelle-Guinée (bène), à Tahiti (poua), etc., etc.; mais à la Nouvelle-Zélande, où il a été importé, il a le nom de *porka*, mot évidemment européen.

De même le *chat*, qui porte des noms assez différens dans plusieurs idiomes du Monde Maritime, reçoit dans presque toutes les langues policées de l'Océanie Occidentale, des noms identiques ou presque semblables, ce qui démontre que cet animal y a été propagé par un même peuple, celui auquel cette partie du monde paraît devoir sa civilisation primitive. Ce même animal se nomme *naho* dans l'idiome de Dory (418), ce qui est encore une racine entièrement différente de celle dont dérivent les mots *kuching*, *utching*, *kocheng*, *koching*, etc., etc., exprimant *chat* dans les idiomes malais. Mais nous retrouvons le mot espagnol *gato* donné, selon M. Chamisso, au chat depuis l'archipel de Pelew jusqu'aux Carolines Orientales; preuve incontestable que cet animal, introduit par les Espagnols à Mogemug, s'est répandu de cette île dans toutes les autres, où il était auparavant inconnu.

Nous observerons enfin que les noms espagnols ou portugais donnés par les nations sauvages de l'Amérique Méridionale, telles que les Guaycurus (545) et plusieurs autres, aux *chevaux*, aux *bœufs* et aux *brebis* démontreraient incontestablement l'origine étrangère de ces animaux, et désigneraient les nations auxquelles les Américains les doivent, quand même l'histoire ne nous indiquerait pas l'époque de leur introduction dans cette partie du Nouveau-Monde, et le peuple auquel on doit l'attribuer.

Voyons maintenant quelques-unes des nombreuses et utiles applications que le botaniste peut faire de l'ethnographie com-

parée à l'étude de la science qu'il cultive. Les raisonnemens sont les mêmes de l'article précédent, dont tous les principes trouvent leur application dans les faits observés par les botanistes. Nous les puisons presque tous dans le savant ouvrage de M. Crawfurd, *History of the Indian Archipelago.*

Le *cocos* est connu depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques, c'est-à-dire sur presque deux tiers de la circonférence du globe, au milieu de cent nations si différentes dans le langage et la civilisation, sous les noms javanais (322) de *Kalapa* et *Nyor*, et quelquefois sous tous les deux, parce que ce végétal utile y a été propagé primitivement par une nation qui parlait la langue javanaise.

Au contraire, la *figue d'Inde* (musa paradisiaca), le *fruit à pain* sans pepins (artocarpus incisa), le *bananier*, le *sagou*, l'*arek*, le *bambou* et autres plantes indigènes, ont des noms différens chez toutes les différentes tribus chez lesquelles elles croissent.

C'est ainsi, par exemple, que la variété de l'*artocarpus incisa* sans pepins, qui croît sauvage dans toute la partie orientale du Grand Archipel ou de l'Océanie Occidentale, se nomme *kalawi* en malais, *timbul* en bali, *gomasi* en macassar, *amakir* dans un dialecte d'Amboyna, et *umare* dans un autre, *sukun-utan* ou *sukun-sauvage* dans l'île de Banda; tandis que cette même plante, dans toute la partie occidentale de l'Archipel Indien, où elle n'est pas indigène, y est connue soit en malais, soit en bali, sunda, madura et lampong, sous le nom de *sukun*. De même l'*arek*, qui croît sauvage dans plusieurs îles, y porte dans chaque idiome un nom particulier. Le mot *arek*, introduit par les Portugais dans les langues européennes, est originaire de l'idiome telinga (66), auquel ils l'ont emprunté lors de leur arrivée dans l'Inde. Nous avons cité à la page 51 les noms différens que porte ce fruit en plusieurs langues malaises, ainsi que ceux du bananier et du palmier.

Le *sucre*, le *café*, le *coton*, le *quinquina*, le *cacao*, l'*ananas*, l'*orange*, le *tabac* et une foule d'autres végétaux, portent des noms identiques, sauf de petites altérations dans leur terminaison respective dans toutes les langues de l'Europe et dans celles des autres parties du monde, où ils sont exotiques. Mais la linguistique comparée n'a pas d'exemple plus frappant à citer de celui du *tabac*. Cette plante, qui ne sert nulle part d'aliment, qui n'est nulle part employée pour les arts, mais est seulement un végétal de fantaisie qu'on mâche, qu'on fume et qu'on prend en poudre, reçoit en Amérique, où elle est indigène, des centaines de noms différens dans les nombreux idiomes de cette partie du globe, tandis que dans tout le Monde Ancien et dans l'Océanie Occidentale, elle n'est connue que sous le nom haïtien (678) *tamaku* ou *tambaku*, le *tabaco* des Espagnols et des Portugais. On explique ce phénomène extraordinaire en songeant à l'étonnante rapidité avec laquelle, dans le court espace de deux siècles et demi, la culture de ce végétal s'est propagée chez tant de peuples divers, par ses qualités narcotiques, et par la facilité de son acclimatation dans tous les pays, et en pensant qu'elle y a été introduite par une même nation déjà civilisée. Son nom ne pouvait donc pas être altéré comme l'a été celui de plusieurs plantes beaucoup plus utiles, mais dont la propagation n'a eu lieu que pendant un laps de temps beaucoup plus long, et par l'intermédiaire de plusieurs peuples différens entre eux pour la langue et pour la civilisation.

L'existence d'un nom particulier pour l'or, nommé *carucuru* en caribe (576), *caricuri* en tamanaque (582) et *cavitta* en maypure (611), tandis que ces mêmes idiomes n'ont que le mot *prata*, manifestement espagnol, mal prononcé (*plata* en castillan et *prata* en portugais) pour exprimer l'argent, fait pencher M. de Humboldt à croire à l'existence du premier de ces métaux dans la Guyane, quoique dans son voyage, ni lui ni son savant compagnon n'en aient pas vu aucun filon dans

les montagnes primitives de cette vaste contrée. Cet exemple, auquel on pourrait en ajouter d'autres, sert à signaler les utiles résultats que la minéralogie peut attendre de la linguistique comparée.

Mais ces principes dont nous avons vu découler tant d'utiles applications, sont bien loin d'être absolus; ils sont tous plus ou moins sujets à des exceptions. L'ethnographe, l'historien, le naturaliste, le géographe et le philologue qui veulent en profiter, doivent par conséquent se tenir toujours en garde contre les méprises auxquelles ils sont exposés, vu la multiplicité des élémens qui compliquent de semblables recherches. L'ethnographie étant le sujet principal de cet ouvrage, nous nous bornerons à citer un seul exemple tiré de l'histoire naturelle, pour faire voir que, malgré la diversité du nom que porte une plante quelconque dans un ou plusieurs pays, cette plante peut ne pas y être indigène. Nous citerons à ce propos l'observation très juste qui nous a été faite par M. le baron de Humboldt, relativement au *maïz*, que M. Crawfurd, contre son avis, prétend être indigène dans l'Archipel Indien, parce qu'il y est connu dans toute son étendue sous le nom de *jagung*, dénomination qu'on ne retrouve dans aucune autre langue connue. Cette identité de nom dans une si vaste région prouve bien que la culture de cette plante est due à un seul et même peuple, mais ne prouve aucunement dans ce cas qu'elle y soit indigène. En effet, dans une note manuscrite que M. de Humboldt a eu la bonté de nous communiquer à l'appui des observations verbales qu'il nous avait faites sur la patrie primitive du maïz, nous trouvons une foule de noms, tous entièrement différens, sous lesquels cette plante américaine est connue à la Chine, au Japon, dans la Mandchourie, dans la région du Caucase, en Russie, etc.; et cela malgré l'assertion positive des auteurs chinois, qui la disent introduite par l'Occident, et malgré son origine étrangère attestée par la traduction littérale de quelques-unes de ces dénominations, qui si-

gnifient *froment* ou *grain étranger* (nanban-kibi) en japonais, *froment des pèlerins* (hadjglanke) en akousche, (hadji-ra) en tchetchenze et ingouchi, et *froment du prophète* (peghambar-boudasi) en tusi.

Passons maintenant aux exceptions relatives à l'ethnographie, bien plus importantes, puisqu'elles se rapportent directement au sujet principal de cet ouvrage.

Nous avons vu à la page 22 quels sont les mots qu'il faut choisir pour juger de l'affinité de plusieurs langues entre elles. En ne faisant pas attention aux principes savamment exposés aux pages suivantes, par M. Abel Remusat, on s'exposerait à classer ensemble des idiomes qui appartiennent non-seulement à des familles, mais même à des règnes différens. En effet, quelle affinité ont les idiomes européens avec l'hébraïque, auquel cependant ils ont emprunté une grande partie de noms de baptême, et de choses relatives à la religion? Quelle connexion ont les indigènes du Bengale, avec les Arabes et avec les Anglais, aux langues desquels ils ont cependant emprunté la plupart de leurs termes de jurisprudence et d'administration? Il faut encore faire une autre observation. Il y a des milliers de noms, dans les sciences et dans les arts, qui ont été inventés selon les progrès de ces deux branches de la civilisation, et dont on a pris la racine dans la langue d'Homère. Celui qui, n'examinant que ces racines, voudrait attribuer l'invention et la dénomination de tous ces milliers d'objets, au peuple à la langue duquel elles appartiennent, se tromperait grossièrement. D'un autre côté, ne voit-on pas quelquefois des peuples sauvages inventer tout exprès des mots pour exprimer des idées importées, plutôt que d'adopter les mots étrangers qui les rendent. C'est ainsi qu'agissent plusieurs nations du Missouri, selon le savant rédacteur de la relation du voyage du major Long aux Rocky Mountains, pour exprimer des objets dont ils doivent la connaissance à leurs rapports avec les Européens. Nous avons signalé dans l'Atlas cette excessive jalousie de

conserver la pureté de la langue maternelle chez les Kolouches et les Ougalyakhmoutzi (851 ; 854). On pourrait citer d'autres exemples à l'appui de cette exception à un principe philologique très juste dans sa généralité, mais qui, comme les autres, exige l'examen des circonstances particulières au peuple auquel on l'applique, afin d'en pouvoir tirer des conséquences qui ne soient pas erronées.

Outre les principes exposés aux pages 23, 24 et 25, auxquels appartiennent les faits indiqués, principes qui doivent être toujours présens à l'esprit de celui qui veut classer les peuples d'après la parenté qu'indique la comparaison de leurs langues respectives, nous croyons que l'ethnographe ne peut absolument négliger les trois autres que nous allons poser. Ils nous paraissent être de nature à faire voir dans quelles limites les recherches étymologiques conservent la valeur que de grands philologues semblent jusqu'à présent leur avoir accordée indéfiniment. Ces principes ne sont, à proprement parler, que des exceptions à la règle générale et absolue posée par les philologues sur la permanence des langues et sur la certitude des conséquences que l'ethnographe peut en tirer, d'après la comparaison des vocabulaires et des grammaires, et d'après celle des noms propres d'hommes et de lieux pour remonter à l'origine des peuples divers. Nous nous bornerons à leur simple exposition, accompagnée de quelques exemples, pour en faire sentir l'importance.

I° *Nations qui changent de langue.* Malgré la permanence des langues, permanence que nous avons vue former le caractère le plus constant, et sans lequel on ne peut entreprendre une classification de peuples, l'histoire nous montre une foule de nations qui ont oublié leur langue pour en adopter une autre.

Les Grecs et les Romains ont fait disparaître tous les nombreux idiomes qu'on parlait dans l'Europe méridionale, et dans une partie de l'Europe moyenne, pour y rendre leur langue

dominante, dans les temps de leur puissance politique et de leur splendeur littéraire.

Les Arabes ont fait disparaître d'une grande partie de l'Asie occidentale, de l'Afrique septentrionale et orientale, les idiomes des indigènes, qu'ils ont remplacés par leur langue maternelle. C'est ainsi que le vaste territoire occupé jadis par l'hébreu, le phénicien, le punique, le syriaque, le chaldéen, l'égyptien ancien, l'égyptien moderne et en partie le nubien, a été envahi par l'arabe, qui est devenu la langue naturelle des habitans des contrées où étaient parlés autrefois ces différens idiomes.

Les Espagnols et les Portugais ont donné leur langue à une foule de nations américaines qui, par ce changement, ont cessé d'exister; quelques autres aussi dans l'Amérique du Nord ont oublié la leur pour ne parler que le français ou l'anglais; et un court laps de temps suffit aux nombreux Africains que l'infâme commerce de chair humaine a transportés en Amérique pour les transformer ici en Anglais, en Français, et en Danois, là en Espagnols, en Portugais et en Hollandais. D'un autre côté, nous voyons selon Azara et des auteurs portugais, les pâtres espagnols du Paraguay et plusieurs Portugais de San Paulo oublier leur langue pour ne parler que le guarani.

Les Anglo-Saxons et les autres peuples conquérans qui ont envahi les îles Britanniques, ont fait disparaître de toute l'Angleterre, de la plus grande partie de l'Écosse, et de plus d'un tiers de l'Irlande, la langue celtique, qui partout a été remplacée par la langue mélangée, formée par la fusion des peuples qui, à différentes époques, ont dominé ce superbe Archipel.

Les peuples germaniques, jamais entièrement domptés sur leur sol, sont sortis de leurs confins, et ont donné leur langue à une foule de nations slaves établies à l'est et au nord de l'Elbe, et au sud du Danube; et l'on a vu, dans la seconde moitié du dernier siècle, des dragons hanovriens forcer les

restes des Vendes du Lunebourg d'abandonner leur langue, pour adopter celle des Allemands.

L'histoire nous montre les *Visigoths* et les *Alains* perdant leur nom et leur langue en Espagne, les *Ostrogoths* et les *Hérules* ayant le même sort en Italie, tandis que les *Francs*, les *Bourguignons*, les *Lombards* et les *Normands* changent d'idiome en France et en Bourgogne, dans la Lombardie et en Normandie, contrées qu'ils soumettent en leur imposant leur nom. Les *Varègues*, autre peuple germanique, fondent l'empire Russe, et n'en perdent pas moins leur langue, en devenant des Slaves.

Elle nous montre encore les *Mouromiens*, les *Mériens*, les *Vesses* (192 *) et autres peuples ouraliens, disparaissant de la liste des nations comprises dans cette famille, en s'amalgamant avec les peuples slaves, et en adoptant leurs mœurs, leur religion et leur idiome.

Elle nous signale les *Bulgares* (205), peuple qu'on suppose avoir parlé une langue ouralienne, qui, sur les bords du Danube deviennent des Slaves au milieu des peuples slavons qui les environnent, et sur les rives du Volga et de ses affluens, deviennent des Turks pendant la domination des Mongols et des nombreux Turks qui suivirent ces formidables conquérans dans leurs terribles invasions.

En Hongrie, nous voyons les *Koumans* ou *Comans* (124*), les *Jazyges*, et les *Szeklers* que M. Malte-Brun regarde comme les descendans des *Patzinakites*, oublier le turk, qui était leur langue maternelle, pour parler le hongrois (200); en Transylvanie, les *Rusniaques* (181) adopter le valaque, langue qu'aujourd'hui parlent aussi les Slaves habitans du village de Szlatina dans le Banat; et dans la Boukharie, les *Arabes* de Balk abandonner l'idiome des anciens conquérans dont ils descendent, pour ne parler que l'ousbek, qui est la langue (124) de la nation dominante de cette vaste contrée.

Les *Flamands* du Pembrokeshire sont depuis long-temps de-

venus des Anglais, et l'idiome de ce peuple puissant qui est parvenu à éteindre entièrement le welshe (156) dans le Cornouailles, menace de lui faire subir le même sort dans toute la principauté de Galles, où déjà on ne le parle plus que dans les villages et dans les montagnes.

Les *Albanais* établis dans le royaume de Naples et en Sicile ne tarderont pas long-temps à oublier leur langue, à cause de leurs fréquentes communications avec les Italiens, auxquels ils empruntent continuellement de nouvelles expressions.

M. Cottard, inspecteur chargé des fonctions rectorales en Corse, nous observe dans une lettre par laquelle il nous a obligeamment envoyé le vocabulaire des *Maïnottes* des environs de Carghèse que nous lui avions demandé, que cette langue se perd chaque jour par la fusion des Grecs avec les Corses.

Les *Tubinzes*, peuple d'origine samoyède, et les *Teleutes* ou *Telengoutes*, peuple d'origine mongole, ne parlent que turk. Au contraire, les descendans des garnisons turques laissées par Selim-le-Grand, lors de la conquête de l'Égypte, à Souakin, à Assouan, à Ibrin et à Say, tout en conservant leur teint et les traits caractéristiques de leur nation, ont entièrement oublié leur langue, et ne parlent plus que l'arabe.

Les *Mongols*, descendans de Tchinghis-Khan et de ses nombreux soldats dans le Turkestan Occidental ou Grande-Boukharie, sont depuis long-temps devenus des Turks (124) ou des Boukhares (35); et ceux qui fondèrent plus à l'ouest le puissant khanat de Kaptchak se sont fondus également avec les peuples Turks et ont perdu tout-à-fait leur langue avec leur nom.

Selon M. Beaufort, les Grecs de Satalia ou Adalia ont oublié leur langue et ne parlent que le turk, tandis que les Turks de Scala Nova et un grand nombre de ceux de Janina et de Smyrne, ne parlent plus que le grec. Beaucoup d'Albanais de

l'Epire, même mahométans, ne parlent que cette langue; et les Valaques du Pinde, et les Albanais de l'Epire, de la Livadie, de la Morée et d'autres parties de la Grèce, oublient de plus en plus leur langue, et sont sur le point de lui substituer le romeïka (160).

Les Mongols, qui ont conquis la Chine dans le XIII[e] siècle, ont perdu leur langue pour adopter celle du peuple vaincu, et les Mandchoux, dont dépend cet empire, sont à la veille de perdre aussi la leur, malgré les soins que prennent les empereurs madchoux pour reculer cette époque.

Enfin, ne voyons-nous pas en Russie les Permiens (198) être sur le point de perdre leur idiome à cause de leurs rapports multipliés avec les Russes, dont ils ont adopté la religion, les mœurs et les usages, et les pêcheurs Lappons se mêler tellement avec les Finnois-Quœnes, qu'ils vont avant peu devenir une tribu distincte des véritables Lappons? Ne voyons-nous pas en Hongrie plusieurs villages allemands devenus en peu de temps esclavons, comme le démontrent la langue de leurs habitans actuels, qui, selon M. Schwartner, contraste singulièrement avec leurs noms de famille et ceux de ces mêmes villages, qui sont évidemment d'origine allemande? Ce judicieux auteur observe même, que dans tous les lieux où les Slowaques se trouvent établis parmi les Hongrois et les Allemands, ces derniers cessent bientôt de prospérer, perdent leur langue, ou s'éteignent entièrement. On peut faire la même remarque à l'égard des Valaques relativement aux Rusniaques et aux Serviens, auxquels en peu de temps ils communiquent leur idiome.

Nous croyons inutile de multiplier ces exemples. Les faits que nous venons d'exposer nous semblent suffisans pour le but que nous nous sommes proposé. Tout extraordinaires, tout contradictoires qu'ils paraissent, ils n'en sont pas moins susceptibles d'explication pour le philologue qui veut réfléchir aux causes différentes qui produisent ce phénomène eth-

nographique avec toutes les anomalies qui l'accompagnent.

« Lorsque deux peuples, et par conséquent deux idiomes, « se sont choqués, l'idiome le moins cultivé, le moins litté- « raire, s'est perdu en grande partie ou entièrement; car ce « n'est pas la conquête, la domination, qui introduit et main- « tient tel idiome dans telle contrée : c'est presque toujours la « supériorité relative de l'idiome qui finit par le rendre do- « minant, soit qu'il appartienne au vainqueur, soit qu'il ap- « partienne au vaincu. »

En appliquant ce principe à plusieurs faits que nous venons d'exposer, on en trouvera très facilement l'explication. Les Romains soumettent les Gaules et en changent en grande partie les idiomes. Les peuples germains les soumettent aussi, et n'y changent presque rien. L'état respectif des idiomes différens mis en contact explique ce contraste.

Les Hébreux, nous dit l'histoire, quoique d'abord en petit nombre, restèrent plusieurs siècles en Égypte conservant toute la pureté de leur langue; ils l'oublièrent entièrement durant la courte période de leur captivité de Babylone.

Les Hébreux entendant et parlant une langue entièrement différente de la leur (207) lorsqu'ils étaient en Égypte, ne pouvaient ni oublier, ni confondre les paroles pures de leur idiome, tandis que pendant leur captivité dans la Caldée, entendant et parlant un langage (5) étranger, qui en plusieurs mots ressemblait au leur, et qui dans un grand nombre n'en différait que dans la prononciation, commencèrent d'abord par confondre les paroles de leur langue, ensuite par se servir exclusivement de celles de la langue caldéenne. A cela il faut ajouter qu'en Égypte, ils vivaient réunis, tandis que pendant leur esclavage ils étaient dispersés dans les différentes parties de l'Empire Caldéen.

II° *Nations qui parlent des langues analogues et qui appartiennent cependant à des variétés entièrement différentes.* Sans adopter ou rejeter le

système, que dans deux ouvrages (1) M. Desmoulins vient de proposer sur la multiplicité des espèces du genre humain, parce que ce sujet est étranger au plan de notre Atlas, dans lequel, d'après les célèbres naturalistes Blumenbach, Cuvier et Humboldt, on a considéré tous les hommes, comme provenant d'une seule souche, subdivisée seulement en variétés, nous ne pouvons cependant pas nous dispenser d'appeler l'attention de l'ethnographe sur ce nouvel élément, que ce savant physiologue vient de signaler. Il acquiert pour la linguistique une grande importance par la foule des faits aussi bien choisis qu'incontestables, à l'aide desquels M. Desmoulins nous paraît avoir démontré l'invariabilité de la couleur de la peau, de l'iris et des cheveux, et déterminé les grandes différences existantes entre la race mongole et la turque, entre celle-ci et la race hyperboréenne, entre cette dernière et la finnoise, entre la race hottentote et la boschimane. Ces grandes différences physiques une fois admises entre ces races diverses, il nous semble que l'ethnographe ne peut plus raisonnablement supposer qu'une grande analogie, ou même l'identité de langue, chez deux ou plusieurs peuples appartenant à deux races différentes, prouve sans réplique leur dérivation d'une même

(1) Dans la deuxième édition de la *Physiologie de M. Magendie*, publiée en 1825, et dans son *Histoire Naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale, et de l'Afrique australe*, publiée à Paris en 1826. Dans ce dernier ouvrage, en combinant les inductions de la physiologie et de la zoologie avec les résultats directs de l'anatomie comparée, dans laquelle il s'est signalé par des découvertes aussi nombreuses qu'importantes sur le système nerveux, M. Desmoulins a démontré, d'après un grand nombre de faits incontestables, l'invariabilité de la couleur de la peau, de l'iris, des cheveux et la nature de ces derniers organes chez les races humaines non mélangées. On doit aussi regarder cet ouvrage comme le premier, dans lequel on ait signalé aux ethnographes la nécessité de modifier le principe admis jusques à présent d'une manière absolue, que l'identité de langue indique une identité d'origine.

souche. Dans ce cas il faut nécessairement qu'il admette un mélange entre les deux races, de même qu'il en admet, lorsque ce mélange lui est signalé chez tant de peuples par les élémens hétérogènes qui forment leurs langues respectives. Quelques exemples rendront la chose plus claire et feront sentir toute la justesse de ce raisonnement.

Les vilains *Nogaïs*, avec des traits presque entièrement mongols, parlent la même langue des beaux *Turks Osmanlis* (124). Les *Kirghis*, dont les traits rappellent encore la belle race asiatique dont ils paraissent descendre, race remarquable par sa haute taille, par ses cheveux rouges et par ses yeux verts ou bleus, les Kirghis parlent aussi un autre dialecte turk aussi pur que le précédent. Sans supposer un mélange entre la race turque et mongole, entre la race blonde asiatique et la turque, on ne pourra jamais rendre raison d'un phénomène, qu'on ne saurait cependant révoquer en doute.

D'un autre côté nous trouvons les *Tubinzes* (124), qui, avec des traits et la petite taille des Samoyèdes, parlent un dialecte turk, mélangé de quelques mots samoyèdes; les *Teleutes* (124) ou *Kalmouks Blancs* des *Russes* qui, très peu différens des vilains Kalmouks, parlent un autre dialecte turk encore plus mélangé; et les *Tchouwaches* (126), qui, avec des traits presque mongols et les cheveux noirs, parlent un idiome turk, dont plus d'un tiers des mots sont d'origine finnoise; les traits et les langues de ces peuples attestent d'une manière incontestable le mélange qu'il y a eu entre la race samoyède ou hyperboréenne et la race turque, entre celle-ci et la race mongole, entre cette dernière et l'ouralienne.

Les *Yakoutes* (125) à petite taille, avec les traits propres à la race hyperboréenne de M. Desmoulins, vivent au nord des montagnes Wiskhogonski et parlent la même langue que d'autres Yakoutes leurs voisins, qui demeurent au sud de ces mêmes montagnes et qui à leur égard sont de véritables géans, ayant selon Billings de 5 pieds 10 pouces jusqu'à 6 pieds 4 pouces

de haut. Cette langue yakoute, que parlent ces deux peuplades si différentes, est aussi très analogue à celle que parlent à des distances immenses les beaux *Turks-Osmanlis* (124). Après les faits que M. Desmoulins vient de signaler dans son *Histoire des Races Humaines*, on ne peut plus raisonnablement attribuer au climat, à la nourriture ou au genre de vie les différences physiques offertes par ces trois peuples. Il faut nécessairement voir dans cette identité de langue d'un côté, et dans leur grande analogie de l'autre, le changement d'idiome opéré par une de ces nations quelconque sur les autres.

Un voyageur instruit, M. Clarke, a observé que depuis Tula jusqu'à Voronetz, les paysans ont des cheveux blonds et lisses comme ceux de la Finlande; qu'ils ont aussi le teint blanc, et ne ressemblent ni aux Russes, ni aux Cosaques, ni aux Polonais. M. Malte-Brun explique ces différences physiques en regardant les habitans de ces campagnes comme les descendans d'une branche des *Viœtitches*, peuple finnois, dont le principal établissement était dans le gouvernement de Koursk, mais s'étendait aussi à travers celui d'Orel jusqu'à Toula. Peut-être, si l'on faisait des recherches sur la langue de ces paysans, des mots finnois plus ou moins purs ou altérés confirmeraient la supposition extrêmement probable de ce savant géographe.

« Les *Morlaques*, qui demeurent sur les bords de la Kerka, dit M. Malte-Brun, ont le teint blanc, des yeux bleus, la chevelure blonde, mais le nez un peu aplati, la bouche large et un air de douceur; on les dirait un mélange de Goths et de Tatars; ceux qui demeurent le long de la Cettina et vers la Narenta ont le teint olivâtre, le visage long, les cheveux noirs et l'air menaçant ». Malgré ces grandes différences physiques, ces deux peuplades ne parlent qu'une même langue ou pour mieux dire un dialecte du slavon (181), mêlé de mots latins ou plutôt valaques.

Les montagnards de l'intérieur de la Dalmatie, à haute sta-

ture, à cheveux et iris généralement noirs avec le regard assuré, et les Slaves de la Dalmatie insulaire et de sa partie maritime occidentale, à taille généralement presque au-dessous de la médiocre, avec l'iris presque toujours gris et les cheveux tantôt noirs, tantôt châtains et parfois même blonds, parlent deux dialectes de la même langue (181), tandis que ceux du Frioul, à taille moyenne, à cheveux blonds et lisses, avec l'iris gris, parlent une langue (184) très rapprochée de celle de leurs voisins orientaux : langue que plusieurs philologues regardent comme un simple dialecte du slavon (181).

Mais les peuples compris dans la famille persane n'offrent pas moins de différences physiques entre eux, malgré l'étonnante analogie qu'on observe entre leurs idiomes. Ici nous trouvons le *Persan* (35) à taille moyenne, à nez aquilin, à iris et cheveux noirs, à barbe touffue et de la même couleur; le *Kurde* (36) à membres forts, à iris et cheveux noirs; et l'*Afghan* (38) à haute taille, à visage long, avec le nez et les pommettes saillans, la barbe et les cheveux généralement noirs et roides, le teint brun dans les tribus orientales, et vert d'olive dans les occidentales. Là nous voyons au-delà du Gange les *Rohillas* (38), qui ne parlent cependant qu'un dialecte afghan, avoir la tête sphérique, les cheveux soyeux, blonds et presque blancs, les yeux bleus très clairs, les pommettes peu apparentes, la peau très blanche et teinte de rouge; et du côté opposé, dans les hautes vallées du Caucase, les *Ossètes* (37) à taille moyenne mais forte, à iris bleu, avec les cheveux blonds, par fois rouges-bruns, mais jamais entièrement noirs.

Nous pourrions emprunter aux familles des idiomes samoyèdes, esquimaux, malais et autres, une foule d'anomalies non moins remarquables, surtout relativement à la taille et à la couleur de la peau, si différentes chez les peuples qu'elles comprennent. Nous nous bornerons seulement à opposer entre elles les différences qu'offrent deux autres familles, l'ouralienne et l'hottentote.

Les *Lappons* (194), à taille en général très petite, avec des traits presque mongoliques, des cheveux roides et noirs et la peau naturellement jaunâtre; les *Finnois* (192) proprement dits, à teint brun sale, à membres assez forts, mais à taille moyenne, avec des cheveux roux, jaunes-bruns et parfois presque blancs; les *Esthoniens* (193), peu différens des précédens; les *Tcheremisses* (196), à taille généralement un peu plus haute que celle des peuples ouraliens, avec les cheveux blonds ou roux, et la figure presque blanche; les *Mordouins* (197), à cheveux généralement roux ou jaunes-roux; les *Wotièques* (199), presque identiques aux Finnois proprement dits, quoique avec des membres moins forts; les *Hongrois* (200), à taille moyenne, mais à constitution vigoureuse, à traits beaux et prononcés, à figure carrée, avec des cheveux généralement noirs et parfois brun-clairs; les *Vogoules* (201), presque aussi grands que les Tcheremisses, mais avec la physionomie presque kalmouque et des cheveux noirs et roides; et les *Ostiaques* (202), à petite taille, à membres grêles et traits effacés, mais avec les cheveux roussâtres. Tous ces peuples parlent des langues très analogues, non-seulement pour les mots, mais même pour l'artifice grammatical. Cette ressemblance de langues, qui est surtout très grande entre le Hongrois, le Vogoule, l'Ostiaque et le Lappon, peuples qui offrent entre eux des différences énormes d'organisation, signale à l'ethnographe un changement d'idiome qui a dû nécessairement avoir lieu chez l'une ou chez l'autre de ces nations, et ne lui permettent pas de les faire descendre toutes d'une même souche.

Enfin, l'extrémité australe de l'Afrique nous montre dans les *Hottentots* et dans les *Boschimans*, deux peuples qui, quoique voisins et parlant des langues très analogues, n'en diffèrent pas moins immensément sous le double rapport de leur organisation physique et de leur caractère moral. Les Boschimans, que l'on peut regarder comme la race la plus petite

du genre humain, diffèrent, selon M. Desmoulins, des Hottentots, non-seulement par la petitesse de leur taille, par la gaîté de leur caractère et par leur étonnante activité, mais aussi par la singulière conformation des fesses et de la vulve de leurs femmes. Ces différences d'organisation, ces différences de caractère qu'on ne saurait attribuer au climat et au genre de vie, puisque ces circonstances sont communes aux deux peuples, supposent une différence d'origine, quelque grande que soit la ressemblance entre leurs langues, que le savant continuateur du Mithridates regarde même comme des dialectes d'un même idiome.

III° *Noms d'hommes et de lieux qui, par les changemens auxquels ils sont sujets, tendent à rétrécir la sphère des utiles applications que l'on a vu découler de leur comparaison.* Les exemples suivans, que nous empruntons en grande partie au savant ouvrage de M. Salverte, démontreront les fautes grossières auxquelles s'exposerait l'ethnographe qui négligerait l'application de ce principe aux différentes recherches qu'il voudrait entreprendre.

En 1568, Philippe II enjoignit aux Maures qui habitaient l'Espagne, de quitter, avec l'usage de leur idiome, leurs noms et surnoms nationaux, pour y substituer l'idiome et les noms espagnols. Les Maures obéirent, et n'en gardèrent pas moins leurs sentimens nationaux et religieux. Mais plus tard, contraints d'opter entre l'exil et l'apostasie, ils retournèrent en Afrique, et y portèrent des noms espagnols. Ainsi, dans plusieurs familles de l'empire de Maroc, qui descendent de musulmans andalous, subsistent les noms de *Perez*, *Santiago*, *Valenciano*, *Aragon*, etc.; noms dont l'origine a induit en erreur quelques écrivains, et entre autres Voltaire, en leur faisant prendre pour des chrétiens renégats la postérité des martyrs de l'islamisme.

Comme, dans un pays subjugué, à la forme des noms étran-

gers se joint l'idée de puissance, et à celle des noms nationaux l'idée d'asservissement, plusieurs individus ont essayé de modifier ceux-ci, sans toutefois les rendre méconnaissables aux hommes, qui en font encore exclusivement usage, et en cherchant chez le peuple dominant les noms les plus rapprochés de ceux que l'on desire changer. Quand les Juifs furent soumis aux rois grecs de la Syrie, le grand-prêtre *Jésus* se fit appeler parmi les Grecs *Jason ; Theudas* devint *Théodore*, et *Cléophas*, *Cléophile.* L'aïeul d'Hérode-le-Grand fit de son nom arabe *Antipas*, le nom grec *Antipater.* Six siècles plus tard, se présentant comme le prophète que Moïse promit aux Hébreux, le samaritain *Dosthen* se faisait appeler par ses disciples grecs, d'un nom conforme à ses prétentions, *Dosithée*, présent de Dieu. Plus tard, nous voyons l'évêque goth *Jornandes* prendre le nom de *Jordanus*, et le moine anglais *Austin* celui d'*Augustin ;* le *Culdée* irlandais *Aonghus* publier sa chronique en vers et en prose, sous le nom d'*Æneas Colideus.* C'est ainsi que le nom gallois *gloyw* (brillant, éclatant) a été traduit par le prénom chrétien *Claudius ;* que l'évêque d'Ely, *Couchouard*, est devenu saint *Concors ;* et le moine *Saens*, saint *Sidonius ;* le Gaulois *Cybar*, saint *Eparchius ;* l'Espagnol *Galindo*, saint *Prudence ;* et sainte *Ysoie*, sainte *Eusébie.*

L'admiration des littérateurs pour les écrivains de la Grèce et de Rome, en porta un grand nombre, à l'époque de la renaissance des lettres, à changer leurs noms, pour se parer de dénominations grecques ou romaines. Le napolitain *Jean Paul Parasio* se fit appeler *Aulus Janus Parrhasius ;* l'allemand *Reuchlin* (fumée) s'appela *Capnio ;* un autre allemand *Grosman* (homme grand) *Megander*, et un troisième *Schwarzerd* (terre noire) *Melanchthon.* C'est ainsi que nous trouvons *Grucchius* pour *Grouchy*, et *Torrentius* pour *Vanderbeken.* Ce même motif qui avait engagé tous les membres de l'Académie de Rome à adopter des noms grecs et latins, pensa leur

coûter la vie sous le règne de Paul II, qui accusa ce corps savant d'hérésie et de conspiration. On avait vu la même chose six siècles auparavant, parmi les membres de l'académie fondée par Charlemagne, qui ne furent exposés à aucun danger semblable, ce grand monarque ayant pris lui-même un nom ancien.

Trompé par ces noms empruntés, combien de conséquences erronées n'en tirerait pas l'ethnographe qui voulût les prendre pour base de ses raisonnemens! Que de Français, d'Allemands, d'Italiens et d'Anglais induits en erreur par ces noms empruntés, regardent comme étrangers des savans, des jurisconsultes et des médecins dont les travaux ont honoré cependant leurs patries respectives!

« A la tête d'une armée conquérante, dit le savant M. Salverte, quand Valarsag fonda en Arménie la dynastie des Arsacides, non-seulement il ôta à la ville de *Van* son nom, pour lui rendre celui de *Semiramacerte* (ville de Sémiramis), et rappeler le souvenir d'une héroïne guerrière dont il prétendait sans doute que les droits lui étaient transmis; mais, guidé par une politique profonde, il se hâta de diviser son empire en 28 préfectures héréditaires, et d'imposer à chacune un nom dérivé du nom du gouverneur qu'il lui donnait, ou du titre de sa charge. Ainsi disparurent et l'ancienne division des provinces et leurs noms nationaux, et le souvenir de lois, de droits, de coutumes qui y restaient attachés, et qui portaient ombrage à un monarque étranger.

« Il est curieux de voir dans un autre pays une mesure analogue, inspirée par des intentions bien opposées.

« Les noms anciens des provinces de la France rappelaient tous des origines, des affections, des institutions, des usages, des privilèges différens. Au jour où tous les Français n'ont formé qu'un peuple sous une loi unique, le morcellement fortuit du territoire et les noms vieillis des *fragmens* dont il se composait, ont dû faire place à une division raisonnée en dé-

partemens, et à une nomenclature uniforme empruntée des localités géographiques. C'était encore ici renouveler la face de l'état après une conquête; mais quelle conquête! Celle de l'union et de l'ordre sur la discorde et le chaos.

« Plus facilement que les noms de contrées, les noms de villes se prêtent aux variations que commande la vanité des conquérans. Prusias s'empare de *Kieros*, ville appartenant à la cité d'Héraclée; au nom qu'elle avait emprunté du fleuve qui la traversait, il substitue le sien propre, et veut qu'on l'appelle *Prusiade*. Le roi de Bithynie ne fit que suivre un usage consacré par la plupart des chefs qui, depuis la mort d'Alexandre, se disputaient les lambeaux de l'Asie.

« Les Romains non-seulement divisaient les états en de grandes provinces dont la circonscription et les noms changeaient quelquefois, moyen sûr d'affaiblir chez un peuple les relations et les habitudes nationales; mais en quelque lieu que la force des armes ou l'adresse de la diplomatie fît pénétrer leur influence, ils surent avec eux établir leurs noms propres. Tous les rois alliés ou amis fondèrent, chacun dans son royaume, des villes de *Césarée* en l'honneur d'Auguste. Des villes libres, des colonies prirent le même nom, ou s'honorèrent de rappeler le *nom* de *Julius*, le *titre* d'*Auguste*, les *surnoms* introduits dans la famille impériale. C'est ainsi que *Bibracte* devint *Augustodunum* (Autun); *Cularo* se nomma *Gratianopolis* (Grenoble); *Andegavum* s'appela *Juliomagus* (Angers); et *Gebanum* fut appelée *Aurelia* (Orléans). »

Ces changemens de noms géographiques n'ont, après le moyen âge, jamais été plus fréquens que de nos jours. On a vu des noms grecs et romains renaître dans l'Ancien et le Nouveau Monde; des noms américains revivre après trois siècles de silence, et ce qui est encore plus extraordinaire, des Africains devenus et reconnus libres sur la colonie jadis la plus florissante de l'archipel des Antilles, prendre le nom d'un peuple américain disparu comme tant d'autres, depuis deux siècles;

de la liste des nations. Que de méprises ne ferait, que de fausses conséquences ne tirerait pas l'ethnographe qui, raisonnant sur les noms géographiques, voudrait, appuyé sur cette seule base, reconnaître la souche de laquelle descendent les peuples qui habitent ces villes, qui occupent ces contrées !

Dans l'empire de la Chine, à chaque nouvelle dynastie, on change la plupart des noms des provinces et des villes. Cet usage, auquel n'ont pas fait attention, ou que peut-être ont ignoré les savans commentateurs du voyage de *Marco Polo*, a fait échouer toute leur vaste érudition dans la tentative d'expliquer par nos connaissances géographiques actuelles les notions précieuses que nous a laissées le plus grand voyageur du moyen âge. Le profond savoir dans la langue et la littérature chinoises a mis à même M. Klaproth de résoudre tous les doutes, et de déterminer, par la connaissance des résultats de cet usage singulier, les véritables positions des villes de Cayngui, Zaithum, Gampu et autres, qui offraient jusqu'à présent des difficultés insurmontables aux savans étrangers à l'étude de cet idiome.

L'Afrique nous offre quelques exemples de cet usage. Plusieurs de ses villes changent de nom de temps en temps. Nous nous bornerons à observer qu'un lieu visité deux fois par le célèbre Mungo-Park s'appelait *Kanipe* la première fois qu'il le visita, et *Sisekunde* la seconde.

Mais il est temps que nous disions un mot sur la méthode que nous avons suivie dans la transcription des noms propres et des mots étrangers, dont notre ouvrage offre un si grand nombre. Nous parlerons d'abord des premiers; nous dirons ensuite quelque chose des seconds, auxquels appartiennent tous nos vocabulaires polyglottes. Mais avant de rien dire, nous emprunterons au savant *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, de M. Salverte le passage suivant, dans lequel ce philologue, avec sa sagacité ordinaire, fait sentir les difficultés et les inconvéniens qu'offre leur orthographe.

« Les annalistes modernes ont plus d'une fois imité l'insouciance des romanciers en écrivant les noms propres. C'est de nos jours seulement qu'on a résolu d'une façon plausible le problème historique, relatif au nom du chevalier qui vengea sur Otto de Wittelspach, le meurtre de l'empereur Philippe de Souabe. Ce fait en lui-même est d'une importance médiocre ; mais il sert à montrer quelle obscurité répand sur l'histoire l'altération d'un nom propre.

« Les historiens du beau siècle de l'Italie n'ont pas assez senti cette vérité. Guichardin même défigure les noms français des guerriers et des négociateurs dont il était contemporain. Comment dans *Corcù* reconnaître de *Gourgues?* Avouons aussi que les Italiens pouvaient récriminer contre les Français, et que les Allemands étaient dans le cas de faire et de recevoir de semblables reproches.

« Si de nos jours un homme de génie, à qui on a injustement contesté l'exactitude historique, si Voltaire est tombé dans une faute pareille, en défigurant l'orthographe de la plupart des noms russes, il cherchait du moins à représenter, par la manière dont il les écrivait, leur prononciation véritable. C'était se proposer un problème difficile. Parmi les peuples qui se servent des mêmes caractères, il n'en est pas qui ne donnent souvent une valeur différente aux mêmes voyelles, aux mêmes consonnes, aux mêmes diphthongues. Conserver dans sa langue l'orthographe d'un nom étranger, c'est vouloir que mille fois il soit défiguré d'une manière ridicule par ceux qui le prononcent : en altérer l'orthographe, c'est le rendre méconnaissable pour les lecteurs habitués à le retrouver dans les écrits originaux du pays auquel il appartient ; c'est exposer un copiste inattentif à introduire, sous ces noms défigurés, des personnages imaginaires, dans les récits de l'histoire et dans les relations de voyages. *Zea-haen* (*le coq de mer*) était le nom d'un des vaisseaux du navigateur *Tasman*, à qui l'un de nos plus savans géographes, M. Eyriès, a restitué la dé-

couverte de la *Terre de Van Diemen*. Sous la plume d'hommes qui, sans doute, croyaient en exprimer la véritable prononciation, ce mot devint *zechaën* et *zéachen;* et sans remarquer que sous cette forme il était tout-à-fait étranger à la langue hollandaise et à tous les idiomes teutons, on en a fait le nom d'un prétendu navigateur, à qui jusqu'à présent a été attribuée la découverte de Tasman.

« Conserver l'orthographe originale des noms, et indiquer en même temps leur prononciation exacte, ce ne serait pas une tâche trop épineuse pour un observateur attentif. La même précaution, un peu plus pénible peut-être, est plus nécessaire encore de la part d'un traducteur qui rapporte des noms étrangers tels que les a écrits, dans une autre langue, l'auteur de la relation qu'il veut faire passer dans la sienne. Comment, par exemple, si je ne suis prévenu, retrouverai-je dans le *Mysore* des écrivains anglais le véritable nom du royaume de *Maïssour?* »

La linguistique, la géographie et l'histoire, considérées relativement à ce sujet, offrent une véritable anarchie. Chaque auteur suit une méthode différente et y ajoute les nuances qui résultent de l'imperfection plus ou moins grande de l'alphabet employé pour écrire sa langue maternelle. De ce manque de plan uniforme et de la manière diverse d'exprimer des sons simples par la réunion de plusieurs lettres différentes, il résulte des mots étrangers méconnaissables et inintelligibles au peuple à la langue duquel ils appratiennent, et auxquels une multitude de lettres disparates, accumulées sans raison et sans goût, donne l'aspect le plus bizarre.

On n'a pas encore déterminé avec certitude la manière de prononcer le latin; on n'a pas encore décidé la grande question sur l'*étacisme* et *itacisme*, c'est-à-dire sur la prononciation du grec telle qu'elle est adoptée aujourd'hui dans presque toutes les écoles de l'Europe Occidentale, et celle qui est en usage partout où il reste encore des Grecs de nation; et il n'y

a que quelques mois seulement qu'un savant helléniste, M. Minas, vient de prouver dans sa *Calliope* par des argumens qui nous paraissent sans réplique, que ce sont ses compatriotes qui prononcent de la manière la plus régulière. Les plus savans orientalistes sont encore divisés sur le système à suivre dans la transcription des noms propres, et particulièrement des mots des langues asiatiques. Aucune des méthodes proposées par de célèbres orientalistes n'a encore été généralement reçue ; ce qui embarrasse continuellement ceux qui n'étant pas versés dans les langues de l'Orient, n'ont aucun moyen d'y distinguer la faute typographique de la différente manière d'orthographier. Tant que l'on n'aura pas résolu d'une manière satisfaisante le problème proposé par Volney, celui des savans qui, plus que tout autre, a senti et signalé l'imperfection de cette partie de la philologie, de l'histoire et de la géographie, toute peine que se donnerait un auteur pour atteindre la perfection dans la transcription des noms et des mots étrangers sera à-peu-près perdue. C'est à une réunion d'orientalistes les plus savans et de géographes les plus distingués, mais versés dans les principales langues connues, à tracer enfin un plan de transcription à suivre inaltérablement dans l'orthographe des noms propres et des mots étrangers. En attendant que l'on fasse ce travail important, que les progrès rapides de la géographie et de la linguistique rendent de plus en plus pressant, le meilleur parti est de laisser les choses telles qu'elles sont, pour éviter d'augmenter ce chaos, déjà trop grand, par de nouvelles orthographes.

Nous aurions voulu suivre provisoirement celle que M. Klaproth vient de proposer dans son *Asia Polyglotta*, parce qu'elle nous paraît résoudre presque complètement (1) le problème

(1) Nous partageons en cela l'opinion d'un des plus célèbres philologues vivans, d'un savant que sa vaste érudition et sa connaissance pratique et théorique de plusieurs langues, mettent en état d'aborder et juger cette question de la manière la plus convenable. Voici ses propres

en question ; mais trois motifs nous y ont fait renoncer. D'abord, il nous aurait fallu nous livrer à un travail immense, et pour lequel nous n'avions ni le goût, ni les connaissances nécessaires, ni le loisir : celui d'examiner et fixer préalablement la véritable orthographe primitive de chaque mot. Sans ce travail préliminaire nous nous serions exposés à transcrire, d'après un plan juste et raisonné, des mots qui pourraient avoir déjà été transcrits d'après un plan erronné et capricieux. Quelquefois, cette transcription nous aurait été même impossible, à l'égard d'une foule de noms propres des langues vivantes de l'Inde, de la Chine, de l'intérieur de l'Afrique et de plusieurs autres contrées du Globe, où ces mots sont différemment prononcés dans un même pays par les habitans de ses différentes provinces. Cette diversité de prononciation est même, selon nous, une des sources des nombreuses contradictions qu'on remarque dans les récits des voyageurs les plus exacts, qui

expressions, que nous tirons du *Journal des Savans*, cahier de novembre 1823.

« Comme on l'a déjà dit, Pallas avait adopté pour la transcription des différens vocabulaires l'alphabet russe, trop peu connu en Europe, et par cette raison peu approprié à un pareil usage. Les voyageurs allemands, français ou anglais qui ont rapporté des vocabulaires ont presque tous employé l'orthographe de leur nation. M. Klaproth n'a pas autant sacrifié qu'eux à la prévention nationale, par laquelle chacun est naturellement dirigé dans ces sortes de préférences. En tirant parti de tout ce qui lui a paru convenable dans le système de l'orthographe allemande, il n'a pas laissé d'en reconnaître les imperfections, et il a cherché à y suppléer par des signes tirés de l'alphabet des autres langues, du grec par exemple, et surtout du russe, et aussi, quoique plus rarement, par quelques signes de convention aisés à distinguer. Il résulte de ces divers emprunts un alphabet de 42 lettres, dont sept seulement peuvent embarrasser le lecteur et l'obliger de recourir au tableau explicatif. C'est une solution approximative du fameux problème qui a si long-temps occupé M. de Volney, et l'on peut dire qu'il serait bien peu avantageux d'en trouver une solution plus rigoureuse. »

ont pris trop souvent la prononciation locale pour l'unique et la véritable. D'un autre côté, comment aurions-nous fait pour transcrire des mots anglais sur la prononciation desquels les auteurs de cette nation ne sont pas d'accord? Comment donner une valeur déterminée à certains sons des noms propres et des vocabulaires écrits par des savans ou des voyageurs anglais au milieu de l'imperfection et du chaos qu'offre leur alphabet (voy. à la page 82)? Est-ce à un étranger à donner une valeur précise à ce qui es encore indéterminé et vague pour les nationaux? En second lieu, nous attendions pour adopter la méthode proposée par M. Klaproth de la voir sanctionner par les savans, qui plus que nous avaient le droit d'en faire sentir les avantages, en les signalant et en l'employant eux-mêmes dans leurs écrits. Enfin, notre ouvrage étant destiné à toute sorte de lecteurs, nous n'y pouvions admettre des caractères et des signes généralement inconnus, sans nous exposer à en voir borner la lecture à certaines classes de savans, pour lesquelles il n'était nullement dans notre but de le rédiger.

D'ailleurs connaissant le désordre et le vague offerts par l'orthographe des noms propres et des mots étrangers que nous venons de signaler, quelle importance pouvions-nous mettre à réduire à l'orthographe française d'après des règles uniformes de transcription les innombrables noms barbares des peuples de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique, dont on peut dire hardiment, qu'on ignore la véritable orthographe de plus des trois-quarts? Les longues recherches, auxquelles il nous a fallu nous livrer depuis près de vingt-trois ans pour rédiger nos divers ouvrages de géographie et de statistique, et surtout celles que nous avons faites pour la rédaction de cet Atlas, nous avaient convaincus de cette vérité, que nous pourrions démontrer par une multitude d'exemples pris dans les ouvrages les plus célèbres et les plus généralement estimés, si nous en avions le loisir et si cela pouvait intéresser nos lecteurs.

Quelle confiance peut-on avoir pour l'orthographe suivie dans les meilleurs livres de géographie et de voyages, lorsque nous voyons le diligent, le savant Azara, dire, en parlant des noms des 19 tribus des Machicuys (447) « qu'il les écrira le mieux qu'il pourra, et tels que son oreille a pu en saisir les sons; et ajouter, qu'il ne doutait pas que si on les dictait à vingt personnes différentes, toutes conviendraient, qu'il est impossible de les écrire; et que si elles voulaient le faire, chacune l'exécuterait d'une manière différente? »

Le savant M. Crawfurd écrit dans le texte de son excellente *History of the Indian Archipelago : Gelolo, Beuroe, Xula* et *Amboyna* et sur la carte qui accompagne l'ouvrage, *Gilolo, Booro, Zula* et *Amboina :* laquelle de ces différentes orthographes devra suivre l'écrivain qui aura besoin de citer un de ces noms? Devra-t-il écrire archipel de *Pelew*, de *Pelli*, de *Paleu*, ou bien *Pannong* et *Palaos?* Ecrira-t-il *Lieukieu* ou *Lieu-Kieu* avec les meilleurs géographes et graveurs français, ou bien *Lieou-Kieou* avec un célèbre orientaliste, ou *Lieu-k'ieu* et même *Lieû-K'teû* en suivant les traces d'un autre non moins célèbre, ou *Likeio* et *Lekeo* avec les plus savans géographes allemands, ou enfin devra-t-il adopter la nouvelle orthographe des navigateurs et géographes anglais, qui écrivent *Loochu*, nom qui deviendrait *Loutchou* écrit par un Français, et *Lutschu* par un Allemand?

Faudra-t-il écrire *Bathi* avec Formaleoni et autres savans, *Batou* avec M. Abel Remusat et autres orientalistes, *Batu* avec MM. Jourdain et Friebe, *Bati* avec l'historien de la Russie Levesque, *Basthi* avec Sowolop, ou *Belu-Chan* avec l'auteur de l'*Histoire de la Tauride?* Un géographe, un historien, un ethnographe devra-t-il écrire *Gengiscan, Genghiscan* ou *Zingiscan* comme la plupart des auteurs étrangers à l'étude des langues orientales, ou bien *Djenguyz-Khan* avec feu M. Langlès, *Tchinggis-Khan* ou *Tchinghiz-Khan* avec M. Klaproth, ou *Tchïnggis-Khan* avec M. Abel

Remusat? et au milieu de tant d'autorités, quelle sera la décision de l'illustre orientaliste, M. le baron Silvestre de Sacy, dont l'Europe savante recherche si justement les conseils et les avis?

Enfin, quelle orthographe faudra-t-il suivre, si nous voyons deux des plus célèbres orientalistes, écrivant tous les deux en français, l'un écrire *Koublaï*, *Kalmuks*, *Kirghis* et *Kirghiz*, *Toungouses*, *Tubet* et *Tubétains*, etc., etc., et l'autre *Khoubilaï*, *Kalmouks*, *Kirgis*, *Tongouses*, *Tibet* et *Tibétains?* Etait-ce à nous qui ne connaissons aucune langue asiatique, à nous qui ne sommes que des géographes, des mathématiciens et des physiciens à corriger l'orthographe de l'un d'après le système suivi par l'autre?

N'étant pas des juges compétens, nous avons pris le seul parti qui nous paraissait offrir le moins d'inconvéniens : nous avons suivi, autant que notre mémoire nous le permettait, l'orthographe la plus généralement reçue à l'égard des noms les plus connus; quant aux autres, nous les avons écrits scrupuleusement tels que nous les trouvions dans les différens auteurs que dans nos recherches nous avions à consulter, ou tels que nous les trouvions dans les notes et les renseignemens que nous obtenions de la bienveillance des savans distingués qui voulaient bien nous aider dans la rédaction de notre Atlas. Seulement nous avons, autant que l'espace et le sujet nous le permettaient, ajouté les synonymes les plus différens, afin que nos lecteurs pussent reconnaître facilement des noms d'hommes, de peuples et de pays, parfois rendus méconnaissables par les traducteurs et par les différentes manières de les orthographier. C'est tout ce que nous pouvions faire; c'est aussi tout ce que l'on peut raisonnablement exiger d'un homme, qui a à traiter un sujet aussi vaste que l'est celui de notre Atlas. Si nous avions voulu nous livrer aux longues recherches, parfois nécessaires pour connaître la véritable manière d'écrire un seul nom propre, nous aurions perdu un temps

très considérable, sans avoir même la satisfaction d'obtenir des résultats d'une valeur non contestée.

Depuis Pigafetta, le célèbre compagnon de Magellan, jusqu'à Ross, Parry, Denham et Clapperton, les hardis et habiles explorateurs de la région Arctique et de l'inaccessible Soudan, tous les voyageurs, qui ont donné à l'étude de l'homme l'importance qu'elle méritait, ont recueilli des vocabulaires plus ou moins abondans, plus ou moins complets, chez les différentes peuplades qu'ils ont eu occasion de visiter. L'absence de cette pensée heureuse chez les Anciens, laisse tant de vague et tant d'incertitude sur l'origine, la parenté ou la différence de race d'un grand nombre de peuples, dont ils nous ont donné la description ou dont ils nous ont même conservé les hauts-faits. Cette pensée heureuse, si elle avait été constamment suivie et exécutée par tous les voyageurs, d'après un plan uniforme et avec toutes les précautions qu'exigent les difficultés qui l'accompagnent, fournirait à l'ethnographe le moyen le plus sûr, même le seul de classer convenablement d'après leur parenté tous les peuples connus. Malheureusement pour la science, beaucoup de voyageurs l'ont entièrement négligée, et la plupart de ceux qui l'ont mise en pratique s'en sont acquitté avec une négligence, et avec des méthodes si différentes, soit pour le choix des mots, soit pour la manière de les écrire, que le plus grand désordre règne dans cette partie de la linguistique. « Que de malentendus, dit M. Abel Remusat dans ses *Recherches sur les Langues Tartares*, que de malentendus entre l'Européen qui interroge et le naturel qui répond, que de méprises sur la nature des objets dont on demande les noms, sur la prononciation des mots, sur les formes dont ils peuvent être affectés! et s'il s'agit d'idées abstraites ou de termes qui servent à désigner des choses qu'on n'a pas sous les yeux, que de chances d'erreurs viennent se joindre aux précédentes! Aussi n'y a-t-il pas un vocabulaire, même dans les recueils les mieux soignés, où ne se trouvent un grand nombre de mots tronqués, altérés,

dénaturés, quelquefois jusqu'à en être méconnaissables. »

Il n'en pouvait pas être autrement vu les circonstances dans lesquelles se sont trouvés presque tous les voyageurs qui ont eu le bon esprit de recueillir des vocabulaires. Il est même étonnant que, malgré tant de causes d'erreurs, les vocabulaires, rassemblés par différens voyageurs chez la même tribu à des époques très éloignées l'une de l'autre, n'offrent pas de plus grandes différences. Que dirait-on, si deux voyageurs à l'insu l'un de l'autre arrivaient à Paris, et, s'adressant au hasard l'un à un académicien, l'autre à un fort de la halle, demandaient, chacun de son côté par des signes ou même par le moyen d'un interprète, les mêmes mots pour rédiger un vocabulaire français? Certes, ces deux vocabulaires offriraient les plus grandes différences entr'eux, même dans la supposition où les deux voyageurs auraient réellement reçu la traduction exacte des mots demandés. Ces différences seraient encore plus grandes, si le hasard avait porté nos deux voyageurs, l'un à Paris chez l'académicien, l'autre chez un villageois picard ou normand. Cependant cette hypothèse, que nous venons de faire, est tout juste ce qui arrive journellement à presque tous les voyageurs qui recueillent des vocabulaires, soit chez les nations policées de l'Océanie Occidentale, où nous avons vu simultanément en usage une langue vulgaire et une langue de cérémonie (322, 324, 326 et 323), soit parmi les peuples de la Polynésie, où les chefs et les personnes les plus distinguées de la nation parlent une langue qui s'éloigne d'une manière assez remarquable du langage du bas peuple (voy. à la page 261.) Quelques réflexions sur ce sujet aussi important que trop négligé jusqu'à présent, en signalant les sources de la confusion et du désordre où il se trouve, montreront le degré de confiance qu'on peut accorder à ces collections de mots, auxquelles on donne parfois une valeur, qu'elles sont bien loin de mériter dans l'état actuel de la linguistique.

Parmi les différentes sources d'erreurs dans la rédaction d'un vocabulaire recueilli chez une nation barbare ou qui n'écrit pas sa langue, les suivantes nous paraissent être les principales:

1° *L'ignorance où l'on se trouve de la langue dont on veut rédiger le vocabulaire, quelquefois même la négligence et le manque de critique de la part du rédacteur.*

Le plus grand nombre des vocabulaires recueillis jusqu'à nos jours ne l'a été qu'à l'aide du langage des signes. Cela seul suffit pour indiquer le grand nombre de méprises que l'on doit trouver dans une collection faite par ce seul moyen. M. Mariner a signalé, dans le second volume de son *Account of the natives of the Tonga Islands*, les grandes méprises de Cook dans son vocabulaire tonga (392), malgré les soins que ce grand navigateur prenait en faisant de semblables collections. C'est ainsi que, selon M. Crawfurd, François Drake donne dans son vocabulaire javanais pour *soie* le mot *sabuck*, qui veut dire ceinture, et pour *toile bleue* le mot *doduck* (sa véritable orthographe est *dodot*), qui signifie la partie de l'habillement des naturels qui enveloppe les reins et qui ordinairement est de couleur bleue. C'est ainsi, que dans le vocabulaire malais de l'Asie d'Ogilbie on trouve *nante* (piège) pour *l'un l'autre* ou *tous les deux; barmyn* (se divertir, jouer) pour *simple, sot; ibou* (mère) pour grand-père; *anack* (enfant, race, lignée) pour *un veau, un faon;* et dans le vocabulaire malais de Thomas Herbert, *cambi* qui devait être écrit *kambing* (un bouc) pour *un boeuf,* et *carbow*, qui devrait être écrit *karbao* (un bouc) pour un buffle. Le vocabulaire malais de Labillardière offre aussi les méprises les plus singulières et celui même du savant Thunberg n'en est pas entièrement exempt. L'excellent observateur Venture dit, que les vocabulaires berberes ou amazigh de Shaw et de Hoëst sont pleins de fautes; ce dernier voyageur nomme, par exemple, *ajour* la *lune*, tandis que ce mot signifie *mois lunaire;* il donne *azal* pour *jour,* tandis que ce mot exprime *le point*

qui partage le soleil levant du midi. Le savant marin Bougainville donne pour *jour* le mot tahitien *po*, qui veut dire *nuit.* Le père Charlevoix reproche à Sagard, à Cartier et à La Hontan d'avoir pris au hasard, pour la rédaction de leurs vocabulaires algonquins, tantôt des mots hurons (803), tantôt des mots algonquins (818), et de leur donner souvent des significations entièrement différentes de celles qu'ils devraient avoir. M. Noyer reproche de même à Biet d'avoir inséré dans son vocabulaire galibis (576) beaucoup de mots étrangers à cette langue, sans doute, parce qu'il aura consulté des indigènes appartenant à des nations différentes.

II° *Le peu d'aptitude des sens du rédacteur du vocabulaire pour saisir exactement des sons inconnus, très souvent difficiles et extraordinaires.*

Nous pourrions citer à l'appui de cette assertion, une foule d'exemples tirés de la comparaison des vocabulaires recueillis chez la même peuplade par des voyageurs différens, mais parlant et écrivant dans la même langue. Nous nous bornerons seulement à quelques remarques. Si l'on compare, par exemple, les termes numériques de Noutka (846), tels qu'ils sont écrits par Cook avec les mêmes termes, tels que les a écrits le rédacteur du voyage de Dixon, on se convaincra que deux Anglais n'entendent pas et n'écrivent pas de même les mots prononcés par un sauvage. La même remarque peut s'appliquer aux vocabulaires rassemblés par les français Roblet et Chanal et publiés avec le voyage de Marchand. Ces deux observateurs n'écrivent pas toujours de même les mêmes mots, parce que sans doute ils ont entendu différemment. Cook, qui était aussi grand marin qu'habile observateur, Cook remarque en parlant des insulaires de la Polynésie, que leur prononciation est en général si peu distincte, qu'il arrivait rarement à deux d'entre ses compagnons de voyage, écrivant le même mot prononcé par la même personne, de faire usage des mêmes voyelles, pour le peindre; mais ce qui est encore plus étonnant, il ob-

serve qu'ils ne se trouvaient pas même d'accord sur les consonnes, dont les sons cependant prêtent moins à l'équivoque. M. Chamisso, le savant naturaliste qui accompagna M. Kotzebue dans sa circumnavigation sur le *Rurik*, observe aussi qu'il était souvent en doute, lorsqu'il entendait parler le carolinien Kadu, sur la prononciation du *d*, du *th* et de l'*s*, ainsi que sur celle du *ch*, du *k* et du *g*.

III° *L'incapacité, l'apathie et la négligence, quelquefois même la mauvaise volonté des naturels, chez lesquels on veut recueillir le vocabulaire.*

Le savant rédacteur du voyage de Dentrecasteaux, M. de Rossel, observe que les naturels de la Nouvelle-Hollande, encore plus que ceux des îles des Amis, ont l'habitude de répéter les mots qu'ils entendent prononcer et de dire *élo*, c'est-à-dire, *oui*; ce qui fait croire d'abord à celui qui veut rédiger le vocabulaire, que l'on s'est entendu de part et d'autre; « mais une plus longue expérience, dit ce savant navigateur, nous a appris, que l'on ne saurait être trop en garde sur les premiers renseignemens que l'on croit tènir d'eux. Cette habitude, qui est presque générale chez les peuples du Grand-Océan (et nous ajouterons, chez la plupart des sauvages des autres parties du monde), doit avoir donné lieu aux méprises et aux contradictions que l'on trouve dans les récits de plusieurs voyageurs qui, n'ayant fait qu'un très court séjour dans une même île, n'ont pas eu le temps de rectifier les notions fausses qu'ils avaient d'abord reçues. »

Les peuples sauvages, particulièrement ceux de l'Amérique, ayant l'habitude d'employer plus que les Européens les noms spécifiques, il est très difficile d'obtenir d'eux des mots de leur langue correspondans à des noms génériques. Si vous leur demandez, par exemple, comment on nomme en algonquin un *arbre*, ils vous donneront le nom d'un *chêne*, d'un *frêne*, d'un *érable*, selon l'arbre différent que vous aurez indiqué avec votre doigt pour vous faire comprendre. On peut en dire

autant des mots correspondans à *poisson*, *oiseau*, *animal*, etc.

D'autres fois, le naturel que vous interrogez vous donnera, pour les mots *tête*, *œil*, *nez*, ces mots réunis à un pronom possessif; par exemple, *ma tête*, *mon œil*, *mon nez*; parce que, ayant appliqué votre main sur ces trois parties de son corps pour vous faire mieux comprendre, il vous aura répondu *c'est ma tête*, *c'est mon œil*, *c'est mon nez*. Dans le grand nombre de mots que nous avons eu occasion de comparer pour rédiger nos vocabulaires polyglottes, nous avons eu très souvent occasion de remarquer de semblables méprises. Nous nous bornerons à signaler le vocabulaire iolof (235) de Barbot, où ces pronoms se trouvent évidemment réunis aux substantifs. Nous en avons signalé quelques autres dans nos tableaux polyglottes, en mettant ces mêmes pronoms entre parenthèse.

Cette difficulté est encore bien souvent augmentée par la nature de la langue que parlent les peuples sauvages, et particulièrement ceux de l'Amérique, dont les noms sont toujours joints à des *suffixes* et à des *préfixes*, qu'il faut toujours séparer pour avoir le mot correspondant dans une langue quelconque de l'Europe. Ainsi, par exemple, si vous demandez à un Mohegan comment il appelle *main* en sa langue, en lui montrant votre main, il vous répondra *knisk*, c'est-à-dire *ta main*. Une autre personne lui faisant la même demande, montrera peut-être au sauvage sa propre main pour se faire mieux comprendre; dans ce cas, celui-ci lui répondra *nnisk*, qui veut dire *ma main*. Si une troisième personne adresse au sauvage la même demande en indiquant la main d'un tiers, alors celui-ci répondra *unisk*, qui signifie *sa main*. Les mêmes méprises auront lieu s'il est question d'un verbe. Si vous demandez à ce même sauvage comment il dit en sa langue *marcher*, et que, pour vous faire mieux comprendre, vous montriez une personne qui marche, il vous répondra *pumissoo*, c'est-à-dire *il marche*. Si, pour lui faire mieux saisir votre

demande, vous marchez vous-même, il vous répondra *kpumseh*, qui signifie *tu marches ;* si enfin, profitant du mouvement que fait le sauvage lui-même, vous le lui indiquez pour l'aider à vous comprendre, alors vous aurez en réponse *npumseh, je marche.*

Les méprises grossières et ridicules dont fourmille le vocabulaire tonga de Labillardière, surtout dans les mots correspondans aux nombres *un million, dix millions, cent millions, mille millions, dix mille millions,* et autres, qui, dans la langue tonga, selon Mariner, signifient *prépuce, pénis,* et des injures aussi grossières qu'obscènes, peuvent être citées comme des preuves de la mauvaise volonté que mettent parfois les naturels à satisfaire la curiosité du voyageur qui les interroge. Malheureusement ce n'est pas le seul exemple offert par les vocabulaires recueillis jusqu'à présent chez les différens peuples de la Terre.

IV. *L'incompatibilité des idiomes européens avec ceux des naturels dont on veut rédiger le vocabulaire.*

Les méprises que nous venons de signaler, et auxquelles serait exposée une personne qui, ne sachant pas la langue mohegane, voudrait en rédiger un vocabulaire, ainsi que les différens exemples que nous avons donnés dans l'Atlas en parlant de plusieurs langues américaines, entre autres du tamanaque (582), du cheerake (791) et du huron (803), peuvent servir à démontrer la vérité de ce principe. Que de difficultés ne doit pas trouver un Européen à obtenir exactement les termes correspondant aux verbes *manger, laver, boire,* et tant d'autres dans des langues qui possèdent autant de verbes différens qu'il y a de choses différentes à manger, qu'il y a d'objets différens à laver ! Que de méprises ne doit pas commettre le voyageur qui voudra savoir le terme correspondant au *fruit à pain,* si la langue de Tahiti, selon Cook, n'a pas moins de 20 mots différens pour désigner ce fruit dans ses différens états? Comment fera-t-il pour avoir les différens noms des choses ex-

primés d'une manière absolue, sans article et sans pronom dans les langues où ces deux parties du discours sont incorporées au substantif? Un grand nombre d'idiomes américains jouissent de cette propriété, qui, relativement à l'article, se retrouve même en Europe, comme le basque (154) nous en offre de nombreux exemples. Dans cette langue, observe le savant Hervas, on n'emploie que très rarement ou presque jamais les noms sans article; ainsi les Basques ne disent pas *escu* (main), *ogui* (pain), *argui* (lumière), mais *escuà* (main-la), *oguia* (pain-le), *arguia* (lumière-la). Nous ne doutons pas qu'un très grand nombre de vocabulaires nous donnent les noms sous cette forme, au lieu de celle qui devrait correspondre à la forme qu'ont nos mots européens dont ils doivent donner la traduction.

V. *Les moyens imparfaits de transcription.*

Les sons, que les peuples sauvages articulent en parlant, ressemblent ordinairement si peu aux sons de nos langues européennes, qu'il est très difficile de les saisir et presque impossible de les représenter avec les lettres de nos alphabets, si pauvres d'ailleurs et si imparfaits. Aussi trouve-t-on une grande diversité entre les mêmes mots écrits par des voyageurs, non-seulement de nation différente, mais même appartenant à la même nation. Comment pourrait-il en être autrement, surtout lorsqu'il est question d'écrire des langues qui donnent au même mot des dixaines d'acceptions différentes, selon les petites nuances de son intonation, comme chez les Achanties, les Tonquinois et autres nations à demi-policées; ou comme chez les Othomi et autres peuples sauvages? Ce que nous avons dit en parlant de l'imperfection des alphabets de l'Europe Occidentale, et du chaos offert par l'orthographe des noms propres et des mots étrangers nous dispense d'insister sur ce point. Nous donnerons seulement à nos lecteurs les dix noms de nombre du mohawk, tels qu'ils sont imprimés dans le *Primer for the use of the Mohawk Children*, publié aux Etats-Unis en 1786, afin

qu'en les comparant avec ceux que nous avons donnés dans le tableau polyglotte des langues américaines d'après Edwards, ils puissent se former une idée des grandes anomalies offertes par l'orthographe suivie par deux savans Anglais, même à l'égard d'une langue dont ils ont fait le but spécial de leurs recherches. Ces dix noms des nombres sont : *uskat* (un), *tekeny* (deux), *aghsea* (trois), *hayery* (quatre), *wisk* (cinq), *yayak* (six), *tsyadak* (sept), *sadégo* (huit), *tyoughtouh* (neuf), *oyery* (dix).

C'est aussi cette difficulté d'exprimer avec nos alphabets incomplets les sons des idiomes des sauvages, qui fait différer tant les vocabulaires recueillis simultanément chez la même tribu par des voyageurs différens, quoique écrivant et parlant la même langue. La comparaison des vocabulaires tchinkitané (852) que nous avons donnée dans le tableau polyglotte des langues américaines d'après Chanal et Roblet, celle des vocabulaires recueillis par Merk et Robek, compagnons de Billings, et celle des vocabulaires machacalis recueillis par M. le prince de Neuwied, par MM. Spix et Martius, Rugendas, Auguste de Saint-Hilaire et Ferdinand Denis, que nous avons sous les yeux, et tant d'autres que nous pourrions citer, viennent à l'appui de ce principe.

Enfin nous observerons que parfois la comparaison des vocabulaires des langues écrites, mais qui emploient des signes ou des compositions alphabétiques différens, donnerait au premier coup-d'œil des résultats erronés à celui qui ne voudrait faire attention qu'à l'orthographe. La famille slave nous en offre un exemple frappant. Tous ses nombreux idiomes diffèrent si peu les uns des autres dans leurs mots prononcés, que le savant lexicographe Linde prétend qu'il serait facile de les rapprocher pour faire du slavon une langue écrite universelle, comme, depuis le Dante, l'Italie a une langue littéraire générale, quelque différens que soient les dialectes de ses provinces et de ses dépendances géographiques et ethnographiques.

Malgré cela, ces idiomes slaves, écrits chacun selon l'orthographe qui lui est propre, offrent à l'œil des différences énormes, qui disparaissent lorsqu'on traduit toutes ces orthographes particulières d'après un plan uniforme, comme l'a fait le jeune littérateur auquel nous devons la plupart des vocabulaires de ces langues, et l'intéressant *Coup-d'œil* sur la littérature russe.

VI. *Enfin le mauvais choix des mots.*

Ce que nous avons dit aux Nos I et III nous dispense de développer les conséquences de ce principe. Si l'on a tant de difficulté à former un vocabulaire exact lorsqu'on demande aux urels les noms de choses qu'on peut leur indiquer par des gestes, telles que l'*œil*, la *main*, le *pied*, le *nez*, le *soleil*, la *lune*, etc., etc., que n'en aura-t-on pas pour obtenir d'eux des mots exprimant des idées abstraites ou des choses qui peuvent avoir plusieurs significations? Nous prions nos lecteurs de revoir ce que nous avons dit en parlant des mots choisis pour la rédaction de nos tableaux polyglottes.

Malgré ces différentes sources d'erreurs qui, tout à-la-fois ou séparément, contribuent plus ou moins à rendre inexacts les vocabulaires recueillis par les voyageurs, quelque soin qu'ils y mettent, quelque instruits qu'ils soient, ces collections de mots n'en sont pas moins utiles, et l'ethnographe qui en serait entièrement privé se verrait privé du meilleur, même du seul moyen de distinguer un peuple d'un autre, et de déterminer la famille à laquelle deux ou plusieurs nations appartiennent.

Faute d'avoir les moyens ou de se donner la peine de comparer entre eux les vocabulaires des idiomes connus, afin de connaître si une langue est entièrement différente, ou bien si elle a de l'affinité avec telle ou telle autre, plusieurs voyageurs et même quelques savans philologues sont tombés dans les méprises les plus singulières. Nous avons vu, à la page 268, Parkinson nous donner un vocabulaire chinois (110) pour celui de la langue des naturels de l'île Java, et un autre malabare

(61) pour le malais le plus pur. Le diligent, l'infatigable Hervas nous a donné, dans son *Vocabolario Poliglotto*, 67 mots pur albanais recueillis chez les descendans des réfugiés albanais dans la Sicile, sous la qualification de *grec-sicilien !* Cette erreur grossière, dont tous nos lecteurs peuvent se convaincre en jetant un coup-d'œil sur notre tableau polyglotte des langues européennes, a été fidèlement copiée et répétée par maint et maint géographe, et qui plus est par maint et maint savant qui se piquent d'être versés en philologie. Pallas même, dont les vastes connaissances lui méritèrent l'honneur d'être choisi par la grande Catherine pour rédiger le *Vocabulaire comparatif des langues du Globe* (voyez à la page 64), commencé par elle-même, le savant Pallas nous a donné les noms de nombres chinois pour ceux d'un prétendu dialecte mandchou. Cette erreur, nous observe M. Abel Remusat dans une note qu'il a eu la bonté de nous communiquer, cette erreur provient de ce que Pallas a donné sous le nom de second dialecte mandchou les nombres en chinois, tels qu'il les avait donnés lui-même comme appartenant à cette dernière langue, mais en y ajoutant la particule *go* (*ko*), qui se joint aux noms de nombres quand on compte les personnes et les choses. Ainsi il donne : *ygo* (un), *eulgo* (deux), *sango* (trois), *ssego* (quatre), *ougo* (cinq), *lougo* (six), *tsigo* (sept), *pago* (huit), *klougo* (neuf), *chigo* (dix), etc.

Ces exemples, et quelques autres que nous pourrions ajouter, en même temps qu'ils font sentir à nos lecteurs l'importance de la linguistique comparée, servent aussi à leur démontrer le grand parti que peuvent tirer de notre Atlas tous les voyageurs et tous ceux qui s'occupent des recherches historiques et philologiques. Par la manière avec laquelle se trouvent disposés dans nos tableaux polyglottes les vingt-six mots que nous avons choisis et que nous donnons en plus de 500 langues différentes, chaque voyageur, chaque philologue, géographe ou littérateur qui, ayant recueilli un nouveau vo-

cabulaire, voudra lui assigner la place qui lui convient, n'aura qu'à parcourir rapidement pour chaque mot la colonne verticale qui lui correspond dans les cinq tableaux polyglottes, et dans quelques minutes, il sera en état de déterminer si son vocabulaire a ou non de l'affinité avec les autres langues connues. Nous-même en avons fait l'expérience, lorsque, au moment de livrer à la presse nos observations sur les langues de l'Afrique Australe, nous avons pu dans un clin d'œil prendre un parti sur la nature des langues masanja, tzchoambo et matibani, dont nous venions de recevoir les vocabulaires. Voy. à la page 226.

Après ce que nous venons de dire à l'égard de la rédaction des vocabulaires et après tout ce que nous avons dit en parlant de l'orthographe, nous croyons que personne ne pourra nous blâmer d'avoir conservé scrupuleusement l'orthographe originale de chaque vocabulaire. Ce n'est pas une innovation de notre part; nous n'avons fait que suivre en cela l'exemple d'un savant philologue, de M. Vater. Nous avons cru seulement devoir indiquer dans une colonne particulière l'orthographe qui nous paraissait avoir été suivie par l'auteur de chaque vocabulaire.

Fidèle à ce plan, nous nous sommes fait un scrupule de rien changer dans les vocabulaires, quand même nous avions toutes les raisons de croire qu'une faute s'y était glissée. Nous nous bornerons à en signaler une dans le vocabulaire kolouche (851) de M. Lisiansky (édition de Londres), où le mot *kaclu* veut dire *langue* et *nez*, ce qui nous paraît bien improbable. Néanmoins, nous avons copié fidèlement l'original, ne sachant lequel des deux mots devait être corrigé comme inexact.

Par les raisons exposées à la page xcv, nous nous sommes cru aussi obligé de transcrire d'après l'orthographe allemande les nombreux vocabulaires que nous avons empruntés à l'*Asia Polyglotta* de M. Klaproth. Dans cette transcription nous avons conservé ses aspirations marquées par des apostrophes mis après l'*h*, le *k*, le *t*, etc., etc.; nous avons exprimé par

un *j* le *jivète* des Russes, par *tsch* leur *tcherv*, par *schtsch* leur *chtcha*; et nous avons rendu par *ds* et par *dj* les deux autres caractères particuliers imaginés par M. Klaproth pour exprimer le *ds* des Allemands égal au *z* des Italiens, et le *djm* des Arabes. Dans ces mêmes vocabulaires l'*n* italique exprime le son nasal des Français.

Nous avons aussi engagé le jeune littérateur, auquel nous devons l'intéressant *Coup-d'œil sur la littérature russe*, à réduire à l'orthographe française tous les vocabulaires slaves qu'il a bien voulu tirer pour nous du grand dictionnaire de M. Linde, où ils sont tous écrits avec les caractères adoptés dans les différens pays où l'on parle ces idiomes. Dans cette transcription M. N. N. a tâché de rendre le son de chaque mot aussi exactement que la nature de l'alphabet français le permettait. Pour en exprimer quelques-uns qui n'existent pas dans la langue française il a dû attacher aux différens signes et lettres des significations qu'ils n'ont pas dans l'alphabet français. Ainsi il faut donner aux *tz* le son du z allemand. L'accent grave sur une voyelle suivie d'une *n* ou d'une *m* veut dire, qu'on ne doit pas leur donner le son nasal, mais au contraire celui que ces lettres ont dans la bouche des Italiens. Le même accent sur une voyelle suivie d'autres consonnes signifie qu'en prononçant le mot il faut faire sonner ces consonnes. Les *tch* doivent être prononcés comme les Italiens prononcent leur *c* devant les voyelles *e* et *i*, ou bien les Allemands leurs *tsch*. Les *kh* doivent être prononcés comme les *ch* allemands. Enfin l'*y* doit avoir le son d'un *i* de gosier, qui est particulier aux langues slaves.

Les noms de nombres de plusieurs nations de l'Amérique au-dessus de 5 et quelquefois même au-dessus de 3 et 4, sont des mots composés et d'une longueur extraordinaire. Comme nous nous réservons de traiter ce sujet en détail dans un autre ouvrage, et que cette espèce de mots, que nous aurions pu donner dans une vingtaine de vocabulaires de peuplades barbares,

ne nous paraissaient pas assez importans pour nous obliger à rétrécir toutes les colonnes destinées à la classification des autres mots, nous avons pensé qu'il valait mieux les omettre. D'ailleurs un grand nombre de nations de l'Amérique Méridionale ne comptent pas au-delà de 3, comme nous l'avons remarqué dans plusieurs vocabulaires, et entr'autres dans les 20 vocabulaires que nous devons à l'obligeance de MM. Spix et Martius.

Quelquefois nous avons tâché de compléter le vocabulaire d'un voyageur par celui d'un autre. Dans ce cas, nous avons eu l'attention de mettre toujours entre parenthèse les mots que nous empruntions à une autre source. Nos lecteurs peuvent en voir beaucoup d'exemples dans tous nos tableaux polyglottes.

Le rôle important que joue le sanskrit dans la famille à laquelle il donne le nom, nous a engagé à donner tous les véritables synonymes sanskrits des 26 mots de nos vocabulaires. Nous disons les véritables, parce que M. Burnouf fils, qui a bien voulu nous les fournir, nous observe dans une note, que tous les autres donnés comme tels par les dictionnaires indiens, sont plutôt des adjectifs et des espèces de mots qualificatifs des objets que de vrais synonymes. C'est ainsi que dans ces dictionnaires le *soleil* est nommé le *père du jour*, l'*auteur de la lumière*, le *chef des astres*, le *resplendissant*, etc., etc., etc. Cette remarque judicieuse peut être appliquée à plusieurs autres langues, dont les nombreux synonymes disparaîtraient sans doute, si nous les connaissions aussi bien que M. Burnouf connaît le sanskrit.

Nous avons ajouté les synonymes des vocabulaires coréen (116) et nouveau calédonien-rossel (435) pour faire voir l'existence de plusieurs langues, pour le moins sœurs, dans la Corée et dans la Nouvelle-Calédonie, où l'on suppose généralement qu'il n'en existe qu'une seule.

Nous avons donné deux vocabulaires du tchinkitane (852), afin d'offrir à nos lecteurs un exemple frappant des anoma-

lies que présente l'orthographe de deux français, MM. Chanal et Roblet, écrivant tous les deux les mêmes mots recueillis simultanément chez la même tribu.

Nous avons mis avec les vocabulaires de l'allemand celui du prétendu dialecte *rothwelsche* (169) pour faire voir par une preuve de fait combien il est absurde de regarder, d'après l'opinion de Ch. Adelung et d'autres philologues allemands, ce jargon comme un simple dialecte de la langue des Schiller, des Goete, des Wieland. Dans l'Atlas et dans l'Introduction (p. 41) nous avons laissé entrevoir combien nous étions contraires à cette classification.

Nos lecteurs seront peut-être surpris de voir écrits d'après l'orthographe française des vocabulaires qui ont été recueillis par des Allemands, ou d'après l'orthographe allemande des vocabulaires écrits primitivement en anglais. Mais leur étonnement cessera lorsqu'ils sauront que les vocabulaires maconi (503), patacho (504), camacan (505), menieng (506) et malali (508) recueillis par M. le prince de Neuwied, ont été tirés de la traduction française, n'ayant pas pu nous procurer l'ouvrage original. Nous avons transcrit nous-mêmes selon l'orthographe allemande les vocabulaires des Sioux (774), des Winebago (775), des Ottoes (776) et autres, parce que les savans voyageurs qui les ont recueillis ont eu le soin de représenter la prononciation de chaque syllabe d'après la méthode de Walker, ce qui nous a mis en état de la traduire assez exactement en allemand. Sans cela nous n'aurions jamais osé le faire, pour ne pas ajouter nos méprises à celles qui sont inséparables de la rédaction de semblables collections.

Nous aurions voulu distinguer dans les mots *dent* et *œil*, le singulier du pluriel, parce que les voyageurs donnent dans leurs vocabulaires ces deux mots, tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Mais nous avons été obligé d'y renoncer, vu le peu de cas où les voyageurs ont eu soin d'indiquer cette distinction. Elle est cependant de la plus haute importance, puisque dans une

foule de langues, le pluriel de ces deux mots diffère beaucoup du singulier. Dans nos vocabulaires nous avons donné la préférence au singulier, toutes les fois que nous l'avons pu.

Nous croyons inutile d'observer que nous avons mis le plus grand soin dans le choix des vocabulaires que nous offrons dans nos tableaux polyglottes. Il y a tel vocabulaire qui nous a coûté plusieurs heures de recherches, et ce n'est qu'avec bien de la peine que nous avons pu compléter tel autre. Ne voulant admettre dans nos tableaux que des vocabulaires possiblement exacts, nous les avons puisés dans les ouvrages originaux quand nous l'avons pu; ce n'est que lorsque nous ne pouvions faire autrement, que nous avons eu recours aux immenses collections de Hervas, de Pallas et de Jankiewitsch, parce que les fautes, soit typographiques, soit de rédaction, dont ces collections fourmillent, nous inspiraient la plus grande méfiance contre elles. Pour n'en citer qu'un seul exemple, nous dirons que sur les vingt-six mots frisons que M. Klaproth a eu la bonté de tirer pour nous du vocabulaire Petropolitanum, trois seuls ont été trouvés exacts par M. le docteur Hermès, dont nous avons parlé à la page 177. Nous pourrions dire la même chose du vocabulaire hindoustani, qu'on nous avait donné, comparé à celui que nous devons à l'obligeance de M. Garcin de Tassy, qui s'occupe particulièrement de l'étude de cette langue. Quand nous avons trouvé plusieurs vocabulaires de la même langue, nous avons donné la préférence à celui qui était le plus complet et qui nous paraissait être le moins inexact.

Toutes les fois que nous avons pu nous procurer les vocabulaires directement des personnes qui s'occupent particulièrement de telle ou telle langue, ou qui appartiennent au pays où on la parle, nous n'avons pas manqué d'avoir recours à leur obligeance. C'est ainsi que nous devons à M. Saint-Martin les vocabulaires hébraïque, chaldéen, syriaque, arménien,

arabe, persan, kurde d'Amadia, zend et pehlvi; à M. de Chezy, le sanskrit; à M. Burnouf fils, les véritables synonymes du sanskrit, et le vocabulaire pali; à M. Garcin de Tassy, le vocabulaire hindoustani; à M. l'abbé Dubois, les vocabulaires tamoul, cannada et telinga; à M. Remusat, le kouan-hoa et l'annamitique; à M. l'abbé Langlois, l'anamite; à M. Mac Kay (Voy. à la pag. 164), les vocabulaires celtique et welsh; à M. Hase, les vocabulaires hellenique et romeïka; à M. Minas, ex-professeur de philosophie et de rhétorique en Macédoine; ceux des dialectes dorien et éolique, à M. Hugot (1), le valaque; à M. l'abbé Gley, l'allemanique; à M. Hermès, le frison, l'islandais et le meso-gothique; à M. Malte-Brun, le danois et le vieux lithuanien; à M. Rezius, le suédois; à M. Larenaudière, l'anglo-saxon; à M. Gerits, le hongrois; à M. Champollion jeune, l'égyptien moderne; à M. Reinaud, le berber ou atlantique propre, tiré du manuscrit de Venture; à M. Jomard, les vocabulaires de syouah, le mandingo de bambara et le wolof; à M. le capitaine Louis de Freycinet, le malais de Timor et le mariannais ou chamorre. Nous devons aussi observer que M. le baron Guillaume de Humboldt, qui prépare depuis long-temps un travail classique sur les langues du Nouveau-Monde, et qui possède la plus riche collection linguistique qui ait encore été faite de ces idiomes, a bien voulu nous communiquer quelques vocabulaires, et entr'autres la double numération de l'arawaque, tirée d'une grammaire de cet idiome encore manuscrite.

Nous remarquerons même, au sujet des vocabulaires de nos

(1) M. Hugot, consul de France à Bukharest, s'occupe depuis quelques années de la rédaction d'une grammaire et d'un dictionnaire valaques, qu'il se propose de publier. Ces deux ouvrages, travaillés avec le plus grand soin et avec les connaissances philologiques nécessaires, jetteront le plus grand jour sur une langue encore trop peu connue, malgré l'intérêt qu'elle doit inspirer à tous ceux qui s'occupent de recherches linguistiques et ethnographiques.

tableaux polyglottes, que presque tous ceux des dialectes européens offrent la singularité remarquable d'avoir été fournis par des personnes qui jouissent justement d'une grande célébrité littéraire, ou qui occupent des places éminentes dans la société. Nous nous bornerons à nommer parmi les personnes auxquelles nous devons des vocabulaires allemands, le célèbre géographe Ritter, le prélat Schmid de Ulm, M. Hermès, rédacteur de la *Britannia*, M. Jaek, bibliothécaire à Bamberg, M. Kopitar, bibliothécaire à Vienne; M. Golbéry, conseiller à Colmar; M. Rezius, médecin de S. M. le roi de Suède; M. Lipowsky, archiviste de la chambre des députés du royaume de Bavière et conseiller intime du roi, etc.; parmi les personnes auxquelles nous devons des vocabulaires italiens nous nommerons Son Eminence le cardinal Zurla; M. de Suleau, préfet de la Corse; M. Joseph Acerbi, rédacteur de la *Biblioteca italiana*; les botanistes Tenore et Mauri; les physiologues Fodera et Rolando et le prédicateur Mariotti; parmi les personnes qui nous ont donné des vocabulaires français, MM. Champollion Figeac, Barbier du Bocage (père) et Bottin; pour les langues slaves, nous citerons les comtes Sorgo et Carli; et pour le basque, M. Garat.

Nos nombreuses relations nous ont mis en état de rassembler les 26 mots de nos vocabulaires et le temps présent et le passé défini du verbe *être* dans un bien plus grand nombre de dialectes et de patois, que ceux que nous donnons dans notre tableau polyglotte de l'Europe. Mais, ayant trouvé qu'ils ne différaient pas beaucoup entre eux, nous avons cru bien faire de ne pas les classer dans le tableau. C'est pour cette raison que nos lecteurs n'y trouveront ni le romain, ni le florentin, ni le maltais, parce que dans ces trois dialectes nos 26 mots n'offrent presque aucune différence avec les mots correspondans de l'italien littéral. De même la comparaison que nous avons faite du vocabulaire calabrais de San Niccolò, fourni par M. Basti, avec le vocabulaire sicilien, donné par

M. Fodera, nous a obligé à réunir le calabrais et le sicilien, pour ne pas répéter les mêmes mots.

Les nombreux auteurs, que nous avons eu occasion de citer dans l'Introduction, et surtout dans les cinq chapitres qui traitent de la classification suivie dans l'Atlas, étant, avec quelques autres, ceux auxquels nous avons emprunté tous nos vocabulaires des langues asiatiques, africaines, océaniennes et américaines, nous croyons inutile de répéter ici leurs noms. Nous observerons seulement que la rapidité avec laquelle procédait l'impression des dernières feuilles de notre Atlas, ne nous a pas laissé le loisir nécessaire pour remplir quelques lacunes qu'offrent nos tableaux polyglottes, vu que le mot *langue* n'entrait pas dans le premier choix que nous en avions fait pour leur rédaction, et que nous avions négligé de copier quelques vocabulaires, lorsque nous travaillions aux articles correspondans des tableaux ethnographiques. Heureusement, nous pouvons assurer que ces lacunes sont peu nombreuses et d'une médiocre importance.

Passons maintenant à exposer les motifs qui nous ont engagé à entreprendre la rédaction de notre Atlas, et traçons rapidement la marche que nous avons suivie, et le plan d'après lequel nous l'avons rédigé.

Convaincu de l'importance et de l'utilité, pour ne pas dire de la nécessité de joindre les utiles résultats des recherches des philologues ethnographes à tout travail relatif à l'histoire et à la géographie, nous avons cru faire une utile innovation en introduisant pour la première fois dans un abrégé de géographie (1), un tableau des principales langues connues subdivisé en cinq sections correspondantes aux cinq grandes divisions du Globe. A cette époque, presque étranger aux études philologi-

(1) Compendio di geografia conforme alle ultime politiche transazioni et più recenti scoperte, corredato di cinque tavole sistematiche delle principali lingue, e di altrettante dissertazioni sulla popolazione attuale delle cinque parti del mondo. Venezia 1817.

ques, nous n'avions d'autres matériaux pour rédiger ce tableau, que ceux renfermés dans l'ouvrage le plus savant qui avait paru jusqu'alors, le *Mithridates* de MM. Adelung et Vater. L'accueil favorable accordé par le public à notre abrégé nous ayant engagé à en faire une seconde édition, nous avons été frappé, en revoyant nos tableaux ethnographiques, de plusieurs imperfections que nous n'avons pu faire disparaître entièrement, n'ayant alors ni les moyens, ni le loisir suffisans. C'est en nous occupant de ces changemens, que nous avons conçu le projet de publier un *Tableau Polyglotte du Globe* (voy. pag. 220), ouvrage que nous avons entrepris aussitôt que la seconde édition de notre géographie a été terminée. Nous étions déjà très avancé dans ce travail, lorsque des circonstances imprévues nous ayant offert l'opportunité de rédiger la statistique d'un pays, qui n'en avait encore aucune, nous avons été obligé de le suspendre pendant deux ans pour nous occuper exclusivement de deux ouvrages purement géographiques (1). Immédiatement après leur publication nous avons repris notre Tableau Polyglotte, auquel depuis ce temps nous avons consacré toutes nos veilles.

Les principaux journaux littéraires de l'Europe et nos précédens travaux sur la géographie nous avaient signalé les importantes acquisitions que cette science venait de faire, et celles non moins importantes dont la linguistique s'était enrichie, grâce à la noble ardeur et au zèle infatigable de tant de voyageurs Anglais, Français, Allemands et Anglo-Américains. L'absurdité de la division des langues en monosyllabiques et polysyllabiques, si victorieusement démontrée par M. Abel

(1) Variétés Politico-Statistiques sur la Monarchie Portugaise. 1 vol. in-8°. Paris, chez Rey et Gravier, 1822.

Essai Statistique sur le royaume de Portugal et d'Algave, comparé aux autres États de l'Europe, et suivi d'un coup-d'œil sur l'état actuel des sciences, des lettres et des beaux arts parmi les Portugais des deux hémisphères. 2 vol. in-8°. Paris, chez Rey et Gravier, 1822.

Remusat dans les Mines de l'Orient et dans ses savantes Recherches sur les langues tartares; toutes les nombreuses langues de l'Océanie, presque entièrement omises dans le *Mithridates*, et qui, par conséquent étaient encore à classer; celles de l'Asie et de l'Afrique, pour lesquelles des découvertes récentes et les progrès de la science, nécessitaient une nouvelle classification; celles de l'Amérique qui devaient être groupées différemment, et auxquelles il fallait ajouter tous les idiomes que les voyageurs venaient de faire connaître; enfin, celles même de l'Europe, qui demandaient d'importantes modifications dans leur classification : tout cela, en nous montrant ce qu'il y avait à ajouter à l'immense travail des savans auteurs du *Mithridates*, nous indiquait la vaste carrière qui s'ouvrait devant nous, et toutes les difficultés qui nous attendaient en la parcourant.

D'ailleurs, nous ne nous dissimulions pas que la classification ethnographique de tous les peuples connus était un ouvrage au-dessus des forces d'un seul individu; que nous n'avions pas les moyens de faire faire, dans les régions éloignées, les recherches nécessaires pour éclaircir les doutes, pour remplir les lacunes, ou pour aplanir les difficultés que nous devions y rencontrer. Ignorant les langues orientales, nous savions qu'il nous serait impossible de prendre par nous-même un parti convenable, lorsque les opinions des savans orientalistes ne seraient point uniformes. Nous savions enfin qu'un semblable travail ne pouvait être convenablement exécuté dans toutes ses parties, que par une société nombreuse de savans, choisis au sein des grands corps littéraires de l'Europe, tels que l'Institut Royal de France, l'Académie des Sciences de Londres, celles de Berlin, de Pétersbourg et autres, ainsi que parmi les professeurs des écoles spéciales des langues orientales de Vienne, de Paris et de Pétersbourg, et dirigée par un ou deux savans philologues chargés d'en réunir les travaux spéciaux. (1)

(1) Un des savans, qui appartient au petit nombre de ceux dignes

Nous n'ignorions pas non plus que les matériaux nécessaires pour faire un travail général géographico-ethnographique tel que nous l'avions conçu, n'avaient pas encore été rassemblés en quantité suffisante pour suivre toujours le même plan. Nous prévoyions que les lacunes de la géographie et celles encore plus nombreuses de l'ethnographie nous arrêteraient bien souvent au milieu de notre marche, déterminé que nous étions à renoncer aux systèmes et aux conjectures pour nous borner à la simple exposition méthodique des faits positifs. Ces difficultés, qui naissaient de l'état encore imparfait où se trouvent ces deux sciences, étaient encore augmentées par celles que faisait naître le plan d'après lequel nous avions conçu notre ouvrage.

Devant resserrer dans des tableaux tout ce qui est relatif aux langues et à leur classification, l'espace devait nous manquer bien souvent, pour entrer dans les détails soit géographiques, indispensables pour indiquer les lieux différens où une langue est parlée, soit historiques, pour en faire sentir toute l'importance, soit linguistiques, pour exposer les traits les plus remarquables de sa grammaire. Cependant toutes ces difficultés ne nous ont pas découragé, parce que nous n'avions pas la prétention ridicule de donner à notre ouvrage une perfection que rendaient impossible les moyens bornés d'un seul individu, et l'état actuel de la géographie et de la linguistique. Nous bornant à présenter, en peu de pages et en quelques tableaux, la classification méthodique des principaux faits positifs que l'ethnographie avait déjà rassemblés, coordonnés aux principales divisions géographiques et à quelques-

d'être mis à la tête d'une si vaste entreprise, serait, il nous semble, M. le baron Guillaume de Humboldt, le seul de tous les hellénistes qui, à de profondes connaissances sur la théorie du langage et sur tout ce qui regarde les hautes questions de la linguistique, réunit la connaissance approfondie du sanskrit, des langages sémitiques et de presque tous les idiomes de l'Europe, sans en exclure le basque, le celte et le hongrois.

unes des principales époques de l'histoire, nous ne désespérions pas d'atteindre notre triple but, assisté comme nous l'étions par plusieurs savans très distingués, et qui s'offraient généreusement, non-seulement à nous fournir des documens précieux, mais encore à revoir les parties de notre travail, qui étaient de leur domaine respectif. Nous étions aussi encouragé par l'avantage dont nous jouissions de pouvoir puiser aux trésors littéraires publics et particuliers renfermés dans les superbes établissemens d'une ville immense, devenue depuis long-temps le point de réunion de tous les savans du monde civilisé.

Malgré tous ces secours et toute l'ardeur que nous mettions à l'exécution de notre ouvrage, les difficultés imprévues que nous avons rencontrées pour ainsi dire à chaque pas, nous ont obligé tantôt à modifier notre plan, tantôt à consumer un temps considérable pour les surmonter. La mort d'un savant distingué, M. Langlès, qui nous aidait de ses conseils, et qui, avec cette bienveillance qui formait le plus bel ornement de son excellent caractère, mettait à notre disposition le plus riche dépôt qui eût encore été fait des trésors littéraires de l'Orient, fut pour nous une entrave de plus. Plus d'une fois, désespérant d'arriver au but, nous avons été sur le point d'abandonner notre entreprise, et nous y aurions entièrement renoncé sans l'assistance généreuse de MM. Champollion Figeac, Férussac, Malte-Brun, Abel Remusat, Saint-Martin, ainsi qu'un autre, que son excessive modestie nous défend de nommer. Ces savans nous aidèrent de leurs conseils, nous procurèrent les livres nécessaires pour continuer nos recherches, nous fournirent des notes précieuses, nous mirent en relation avec d'autres savans distingués, nous remirent sur le bon chemin, lorsque nous étions près d'en sortir et ranimèrent plus d'une fois notre courage prêt à nous abandonner. Après plusieurs essais plus ou moins infructueux et pénibles, essais qui retardèrent la publication de notre ouvrage annoncée depuis si long-temps,

nous nous sommes enfin arrêté au plan que nous avons inaltérablement suivi. Quel qu'il soit, il nous a paru le plus propre à faire marcher ensemble l'ethnographie avec la géographie et l'histoire, et à mériter à notre travail la confiance du lecteur, qui y trouvera toujours exposés les motifs qui nous ont guidé dans notre marche.

Mais, avant de parler du plan de l'Atlas, nous devons payer le tribut de notre reconnaissance aux savans distingués à la bienveillance généreuse desquels nous devons tout ce que notre ouvrage contient de meilleur, et sans l'assistance desquels nous n'aurions jamais pu terminer une entreprise aussi difficile. Comme dans les différens chapitres de l'Introduction et dans le corps de l'ouvrage, nous indiquons en détail tout ce que nous leur devons, nous nous bornerons ici à donner la liste alphabétique de leurs noms. Nous avons marqué d'une étoile ceux qui nous ont le plus aidé, soit par leurs conseils, soit par les renseignemens précieux qu'ils ont bien voulu nous fournir. Nous ne devons aux autres que des vocabulaires.

Joseph Acerbi.
* Agoub.
* Aubert de Vitry.
* Barbier du Bocage (le fils aîné).
* Barbier du Bocage (le père).
Basti.
* Jules de Blosseville.
* Buchon.
* Burnouf fils.
* Butet.
* Chezy.
* Champollion figeac.
* Champollion jeune.
* Costancio.
Cottard.
* Carli (le comte).
* Depping.
* Ferdinand Denis.
* Desmoulins.
* Dubois (l'abbé).
Duperrey (le capitaine).
Fenech (de Malte).
* Férussac (le baron).
* Fodera.
Friedlander (de Königsberg).
* Freycinet (le capitaine).
Garat.
Garcin de Tassy.
* Garnot.
* Gaimard.
Gley (l'abbé).
Golbery.
* Guillemin.
* Gallatin (voyez à la page 279).
* Gerits.
* Hase.
* Héreau.
* Hermès.
* Heiberg.
Guill. de Humboldt (le baron).
* Alex. de Humboldt (le baron).
Jaek.
* Jomard.
* Jaubert.
* Jamieson (voyez à la page 165).
* Jules Klaproth.

Kopitar.
Kruse (d'Elberfeld).
* Laroquette.
Lipowsky.
* Adolphe de Lindenberg.
* Langlois (l'abbé).
* Langlès.
* Larenaudière.
* Lampredi.
* P. Lesson.
* Malte-Brun.
* Mauri.
Meyer (de Glückstadt).
* Mac-Kay (voyez à la page 165).
Martius.
Minoïde Mynas.
Mollien (le voyageur).
Mollitor (de Fribourg).
Mariotti (le prédicateur).
* Isidore Nachet.
* Neuenkirchen (de Riga).
* Pedra-Branca (le baron).
* Pinheiro Ferreira (voy. p. 13).
Pacho (le voyageur).
* Joseph Passalacqua.
Petracco (de Fiume).
Ritter (le célèbre géographe).
* Rezius.
Rolando.
Rugendas.
Manuel Restrepo (voy. pag. 298).
* Abel Remusat.
* Saint-Martin.
Auguste de Saint-Hilaire.
Schmid (de Ulm).
Charles Siebold (de Darmstadt).
Stefich (de Cherso).
* Sorgo (le comte).
Spix.
Tilati (d'Udine).
Tenore.
* Verdier.
* Wucherer (voy. page 171).
* Warden.
Wilkens (de Brême).
* Zurla (le cardinal).

En examinant cette longue liste de personnes que nous avons presque toutes connues à Paris, une pensée se présente naturellement à notre esprit : celle des avantages immenses qu'offre cette ville à tous ceux qui veulent entreprendre un travail dans le genre du nôtre. En effet, par sa position centrale et par les charmes infinis offerts aux étrangers, Paris est comme le *rendez-vous naturel* de tous ceux que les affaires ou le plaisir engagent à sortir de chez eux. Celui donc qui voudra écrire sur les langues en général, se trouvera facilement en contact avec des personnes de toutes les nations civilisées du monde, et pourra sans peine rectifier les jugemens inexacts qu'il aurait pu avoir portés, ou bien ajouter d'importantes observations à celles qu'il aurait déjà faites sur telle ou telle langue, sur telle ou telle littérature. Les nombreux et magnifiques établissemens littéraires qui forment le plus bel ornement de cette ville superbe, la rendent le *séjour habituel* d'un grand nombre de savans distingués dans toutes les branches des connaissances humaines; et la renommée de ses aca-

démiciens et de ses professeurs y attire annuellement une foule d'étudians, d'amateurs et de savans de toutes les parties du Globe où la civilisation européenne a déjà porté son flambeau. Nouvelle chance favorable pour l'ethnographe, de se trouver en contact avec un grand nombre de personnes instruites appartenant à différentes nations, de rectifier ses idées, et d'obtenir des conseils et des renseignemens de la part de tant de savans nationaux et étrangers. C'est aussi dans cette capitale que la richesse s'empresse de s'associer au zèle des savans pour toutes les entreprises utiles à l'avancement des connaissances, et que ce même zèle a fondé, avec une persévérance à toute épreuve, quelques-uns de ces établissemens littéraires qui sont un centre animé de relations réciproques entre tous les points du monde savant. Tel est le *Bulletin universel des Sciences*, fondé et dirigé par M. le baron de Férussac, institution qui semblait d'abord supérieure aux forces d'un seul homme, et que l'esprit d'ordre et une organisation aujourd'hui justifiée par l'expérience, ont pleinement affermie, à l'avantage général des hommes instruits de tous les pays, qui trouvent pour la première fois à leur portée tous les journaux scientifiques et littéraires connus, les ouvrages les plus importans publiés dans tous les pays, et, dans des réunions périodiques favorisées par le plus bienveillant accueil, les moyens de se voir, de s'entendre, et de se livrer à cet échange d'idées et d'opinions, qui n'est pas le mode le moins propice à la propagation des découvertes et des vérités nouvelles. Enfin, *la manière dont ces mêmes établissemens littéraires sont dirigés, la complaisance et le vaste savoir des personnes aux soins desquelles ils sont confiés*, en les délivrant d'un côté de cette espèce d'impôt que certaines villes prélèvent à leur porte, et de l'autre, en facilitant de mille manières les recherches de celui qui les fréquente, font que ces institutions, atteignant, peut-être ici plus qu'ailleurs, le but philanthropique de leur création, offrent de nouveaux avantages à l'ethnographe qui

veut en profiter. Et nous n'omettrons pas d'ajouter, la reconnaissance nous en fait un devoir, que tant d'avantages réunis ont leur véritable source dans cette aménité de caractère, dans cette exquise politesse sociale qui, dans tous les temps et dans tous les pays, ont si justement recommandé le nom français.

Voici les traits principaux du plan de notre Atlas, dont nous ne donnons pas ici les détails, parce qu'ils sont indiqués dans la *table des matières,* qui, par la forme particulière que nous lui avons donnée, peut être considérée comme un tableau synoptique de tout l'ouvrage, et fournit aux lecteurs un moyen facile de retrouver sur-le-champ les différens sujets dont ils pourraient s'occuper, ou qui pourraient piquer le plus leur curiosité.

Tout l'ouvrage est divisé en trois parties, que nous avons nommées INTRODUCTION, ATLAS ETHNOGRAPHIQUE DU GLOBE et TABLEAU PHYSIQUE, MORAL ET POLITIQUE DES CINQ PARTIES DU MONDE. La première et la troisième forment deux volumes in-8°, la seconde un volume in-folio.

L'INTRODUCTION est partagée en huit chapitres dont les deux premiers sont destinés à exposer ce qui se rapporte à la classification générale des langues et à celle des moyens graphiques connus ; les cinq suivans servent d'introduction aux sections correspondantes de l'Atlas Ethnographique du Globe; le dernier ne doit être regardé, à cause du sujet spécial qui y est traité, que comme un appendice de l'introduction.

Dans le premier chapitre on traite de la classification générale des langues, en traçant leur marche progressive; on indique les moyens de reconnaître les souches d'où dérivent les différens peuples de la Terre par l'examen de leurs langues; on signale le vague, les incertitudes et les lacunes de la linguistique et de l'ethnographie; on donne d'après un savant philologue les définitions de *règne* et *famille ethnographiques,* de *langue, dialecte, sous-dialecte, variété* et *jargon;* on démontre

l'impossibilité de suivre inaltérablement le même principe dans la classification des langues, et la nécessité d'en admettre plusieurs, selon les circonstances particulières aux divers idiomes et selon l'état encore si imparfait de la linguistique; on montre par de nombreux exemples en quoi consiste la différence qu'offrent entre elles plusieurs langues sœurs, et en quoi diffèrent quelques langues dérivées de celles que l'histoire de l'ethnographie nous signale comme leurs souches; on justifie certaines distinctions admises dans la classification des langues, et certaines expressions employées dans cet ouvrage, surtout dans l'Atlas. Tous ces détails nous ont paru indispensables pour motiver les classifications adoptées dans les tableaux ethnographiques, et pour pouvoir aborder convenablement l'importante question relative au nombre des langues connues, sur laquelle nous offrons nos conjectures. On est revenu en plusieurs endroits de l'Introduction, sur ce même sujet, à cause de son importance, de sa nouveauté, et pour combattre par des faits l'opinion, d'après laquelle on ne parlerait qu'un petit nombre de langues sur le Globe; opinion qui est généralement admise, quoique sans aucun fondement, vu l'état encore si imparfait de la linguistique et de la géographie. Un essai de la bibliographie des langues termine ce chapitre. Nous avons le regret de n'avoir pas eu assez de loisir pour nous livrer aux longues recherches nécessaires pour traiter convenablement ce sujet important.

Dans le deuxième chapitre, nous réduisons à sept classes différentes tous les moyens graphiques connus employés par les hommes pour exprimer les objets et la pensée, depuis la peinture simple, la composée et la symbolique, jusqu'aux caractères chinois, aux syllabaires et aux véritables alphabets. C'est dans ce travail, qui a été entièrement revu et enrichi de plusieurs notes par les savans philologues MM. Champollion Figeac, Depping, Abel Remusat et Saint-Martin, que nos lecteurs trouveront d'autres renseignemens aussi curieux

qu'importans, que nos longues recherches sur les langues nous ont fourni l'occasion de mettre ensemble.

Dans les chapitres III, IV, V, VI et VII, nous exposons les motifs qui nous ont guidé dans la rédaction de nos tableaux ethnographiques, et nous indiquons les sources auxquelles nous avons puisé. C'est aussi dans chacun de ces derniers chapitres, que nos lecteurs trouveront une foule de choses curieuses et importantes que le cadre resserré des tableaux ne nous permettait pas d'y insérer, et qui auraient été déplacées dans le *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*. Par cette disposition, nous avons pu rompre en partie la monotonie et l'aridité inséparables du sujet traité dans ces chapitres.

L'honneur, que feu S. M. l'empereur Alexandre a daigné nous accorder, de lui dédier notre ouvrage, nous parut nous imposer le devoir d'entrer dans quelques détails sur la langue et sur la littérature de la nation puissante qu'il gouvernait avec tant de sagesse et de gloire. Dans nos différens travaux géographiques, nous avions eu occasion de rassembler une foule de renseignemens curieux sur la marche de la civilisation et de la littérature en Russie; nos relations avec M. Amédée Butet, attaché au ministère des affaires étrangères, et possédant parfaitement la langue et la littérature de cette nation, nous avaient procuré l'occasion de les augmenter et d'en rectifier quelques-uns. Cependant nous n'avons pas hésité à laisser de côté tout ce qui nous avait coûté tant de peine à rassembler, convaincu que nous étions de la préférence que devait mériter l'Aperçu qu'un jeune Russe, aussi savant qu'impartial, nous offrait généreusement de tracer pour notre ouvrage. Ces détails ne pouvant et ne devant pas entrer ni dans l'Atlas, ni dans le Tableau physique, moral et politique, nous avons cru convenable d'en faire le sujet du huitième chapitre, qui est le dernier de notre Introduction. Nous avons cru d'autant plus nécessaire d'entrer dans ces détails, que nous voyions les opi-

nions les plus erronées reproduites dans plusieurs livres, sous d'autres rapports bien recommandables, sur l'état moral et littéraire de la nation russe, et que nous le croyions le seul moyen convenable pour justifier ce que nous avions dit dans notre tableau des langues slaves, et surtout dans son introduction. Au reste, nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront cet écart, si on veut bien le prendre comme tel, par l'importance du sujet et par la foule de choses généralement ignorées ou connues seulement d'un petit nombre de personnes, que ce chapitre contient (Voyez à la page 321.) Il ne nous reste qu'un seul regret, c'est d'avoir connu trop tard M. Héreau. Si nous avions pu lui accorder le temps convenable, nous aurions obtenu sans doute de son extrême obligeance des renseignemens précieux, qui auraient ajouté à l'intérêt que ne peut manquer d'inspirer le beau travail de notre savant anonyme.

L'Atlas ethnographique du globe, qui forme la principale partie de l'ouvrage, est composé de 41 tableaux divisés en deux classes distinctes : les *tableaux ethnographiques* et les *tableaux polyglottes* ou de *comparaison*.

Trente-six tableaux ethnographiques, dont six généraux et trente particuliers, offrent toutes les langues connues anciennes et modernes, classées d'après le degré de parenté plus ou moins grand qu'on y a observé ou qu'on croit y apercevoir.

Le premier tableau général offre les noms des principales langues et de toutes les familles ethnographiques mentionnées dans l'Atlas, classées d'après les cinq parties du monde. Ce tableau étant pour l'ethnographie ce qu'est une mappemonde pour la géographie, nous l'avons appelé *Mappemonde Ethnographique*. Nous y avons exposé dans une petite introduction les principes généraux qui nous ont guidé dans la classification générale des langues. Abandonnant entièrement leur chimérique division en *langues monosyllabiques* et en *langues polysyllabiques*, nous indiquons, d'après une grande auto-

rité, les trois classes principales dans lesquelles il nous semble plus raisonnable de partager toutes les langues connues.

Les cinq autres tableaux généraux, sous leur double titre de *Division ethnographique de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique*, et de *Tableau général des langues asiatiques, européennes, africaines, océaniennes et américaines*, signalent les différences existantes entre les limites physiques de chaque partie du monde adoptées par le géographe et celles que lui assigne l'ethnographe; celui-là, d'après les grands traits tracés par la nature; celui-ci, d'après l'examen des différentes langues qu'on y parle. Ces cinq tableaux offrent la classification généalogique générale de tous les idiomes connus, considérés comme appartenant à chacune des cinq parties du monde, et sont pour l'ethnographie ce que sont les cartes générales pour la géographie. Les nombres progressifs qui suivent chaque nom aident à retrouver les différentes langues dans les tableaux particuliers; de petites croix précèdent ceux qui se rapportent à des langues qui ont cessé d'être parlées; et un point d'interrogation suit toujours le nom de celles dont l'affinité est très contestée ou même douteuse. Quelquefois le point d'interrogation suit la croix, pour signaler nos doutes sur l'existence actuelle du peuple qui parle l'idiome auquel ce signe se rapporte.

Les 30 tableaux particuliers sont tous précédés d'une courte introduction (1) où l'on trace les limites dans lesquelles sont

(1) Nous en devons cinq à l'amitié dont nous honorent MM. Aubert de Vitry, Champollion Figeac, Ferdinand Denis et Isidore Nachet. Nos lecteurs reconnaîtront dans l'introduction aux familles ibérienne et celtique, et à celle des langues greco-latines, la vaste érudition et le style brillant de MM. Aubert de Vitry et Champollion Figeac; dans celle des idiomes de la région Guarani-Brésilienne, l'éloquente sensibilité de l'auteur des *Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie*; et dans les tableaux intéressans, tracés par M. Nachet, des régions de la Nigritie Maritime et de l'Afrique Aus-

parlées les langues qui forment le sujet de chaque tableau, et où l'on jette un coup-d'œil rapide sur les particularités physiques, morales et historiques, qui forment pour ainsi dire la physionomie particulière des grandes régions du Globe auxquelles chacun d'eux correspond. C'est ainsi que, par exemple, on rappelle dans le tableau des langues sémitiques la splendeur des Babyloniens, des Juifs, des Phéniciens, des Carthaginois et des Arabes; et la puissance des Perses, des Persans et des Afghans dans celui des langues persanes; on trace les traits principaux de la civilisation toute particulière des Chinois, des Japonais, des Tibetains, des Siamois et des Birmans dans le tableau des langues transgangétiques, et, dans celui des langues de l'Inde, on vante les richesses inépuisables de cette région, on décrit les mœurs de ses habitans amollis et les cruelles absurdités de la religion de Brahma. Dans l'introduction au groupe des langues tartares, passant en revue les principaux chefs des grandes nations nomades de la Haute-Asie, on signale ces hommes malheureusement trop célèbres qui, sous le titre de conquérans, ont tant de fois ravagé la Terre et fondé sur des débris les plus vastes empires du monde. Dans le tableau des langues de la région du Nil, on rappelle la sagesse et la puissance de ces Égyptiens qui ont étonné la Terre par leurs prodigieux monumens, et qui ont pour ainsi dire élevé le monde à leur école. Dans celui des langues gréco-latines, on rappelle la gloire et la puissance des beaux temps de la Grèce et de Rome, et celles non moins grandes des nations modernes qui ont hérité de leurs titres à l'admiration des hommes. Dans le tableau des langues germaniques, on signale l'essor extraordinaire que prit dans les derniers temps l'esprit humain parmi les nombreux peuples de cette famille, dont l'industrie et la puissance tiennent sous leur domination une si grande partie

trale, la plume élégante d'un jeune jurisconsulte, qui a retracé les souffrances des noirs et dont le travail a obtenu une médaille d'or à la Société de la morale chrétienne.

du Globe. Profitant du vide laissé par l'ethnographie dans le tableau des langues atlantiques et dans celui des idiomes des Nègres Océaniens, on offre au lecteur : là, le contraste de l'ancienne civilisation et de l'ancienne prospérité de l'Afrique septentrionale avec sa misère et son ignorance actuelles; ici, on peint l'abrutissement de la race la plus dégradée de l'espèce humaine, et les prodiges dus à la sagesse des institutions d'un gouvernement libéral, transformant des hommes ignorans et vicieux en citoyens instruits et vertueux. Dans l'introduction à la famille des langues malaises, on mentionne les empires de l'Océanie jusqu'à présent ignorés, les plus grands hommes produits par cette race active, et la foule d'alphabets différens en usage dans cette partie du monde. Dans celle de la région Alleghanique et des Lacs, on trace l'imposant tableau offert par la civilisation, l'industrie, le commerce et la population des Anglo-Américains, croissant sur les bords de l'Hudson, du Delaware et de l'Ohio, et le long des côtes de l'Atlantique, dans des proportions encore inconnues dans les annales des peuples. Les introductions finissent souvent par l'indication des rapports les plus marquans, et des différences principales offertes par les idiomes divers compris dans la famille ou dans le groupe qui forment le sujet du tableau.

Les 30 tableaux particuliers, qui sont à l'ethnographie ce que sont les cartes particulières à la géographie, sont tous tracés d'après un même plan, et contiennent la description des différentes langues connues, en indiquant pour chacune les noms des principaux peuples qui la parlent, les lieux qu'ils habitent, les particularités les plus remarquables de sa grammaire et de sa prononciation, les principaux dialectes qu'elle comprend, et lorsqu'elle est écrite, l'alphabet dont elle se sert, et les traits principaux de sa littérature lorsqu'elle en possède une qui soit connue.

Nous observerons que par ce mot de *littérature* nous entendons toujours l'ensemble des connaissances d'une nation de-

puis l'art d'écrire jusqu'à la poésie, depuis les premiers élémens des sciences les plus vulgaires jusqu'à la métaphysique et à la théologie. Cet article, dont la rédaction pour chaque langue nous a coûté beaucoup de recherches, est une des parties les plus curieuses de notre ouvrage, offrant en peu de lignes le moyen de comparer sous ce point de vue tous les peuples anciens et modernes. Non content d'en avoir puisé les matériaux aux meilleures sources, nous l'avons toujours assujettie au jugement des personnes qui pouvaient en être regardés comme juges compétens. Nos lecteurs doivent donc être assurés qu'ils n'y trouveront ni les exagérations d'un amour national exalté, ni les inexactitudes, ni les omissions impardonnables que l'on reproche avec raison à des ouvrages très renommés qui ont traité ce sujet. C'est aussi dans ces différens articles des tableaux particuliers, que nous faisons de temps en temps quelque remarque importante relative à l'histoire ou aux mœurs, afin d'attacher davantage l'attention du lecteur sur les nations qui inspirent le plus d'intérêt, sous le double rapport historique et ethnographique.

Les 5 tableaux polyglottes offrent en environ 700 lignes horizontales partagées en 28 colonnes verticales, autant de vocabulaires dans environ 700 langues et dialectes. Tous ces vocabulaires sont classés et numérotés d'après la classification et la numération adoptées dans les tableaux ethnographiques, afin que les lecteurs puissent d'un coup-d'œil trouver l'article ethnographique correspondant au vocabulaire, et *vice versa*.

Dans tous ces tableaux ainsi que dans les tableaux ethnographiques, des caractères toujours décroissans sont employés pour exprimer les noms correspondans aux familles, aux langues, aux dialectes et aux variétés. Par ce moyen, l'œil du lecteur saisit facilement toutes les subdivisions non-seulement de chaque tableau, mais même celle de chaque article.

La première des 28 colonnes verticales des tableaux poly-

i.

glottes, beaucoup plus large que les autres, est destinée à offrir les noms des familles et ceux des langues et des dialectes dans lesquels elles sont subdivisées, précédés toujours du numéro qui leur a été assigné dans les tableaux ethnographiques généraux et particuliers, et auquel se rapportent toutes les citations qu'on a eu souvent occasion de faire dans le texte ainsi que dans l'Atlas. La seconde colonne indique l'orthographe d'après laquelle chaque vocabulaire a été écrit. Chacune des 26 autres contient un des mots suivans dans toutes les langues et leurs principaux dialectes dans lesquels il nous a été possible de nous les procurer : savoir *soleil, lune, jour, terre, eau, feu, père, mère, œil, tête, nez, bouche, dent, main, pied, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf* et *dix*.

On nous objectera peut-être que ces 26 mots sont en trop petit nombre pour pouvoir juger, d'après leur analogie ou leur différence, de la parenté ou de la différence des idiomes entre eux ; peut-être même leur choix ne sera-t-il pas exempt de critique.

Quant à la première difficulté, nous observerons que ces 26 mots, plus que suffisans pour connaître la famille à laquelle une langue appartient, ne le sont plus, il est vrai, lorsqu'il s'agit de classer systématiquement les dialectes de chaque langue, ou même lorsqu'on veut déterminer la ligne de démarcation qui sépare l'une de l'autre deux langues très ressemblantes, telles, par exemple, que l'espagnole et la portugaise, la suédoise et la danoise, presque toutes celles qui forment la famille slave, et la plupart de celles comprises dans la nombreuse famille malaise. Mais cet inconvénient va disparaître à l'égard des classifications suivies dans notre Atlas, lorsque nos lecteurs sauront que ces 26 mots ne nous ont servi de règle que pour les langues sur lesquelles on n'avait pas d'autres documens; et qu'à l'égard de celles qui étaient écrites, et dont des savans s'étaient occupés, nous avons toujours suivi dans

leur classification l'avis des auteurs qui nous paraissaient mériter le plus de confiance.

A l'égard du choix des vingt-six mots, nous convenons que quelques-uns n'atteignent pas toujours le but qu'on s'en promettait, surtout ceux de *jour*, *terre*, *père*, *mère* et les noms de nombre; le mot *jour*, parce qu'il est difficile d'en obtenir l'expression équivalente de la bouche d'un sauvage, pour qui, le mot qui exprime cette partie du jour astronomique, est presque toujours synonyme de lumière et plusieurs fois de soleil; le mot *terre*, parce que tantôt il est pris dans le sens de la terre que nous foulons, et tantôt dans celui de pays et même du monde; les mots *père*, *mère*, parce qu'ils se rencontrent presque identiques dans un grand nombre de langues essentiellement différentes et parlées dans des régions séparées par de prodigieuses distances; enfin, les noms de *nombre*, parce qu'ils ont tous l'inconvénient d'offrir des différences peu sensibles depuis le Gange jusqu'en Islande, et quelques-uns même, comme le 2, le 3 et le 7, de faire presque le tour du globe. Mais tout en sentant ces inconvéniens, nous n'avons pas pu faire un meilleur choix, par la raison que ce sont précisément ces vingt-six mots que les voyageurs ont recueillis dans un plus grand nombre de langues. C'étaient donc ceux que nous devions préférer, pour en former nos tableaux polyglottes; tout autre choix que nous eussions fait, aurait laissé dans ces tableaux de plus grandes lacunes et en plus grand nombre. D'ailleurs ces mêmes noms de nombre et les mots de *père* et de *mère*, lorsqu'ils nous offraient des différences sensibles dans les langues que nous comparions, servaient à nous démontrer plus que tout autre mot, la différence essentielle existante entr'elles, puisqu'elle se trouvait même dans des mots qui se ressemblent tant dans des langues qui, sur tout autre point, sont entièrement différentes.

Nous n'avons rien à dire ici à l'égard de nos classifications ethnographiques, qui forment la partie essentielle de cet ou-

vrage, parce que nous avons traité en détail ce sujet important dans les chapitres III, IV, V, VI et VII de l'Introduction. Les divisions et les subdivisions que nous offrons dans nos tableaux ethnographiques, étant bien souvent différentes de celles suivies par les savans auteurs du *Mithridates*, nous avons eu un soin particulier d'exposer, dans le chapitre correspondant de l'Introduction, les motifs qui nous avaient guidé. Nous avons cru indispensable d'entrer dans ces détails, pour nous garantir du reproche de témérité qu'on aurait pu nous faire en nous voyant changer presque entièrement l'ordre suivi dans cet ouvrage, si généralement estimé, et regardé à juste titre comme un de ceux qui honorent le plus le siècle où nous vivons.

Nous aurions pu ajouter beaucoup de choses curieuses à différens articles de notre Atlas; nous aurions pu même ajouter plusieurs autres peuples anciens et modernes à ceux que nous avons nommés, et augmenter de beaucoup le nombre des langues que nous avons classées dans les tableaux. Mais nous avons aimé mieux laisser des lacunes ou ne rien dire, que de nous exposer à induire en erreur ceux qui liraient notre ouvrage, en leur offrant les résultats d'opinions aussi vagues que dénuées d'aucun fondement. Il est plus sage de s'arrêter quand les matériaux manquent, que d'élever un édifice chimérique établi sur les rêveries de son auteur. Nous dirons avec un éloquent écrivain : « Partout où l'on a vu du doute, on a osé douter; et lorsqu'on a reconnu la folle prétention de donner à chaque peuple une origine certaine, quoique seulement fondée sur la persuasion de son auteur, on a souri en se taisant. »

Quelquefois il nous a fallu nommer une nation, et entrer même dans certains détails à son égard, quoiqu'elle ne fût que très peu nombreuse, parce qu'on ne pouvait se dispenser de parler d'un peuple qui avait beaucoup brillé par ses exploits militaires, qui avait joué un rôle important parmi ses sauvages

voisins, ou qui avait mérité de la part de quelque savant l'honneur d'être le sujet d'une histoire.

D'autres fois, nous avons dû mettre à côté du nom véritable d'un peuple, d'une langue ou d'un dialecte, un nom que nous savions être inexact, mais que nous ne pouvions pas passer sous silence, étant précisément celui sous lequel ce peuple, cette langue ou ce dialecte étaient généralement connus. Nous en avons cependant averti toujours nos lecteurs.

Le temps considérable exigé pour la rédaction et pour l'impression de notre ouvrage a ôté le mérite de la nouveauté à plusieurs morceaux qui nous avaient été communiqués par plusieurs savans très distingués avant de les avoir livrés au public, soit dans leurs ouvrages respectifs, soit dans les recueils périodiques dont ils dirigent la rédaction. De ce nombre sont plusieurs communications que nous devons à M. le baron Alexandre de Humboldt et à M. Malte-Brun.

Nous n'avons donné aucun renseignement sur la force et le nombre des nations qui parlent les différentes langues classées dans l'Atlas, parce que, ne trouvant aucun travail général qui nous ait paru même médiocrement exact sur ce point, nous ne voulions pas ajouter au vague inévitable offert par plusieurs points de notre ouvrage, les erreurs qui résulteraient des calculs qui, étant puisés à différentes sources sans avoir été épurés par la critique, ne peuvent mériter aucune confiance dans un tableau général. Nous nous réservons de donner ces évaluations toujours approximatives, parce qu'il est impossible d'en donner d'autres, dans un tableau que nous publierons à la suite de celui que nous allons publier sous le titre de *Tableau de l'état politique actuel du Globe*, ou *Essai sur la géographie statistique générale des cinq parties du monde*, travail pour lequel nous aurons eu l'occasion et le loisir de compulser différens ouvrages, et de réunir les notes nombreuses que nous possédons dans nos cahiers, mais que jusqu'à présent le man-

que de loisir nous a empêché de mettre ensemble, et d'y faire les travaux nécessaires pour les épurer.

Le grand nombre de langues et de peuples classés dans les tableaux spéciaux de l'Atlas rendait nécessaire une table alphabétique de tous les idiomes et de leurs principaux dialectes, afin de pouvoir retrouver facilement la langue ou le peuple, dont on voudrait connaître l'origine, la littérature, la position géographique et autres particularités. Les longues recherches que nous devions faire pour compléter notre ouvrage, et le temps considérable qu'exigeait la révision de chaque feuille, ne nous permettant pas de rédiger nous-même cette table alphabétique, sans laquelle cependant notre Atlas aurait été d'un usage très difficile, nous avons été obligé de chercher une personne qui voulût se charger d'un travail si pénible. Nous avons trouvé dans un de nos collaborateurs les plus distingués, dans celui, dont les conseils nous ont été fort utiles et dont les encouragemens ont ranimé souvent notre courage presque entièrement abattu par les difficultés toujours nouvelles que nous offrait la classification des langues, un homme assez généreux pour se changer de ce fastidieux travail. Nous sommes fâché que l'excessive modestie de notre savant collaborateur et celle de M. M. Q., nous empêchent de satisfaire en partie au devoir que nous impose la reconnaissance en indiquant ici leurs noms.

Le Tableau physique moral et politique des cinq parties du monde, qui forme la troisième partie de notre ouvrage est partagé en neuf chapitres.

Dans le premier nous offrons la division géographique du Globe; nous signalons l'utilité respective de ses divisions par Mondes et par parties du Monde, et nous traçons un tableau statistique général de la Terre d'après cette double division.

Dans le second un naturaliste aussi savant dans la botanique et la zoologie qu'écrivain éloquent, M. P. Lesson, s'est chargé de donner un aperçu sur l'ensemble des êtres organisés et sur

leur distribution géographique sur le Globe. Ce chapitre doit être regardé comme l'introduction à notre Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde et le sommaire rapide des grandes considérations que présente l'histoire naturelle du Globe.

Dans le troisième, ce même naturaliste offre des considérations générales, analytiques et historiques sur les divers systèmes présentés depuis Linné et Blumenbach jusqu'à nos jours sur les races humaines. Les travaux importans qui ont été faits depuis ces deux célèbres naturalistes nous imposaient l'obligation de donner un aperçu, à l'aide duquel nos lecteurs pourront se ranger du parti qu'ils croiront le plus convenable dans cette question, qui partage encore les naturalistes et les physiologues.

Dans les ɪᴠᵉ, ᴠᵉ, ᴠɪ, ᴠɪɪᵉ et ᴠɪɪɪᵉ chapitres nous donnons, d'après un plan entièrement nouveau, la géographie physique, morale et politique de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique. C'est dans chacun de ces chapitres qu'empruntant à la géographie générale et particulière et à l'histoire de l'homme ce qu'elles offrent de plus curieux et de plus important, nous avons tâché de faire des rapprochemens entre les mœurs, les usages, les religions, les lois, la civilisation, la manière de se nourrir et de s'habiller des peuples d'une partie de la Terre avec ceux des autres. Par la manière dont nous avons traité ce sujet, et par les détails auxquels nous sommes descendus dans le tableau de la *division politique*, nous osons nous flatter d'offrir en peu de pages un traité complet de géographie générale. En présentant cette science sous un jour tout-à-fait nouveau, nous n'avons jamais perdu de vue son état actuel physique et politique, et nous avons tâché d'insérer dans notre tableau tout ce que les nouvelles découvertes et les conventions politiques les plus récentes offraient de plus important, évitant avec le plus grand soin de répéter les méprises ou de laisser subsister encore les lacu-

nes que l'on reproche avec plus ou moins de raison à tous les auteurs des géographies élémentaires. Comme à la fin du second volume nous donnons le tableau synoptique détaillé de tous les articles contenus dans le tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde, nous nous bornerons ici à en indiquer seulement les principaux. Ces articles, à quelques exceptions près, étant les mêmes pour chaque partie du monde, nous donnerons celui de l'Asie qui précède les autres; il offrira à nos lecteurs une idée des différens sujets traités dans cette partie de notre ouvrage.

Traits principaux de la géographie de l'Asie.

Progrès successifs de la géographie de l'Asie; cet article est revu par M. Klaproth; l'article correspondant pour l'Europe est rédigé par M. Laroquette; celui pour l'Afrique par M. Larenaudière; M. Jules de Blosseville, s'est chargé de la rédaction de ceux de l'Océanie et de l'Amérique. Les noms des rédacteurs de ces articles suffisent pour en signaler l'exactitude et l'importance.

Position. Dimensions. Confins. Mers. Détroits. Caps. Montagnes. Volcans. Plateaux. Fleuves. Lacs. Déserts et solitudes. Géographie des minéraux.

Géographie des végétaux; cet article, pour chaque partie du monde, est rédigé par M. Guillemin, botaniste très distingué.

Géographie des animaux; cet article, pour chaque partie du monde, est rédigé par M. Desmoulins, zoologue et physiologue très distingué.

Les autres articles principaux sont : Surface. Population absolue et population relative. Variété des habitans. Division ethnographique et politique. Parallèle entre la civilisation asiatique et la civilisation européenne. Nations agricoles. Nations nomades. Peuples chasseurs. Peuples pêcheurs. Habitations. Nourriture et boissons. Habillemens, ornemens bizarres, tatouages, peintures, idée sur la beauté, etc. Traitement des

femmes, mariages, polyandrie, polyginie ou polygamie, monogamie. Mœurs et usages; bizarreries, atrocités, anthropophagie, etc. Industrie. Commerce. Navigation. Religions, superstitions, mutilations, sacrifices humains, etc. Gouvernemens; punitions, lois barbares, etc.

Dans le IXe chapitre nous exposons les motifs qui nous ont guidé dans la rédaction des articles de notre Tableau physique, moral et politique, qui forment les élémens de la géographie proprement dite; nous justifions quelques dénominations nouvelles que nous avons cru convenable d'adopter; nous discutons sur la population et sur la surface que nous avons assignées à quelque partie du monde; nous insérons des notes précieuses que nous devons à la bienveillance dont nous honorent des savans célèbres, et nous donnons d'autres détails très importans qui auraient été déplacés dans le tableau.

Quelque soin que nous ayons apporté à la rédaction de notre Atlas, nous ne prétendons pas pour cela, qu'il ne nous soit échappé aucune inexactitude. La mauvaise foi de quelques écrivains, la négligence de quelques autres, la manière douteuse dont quelques autres s'expriment, l'infidélité même de notre mémoire, exposée à se tromper dans la multitude de tant de sujets différens, sont autant de causes des inexactitudes qui peuvent se rencontrer dans un travail si compliqué. Nous les signalons nous-même à nos lecteurs, afin qu'ils excusent les erreurs involontaires dans lesquelles ces causes peuvent nous avoir entraîné. Notre amour sincère pour les progrès de la science, dont nous nous flattons d'avoir donné une preuve éclatante dans cette défiance de nous-mêmes, qui nous a engagé à implorer l'assistance de tant de personnes dans la rédaction de notre ouvrage, nous fait déclarer solennellement ici, que nous recevrons comme une véritable faveur toutes les observations raisonnées qu'on voudrait nous adresser soit directement, soit par la voie des journaux, qui nous mettraient à même de remplir les lacunes et de faire disparaître les imper-

fections de notre Atlas. Mais nous déclarons, en même temps, que nous avons aussi assez d'estime de nous-même, pour traiter avec le mépris qu'elles mériteraient toutes les censures malignes et personnelles qui pourraient nous être adressées soit par des hommes honteux de signer leur nom, soit par d'autres qui, n'osant pas se mesurer avec les savans célèbres qui ont bien voulu corriger, modifier ou revoir les différentes parties de notre ouvrage, mettraient en avant un nom emprunté pour s'en faire une égide dans leurs injustes attaques contre nous. Le silence, le plus profond silence serait la seule réponse que ces aristarques anonymes ou pseudonymes auraient à attendre de notre part.

Nous réclamons aussi toute l'indulgence de nos lecteurs pour le style dans lequel notre ouvrage est rédigé. Étranger aux mystères de l'art d'écrire, nous n'avions pas les moyens de nous élever avec les différens sujets que nous avions à traiter, soit dans les introductions aux tableaux ethnographiques, soit dans le Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde. Il n'est pas donné à tous ceux qui s'occupent particulièrement des sciences exactes et naturelles de posséder comme MM. Cuvier, Dupin, Fourier, Humboldt, Malte-Brun, Abel Remusat et tant d'autres savans, l'avantage inappréciable de réunir le savoir à l'éloquence. Visant à l'exactitude et au rapprochement des faits les plus importans et les plus curieux, nous n'avons pas même tenté d'imiter d'aussi beaux modèles. Nous nous sommes borné à être clair.

Nous nous proposions de publier à la suite des vocabulaires polyglottes les deux premiers temps du verbe *être* en 80 langues différentes et en plus de 150 dialectes, les pronoms personnels en presque 300 idiomes différens et l'oraison dominicale en plus de 100 langues diverses, ainsi que d'ajouter à l'Introduction un long chapitre sur la comparaison des formes grammaticales les plus remarquables des principales langues connues, mais nous avons été engagé par quelques-uns de

nos amis à réserver ces matériaux pour un appendice, ou même pour un ouvrage séparé, afin de ne pas retarder davantage la publication de notre Atlas. Nous nous sommes d'autant plus empressé de suivre leurs avis, que nous nous voyions à la veille de perdre le fruit de tant de recherches par la publication d'autres ouvrages ethnographiques auxquels nous savons qu'on travaille en Allemagne, sans parler du nouveau *Mithridates* que M. Frédéric Adelung se propose de publier en allemand à Pétersbourg. Ce grand ouvrage, produit des moyens immenses dont dispose ce philologue célèbre, et rédigé d'après un plan et dans un but entièrement différens du nôtre, sera sans doute, sous le rapport purement linguistique, supérieur à l'Atlas Ethnographique du Globe, dont le triple but et la forme ne nous permettent pas de traiter chaque langue en détail; mais par cela même, cet ouvrage, entrant dans le domaine exclusif de la linguistique, laisse au nôtre l'avantage d'être à la portée de tout le monde, sans cesser pour cela de renfermer des renseignemens importans pour les philologues mêmes qui voudront le consulter, et de servir tout à-la-fois de ressouvenir à ceux qui savent et de guide à ceux qui veulent apprendre ces trois branches essentielles de toute instruction élémentaire. C'est même dans l'espoir de pouvoir rendre par la suite notre travail moins imparfait dans sa partie ethnographique, que nous faisons des vœux pour la prompte publication de ce grand ouvrage, qui ne peut manquer d'ajouter des faits précieux à la linguistique et d'accroître la gloire littéraire de son savant auteur.

Par l'exposition du plan de notre ouvrage que nous venons de faire, par l'indication des sources principales auxquelles nous avons puisé et des secours généreux que nous avons reçus de la part de tant de savans distingués, nos lecteurs peuvent facilement saisir le triple but dans lequel nous l'avons traité, l'utilité (1) qui peut en résulter et le degré de confiance qu'il

(1) Pendant l'impression de notre Atlas deux ouvrages aussi impor-

peut leur inspirer. Si la prédilection que chaque auteur a pour son ouvrage ne nous abuse pas, nous croyons pouvoir nous flatter d'avoir rempli une grande lacune qu'offraient les sciences historiques et géographiques en essayant de leur fournir

tans que nouveaux, dont l'un a paru en partie, et l'autre va être livré incessamment à la presse, sont venus ajouter à l'intérêt que nous espérons pouvoir exciter avec le nôtre. Nous voulons parler de l'*Atlas historique des littératures, des sciences et des beaux-arts, sur le plan de l'Atlas historique de A. Lesage*, par M. A.-J. de Mancy, professeur d'histoire de l'Académie de Paris, et de l'*Histoire de l'Éloquence*, et *de la Poésie chez les peuples sauvages et les peuples demi-civilisés*, par M. Ferdinand Denis.

Comme notre ouvrage présente la classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues, et assigne à chacun la place qu'il occupe sous le rapport littéraire, dans le court aperçu que chaque article offre de leur littérature respective, l'Atlas de M. de Mancy, et l'ouvrage de M. Denis, peuvent être regardés comme le développement de ces mêmes articles; le premier, de ceux relatifs aux peuples qui possèdent l'écriture; le second, de ceux qui ignorent encore cet art admirable. Nos lecteurs auront donc dans notre Atlas le cadre général dans lequel viennent se classer naturellement les travaux spéciaux de ces deux savans littérateurs, tandis que l'excellent Atlas de M. de Mancy et l'ouvrage de M. Denis leur offriront les détails que le plan de notre Atlas ne nous permettait pas de donner.

Nous devons même ajouter, que la langue étant le caractère principal, on peut dire même essentiel, qui distingue une nation d'une autre, notre Atlas doit être aussi regardé comme le cadre général auquel doivent se rapporter les peuples anciens et modernes, dont la position et les hauts faits sont exposés dans tous les *Atlas géographiques et historiques* publiés jusqu'à présent, et particulièrement dans ceux de *M. Lesage* en France, en Italie et en Angleterre, et de *M. Kruse* en Allemagne. Tout lecteur qui nous aura suivi dans les divers raisonnemens que nous présentons dans ce discours préliminaire, surtout dans ceux que nous faisons aux pages XVI, XVII et suivantes, et qui aura réfléchi sur les différens sujets traités dans notre Tableau moral, physique et politique des cinq parties du monde, conviendra sans difficulté avec nous, que l'*Atlas ethnographique du globe* est en même temps l'introduction naturelle et indispensable à

dans l'Atlas Ethnographique du Globe, l'anneau qui doit les réunir. Ayant exclu rigoureusement dans nos recherches tout ce qui était hypothétique ou systématique, nous offrons à nos lecteurs dans un cadre bien resserré la *masse des faits positifs de l'ethnographie classés d'après ses principales divisions et subdivisions, coordonnées avec les divisions et subdivisions correspondantes des faits positifs de la géographie, et nous joignons les uns et les autres aux principales époques de l'histoire par ses points culminans.* C'est aux littérateurs distingués, qui marchent d'un pas libre dans ces trois branches du savoir, à décider jusqu'à quel point nous avons atteint le triple but que nous nous sommes proposé. Quel que soit au reste le jugement qu'ils porteront sur le plan et l'exécution de notre travail, nous osons espérer, que nos veilles seront toujours de quelque utilité à la science, ne fût-ce que par la réunion des faits positifs que cet Atlas présente, par les curieux rapprochemens qu'il offre, et par le moyen facile qu'il fournit à tous ceux qui cultivent les sciences historiques et géographiques, de classer facilement les faits nouveaux que les voyageurs et les philologues découvriront. Des savans, plus instruits que nous et munis des matériaux qui manquent encore, pourront sans doute perfectionner et étendre même notre travail, en corriger les erreurs, en remplir les lacunes, et présenter en un mot un *Atlas Ethnographique du Globe*, tel que nous avons tâché de le faire, mais que l'état actuel de la linguistique et de la géographie ne nous a pas permis d'exécuter.

toute géographie et à toute histoire générale, et tout à-la-fois leur complément, surtout des deux ouvrages généraux que nous venons de nommer, ainsi que de l'excellent *Atlas des Deux-Amériques*, par M. Buchon et des savans *Tableaux Historiques de l'Asie*, par M. Klaproth.

INTRODUCTION

A

L'ATLAS ETHNOGRAPHIQUE

DU GLOBE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA MARCHE PROGRESSIVE DES LANGUES. — CE QUE L'ON DOIT ENTENDRE PAR RÈGNE ET FAMILLE ETHNOGRAPHIQUES, PAR LANGUE, DIALECTE, ETC.— PRINCIPES QUI DOIVENT SERVIR DE GUIDE DANS LA CLASSIFICATION DES LANGUES. — QUEL EST LE NOMBRE DES LANGUES CONNUES? ETC., ETC.

Il n'y a peut-être pas de sujet de philologie sur lequel on ait plus écrit que celui qui a pour but la classification des langues. Cependant c'est encore la partie de cette science qui offre le plus de doutes et le plus de lacunes. Les plus savans philologues ont tous une manière différente de considérer les langues, et la plupart d'entre eux se perdent dans le vague ou dans les chimères des systèmes ou des hypothèses. Bien loin de vouloir nous ériger en législateurs dans une question si difficile, nous sentons plus que personne notre insuffisance, et nous laisserons parler deux illustres philologues qui appartiennent au petit

nombre de ceux qui, de nos jours ont su reconduire sur le véritable chemin l'étude des langues, en signaler le vague et les lacunes, et la débarrasser des systèmes absurdes ou ridicules qui en entravaient la marche. Ce sont les principes posés par M. Abel Remusat dans ses *Recherches sur les langues tartares*, et les conseils et les savans aperçus (1) de M. Malte-

(1) Pour ne pas diminuer l'intérêt que ne peut manquer d'inspirer la manière aussi savante que nouvelle de traiter ce sujet, et pour ne pas affaiblir des raisonnemens aussi justes par la logique que piquans par le style, nous offrons ici à nos lecteurs, en entier, la lettre que M. Malte-Brun nous a adressée en réponse aux questions que nous lui avions faites relativement à la classification générale des langues, à leur division par *règnes*, que nous lui disions vouloir introduire; à celle par *familles*, que nous regardions comme des subdivisions des règnes, et à d'autres sujets appartenant à cette importante question. Nos lecteurs y trouveront les autres définitions que nous n'avons pas données dans le texte pour ne pas y répéter les mêmes choses, vu que nous n'aurions jamais pu définir avec plus de précision et de clarté que ne l'a fait ce savant philologue.

LETTRE A M. DE BALBI.

Vous vous proposez, monsieur et savant ami, de classer les langues, les idiomes et les dialectes dans un tableau général et complet, comparable en quelque sorte à ceux que les Cuvier, les Jussieu et les Haüy nous ont tracés des trois règnes de la nature. Entreprise vaste et utile, mais dans laquelle vous devez probablement renoncer à ces idées de définition rigoureuse, de classification précise, d'énumération exacte, auxquelles vos études précédentes en physique et en statistique vous ont accoutumé. L'*idiomographie* (si vous voulez donner ce nom nouveau à une science nouvelle) est, comme la géographie et comme l'ethnographie, une doctrine historique, composée de choses morales ou intellectuelles, de choses matérielles et de traits purement accidentels. Les premières peuvent être l'objet des définitions philosophiques, mais ne peuvent ni être classées, ni être dénombrées; les secondes peuvent être le sujet d'une classification plus ou moins complète, mais ne sont pas susceptibles d'être définies avec rigueur; les troisièmes (et c'est la masse)

Brun, qui nous ont principalement dirigés dans la rédaction de notre Atlas que nous reproduirons ici pour traiter convena-

échappent même à la tentative d'un arrangement quelconque, c'est un chaos qui produit sans cesse, et sans cesse engloutit ses propres productions.

Comment voulez-vous définir ce que c'est qu'une *langue?* un *dialecte?* un *jargon?* Et, sans le définir, comment voulez-vous les classer, les énumérer?

Vous savez combien les substances cristallisées sont rares, et quel immense espace est occupé par les simples terres; vous connaissez ces porphyres qui passent au jaspe, sans aucune limite tranchante entre les deux substances; ces marbres imparfaits qui, dans une partie, reçoivent le poli le plus parfait, et dans une autre présentent des masses intercalées d'un calcaire grossier ou même d'une simple argile; enfin ce fameux *rapakivi* qui, caché dans les profondes entrailles de la terre, ressemble au plus beau granite, et qui, exposé aux rayons du jour, se décompose en gravier. Ces images sont loin d'épuiser toutes les incertitudes que vous présentera la comparaison philosophique des langues.

Essayons pourtant de définir une *langue.* « C'est, dirons-nous, « un ensemble de signes vocaux, correlatifs entre eux, dérivant des « racines communes, soumis au même système de déclinaisons et de « conjugaisons, se liant d'après les mêmes règles de syntaxe, et moyen- « nant lequel une réunion d'hommes se communique ses pensées et ses « desirs. »

C'est là l'idée d'une langue pure et primitive. Où en trouver un exemple? Je l'ignore, à moins de chercher parmi les innombrables idiomes de l'Afrique éthiopienne et des tribus américaines, ou dans quelques vallons secrets et inaccessibles du mont Caucase et du Haut-Tibet. Là, nous trouverons peut-être quelque idiome, composé de racines correlatives entre elles, et de mots uniformément dérivés de ces racines, régulièrement fléchis et construits d'après les mêmes principes. Mais cet idiome ne devra-t-il pas sa pureté et son *autonomie* à sa pauvreté et à son isolement? Il réunira les cinq caractères d'une *langue*, mais il ne les possédera tous les cinq que dans des limites très étroites. Créés par un chef de famille, par une tribu des nomades, par une association sacerdotale, ces embryons de langue, ces *idiomes* (si l'on veut leur réserver ce nom) présentent d'ordinaire disette de termes, imperfec-

blement cette question aussi difficile qu'importante, de la solution de laquelle dépendent les classifications suivies dans les

tion dans les formes et absence de syntaxe; ou bien si dans l'une ou l'autre partie elles offrent quelque excellence, c'est comme par effet d'un caprice individuel de celui ou de ceux qui leur ont donné l'existence. Un de ces inventeurs a soigné les flexions du nom en négligeant les verbes; l'autre ne s'est occupé que de créer des temps et des modes. Ces idiomes furent peut-être les sources ignorées, souvent même perdues, de toutes les langues, et méritent, comme telles, la plus grande attention de l'ethnographe philologique; mais que nous en reste-t-il? Des monumens mutilés et quelquefois inintelligibles, des textes peu nombreux ou d'un âge peu certain.

Les langues les plus répandues, les plus cultivées et les plus polies sont toutes mélangées. Comment pourrait-il en être autrement? Elles sont passées à travers tant de destinées diverses.

Outre les résultats que produit le mélange pur et simple des idiomes, considérés comme des ensembles de racines, il faut encore reconnaître la libre action de l'intelligence humaine qui en modifie à son gré les formes grammaticales, et qui peut même assujétir des idiomes entièrement divers à une législation commune. Ainsi ni les mots d'une langue, ni les formes de sa grammaire ne fournissent un principe général et absolu de classification; et si vous adoptez les racines comme le caractère principal (ainsi que je pense), il s'élève bientôt la question: Quel nombre de racines faut-il pour que deux langues diffèrent entre elles comme espèces différentes? Est-ce même par le nombre qu'on peut établir cette différence, ou ne serait-ce pas plutôt par l'importance de certaines racines?

Pour décider ces questions, il faudrait que la science idiomographique établît des lois de pure convention, comme dans le système linneen. Mais comment proposer aujourd'hui une idée semblable? L'esprit des sciences demande des espèces et des familles naturelles.

Ce n'est pas encore tout. Les espèces en botanique, en zoologie, une fois fixées, paraissent pendant des siècles rester les mêmes dans la nature; les langues offrent à-la-fois les phénomènes d'une grande fixité et d'une variation perpétuelle, selon leur nature intime, et selon le génie des nations qui les parlent et les écrivent. Je ne veux pas parler ici de cette *fixité académique* sous laquelle les Italiens et les Français

différens tableaux ethnographiques, qui composent la partie principale de notre ouvrage.

cachent la paresse ou l'impuissance d'esprit, ni de ces *variations anarchiques* par lesquelles les Allemands et les Anglais font preuve d'absence de goût; ce sont des causes qui n'influent que sur le langage écrit, sur le style littéraire. Je ne veux pas non plus parler de cet usage antique et probablement religieux, d'après lequel un nouveau roi ordonne aux insulaires de l'Océanie, ou aux habitans de la Chine, de changer des centaines de mots, et d'en substituer d'autres. Je n'insisterai pas non plus sur des cas tout-à-fait singuliers, comme celui des Caribes qui ont deux idiomes distincts, un pour les hommes, l'autre pour les femmes; celles-ci étant vraisemblablement le reste malheureux de quelque tribu exterminée par une troupe de guerriers étrangers. Je m'en tiens seulement à trois classes d'évènemens dont l'histoire d'aucune nation considérable n'est exempte : 1° les migrations lointaines des branches d'une même famille; 2° la soumission d'une nation par une autre, lorsqu'elle est suivie d'une fusion; et 3° le changement imperceptible des mœurs et des lumières, soit que la civilisation avance, soit que sur certains points donnés elle rétrograde.

C'est par les migrations très étendues, à travers un espace libre et peu encombré, que l'on peut expliquer, jusqu'à un certain point, le phénomène de ces *langues homogènes* qu'on trouve souvent établies à des distances énormes l'une de l'autre, et qui offrent, soit dans leurs mots, soit dans leur grammaire, des rapports frappans, preuves complètes d'une ancienne liaison, et qui, cependant, présentent d'un autre côté le développement indépendant de leurs formes individuelles. Ces langues nous présentent un *fait,* aussi évident qu'aucun de ceux de l'histoire, et pourtant antérieur à toute histoire, même fabuleuse. Mais combien de fois a-t-il été défiguré par ces esprits grossiers, tranchans et despotiques, qui croient pouvoir tout expliquer, tout décider, parce qu'ils n'ont rien approfondi! Quel penseur oserait soutenir que les rapports grammaticaux si intimes du sanskrit et du latin prouvent l'arrivée d'une colonie indienne dans le Latium? Tracer la route par laquelle les Germains seraient venus de la Karmanie en Perse, ou les Grecs descendus du sommet du Caucase, c'est imaginer des romans pour expliquer un fait qu'on n'explique pourtant pas. Cet *orientalisme,* qui fait marcher les peuples en ordre de bataille de l'Orient vers l'Oc-

Laissant d'un côté tout ce qu'on a fait sur la classification des langues en *monosyllabiques* et *polysyllabiques*, parce

cident, est aussi absurde que le *rudbekianisme*, le *celticisme* et l'*éthiopianisme*, qui font arriver le genre humain par les trois autres points cardinaux. Heureusement, vous pouvez vous abstenir de toute participation à ces discussions sans but, sans critique et souvent sans esprit. C'est en réfléchissant d'un côté sur les incertitudes qui entourent le berceau des peuples et leurs premières courses; de l'autre, sur les variations naturelles de chaque langue dans le cours des siècles, que l'on peut concevoir la possibilité d'une langue commune entre l'Inde, la Perse, la Grèce, la Scandinavie et les pays slaves, langue qui, cependant, ne fut ni le zend, ni le persan, ni le pelasge, ni le lithuanien, ni l'islandois ni le *proto-slave*, et qui ne serait pas plus comprise par aucun de ces peuples qu'ils ne se comprennent l'un l'autre. Pour l'*idiomographe* comme vous, il suffit de désigner et de déterminer ce grand fait d'une connexité primitive entre les langues qu'on a surnommées *Indo-Germaniques*, et qu'on pourrait aussi bien surnommer *Persano-Gothiques* ou *Sanskrito-Slaves*, ou rien du tout. Le terme de *règne*, que vous avez emprunté à l'histoire naturelle, me paraît assez heureusement désigner ce fait; mais où prendre l'adjectif caractéristique? Tous ceux qu'on emprunte à l'histoire ou à la géographie sont plus ou moins faux dès qu'on les étend à un règne. Les désignations, fondées sur les qualités intrinsèques, tant lexicologiques que grammaticales, seraient moins sujettes à contestation, mais elles seraient bien difficiles à imaginer, et puis, comment désigner d'une manière analogue les familles? Quoi qu'il en soit de cette difficulté, essayons de définir un règne.

Un *règne*, en idiomographie, est « un ensemble de langues qui, « sans aucune liaison historique connue, présente des analogies soit ra- « dicales, soit grammaticales, assez nombreuses et assez intimes pour « rendre nécessaire la supposition d'une liaison inconnue quant au « temps et au lieu. »

Les *langues homogènes* sont celles « qui présentent ces analogies, mais « qui, cependant, ne peuvent servir à la communication des réunions « d'hommes qui en parlent l'une ou l'autre. »

Ainsi l'Islandais entendrait peut-être l'habitant de l'Indostan, qui lui dirait: *Dwa Bratara*, deux frères; mais je crois qu'il serait impossible de composer une phrase entière en sanskrit qu'un Scandinave com-

que le premier de ces philologues a démontré jusqu'à l'évidence qu'il n'existe pas de langue monosyllabique; et ne

prendrait. Peut-être, si on disait en ancien eolique : *Eeldesko teio brater meu*, un Danois comprendrait qu'on lui dit : *ieg elsker dig*, *broder min* (je t'aime, mon frère). Mais ces ressemblances s'arrêtent toujours au troisième ou quatrième mot.

Les langues d'un même règne forment entre elles des groupes plus distincts, dont les membres ont une analogie plus intime, et présentent tant de traits de famille, qu'on leur reconnaît une origine commune, d'autant plus que l'histoire vient d'ordinaire à notre secours en nous indiquant les traces des migrations des peuples qui les parlent. Ces *langues-sœurs* constituent les *familles*. Mais gardons-nous d'étendre cette terminologie; ne parlons pas des *langues-mères,* cette idée si chérie de certains littérateurs et du peuple entier des grammairiens vulgaires, idée fausse et nuisible dans l'acception ordinaire, et qui, réduite à un sens raisonnable, s'applique presque à toutes les langues, anciennes ou modernes. Les langues-sœurs ne reconnaissent pas le droit d'aînesse, ou du moins elles ne le reconnaissent que dans certains cas spéciaux. Ainsi, dans la *famille slave*, le russe, le servien, le dalmate descendent bien de l'ancien slavon, dans lequel les livres d'église sont écrits. Mais, qui oserait affirmer que le langage des anciens Russes, lorsqu'au quatrième siècle ils demeuraient près les monts Krapacs, était précisément ce même dialecte? Qui oserait nier qu'il a dû y avoir un ancien polonais, puisque les noms de plusieurs peuples sarmates, au premier et au deuxième siècle, ont déjà un caractère slavon? Le *proto-slave* existait vraisemblablement dans la Thrace, à la même époque que l'ancien hellénique et le pélasgique; de là, l'affinité spéciale. Gardons-nous de limiter l'horizon des recherches savantes par une classification trop positive.

L'envie de créer des genres systématiques nuit à l'étude solide des espèces. C'est ce qui est arrivé aux Allemands, lorsqu'ignorant que les langues scandinaves contiennent des centaines de racines étrangères à l'allemand, ancien ou moderne, racines dont quelques-unes tiennent au slavon, au lithuanien et au letto-pruczien, ignorant que ces langues ont un passif et une déclinaison du nom défini, l'un et l'autre inconnus à toutes les langues teutoniques, se sont obstinés à qualifier de *fille* de l'allemand, une langue qui en est la *sœur* indépendante, et très probablement la sœur aînée. Pour soutenir cette première erreur, les Al-

tenant pas compte de la classification des langues en *analogues* et *transpositives*, parce que cette classification mêlerait

lemands ont imaginé d'autres systèmes aussi absurdes; par exemple, « que les Goths sortis de la Scandinavie, d'après les historiens indigènes « ou travaillant sur des sources indigènes, étaient originaires des bords de « la Mer-Noire; qu'ils étaient les mêmes que les Scythes; que le grand « ensemble de la mythologie gothique et scandinave n'était qu'un em-« prunt fait aux Allemands », et d'autres suppositions arbitraires par lesquelles ils ont essayé d'embrouiller tout ce que les Suhm, les Schiœnning, les Nyerup, les Müller, les Rask, les Finn-Magnussen et autres Danois ont si savamment éclairci, distingué et fixé dans les antiquités odiniques. Tout cet amas de *hypercritique* et d'*acritique* disparaît dès qu'on reconnaît dans l'allemand et le scandinave deux langues-sœurs, séparées par d'anciennes migrations, avant d'avoir pris chacune le caractère qui la distingue.

Mais combien de nuances délicates, combien de différences surprenantes ne doivent pas vous frapper, et en même temps vous embarrasser en essayant de donner une classification et une définition des langues-sœurs!

Deux ou trois caractères seuls paraissent constans. Sur un nombre quelconque des mots principaux, les langues-sœurs ont toujours un plus grand nombre de racines communes entre elles qu'avec les langues étrangères à la famille. Lorsque même ce nombre devient peu considérable de langue à langue, il se retrouve d'autres similitudes des mots entre des familles pour ainsi dire collatérales du même règne. Il s'établit ainsi *deux* chaînes d'analogies dans les mots, l'une simple et naturelle entre des suites des mots, dérivant l'un de l'autre, et se touchant par leurs dérivatifs; l'autre supérieure, qui n'est sensible qu'à l'étude philologique savante, et qui ne nous présente souvent que des enchaînemens très lointains, quoique frappans de vérité.

Par exemple: *sol*, le soleil, *sauli*, en mesogothique, *saul*, en islandais, *saule*, en lithuanien, paraissent différer de *helios*, en grec, mais le mot *selene*, la lune, nous rappelle que dans les dialectes grecs il a dû exister une forme de *helios* ou le *s* remplaçait le *h*; dès-lors, l'analogie est retrouvée. De même, *slonze*, dans les dialectes slavons, semble nous jeter hors de la route, mais *slonze* dans l'ancien slavon est *solonze*, c'est-à-dire, *sol* avec une terminaison augmentative. Maintenant le *l* étant changé en *n*, nous obtenons *son*, *sonne*, *sunna*

ensemble les élémens les plus hétérogènes, et ne servirait nullement à faire connaître les souches différentes des diverses

dans l'anglosaxon, l'allemand, l'islandais, et par une autre substitution de lettre *sura* ou *surya*, dans le sanskrit, *schur*, dans le zend ; mais ici je m'arrête ; je ne veux rien avoir à faire avec *Khourschid* en persan ni avec *houl* en gallois. Le dernier mot appartient peut-être à une autre chaîne de mots, savoir : le dieu *Iulos* de la Phrygie, la *Iula* ou *Iulo*, adorée à Zéa, le *Iul* ou la grande fête du soleil dans la Scandinavie, le *Hvel* ou la roue du soleil dans le poème *Alvismâl* ; peut-être cette supposition m'égare déjà trop loin.

De ces doubles enchaînemens résulte pour les peuples une plus grande facilité d'apprendre une langue, sœur de leur langue native, et pour les savans, une plus grande facilité à pénétrer dans les origines des langues du même règne.

Ces deux enchaînemens seraient bien intéressans à établir entre le sanskrit, le persan-bactrien, le zend, le phrygien, le grec-eolien, l'albanais, le pelasge, le grec-hellénique, le proto-slave (de Thrace et d'Illyrie), l'italique, le latin, le wende, le polonais, le czeche, le russe, le servien, le lithuanien, le gothique, le scandinave-islandais, le scandinave-moderne, l'allemand-saxon, l'allemand-danubien, le suisse et le belgo-batave. C'est à ce cercle que je crois qu'on devrait d'abord se borner, afin d'avoir des résultats certains, afin d'avoir le type évident et positif d'un règne, divisé dans ses branches et familles. But modeste et utile, mais où l'on ne parviendra jamais, ni en cherchant au loin des étymologies forcées entre des langues de familles différentes, ni en imaginant des racines prétendues de la *langue universelle*, chimère ensevelie sous les ruines de la tour de Babel.

Le travail de M. Rask, sur la classe des langues qu'il nomme *Thraciques*, peut donner l'idée d'un travail plus complet, surtout à l'égard de langues slaves de l'albanais et du lithuanien. Il me suffit de citer au hasard quelques nouvelles analogies des mots lithuaniens et scandinaves qui me frappent au moment où j'écris ces lignes ; p. ex. : *Eeldor*, desir, *eeldeskein* desirer, (grec) *eld*, feu (scand.) *elska*, aimer (id.) *alstaw*, desirer (russe); *Unda*, onde (lat.) *unnir*, idem (island.) *vand*, eau, (dan.) *wanduo*, id. (lithuan.) *woda*, id. (slav) : *Ut* que (lat.) *at*, id. (dan.) *Paa*, sur, près, dans (scandin.) *po*, idem, (slav.) *pa*, idem (lithuan.) *Kiær*, cher, (scand.) *giaras*, bon, (lithuan.) *carus*, cher (latin.) *Wred*, dommage, colère (russe)

nations; nous aborderons ce sujet sous le seul point de vue qui convient au but que nous nous sommes proposé. Mais afin

Vrede, id. (dan.) *Wrath*, id. (anglais) *Men*, mais (dan.) *minus*, moins (latin) *mé*, non, (grec.) *Ven*, ami, aimable (scand.) *wienas*, allié, uni (lithuan.) *Venus*, *venustus*, aimable (lat.) *Krang*, cercle, (slav.) *Kringla*, id. (island.) *Barn*, enfant, (scand.) *bernelis*, id. (lithuan.) *barn*, idem (écossais.) *Tilu*, se taire (lithuan.) *tie*, id. (dan.) *tiga* id. (suédois) *Telikos*, tel, (grec) *tilki*, tantus, (polon.) *tiekas*, id. (lithuan.) *dylik*, tel (suédois) *thvilikr*, id. (islandais.) J'ai indiqué d'autres analogies en grand nombre dans mon essai sur la langue albanaise, inséré dans le volume VI du *Précis de la Géographie Universelle* et dans quelques pages consacrées à la langue lithuanienne dans mon *Tableau de la Pologne* de 1807.

J'ai continué depuis la lecture de mon vieux vocabulaire lithuanien et j'ai obtenu d'autres secours; j'abandonne l'opinion de Gatterer, qui fait des *Sarmates* des Lithuaniens et je les regarde de même que les *Pruczi* comme des *Vénèdes* ou Wendes, parlant un très ancien dialecte slavon, dialecte qui est plutôt une ancienne langue indépendante, qui dans sa formation particulière s'est arrêtée à moitié chemin entre le slave et le gothique, en un mot, c'est un idiome *proto-wende*. Il est peut-être aussi ancien que le sanskrit avec qui il a des rapports qui lui sont propres.

Mais quel travail ne faudrait-il pas pour débrouiller dans l'idiome des paysans lithuaniens et samogitiens ce qu'il y a de moderne et d'ancien, de *venede* et de *gothique* d'abord, ensuite du slavon et du scandinave? C'est ainsi qu'après avoir assez bien prouvé le caractère grec-éolique ou éolo-pelasgique de la langue albanaise, je recule devant la tâche d'y distinguer ce qu'il s'y trouve de vieux-latin et du celtique. Car il ne suffit pas de comparer les racines; il faut raisonner sur la grammaire de chaque langue; si elle offre des choses disparates, évidemment réunies par le hasard et par la force, ce n'est plus une langue-sœur, ancien rejeton de la famille, ce n'est plus qu'une langue mixte de formation moderne. Telle est précisément l'objection que des esprits légers me feront sur l'albanais et le lithuanien, mais que l'histoire et la grammaire repoussent.

S'il est difficile de déterminer un caractère général des langues-sœurs, formées par la lente coopération des causes morales et intellectuelles, il est assez facile de dire ce que sont les *langues mixtes* du moins mo-

que nos lecteurs puissent mieux apprécier la justesse des principes posés par ces deux philologues, et les suivre dans leurs

dernes. Débris de deux ou plusieurs idiomes, violemment réunis par un ou plusieurs peuples conquérans, ils présentent un mélange incohérent des racines d'origine différente et pour la plupart un mélange non moins contradictoire des règles grammaticales, empruntées à toutes les langues originales qui ont contribué à les former.

Telles sont les langues italienne, espagnole, romanique ou provençale, française et anglaise. Ce sont au fond des jargons perfectionnés, polis, adoucis, mais ce sont toujours des jargons. Que cette expression ne vous choque pas; elle frappe moins votre langue maternelle, qui a du moins conservé toute l'harmonie du latin, tandis que les Anglais et les Français du nord, privés du sens musical, ont ôté aux mots teutoniques et scandinaves leur desinences sonores pour y substituer je ne sais quel bourdonnement celtique. D'ailleurs qui saurait tracer la ligne de démarcation exacte entre les langues sœurs, dérivées d'une source commune, et les langues-mixtes? Déjà le latin était un mélange très singulier du grec eolien ou plutôt de l'albanais ancien introduit par les colonies illyriques, avec le pelasge-hellénique, apporté par les émigrations arcadiennes, épirotiques et troyennes, et enté sur un fonds d'ancien italique, peut-être déjà mêlé du celtique.

Ce qu'il est essentiel de reconnaître, c'est la distinction logique entre les langues originales, modifiées par leur propre génie, et les langues mixtes, modifiées par des causes étrangères. C'est la distinction entre la pensée et le hasard, entre la liberté et la force. La philosophie des langues n'a pas pour le moment de problème plus urgent ni de question plus délicate. Or, c'est par des recherches positives sur les faits encore si peu connus qu'on y doit avancer. C'est ici que les formes grammaticales prennent une importance égale aux racines, lorsqu'on peut démontrer, comme dans les langues romaniques, leur transmission de l'une à l'autre. Le mélange des racines a pourtant aussi un côté très curieux, du moins dans l'anglais, où je crois avoir remarqué que les mots nobles et poétiques sont principalement d'origine teutonique et scandinave, comme étant l'idiome de la classe dominante et libre; par exemple, *god, king, earth, sword, ship,* auxquels lord Byron a eu raison d'ajouter *fatherland*

Maintenant cette distinction nous en amène une autre. Les *dialectes,* généralement parlant, sont des manières différentes de prononcer une

raisonnemens, nous allons leur tracer la marche et le développement d'une langue en général; c'est le résultat des profondes

langue. Je ne crois pas qu'on puisse donner une définition plus exacte, quoique je n'ignore pas qu'elle laisse beaucoup à desirer; car, à côté d'une prononciation plus ou moins sonore ou sourde, accentuée ou effacée, se glissent aussi les constructions souvent tout-à-fait différentes et les mots inconnus. Dans ces constructions, il y en a d'évidemment corrompues ou vicieuses; mais il y en a aussi d'autres qui, bien que contraires à l'usage général, ont leur grâce, leur avantage. Dans les mots, il y en a de malsonnans, de mutilés, mais il y en a d'autres qui sont plus harmonieux, plus expressifs, plus régulièrement formés, plus anciens que les mots de l'idiome dominant. Par exemple, de quel droit l'ancien dialecte sicilien, le plus anciennement cultivé de l'Italie, serait-il traité de jargon par les Toscans? Par quel motif reconnaîtrais-je une langue dans le portugais qui n'est qu'un dialecte mutilé du *gallego ?*

Mais ici le fil de l'analyse philosophique est prêt à s'échapper de nos mains, et nous entrons dans ces vagues déclamations littéraires que nous voulons éviter. Une seule observation me paraît digne de vous être communiquée. C'est la distinction entre les *dialectes originaux* ou indépendans, et les *dialectes dérivés* ou de seconde origine. Je prends mes exemples dans la langue grecque. L'*eolique*, le *laconique*, le *beotien*, étaient certainement des dialectes aussi anciens que l'ionique ou l'attique; mais est-on bien sûr que des mots comme *trito,* au lieu de *kephala*, *bana*, au lieu de *gyna*, *kammonie* pour *nike*, *beskeros* pour *artos*, *chaios* pour *agathos*, *olpe* pour *lekythos*, ou bien des formes comme *ionga*, au lieu d'*ego*, *sior,* au lieu de *theos*, *môa,* au lieu de *mousa*, *si bole*, pour *ti theleis*, *deucos* pour *glykys*, *massai* pour *dêsai*, ne soient que de simples variations d'une même langue originaire? Il me semble qu'on doit y voir des traces des anciens idiomes différens qui, en s'adoucissant et se polissant, ont formé les deux grandes branches de la langue grecque. Mais les dialectes dorique et ionique moderne étaient des manières de prononcer une seule et même langue; ils différaient précisément comme le danois et le suédois, comme le ton mineur et le ton majeur. C'étaient des dialectes de seconde origine en comparaison de ces anciens idiomes helleno-pelasgiques, que la la langue d'Homère avait déjà rejetés.

Cette distinction entre les dialectes me paraît se reproduire partout

recherches d'un autre savant philologue (1), à l'extrême bienveillance duquel nous le devons.

« Quel que puisse être, dit M. Pinheiro-Ferreira, l'état de civilisation d'un pays, le peuple aura nécessairement un langage adapté à ses besoins. Mais en parcourant les annales des nations et consultant la voix unanime des hommes, nous remarquons que partout et pour toutes les langues, il y a eu une époque bien marquée d'enfance et un âge de virilité. Mais elles diffèrent de tout ce qui est sujet aux vicissitudes humaines en ce qu'elles passent sans intervalle de leur plus haut degré de splendeur à l'anéantissement. (2)

d'une manière très importante pour l'histoire des langues. Par exemple, le *ladinum* de la Rhetie me paraît un vieux dialecte de la *romana rustica*, aussi remarquable que le serait un idiome distinct, tandis que le dialecte de Rome, de Florence ou même de Venise et de Sicile ne sont que des différentes manières de prononcer la même langue italienne moderne, sauf quelques mots particuliers. Plus un dialecte est ancien, isolé, obscur et méprisé, plus il prend aux yeux de la science le caractère spécial et monumental.

Voici, Monsieur et savant ami, ce que j'ai pu réunir d'idées sur une matière encore presque intacte. Si vous voulez en faire usage, je désire que vous publiez ces aperçus informes dans toute leur rudesse et leur simplicité primitives. MALTE-BRUN.

(1) M. Silvestre Pinheiro-Ferreira, ancien professeur de philosophie à Coimbra, ensuite ministre des affaires étrangères et actuellement ministre d'état honoraire de Sa Majesté Très-Fidèle, auteur de différens ouvrages de philosophie. (Voy. le vol. II de notre Essai statistique sur le royaume de Portugal, etc., page XXXVI, etc.

(2) Aucune nation n'est jamais passée de la civilisation à la barbarie. Elles disparaissent laissant après elles les ruines de l'Assyrie, ou se perdent dans les chaînes du vainqueur. Ni le Grec ni le Basque n'ont perdu les élémens de leur civilisation, car ils ont conservé le fond du riche capital de la langue de leurs ancêtres. Le joug de l'étranger a pu y apporter des modifications qui leur donnent au premier abord l'apparence d'un véritable jargon. Mais en y regardant de près on est bientôt convaincu que ce sont des altérations bien légères que des cir-

« Soit pendant l'enfance des langues, soit à une époque quelconque de leur virilité, des colonies se détachent de la mère-patrie, et portent au loin les formes de langage que chacun des colons possédait selon son état, sa profession et son âge ; on observe que par l'incorporation de nouveau-venus de différentes autres nations, et par l'action continuelle d'un climat et d'un ordre de choses tant physiques, que morales, indépendantes de la volonté des hommes, la langue de la colonie s'écarte de plus en plus de ses formes primitives, et au bout d'un temps plus ou moins considérable, selon que les colons conservent plus ou moins de rapports avec la métropole, elle offre des dissemblances plus ou moins considérables. (1)

« Si au moment de la séparation de la colonie la langue était encore loin de l'état de perfection dont elle est capable, cette dissemblance dont nous parlons se trouvera d'autant plus grande que les deux peuples s'acheminant chacun de son côté vers le perfectionnement, loin de suivre une marche parallèle, ne peuvent que s'écarter l'un de l'autre, peut-être même au point de ne pouvoir guère plus se reconnaître. (2)

« Cependant cette marche a des lois, et c'est l'étude ainsi que la détermination de ces lois qui peuvent conduire le philosophe à saisir les affinités des langues dont on a entrepris de tracer dans cet ouvrage le tableau généalogique.

constances favorables à l'indépendance de ces peuples, feraient disparaître plus vite que la Russie ne s'est civilisée dans l'espace de deux règnes ; et le monde étonné verrait en sortir deux nations, qui joindraient à la grandeur caractéristique des peuples de l'antiquité tous les avantages de la civilisation moderne.

(1) Les colonies de l'Europe moderne en Asie et en Amérique, offrent des exemples du *minimum* de ces différences. Celles des différens peuples des bords occidentaux du continent, dans les Iles Britanniques, sont un exemple du *maximum* ; et enfin celle des Battes dans les marais de la Hollande, tiennent le milieu.

(2) Les Anglais et les Bataves en sont l'exemple dans le nord, et les Portugais dans le midi.

« On sait que des sons fort simples et souvent onomatopéiques constituent la base de toutes les langues. Ils se laissent aisément remarquer dans celles qui conservent encore le type de leur première origine (1). Tout le reste est formé de ces racines primitives moyennant la déclinaison, la conjugaison, la dérivation (prise dans le sens le plus strict) et la composition. On pourrait ajouter à ces moyens celui de création de nouvelles expressions, soit par adoption d'une autre langue, soit par pure invention, n'importe quelle méthode on prenne pour enrichir de l'une de ces deux manières la langue du pays.

« A quelque époque que nous considérions une langue quelconque nous y trouvons des expressions formées d'après les six différens modes dont nous venons de parler. Mais quelle prodigieuse différence n'y remarque-t-on pas selon l'époque que l'on choisit pour en faire l'analyse !

« Contens au commencement de distinguer le substantif du verbe, les hommes ne songent que fort tard à distinguer par des modifications d'une même racine les différentes sortes de substantifs qui ne représentent que des modifications d'une même idée.

« Les personnes, les temps et les modes des verbes, quoique moins lents à paraître, ne se font remarquer qu'à la suite de longues années, et souvent des siècles s'écoulent sans que la langue obtienne même le degré de perfection dont elle est susceptible sous ce point de vue.

« Le besoin le plus pressant est sans doute celui de déterminer le sens trop vague que les verbes, ainsi que les substantifs, présentent sous cette forme primitive, et par conséquent l'ad-

(1) On rendrait un service à la science, si on recueillait ces racines primitives et indubitables, la plupart monosyllabiques, et souvent onomatopéiques. Le grec et l'allemand présentent sous ce point de vue deux exemples frappans.

verbe est le troisième élément du discours que l'on voit éclore dans toutes les langues. (1)

« A côté de l'adverbe on voit paraître les prépositions dont la fonction dans le discours est de marquer le rapport entre les substantifs et les verbes dont la phrase se trouve être composée.

« Ce n'est pas que les prépositions soient les seuls moyens employés dans cette intention. La déclinaison en modifiant directement le substantif radical atteint le même but.

« Il serait possible d'indiquer les influences qui ont déterminé les peuples à se servir tantôt de l'un tantôt de l'autre de ces deux moyens, et même pourquoi celui-ci montre plus de prédilection pour la déclinaison, tandis que celui-là préfère d'employer des prépositions ; mais nous n'avons à cet égard que de simples aperçus que nous nous abstiendrons de détailler ici.

« Parmi les substantifs-primitifs tiennent une place très marquante les pronoms (2), à ce que nous montre l'histoire de toutes les langues ; quoique si l'on ne consultait que l'ordre du développement des idées et du langage on croirait *à priori* que ces élémens du discours devraient appartenir à une époque beaucoup plus moderne. On reconnaît aisément leur ancienneté à leur irrégularité dans toutes les langues.

« Quoi qu'il en soit, les hommes, à mesure que des malentendus leur firent sentir l'insuffisance soit des substantifs soit des verbes employés sous leurs premières formes, les modifièrent en conjugant ceux-ci et en déclinant ceux-là pour mieux préciser

(1) On a déjà observé que les adjectifs ne sont que des adverbes déclinés. Remarque très importante et très fertile en conséquences, tant pour la philosophie, que pour la technique des langues.

(2) Je parle particulièrement des pronoms personnels qui, à proprement parler, ne sont que des substantifs ; les démonstratifs et ensuite les relatifs le sont aussi très souvent. On aurait dû mettre plus d'exactitude en traitant cette classification, qu'on ne l'a fait dans les grammaires, surtout dans celles qui se qualifient de philosophiques.

le sens et le rapport qu'ils s'étaient proposé de signifier par-là.

« Mais les leçons de l'expérience qui les y forcèrent ne pouvaient être que fort lentes, et les expédiens adoptés à des époques très éloignées ne pouvaient qu'apporter dans la marche de pareilles pratiques une variation et une irrégularité que de nouvelles expériences pouvaient seules rectifier.

« L'espèce d'isolement où les peuplades d'une même nation vivaient entre elles à ces époques reculées, ne contribuait pas peu à retarder les progrès du perfectionnement de la langue générale. Mais d'un autre côté, cet isolement même, en s'opposant à la propagation de l'erreur, préparait la réforme subite qui étonne l'observateur; car l'on a de la peine à concevoir comment une langue qui naguère était rude dans ses sons, barbare dans ses dérivations, et bizarre dans la totalité des mots et des phrases qui la composaient, reçoit dans un très court espace de temps, presque toute la régularité des formes, la richesse des expressions et le type de nationalité qui fixe à jamais ses destinées. C'est là, cependant, le cas de presque toutes les langues tant anciennes que modernes. (1)

« Mais la formation des langues étant le résultat de l'organisation de l'homme est aussi peu arbitraire que l'organisation elle-même est indépendante de ses caprices. Instrument indispensable pour exprimer nos idées, le langage augmente en nombre et en variété d'expressions, à mesure qu'avec la civilisation augmentent nos besoins. Mais ces acquisitions successives des langues ne sont pas moins le résultat de l'organisation de l'homme que ne l'ont été les premières expressions elles-mêmes. Au contraire on remarque souvent qu'une expression dans l'o-

(1) Le siècle de Médicis en Italie, celui de Louis XIV en France, et celui de Frédéric II en Allemagne, offrent des exemples irréfragables de cette observation. En suivant les rapides progrès du perfectionnement de ces trois langues dans de si courts espaces de temps, on vérifiera, j'espère, l'exactitude de l'étiologie que je ne puis qu'indiquer ici.

rigine, moins analogue à l'organisation du peuple qui l'a adoptée, est modifiée dans la suite par l'usage dans ses dérivations; en sorte que peu-à-peu elle prend en elle-même soit dans ses dérivés soit dans les compositions où on la fait entrer, une forme absolument nationale qu'elle n'avait pas d'abord, et qui n'a nullement dépendu du bon plaisir de personne, mais qui est nécessairement l'ouvrage de cette analogie que l'on admire dans toutes les langues, et qui elle-même n'est que le résultat de l'identité ou de la conformité de construction des organes de la parole et de l'ouïe, laquelle ne permet point des aberrations.

« S'il arrivait donc que quelqu'un, dans l'isolement des peuplades dont nous parlions, fît une dérivation, une déclinaison, une conjugaison, etc., d'une manière hétéroclite et opposée à l'analogie, il arriverait aussi que le même cas s'étant présenté à d'autres personnes et en différentes peuplades, on n'y connût pas la même faute, et que l'on restât plus fidèle aux règles de l'analogie.

« Lorsque dans la suite les communications entre les différentes peuplades soit par le commerce, soit par la guerre, devinrent plus fréquentes, les élémens épars de la langue qui se trouvaient tout faits, n'eurent qu'à se rassembler. Il fut alors facile de rejeter tout ce que l'on avait créé, dans l'éloignement de conseil, d'irrégulier et de choquant à l'oreille et à l'esprit; et les hommes rapprochés, surtout cette classe d'hommes dont l'éducation et les habitudes rendent l'organisation plus sensible et le goût plus délicat, ont pu épurer la langue de tous les barbarismes en ne conservant que ce que les esprits bien formés avaient déjà fait pour elle les uns à l'insu des autres (1)

(1) C'est de là que dérive cette langue des auteurs qu'on ne parle nulle part, et qui est commune à toutes les parties d'une même contrée linguistique. L'Allemagne, l'Italie, et même la France,

« Chacun de ces idiomes partiels, élémens primitifs de la langue régulière dans ses formes et dans ses constructions, ne présente qu'un jargon monstrueux et barbare, à cause de cette rudesse de sons, de cette irrégularité de formes et de cette bizarrerie dans la tournure des phrases qui nous y blessent à chaque pas.

« Nous venons cependant de voir que si les évènemens amènent le rapprochement des élémens de régularité épars dans ces différentes peuplades, la langue se présente formée de toutes ces pièces, comme par enchantement.

« Mais si, au lieu de ces peuplades situées sous l'influence d'un même climat, d'une même religion, de lois et d'usages ou identiques ou très analogues, nous supposons que les colons séparés de ceux de qui ils ont reçu l'existence et la langue, sont jetés dans des contrées où chaque jour des objets nouveaux viennent frapper leurs sens, et les obligent à créer des noms et des expressions nouvelles; si trop près de l'origine des sociétés et de la rudesse des sons au moment de leur séparation, ils doivent créer eux-mêmes tout ce que les besoins de la vie domestique et sociale, le commerce, la sûreté publique, la défense extérieure, la législation, le culte exigent pour la prospérité et le maintien de la société; si trop éloignés de leur métropole pour aller y puiser les ressources en choses et en paroles dont ils ont besoin sous ces différens points de vue, ils sont obligés de tout tirer eux-mêmes de leur propre fond; on sent que toutes ces nécessités, ainsi que l'action continuelle des influences physiques et morales, sous lesquelles ils vivent, ne peuvent que produire dans la suite de quelques générations des résultats d'autant plus dissemblables de ceux qui s'opèrent en même temps dans la métropole, que la différence de toutes ces causes influentes sera grande entre les deux pays, et que l'état

quoique d'une manière moins frappante, nous en fournissent des exemples.

de civilisation au moment du départ de la colonie aura été plus arriéré.

« Il en arrivera donc que les diverses peuplades de cette colonie travailleront séparément, ainsi que celles de la métropole, à la formation de la langue commune. Par conséquent, lorsqu'elles se rapprocheront, les élémens analogues séparément créés dans les différentes peuplades, viendront à se rassembler et à exclure tout ce qui peut s'être introduit d'irrégulier ou de bizarre dans chacune. Alors, la langue de la colonie se présentera tout aussi formée, tout aussi régulière que nous venons de le voir dans la métropole; mais avec un fond de ressemblance plus ou moins considérable, selon que ce qu'il y avait à créer au moment de la séparation, était aussi plus ou moins considérable, et en proportion de la communication et des rapports que la colonie aura conservés avec la métropole. (1)

« Ce sont ces différens degrés de ressemblance que l'on a voulu désigner par les noms de *patois*, de *dialectes*, de *langues sœurs*, et que quelquefois, mais rarement, on a pu distinguer en donnant à l'une des deux langues la qualification de *langue-mère*.

« Je dis rarement, parce que rarement le cas peut avoir eu lieu, que la colonie se séparât à une époque où la métropole, arrivée à un haut degré de civilisation, lui eût tellement fourni pour tous ses besoins qu'elle n'eût qu'à ajouter peu de choses dans son nouvel établissement.

« Pour l'ordinaire la métropole avait elle-même à parcourir presque tout le chemin de la civilisation; et dès-lors, quoique plus vite, elle tenait parallèlement à la colonie une marche progressive de nouvelles créations en choses et en expressions, qui se ressemblaient d'autant moins, comme nous venons de l'observer, qu'il y avait entre elles moins de communication et

(1 et 2) *Voyez* la note 1 à la page 14.

plus de différence dans les causes influentes que nous avons signalées ci-dessus

« Mais si les colonies ne se sont détachées de leur mère-patrie, que lorsque la civilisation y était déjà arrivée à un haut point, la langue du nouvel établissement n'a pu éprouver même à la suite de bien des années, que les modifications provenantes de l'action toujours lente des causes locales et physiques sur l'organisation de la postérité des premiers colons. Encore cette altération aura été considérablement rallentie par le séjour plus ou moins prolongé des jeunes colons dans la métropole qui, dans la supposition où nous sommes, offrait aux colons aisés plus de facilités pour l'éducation, et par suite plus d'agrémens que leur propre patrie. (1)

« Dans ce dernier cas les différences entre les deux langues ne peuvent être que très légères. Elles ne concernent que quelques-unes des modifications les moins importantes des six élémens que nous avons indiqués au commencement. Elles ne peuvent affecter que quelques sons, quelques lettres dont la prononciation est ou difficile ou impossible aux organes considérablement altérés par le climat dans la postérité des anciens colons. Mais ces mêmes différences sont aussi peu variables que leur cause, l'organisation, a été constante. Ce double caractère de constance et de peu d'importance des modifications opérées dans la langue commune à tous les co-états de la grande famille, les a fait nommer des *dialectes*. Il y a quelquefois dans chacun de ces co-états, et souvent dans les différentes classes de personnes d'une même ville, des aberrations frappantes du langage ; mais ces aberrations qui, tantôt ne regardent que des parties insignifiantes de la grammaire, tantôt

(1) On pourrait d'après ce principe classer les colonies grecques, et le rapprochement qu'on ferait sous ce point de vue entre les colonies modernes des Européens, soit en Asie et en Afrique, soit en Amérique, ne serait pas sans intérêt pour l'histoire philosophique des sociétés.

affectent les élémens les plus essentiels du discours, ne suivent aucune régularité. Ce ne sont donc que des *jargons*, que des *patois* confinés à ces contrées ou à ces classes, toujours les plus éloignées même du degré de civilisation à laquelle le reste de la nation est parvenu (1). »

Nous venons de voir de quelle manière une langue se forme, se perfectionne et peut se subdiviser en une multitude de branches. Voyons maintenant de quelle manière en examinant les vocabulaires et les grammaires des différens peuples du monde, on peut parvenir à reconnaître les souches différentes dont ces peuples descendent, et classer comme nous l'avons fait toutes les langues anciennes et modernes, d'après la parenté ou la différence des souches d'où dérivent ceux qui les parlent, ou qui les ont parlées. Nous ne ferons que transcrire quelques pages du discours préliminaire aux *Recherches sur les langues tartares*, dans lequel M. Abel Remusat s'exprime de la sorte :

« Par exemple, si on voulait reconstruire l'histoire d'un peuple dont on posséderait le vocabulaire et la grammaire, voici comment il me semble qu'on devrait procéder. Il faudrait prendre d'abord ces termes en petit nombre, mais véritablement essentiels, ces mots qui expriment les idées les plus simples, dont l'existence est inséparable de celle de l'homme en société, et que les enfans inventeraient si on ne les leur apprenait pas : *père*, *mère*, *homme*, *femme*, *tête*, *main*, *soleil*, *étoile*, *pierre*, *arbre*, *un*, *deux*, *dix*, *etc.* Si la liste de ces mots était recueillie par un esprit judicieux et sévère, on serait peut-être surpris du petit nombre de ceux qui pourraient mériter d'y être admis. On ne le serait sans doute guère moins

(1) On pourrait donc dire que le caractère qui distingue les dialectes des jargons est la régularité, et celui qui les identifie avec la langue à laquelle ils appartiennent, c'est qu'ils n'en diffèrent que par des accidens grammaticaux. Mais ce n'est qu'un simple aperçu.

du nombre également petit des races auxquelles se rapporteraient les langues de l'ancien continent, jugées d'après ces mots fondamentaux. Enfin l'on ne pourrait guère observer sans étonnement que des langues qui ont pour base le même fonds d'expressions radicales, et qu'on est en droit de considérer comme des dialectes du même idiome, se ressemblent le plus par les mots qui expriment des idées plus nécessaires, et diffèrent un peu davantage dans ceux qui le sont un peu moins. Les noms de nombres au-dessus de dix, les degrés de parenté au-delà du frère ou du cousin, sont les premiers à différer. Les mots de *deux* et de *trois* ont parcouru l'Europe et l'Asie, et ceux de *père* et de *mère* offrent une frappante analogie d'un bout à l'autre de l'ancien continent.

« C'est donc d'après ce choix de mots qu'on jugerait la langue du peuple qu'il s'agirait d'étudier. S'ils diffèrent des mots qui, dans les autres langues, expriment les idées correspondantes, le peuple forme une race distincte. S'ils sont les mêmes, il tire son origine de la nation qui nomme les mêmes choses de la même manière, ou lui-même lui a donné naissance : il n'y a pas à balancer ; l'éloignement n'y fait rien ; le hasard peut produire la coïncidence de trois ou quatre expressions, jamais de trois ou quatre cents. C'est à l'historien à s'arranger pour l'expliquer : le philologue pose le fait et le constate. Il n'y a point de tradition qui puisse faire révoquer en doute une communauté d'origine établie de cette manière.

« Il ne suffit pas d'avoir porté son attention sur cette partie d'une langue, tout essentielle qu'elle est. Les mots qui expriment des idées secondaires, les noms des animaux domestiques, des métaux, des fruits, des plantes économiques, des instrumens aratoires, des armes, sont encore intéressans à examiner. La différence qu'ils offrent, et les rapprochemens dont ils peuvent être l'objet, doivent jeter du jour sur la manière dont un peuple s'est policé, et sur l'origine de ses connaissances. Le nom du *fer* est commun à deux idiomes de la Tar-

tarie, qui diffèrent beaucoup dans d'autres points essentiels; ceux du *cheval* et du *bœuf* sont aussi communs à des peuples de race diverse : mais ces analogies ne sont que secondaires; elles prouvent bien des rapports, des communications d'idées, mais non pas une origine commune, quand les mots essentiels n'y participent pas. Si l'on en rencontre dans ces derniers, il est superflu de s'apesantir sur les autres.

« Les titres de dignités, les termes qui ont rapport au gouvernement, ou à la guerre, ou à la législation, forment une troisième classe de mots qui peuvent offrir des ressemblances dans des langues qui diffèrent sous le rapport des deux classes précédentes. Ils attestent la conquête, la soumission forcée du peuple qui les a reçus, à celui qui les a donnés. Ainsi, à mesure que nous avançons, nos caractères deviennent progressivement moins importans : ceux-ci n'indiquent plus que des rapports de société à société, quand elles étaient déjà isolément établies, à une époque de leur existence qui ne saurait être très rapprochée de leur origine.

« Les expressions théologiques, les noms de divinités, ou de sacrifices, ou de fêtes, les mots abstraits désignant des idées morales ou métaphysiques, doivent encore être mis dans une classe distincte, et les ressemblances qu'on y peut trouver, prouveront, non une communauté d'origine, ou des rapports de voisinage, mais, selon l'occurrence, une communication qui peut n'avoir pas eu lieu immédiatement. On sait les voyages pénibles que fait entreprendre le zèle religieux à ceux qui sont animés de l'esprit de prosélytisme. Ni l'ambition, ni l'activité commerciale, n'ont jamais conduit les hommes aussi loin que ce desir, si louable après tout, quand il n'est souillé d'aucun intérêt étranger, de ramener les hommes à des opinions qui doivent faire leur bonheur dans le temps et dans l'éternité. C'est là la source de beaucoup d'analogies qui existent entre des langues qui d'ailleurs n'en offrent aucune. Ce ressemblances, quelque nombreuses qu'elles soient, ne prouvent

qu'une soumission morale qui peut ne pas remonter à une époque ancienne. Des mots de ce genre viennent tous à-la-fois, et ils ne sont pas de ceux qu'il faut compter pour apprécier les mélanges de races.

« Enfin, si l'on trouve dans la langue qu'on examine, des mots appartenant à une autre langue, mais qui puissent se rapporter à des notions de littérature, de grammaire, de rhétorique, ou à des sciences plus relevées; et si, du reste, les deux langues n'offrent aucune marque de consanguinité, on pourra assurer que l'un des deux peuples a reçu de l'autre des leçons qui ne prouvent nullement la communauté d'origine. Il arrive ordinairement, dans ce dernier cas, que la forme de l'écriture atteste ce que la ressemblance des mots indique. C'est aussi dans le cas de cette analogie particulière qu'il faut faire une plus grande attention aux formes grammaticales, aux désinences, aux particules, à la conjugaison, aux verbes auxiliaires, à la construction ou phraséologie : toutes choses qui sont de nature à s'introduire dans une langue par l'effet de l'influence que des écrivains imitateurs exercent sur leur idiome maternel.

« Voilà, ce me semble, les points principaux auxquels on doit s'attacher dans l'examen étymologique des langues. Je les résume en peu de mots. Les ressemblances de la première classe ou des mots primitifs prouvent la descendance d'une même souche; les différences prouvent, au contraire, la diversité d'origine. Celles de la seconde classe indiquent les rapports politiques; les troisièmes, la conversion religieuse; les dernières, les communications littéraires ou scientifiques. Des mots isolés ne prouvent rien du tout; s'ils sont en grand nombre, ils indiquent la fusion de quelques familles dans le sein d'une nation, l'établissement de quelques colonies; mais, dans tous les cas, il faut apprécier les analogies d'après le genre de mots qui les présentent, et peser avant que de compter. Du reste, les radicaux d'origine diverse sont, dans chaque langue mixte,

dans la proportion des individus de chaque race dont la postérité a formé la nation qui la parle, sauf la variété causée par la différence de civilisation qui a pu exister entre ces races et eu égard à l'avantage qui en est résulté pour une langue ou pour l'autre, et à la nature plus ou moins altérable de chaque idiome. En ne négligeant aucune de ces précautions, en faisant attention à d'autres particularités qu'il serait trop long d'indiquer, on peut sans doute tirer de grandes lumières du vocabulaire d'une nation pour retrouver son origine, et déterminer le nombre des races qui se sont réunies pour la former.

« Je sais qu'il y aurait lieu de faire des observations plus délicates, et des rapprochemens encore plus concluans, en examinant ces idiotismes, ou ces façons de parler irrégulières, qui ne peuvent coïncider chez deux peuples différens, que parce que l'un des deux les a communiqués à l'autre; ces acceptions variées et plus ou moins étendues d'un même mot, qui font qu'un seul signe répond à plusieurs idées, sortes de groupes de pensées renfermées dans une même expression, et où des hommes qui n'auraient aucun rapport ensemble, pourraient difficilement se rencontrer; ces dérivations métaphoriques, au moyen desquelles des termes désignant des êtres matériels, ou exprimant des actions physiques, sont affectés à des objets abstraits, ou aux opérations intellectuelles; enfin ces conventions qui déterminent certaines particules, certaines désinences, certaines constructions, à n'être que les marques des rapports qui existent entre les parties d'une phrase. Les analogies en pareil cas prouvent beaucoup, parce qu'on peut difficilement les attribuer au hasard. Les différences prouvent moins, parce qu'il est aisé de se convaincre, en examinant des langues partagées en plusieurs dialectes, que ceux-ci diffèrent quelquefois sur ces points moins essentiels, tout en conservant dans les mots mêmes la trace de leur commune origine. Aussi, indépendamment des difficultés inséparables d'un examen de

cette espèce où la connaissance approfondie d'un idiome est absolument indispensable, il est moins utile de s'y livrer, lorsqu'on se borne à étudier historiquement le vocabulaire d'une nation pour assigner la race ou les races d'où elle est issue, que quand on veut puiser dans ses productions littéraires des notions exactes sur son goût, son génie et son caractère. »

Malheureusement pour l'ethnographie et pour l'étude des langues, les voyageurs anciens et modernes, trop occupés à rechercher des échantillons de minéraux et à composer des herbiers et des collections d'histoire naturelle, ont presque entièrement négligé de recueillir les vocabulaires des différentes nations qu'ils ont visitées. On n'a des grammaires que d'un petit nombre de langues, et plus de deux tiers des idiomes connus manquent entièrement de vocabulaires. A l'egard de l'autre tiers l'ethnographe doit bien souvent faire ses comparaisons sur de minces vocabulaires de vingt à trente mots, et quelquefois même il doit se contenter des dix premiers noms de nombres. C'est à la vérité bien peu, mais, généralement parlant, faute d'autres élémens, c'est encore assez pour décider provisoirement, si les peuples qui parlent les langues auxquelles ces nombres appartiennent, doivent être rangés ou non dans la même famille. Les termes numériques présentant des idées abstraites et ne donnant aucun accès à des mots imitatifs que le hasard, quelquefois, peut introduire dans deux ou plusieurs idiomes d'ailleurs très différens, on peut être certain, lorsque les termes qui expriment les dix premiers nombres sont entièrement différens dans deux ou plusieurs langues, que ces langues sont entièrement différentes. Les différences observées dans cette classe de mots prouvent encore plus que les ressemblances, puisque nous voyons tout le règne des langues indo-germaniques, qui comprend tant de familles et dont le domaine ethnographique s'étend depuis les bords du Gange jusqu'en Islande, n'offrir ces dix mots dans tous ses nombreux idiomes

qu'avec de simples différences de terminaisons et presque jamais de racines. Nous ajouterons aussi que MM. Lewis et Clark en comparant le vocabulaire wahclellah (767) avec celui du chinnook (765) trouvèrent que les noms de nombres étaient absolument les mêmes, tandis que les autres mots étaient essentiellement différens.

Comme nous l'avons vu, pour juger de l'analogie des langues, il ne suffit pas seulement de comparer leurs vocabulaires respectifs, il faut aussi étendre la comparaison à leurs grammaires : ces deux moyens pris isolement pourraient donner les résultats les plus erronés. La grammaire pehlvi (6) est presque identique avec la persane, tandis que la masse de ses mots sont sémitiques; on peut en dire autant du turk (124) dont la grammaire est presque semblable à celle du hongrois, tandis que la masse de ses mots dérive d'une souche entièrement différente. L'omagua (493), dans la famille guarani, et l'anglais (180) dans la famille germanique, offrent le même phénomène; leur matériel, c'est-à-dire les mots, sont en grand nombre guaranis dans l'un, germaniques dans l'autre, mais leurs grammaires, à quelques exceptions près, diffèrent essentiellement par le manque de formes et par leur simplicité, des grammaires des autres idiomes de leurs familles respectives. Le savant M. Bopp observe que le bengali (68), qui est justement celui des idiomes dérivés du sanskrit qui a subi le moins de mélanges étrangers dans la masse de ses mots, offre avec la grammaire sanskrite moins d'analogie que celle qui existe entre la grammaire de ce dernier idiome et les grammaires grecque, latine, allemande et persane. De même, en ne regardant que la seule grammaire sans faire attention aux mots, on trouverait que le russe a plus d'analogie avec le latin que l'italien, et le chinois plus avec l'hébreu que celui-ci avec l'arabe. Dans de pareils cas, nous avons toujours donné la préférence aux mots, qui sont incontestablement la partie essentielle d'une langue, et celle d'après laquelle on doit la classer; car, comme l'a très

bien dit le savant M. J. Klaproth « les racines et les mots sont l'étoffe des langues, qui reçoit la forme de la grammaire; ils restent toujours ce qu'ils sont comme le diamant qui reste toujours diamant, soit qu'on le coupe en brillant, en rose ou en simple diamant ». C'est d'après ce principe suivi inaltérablement dans la rédaction de notre Atlas, que nous avons classé le pehlvi avec les idiomes sémitiques, l'omagua avec les guaranis et l'anglais avec les germaniques.

Que dirons-nous de la prétendue famille indo-germanique, dans laquelle de grands philologues classent tous les idiomes qui forment nos familles sanskrite, persane, arménienne, slave, germanique et thraco-pélasgique, auxquelles d'autres philologues non moins célèbres ajouteraient aussi nos familles géorgienne, basque et celtique? Si l'on se contente d'un petit nombre de rapports pour ranger dans la même famille des idiomes d'ailleurs très différens, nous ne doutons pas que de nouvelles recherches, faites avec soin sur d'autres langues, n'en augmentent encore considérablement le nombre, et que nous ne soyons obligés de classer dans cette prétendue famille plus de la moitié des langues de l'Asie, toutes celles de l'Europe et peut-être quelques-unes de l'Afrique et de l'Amérique? Mais qui ne voit pas les conséquences d'une pareille classification? Ce serait tout confondre que de l'admettre. Nous pensons que dans l'ethnographie comme dans l'histoire, il faut subdiviser pour éviter la confusion et pour pouvoir, dans la prodigieuse quantité d'idiomes différens que cette science nouvelle nous présente, assigner à chacun la place qui lui convient. Nous avons donc borné le nom de *famille* à un groupe d'idiomes qui ont une grande affinité entre eux, tels que ceux qui forment la famille sanskrite, la famille greco-latine, la famille germanique, la famille slave, etc.; nous étendons celui de *règne* à un groupe de plusieurs familles dont les langues conservent encore une affinité manifeste entre elles, quoique moindre que celle qu'ont entre eux les idiomes appartenant à une même famille. Mal-

heureusement ce système, qui nous paraît le seul qui puisse mener à des résultats positifs et sûrs, ne peut, dans l'état actuel de l'ethnographie, être appliqué qu'aux seules langues qui forment la prétendue famille indo-germanique. Des recherches ultérieures mettront sans doute nos successeurs en état de l'étendre aux langues encore si peu connues de l'Afrique et de l'Amérique.

La complication des formes grammaticales, les modifications que subit le verbe selon la nature de son origine, et la multiplication des *affixa* et *suffixa* qu'on observe dans les langues les plus riches et les plus polies de l'Amérique, depuis le Groenland jusqu'à la Patagonie, est trop importante pour qu'elle puisse échapper à quiconque entreprend une classification générale des langues, et elle est sans doute trop compliquée pour qu'on puisse l'attribuer au simple hasard. Il nous semble qu'on pourrait former un règne de toutes ces langues de l'Amérique, qui offrent ce caractère particulier dans leurs formes grammaticales, caractère que le célèbre baron Alex. de Humboldt a très bien indiqué en les appelant *langues par agglutination*. On pourrait subdiviser ce règne en familles, comme nous l'avons déjà fait pour les langues qui forment la prétendue famille indo-germanique. Nous croyons que si l'on avait sur toutes les langues de l'Amérique les mêmes matériaux que l'on possède sur celles comprises dans le règne indo-germanique, le Nouveau-Continent nous offrirait au moins huit ou dix règnes ethnographiques. Vouloir tracer maintenant les limites de ces règnes, ou seulement vouloir en déterminer le nombre et les nommer, ce serait, il nous semble, tout confondre. Plus de la moitié des langues de l'Amérique sont encore ce que les botanistes appellent *incertæ sedis*. Dans les recherches auxquelles nous avons dû nous livrer pour la rédaction de nos tableaux, nous avons déjà saisi plusieurs fils de cet immense réseau, mais nous n'osons en faire usage, convaincus que nous sommes de l'inutilité de tous nos efforts dans l'état actuel de la linguistique. Nous

devons même avouer que plusieurs de nos familles de l'Amérique, comparées aux familles de l'Asie et de l'Europe, sont plutôt des règnes que des familles. En effet, si, d'après l'opinion du baron de Humboldt, il existe entre l'arawaque (585) et le caribe (576) les mêmes rapports qu'il y a entre le grec (159) et le persan (35), entre l'allemand (169) et le sanskrit (40), tandis que les rapports du chaymas (577) au tamanaque (582), ressembleraient à ceux qui existent entre l'allemand et le suédois (177) ou entre l'allemand et l'anglais (180), notre famille caribe-tamanaque serait plutôt un règne qu'une famille. Quant aux règnes ethnographiques que présentent les autres parties du monde, nos recherches nous en ont signalé plusieurs; mais ici, comme à l'égard des langues américaines, nous n'osons pas non plus en tracer les limites, ni même les nommer tous. Nous nous bornerons seulement à signaler à l'attention des philologues le règne des langues transgangétiques, qui nous paraît, même dans l'état si imparfait de la linguistique, être assez bien caractérisé; celui des langues tartares, auquel on pourrait joindre d'autres idiomes de l'Asie et de l'Afrique, quand on en connaîtra mieux les grammaires respectives; et le règne des langues malaises, qui nous paraît aussi assez bien déterminé. Peut-être l'Afrique, l'intérieur des grandes îles de l'Océanie Occidentale et celui de l'Australie, nous offriront-ils cinq ou six autres règnes ethnographiques, non moins importans peut-être et non moins riches en formes grammaticales et en langues différentes que ceux que nous venons de nommer. Mais, nous le répétons encore, ce ne sont que des conjectures, et c'est comme telles que nous les donnons. Aussi nous sommes-nous bien gardés d'introduire dans notre Atlas aucun de tous ces règnes.

Comme il n'existe pas une mesure absolue de parenté entre les idiomes, et que leurs degrés de parenté offrent des nuances presque infinies, il est impossible de suivre inaltérablement la même marche; elle varie et doit varier avec le degré d'affinité des différentes langues entre elles. Ainsi les langues slaves

nous offrent entre elles des analogies bien plus nombreuses que celles que présentent les idiomes thraco-pélasgiques, et ceux-ci plus que les langues ouraliennes.

Mais afin que nos lecteurs puissent se former une idée des différences parfois immenses qu'offrent entre eux des dialectes d'une même langue, nous allons leur donner la liste des mots suivans, que nous devons à l'obligeance de M. Heiberg, un des plus savans collaborateurs de la Revue Encyclopédique, et auteur des lettres d'un Norwégien de la Vieille-Roche, publiées à Paris en 1822. Ces différences sont d'autant plus remarquables, que dans les 26 mots comparés dans nos vocabulaires et dans les deux temps du verbe *être*, le norwégien moderne (178) ne diffère du danois que seulement dans la prononciation des mots suivans : *eau*, *nez*, *sept* et le pronom *je*. Cet exemple nous dispensera de faire la même chose à l'égard d'autres langues, et particulièrement de celles comprises dans la famille slave, dont les mots classés dans nos tableaux polyglottes n'offrent presque pas de différence entre une langue et l'autre.

Français.	Norwégien moderne.	Danois.
Eau.	Vatn.	Vand.
Nez.	Nase.	Nœse.
Sept	Sju.	Syv.
Je suis.	Œg er.	Jeg er.
Noir	Svart	Sort.
Mou.	Myg.	Blöd.
Bouleau	Björk.	Birk.
Ours.	Bamse.	Bjorn.
Mouton	Smale (dans la province de Bergen).	Faar.
	Sou (*idem* dans la partie méridionale).	
Coq de bruyère.	Orre.	Urhoue.
Créme.	Rôinme	Flode.
Montagne.	Berg.	Bjerg.
Fleuve	Elv	Flod.
Pin (arbre).	Furu	Fyrre.

Français.	Norwégien moderne.	Danois.
L'aulne (arbre).	Elder.	Elle.
Navet.	Næpe.	Roe
Araignée	Spindel.	Edderkop.
Loup.	Varg ; Graabeen.	Ulv.
L'élan (animal).	Elg.	Elsdyr.
La renne (id.)	Reen.	Rensdyr.
Loir.	Queld	Aften.
L'écorce.	Naver.	Bark.
Corbeau.	Korp.	Ravn.
La pie.	Skjære.	Skade.
Le coucou.	Gauk.	Gjög .
Le dauphin.	Springer.	Marsvin.
Le lynx.	Gaupe.	Loss.
Garde-manger.	Stabur	Fadebur.
Etable	Fjôs	Kostald.
Chute d'eau.	Foss.	Vandfald.
Tailler (du bois).	Felje.	Snitte.
Sauterelle.	Engespræt.	Græshoppe.
Le grillon ou cricri . .	Sirisse.	Faarekylling.
L'hirondelle.	Sulu.	Svale.
Lin.	Liin.	Itör.
Le ver.	Mak.	Orm.
Blanc	Quit (dans la province de Bergen).	Hvid.
La mousse.	Mosse.	Mus.
L'hermine.	Rôskat.	Lækat.
Le pavot.	Mue.	Valmue.
Papillon	Marihône	Sommerfugl.
Veau marin.	Kobbe.	Sælhund.
Grenouille.	Frosk.	Fôre.
Groseille.	Vinbær.	Ribs.
Framboise	Bringebær.	Hinbor.
Ecureuil.	Ikorn.	Egern.
Verrat.	Gragalte.	Orne.
Taupe.	Vond.	Mulhvorp.
Grive.	Fjeldtrost.	Kramsfugl.
Amidon	Amdam.	Stivelse.
Planche.	Bord.	Bræde.

Français.	Norwégien moderne.	Danois.
Tricoter.	Knytte.	Strikke.
Cumin	Karvi	Kummen.
Jeune fille.	Gjente.	Pige.
Jeune garçou.	Pill.	Dreng.
Domestique mâle.	Dreng.	Fjener.
Vieillard	Gubbe	Olding.

Il y a un grand nombre de langues que nous avons rangées parmi les dialectes d'autres langues, dans la crainte où nous étions que l'on ne nous reprochât de multiplier excessivement leur nombre. Entre autres nous nommerons le *ruk'heng* et le *barma* que nous avons regardés comme deux dialectes de la langue *ruk'heng-barma* (91), tandis que d'après ce qu'on a publié sur ces prétendus dialectes dans le vol. X des *Asiatic Researches*, il nous paraîtrait plus convenable d'en faire deux langues-sœurs. C'est par la même raison que nous avons classé comme tels plusieurs dialectes du wogoule (201), de l'ostiaque (202) et d'autres idiomes ouraliens, malgré les grandes différences que nous a offertes la comparaison de leurs vocabulaires, et que nous avons signalées dans l'article relatif à cette famille. C'est encore par le même motif que nous n'avons pas séparé le frison (172) ancien du frison moderne, malgré les changemens et le mélange subis par ce dernier, qui doivent, selon nous, le rendre bien différent du premier.

On pourrait en dire autant des prétendus dialectes de l'algonquino-chippaway (818) et du cheppewyan propre (821) ainsi que d'un grand nombre de dialectes de plusieurs autres idiomes lennappes et d'autres familles, comme nous l'avons indiqué dans l'Atlas et dans le chapitre de cette Introduction qui s'y rapporte. Nous croyons que la prétendue identité de langue observée par Hearne et autres dans le nord de l'Amérique, ne vient que de l'espèce de *lingua franca* en usage parmi les différentes nations de ces vastes contrées; mélange bizarre

d'algonquin, de chippaway, d'ottawa et de potawatomi, que la nécessité a rendu familier à tant de peuples, qui n'ont d'autre moyen pour se comprendre que le langage des signes, ou ce jargon, dont le domaine s'étend presque d'un océan à l'autre, et depuis les rives du golfe du Mexique presque jusqu'à l'embouchure du Mackenzie.

L'isolement dans lequel nous avons laissé plusieurs langues n'est peut-être qu'apparent. Pour un grand nombre, il est sans doute la conséquence du manque de renseignemens et de vocabulaires de ces langues. D'autrefois cet isolement est la conséquence de leur nature mélangée, qui tenant à deux ou trois familles différentes, sans que l'état imparfait de la linguistique puisse encore indiquer quelle est la partie du mélange qui est la prépondérante, oblige l'ethnographe de les laisser provisoirement isolés. C'est ce que nous avons fait à l'égard d'un grand nombre d'idiomes et entre autres du maquiritare (591), qui d'après M. de Humboldt serait un mélange de maypure et de caribe. Peut-être avant peu des voyageurs ou des missionnaires, en recueillant les élémens nécessaires pour comparer ces idiomes isolés avec d'autres connus, obligeront l'ethnographe à les ranger dans quelques-unes des familles connues.

La plus grande confusion règne parmi les voyageurs, les missionnaires et les philologues qui, parlant des langues, veulent par des exemples tirés des langues connues, nous donner une idée des idiomes qu'ils ont entrepris de nous faire connaître. C'est ainsi que, tandis qu'un missionnaire espagnol compare les différens idiomes de Manille, aux dialectes lombards, silicien et toscan, un autre missionnaire (Fr.-Gaspard de Saint-Augustin) dit que toutes ces langues sont des dialectes d'une langue générale, de la même manière que l'attique, l'ionique et l'éolique sont des dialectes du grec, ou comme l'italien, le portugais, l'espagnol et le français qui dérivent tous du latin. Plusieurs savans distingués ne regardent ces quatre dernières langues que comme de simples dialectes du latin. Le sa-

vant Hervas considère comme des dialectes des idiomes que Weigl regarde comme des langues. Les langues loango et congo (276 ; 279) diffèrent entre elles selon M. Vater, comme l'anglais (180) du danois (178), tandis que le congo (279) ne différerait de l'angola (280) selon l'Histoire Générale des voyages que comme le portugais (166) du castillan (165), ou plus exactement comme le vénitien du calabrais (163). Selon les missionnaires, le tonquinois diffère du cochinchinois (96) comme le portugais du castillan. Un savant missionnaire, auteur anonyme d'une excellente description du Tibet, rédigée vers le commencement du 18e siècle, dit que le langage des livres diffère du langage ordinaire de cette région comme le latin diffère de l'italien. Tandis que Anquetil assure que le telinga (66) s'approche le plus du sanskrit (40), Sonnerat trouve que dans le telinga et dans le tamoule (64) il y a à peine quelques traces de la langue sacrée des Brahmanes.

Les anomalies les plus extraordinaires et les plus bizarres contribuent parfois à faire paraître très différens des idiomes, qui ont entre eux la plus grande analogie. Selon Mariner, qui a publié la grammaire et le dictionnaire tonga, cet idiome emploie très souvent la figure que les grammairiens nomment *antiphrase*, non pas ironiquement, mais dans les circonstances les plus communes et les plus sérieuses. Ceux qui le parlent, pour dire qu'une chose est bien grande, disent qu'elle est petite; pour dire *je vous aime beaucoup*, ils disent *je ne vous aime point*. Or si l'on voulait juger du degré de parenté qu'a le tonga avec l'idiome de taïti, par la comparaison de semblables phrases, il est certain qu'on en tirerait les conséquences les plus fausses. On connaît des peuples qui ont différentes manières de compter selon les différens objets de leurs calculs. Les Chamorres (381) n'ont pas moins de trois séries de mots différens, dont ils emploient la première pour indiquer le nombre des personnes, des animaux et de toutes sortes d'objets, la seconde lorsqu'il s'agit de monnaies, et la troisième lorsqu'il

est question de mesures, telles que brasses, pieds, etc. Les Maypures (611) donnent des terminaisons différentes à leurs noms de nombre, selon qu'ils se rapportent à des hommes, à des animaux, à des habits ou à d'autres objets. On observe à-peu-près la même chose chez les Arawaques (585). Les Chamorres même ont trente noms différens pour désigner chaque jour du mois. Ces usages extraordinaires et plusieurs autres que nous avons indiqués ailleurs, signalent aux philologues une des nombreuses sources d'erreurs auxquelles sont exposés les voyageurs, qui recueillent leurs vocabulaires chez une nation, dont ils ne connaissent pas la langue et qui ne connaît pas la leur.

Mais que dirons-nous des langues mélangées? Nous avons vu qu'un grand philologue, qui a fait beaucoup de recherches sur ce sujet, ne connaît aucune langue sans mélange. (Voyez à la page 3). Ce sujet nous menerait trop loin si nous voulions exposer tous les faits aussi curieux qu'importans que la rédaction de nos tableaux ethnographiques nous a donné occasion de découvrir ou de rapprocher. Nous nous bornerons seulement à en signaler quelques-uns, afin d'inspirer plus de confiance pour la classification que nous avons suivie dans l'Atlas, et pour faire sentir combien de difficultés nous avions à vaincre pour ne pas nous égarer dans le labyrinthe que nous offraient la prodigieuse multiplicité des idiomes et les nuances presque infinies produites par leurs mélanges.

Sans parler de la langue anglaise, qui présente peut-être l'exemple le plus frappant d'une langue essentiellement mélangée, et qui donne, selon le savant M. J. Klaproth, l'idée la plus exacte de la manière dont se sont formés le mongol (121), le mantchou (119) et autres idiomes mélangés; sans faire mention du persan (35) et du turk-osmanli (124), qui doivent à l'islamisme le grand nombre de mots arabes qu'ils ont adoptés; sans compter le prucze (189), le lithuanien (190) et le lette (191), dont un savant philologue, M. Watson, a calculé

les élémens respectifs; nous observerons qu'il y a une foule d'idiomes ou, pour parler plus exactement, de jargons populaires, dont la classification est un problème des plus difficiles à résoudre, lorsqu'ils n'ont pas été le sujet de recherches spéciales de quelques savans philologues; et c'est malheureusement le cas du plus grand nombre. Comment indiquer le dialecte allemand ou slave, auquel appartient le jargon parlé dans plusieurs cantons de la Silésie autrichienne, si l'on ne sait pas même s'il faut le ranger avec les idiomes slaves ou bien avec les idiomes allemands? Composé de mots appartenant aux familles slave et allemande, ce jargon est inintelligible à tous ceux qui ne sont pas nés dans le pays. Comment essayer de classer le jargon des îles Fœroer (176), qui selon M. Lyngbye, qui visita en 1817 cet Archipel, est un mélange de mots islandais, norwégiens et danois avec des inflexions et des tournures toutes particulières, qui le rendent inintelligible aux Islandais, aux Norwégiens et aux Danois? On pourrait presque en dire autant de l'allemand, que parle l'intéressante peuplade que M. le baron de Welden vient de faire connaître dans sa belle description du Mont-Rosa, dans laquelle ce savant ingénieur dit, que les habitans de Riva barbouillent l'allemand, l'italien et le français (le roman? 162). Quelle place devra-t-on assigner à l'*ovrastchennoï*, parlé dans le gouvernement de Mohilew aux environs de Mstislaw et de Propoisk, mélange bizarre, selon Campenhausen, de russe, de polonais, d'allemand, de latin et de walaque? Où classer le *zinzare* ou *macédo-valaque* (167) de la Hongrie, mélange non moins bizarre de valaque, de grec et de slave, dont M. Bojadschi a publié dernièrement à Vienne une grammaire. Dans quelle famille rangera-t-on l'idiome des *Houcoules*, peuplade de 30,000 âmes vivant dans les monts Karpathes, entre la Pologne, la Hongrie et la Bukowine, que l'on dit être un mélange de hongrois, de bulgare, d'allemand et de polonais sur un fond russe?

Comme c'est surtout la langue de la mère que les enfans apprennent le mieux, nous ne doutons pas que le prétendu anglais, que parlent les nombreux descendans des employés de la compagnie anglaise du nord-ouest mariés aux Américaines, n'offre un alliage le plus barroque des langues si différentes de leurs parens. Nous croyons qu'on pourrait en dire autant du prétendu français que parlent les habitans du village de la Prairie du Chien sur les bords du Mississipi et ceux d'un autre village non loin de la baie verte du lac Michigan, étant le fruit de l'union des Français-Canadiens avec les femmes indigènes. Nous croyons aussi qu'on pourrait ranger à côté de ces jargons les prétendus dialectes anglais, français, hollandais, espagnol, portugais, que parlent un grand nombre d'Africains, d'Américains, de métis et de mulâtres dans les Amériques Anglaise, Française, Néerlandaise, Fédérale, Espagnole et Portugaise. Ces jargons présentent le matériel de ces différens idiomes européens avec la syntaxe et la construction propres aux langues de ces peuples américains et africains.

Le besoin de se faire entendre donne lieu parfois à la création de certains jargons, dont le domaine s'étend par la suite sur des espaces immenses. C'est ainsi que nous voyons la *lingua franca*, mélange de plusieurs dialectes des langues romane (162), italienne (163) et arabe (9) être devenue le moyen de communication entre les naturels et les différentes nations étrangères qui fréquentent les ports ottomans et barbaresques de la Méditerranée. C'est ainsi, que la prépondérance politique exercée pendant long-temps par les Portugais le long des côtes orientale et occidentale de l'Afrique et méridionales de l'Asie a fait naître un jargon formé de portugais mêlé aux mots des langues africaines et asiatiques parlées le long de l'Océan, de la mer des Indes et de celle de la Chine. C'est ainsi enfin que dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord l'algonquino-chippaway (voyez à la page 35) est devenu la langue universelle entre les peuplades sauvages qui errent dans ses vastes solitudes.

D'autres fois, c'est le caprice ou d'autres motifs qui font naître des jargons, ou même des idiomes, qu'on peut regarder comme de véritables *curiosités* de la linguistique, et dont quelques-uns se refusent à toute classification. Telle est la langue *balaïbalan*, qu'un des plus grands orientalistes vivans, M. Silvestre de Sacy, nous a fait connaître dans ses *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi;* langue qui, selon ce grand philologue, fut inventée à l'usage des sofis vers l'an 1000 de l'hégire par le scheikh Mohyi. Pour que l'on pût acquérir l'intelligence des matières que ce littérateur mahométan avait traitées dans cet idiome factice, il avait lui-même réuni en détail, dans un volume, les racines balaïbalanes, les mots dérivés de ces racines, suivant une analogie constante, ceux qui n'en sont pas dérivés et les synonymes; il y avait aussi expliqué la grammaire, tant la partie étymologique que la syntaxe, la rhétorique et les expressions techniques. Nous avons vu les Circassiens (31) inventer le *farchipsé*, en intercalant aux mots du langage commun *ri* ou *si* entre chaque syllabe. Le savant Seetzen rapporte d'après des notes extraites des voyageurs et des géographes arabes anonymes, que les habitans de la ville de Phelhân, dépendante du gouverneur de Hormus, se servent d'un dialecte particulier, en ajoutant à chaque mot la syllabe *la*. Nous trouvons dans l'édition espagnole du *catalogo de las linguas* de Hervas, que les Bohémiens (57) de l'Espagne et de l'Italie, ayant presque entièrement oublié leur langue, se sont formé un langage factice appelé *gerigonza* ou *ziriguenza*, composé de quelques mots inventés et d'autres empruntés à l'espagnol et à l'italien, mais dont ils ont altéré la signification ou interverti les syllabes, afin que ce fût un langage intelligible à eux seuls; à la page 313 du IIIe volume de cet ouvrage, il en donne même plusieurs exemples. Selon l'intéressante description des îles Shetland par M. J. Laing, les pêcheurs de cet Archipel, une fois à la mer, font usage d'un vocabulaire particulier

pour cette occasion ; à peine un seul objet conserve-t-il son nom. La plupart des mots sont d'origine norwégienne, parce que les hommes de cette nation jouissent de la réputation d'avoir été des pêcheurs heureux. C'est encore à cette classe qu'appartiennent le jargon des étudians des universités de l'Allemagne, dont un grand nombre de mots diffère tant de la langue écrite et parlée; celui connu sous le nom de *Rothwelsche* (169), que nous n'avons rangé avec le haut-allemand, que pour suivre l'opinion communément reçue, et plusieurs autres qu'il serait trop long d'indiquer.

C'est encore ici qu'il nous paraît convenable de dire un mot de ces langues très mélangées, que nous n'avons pas osé classer dans l'Atlas, mais qui n'en ont pas moins une existence réelle. Ce sont les langues que parlent les femmes chez plusieurs nations de l'Amérique, dont la souche paraît avoir été l'idiome que parlait le peuple détruit par la nation chez laquelle on observe cette singularité. Nous l'avons déjà signalée, dans nos tableaux chez les Chiquitos (463), les Mbayas ou Guaycurus (545), les Moxos (612) et les Caribes (576). Selon M. Vater le mixteca (697) aussi offre des différences entre le langage des femmes et celui des hommes. Nous ajouterons à cette occasion, qu'on observe quelque chose de semblable dans la ville de Curuguaty au Paraguay; selon Azara, les femmes n'y parlent jamais que le guarani (490) et les hommes de tout âge n'emploient que ce langage avec elles, tandis qu'entre eux ils parlent toujours espagnol. Cela paraît d'autant plus extraordinaire, quand on sait, que tous les autres Espagnols du Paraguay parlent toujours le guarani, et qu'il n'y a que les plus polis qui sachent l'espagnol. Chez les Mandingo (230) en Afrique, selon M. Vater, les hommes dans certaines circonstances parlent aussi une langue qui n'est pas comprise par les femmes. Mais afin que nos lecteurs puissent se former une idée des grandes différences qu'offre la langue des femmes, comparée à celle des hommes, nous allons leur donner une petite

liste de mots que nous devons à l'extrême obligeance de M. Malte-Brun, qui dans ses savantes recherches sur le caribe a eu occasion de les recueillir; il nous observe qu'il les a tirés du dictionnaire français-caraïbe du père Breton, publié à Auxerre en 1666.

Mots Français.	Langue des Hommes.	Langue des Femmes.
Baigner.	Nicobi	Acaoüa. . . . . . .
Baiser.	Achourourouni	Apoullatoni.
Callebasse.	Mouloutoucou.	Commori.
Camagnac (racine).	Iouboüe.	Camagnem.
Canard	Louboüe	Canarou. . . . . . .
Carbet.	Tinobone.	Raboüi.
Chair.	Tibonum.	Tekêric.
Davantage.	Taïti.	Abáala.
Dent	Iiepa; ieri.	Nary . . . .
Dsecente.	Ioüatéléli.	Aralironi.
Dur.	Teubéeli.	Teleti.
Effarouché.	Telenaáli.	Mechebeti.
Femme.	Oüelle	Inharou. . . . . . .
Fiente.	Oüatte.	Itica.
Hier.	Cognále.	Oulinanca.
Homicide.	Tiouéleti.	Aparouti.
Huile.	Calaba	Iliem. . . . .
Lune.	Nonum.	Cati.
La main droite.	Nihaon.	Nacouragle.
La main gauche.	Ibouere.	Noubàana.
Père	Babaiouman.	Noucouchili. . . . .
Mère.	Ichanum.	Noucouchourou.
Nuit.	Huétou.	Ariábou.
Oeil.	Enoulou.	Axou.
Opérer	Anira.	Ateca. . . . .
Opération.	Anironi.	Atecacani.
Soleil.	Huéyu.	Cachi.
Terre.	Nonum.	Monha.
Vent.	Bebeiti	Meméeli. . . . . . .

Nous ne pouvons pas nous dispenser de dire un mot sur les langues primitives et dérivées. Dans l'état actuel de la linguis-

tique, nous croyons que nous n'avons rien de mieux à faire que de rapporter un passage de M. Abel Rémusat, qui nous paraît exposer en peu de mots, et avec une grande précision, tout ce que l'on peut dire de moins vague sur ce sujet, aussi difficile que délicat. Nous l'empruntons à la page 280 de ses *Recherches sur les langues tartares.* « Véritablement les philologues ne sont pas bien d'accord sur les marques auxquelles on peut reconnaître un dialecte antique et primitif: mais il semble, d'un côté, qu'une grammaire extrêmement simple, telle qu'est celle du chinois, tienne de plus près aux premiers âges du monde, et, de l'autre, qu'un système savamment construit, comme celui du samskrit, indique d'une manière différente une aussi grande ancienneté, en attestant les efforts successifs et prolongés d'un grand nombre d'écrivains, et leurs travaux tournés, pendant des siècles, vers le perfectionnement d'un même idiome. Entre ces deux extrêmes, qui caractérisent également l'antiquité, en conservant, l'un, la trace de cette simplicité native qu'on est disposé à prêter aux premières sociétés; l'autre, cette tendance aux idées abstraites et métaphysiques qui dirige, pendant une certaine période, les écrivains et les philosophes chez les peuples raisonneurs; entre ces deux types vient s'arranger la foule des idiomes secondaires, combinaisons variées, ouvrage du hasard et de l'inconstance, altérés par l'ignorance, ou réformés par le savoir. Cette marche souvent inaperçue, qu'on nomme usage par rapport à son état actuel, fait faire aux idiomes trop simples les additions que réclame le besoin de s'exprimer clairement, et retranche de ceux qui sont trop compliqués, les règles minutieuses ou délicates dont l'observation est trop difficile ou trop embarrassante. De la première manière s'est formé, par exemple, le dialecte chinois qu'on nomme *kouan-hoa*, ou langue parlée; et de l'autre sont venues, si je ne me trompe, les différentes langues de l'Inde ou des contrées voisines, dont le samskrit fait la base. »

Au reste, la division que nous avons faite des différentes

familles et la démarcation que nous nous sommes cru obligés de tracer entre ce que nous appelions des langues et ce que nous qualifions de dialectes, n'est qu'un essai. Cependant cet essai, qu'on n'avait encore fait d'après un plan raisonné que sur un petit nombre de langues, restait encore à faire sur la grande masse des idiomes connus, malgré la nécessité sentie par tous ceux qui s'occupent de l'étude générale des langues et de leur classification. Nous l'avons entrepris, parce que, sans partir de ce principe fondamental, toute classification générale des peuples et des langues aurait été illusoire. Mais, comment fixer les formes de ce qui est indéfini par sa nature, et comment déterminer les différences que l'on doit admettre entre des dialectes, des langues dérivées ou sœurs et des langues mères? Nous sentons autant que personne ces difficultés, nous avons essayé de les surmonter, en consultant les différens auteurs et les ouvrages où l'on trouve des renseignemens sur les langues actuellement connues, et en soumettant les résultats de nos longues et pénibles recherches aux savans très distingués, qui ont bien voulu honorer notre ouvrage de leur coopération. Mais, nous ne nous abusons pas; nous ne voyons dans notre travail qu'un essai. Quant à l'objection que l'on pourrait nous faire de multiplier trop le nombre des langues en classant comme telles de simples dialectes, nous observerons, que pour regarder la plupart des idiomes classés dans nos familles comme des dialectes d'une même langue, il faudrait aussi nommer le latin un dialecte du grec et le suédois un dialecte de l'allemand. « Lorsqu'il s'agit de l'affinité des langues, dit le célèbre baron de Humboldt, on ne doit pas oublier que ces affinités peuvent être très diversement graduées, et que ce serait tout confondre que de ne pas distinguer entre de simples dialectes et des langues d'une même famille. »

A l'exemple du savant philologue que nous venons de nommer, nous n'avons pas quelquefois hésité à classer comme deux

langues différentes les idiomes parlés par deux peuples dont les noms paraissent presque identiques. On a plusieurs exemples qui démontrent que des nations homonymes parlent des langues qui appartiennent à deux familles entièrement différentes; nous n'en citerons que quelques-uns : les Ougoures ou Ouigoures finnois (192*) et les Ouigours turks (124), les Guayana de la région Guarani-brésilienne (488) et les Guayanos de l'Orénoque (583); le bali ou pali (41), idiome éteint, compris dans la famille sanskrite, et le bali (326), qui appartient à la famille malaise; le koïbale samoyede (134) et le koïbale ienisseï (141); l'aware caucasien (24) et l'avare finnois (204).

C'est d'après ces différens principes que nous avons classé toutes les langues connues, et par conséquent les peuples qui les parlent. Maintenant nous allons faire quelques remarques sur les différences importantes qu'offrent entre elles diverses langues; différences qui nous ont paru trop grandes pour les considérer comme des dialectes d'un seul et même idiome. Nous croyons ces remarques d'autant plus nécessaires que des personnes très savantes sous beaucoup d'autres rapports, mais étrangères à la linguistique, ou peu versées dans les recherches philologiques, nous ont soumis quelques observations sur nos distinctions d'arménien ancien et d'arménien moderne, de slawenski et de russe, de basa-krama et de javanais, et sur plusieurs autres idiomes que nous avons regardés comme tels, tandis que ces savans ne les considéraient que comme de simples dialectes d'une seule et même langue.

« On jugerait mal, dit le savant orientaliste M. Saint-Martin, dans une note qu'il a eu l'extrême bonté de nous donner, on jugerait mal des rapports et des différences qui peuvent se remarquer entre l'arménien (22) littéral et l'arménien vulgaire (23), en comparant une liste de mots quelconques. La plupart des mots de l'arménien littéral sont connus dans l'arménien vulgaire, où ils n'ont éprouvé que de légères altérations. Mais ce qui rend ce dernier langage tout-à fait diffé-

rent et même inintelligible pour les personnes qui ne connaissent que le littéral, c'est que de nouvelles acceptions, des déviations de sens se sont introduites en très grand nombre dans ce langage, que la grammaire et la construction des phrases sont totalement changées. Au lieu des phrases coupées et extrêmement variées de l'ancien arménien, on n'a plus que de longues périodes, à la manière des Turks, toutes composées régulièrement de la même façon, coupées symétriquement et selon les règles de la syntaxe turque. En outre, presque tous les mots turks peuvent être employés concurremment ou préférablement à leurs synonymes arméniens. On sent bien que des vocabulaires comparatifs ne peuvent instruire de ces particularités, qui sont cependant cause que ces deux idiomes présentent une si grande différence quand on les entend parler. »

Le même orientaliste, dans une autre note qu'il nous a donnée sur le persan ancien ou parsi (34), et sur le persan moderne (35), nous disait : « La différence qui existe entre ces deux langues n'est pas de nature à être comprise au moyen d'un Vocabulaire. Tous les mots essentiels sont les mêmes dans les deux idiomes; la différence porte principalement sur l'emploi de certaines locutions, dans quelques acceptions particulières, dans quelques expressions plus spéciales. De plus, dans le persan moderne, dans les livres bien plus encore que dans la langue parlée, on fait un usage excessif des mots arabes, de manière que souvent dans une phrase il n'y a rien autre chose de persan que les verbes et les prépositions. Tous les mots arabes peuvent être introduits dans un texte persan; la différence de grammaire s'oppose à l'introduction des verbes; alors on prend un substantif ou un nom verbal arabe; on le fait suivre d'un verbe auxiliaire persan, de sorte que cette réunion produit alors un nouveau verbe, mais dans cette composition, les deux parties constitutives restent distinctes. »

Les langues que nous avons classées dans la famille sanskrite, offrent, d'après le savant aperçu que la société des mis-

sionnaires Baptistes vient de publier, une famille dont les élémens diffèrent trop entre eux pour pouvoir regarder ces langues comme de simples dialectes. Cette qualification, d'ailleurs, ne saurait convenir qu'à un très petit nombre ; encore ne pourrait-elle être employée convenablement qu'en regardant comme des langues l'hindi, le bengali, le telinga, le malabare, le tamoule, l'orissa et autres idiomes : et alors il n'y aurait aucune raison pour ne pas regarder comme tels aussi les prétendus dialectes parlés dans les diverses provinces de cette vaste contrée. Tous ces idiomes principaux, et il n'y en a pas moins d'une trentaine, doivent être classés comme des langues sœurs, ou il faut renoncer à toute classification. En effet, tous ces prétendus dialectes, quoique ayant presque les neuf dixièmes de leurs mots en commun, la même construction, et ayant tous à-peu-près les mêmes rapports avec le sanskrit, n'en possèdent pas moins un assortiment complet de formes grammaticales pour les noms et pour les verbes, qui modifient beaucoup leurs racines communes, les rendent inintelligibles à tous ceux qui ne les ont pas étudiés. D'ailleurs, dès la plus haute antiquité, plusieurs de ces prétendus dialectes ont été regardés par les indigènes comme des langues, et plusieurs possèdent même des alphabets, qui, quoique dérivés du dewanagari, n'en sont pas moins différens les uns des autres. Mais un seul exemple rendra encore plus sensible notre raisonnement, et justifiera la classification adoptée dans l'Atlas. Vingt-neuf des 32 mots dont se compose l'oraison dominicale traduite en mahratte, ont les mêmes racines que les mots correspondans de la traduction en bengali. Mais sur les 119 syllabes qui forment les 32 mots mahrattes, il n'y en a pas moins de 59 qui diffèrent, dans le son, des syllabes correspondantes de la traduction bengali ; de manière que, tandis que ces deux traductions ont presque les mêmes mots, lorsqu'on les prononce, une moitié seulement des sons représente à l'esprit la même idée, et l'autre moitié, c'est-à-dire les terminaisons, altère ces dernières au point de

rendre le tout inintelligible. Cela ne paraîtra pas extraordinaire, si on réfléchit que les mots radicaux et les pronoms, qui sont presque semblables dans tous ces idiomes, ne transmettent à l'âme leur idée respective qu'après avoir subi dans chaque idiome la modification qui lui est propre. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'une chose, d'une qualité ou d'une action, qui peuvent être au singulier ou au pluriel, et affirmée, niée, conseillée, commandée ou défendue, il faut, dans chaque langue, apprendre tout cela par les terminaisons différentes données aux mêmes mots; terminaisons par lesquelles on transmet à l'âme l'idée de la chose, de la qualité ou de l'action avec les différentes nuances de sens que par leur moyen on parvient à distinguer dans ces mêmes langues. Au reste, nous renvoyons, pour de plus grands détails sur les langues formant la famille sanskrite, au chapitre III de cette introduction et au savant mémoire de la société des missionnaires Baptistes, où nos lecteurs trouveront assez de faits pour se convaincre de la nécessité de regarder tous ces prétendus dialectes du sanskrit comme autant de langues sœurs.

Ce que M. Abel Remusat dit dans ses Recherches sur les Langues Tartares (page 119) du *siao choue* ou *style familier* des Chinois, démontrera à nos lecteurs la nécessité où nous étions de classer dans notre tableau le kouan-hoa (110) et le kou-wen (109) comme deux langues, au lieu d'en faire deux simples dialectes. « Une simplicité, dit ce savant philologue, une simplicité quelquefois enfantine, mais le plus souvent une inimitable naïveté, forment le caractère distinctif de ce langage, qui est peut-être plus éloigné du chinois littéral, que celui-ci ne l'est du latin ou du français. Ici tous les rapports sont marqués, toutes les nuances sont exprimées; les sujets ne sont plus sous-entendus, ni les particularités de nombre ou de temps abandonnées à la sagacité du lecteur ou de l'auditeur. Les mots groupés en forme de polysyllabes, les substantifs affectés de désinences spéciales, les conjonctions et

es prépositions soigneusement mises à leur place, les adverbes distingués par des terminaisons, une foule d'auxiliaires et de mots analogues aux particules tant séparables qu'inséparables dans les verbes allemands, une construction enfin toujours conforme à l'ordre naturel des idées, font du chinois familier ou du *kouan-hoa* la plus claire comme la plus facile de toutes les langues. Mais si, grâce aux formes grammaticales dont, contre l'opinion vulgaire, on est toujours maître de faire usage en chinois, la conversation est loin de présenter l'obscurité qu'on lui a supposée, il pourrait n'en pas être de même du style des *King*, dont la principale beauté consiste peut-être à s'être entièrement refusé ce secours, et dont au moins l'énergie et la sublimité tiennent en grande partie à ce que chaque phrase, et pour ainsi dire chaque mot, renferment un sens absolu, et à ce que les auteurs et rédacteurs de ces antiques monumens, aussi riches d'idées qu'avares de mots, se sont bien gardés d'en prodiguer à l'expression des relations grammaticales, auxquelles il est presque toujours si facile de suppléer.

La grande famille des idiomes malais nous fournirait à elle seule de quoi faire une longue dissertation, si nous voulions exposer toutes les raisons que nous avons eues pour classer ses nombreuses langues comme nous l'avons fait dans le tableau XXIII[e]. Comme nous avons traité en partie ce sujet dans le chapitre VI, nous nous bornerons ici à signaler les différences importantes qui existent entre le *basa-krama* (324) et le *javanais vulgaire* (322), et nous les ferons suivre de quelques remarques générales sur celles qu'offrent entre eux des idiomes dont les mots, que nous avons choisis pour nos vocabulaires polyglottes, sont presque identiques ou diffèrent très peu, tandis que leurs grammaires et d'autres mots non moins importans présentent de très grandes différences.

Le basa-krama ou le javanais de cour et le javanais vulgaire n'offrent pas entre eux, comme on pourrait le croire, les différences que présentent la langue cultivée d'une nation et ses

dialectes ; ces deux langues sont étudiées et écrites également; elles ont toutes les deux des styles différens appropriés aux sujets qu'on a à traiter. Depuis long-temps elles ont toutes les deux une orthographe fixe et des règles déterminées. Quoique ayant une même grammaire, une même construction et plus d'un quart de la masse de leurs mots en commun, elles n'en sont pas moins deux langues tellement différentes, que ceux qui ne les ont pas apprises ne peuvent les comprendre. Les principaux points dans lesquels ces langues s'éloignent l'une de l'autre, sont l'orthographe, les terminaisons des mots communs à toutes les deux, les affirmations et les négations, les pronoms, les prépositions, les particules et jusqu'aux verbes auxiliaires.

En outre, le basa-krama emploie un plus grand nombre de mots sanskrits (40) et kawis (41) que le javanais vulgaire, et quand l'usage a rendu ces mots communs dans ce dernier, le basa-krama leur en substitue d'autres équivalens pour avoir des expressions différentes. C'est ainsi qu'on trouve le mot javanais *kanchono* (or) changé en *janne*, qui en basa-krama signifie *l'objet jaune*, et le mot javanais *saloko* (argent) converti en *pettakan*, qui en basa-krama veut dire *l'objet blanc*.

Il y a aussi une foule de noms dont la racine est tout-à-fait différente : ainsi au mot javanais *gawe* (faire) correspond en basa-krama celui de *damal*, à ceux javanais de *turon* (dormir), *watu* (une pierre), *dalan* (une route), *bali* (retourner), correspondent les mots basa-krama *sare* ou *tilam*, *selo*, *margi*, *wangsul*, etc. etc. etc. Les changemens de terminaison dans les mots communs aux deux langues, ont lieu d'après des règles fixes. C'est ainsi que le javanais *maricho* (poivre) devient *mariyos* en basa-krama, *priiyay* (chef), *priyantan* ; *kayu* (bois), *kajang* ; *jowo* (Java), *jawi* ; *kulon* (l'occident), *kilen* ; *lor* (le nord), *ler*.

Le desir de rendre la langue de cour différente de la langue vulgaire, a été poussé si loin, que l'on est allé jusqu'à changer entièrement les noms propres des villes et des pays. En écrivant

à un supérieur, un Javanais croirait manquer au respect qu'il lui doit en donnant aux villes de *Cheribon*, de *Gersik* et de *Solo* ces noms qu'elles portent communément, mais il mettra à leur place celles de *Grage*, *Tandas* et *Surakarta*; et s'il avait occasion de nommer la belle province de *Bauyumas* (le pays de l'eau dorée), il l'appellerait *Toyojanne*, qui en basa-krama a une signification identique à celle de Bauyumas.

Voici quelques exemples des différences très grandes qu'offrent dans leurs mots les prétendus dialectes de la langue malaise. L'arek s'appelle en javanais *jambi*, en malais *pinang*, en bali (326) *banda*, dans les dialectes d'Amboina *buah*, *pua* et *huah*, en macassar *rapo*, en ternati *hena*. Le palmier (borassus gomutus) porte le nom d'*anao* en malais, d'*aren* en javanais, de *nawa* en amboyna, de *seho* en ternati, de *jahaka* en bali, de *naun* en bima, de *monchono* en macassar, de *akel* en mandar. De même le bananier est nommé en javanais *gadang*, en malais *pisang*, en bali *byu*, en sunda *chawuk*, en lampong *punti*, en bugis *unti*, en sandwich (dial. de Atoui) *maia*, en madecasse *ounche*, en ternati *koyo*, en banda *kula*, en amboyna *uri*, en ceram *tema*. Homme se dit *laki-laki* en malais, *lanang* en javanais, *jaler* en basa-krama, *muani* ou *lanang* en bali, *lalaki* ou *pamegat* en sunda, *bakas* en lampong, *tawu* en bugis, *kelepe* en sasak ou lombok, *dho* en bima, *manusia* en gunung-talu ou gorontalo, *taumata* en sangir, *tamatawu* en saparua, *mokoul* en oualan, *tangata* en rotouma, *tanata* en fidj, etc. etc.. Femme se dit *parampuan* en malais, *wadon* en javanais, *istri* ou *estri* en basa-krama, *awewek* en sunda, *binih* en madura, *luh* et *histri* en bima, *baibai* en lampong, *makonrai* en bugis, *bahini* en makassar, *nina* en sasak ou lombok, *dhosiwe* en bima, *anadau* en ende, *tabua* en gunung-talu, *wewone* en manadu, *mapuinara* en sirang ou ceram, *pipinawu* en saparua, *mataen* en oualan, *fafine* en rotouma, *leva* en fidj. Cochon se dit *anak* ou *babi* en malais, *genjik* en javanais, *anakbedul*

en sunda, *anahnababi* en madura, *pianakchelen* en bali, *anababoi* en lampong, *wawai* en manadu, *soho* en ternati, *boira* en sirang ou ceram, *hahuo* en saparua, *panaka* en fidj. Chien se dit *anjing* en malais, *asu* en javanais, *segawon* ou *sranggala* en basa-krama, *patek* ou *burus* en madura, *chiching* ou *hasu* en bali, *kachi* en lampong, *gora* en fidj, *pero* (mot espagnol) en nouveau-zélandais, *ouri* en taïtien. Il nous serait facile d'étendre ces exemples à un beaucoup plus grand nombre de mots, non-seulement dans les idiomes malais, mais aussi dans ceux compris en plusieurs autres familles. Nous pensons que ceux que nous venons de donner seront plus que suffisans pour démontrer la justesse de notre classification à l'égard de la prétendue langue malaise. Nous croyons cependant utile, pour finir de convaincre nos lecteurs de la nécessité de regarder tous ces prétendus dialectes comme autant de langues sœurs, de leur offrir deux phrases en malais, en javanais, en basa-krama et en bali avec leur traduction littérale. Nous les tirons du second volume du savant ouvrage *The history of Java by Th. Stamf. Raffles*; ils leur fourniront une nouvelle preuve des différences énormes qui se trouvent entre des langues que l'on s'obstine à regarder toujours comme des dialectes.

Français. : L'œuf est couvé, si quelqu'un le mange il sera malade.
Malais : Telor ini sudah jadi anak, jika di makan jadi peniakit.
Javanais : Endog iki wis dadi anak, yen di pang an dadi lalara.
Basa-krama : Tigan puniki sampun dados anak, yen dipun teda, dados sasakit.
Bali : Taluhi hani suba dadi pianak, lamun ngamah dadi paniakit.
Français : Vous allez là, attendez-moi, car j'attends un compagnon.
Malais : Ber jalan itu nanti saya, karna saya lagi menanti kawan.
Javanais : Lumaku ngantia aku, krana aku lagi ngenteni batur.
Basa-krama : Lumampah ngantos ana kula, kranten kula siweg ngantosi renchang.
Bali : Majalan hanto hanti tiang, karana tiang manganti rowang.

A l'égard des différences qui existent entre le slawenski (181)

et le rouski ou russe (182), nous prions nos lecteurs de voir la première note annexée au chapitre VIII de cette introduction.

Mais avant de terminer des observations que nous pourrions étendre à plusieurs autres idiomes, nous devons dire que quant à la langue arabe, les différences qui existent entre le littéral (8) et le vulgaire (9) nous paraissent beaucoup moins marquées que nous avions été autorisés à le croire d'après les récits de divers voyageurs. Néanmoins, nous avons cru devoir les ranger séparément dans le tableau, laissant aux savans qui ont fait une étude approfondie de la langue arabe, le soin de déterminer le nombre et la nature des différences qui doivent former la ligne de démarcation entre le dialecte et l'idiome principal. Nous allons donner ici un aperçu où ces différences sont exposées. Nous le devons à l'extrême obligeance de M. Agoub, professeur de langue arabe au collège royal de Louis-le-Grand, qui s'est déjà acquis, comme orientaliste et comme écrivain, une réputation méritée. Cette notice a pour nous d'autant plus de prix, qu'elle nous a été remise long-temps avant la publication de la grammaire de M. Caussin fils.

« Les différences théoriques, dit M. Agoub, qui existent entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire ou *langue parlée*, sont beaucoup moins importantes que ne l'ont imaginé jusqu'ici les orientalistes qui n'ont examiné cette langue que dans les livres. On pourrait même faire connaître et préciser dans une seule phrase la nature de ces différences, et réduire ainsi la théorie du langage à une règle simple, unique et, à quelques exceptions près, générale. Dans l'arabe littéral, les désinences qui servent à marquer les inflexions grammaticales, telles que les *cas* dans les noms, et *les personnes*, *le nombre*, *le genre*, *les temps et les modes* dans les verbes, peuvent être divisées en deux classes; savoir : 1° les désinences qui consistent dans une addition ou un changement de *motions* (ce sont les signes-voyelles) ; 2° les désinences qui exigent l'addition ou le changement d'une ou de plusieurs lettres de l'alphabet ; dans

l'arabe parlé, les premières sont supprimées, et les secondes sont ou conservées ou seulement modifiées. La plupart de ces irrégularités ayant pour but de faciliter le langage et d'alléger le discours, on doit les regarder moins comme des viciations arbitraires, que comme des concessions commandées d'abord par la nécessité, consacrées ensuite par l'usage. Je ne sais pas même si, en remontant aux plus anciennes traditions, on pourrait désigner une époque où la langue arabe, telle qu'elle nous a été transmise par les rhéteurs de l'Orient et telle qu'elle existe encore dans les compositions littéraires des temps modernes, ait été introduite avec tout son attirail savant dans le commerce familier de la vie et dans le langage de la multitude. Quoi qu'il en soit, les différences de la théorie écrite à l'application usuelle sont, comme je l'ai déjà dit, peu nombreuses; je vais en indiquer ici les principales, et poser en peu de mots les règles de l'arabe vulgaire :

« I. Le *duel* est inusité dans les verbes et les pronoms de la langue parlée ; on ne s'en sert que dans les noms, et seulement sous la forme du génitif, qui se termine en *ayn* : la terminaison en *ân*, qui, dans le littéral, désigne le nominatif ou sujet de la phrase, n'est jamais employée.

« II. Il en est de même du nominatif du pluriel régulier terminé en *oun* : on n'emploie dans le langage que la terminaison en *yn*, pour tous les cas.

« III. Les modes subjonctif, conditionnel et affirmatif, connus sous les noms d'*antithétique*, d'*apocopé* et de *paragogique lourd* ou *léger*, sont également inusités.

« IV. La conjugaison se trouve donc réduite, dans le langage, au *prétérit*, à l'*aoriste* et à l'*impératif* ; encore y faut-il faire de nouvelles réductions : les deuxième et troisième personnes du pluriel féminin y sont partout supprimées. Les deuxième et troisième personnes du masculin pluriel de l'aoriste, changent le *noun* qui les termine en un *alef* muet, comme cela arrive dans l'*aoriste antithétique* de l'arabe littéral.

Quelquefois ce même *alef muet* précédé d'un *waw* est substitué au *mim*, qui sert de désinence à la seconde personne du pluriel masculin du prétérit; ainsi l'on dit : *katabtou*, vous avez écrit, au lieu de *katabtom*. Le *noun* final de la seconde personne du singulier féminin de l'*aoriste*, est toujours retranché, et l'on dit, comme dans les futurs antithétique et apocopé : *taktouby*, tu écriras, toi femme, au lieu de *taktoubyna*.

« V. J'ai dit que toutes les désinences qui ne consistent qu'en *motions* sont généralement supprimées dans l'arabe vulgaire (1). Il est pourtant, sinon une exception, du moins une modification à cette règle, pour les désinences qui ont un *kasra* en signe de féminin. Comme on n'écrit pas les *motions* dans la langue vulgaire, on est obligé, pour maintenir la distinction des genres, de remplacer ce *kasra* par un *yé*. On écrit donc avec un *yé* final les mots suivans : *nazarty*, tu as vu, toi, femme; *estahhammayty*, tu t'es baignée; *dharabouky*, ils t'ont frappée.

« VI. Dans les verbes *sourds*, la radicale doublée par le *tachdid* n'est jamais séparée en deux lettres lorsque dans le paradigme régulier la dernière radicale doit porter un *sokoun*. On conserve au contraire le signe de la réduplication, et l'on ajoute un *yé* après la lettre double; exemples : *maddayt*, j'ai ou tu as étendu; *hhabbaytom* ou *hhabbaytou*, vous avez aimé; *dharrayna*, nous avons nui; au lieu de *madadtou* ou *madadta*, *hhababtom*, *dhararna*. Le participe présent se forme régulièrement; on dit : *mâded*, étendant; *hhâbeb*, aimant; *sârer*, réjouissant.

« VII. Les verbes *nakès* ou défectueux, qui ont un *waw* pour troisième radicale, transforment, dans l'arabe vulgaire, ce *waw* en *yé*; il faut dire : *daeyt*, j'ai fait des vœux; *yaafy*, il fera grâce; au lieu de *daoutou*, *yaafou*. A

(1) Si le *Tanouïn-Fathha* est quelquefois employé, c'est précisément parce qu'il est accompagné de l'*alef*, l'une des lettres de l'alphabet.

l'*impératif* les verbes *concaves* et *défectueux* ne retranchent pas leur *lettre faible* dans le singulier masculin : on dit, *rouhh*, va-t'en, *ermy*, jette, en conservant le *waw* et l'*yé*.

« VIII. Il est rare qu'en parlant on tourne le verbe *actif* en *passif*, comme cela se pratique dans le littéral au moyen d'un *dhamma* sur la première lettre radicale et d'un *kasra* sous la seconde. Dans l'arabe vulgaire on se sert presque toujours, pour exprimer le passif, des cinquième, septième et huitième conjugaisons *dérivées*.

« IX. Les verbes réguliers dont la seconde lettre radicale porte un *dhamma* au prétérit, ne sont point usités dans le langage.

« X. Le prétérit du verbe *kân*, être, est toujours employé avec le sens de l'*imparfait*.

« XI. La lettre *kaf*, pronom affixe de la seconde personne du singulier, se prononce, dans le littéral, *ka* pour le masculin et *ki* pour le féminin. Dans le vulgaire on transpose la voyelle, et l'on prononce *ak* et *ek*. Si le pronom masculin est précédé d'une lettre de prolongation, on retranche entièrement la voyelle dans la prononciation; exemples : *chatamouk*, ils t'ont injurié; *yanfyk*, il t'exilera. Dans ce même cas, le pronom féminin prend un *yé* final, ainsi que nous l'avons vu plus haut dans le mot *dharabouky*, ils t'ont frappée. Quant au pronom affixe de la troisième personne du singulier masculin, on le prononce *oh* et plus souvent *ou*, sans faire sentir l'aspiration de la lettre *hé*; on dit *kétâboh* ou *kétâbou*, son livre. Si au contraire ce pronom est précédé d'une lettre de prolongation, on ne prononce plus que le *hé*, sans voyelle ; exemple : *ramaynâh*, nous l'avons jeté.

XII. Les Arabes ont contracté dans quelques pays, et particulièrement en Egypte, l'habitude d'ajouter un *bé* initial à l'aoriste, et ce *bé* se convertit souvent en *mim* à la première personne du pluriel : ainsi ils disent *bâkol*, je mange ; *bétadherb*, tu frappes; *byeftahh*, il ouvre ; *ménechtéry*, nous achèterons ; au lieu de *âkol*, *tadhreb*, *yeftahh*, *nechtéry*.

« Telles sont, ajoute M. Agoub, les principales différences grammaticales qui distinguent l'arabe parlé de l'arabe littéral : il y a, en outre, les différences qui résultent du choix des mots, de leurs acceptions reçues, des divers tours de phrase et surtout des locutions familières qui ont été consacrées par l'usage et qui sont en grand nombre dans la conversation, dont elles sont les ornemens. Jusqu'ici, il n'existe aucune grammaire d'arabe vulgaire ; celles de Savary et d'Herbin ne méritent pas ce nom : ce sont deux recueils d'erreurs. »

Après tout ce que nous venons de dire, nous espérons que personne ne nous objectera le manque d'unité de plan suivi dans la classification des langues. Comment exiger d'un homme seul ce qui demanderait le travail d'un grand nombre de savans réunis dans un seul but, et travaillant d'après des principes et des bases uniformes établis d'avance ? Comment vouloir que l'on entre dans les mêmes détails, que l'on donne les mêmes subdivisions pour chaque famille, si les neuf-dixièmes des travaux préliminaires pour une semblable classification n'ont pas encore été faits ? Si toutes les familles ethnographiques possédaient des grammaires comme celle que M. Grimm nous a donnée pour les langues germaniques, on aurait pu tenir compte, comme nous l'avons fait à l'égard de ces idiomes, des grandes différences que la succession des temps produit dans les langues, et distinguer dans tous nos tableaux les langues anciennes de celles que l'on parle actuellement. Nous n'ignorions pas que la langue des *douze Tables* (161) ne diffère pas moins de celle de Virgile, que celle de Kero et de la traduction d'Isidore (168) ne diffère de la langue de Wieland (169). Nous savions qu'il n'y a presque aucune différence essentielle entre le portugais et le castillan (166 ; 165), tandis qu'il y a des différences énormes entre le premier italien écrit ou le prétendu dialecte sicilien (163), et l'italien littéral tel qu'on le trouve aujourd'hui dans les ouvrages des bons écrivains de l'Italie. Nous avions tout cela présent à l'esprit en rédigeant notre

tableau de la famille thraco-pélasgique, mais nous n'avons pas osé les premiers faire des distinctions et des subdivisions qu'aucun grand philologue n'avait encore tracées. C'est aux savans distingués qui possèdent à fond ces langues, et qui ont fait de longues recherches sur leur histoire, à entreprendre un semblable travail; c'est la tâche de MM. Hase, Gail, Renouard, Böckh, Ottfried Müller, Zumpt, Auguste-Wilhelm Schlegel, Niebuhr, Vater et autres. C'est alors et pas avant, que l'ethnographe pourra tracer un tableau généalogique de ces langues, comme nous l'avons fait pour les idiomes germaniques. Les seules innovations que nous nous sommes crus autorisés à faire dans la famille des langues thraco-pélasgiques, c'est d'y ranger les prétendus dialectes ou bien les prétendues filles du latin, d'après le système de M. Renouard; système qui nous parut avoir pour lui toute la certitude à laquelle on peut atteindre dans ces sortes de choses. Les grandes différences que nous montrent les idiomes des familles germaniques et thraco-pélasgiques, soit pris isolément et comparés chacun à lui-même à des époques différentes, soit pris en masse et comparés les uns aux autres à la même époque, méritent d'autant plus l'attention des philologues, que nous voyons les idiomes d'autres familles offrir des différences très petites, et dans quelques-uns presque imperceptibles, soit comparés à eux-mêmes à deux époques très éloignées, soit comparés les uns aux autres à la même époque, comme on en peut trouver beaucoup d'exemples dans les langues slaves et dans les sémitiques. Dans ces dernières, l'hébreu surtout offre, pendant une longue suite de siècles, une étonnante fixité, soit dans les formes, soit dans les mots; fixité qui est d'autant plus remarquable que, durant ce long intervalle, les Juifs subirent les plus grands changemens politiques.

Après avoir vu ce que nous entendions par langue et par dialecte, après avoir examiné rapidement les élémens divers qui entrent nécessairement dans la question relative au nombre

des langues connues, nous pouvons maintenant l'aborder, et essayer de la résoudre d'une manière approximative. Nous disons d'une manière approximative, parce que l'état d'imperfection où se trouve l'ethnographie, et que nous avons signalé dans les chapitres 3, 4, 5, 6 et 7 de cette introduction, ne permet pas de le faire autrement. Ne tenant aucun compte des évaluations vagues ou surannées du P. Kircher, qui n'accordait à l'Amérique que 500 langues, d'Azara qui lui en accordait un millier, de D. Juan Francisco Lopez, qui les estimait à 1500, et de D. Juan Estanislao Rayo, qui portait leur nombre jusqu'à 2000, nous dirons que nous croyons que toutes les langues du globe, vivantes ou mortes, prises dans le sens d'après lequel nous les avons classées dans l'Atlas, peuvent bien monter au moins à deux mille. Quelque grand que puisse paraître ce nombre, il est bien loin d'être exagéré. Il nous étonne, parce que nous avons des idées très inexactes des langues, parce que leur histoire est encore dans l'enfance, et que la ligne de démarcation entre une langue et ses dialectes est encore bien loin d'être déterminée avec précision. La plupart de nos idées sur ce sujet se fondent sur les opinions de ces auteurs, qui prétendaient fixer le nombre des langues d'après quelques textes de la Bible, et sur l'observation de l'état où se trouvent actuellement celles des pays les plus connus. Mais les opinions de ces auteurs sont arbitraires, et le petit nombre des idiomes de l'Europe ne peut pas servir de mesure pour connaître celui des autres parties du monde. La région du Caucase, les plaines de l'Orénoque et de l'Amazone, la côte de la Nouvelle-Californie et plusieurs îles de l'Océanie, prouvent sans réplique combien seraient erronées les conséquences de semblables comparaisons. Nous n'ignorons pas qu'on a beaucoup critiqué le nombre prodigieux de langues et dialectes que le savant M. Fred. Adelung a classé dans son Aperçu. Cependant, quoique offrant un total de 3064 langues et dialectes, ce nombre, qui a provoqué le ridicule, est encore bien inférieur à celui que nous donnons dans notre Atlas, qui

présente 860 langues, et plus de 5000 dialectes. Que nos lecteurs se donnent seulement la peine de méditer sur tout ce que nous avons dit dans les cinq chapitres sus-mentionnés; qu'ils veuillent réfléchir un peu sur le grand nombre de langues que nous avons déjà classées dans l'Atlas, et sur le grand nombre de celles que nous avons nommées dans nos observations, sans oser leur accorder une place dans les tableaux; qu'ils tiennent compte enfin des vastes lacunes de la géographie et de l'ethnographie, que nous avons si souvent signalées dans cet ouvrage, et ils verront que, bien loin d'avoir exagéré le nombre des langues éteintes ou encore parlées sur le globe, nous l'avons peut-être estimé beaucoup au-dessous de la réalité. Au reste, nous serons prêts à renoncer à notre opinion lorsqu'on nous convaincra que nous sommes dans l'erreur; mais ce ne sera pas avec des subtilités d'argumens, ou avec des autorités entassées sur des autorités. Nous savons autant que tout autre en apprécier la valeur, et avant de nous être formé une opinion sur chaque langue que nous avons classée comme telle dans l'Atlas, nous avons étudié le pour et le contre, et nous avons consulté les personnes savantes, qui, plus que les autres, avaient le droit de nous conseiller, de nous instruire. Nous demandons des faits, et ces faits, dans ces sortes de discussions, ne peuvent et ne doivent être que des vocabulaires et des grammaires. Lorsqu'on nous présentera de semblables documens, qui déposent contre nos classifications, alors, alors seulement, nous avouerons notre erreur et nous changerons d'avis.

Mais, avant de finir ce chapitre, nous croyons indispensable de donner des éclaircissemens sur quelques expressions que nous nous sommes crus autorisés à employer dans cet ouvrage et particulièrement dans les tableaux; expressions qu'on pourrait nous reprocher comme inexactes.

IDIOME. Selon Beauzée et autres savans littérateurs, le mot idiome exprime une idée moins générale et plus restreinte que

celui de langue; il correspond presque à celui de dialecte. Nous avions trop souvent occasion d'employer ce terme pour ne pas suivre l'exemple d'autres savans littérateurs qui le prennent pour synonyme de langue. C'est dans ce sens seulement que nos lecteurs doivent le prendre toutes les fois qu'ils le trouveront dans cet ouvrage.

ETHNOGRAPHIE et ETHNOGRAPHE. Ces deux mots, rigoureusement parlant, ne devraient être pris que pour la science qui a pour but la classification des peuples, et pour celui qui la professe, *ethnos* ne signifiant autre chose que *peuple*, dans la langue à laquelle ce mot a été emprunté. Mais, comme l'étude générale des langues, surtout dans la partie qui traite de leur classification, n'a pas encore de dénomination généralement reçue; que le terme de *linguistique*, emprunté à l'allemand par quelques savans très distingués, paraît déplaire à d'autres non moins célèbres; que celui de *glossographie* et *glossographe*, qui seraient plus convenables, ne peuvent être employés non plus dans le sens dans lequel nous en avions besoin, parce que l'usage général leur donne une autre acception: nous avions pensé que nous pouvions étendre l'emploi de celui d'*ethnographie* et d'*ethnographe* à la classification des langues, et à celui qui s'en occupe. En effet, si les peuples (voyez l'article *nations* dans notre discours préliminaire) ne sont des peuples que parce qu'ils parlent des langues différentes, une classification des peuples correspondra à une classification des langues, et le terme d'*ethnographie* pourra, il nous semble, sans grand inconvénient, remplacer ceux de *linguistique* et de *glossographie*, ou celui d'*idiomographie*, que M. Malte-Brun vient de proposer. (Voy. ci-dessus, page 2.) Nous nous sommes donc crus autorisés, faute de mieux, et pour éviter des circonlocutions, à nous servir dans ce sens des mots *ethnographie* et *ethnographe*.

AUTOCTHONE. A l'exemple du célèbre baron de Humboldt, nous nous sommes servis de ce mot, non pour désigner un

fait de *création* qui n'appartient pas à l'histoire, mais simplement pour indiquer que nous ignorons qu'un autre peuple ait précédé le peuple autocthone.

NOMADE. Sur les traces de ce savant célèbre, nous avons employé le mot *nomade* comme synonyme d'*errant*, et non dans sa signification primitive, qui, rigoureusement parlant, ne conviendrait qu'aux peuples pasteurs, tels que les Mongols, les Kalmouks, les Mandchous, les Kurdes, les Kirgis, les Caffres, et aux autres, dont nous avons parlé dans notre tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde, en signalant les peuples pasteurs.

On doit aussi y ajouter les qualifications de NOMBREUSES et TRÈS NOMBREUSES que nous avons données à plusieurs nations de l'Amérique classées dans l'Atlas, et que nos lecteurs doivent toujours prendre dans un sens relatif aux pays dont il est question. La plupart de ces nations ne comptent ordinairement que 15 à 20,000 individus, nombre sans doute infiniment petit, si on le considère absolument, ou même si on le compare à celui des individus qui forment les grandes nations de l'Europe et de l'Asie; mais qui n'en est pas moins très grand, lorsqu'il s'agit de parler de la force des nations du Nouveau-Monde, où l'on en trouve très peu qui comptent plus d'un millier d'individus, et où plusieurs même sont réduites à quelques centaines.

SUR LES NOMS DONNÉS A CERTAINES LANGUES ET FAMILLES.

Plusieurs peuples barbares n'ont d'autre nom que celui d'*hommes*, différent selon les différentes langues qu'ils parlent. (Voy. dans le Discours préliminaire l'article *Dénominations*.) Mais, soit que plusieurs peuples n'en aient absolument aucun, soit ignorance ou négligence de la part des voyageurs qui ne l'ont pas su ou ont négligé de l'indiquer; il est de fait qu'un grand nombre de peuples n'ont pas de nom connu. Comment faire en pareil cas pour classer les langues que parlent ces peuples? Nous avons pensé que tout ce qu'il y avait de mieux à faire,

c'était de nommer le peuple et la langue qu'il parle, d'après le pays qu'il occupe. C'est ainsi qu'en attendant que de nouveaux voyageurs nous indiquent le nom du peuple et celui de sa langue, nous avons classé dans nos tableaux les langues *San-Diego* (828), *Santa-Barbara* (829), *Port-des-Français* (853), etc., etc. Nous sentions autant que tout autre l'inconvenance d'une semblable dénomination, équivalente à celle de langues *Saint-Pétersbourg*, *Paris*, *Londres*, mais le moyen de faire autrement dans l'état actuel de la linguistique et de la géographie?

Il arrive bien souvent que deux peuples également importans parlent deux idiomes que, dans l'état actuel de la linguistique, on doit regarder comme deux dialectes de la même langue, langue qui n'a d'autre nom connu que celui du peuple qui la parle. En pareil cas, nous nous sommes crus autorisés à donner à cette langue un nom composé des noms des deux peuples, afin de ne pas donner à l'un une prééminence à laquelle il n'a aucun droit. Ce même raisonnement peut servir pour la dénomination de certaines familles que nous avons formées par la réunion des noms des deux peuples les plus marquans. C'est ainsi que nous avons nommé *ruk'heng-barma* ou *aracan-birmane* (91) la langue que parlent les *Ruk'heng* ou *Aracans*, et les *Barma* ou *Birmans*, dont les premiers sont très importans sous le rapport historique, et les seconds sous le rapport politique. De même, nous avons nommé *laos-siamoise* (94) la langue parlée par les *Laos* et les *Siamois*, ne pouvant pas la nommer seulement *siamoise*, comme l'exigerait l'usage suivi dans toutes les géographies, depuis que le savant docteur Leyden a démontré que les Siamois et les Birmans ont reçu des Laos leur religion, leurs lois et leurs institutions. C'est d'après ces principes que nous avons imposé les noms de *payagua-guaycurus*, de *caribe-tamanaque*, etc., etc., aux familles qui comprennent les langues que parlent les *Payagua*, les *Guaycurus* et autres peuples, les *Caribes*, les *Tamanaques*, les *Chaymas*, et autres nations.

Nous croyons ne pouvoir pas mieux finir ce chapitre qu'en

offrant à nos lecteurs, dans le tableau ci-dessous, un essai de la *Bibliographie des langues*, partagée dans les cinq branches suivantes :

I. *Dictionnaires polyglottes, Glossaires, Recueils d'Alphabets et de Vocabulaires.*

Amb. Calepini : Dictionnaire en 8 langues. Reggio, 1512.
Le même en 11 langues y compris la polonaise et la hongroise. Bâle, 1590.

De Bry : Recueil d'alphabets. Francfort, 1596.

Wolcmar : Dictionnaire en 4 langues. Danzic, 1624.

Meninski : Trésor des langues orientales. Vienne, 1680.

Edm. Castell : Dictionnaire en 7 langues orientales. Londres, 1669.

Thomassini : Glossaire hébraïque. Paris, 1697.

Hickes : Trésor des langues du nord. (1698 à-peu-près).

Facciolati : Le Dictionnaire en 8 langues de Calepini avec de grandes augmentations. Padoue, 1718-1779.

Schilter : Trésor des antiquités germaniques. Ulm, 1728.

Dufresne Du Cange : Glossaires de la basse et moyenne latinité et grécité. Paris, 1733.

Wachter : Glossaire. Leipsig, 1737.

Fulda : Glossaire. — Ihre : Glossaire. Upsal, 1769.

Scherz : Glossaire. Strasbourg, 1781.

Schultze : Plusieurs vocabulaires et 100 alphabets dans son Maître des langues orientales et occidentales. Leipsig, 1748.

Bullet : Mémoires celtiques. Besançon, 1759.

Pallas : Vocabulaire comparatif des langues du Globe. Saint-Pétersbourg, 1786-1789.

Hervas : Vocabulaire polyglotte. Césène, 1787.

Jankiewitsch : Le Vocabulaire de Pallas, mais dans un ordre entièrement différent. Saint-Pétersbourg, 1790-1791.

Deshauterayes (dans l'Encyclopédie).

Nemnich : Dictionnaire d'histoire naturelle et de commerce en plusieurs langues. Hambourg, 1793.

Jenisch : Comparaison de 14 langues européennes. Ulm, 1796.

Marsden : Catalogue des dictionnaires des langues peu connues. Londres, 1796.

Fry : Pantographie de tous les Alphabets connus. Londres, 1799.

Hug : Invention de l'écriture. Ulm, 1801.

LINDE : Dictionnaire polonais comparé aux autres langues slaves. Varsovie, 1807-1814.

HÖFER : Vocabulaire étymologique. Linz, 1815.

PILEUR : Tableaux synoptiques de mots similaires en 15 langues, etc. Paris, (sans date).

MAHN : Tableau de la lexicographie. Rudolstadt, 1817.

POUGENS : Trésor des origines de la langue française. Paris, 1819, et autres ouvrages.

(ANONYME) : Tripartitum. Vienne, 1820-1823.

KLAPROTH : Les Vocabulaires de l'Asia Polyglotta. Paris, 1823, etc. Les Vocabulaires des voyageurs, depuis PIGAFETTA jusqu'à PARRY et DENHAM.

II. *Recueils de l'Oraison dominicale.*

JEAN SCHILDBERG, le premier qui, vers 1427, eut l'idée de faire servir l'oraison dominicale pour comparer les langues.

CONRAD GESNER : Oraison dominicale en 22 langues. Zurich, 1555.

ANDRÉE THEVET. C'est le premier géographe qui fit servir l'Oraison dominicale traduite en 12 langues, pour les comparer entre elles dans sa Cosmographie universelle. Paris, 1575

MEGISER : Oraison dominicale en 40 langues. Stuttgard, 1592.

CHAMBERLAYNE : Oraison dominicale en plus de 100 langues. Amsterdam, 1715.

SCHULTZE : La même, en 215 langues. (Maître des langues Orientales et Occidentales, etc.) Leipsig, 1748.

HERVAS : La même, en 320 langues et dialectes. Césène, 1788.

MARCEL : La même, en 150 langues. Paris, 1805.

BODONI : La même, en 155 langues. Parme, 1806.

ADELUNG et VATER, en 500 langues et dialectes dans le Mithridates, etc. 1806-1817.

III. *Traductions de la Bible et du Nouveau Testament.*

Il existe des versions de la Bible et du Nouveau Testament, dans environ 200 langues et dialectes ; quelques-unes en plusieurs langues à-la-fois. Parmi ces dernières, dites POLYGLOTTES, les plus remarquables sont les suivantes :

Traduction de la Bible du Cardinal XIMENES. 1514.

La même de ARIAS MONTANUS. Anvers, 1569.

Nouveau Testament en 12 langues. Nuremberg, 1599, etc.

Traduction de la Bible de LE JAY. Paris, 1628.

La même de WALTON. Londres, 1657.

La même en 4 langues, de REINECCIUS, Leipsig, 1750.

IV. *Principaux traités sur la Grammaire générale, servant d'introduction à l'étude de toutes les langues.*

La Grammaire générale de MM. de PORT-ROYAL.

P. LAMI, DUMARSAIS, BEAUZÉE, ROUSSEAU (dans ses œuvres), CHANGEUX, LE BRIGANT, etc., etc.: Œuvres grammaticales.

HARRIS : Hermès, ou de la Grammaire universelle, traduit de l'anglais par Thurot. Paris, 1796.

DEGÉRANDO : Traité des signes et de l'art de penser, etc. Paris, 1800.

VATER : Essai de grammaire générale. Halle, 1801; et Manuel de grammaire générale. Halle, 1806.

SICARD : Théorie des signes, introduction à l'étude des langues. Paris, 1801-1814.

DESTUTT DE TRACY : Grammaire générale. Paris, 1803-1817.

SYLVESTRE DE SACY : Principes de Grammaire générale, à la portée des enfans, introduction à l'étude de toutes les langues. Paris, 1803.

AST : Principes de grammaire générale. Landshut, 1808.

V. *Principaux traités sur l'origine, la formation et la classification des langues.*

POSTEL, KIRCHER, SCALIGER, BAYER, MEGISER, VOSSIUS, RELAND, HAYNE, BACON (dans ses œuvres), etc., etc., dans plusieurs de leurs ouvrages.

Plusieurs dissertations insérées dans les mémoires des ACADÉMIES de FRANCE, de SAINT-PÉTERSBOURG, de UPSAL, de BERLIN, etc., etc.

DURET : Trésor de l'histoire des langues. Cologne, 1613.

GUICHARD : Harmonie étymologique des langues, etc. Paris, 1619.

BREREWOOD : Recherches sur la diversité des langues. Paris, 1640.

JOHN WILKINS : Essai, etc., etc. Paris, 1668.

LEIBNITZ: Recueils étymologiques et autres traités.

HENSELIUS : Tableau synoptique des langues. Nuremberg, 1741.

TANZINI : Langue primitive. Rome, 1741.

PLUCHE : Mécanisme des langues. Paris, 1751.

BERGIER : Elémens primitifs des langues, etc. Paris, 1764.

DE BROSSES : Mécanisme des langues. Paris, 1765.

PARSONS : Affinité et origine des langues de l'Europe. Londres. 1767.

COURT DE GÉBELIN : Monde primitif; Histoire naturelle de la parole. 1773-1776.

HERDER : Origine des langues. Berlin, 1772.

LORD MONBODDO : Origine et progrès du langage. Edimbourg, 1774-1798.

LE BRIGANT : Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes. 1787.

CONDILLAC. Essai sur l'origine des connaissances humaines. Paris, 1788.

TURGOT : Le volume philologique de ses œuvres.

DIDEROT et BEAUZÉE : Les articles relatifs aux langues et leur classification dans l'Encyclopédie méthodique.

HERVAS : Catalogue des langues connues, 1784 ; origine des langues, 1785 ; traité des grammaires, etc., etc.

LANZI : Sur les langues antiques de l'Italie. 1789.

AD. SMITH : Considérations sur la première formation des langues. Paris, 1796.

LATOUR D'AUVERGNE : Traité sur le Celtique. Paris, 1797.

HORNETOOKE : Récréations philologiques. Londres. 1798.

ANTON : Sur la langue. 1799.

DE MURR : Bibliothèque universelle des langues. Nuremberg, 1803.

MITFORD : Recherches sur les langues. Londres, 1804.

DENINA : La clef des langues de l'Europe. Berlin, 1805.

FRANK : Persis, etc. Nuremberg, 1809.

VOLNEY : Langues orientales, plusieurs traités philologiques, et Testament, 1795-1819.

J. C. ADELUNG et VATER : Mithridates. Berlin, 1806-1817.

J. G. EICHHORN : Histoire des Grammaires modernes. Gottingue, 1807.

HAMMER : Mines de l'Orient. Vienne, 1809, et plusieurs traités.

MEINERS : Recherches sur les variétés de l'espèce humaine. Tubingen, 1811.

WOLKE : Anleit, etc. Leipsig.

WHITER : Etymologique universel. Cambridge, 1811-1825, et Compendium.

SCHOELL : Tableau des peuples de l'Europe, classés par langues. 1812.

VATER : Histoire des grammaires. 1815, et autres ouvrages.

CHICHECOF : De l'origine, unité et dispersion de la langue humaine, Saint-Pétersbourg, 1817.

ARNDT : Origine et affinité des langues de l'Europe. 1818.

PEIGNOT : Mélanges. Paris, 1818.

AB. REMUSAT : Recherches sur les langues tartares. Paris, 1820, et autres ouvrages.

Fr. Adelung : Catalogue des langues et de leurs dialectes. Pétersbourg, 1820.

Link : Monde primitif (Urwelt). Berlin, 1821.

Weinhart : Parenté des langues. Landshut, 1821.

Goulliakof : Etude fondamentale des langues et autres traités. Paris, 1821-1826.

Murray : Histoire des langues de l'Europe. Edimbourg, 1823.

Klaproth : Asia polyglotta. Paris, 1823, autres ouvrages et lettres.

Sharon Turner : Mémoires sur l'origine des affinités et des discordances des langues. Londres, 1824.

Salverte : Essai historique, etc., etc., sur les noms d'hommes et des peuples. Paris, 1824.

Fontanier : Clef des étymologies. Paris, 1825.

Pictet : Traces d'une langue primitive. 1825.

A. J. de Mancy : Mappemonde des langues dans l'Atlas des littératures anciennes et modernes, des sciences, etc., etc. Paris, 1826.

Faber : Synglosse. Carlsruhe, 1826.

Guillaume et Alexandre de Humboldt, Malte-Brun, Rask, etc., etc. dans plusieurs articles de journaux et dans leurs différens ouvrages, entre autres, dans les Vues et Monumens.

CHAPITRE II.

APERÇU SUR LES MOYENS GRAPHIQUES EMPLOYÉS PAR LES DIFFÉRENS PEUPLES DE LA TERRE, ANCIENS ET MODERNES.

« Quoi qu'on en veuille dire, les premiers élémens de l'invention de l'écriture, dit le président de Brosses, ne sont dus ni à une méditation suivie, ni aux regrets de l'absence, ni au besoin de transmettre au loin ses paroles. L'homme aurait plutôt cru qu'il lui était possible de voler dans les airs, que d'imaginer qu'il lui était possible de transporter et de fixer sa parole loin de lui, hors de lui et sans lui. L'esprit humain ne fait pas tout d'un coup de si grands pas : il pose par hasard,

ou par nécessité, une petite pierre à l'édifice de ses connaissances, et quand il est monté dessus, il s'aperçoit qu'il peut en poser une autre, et monter un peu plus haut. » Que d'essais ne lui a-t-il pas fallu pour s'élever de la peinture simple et isolée des objets, des entailles sur le bois et des cordons noués, jusqu'à cette sublime conception des alphabets proprement dits, qui, moyennant un très petit nombre de signes, peuvent exprimer tous les sons susceptibles par ce moyen d'être fixés d'une manière permanente, et d'être transmis à la postérité la plus éloignée!

Lorsqu'on analyse les différens moyens graphiques employés par les peuples pour exprimer leurs idées, on trouve qu'on peut les réduire aux sept classes suivantes, qui forment autant de systèmes différens d'écriture.

I. LA PEINTURE REPRÉSENTATIVE DES CHOSES.

En parcourant l'histoire des peuples qui ignorent l'usage des lettres, on voit que presque partout, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Continent, les hommes ont essayé de peindre les objets qui frappent leur imagination, de représenter les choses en indiquant une partie pour le tout, de composer des tableaux en réunissant des figures ou les parties qui les rappellent, et de perpétuer ainsi la mémoire de quelque fait remarquable. Ce genre d'écriture, plus ou moins imparfait, selon l'état plus ou moins avancé de la civilisation du peuple qui s'en sert, passe par degrés de la peinture simple à la composée, et s'élève jusqu'à la symbolique, où il entre dans la classe des caractères symboliques. Il est presque impossible de tracer la ligne de démarcation entre ces deux classes, qui, à proprement parler, ne se distinguent l'une de l'autre que par une plus grande abondance de signes symboliques. Les peintures grossières des Patagons, mentionnées par Narborough, celles qui sont faites sur bois par les indigènes des environs du canal de Cox et de la baie de Norfolk ou golfe de Tchinkitané sur la côte nord-ouest de

l'Amérique, et toutes les peintures plus ou moins informes observées par les voyageurs dans les différentes parties du globe, surtout parmi les indigènes de l'Amérique du Nord, entrent dans cette catégorie. Elle présente une infinité de nuances, dont le plus haut degré de perfection paraît être offert par les peintures des Aztèques ou Mexicains, des Toltèques et des Tlascaltèques. Viennent ensuite les *sagkokok* des naturels de la Virginie, les peintures historiques des Iroquois, des Hurons, et des nombreux peuples qui vivent dans les régions que nous avons nommées Missouri-colombienne, du Plateau-central et Alléghanique. Il faut aussi remarquer que ce genre d'écriture a fait primitivement la base de l'écriture chinoise, ainsi que des caractères figuratifs de l'écriture sacrée ou hiéroglyphique des Égyptiens.

Les *sagkokok* des indigènes de la Virginie représentaient, par des caractères symboliques, les évènemens qui avaient eu lieu dans l'espace de 60 ans : c'étaient de grandes roues divisées en 60 rayons ou en autant de parties égales. Lederer rapporte avoir vu, dans le village indien de Pommaoomek, un de ces cycles dans lequel l'époque de l'arrivée des blancs sur les côtes de la Virginie était marquée par la figure d'un cygne vomissant du feu, pour indiquer à-la-fois la couleur des Européens, leur arrivée par eau, et le mal que leurs armes à feu avaient fait aux Américains. Mais, afin que nos lecteurs puissent se former une idée claire de ce genre d'écriture, nous tirons du voyage de La Hontan le morceau suivant. C'est l'histoire d'une expédition guerrière faite par quelques Français contre une des nations iroquoises. Elle est écrite *in rebus*, en dix lignes figurées de la manière suivante :

« *Ligne première.* Les armes de France et une hache au-dessus. La hache est le symbole de la guerre parmi les sauvages, comme le calumet est celui de la paix; ainsi, cela signifie que les Français ont levé la hache, c'est-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'environ dix dixaines d'hommes

que vous voyez de marques aux environs, lesquelles étant au nombre de 18, font 180 guerriers français.

Lig. 2. Une montagne qui représente la ville de Montréal (selon les sauvages), et l'oiseau partant du sommet, signifie le départ. Une lune sur le dos d'un cerf signifie le temps du premier quartier de celle de juillet, appelée la lune au cerf.

Lig. 3. Un canot qui signifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous voyez de cabanes, c'est-à-dire vingt-un jours.

Lig. 4. Un pied qui signifie qu'on a marché ensuite autant de jours que vous y voyez de cabanes, c'est-à-dire sept journées de guerriers, chacune valant cinq lieues communes de France.

Lig. 5. Une main et trois cabanes, ce qui signifie qu'on est approché jusqu'à trois journées du village des *Iroquois-Tsonontouans*, dont le blason, c'est-à-dire le signe représentatif sont, la cabane avec les deux arbres penchés que vous y découvrez. Ensuite un soleil marque que c'est justement à l'orient du village qu'on a été. Car, il faut remarquer que, si l'on eût marché à l'occident, les armes des sauvages seraient placées à l'endroit où est la main, et la main serait tournée et placée à l'endroit où sont lesdites armoiries, savoir, la cabane et les deux arbres.

Lig. 6. Douze marques, qui signifient douze douzaines d'hommes, comme à la première ligne. La cabane avec les deux arbres, étant les armes des *Tsonontouans*, signifie que ce sont des gens de cette nation ; et l'homme qui paraît couché marque qu'ils ont été surpris.

Lig. 7. Une massue et onze têtes, qui signifient qu'on a tué onze *Tsonontouans*, et les cinq hommes debout sur cinq marques, signifient autant de dizaines de prisonniers de guerre qu'on a emmenés.

Lig. 8. Neuf têtes dans un arc, c'est-à-dire que neuf des agresseurs ou du parti vainqueur, ont été tués ; et les douze marques qui paraissent au-dessous sont le même nombre de blessés.

Lig. 9. Des flèches décochées en l'air, les unes de-çà, les autres de-là, qui signifient une bonne défense, et une résistance vigoureuse de part et d'autre.

Lig. 10. Les flèches filant toutes d'un même côté, supposeraient que les vaincus l'ont été en fuyant, ou en se battant en retraite, en confusion et en désordre.

Tout ceci réduit en quatre mots, veut dire que 180 Français étant partis de Montréal au premier quartier de la lune de juillet, naviguèrent 21 jours. Ensuite, après avoir fait trente-cinq lieues à pied, ils surprirent cent-vingt *Tsonontouans* à l'orient de leur village, d'entre lesquels onze d'entre eux perdirent la vie, et cinquante furent pris, avec perte, de la part des Français, de neuf hommes et de douze blessés, le combat ayant été opiniâtre.»

II. LES CARACTÈRES SYMBOLIQUES PROPREMENT DITS.

Dans cette classe vient se placer naturellement l'*écriture hiéroglyphique* des anciens Egyptiens (207), dont une grande partie consistait dans des signes symboliques ayant des rapports convenus avec l'idée à exprimer. Un semblable système graphique régnait chez les Éthyopiens. L'écriture chinoise ancienne, quoique dérivée primitivement de représentations purement matérielles, est, selon M. Abel Remusat, en très grande partie formée des caractères de cette espèce. Ces caractères, qu'il ne faut pas confondre avec les *figuratifs*, ou représentant la chose même, exprimaient indirectement une idée par métaphore ou par trope.

III. LES CARACTÈRES CHINOIS MODERNES.

Ces caractères ne sont que des chiffres symboliques ou abréviations figuratives, simples ou composées, qui se réduisent à 214 radicaux, destinés en général à rappeler le souvenir des images ou des symboles primitifs, et qui répondent dans l'usage

aux mots de la langue parlée. Nous empruntons aux *Recherches sur les langues tartares*, le passage suivant, où le savant philologue, qui a su rendre si facile l'étude d'une langue qu'on disait exiger la vie d'un homme seulement pour apprendre à la lire, donne une idée aussi claire qu'exacte de ce système graphique, le seul employé par une si grande partie du genre humain; passage dans lequel il a démontré en même temps l'influence que ce système a exercée sur l'invention du syllabaire japonais, et sur celle de l'alphabet coréen.

« Les caractères chinois, pris en général, sont, comme chacun sait, des images et des symboles destinés à représenter directement les objets matériels par une imitation plus ou moins exacte, et les autres objets par des métaphores plus ou moins ingénieuses; ils sont, par conséquent, indifférens à toute prononciation, et ne figurent aucun son. Seulement, comme il faut que les livres puissent être lus, on attache par convention à chaque caractère une syllabe simple ou complexe, qui rappelle dans la langue parlée la même idée que le caractère dans l'écriture; mais rien dans ce dernier ne figure le son ou la syllabe, et l'on peut très bien entendre l'un sans connaître l'autre, et *vice versa.* »

« Cependant, en certaines circonstances, ce sont des articulations qu'il faut représenter, et non des images. Cette nécessité a dû se présenter aux Chinois d'abord, quand il leur fallut faire passer dans l'écriture les noms propres d'hommes ou de lieux; puis, quand leurs connaissances commençant à s'étendre, ils sentirent l'impossibilité de tracer des figures assez exactes, ou de composer des symboles de traits assez caractéristiques, pour désigner, de manière à les faire reconnaître, les différens êtres naturels, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les arbres, etc. Plusieurs expédiens s'offraient à cet effet, et furent employés suivant l'occurrence. On pouvait prendre un symbole dont le son était déjà convenu, et, faisant abstraction de sa signification, le restreindre à n'être plus que le signe de ce

son. Tous les noms propres sont à la Chine des caractères de cette espèce. Le plus souvent, dans ces caractères, rein n'indique cette sorte d'altération ; quelquefois pourtant on ajoute au symbole ainsi dépouillé de son sens, l'image *bouche*, qui indique qu'il n'est plus que le signe d'un son ou d'une prononciation. »

« Le second moyen joue un si grand rôle dans l'écriture chinoise, que, dès les temps les plus anciens, on l'a compté au nombre des six règles d'après lesquelles on doit former les caractères. Il consiste à prendre, comme dans le cas précédent, un symbole simple ou complexe comme signe d'un son, en y ajoutant une image qui le détermine à représenter un arbre, un oiseau, etc. Presque tous les noms des objets naturels, et un fort grand nombre d'autres, sont ainsi représentés par des caractères formés de deux parties, dont l'une fixe le *genre*, par une image, et l'autre l'*espèce*, par un caractère qui n'est que le signe d'un son. Que cette dernière partie même, dans beaucoup de caractères, soit habilement choisie, pour rappeler en même temps quelque trait caractéristique de l'objet désigné, c'est une chose qui contribue à la perfection de l'écriture chinoise, mais qui ne fait rien à l'espèce de dégradation que nous étudions, ni à son passage graduel à l'écriture alphabétique. »

« Enfin, ce que des hommes instruits avaient exécuté avec art et méthode, l'ignorance l'a souvent fait sans règle ni précaution. Comme le nombre des symboles est beaucoup plus grand que celui des syllabes, chacune de ces dernières s'est trouvée répondre à plusieurs des premières. Il en est arrivé que les hommes peu versés dans la connaissance des caractères, ont pris les uns pour les autres ceux qui avaient la même prononciation ; et l'usage même a consacré chez les gens de lettres plusieurs exemples de cette impropriété, non d'expression, mais d'orthographe. Actuellement même, les marchands, les artisans, et autres hommes illettrés, s'embarrassant peu des symboles, se contentent de savoir un seul caractère pour chaque

prononciation, et ce caractère leur sert pour toutes les acceptions de la même syllabe, qui, chez les gens instruits, s'écrivent avec autant de caractères différens. Dans tous ces cas, la nature de l'écriture symbolique a totalement disparu, et ses signes, quelle que soit leur composition, peuvent être considérés comme de véritables élémens syllabaires. »

« Le premier pas fait par les Chinois eux-mêmes vers la découverte de l'alphabet, n'a pas manqué d'être imité par les nations voisines, qui, en adoptant les caractères chinois, se sont trouvées dans l'impossibilité de rendre certains termes de leurs langues. Ce que les premiers avaient tenté occasionellement et sans avoir de système arrêté, les autres ont pu l'exécuter d'une manière plus méthodique et régulière; c'est-à-dire qu'au lieu de prendre pour un son, indifféremment et au hasard, tantôt un caractère et tantôt un autre parmi ceux qui étaient *homophones*, on détermina l'un d'entre eux pour représenter chaque syllabe, avec cette attention, de choisir de préférence les plus simples, ou d'abréger ceux qui étaient compliqués. Il résulta de cette opération une série de caractères en nombre égal à celui des syllabes de la langue, et servant à les représenter indépendamment de toute idée d'image ou de symbole. Les faits viennent à l'appui de ces probabilités; car c'est ainsi que les Japonais ont fabriqué, avec des débris de caractères chinois, deux différentes séries de signes syllabiques, dont on se sert dans les usages ordinaires, et pour l'impression de certains ouvrages destinés aux enfans et aux personnes instruites. Il est assez vraisemblable qu'on a formé de la même manière l'écriture usitée chez les Tonquinois, et qui est différente des caractères chinois, au dire de Marini et du P. Alexandre de Rhodes. »

Dans cet état, les élémens de l'écriture étaient encore imparfaits et sans analogie; on ne pouvait dans le signe *pa* distinguer l'articulation du *p* du son *a;* il n'y avait rien de commun pour l'écriture entre les signes *ma* et *mo*, non plus qu'entre

les signes *mo* et *ko* ; en un mot, l'alphabet n'existait pas encore, et les lettres n'étaient point inventées. Il ne fallait pourtant encore qu'imiter les Chinois, qui savent fort bien, quand il s'agit de sons, prendre par abstraction *ko*, *kia* ou *kieou* pour *k*; *ma*, *mo* ou *mao* pour *m*; ou bien *mo*, *ko*, *lo* ou *o* pour *o*; *tcha*, *fa*, *na* ou *'a* pour *a*; etc., en avertissant de cet usage passager qu'ils font de leurs symboles, au moyen du mot *thsieï* qui signifie *analyse*. Il ne fallait que convenir, comme l'ont fait les Indiens, que *pa*, *ma*, *na*, *fa* seraient constamment pris pour *p*, *m*, *n*, *f*, et *ha*, *he*, *hi*, *ho*, *hou*, ou les mêmes finales avec toute autre consonne, pour *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*; de sorte que, pour écrire *mou*, on prendrait le signe *ma* avec le signe *hou*, etc.; par là on obtenait de véritables lettres, et l'invention de l'alphabet était consommée. Cette conception, à laquelle les Japonais n'ont pas encore su s'élever, malgré l'incommodité de l'écriture syllabique, se retrouve à présent chez les Coréens, peuple moins avancé qu'eux dans la civilisation et les arts qui en dépendent. L'écriture de ces derniers, quoique réellement formée de caractères chinois entiers ou tronqués, offre un alphabet proprement dit, composé d'élémens distincts pour les voyelles et les consonnes. »

IV. L'ÉCRITURE MIXTE.

Dans cette classe, les signes figuratifs sont joints à des signes de sons, destinés, soit à marquer l'espèce dans le genre, soit à rappeler le nom correspondant de la langue parlée. A cette classe de signes appartiennent les *hîng-chîng* des Chinois, caractères moitié représentatifs et moitié syllabiques. L'une de leurs parties, qui est l'image, détermine le sens et fixe le genre; l'autre, qui est un groupe de traits devenu insuffisant, indique le son et caractérise l'espèce. Voyez la grammaire chinoise de M. Abel Remusat, page 3. Cette classe est très importante, puisqu'elle comprend plus de la moitié de la langue écrite des Chinois.

V. L'ÉCRITURE SYLLABIQUE.

Dans cette classe, chaque syllabe a un signe particulier, indivisible, non décomposable en lettres. Les seuls syllabaires vraiment dignes de ce nom sont, suivant M. Abel Remusat, ceux qui sont en usage parmi les Japonais, sous les noms de *kata-kanna* et de *firo-kanna* (117). On pourrait en rapprocher les caractères phonétiques des anciens Egyptiens, d'après les résultats importans des savantes recherches de M. Champollion jeune.

VI. LES ALPHABETS PROPREMENT DITS.

Cette classe ne comprend que les véritables alphabets. Composés de lettres détachées, ils offrent le plus haut degré de perfectionnement dans l'analyse des sons. Quelques-uns, tel que le coréen (116), semblent indiquer encore le passage des hiéroglyphes à l'écriture proprement dite. A cette classe doivent se rapporter aussi les prétendus syllabaires des Indiens, des Tartares et des Abyssins ou Ethyopiens (10; 12), qui ne méritent pas le nom de caractères syllabiques, puisque leurs signes se réduisent facilement en élémens alphabétiques.

L'importance de cette classe de signes graphiques, la variété de leurs formes différentes chez plusieurs peuples, leur nombre même, qui est très grand, et la différence de l'ordre d'après lequel sont arrangées les lettres dont ils se composent, exigent que l'on entre en quelques détails à leur égard, afin de rendre plus clair ce que nous avons dit dans les différens articles de l'Atlas en parlant des alphabets en usage chez toutes les nations anciennes et modernes. Nous empruntons, pour ce qui regarde les alphabets européens et l'arabe, les excellentes observations faites par feu M. Volney, et nous avons soumis au jugement de MM. Champollion Figeac, Abel Remusat, et Saint-Martin, ce que nous avons tiré d'autres sources relativement aux autres alphabets.

« L'alphabet en général, dit M. Volney, est une liste méthodique de lettres, que l'on est convenu d'employer pour figurer les sons ou prononciations élémentaires d'une langue quelconque. Comme chez les anciens Grecs, de qui viennent nos beaux-arts, cette liste commençait par A, B; et comme ces deux lettres, en leur origine asiatique, étaient appelées *alpha, béta,* l'usage s'introduisit de citer ces deux premiers mots pour indiquer toute leur suite, et l'on a fini par dire: « L'enfant étudie l'*alpha-béta,* » de la même manière que le peuple dit chez nous, « L'enfant étudie l'*abécé.* »

« Les lettres sont des traits de forme déterminée, établis par convention pour rappeler aux yeux les sons fugitifs de la parole. »

« Ces sons n'étant eux-mêmes que d'autres signes établis par convention pour rappeler à l'entendement les sensations et les idées qui l'ont affecté, il s'ensuit que, par un artifice ingénieux, les lettres sont devenues les signes des idées, les instrumens de la pensée. »

« Tous les élémens de la parole paraissent se réduire à deux branches distinctes : l'une, le son indivisible de la voix, ce que l'on appelle *voyelle;* l'autre, le contact également indivisible de quelques parties solides de la bouche, ce que l'on appelle *consonne.*

« Lorsque ces deux élémens sont unis l'un à l'autre, ils forment ce que l'on appelle une *syllabe,* mot qui, dans son origine grecque, signifie *union de deux choses dont l'une enveloppe l'autre,* de manière que les deux ensemble forment une chose complète. »

« La syllabe a plusieurs manières d'être ou de se présenter: si elle se compose d'une consonne suivie d'une voyelle, c'est une syllabe directe, par exemple : *bé, po, da.*

« Si la voyelle vient la première, suivie d'une consonne, c'est la syllabe inverse, par exemple : *ab, id, od.* »

« Enfin, la syllabe peut se composer d'une voyelle entre

deux consonnes, par exemple : *rat, bac, mol :* cet état se désigne assez bien par l'épithète de syllabe *close* ou *fermée ;* de syllabe *parenthèse*, vu la ressemblance de cette figure (=), où les deux crochets représentent les deux consonnes. Les Orientaux, chez qui ce genre de syllabe donne lieu à d'importantes règles de grammaire, s'en sont beaucoup occupés. »

« Dans le sens strict du mot syllabe, la consonne *seule* n'en peut former une, puisque sans voyelle c'est un être *muet ;* mais les grammairiens ont dit, et semblent avoir droit de dire que la voyelle *seule* peut former syllabe, parce que, quoique seule, elle forme une *portée de voix* complète, une prononciation entière, telle qu'est la *syllabe.* »

« Maintenant, quant aux lettres, alors que les *voyelles* et les *consonnes* sont des êtres simples non divisibles à l'ouïe, il s'ensuit que leurs signes représentatifs, dans un système alphabétique bien organisé, doivent participer à leur nature : par conséquent, il doit être de principe général et constant que chaque voyelle, chaque consonne, ait pour signe représentatif une *seule* et *même* lettre appropriée, invariable, et qu'une lettre ainsi appropriée ne puisse jamais servir à figurer un autre modèle. »

« Il s'ensuit encore qu'une seule voyelle, une seule consonne, ne puisse jamais être figurée par deux ou par trois lettres ; comme par inverse une lettre seule ne doit jamais représenter deux voyelles, ni deux consonnes, ni même une syllabe, puisque la syllabe est composée de deux élémens. »

« En un mot, la perfection de l'alphabet consistera à ne donner à tous et chacun des élémens prononcés, qu'autant de signes qu'il y aura de modèles ; et l'écriture sera un tableau représentatif si exact, si scrupuleux de la prononciation, que tous les détails de celle-ci se trouveront retracés strictement et complètement dans celui-là. »

« Après l'exposition de ces principes, que nous croyons d'une évidence et d'une simplicité incontestables, ce serait un travail

curieux et instructif que de passer en revue les divers alphabets de l'Europe pour leur en faire l'application, et montrer jusqu'à quel point ils s'en écartent ou s'y conforment ; le lecteur n'y verrait pas sans surprise que des peuples, fiers de leurs progrès dans les sciences et les arts, soient restés si fort en arrière dans la science la plus élémentaire de toutes, dans celle même qui sert de base à l'édifice si vaste, si compliqué de la civilisation. »

« On peut dire que depuis l'adoption et en même temps la modification de l'alphabet phénicien par les Grecs, aucune amélioration, aucun progrès n'a été fait dans la chose. Les Romains, vainqueurs des Grecs, ne furent, à cet égard, comme à bien d'autres, que leurs imitateurs. Les Européens modernes (1), vainqueurs des Romains, arrivés bruts sur la scène, trouvant l'alphabet tout organisé, l'ont endossé comme une dépouille de vaincu, sans examiner s'il allait à leur taille : aussi les méthodes alphabétiques de notre Europe sont-elles de vraies caricatures ; une foule d'irrégularités, d'incohérences, d'équivoques, de doubles emplois, se montrent dans l'alphabet même italien (2) ou espagnol, dans l'allemand, le polonais, le

(1) Ce passage de M. Volney est inexact, puisque les alphabets celtibériens, méso-gothique, le runique et quelques autres n'ont pas été sûrement faits par les barbares à l'imitation de l'alphabet romain. Nous remarquerons aussi qu'il faut faire une exception pour plusieurs peuples slaves, entre autres pour les Serviens et les Russes, dont les alphabets, quoique formés sur celui des Grecs, sont exempts de ces inconvéniens, leurs inventeurs ayant eu le bon esprit d'ajouter des lettres nouvelles pour exprimer les sons nouveaux propres aux langues que parlaient ces peuples, comme on peut le voir par le peu que nous en avons dit dans l'Atlas 191*. Néanmoins, il faut convenir avec M. Volney que les deux peuples de l'Europe qui ont le plus et le mieux cultivé l'art du langage, les Français et les Anglais, sont justement ceux qui ont le système le plus absurde de le peindre. (*Note de l'auteur de l'Atlas.*)

(2) L'alphabet italien, qui passe justement pour être un des plus réguliers, n'est pas exempt d'une foule d'irrégularités qui rendent la lec-

hollandais. Quant au français et à l'anglais, c'est le comble du désordre. »

M. Volney explique de la sorte la source de ce désordre. « On sait que les alphabets de l'Europe moderne ne sont que l'alphabet latin adapté aux idiomes nouveaux qui, après le démembrement de l'empire romain, se formèrent du mélange de la langue du peuple vaincu, avec les dialectes que parlaient

ture de cette langue très difficile aux étrangers. Sans tenir compte des prononciations vulgaires propres aux différens pays de l'Italie, qui offrent elles seules, à une oreille délicate, trois ou quatre nuances différentes pour chaque voyelle outre plusieurs consonnes particulières qui ne sont pas admises dans la langue écrite, nous observerons que cette dernière ne compte et ne distingue orthographiquement que cinq voyelles tandis qu'elle en a au moins sept, donnant un son entièrement différent à l'*è* et à l'*ò* graves, à l'*é* et à l'*ó* aigus, comme on le voit dans les mots : *legge* (prononcez lédgdge) loi, et *legge* (lèdgdge) il lit; *pesca* (pèsca) pêche, fruit, et *pesca* (pésca) pêche; *pesco* (pèsco) pêcher, arbre fruitier et *pesco* (pésco) je pêche; *messe* (mèsse) moisson et *messe* (mésse) messes; *rosa* (ròsa) rongée et rosa (rósa) rose, fleur; *torre* (tòrre) tour et *torre* (tórre) ôter. On pourrait aussi y distinguer l'*i* pur tel qu'on le prononce dans le mot *cigno* cygne, de l'*i* glissant du mot *cièlo* ciel; l'*u* fort dans le mot *tu*, et l'*u* faible dans les mots *guadagno*, gain; *fuoco*, feu, etc., etc. En outre, il faut distinguer au moins deux sortes de *z* : le fort, comme dans le mot *pozzo* (potso) puits, et le moins fort, comme dans le mot *rozzo* (rodzo) grossier. Les consonnes *g* et *c*, prennent des sons différens, selon les différentes voyelles qu'elles précèdent, ainsi qu'on peut le voir par les mots suivans : *gusto* (gousto) goût, et *giusto* (dgiousto) juste; *cura* (coura) soin, et *ciurma* (tchiourma) chiourme, *colto* (colto) cueilli, et *sciolto* (chiolto) délié. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître toutes les irrégularités de l'alphabet italien, à consulter l'excellente grammaire italienne de M. Biagioli, ouvrage qu'il faut bien se garder de confondre avec les recueils indigestes qui, sous différens titres, se reproduisent tous les ans et fourmillent de fautes et des méprises les plus grossières.

(*Note de l'auteur de l'Atlas.*)

les sauvages vainqueurs venus du nord. Il fallut du temps pour former ces jargons : lorsqu'enfin ils eurent pris quelque consistance par plus de fixité dans les gouvernemens, les gens d'église et d'administration ne tardèrent pas de vouloir écrire ce qui était parlé. Ces écrivains se trouvèrent embarrassés par des prononciations que le grec et le latin nomment *barbares*, c'est-à-dire hors de leurs habitudes. Ils remarquèrent des voyelles et des consonnes nouvelles, inconnues à la langue savante; on sentit la nécessité de les peindre par des signes particuliers; mais parce que, dans l'état d'ignorance générale qu'avaient amenée des guerres continues, personne ne possédait les principes d'une science aussi subtile, aussi délicate que celle de la grammaire en ses élémens, les écrivains de chaque nation, la plupart moines, firent, sans beaucoup de discernement, des comparaisons de sons, des combinaisons de lettres, qui, aujourd'hui, soumises à un examen judicieux, ne présentent qu'incohérence et désordre. En outre, comme les peuples furent isolés par un état permanent d'hostilité, la formation de leur alphabet se fit d'après des idées diverses : une même prononciation fut peinte par des lettres différentes, et une même lettre servit à peindre des sons différens. (1)

(1) Dans l'alphabet anglais, qui est le plus irrégulier de tous, le même caractère est employé pour exprimer des prononciations différentes, par exemple : la voyelle *o* dans les mots *bony, body et bosom;* des voyelles différentes sont employées pour exprimer le même son, par exemple : *ee* en *been, ie* en *mien*, *ei* en *receive;* des caractères simples ou une seule voyelle pour exprimer des diphthongues, par exemple : l'*i* long en *mine* et l'*u* long dans *mute*; enfin des lettres doubles sont employées pour exprimer des sons de voyelles simples, comme *oo* en *boot,* qui est l'*u* des Italiens, et *ee* en *see*, qui est l'*i* italien. On pourrait presque en dire autant de l'orthographe suivie par les Français, qui, selon M. Volney, n'ont pas moins de trente-cinq à trente-sept manières d'écrire la seule nasale *an* (*blanc*, *quand*, *quant*, *ans*, *ants*, *ands*, *am*, *en*, *ens*, etc.) et dont les voyelles composées offrent tant de combinaisons aussi capricieuses que différentes.

(*Note de l'auteur de l'Atlas.*)

« Dans l'arabe et ses analogues, dans le persan, le turk et autres idiomes qui emploient un alphabet imité de l'arabe, non-seulement l'on n'écrit pas comme l'on parle, mais l'on n'écrit réellement que la moitié des mots ; dans la plupart, il n'y a de tracé que les consonnes, qui en sont la base principale, et les quatre voyelles longues peintes dans l'alphabet : les trois voyelles brèves, qui jouent le plus grand rôle dans la prononciation, et qui en sont la partie intégrante, sont supprimées et sous-entendues ; il faut les suppléer d'imagination et en impromptu : quelquefois l'une des consonnes veut en être privée, l'autre non ; quelquefois il faut redoubler l'une des consonnes, changer la valeur naturelle de l'une des grandes voyelles, et si l'on manque une seule de ces conditions, si l'on introduit une voyelle brève pour une autre, tout est confondu : je cite un exemple. Les trois consonnes *k t b* forment un mot arabe. Pour être prononcé, il a besoin de voyelles ; et selon celles qu'on lui donne, il change de signification. Si l'on prononce $k^a\ t^a\ b$, c'est il a écrit ; $k^o\ t^e\ b$, il a été écrit ; $k^o\ t^o\ b$, des livres ; $k^a\ tt^a\ b$, il a fait écrire ; et même $k^a\ t\ b$, l'action d'écrire, tous sens très divers et néanmoins enveloppés sous une même forme *k t b* ; car les voyelles brèves ne s'écrivent pas dans l'usage ordinaire. Ce n'est que dans des cas très particuliers, pour des livres sacrés : et alors la manière dont je les ai ajoutées représente assez bien l'état de l'arabe ; car lorsqu'on les écrit, par exemple, dans le *Qôran*, on les rapporte ainsi en seconde ligne, et elles y figurent comme une broderie sur le canevas. »

« Ce n'est pas tout : l'alphabet arabe, quoi qu'en aient dit les grammairiens d'Europe, porte des voyelles, et ces voyelles, longues par leur nature, ont une valeur propre, déterminée ; néanmoins il arrive sans cesse que ces valeurs sont changées par l'influence toujours secrète des voyelles brèves supprimées, et que, par exemple, *ï* devient *a* ; que *a* devient *é* ou *ó*, etc. Ainsi, l'on écrit *rmi*, il a jeté, et l'on dit *rama* : l'on écrit

ali, sur, dessus; et l'on lit *ala*, même *alai*; *alaikom*, sur vous. L'on écrit *anbia*, les prophètes, et l'on prononce *onbia*; *amam*, les nations, et l'on lit *omam*; sans compter que le bon goût est de n'avoir ni virgules, ni point-virgules, ni alinéa, etc., de manière que la lecture est une divination perpétuelle, au point qu'il n'est aucun érudit arabe, persan ou turk, capable de lire couramment un livre, s'il n'en fait une préparation préalable. »

Quoique, rigoureusement parlant, on puisse dire qu'il n'y a aucun alphabet qui soit complètement régulier, c'est-à-dire qui exprime tous les sons simples de la langue à laquelle il appartient, par des signes également simples et destinés sans exception à ne représenter qu'un seul et même son, on peut dire cependant que quelques-uns de ceux qui sont en usage dans l'Inde, l'Indo-Chine, et l'Océanie Occidentale, offrent le moins d'inconvéniens, et peuvent passer pour réguliers, qualité qu'on pourrait attribuer, jusqu'à un certain point, à l'alphabet russe moderne. Peut-être aussi cet avantage que nous leur attribuons n'est-il qu'apparent, et tient-il à ce que les irrégularités qu'ils présenteraient à des hommes plus familiarisés avec les sons de ces langues, disparaissent pour nous, qui les connaissons encore si imparfaitement.

Chez la plupart des nations, les lettres de l'alphabet ont plusieurs formes, et sont sujettes à varier suivant la main de ceux qui les emploient, la nature des instrumens qui servent à les tracer, et des matières qui les reçoivent. De là les *lettres onciales*, destinées aux inscriptions sur les corps durs, le marbre, le bronze, etc.; *cursives*, employées dans les manuscrits; *carrées* ou d'*impression*, chez les peuples qui ont l'usage de la typographie, tels que les Chinois, les Japonais, tous les Européens et leurs colonies; les *variétés calligraphiques*, qui naissent du goût et du caprice, comme le neskhi, le taalik chez les Arabes, l'italique, la ronde, la bâtarde, la coulée, etc., chez les Européens. Ces différences ont souvent lieu chez un même peuple d'une province à l'autre.

Les alphabets les plus anciens sont: l'*égyptien* (207); le *cunéiforme* ou l'écriture de Babylone et de Persépolis (1);

(1) On donne le nom d'écriture cunéiforme à une sorte de caractère autrefois en usage, à ce qu'il paraît, dans toute l'Asie. Il doit ce nom à la forme des élémens qui le composent, qui ressemble assez à un *coin* ou à un *clou*, ce qui lui a fait donner encore le nom de cludiforme ou caractère à tête de clou. On l'appelle encore persépolitain, parce qu'il est employé dans les inscriptions qui se trouvent sur les ruines de Persépolis; mais cette dénomination est tout-à-fait impropre, puisque des caractères du même genre se trouvent dans beaucoup d'autres parties de l'Asie. Outre les monumens de Persépolis, on a trouvé, ou on sait qu'il existe des inscriptions du même genre, à Suze, à Hamadan, l'ancienne Ecbatane, à Ninive, auprès de Derbend, sur les bords de la rivière Nahar-Alkelb, auprès de Beryte, en Phénicie et en Egypte, à Abou-Kescheïd, non loin de Suez. Toutes les briques et la plupart des petits monumens portatifs qu'on tire des ruines de Babylone, offrent des inscriptions du même genre; on en trouve encore sur des cylindres et des pierres gravées qu'on apporte de la Perse. Il est probable qu'il existe dans la Perse orientale et sur les frontières de l'Inde des inscriptions de la même espèce, mais on n'a sur ce point que des notions très vagues. Les seuls des monumens écrits avec des caractères cunéiformes dont on ait jusqu'à présent tenté avec quelque succès l'interprétation, sont ceux de Persépolis. On est parvenu à y reconnaître trois systèmes d'écritures cunéiformes, destinés à retracer les mots de trois langues différentes. Le premier et le plus simple de ces systèmes est celui qui sert à exprimer l'ancienne langue des Perses, qui n'est qu'un dialecte très rapproché de la langue zende. Le deuxième, plus compliqué, et toujours placé en seconde ligne dans les inscriptions de la Perse, paraît avoir été en usage chez les Mèdes; comme on est en droit de le conclure des expressions arméniennes qui se trouvent dans ces inscriptions destinées à traduire les inscriptions persannes de Persépolis. Pour le troisième système plus compliqué encore, il doit avoir été employé par les Assyriens, ce qui est assez prouvé par les mots syriens et pehlvis qui se trouvent en grand nombre dans les inscriptions de Persépolis de ce genre.

Il est à remarquer que ces trois sortes d'écritures se voient constamment sur tous les monumens de la Perse. Elles font voir qu'avant la conquête de l'Asie, par Alexandre, les trois langues persanne ou zende, médique et assyrienne étaient concurremment en usage dans le vaste

le *devanagari* (40) et les alphabets qui en sont dérivés, tels que ceux qui portent dans l'Inde les noms des langues qu'on parle dans ses différentes provinces, comme le bengali, le telougou ou telinga, le tamoule, le maharatte, etc., etc., les divers alphabets du Tibet, le cingalais et le pali de l'île de Ceylan, le rakhaïn, le barman, le siamois dans l'Inde-Ultérieure, les divers alphabets de Sumatra, Java et autres îles dans l'Océanie Occidentale (1); les *alphabets de la Syrie et de la Phéni-*

empire des Perses. Les briques de Babylone et les monumens qui viennent de cette ville, présentent un quatrième système d'écriture cunéïforme, mais bien plus compliqué qu'aucun des autres, et sur lequel on n'a pas encore la moindre notion. Rien n'empêche de croire qu'il n'ait existé encore d'autres systèmes de cette écriture destinés à rendre d'autres langues de l'Asie. Il est probable que si on parvenait à se procurer des copies des inscriptions antiques qui doivent sûrement exister en Arménie, dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, dans la Susiane et dans la Perse orientale, on ne puisse faire beaucoup de découvertes intéressantes en ce genre. Pour avoir de plus amples détails sur l'écriture cunéïforme de Persépolis, on peut consulter l'extrait d'un Mémoire que j'ai inséré dans le tome II du *Journal Asiatique* (février, 1823).

(*Note de M. Saint-Martin.*)

(1) La dérivation de ces différens alphabets avait été l'objet d'une remarque de M. Abel Remusat, dans ses *Recherches sur les langues tartares*, et vient d'être constatée de nouveau par le savant ouvrage spécial de MM. Burnouf fils et Lassen, sur le pali ou bali. Voici de quelle manière s'exprimait, en 1820, ce savant philologue. Nous croyons d'autant plus nécessaire de copier ce passage, parce qu'il offre en quelques lignes la classification de cette branche importante d'alphabets.

« Mais du côté du sud et du sud-est on observe une telle analogie entre les signes alphabétiques qui y sont en usage et ceux qui forment les différentes écritures du Tibet, qu'on pourrait croire que l'alphabet tibetain, plutôt encore que le devanagari qui lui a servi de base, a été porté successivement le long des rivières d'Ava et de Camboge, dans toutes les contrées qui forment l'Inde-Ultérieure, et jusque dans les îles

cie (*), d'où sont dérivés le chaldéen ou hébreu carré, le samaritain (1), le zend, le pehlvi, le syriaque, le sabéen (4),

du midi. Cette marche semble indiquée par la ressemblance extrême des alphabets usités dans les pays plus voisins du Tibet, comme Ava et le royaume des Barmans, et par les altérations successivement croissantes dans les écritures de Siam, de Sumatra et de Java. Je m'écarterais trop de mon sujet, si j'entreprenais de faire une comparaison détaillée de tous ces alphabets; il me suffira d'indiquer l'ordre qu'on établirait si l'on voulait les arranger selon le rapport plus ou moins grand qu'ils ont avec le tibetain. Les alphabets : *barman*, le *rakhaïn*, et le *bali d'Awa*, sont ceux qui offrent la plus grande conformité, surtout ce dernier, que la forme carrée de ses élémens raproche de l'écriture *char* ou *cher* attribuée à Pa-sse-pa. On peut mettre à-peu-près sur la même ligne celui de Mian-tian, ainsi que ceux de *Pe-i* et de *Pa-pe-thsi-fou*, pays limitrophes d'Awa, sur les frontières de la Chine. Les *alphabets siamois*, même celui qui paraît le plus ancien, et qu'on nomme *bali*, semblent au premier coup-d'œil très différens; mais on s'apperçoit bientôt que la forme des lettres n'y est que déguisée par des ornemens entortillés, que les Chinois comparent aux circonvolutions d'un ver. Les trois alphabets *Rejang*, *Batta*, et *Lampong*, usités à Sumatra, sont beaucoup plus altérés; mais on ne laisse pas d'apercevoir, dans plusieurs lettres des traces de leur origine. En général, les lettres : *k*, *ñ*, *t*, *p*, *b*, *m*, *y*, *r*, *l*, *v*, sont celles qui, dans le plus grand nombre de ces alphabets orientaux, conservent les traits les plus marqués de ressemblance avec les signes correspondans de l'alphabet tibetain. Le caractère *javan moderne* et plus particulièrement le *kawi* ou *écriture poétique* présentent au milieu des variétés que la forme des lettres y éprouve, des traits de ressemblance frappans avec le tibetain. On pourrait prendre dans les neuf alphabets javans, présentés comme anciens, de quoi composer un alphabet qui ne différerait en rien d'essentiel du dvoumin, ou tibetain cursif. L'*aksara-jawa*, ou alphabet javan moderne; l'*aksara-posanga*, ou l'alphabet pour les syllables composées; les deux *aksara-bouddha*, ou alphabets antiques, vraisemblablement apportés avec le bouddhisme, offrent encore des traits de ressemblance plus saillans et plus multipliés. »

(*Note de l'auteur de l'Atlas.*)

(*) Les auteurs anciens, désignent par le nom de lettres syriennes,

le nestorien (4), l'ouigour, l'arabe et ses différentes branches. Les plus anciens alphabets de l'Europe sont : le grec, l'étrusque, l'italique ancien, les alphabets celtibériens (1) ou de la péninsule

toutes les écritures de forme cursive qui finirent par remplacer partout les lettres cunéiformes, qui devaient être dans l'usage habituel d'un très difficile emploi. Ces lettres cursives, d'après un passage très important de lettres attribuées à Thémistocle (*epist.* 21), ne furent introduites dans la Perse que sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, par conséquent environ cinq siècles avant notre ère; ce sont elles qui ont donné naissance aux différens alphabets zend, pehlvi, sassanide, palmyrien, sabéen et autres qui se voient sur les inscriptions antiques, sur les médailles et dans plusieurs manuscrits. Ces caractères ne diffèrent guère plus entre eux que les lettres latines ou européennes ne diffèrent sous la main des différentes personnes qui s'en servent. Le tout est subordonné à la différence des temps, des lieux, des individus, des langues qu'on veut exprimer, des matières sur lesquelles on écrit, des systèmes calligraphiques, des instrumens qu'on emploie, etc.

(*Note de M. Saint-Martin.*)

(1) Les monumens antiques de l'Espagne présentent des inscriptions qui appartiennent à deux systèmes d'écriture bien distincts. Tous les monumens du midi offrent des lettres qui ressemblent evidemment aux lettres qui se retrouvent sur les monumens phéniciens de la Sicile ou de l'Afrique. On ne peut guère douter qu'elles n'appartiennent aux alphabets que les Carthaginois ou les Phéniciens introduisirent dans la Bétique et dans d'autres régions de la partie méridionale de l'Espagne.

Pour les monumens qui se rencontrent dans les parties septentrionales et orientales de l'Espagne, dans l'Aragon, dans la Catalogne, à Sagunte, etc., il n'est pas difficile de reconnaître, au premier abord, un air de parenté entre les lettres qui se trouvent sur ces monumens, et les différens alphabets grecs antiques. On ne tarde pas à se convaincre que ce sont des alphabets qui, apportés dans ces régions à des époques très anciennes, ont conservé leurs formes antiques et sont restés tout-à-fait étrangers aux changemens qui s'opéraient dans les pays d'où ils tiraient leur origine, ou qui, s'ils éprouvaient des changemens, se modifiaient d'une manière indépendante et par des principes tout-à-fait différens.

(*Note de M. Saint-Martin.*)

Ispanique, le runique (1) ou scandinave et le gothique (2). Les Chinois, les Japonais, et vraisemblablement les Co-

(1) L'écriture runique, dit le savant M. Depping dans une note qu'il a eu la bonté de nous donner, l'écriture runique qui a été usitée dans le nord, c'est-à-dire, en Danemarck, en Suède, en Norwège et dans une partie de l'Allemagne, consistait en caractères longs ou anguleux et en barres verticales ou horizontales, tels qu'en doit produire un instrument grossier creusant une surface dure. On n'est pas d'accord sur l'origine de cette écriture singulière. Quelques savans pensent qu'elle est en usage dans le nord depuis les âges anti-historiques. Il y en a qui croient que ce sont les Phéniciens qui l'ont porté dans le nord pendant leurs expéditions commerciales. Il existe en effet quelque ressemblance entre les runes et les caractères phéniciens. D'autres savans ont comparé les runes aux lettres grecques et latines, et ici encore on remarque quelque analogie; mais la ressemblance la plus frappante est celle qui existe entre les runes et les caractères celtibériens et étrusques. Dans l'écriture celtibérienne, ce sont des barres droites ou croisées ou posées en angles, à-peu-près comme dans l'écriture runique. Cette analogie peut n'être aussi que purement fortuite. Il y a en effet des savans qui ne croient pas du tout à la haute antiquité des runes, et qui soutiennent qu'elles ont été introduites avec le christianisme dans le nord; et comme on ne connaît pas d'autre écriture ancienne dans la Scandinavie, il s'ensuivrait que les peuples de ces contrées n'ont pas su écrire du temps du paganisme. Il est à remarquer que l'alphabet runique n'a que 16 lettres : s'il était imité des alphabets des peuples civilisés, il aurait probablement emprunté toutes les 24 lettres, au lieu de se contenter des deux tiers. La pauvreté de l'alphabet ferait donc penser qu'il a été inventé dans le nord même, et qu'aucune comparaison avec des alphabets plus riches n'a mis les peuples du nord à même de perfectionner le leur.

(2) Les anciens caractères latins, dit l'abbé de Petity, ainsi que ceux des Grecs, furent d'abord très simples et dénués de tous ces ornemens étrangers, dont ils furent dans la suite comme surchargés; tant que le bon goût régna, on ne s'écarta point de cette noble simplicité. La décadence des arts et des sciences introduisit un mélange bizarre de lettres capitales et onciales, de minuscules et de cursives, les unes renversées, d'autres tournées à contre-sens : il paraît même qu'à cet égard, on se fit une loi de n'avoir aucune règle fixe. Chacun en tra-

réens, *disposent leurs caractères perpendiculairement de haut en bas, en colonnes qui vont de droite à gauche*: les Mandchoux et les Mongols les disposent également en colonnes, mais *de gauche à droite*. Cette même disposition verticale est attribuée, par quelques auteurs, à l'ancienne écriture syrienne; c'est aussi celle qui était autrefois en usage parmi les Ouigours, dont les colonnes allaient de gauche à droite.

Les Egyptiens modernes ou Coptes (208) autrefois, et les Abyssins ou Ethyopiens (11; 12), les Hindous, les Siamois, les Tibetains, les Géorgiens, les Arméniens, et tous les Européens aujourd'hui, *disposent leurs caractères en lignes horizontales de gauche à droite*.

Les anciens Egyptiens, dans l'écriture hiératique (207), les

çant les caractères latins en varia la forme suivant son goût particulier, et se permit toute licence. L'écriture latine ainsi dégénérée, chargée de traits et d'ornemens aussi absurdes que superflus, donna naissance à l'écriture *gothique*, ainsi appelée parce qu'on en attribua l'introduction aux Goths qui venaient de renverser l'empire Romain. Ces altérations furent toujours en augmentant jusqu'au 12, 13, et 14e siècles. Les caractères gothiques, après avoir emprunté toutes les formes ridicules et irrégulières que le caprice put suggérer, furent enfin assujétis par l'art, à des traits fixes et réguliers, et ce fut alors à qui donnerait plus de grâce et ferait plus de chefs-d'œuvre dans ces caractères qui ne sont certainement pas dénués de beauté, quoiqu'ils soient beaucoup plus compliqués que les anciens caractères latins dont ils dérivent.

L'écriture gothique fit de très grands progrès depuis le commencement du 13e siècle, et devint d'un usage universel dans toute l'Europe, où l'écriture latine avait cours. Ses progrès s'augmentèrent encore durant le siècle suivant; mais elle marchait vers son déclin dans les 15e et 16e siècles pendant que les anciens caractères romains reprenaient faveur et rentraient dans leurs premiers droits. En Italie, on aperçut ce changement sur les sceaux des papes avant l'an 1430; en France, on ne peut dater que du règne de Charles VIII; mais le gothique n'y fut entièrement aboli que sous Henri II. On ne le vit plus paraître, ni sur les sceaux, ni sur les marbres, ni dans les imprimeries. Le caractère rond et romain fut apporté en France avec l'imprimerie, l'an 1470.

Phéniciens, les Carthaginois, les Chaldéens et les Syriens autrefois, et aujourd'hui les Arabes, les Persans, les Afghans et les différens peuples turks, *disposent leurs caractères en lignes horizontales de droite à gauche.* Toutes les inscriptions étrusques connues sont tracées de cette manière. C'est ainsi encore que les Grecs écrivaient dans les commencemens, et avant l'introduction du boustrophédon.

Les anciens Grecs, et peut-être les Etrusques ont écrit jadis en *boustrophédon,* dénomination indiquant la ressemblance de cette écriture aux sillons tracés par un bœuf qui laboure un champ. En effet, dans ce genre d'écriture, *après avoir écrit une ligne de droite à gauche, on écrivait la ligne suivante de gauche à droite, et ainsi successivement.* L'obligation de former à chaque ligne alternativement des lettres dans un sens contraire, étant incommode pour l'écrivain, et présentant une irrégularité désagréable à la vue, les Grecs ont abandonné le boustrophédon, pour se fixer uniquement à l'écriture de gauche a droite, qu'ils n'ont plus abandonnée. On croit que les lois de Solon, publiées vers l'an 591 avant Jésus-Christ, étaient écrites en boustrophédon.

Les anciens, en général, écrivirent sur les feuilles ou sur le liber de divers végétaux; sur d'autres matières flexibles telles que les peaux d'animaux, la toile, etc., et même sur le bois, la pierre et les terres cuites. On arriva successivement au parchemin, aux tablettes de bois enduites de cire, sur laquelle une pointe de métal, nommée style, traçait les caractères, et enfin au papier de coton, de chiffes, etc. L'usage des tablettes couvertes de cire s'est conservé en Europe jusque dans le moyen âge.

Les Orientaux sémitiques et autres peuples de l'Asie et de l'Afrique se servent pour écrire, du roseau; les Japonais, les Chinois, les Annamites, etc., du pinceau; les anciens Egyptiens (207) se servirent de l'un et de l'autre; toutes les nations européennes et leurs nombreuses colonies, ainsi que quelques

peuples de l'Asie, de l'Océanie Occidentale et de l'Afrique, emploient des plumes d'oiseau.

Quant au nombre des lettres dont chaque alphabet se compose, nous renvoyons nos lecteurs aux différens articles de l'Atlas, où on l'indique en parlant de l'alphabet dont chaque langue polie ou écrite fait usage.

Nous terminerons ce que nous venons de dire sur les alphabets, par le savant résumé suivant, que nous devons à l'obligeance et à l'amitié dont nous honore M. Champollion Figeac.

« On peut résumer, ainsi qu'il suit, la marche présumée de l'esprit de l'homme, s'efforçant de fixer, par des procédés graphiques, les souvenirs et les idées, et par suite de les transmettre à d'autres individus;

1° La figure même de l'objet de l'idée, si cet objet est matériel; c'étaient là des signes *figuratifs*, mais ne pouvant peindre que le portrait d'un objet physique, sans l'indication des circonstances accessoires de temps, de lieu, etc., etc. Tels sont les tableaux ou écriture des peuples de l'Océanie;

2° L'insuffisance de ce premier moyen dut être bientôt reconnue; en peignant un homme, on n'indiquait aucun individu en particulier; il en était de même des noms de lieux, et le besoin de ces désignations individuelles amena l'usage d'une autre sorte de signes, dont chacun devint particulier à un homme ou à un lieu, et qui était pris ou de ses qualités naturelles, telles que la couleur du visage, ou de sa position physique, ou enfin de la chose même par laquelle on la distinguait des objets semblables : pour toutes les villes le signe caractéristique était une figure quadrangulaire, par exemple; mais comme chaque ville était ou la *ville du lion* ou la *ville du serpent, etc.*, un lion ou un serpent fut ajouté au carré, et chacune de ces villes fut ainsi distincte des autres : il y eut donc un signe *figuratif-symbolique* ajouté au signe figuratif propre; ce fut le second pas vers le perfectionnement

graphique, c'est ce qu'ont fait les Mexicains, et ils ne sont pas allés plus loin;

3° De la représentation des objets physiques à l'expression des objets métaphysiques, le pas à faire était immense : les peuples de l'ancien continent le franchirent; ils tracèrent par des signes les idées Dieu, âme, etc., et celles des passions de l'homme; mais ces signes furent arbitraires, conventionnels, spéciaux à chaque peuple qui arriva isolément à ce procédé, et voilà des signes *énigmatiques* ou conventionnels ajoutés aux deux premières sortes. Les Egyptiens et les Chinois les inventèrent pour eux et les employèrent à leurs usages, et les combinèrent, selon des règles qu'ils avaient faites, avec les deux autres sortes de signes graphiques;

4° Ces signes suffisaient aux peuples qui s'en servaient, tant qu'ils n'avaient pas besoin de se faire comprendre par des peuples ou des individus étrangers à leur pays. Mais une fois ces relations établies, et dès que le besoin d'exprimer le nom d'un individu ou d'un objet étranger se fut fait sentir, une nouvelle nécessité sociale se déclara, et elle était impérieuse. Elle n'avait pas été sentie jusqu'ici; les noms des choses étaient tirés de la langue même du pays; les noms des individus de même, et comme ces noms étaient significatifs par leur nature, ils pouvaient être exprimés avec les caractères en usage, puisque ces noms n'étaient que des mots ou des composés de mots déjà exprimés ailleurs par l'écriture usitée. Mais elle devenait insuffisante, et comme un nom étranger à l'Egypte, par exemple, n'avait aucun sens, par ses syllabes, dans la langue égyptienne, dans l'ignorance de ce sens, on ne remarqua que les *sons* qui le formaient, et on comprit, dès-lors, toute l'utilité qui résulterait d'un ordre de signes affectés à figurer et à exprimer ces mêmes sons : nouveau progrès, et d'un effet incalculable sur le perfectionnement du système graphique en général.

« Une circonstance particulière concourut à l'assurer, et c'é-

tait la nature en général monosyllabique des langues de ces contrées : dès que le disque du soleil, figuré par un cercle, répondait dans l'écriture au mot de la langue parlée, qui était le nom du soleil, c'est-à-dire à la syllabe R E, on fut conduit naturellement à représenter aussi ce son R E par le disque du soleil. Ce premier pas ouvrit une nouvelle voie; on l'appliqua aux noms propres étrangers seulement, et tels sont les Chinois qui, pour un nom de cette sorte, écrivent les caractères, plus ou moins composés, dont la prononciation approche le plus des syllabes qui forment le nom à écrire; et comme ces caractères ont d'ailleurs et dans le même texte leur valeur *idéographique*, c'est-à-dire figurative ou symbolique, ils les affectent d'une ligne perpendiculaire tracée à leur côté, afin d'avertir le lecteur de leur valeur de circonstance ou *phonétique*, représentant des sons. (Voyez *la grammaire chinoise de M. Abel Remusat.*)

« Les Egyptiens s'avancèrent plus loin en analysant les élémens mêmes de chaque syllabe; ils reconnurent les diverses sortes de sons propres à leur langue, et affectèrent un signe à chacun de ces élémens : ce fut un *alphabet* proprement dit, et ils l'employèrent non-seulement pour les noms étrangers d'abord, selon toute apparence, mais encore pour les mots de leur propre langue, sans renoncer pour cela aux autres espèces de signes consacrés par l'usage antérieur; employant simultanément les uns et les autres selon la volonté de l'écrivain ou la convenance individuelle.

« Mais le choix des signes exprimant les sons, ne fut point arbitraire, et les signes *phonétiques* avaient encore un aspect figuratif; les Egyptiens choisirent parmi ces signes figuratifs un certain nombre d'entre eux dont *la forme fut invariablement réglée* pour leur nouvelle destination, et ce choix fut déterminé par une règle très rationnelle : un signe représente le son de la première lettre du mot, dans la langue parlée, de l'objet même que ce signe figure; ainsi *la main* repré-

sente T, parce que le nom parlé de la main était *Tot*. La main ne représente le T que lorsqu'elle est dans la forme consacrée, c'est-à-dire ouverte; avec une autre forme, elle n'est plus signe *phonétique*, mais bien *figuratif* ou *symbolique*.

« Voilà l'homme avec l'usage de l'alphabet : l'Egypte s'en servait deux mille ans avant l'ère chrétienne; aucun autre peuple ne porte son alphabet à une époque aussi reculée : suivons les traces de l'influence égyptienne sur cette mémorable institution.

« Son écriture figurative devenue en partie alphabétique, ne cessait pas pour cela de peindre la forme des objets matériels; chaque signe était un portrait, et il devait être fidèle pour prévenir les méprises. Mais cette fidélité même s'opposait à ce que l'usage de l'écriture devînt général : on s'avisa donc d'abréger ces signes-portraits; on institua une seconde espèce d'écriture, qui ne fut qu'une *tachygraphie* de la première, et où chaque signe de celle-ci était remplacé par un autre signe qui en était l'abréviation; on traça la partie postérieure du lion, au lieu de faire le portrait du lion tout entier; on procéda de même pour tous les signes, et l'écriture *hiératique* ou des prêtres se trouva ainsi à la portée de ceux mêmes qui n'avait aucune idée du dessin. Cette écriture fut donc la même que l'écriture par figures, et ces abrégés des signes-portraits eurent la même valeur que les portraits mêmes qui étaient leurs types.

« On simplifia encore cette abréviation pour des usages plus généraux, et on créa pour le peuple l'écriture *Démotique*, qui n'était qu'un choix fait parmi les abrégés tachygraphiques hiératiques, lesquels rentraient toujours dans les types primitifs ou signes-portraits, conservaient la même valeur, mais les signes phonétiques y étaient plus généralement usités.

« Ainsi l'Egypte se montra avec un alphabet aux peuples anciens qui la visitèrent les premiers; elle le répandit avec ses colonies; ces peuples, ses élèves, ne s'attachèrent qu'à ce pré-

cieux résultat des efforts faits pendant tant de siècles pour perfectionner le système graphique ; ils ne virent que ces signes de son ou phonétiques, sans faire attention à ces efforts prodigieux du génie humain, qui avaient comblé l'espace immense qui sépare l'*idée*, du mot *parlé* ou *écrit*, qui l'exprime ; tous ces peuples se donnèrent des *alphabets*, et leurs signes furent ou imités des autres ou créés selon le goût de chacun. La civilisation fut dès-lors en possession de son plus puissant moyen de perfectionnement; les siècles ont été long-temps en travail pour enfanter ce prodige, en apparence si simple et si naturel.

« Nous devons ajouter ici une observation que le sujet emmène de lui-même : on donne le nom d'hiéroglyphes aux caractères chinois, égyptiens, mexicains, etc. On se trompe peut-être, et les progrès actuels dans l'étude des systèmes graphiques de l'antiquité, ne permettent plus de généraliser ainsi l'emploi de ce mot : il n'y a d'*hiéroglyphes*, ou *écriture sacrée*, que l'écriture égyptienne qui procède par signes-portraits. Les Chinois ont une écriture idéographique, ou peignant les idées et non les sons, et au moyen de signes *figuratifs* et *symboliques* ; les Mexicains n'avaient qu'une sorte de peinture où ils n'employaient que les signes figuratifs, mêlés à peine de quelques signes auxquels le besoin donna des valeurs de convention ; ils sont restés aux premiers pas, et la Chine a donné à son écriture tous les perfectionnemens qu'exigeait l'état de sa longue civilisation et de ses rapports extérieurs. Cette observation paraîtra peut-être purement grammaticale ; mais en s'entendant bien sur les mots, on s'entend ordinairement mieux sur les choses. »

VII. LES ÉCRITURES SPÉCIALES.

Nous comprenons dans cette classe tous ces moyens graphiques, soit qu'ils aient un but particulier, soit qu'ils ne soient

employés que dans certaines circonstances. En voici les principaux :

1° *Les nœuds et fils à plusieurs couleurs et les entailles faites sur des petits morceaux de bois.* Ce genre singulier d'écriture, qui, sous différentes dénominations, a été en usage parmi plusieurs peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde, vient naturellement se placer parmi les moyens graphiques qui emploient des signes purement conventionnels, mais dont le but est toujours d'exciter dans l'âme l'idée de l'objet et la connaissance des choses. Il nous semble qu'on peut accorder la première place parmi ces moyens graphiques, ou pour mieux dire mnémoniques, aux *quippus* ou *quippos* des Péruviens, à cause de leur grande célébrité. Voici quelques détails à l'aide desquels nos lecteurs pourront se former une idée de ce genre singulier d'écriture. Nous les tirons de l'Histoire des Indes d'Acosta :

« Lorsque les Indiens voulaient faire leurs comptes, qu'ils marquaient par le mot *quipu*, qui signifie *nouer* ou *nœud*, et se prend pour le compte même, parce que les nœuds se faisaient de toutes sortes de choses, ils prenaient ordinairement des fils de différentes couleurs ; car les uns n'en avaient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, et ainsi du reste. Chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avait sa signification particulière. Ces cordons, qui étaient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle, et de la longueur de trois quarts d'aune, étaient enfilés par ordre, en long, dans une autre ficelle ; ce qui faisait une espèce de frange : on jugeait du contenu de chaque fil par la couleur ; comme par exemple, le jaune désignait l'or, le blanc marquait l'argent, et le rouge les gens de guerre.

« Que s'ils voulaient désigner des choses dont les couleurs ne fussent point remarquables, ils les mettaient chacune selon leur rang, commençant par les plus considérables jusqu'aux moindres ; ainsi, par exemple, s'il se fût agi de blés ou de légu-

mes, ils auraient mis premièrement le froment, puis le seigle, les pois, les fêves, le millet, etc. De même, quand ils avaient à rendre compte des armes, ils mettaient les premières, celles qu'ils estimaient les plus nobles, comme les lances, et ensuite les flèches, les arcs, les javelots, les massues, les haches, les frondes, etc. Que s'ils voulaient faire un compte des vassaux, ils commençaient par les habitans de chaque village, puis par ceux de chaque province; ce qu'ils faisaient ainsi: ils mettaient au premier fil les vieillards de soixante ans et au-dessus; au second, ceux de cinquante; au troisième, ceux de quarante, et ainsi des autres, en descendant de dix en dix, jusqu'aux enfans à la mamelle; ils tenaient le compte des femmes, selon leurs âges, dans le même ordre.

« Il y avait dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils forts déliés, d'une même couleur, et qui semblaient être des exceptions de ces autres règles générales, comme par exemple, les petits fils qui étaient au cordon des femmes ou des hommes mariés de tel ou tel âge, signifiaient ce qu'il y avait de veufs et de veuves cette année-là. Car ces comptes étaient comme des annales qui ne rendaient raison que d'une année seulement.

« On observait toujours, dans ces cordons ou dans ces filets, l'ordre d'unité, comme qui dirait dixaine, centaine, mille, dixaine de mille; ils passaient rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier et chaque capitale sa province, le nombre ne montait jamais si haut que cela. Chacun de ces nombres, qu'ils comptaient par les nœuds de filets, était divisé de l'autre; et les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme ceux d'une cordelière, ce qui se pouvait faire d'autant plus facilement qu'ils ne passaient jamais neuf, non plus que les unités, ni les dixaines, etc. Ils mettaient le plus grand nombre, qui était la dixaine de mille, au plus haut des filets, et plus bas le mille, et ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil et de chaque nombre étaient égaux

les uns aux autres, et placés de la même manière qu'un bon arithméticien a coutume de les poser pour faire une grande supputation.

« Parmi les Indiens il y avait des hommes exprès qui gardaient ces *quippus* ou ces cordons à nœuds. On les appelait *quipucamayu*, c'est-à-dire *celui qui a la charge des comptes*. Il y en avait dans toutes les villes. Ils comptaient par nœuds tous les tributs que l'Ynca recevait d'eux chaque année, sans qu'il y eût aucune maison qui n'y fût spécifiée, selon son genre et sa qualité; on y voyait le rôle des gens de guerre; de ceux qu'on y avait tués, des enfans qui naissaient et de ceux qui mouraient tous les ans, dont ils désignaient le nombre selon les mois. En un mot, on comprenait dans ces nœuds toutes les choses qui pouvaient être supputées par des nombres, jusqu'à y marquer le nombre des batailles et des rencontres, des ambassades de la part de l'Ynca et des déclarations que le roi avait données. Mais on ne pouvait pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambassade, les paroles expresses de la déclaration, et tels autres évènemens historiques, parce que ces choses consistaient en des termes articulés de vive voix ou par écrit; et que les nœuds marquaient bien les noms, mais non pas la parole. Pour suppléer à ce défaut, ils avaient certaines marques par où ils connaissaient les actions mémorables, les ambassades et les déclarations faites en temps de paix et de guerre. Les *quipucamayus* en apprenaient par cœur la substance, et les renseignaient les uns aux autres par tradition et de père en fils; mais cela se faisait particulièrement dans les villes ou dans les provinces où ces choses s'étaient passées, et où la mémoire s'en conservait plus qu'en toute autre contrée, à cause que ceux du pays se piquaient naturellement de les savoir. »

Selon M. le baron de Humboldt, on a trouvé l'usage des quippos chez quelques peuples de la Guyane et entre autres chez les Caribes (576), qui l'ont beaucoup perfectionné pour supputer les objets de leur petit commerce et pour se trans-

mettre des nouvelles. Les peuples d'Anahuac, avant l'introduction de la peinture ou écriture figurative, se servaient de ces nœuds et de ces fils, qu'ils appelaient *nepohualtzitzin*; le chevalier Boturini a été assez heureux pour s'en procurer quelques-uns trouvés dans le pays des Tlascaltèques. On les a aussi trouvés chez les peuples du Canada.

M. Abel Remusat a mis hors de doute qu'avant l'introduction des caractères les Chinois employaient une espèce de quippus, qu'ils nomment *kieï-cheng* ou cordelettes nouées. Selon M. J. Klaproth, les Thou-fan (88*), nomades du Tibet, se servaient de bois crénelés et de cordelettes nouées avec lesquels ils tenaient registre des choses dont ils voulaient se souvenir. Les habitans du royaume d'Ardrah (265) dans la Guinée, paraissent aussi s'être servi d'une espèce de quippos, pour correspondre entre eux et pour conserver la mémoire des évènemens les plus importans.

On pourrait aussi classer dans cette catégorie les entailles faites sur des morceaux de bois, dont se servaient les Ou-houan (116*) et les Thatche, nations Tartares, et nommées *Khe-mou* par les Chinois, usage singulier, qui, selon le savant M. J. Klaproth, a été autrefois en vogue dans toute l'Asie Centrale et Boréale, particulièrement chez les Khitan, les Chygoei et les Toung hou (119*), et qui subsiste encore chez les Samoyèdes (117*), qui ne connaissent d'autre écriture.

A Java et en quelques autres île de l'Archipel Indien, les indigènes, selon M. Crawfurd, font souvent leurs calculs en faisant des entailles sur de petits brins de bois ou de bambou, ou bien en faisant des nœuds à une corde. Nous rappellerons à cette occasion, que cette manière de calculer se trouve avoir été en usage en Europe aussi, puisque nous en trouvons un exemple dans la fameuse expédition de Darius contre les Scythes. Ce monarque, avant de partir, fit soixante nœuds à une corde, et appelant les chefs des Ioniens : « Prenez cette corde, leur dit-il, et faites ce que je vais vous prescrire. Aussitôt

que je serai parti, dénouez chaque jour un de ces nœuds; si je ne suis pas revenu lorsque vous les aurez tous dénoués, retournez dans votre pays. »

Il est curieux de retrouver ce même usage dans les vastes plaines de l'Amérique. Lorsque les naturels de la Guyane française se disposent à faire quelque voyage, le chef de la nation prend, avant le départ, une corde à laquelle il fait autant de nœuds qu'il prétend demeurer de jours dans son expédition. Lorsqu'on est arrivé au lieu de l'expédition, on attache cette corde au milieu du grand *carbet* (maison du chef), et on a soin d'en défaire un nœud chaque jour. C'est sur cette espèce d'almanach que chacun prend ses mesures pour le retour.

La plupart des Montenegrins, selon M. le colonel Vialla, qui a si bien et si exactement décrit ce peuple intéressant, se servent, pour faire leurs comptes, d'un bâton sur lequel ils font des entailles; à l'extrémité la plus mince sont marquées les unités et les dixaines, et à l'autre les centaines et les mille. On sait qu'un usage très vulgaire en France, à l'égard des boulangers et des bouchers, par exemple, c'est d'avoir un bâton fendu en deux parties qu'on rapproche pour y tailler, sur une partie du diamètre, des chiffres romains avec un couteau; de manière que, ces chiffres portant sur les deux parties du bâton dont chacune est entre des mains différentes, ce n'est qu'en les rapprochant qu'on peut faire le compte, et aucune des deux personnes qui ont les deux parties de l'instrument, ne peut ni y ajouter, ni en rien diminuer, les deux portions se contrôlant réciproquement.

Nous finirons ce que nous avons dit sur cette catégorie d'écritures, par une réflexion de M. le baron de Humboldt; c'est que les quippos, comme chapelets, sont devenus des objets de dévotion entre les mains des chrétiens d'Occident, et comme *suampan* ils ont servi aux opérations de l'*arithmétique palpable* ou manuelle des Chinois, des Tartares et des Russes.

2° Les *chiffres arithmétiques*. Il y en a de divers gen-

res, tels que les *chiffres littéraux*, ou formés de lettres prises dans l'ordre de l'alphabet, comme chez les Hébreux, les Arabes, les Grecs, etc. etc.; ou formés des initiales des noms des nombre, comme chez les Grecs des premiers temps, chez les Romains, etc. etc.; et les *chiffres numériques* ou de *convention*, comme les chiffres indiens, vulgairement connus sous le nom de chiffres arabes, et dont on vient de retrouver les formes primitives dans les papyrus hiératiques égyptiens. (1)

3° Les *signes particuliers* usités en médecine, en pharmacie, en chimie, en algèbre, en astronomie, etc. etc. On en trouve le tableau dans le Glossaire de la Basse-Grécité de Ducange.

4° Les *chronogrammes*, jeu d'esprit indiquant une date; les *monogrammes*, ou assemblage de lettres en une seule figure; les *rebus*, ou figure exprimant le nom même de la chose figurée.

5° Les *notes tyroniennes des Anciens*, signes de pure convention; les *chiffres* et *écritures secrètes*.

6° La *sténographie*, ou l'art d'écrire avec une célérité égale à celle avec laquelle on déclame, en supprimant la plupart des voyelles; la *tachygraphie*, qui exprime les voyelles.

(1) Ces chiffres ont été distinctement reconnus par M. Champollion le jeune, sur divers manuscrits hiératiques et démotiques, et il en a donné la première série dans l'ouvrage imprimé en 1822, en Angleterre sous le titre de *Hieroglyphics*, planche XXXVII. Depuis, le même savant a complété ce travail d'après d'autres manuscrits, notamment ceux du musée de Turin, et il a dressé le tableau complet du *système numérique* des Egyptiens, tableau qui présente cette singularité, que les signes-chiffres destinés à exprimer les jours du mois (de 1 à 30), ne sont pas les mêmes que les signes-chiffres employés pour exprimer toute autre sorte de nombres; cette distinction est très importante pour l'histoire, le nombre des papyrus hiératiques ou démotiques qui portent des dates, étant très considérable.

7° Le *télégraphe*, inventé en France par Chappe, en 1792, et employé à transmettre, au moyen de signaux opérés par une machine fort simple, les plus importantes nouvelles avec une célérité extraordinaire et à de très grandes distances. Ce moyen est à l'usage exclusif des gouvernemens. Les anciens avaient aussi plusieurs moyens de transmettre les nouvelles très loin, soit par des signaux au moyen du feu, soit par des hommes à voix très forte, et placés à des intervalles convenables.

CHAPITRE III.

OBSERVATIONS SUR LA CLASSIFICATION DES LANGUES ASIATIQUES.

Quoique les idiomes parlés dans l'Asie aient été jusqu'à présent le sujet d'un grand nombre de travaux importans, et que l'on ait répandu dans ces dernières années beaucoup de jour sur ce sujet difficile, il n'en est pas moins vrai de dire qu'il reste encore beaucoup à faire, et qu'il y a encore un grand nombre de peuples dont les langues nous sont complètement inconnues. Laissant presque entièrement de côté le *Mithridates d'Adelung*, comme un ouvrage qui, à l'égard de l'Asie, est très inexact et incomplet, nous avons puisé, pour travailler la partie asiatique de notre Atlas, à des sources plus modernes et plus savantes. Nous croyons inutile de les rappeler ici, parce que nous avons toujours eu soin de les citer dans les différens paragraphes de ce chapitre, afin de mettre à même nos lecteurs d'apprécier les bases de nos classifications, qui forment la partie essentielle de cet ouvrage, et autour desquelles doit se ranger tout ce que la géographie et l'histoire nous ont fourni de plus important à l'égard des peuples mentionnés dans nos tableaux. Nous dirons cependant que l'*Asia Polyglotta* de

M. Jules Klaproth, les *Recherches sur les langues tartares* de M. Abel Remusat, les notes et les renseignemens précieux que nous devons à l'extrême obligeance de M. Saint-Martin sur les familles sémitique, persane et arménienne, la savante dissertation du docteur Leyden sur les langues de l'Indo-Chine, et celle des Missionnaires Baptistes sur les idiomes de l'Inde, ont été nos guides principaux pour tout ce qui regarde les langues de cette partie du monde.

I. Famille des langues sémitiques.

La lecture attentive de quelques-uns des auteurs cités dans le Mithridates, la comparaison des vocabulaires, et surtout les conseils et les notes savantes que nous devons à l'obligeance extrême du savant orientaliste et profond philologue M. Saint-Martin, nous ont contraint à changer entièrement la classification des langues sémitiques. Il nous a paru indispensable de partager cette famille en cinq branches principales, savoir l'*hébraïque*, la *syriaque*, la *médique*, l'*arabique* et l'*abyssinique*.

Mais, avant de justifier ces changemens, nous croyons nécessaire de dire un mot sur la dénomination de *sémitique*, que, d'après le savant Eichhorn, nous avons donnée à cette famille. En l'employant, nous avons senti autant que tout autre l'inconvénient de nommer ainsi des peuples qui ne descendent pas tous de Sem, et dont même une grande partie forme la postérité de Cham. Mais, n'ayant pas d'autre dénomination générale plus convenable, nous avons pensé qu'elle valait encore mieux que celle de *langues orientales*, adoptée, il est vrai, par quelques philologues, mais qui est très inexacte dans l'état actuel de la linguistique. Comme plusieurs grands philologues s'occupent actuellement de l'étude des langues persane, sanskrite, hindoustani, turke, mandchoue, chinoise, malaise et japonaise, il en résulterait qu'en donnant spécialement le nom de *langues orientales* aux idiomes que nous avons appelés sémitiques, on emploierait une qualification diamétralement op-

posée à la signifiation du mot *oriental*, parce qu'il s'appliquerait précisément à des langues occidentales par rapport aux langues que nous venons de nommer.

Nous avons commencé notre tableau par la branche hébraïque, parce qu'elle contient l'idiome hébreu, qui devait tenir le premier rang parmi les langues sémitiques, à cause de son antiquité, et parce qu'il nous présente les plus anciens monumens littéraires qui soient maintenant entre les mains des hommes. D'ailleurs, c'était aussi dans cette branche qu'il fallait classer le phénicien, qui paraît avoir été le premier idiome qui posséda un alphabet, le seul égyptien pouvant lui contester cet honneur. « La proximité de la Judée, dit M. Saint-Martin dans les notes qu'il a eu la bonté de nous donner, la proximité de la Judée, les relations intimes et multipliées qui durent avoir lieu entre les Phéniciens et les Hébreux, durent contribuer à rapprocher leurs langues. Il est probable que l'hébreu et le phénicien ne différaient pas sensiblement. L'absence de monumens oppose un obstacle invincible à la pleine solution de cette question. Les monumens et les médailles de ce peuple ont été l'objet de beaucoup de conjectures et de dissertations, qui ont produit peu de résultats. Il faut en excepter les travaux de l'abbé Barthélemy, et surtout ceux du savant Akerbald. Il a donné une fort bonne interprétation d'une inscription phénicienne trouvée par Pococke à Citium en Chypre; il en résulte qu'effectivement cette langue différait peu de l'hébreu. » C'est aussi pour cela que nous avons indiqué le phénicien sans le faire suivre du point d'interrogation, que nous posons toujours après les noms de ces idiomes, dont l'affinité est douteuse ou très contestée. A l'égard de l'alphabet phénicien, nous observerons que les médailles antiques de Tyr, de Sidon, Acre, Beryte, Arad et Marathus en ont fait connaître les lettres; mais, comme ces médailles appartiennent à des époques fort différentes, les unes étant du Ve siècle avant notre ère, et d'autres du IIe après, elles présentent des formes souvent

très diverses, et plusieurs fois fort différentes de celles qu'on trouve sur les monumens de la Cilicie, de la Sicile, de l'Afrique et de l'Espagne. Il est très probable que le punique ne différait pas sensiblement du phénicien, dont il doit être considéré comme un dialecte. Néanmoins, nous l'avons représenté dans le tableau, comme une langue, par des raisons tout-à-fait étrangères à la linguistique, et qui sont exposées dans le chapitre premier. Le rôle important joué par les Carthaginois dans l'histoire ancienne, nous parut lui mériter cette distinction. C'est aussi un semblable motif qui nous a engagé à considérer le chaldéen comme une langue que nous avons placée dans la branche syriaque ou araméenne, immédiatement après le syriaque, dont il n'est réellement qu'un dialecte.

« Dans l'origine, dit M. Saint-Martin, le chaldéen n'était pas différent du syriaque. Il porte souvent ce nom dans l'Ecriture, et il ne diffère pas considérablement de celui-ci dans les ouvrages plus modernes, où on le retrouve. Cependant l'emploi, que les Juifs en ont fait en l'adoptant dans leur usage et dans leurs livres, y a nécessairement introduit quelques différences ou quelques altérations. Malgré cela, il est vrai de dire que les ouvrages un peu anciens, tels que le *Targum d'Onkelos*, le *Talmud*, ne diffèrent presque pas du syriaque pur. Le chaldéen et le syriaque ne diffèrent pas plus entre eux que le toscan et le romain en Italie. » Si nous avons dit dans le tableau, que le syriaque littéral n'offre aucune différence pour l'emploi des mots et les formes grammaticales, entre les auteurs syriens des différens siècles et des divers pays, c'est parce qu'on trouve une même langue dans les livres de saint Ephrem, né à Amide au IVe siècle, dans ceux de Denys de Telmahar, qui vivait au VIIIe, de Thomas de Maraghah dans l'Aderbaidjan au Xe siècle, de Grégoire Abou Efaradj, né à Malathiah dans le XIIIe siècle, ainsi que dans les livres des Maronites en Syrie, et des Chrétiens de Saint-Thomas dans l'Inde.

Comme la comparaison des mots nabathéens cités par les auteurs arabes avec les mots syriaques correspondans, démontre que la prétendue langue nabathéenne, dont ces auteurs parlent si souvent, n'est qu'un dialecte syriaque, nous l'avons mise à sa place, la considérant comme un dialecte de cet idiome. Quant au dialecte des Sabéens, laissant à part tout ce qui a été écrit sur ce sujet par les savans orientalistes Norberg, Niebuhr et Tyschen, nous nous en sommes tenu aux renseignemens qui nous ont été fournis par M. Saint-Martin. Selon ce savant orientaliste, le dialecte des Sabéens présente une très grande affinité avec le chaldéen du Talmud; on y remarque cependant un assez grand nombre de mots qui ne se trouvent point dans le syriaque, ni dans les livres rabbiniques; souvent aussi il diffère de ceux-ci par des permutations de lettres, ou des contractions qui changent considérablement les mots. On y trouve en outre quelques expressions persanes. Le nom de *Chrétiens de Saint-Jean*, qui leur est donné par les chrétiens, ne peut leur convenir à aucun titre, car ils professent la plus grande aversion pour les chrétiens et pour Jésus-Christ, dont ils ne parlent qu'avec horreur. Leur doctrine, qui diffère entièrement des religions chrétienne, juive et musulmane, paraît être un mélange des anciennes opinions chaldéennes et babyloniennes, et des doctrines des anciens Persans, combinées avec les dogmes des Valentiniens, des Bardesanites, des Gnostiques et des Manichéens. Nous terminerons ces observations sur les idiomes compris dans la branche syriaque, en remarquant qu'on pourrait bien classer avec eux les langues parlées anciennement dans la Cappadoce et dans la Cilicie.

Selon M. Saint-Martin, la langue pehlvi, parlée jadis dans la Médie, est un idiome mixte, dont la plupart des mots appartiennent aux langues sémitiques, tandis que leurs formes grammaticales sont tout-à-fait persanes. Il fallait donc la classer dans la famille sémitique; mais, comme nous ne pouvions la placer ni avec les idiomes de la branche hébraïque, ni avec

ceux des branches syriaque, arabique et abyssinique, nous avons cru que le meilleur parti à prendre était d'en faire une branche à part, que nous avons nommée *médique*, du nom de l'ancienne Médie, siège principal de cet idiome, que nous avons décrit d'après les renseignemens que nous devons à M. de Saint-Martin, dont on trouvera souvent le nom cité dans cet ouvrage, et qui depuis long-temps s'occupe de l'étude de cette langue.

C'est d'après les conseils et les renseignemens qui nous ont été donnés par plusieurs orientalistes, que nous avons décrit la langue arabe, et que nous avons fait la triple distinction entre l'arabe ancien, l'arabe littéral et l'arabe vulgaire. Voy. à la p. 53.

Ce n'est qu'après avoir comparé entre eux bien attentivement les différens vocabulaires que nous possédons des langues comprises dans la branche que nous appelons *abyssinique*, que nous nous sommes décidés à placer dans cette famille les principaux idiomes parlés dans l'Abyssinie, et que nous avons rejeté la dénomination d'*éthyopique*, donnée communément à quelques-unes de ces langues, et particulièrement à la gheez, pour éviter toute confusion et toute dispute géographique. D'ailleurs, ces idiomes étant les langues les plus répandues dans l'Abyssinie, il était tout naturel de préférer cette dénomination géographique à toute autre, qui sans doute aurait été moins convenable. Il est vrai que le savant auteur du Mithridates range le gheez ou éthiopique avec les langues sémitiques, et dit positivement qu'il faut classer l'amharique avec les idiomes africains. Il nous semble cependant qu'on ne saurait séparer des idiomes qui ont la plus grande analogie entre eux. La moitié des mots de la langue amharique est évidemment sémitique, quoique la grammaire offre des formes différentes. L'amharique doit donc être regardé comme une langue différente du gheez, mais doit être classé toujours avec lui dans la même famille. Si l'on n'admettait pas ce principe à l'égard de l'amharique, il ne faudrait pas non plus l'admettre à

l'égard du pehlvi, qui, comme nous avons vu, appartient incontestablement aux langues sémitiques pour les mots, et aux langues persanes pour les formes grammaticales. Au reste, comme nous nous flattons d'avoir assez démontré la nécessité de suivre cette méthode de classification lorsqu'on veut grouper ensemble les différens idiomes connus d'après leur affinité, nous renvoyons nos lecteurs au chapitre premier, où ils trouveront le développement de ce raisonnement. Mais, afin de ne pas confondre entre eux les idiomes qui ont plus d'affinité avec le gheez qu'avec l'amharique, nous avons subdivisé la branche abyssinique en deux branches secondaires, que nous avons nommées *axumitique* et *amharique*, du nom des deux langues principales qu'elles contiennent. C'est dans cette dernière que nous avons placé la dambea, parce que Ludolphe dit positivement que la langue qu'on parle dans la province de ce nom, diffère entièrement du gheez et de l'amharique. C'est aussi, à la vérité, d'après des conjectures et d'après les assertions vagues que l'on trouve dans la description de l'Abyssinie, que nous avons classé dans cette branche le narea, que son importance ne nous permettait pas d'omettre Mais nous avons omis plusieurs langues particulières, mentionnées dans le voyage du savant M. Scholz, parce que, n'ayant pas de vocabulaires pour les comparer entre elles et n'en connaissant que le nom, leur indication n'offrait presque aucune utilité, d'autant plus que nous n'avions aucun moyen pour les classer convenablement dans le tableau. Nous y avons cependant placé le semien et l'arkiko, parce que les petits vocabulaires recueillis par MM. Scholz et Salt démontrent leur grande affinité avec l'amharique; le premier, qui lui ressemble beaucoup plus que l'autre, nous a offert assez de différence dans ses mots, pour nous autoriser à le regarder comme une langue sœur. Le peu que l'on sait à l'égard du second, qui paraît être un mélange de gheez et d'amharique, nous a long-temps fait rester indécis dans laquelle des deux branches nous devions le classer. Nous nous sommes

décidés pour la seconde, où nos lecteurs le trouveront sous le nom d'arkiko. Des connaissances plus détaillées sur cet idiome confirmeront nos conjectures, ou démontreront jusqu'à quel point nous nous sommes trompés.

II. Langues de la région caucasienne.

Le nom de *Caucasienne*, donné par le savant Blumenbach à la première variété de l'espèce humaine, à laquelle appartient la presque totalité des habitans de la Région du Caucase; leur dépendance de fait ou de nom de l'empire Russe; l'analogie qu'on observe entre les mœurs et les usages de la plupart de ces nations, et un certain air de famille qu'offrent leurs différens idiomes, sinon dans les mots, du moins dans la prononciation, qui est dans tous chargée de fortes aspirations et de sons extraordinaires, nous parurent des motifs assez forts pour ne pas séparer des peuples unis ensemble par la position géographique et par tant de rapports. Nous en avons donc fait un groupe, que nous avons nommé *Langues de la Région Caucasienne*, auquel nous avons ajouté l'arménien, à cause de son voisinage et pour ne pas le laisser isolé au milieu des grandes divisions dans lesquelles nous avions partagé l'Asie. Il est vrai que l'arménien ressemble, dans ses formes grammaticales, plus à la prétendue famille des langues indo-germaniques qu'aux idiomes caucasiens. Mais ne pouvant pas le classer dans aucune des familles des langues européennes, à cause de sa position géographique, et ne pouvant non plus le placer ni dans la famille indienne, ni dans la famille persane, par les motifs exposés dans le premier chapitre, nous avons aimé mieux le ranger parmi les idiomes caucasiens que de le laisser isolé. D'ailleurs il nous semblait que la position de l'Arménie, ses relations antiques et étroites avec la Géorgie, ainsi que le grand nombre de mots techniques et scientifiques que l'idiome géorgien en a empruntés, pouvaient nous autoriser à classer cette langue parmi celles du

Caucase, en indiquant cependant qu'elle en diffère essentiellement sous le rapport des racines et des formes grammaticales.

La grande ressemblance que les vocabulaires aware propre, anzuch, tschari-kabutsch offrent entre eux, nous a engagé à les considérer, d'après M. Klaproth, comme trois dialectes de la langue aware; mais nous n'avons pas pu partager la même opinion à l'égard des quatre prétendus dialectes du géorgien, ni de l'andi et du dido-unso de l'aware, que contre l'avis de ce savant philologue nous avons regardés comme autant de langues sœurs, dont nous avons formé les familles géorgienne et aware; la première composée du géorgien littéral, du géorgien vulgaire ou propre, du mingrélien, du souane et du lasi; la seconde, de l'aware, de l'andi et du dido-unso. Nous prions nos lecteurs de revoir ce que nous avons dit dans le premier chapitre, et de rapprocher les vocabulaires respectifs dans les tableaux polyglottes, pour juger de la justesse de cette innovation.

Nous avons fait aussi un groupe secondaire des langues lesghiennes, pour ne pas séparer des peuples connus par leurs voisins sous la dénomination vague, mais néanmoins généralement reçue, de *Lesghiens* (Montagnards), et afin de pouvoir indiquer, sans une fastidieuse répétition, des traits caractéristiques qui leur sont communs.

III. Famille des langues persanes.

Les précieux renseignemens qui nous ont été donnés par M. Saint-Martin, qui s'occupe beaucoup de l'étude de la langue zend, nous ont obligé de rejeter l'opinion généralement reçue et suivie dans le Mithridates à l'égard de la contrée où l'on parlait anciennement cette langue. « Il n'existe aucun monument ou aucune autorité, dit ce savant orientaliste, qui puisse apprendre positivement dans quel pays le zend fut originairement parlé. Les livres de Zoroastre sont écrits dans cette langue; ils renferment tout ce qui est relatif à la religion et au

culte des anciens Persans. On peut déduire de ces livres et des récits conservés chez les Parsis, qu'ils furent publiés d'abord à Balkh dans la Bactriane, où résidaient les rois de Perse du temps de Zoroastre. Il est donc à croire que le zend était la langue vulgaire de ce pays, et non celle de la Medie ou de l'Atropatene. Ce qui fait croire que ce pouvait bien être l'idiome de cette dernière contrée, c'est que Zoroastre était né à Urmi dans l'Atropatene. Comme l'objet le plus important pour un législateur est d'être entendu, il est naturel de croire que Zoroastre a préféré la langue du peuple auquel il s'adressait à celle du peuple chez lequel il était né. Il est donc très probable que le zend fut parlé dans la Bactriane. » Nous avons dit, dans le tableau de la famille des langues persanes, que *le zend doit être considéré comme le père de tous les idiomes persans et que peut-être même il l'est du sanskrit.* Il résulte des renseignemens que nous a fournis M. Saint-Martin, qu'il y a d'intimes rapports entre le zend et le sanskrit ; tous les mots employés par l'un se retrouvent dans l'autre, mais les différences que l'on remarque entre les mots zends et sanskrits, semblent indiquer que ceux-ci sont plus récens. Ces différences sont pour la plupart euphoniques. La moindre culture et la grande dureté du zend viennent aussi à l'appui de cette conjecture. A l'égard de son influence dans la formation de la langue persane, nous observerons avec ce savant philologue, que presque tous les mots persans se sont formés du zend par la contraction des voyelles, des aspirations ou des lettres sifflantes, médiales, et par la suppression des finales ; ainsi, de

Mehergo, la mort, on a fait	*merg.*
Maerïo, serpent,	*mar.*
Dihko, village,	*dih.*
Pothro, enfant,	*pusr*, *pouhr* et *pour* (en latin *puer*).
Maongho, la lune,	*mah.*
Koro, le soleil,	*khour*,
K*eeniao*, femme,	*zen* (en arménien *kin*).

De *Mereto*, homme (mortel) on a fait *mard.*
Deotchengo, lumière, *rouschen.*

C'est aussi d'après les renseignemens de M. Saint-Martin, que contre l'avis d'Anquetil nous avons accordé 42 lettres à l'alphabet zend, et que nous en avons donné 26 au pehlvi, tandis qu'Anquetil n'en donnait que 35 au premier et un plus grand nombre au second.

Quant à la distinction que nous avons faite entre le *parsi* ou *persan ancien* et le *persan* ou *persan moderne*, nous prions nos lecteurs de voir ce que nous en avons dit dans le chapitre premier, à la page 46.

A l'égard de l'ancien alphabet, dont on se servait anciennement pour écrire le parsi, nous observerons, d'après les renseignemens que nous devons à l'obligeance de M. Saint-Martin, que les caractères alphabétiques trouvés sur les anciennes inscriptions persanes de Nukschi-Roustan et sur les médailles des Sassanides, qui sont du même temps, présentent un alphabet assez semblable à ceux du zend et du pehlvi; les lettres ont seulement des formes plus vagues et plus indécises; elles ont aussi beaucoup d'analogie avec les palmyreniennes (4), fait qui a été remarqué par les anciens, et notamment par saint Epiphanes. On ne connaît encore que 18 lettres de cet alphabet. Ces écritures usitées jadis dans toute la Perse, avec quelques modifications, sont celles que les anciens appelaient généralement *lettres syriennes*, à cause de leur origine et de leur ressemblance avec les caractères usités en Syrie. M. Saint-Martin se propose de prouver que ces écritures ont été introduites en Perse sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, et qu'elles y firent tomber en désuétude les caractères cunéiformes.

Quoiqu'on n'ait encore aucun moyen de déterminer avec précision jusqu'à quel point le *parse* ou l'idiome que parlent les Guebres entre eux outre celui propre du pays où ils vivent,

diffère du persan moderne vulgaire, nous avons cru néanmoins qu'on pouvait le considérer comme un dialecte du parsi ou de l'ancien persan. En effet, les Parsis ou Guebres s'étant réfugiés dans l'Inde vers le milieu du VIIe siècle, avant la formation du persan moderne, il est probable qu'ils ont conservé leur langue exempte du grand nombre de mots arabes, qui distinguent principalement le persan vulgaire ou moderne du parsi ou persan ancien. Nous avons conséquemment classé le parse parmi les dialectes de l'ancien persan.

M. J. Klaproth ayant démontré dans son *Asia Polyglotta*, de la manière la plus convaincante, la justesse des doutes émis par M. Malte-Brun dans son Précis de Géographie, relativement à la langue que parlent les Boukhares, nous l'avons classée parmi les idiomes qui forment la famille persane, contre l'avis du Mithridates et de tous les géographes, qui regardent à tort les Boukhares comme des peuples Tartares ou Turks. Nous avons été long-temps indécis si nous devions la considérer comme un dialecte du parsi ou bien du persan moderne. L'Asia Polyglotta même ne pouvait éclaircir nos doutes, puisque le savant M. Klaproth, à la page 62, y dit positivement que le boukhare est du persan moderne, tandis qu'à la page 241 il laisse entrevoir que la langue parlée actuellement par les Boukhares de Chiwa est de Boukhara est du persan pur ou farsi, c'est-à-dire du parsi. Comme il nous paraît très difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une nation puisse conserver la pureté de sa langue vivant depuis tant de siècles au milieu des nations Turques, sous la double influence de la langue arabe dans l'exercice de la religion, et de la langue turque dans les usages de la vie sociale, et cela dans un pays où elle forme la minorité de la population, nous avons considéré le boukhare comme un dialecte du persan moderne. D'ailleurs, nous avons été confirmé dans notre opinion par le savant M. Klaproth lui-même, à qui nous avons soumis nos doutes, et qui nous a dit positivement que ce devait être un dialecte du persan moderne.

Nous croyons indispensable de dire quelques mots sur l'histoire de la langue persane, pour appuyer et développer ce que nous avons dit dans le tableau, et que le défaut d'espace ne nous permettait pas d'insérer. Nous le faisons avec des notes précieuses que nous devons à l'extrême obligeance de M. Saint-Martin. Lorsque la Perse fut envahie par les Arabes, la langue et la littérature de ce royaume furent presque anéanties. Les Arabes détruisirent tous les livres qu'ils purent trouver. Cette persécution dura long-temps, pendant la dynastie des califes Ommiades. Ce n'est que sous les Abbassides que les Arabes firent quelque attention aux livres en petit nombre échappés à la fureur des premiers conquérans. Pendant deux siècles, l'usage de la langue persane fut proscrit, et tous les actes publics se firent en arabe. C'est à cette époque d'oppression qu'il faut faire remonter l'habitude d'employer tant de mots arabes. Enfin, sous les Samanides, qui régnèrent dans le Khorasan et la Perse Orientale, vers la fin du IXe siècle, la langue persane reparut écrite avec des caractères arabes. Ce changement a dû nécessairement et a effectivement introduit des altérations dans l'orthographe et dans la composition des mots. La conduite différente des Samanides tient à ce que, quoique musulmans, ils étaient d'origine persane. Les Bouides, qui un peu plus tard régnèrent dans le Farsistan et dans l'Yrak, qui étaient aussi d'origine persane, et affectionnèrent toujours le titre de persans, contribuèrent aussi à rétablir l'usage de la langue persane. C'est de cette époque que datent les premières compositions persanes ; et bientôt cette langue, qui n'avait pas été abandonnée par la masse de la population, rentra complètement en faveur. Elle continua d'être écrite sous les dynasties d'origine turque qui succédèrent aux Bouides et aux Samanides. Les Ghaznevides, au commencement de leur empire, tâchèrent bien de rétablir l'usage politique de la langue arabe, mais ils ne purent résister à l'impulsion universelle donnée par leurs prédécesseurs. Sous leur règne même, le persan devint plus géné-

ral; on composa un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, et cette langue, quoique un peu altérée par l'arabe, resta décidément au nombre des idiomes vivans de l'Asie. Le *Scha-nameh,* grand poëme historique écrit par Ferdousy dans le xe siècle, est le seul ouvrage qui existe en parsi; on n'y trouve presque aucun mot arabe. Tous les autres ouvrages persans sont tous plus ou moins mélangés de mots empruntés à cette langue.

L'assertion positive du savant résident anglais à Bagdad, M. James Claudius Rich, dans sa lettre datée de Solimania et adressée à M. le baron Sylvestre de Sacy, que toutes les tribus du Louristan parlent kurde, nous a obligé à classer toutes les nombreuses peuplades Loures parmi celles qui parlent la langue kurde, renonçant à le regarder comme un idiome particulier, ainsi que nous aurions dû le faire, si nous avions voulu suivre l'opinion erronée de tous les géographes et de plusieurs voyageurs, qui représentent les Loures comme une nation distincte et parlant une langue entièrement différente de celle des Kurdes.

C'est aussi d'après l'importante découverte, qui a été le résultat des savantes recherches faites par M. Jules Klaproth sur les Ossetes, que nous avons placé l'idiome de ce peuple dans cette famille. Mais, comme il se pourrait bien que le nom d'Alains eût été appliqué, à certaines époques, à une réunion de nations dont les langues pourraient avoir été entièrement différentes (Voyez à la page 45), nous n'avons pas étendu les résultats de cette découverte ethnographique aux Alains, si malheureusement célèbres dans l'Europe Occidentale. Ceux-ci nous paraissent appartenir de plus près à la famille germanique. Recrutés par les Bourguignons, les Vandales et les Sueves, dans leur invasion en Italie sous la conduite du fameux Radagaise, ces Alains furent, ainsi que leurs compagnons d'armes, complètement défaits devant Florence. Leurs débris, après avoir tourné pendant quelque temps dans la Gaule, envahi-

rent l'Espagne, de concert avec les Sueves et les Vandales, et s'y établirent dans la partie orientale. Ces barbares, que les historiens nous peignent comme les plus cruels de ceux qui dans le ve siècle inondèrent le monde civilisé, furent entièrement défaits en 417 par Wallia, chef des Visigoths, et leur existence et leur nom disparurent dans l'Occident.

Ce n'est que par incidence que nous avons nommé plusieurs peuples qui nous paraissent devoir être classés dans cette famille, tels que les *Ases*, si fameux dans l'histoire ancienne de l'Asie Occidentale et de l'Europe Orientale, et dont le savant M. Salverte incline à croire que les *Amazones* pouvaient en être les épouses; les *Ou sun* et les *Kian kuen* ou *Hakas* des auteurs chinois selon le savant M. Klaproth ; les *Parthes*, les *Massagetes* et une partie des *Getes* et des *Scythes*. Mais nous avons cru devoir garder le silence relativement aux *Ghelankis*, qui vivent dans une partie du Ghilan, quoique le savant M. Adelung le mette au nombre des dialectes du persan moderne. N'ayant aucun vocabulaire à notre disposition pour pouvoir comparer cet idiome à ceux des peuples limitrophes, dont on le dit entièrement différent, nous n'avons pas voulu prendre un parti définitif entre MM. Adelung et Hanwai. Ce dernier assure que le ghelanki n'a aucun rapport, ni avec l'arabe, ni avec le persan.

L'histoire nous apprend que les Rohillas, dans la première moitié du dernier siècle, sont partis des montagnes de Salomon, où vivent encore leurs confrères les Afghans Berdouranis, pour aller s'établir dans le Kottair, contrée à l'est du Gange, qui par la suite fut appelée Rohilcund à cause de ses nouveaux dominateurs. Le pays d'où les Rohillas sont originaires, et le peu de probabilité qu'il y a à supposer qu'ils aient en si peu de temps renoncé à leur langue pour apprendre le multan, qu'on ne parle pas même dans leur nouvelle patrie, nous ont engagé à classer ce peuple parmi les Afghans, en rejetant entièrement l'opinion du savant M. Frédéric Adelung,

selon lequel il aurait fallu classer ce peuple avec ceux qui parlent la langue multane, qui est comprise dans la famille des langues sanscrites.

Nous avons cru aussi devoir nous éloigner de l'opinion suivie par le savant M. Frédéric Adelung dans son *Uebersicht aller bekannten Sprachen*, etc. etc., en classant avec trois langues différentes le *belloutche propre*, le *brahuety* et le *dehwar*, qu'il considère comme trois dialectes de la langue belloutche. Voici les motifs qui nous ont engagé à faire ce changement. M. Pottinger dit positivement que les *Dehwars* ou *Dehkans* sont originaires de la Perse, et qu'ils parlent persan. Comme leurs rapports multipliés avec les Belloutches ne peuvent manquer d'altérer leur langue, il est très probable que ce dialecte persan est mêlé de beaucoup de mots belloutches, ce qui peut donner lieu à le confondre avec le belloutche, auquel cependant il ressemble beaucoup moins qu'au persan. Nous l'avons donc considéré comme un dialecte de cette dernière langue, et proprement comme l'anneau d'union entre le belloutche et le persan. M. Pottinger, auquel on doit la connaissance du Belloutchistan et de ses habitans, nous représente les *Belloutches* proprement dits comme une nation différente des *Brahus*, non-seulement sous le rapport moral, mais même sous le rapport physique. Tandis que les premiers ont la taille déliée, le visage allongé et des traits saillans, les autres ont des jambes courtes et grosses, des visages ronds et des traits confondus. Les Belloutches sont très cruels, adonnés à l'avarice et au brigandage, et très peu soumis à leurs chefs; les Brahus sont assez humains, moins avares et voleurs, et beaucoup plus dépendans de leurs Khans que les Belloutches. A cela il faut ajouter l'assertion positive de M. Pottinger, qui dit que le belloutche ressemble beaucoup au persan, et que la moitié au moins de ses mots sont empruntés à cette langue, tandis que le brahueti est un dialecte de l'hindoustani. Tant de différence dans le physique et le moral, réunie à l'opinion d'un ex-

cellent observateur, comme l'est M. Pottinger, nous ont conduit tout naturellement à suivre son avis au lieu de celui du savant M. Adelung. Nous avons donc classé comme langue, le belloutche dans la famille persane, et nous avons placé le brahuety parmi les dialectes de l'hindoustani. De nombreux vocabulaires des deux idiomes, accompagnés des observations grammaticales les plus propres pour faire connaître les traits principaux particuliers à chacun de ces deux langages, démontreront si nous nous sommes trompés, ou bien si c'est le savant M. Adelung qui est dans l'erreur.

IV. Langues de l'inde.

Avant la publication de l'intéressant mémoire des missionnaires Baptistes, dont nous avons déjà parlé à la page 47, on peut dire que l'Inde était une région à-peu-près inconnue sous le rapport ethnographique. On savait bien qu'on y parlait huit ou neuf idiomes dérivés du sanskrit, mais l'on pensait que le tamoule, le karnata, le telinga, le guzurate, l'orissa, le bengali, le maharatte, le penjabi et l'hindoustani, étaient les seuls que l'on pouvait regarder comme des langues, tous les autres idiomes parlés dans cette vaste région n'étant considérés que comme des variétés de l'hindoustani, dont quelques-unes même n'étaient regardées que comme des jargons incapables de rendre les idées. C'est à ce mémoire que nous devons la connaissance de plusieurs langues dont on ignorait jusqu'aux noms, quoique depuis la plus haute antiquité on les considère comme telles dans l'Inde, où même on en écrit plusieurs avec des alphabets particuliers. Cet important travail a donc été notre guide principal dans la rédaction de notre tableau des langues de l'Inde; mais nous avons aussi consulté les savantes *Asiatic Researches*, l'ouvrage classique de Hamilton, le *Mithridates* et autres qu'il serait trop long de citer, pour suppléer ce qu'il laisse desirer. D'ailleurs, ce mémoire ne donne absolument que le nom des différentes langues, et n'indique que

d'une manière vague les pays où on les parle. Il nous a fallu nous livrer à de pénibles et longues recherches pour compléter cet ouvrage et faire disparaître ses omissions. Après avoir longuement étudié ce sujet difficile, et avoir médité sur les renseignemens précieux qui nous ont été fournis sur les langues du Decan par le savant missionnaire M. l'abbé Dubois, nous avons cru pouvoir nous arrêter aux résultats suivans.

Nous avons considéré toutes les langues de cette région comme divisées en deux branches principales dont la première forme la nombreuse famille sanskrite, et la seconde comprend tous ces idiomes encore très peu connus, mais que l'on sait être tout-à-fait différens du sanskrit et des langues qu'on en fait dériver. Sans entrer dans aucun des détails relatifs à la qualification de langues que nous donnons aux nombreux idiomes qui forment notre famille sanskrite, parce qu'ils appartiennent au chapitre I[er] et particulièrement à ce que nous avons dit aux pages 47 et 48, nous croyons indispensable de donner ici quelques éclaircissemens, pour mériter la confiance de nos lecteurs, et pour avoir occasion de fournir quelques renseignemens nécessaires à l'intelligence des choses indiquées dans le tableau.

C'est sur les traces des raisonnemens faits par M. Abel Remusat dans ses savantes *Recherches sur les Langues Tartares*, que nous avons dit dans l'introduction, que les Turks, guidés par Timour ou Tamerlan, envahirent l'Inde, et que ces mêmes peuples, et non les prétendus Mongols ou Mogols commandés par Baber ou Babour, ont fait la conquête de l'Indoustan en 1526, et ont donné naissance à la dynastie qu'on a si improprement nommée dynastie des Grands-Mogols. C'est toujours en suivant cet ouvrage que nous avons fait la distinction entre les véritables Mongols, que nous avons décrits, avec les Kalmuks leurs frères et les prétendus Mongols qui habitent dans l'Inde et qui ne sont que des Turks originaires de la Grande-Boukharie ou des Afghans originaires de la Perse

Orientale. M. Abel Remusat dit positivement, qu'on ne peut douter que Timour et ses sujets naturels n'aient été Turks. Depuis bien des siècles, la Transoxane est peuplée de tribus qui appartiennent aux familles turque et persane ; et si des familles mongoles y ont suivi les princes de la race de Tchinggis ou Gengiskan, elles avaient eu, pendant près de deux cents ans, le temps de se fondre avec la population du pays. On ne hasarderait donc rien en avançant avec ce savant philologue qu'il ne devait se trouver aucun Mongol dans l'armée de Babour. Relativement à l'origine persane des Boukhares, voyez ce que nous en avons dit à la page 114.

Nous avons dit, en parlant du pali, que l'on pourrait appeler sa littérature la *Littérature Bouddhique*, et nous avons ajouté qu'elle est la source de laquelle dérivent en partie les littératures des Birmans, des Peguains, des Anamites, des Siamois, des Japonais, des Cingalais et des Tibetains. Le savant M. Abel Remusat, qui a répandu tant de lumière sur tout ce qui regarde l'histoire de l'Asie Orientale et Centrale, dit, en parlant de la langue *fan*, que tous les peuples qui professent le bouddhisme n'ont qu'une seule littérature, qu'on pourrait nommer *Bouddhique*, car elle n'appartient à aucune nation en particulier. C'est la théologie de Bouddhah qui en est la base. De vastes traités de morale, de métaphysique et de cosmologie, apportés, ou de la partie centrale de l'Hindoustan, où cette religion prit naissance, ou de l'île de Ceylan, dans laquelle on prétend qu'il y eut une nouvelle révélation, traités attribués à Bouddah lui-même ; des romans historiques ou mythologiques, où sont racontées les aventures fabuleuses des dieux, des plus illustres pénitens, des bienfaiteurs de la religion, des rituels, des prières, de longues formules pour les invocations, les exorcismes : voilà, dit M. Remusat, quel est le fonds, que chaque peuple a ensuite brodé, en ajoutant ses traditions particulières, ses légendes nationales, la vie des héros et des saints les plus célèbres de chaque contrée. On voit par là en quoi

doivent se ressembler et en quoi peuvent différer les matières qui constituent la littérature chez les peuples de l'Indo-Chine, de la Mongolie, de la Mantchourie et du Tibet. La même littérature est commune aux bouddhistes de la Chine, de la Corée et du Japon. Les différentes parties des connaissances humaines n'ont pas parmi ces nations, comme chez nous, un champ bien distinct et circonscrit; elles se confondent dans un même but, qui est, pour le commun des hommes, l'étude de la doctrine populaire, laquelle comprend la morale, les pratiques du culte, les fables cosmographiques et cosmogoniques, l'astrologie et les connaissances accessoires, c'est-à-dire le peu d'astronomie et de mathématiques qui est indispensable pour ses opérations ; et pour les initiés, l'étude de la doctrine secrète, qui enseigne la clé des allégories et des mystères, la métaphysique, les méditations qui *anéantissent les sens* (nirwana) en exaltant l'imagination, la théorie de l'émanation, de l'illusion, et pour tout dire enfin le *nihilisme* le plus absolu.

Convaincus par les savans raisonnemens faits par M. Remusat sur l'affinité de la langue fan avec le sanskrit, nous n'avons pas hésité un instant à adopter l'explication ingénieuse donnée par ce savant philologue, en classant le fan parmi les principaux dialectes du pali. Nous ajouterons seulement que le fan a 12 voyelles, 30 consonnes et cinq sortes d'articulations, les dentales, celles des dents du devant, les linguales, les gutturales et les labiales. Cette multiplicité de sons et l'alphabet particulier avec lequel cet idiome est écrit, démontrent sans réplique la nature de cette langue toute différente de celle des langues que parlent les peuples divers pour lesquels le fan est l'idiome lithurgique.

Nous avons été très embarrassés sur la classification du kawi, ne sachant pas si nous devions le classer parmi les dialectes du sanskrit ou parmi ceux du bali, ou bien si nous devions en faire une langue sœur de ces deux idiomes. Tout ce qu'on a publié sur le kawi est si vague et si incomplet, que

l'ethnographe ne saurait prononcer aucun jugement. Comment se décider entre deux savans observateurs qui se trouvent en même temps sur les lieux, et qui portent deux jugemens diamétralement opposés sur la nature de cette langue? M. Raffles ne regarde le kawi que comme un dialecte du sanskrit, en ajoutant que neuf-dixièmes de ses mots sont dérivés de cette langue, et s'y sont conservés moins corrompus que dans le pali. M. Crawfurd au contraire penche à croire que cet idiome n'est pas une langue étrangère, introduite dans l'île de Java avec un culte étranger, mais que c'est la langue écrite par les prêtres, auxquels seuls, selon lui, était anciennement borné l'usage de l'écriture. En attendant que l'on recueille et publie assez de faits positifs pour pouvoir décider ce point douteux de l'ethnographie, nous avons cru que le meilleur parti à prendre était de placer provisoirement le kawi parmi les dialectes du pali, quoique nous inclinions à croire qu'il faudrait en faire une langue sœur, par son importance littéraire, par le grand nombre de mots javanais qu'il contient, et par les raisons que nous avons exposées dans le chapitre premier.

Au moment de livrer cette feuille à l'impression, nous avons eu connaissance des résultats importans des recherches faites sur le pali par MM. Lassen et Burnouf fils. Ayant l'honneur d'être en relation avec ce dernier, nous avons obtenu de sa bienveillance des observations et des notes qui nous mettent en état de reproduire ici, avec des modifications importantes, nos articles *sanskrit* et *pali* (40; 41), imprimés depuis un an et demi. Ces modifications rectifieront ce que ces deux articles offrent d'inexact, quoique rédigés d'après les conseils des célèbres orientalistes MM. de Chesy et Abel Remusat; inexactitudes qui d'ailleurs étaient la conséquence de l'état encore si imparfait de la linguistique pour tout ce qui regarde les langues *fan*, *pali* et *kawi*, que l'on nous avait conseillé de classer comme trois dialectes du pali.

Il faut ajouter ce qui suit à la fin de l'article sanskrit, que nous avons rédigé dans l'Atlas :

40. † SANSKRIT. On connaît à la Chine une langue indienne particulièrement affectée aux Bouddhistes, sous le nom de *Fan*. Il paraît prouvé que c'est le sanskrit. *Fan* est pour les Chinois la traduction de *Brahmâ*; conséquemment, la *langue fan* est la *langue de Brahmâ* ou le sanskrit. On ne sait pas encore si ce nom ne doit pas aussi s'appliquer au pali, qui doit être connu à la Chine depuis le cinquième siècle de notre ère. Mais les monumens jusqu'ici connus, prouvent qu'il faut entendre par ce mot le sanskrit pur, et tel qu'il est conservé dans les livres bouddhiques des Tibetains.

« La partie du vocabulaire bouddhique, dit M. Burnouf fils dans une savante note que M. Abel Remusat a insérée dans le premier volume de ses Mélanges Asiatiques, la partie du vocabulaire bouddhique que les Chinois appellent *langue fan*, offre, avec le samskrit, des traits si frappans de ressemblance, qu'il est impossible, au premier coup-d'œil, de ne pas croire que les mots et les formules qui la composent ne soient entièrement originaires de l'Inde. Cependant un examen plus attentif révèle quelques différences assez sensibles, et alors s'élève la question de savoir si ces différences doivent être considérées comme caractéristiques, soit d'un dialecte de secte, soit d'un idiome qui reproduit le samskrit d'une époque dont nous n'avons pas de monumens, ou bien s'il faut seulement les attribuer aux méprises d'une transcription faite par une main étrangère. L'examen que j'ai fait de ce curieux ouvrage, me permet d'avancer avec quelque confiance que la langue en est du samskrit pur, parce que les différences qu'on y remarque sont purement accidentelles, et ne laissent apercevoir nulle part une intention systématique. De plus, la langue du vocabulaire n'offre pas de traces de ces altérations si reconnaissables que subit une langue, lorsque, transplantée du lieu de son origine dans une terre étrangère, elle y a vécu et s'y est développée sous des influences nouvelles. Ces altérations, au contraire, s'expliquent par les causes les plus simples comme les plus communes : elles viennent de ce que l'original sams-

krit d'après lequel a été composé le vocabulaire, a été, ou inexactement écrit par l'auteur indien, ou inexactement lu par l'imprimeur chinois. J'inclinerais à croire que les erreurs viennent de ces deux sources à-la-fois, mais plus particulièrement de la première, parce que les différences, ou plutôt les fautes qu'une connaissance peu avancée du samskrit permet de relever, sont précisément celles qu'on rencontre à tout instant dans la lecture des manuscrits indiens. »

Voici l'article pali tel que nous l'avons modifié avec l'assistance de M. Burnouf fils :

41. † BALI OU PALI, dit aussi MAGADHA OU MAGADHI. Cette langue, que l'on doit considérer comme fille du sanskrit, était parlée anciennement dans le Magadha ou Magudha (partie du Bahar au sud du Gange), regardé par plusieurs savans indiens comme le pays natal de Bouddha. Après avoir été très répandue dans l'Inde avant la naissance de Jésus-Christ, elle s'est éteinte lorsque la secte qui la parlait fut expulsée de l'Inde. Le pali, de même que le sanskrit, n'est plus parlé nulle part depuis très long-temps, quoiqu'il soit resté la langue lithurgique et littéraire de l'île de Ceylan, ainsi que de la plus grande partie de l'Indo-Chine, où les gens instruits apprennent cette langue, comme dans l'Inde et en Europe on apprend le sanskrit et le latin. Le pali étant une langue morte depuis tant de siècles, n'a aucun dialecte. Cette langue a la force, la richesse et l'harmonie du sanskrit, dont elle est la fille, et dont elle diffère moins que l'italien du latin. Elle possède le même nombre de déclinaisons, le même système de conjugaisons, moins peut-être la voix moyenne; les seules différences qui la distinguent du sanskrit viennent d'un adoucissement des terminaisons grammaticales, quelquefois difficiles à prononcer. De plus, elle admet dans la conjugaison quelques verbes auxiliaires, ce qui prouve encore qu'elle est plus moderne que le sanskrit, qui n'en fait qu'un usage très borné. Ce qu'on connaît jusqu'ici de sa littérature est fait pour inspirer un grand intérêt. Elle possède des récits historico-mythologiques appelés *tcheritas*, et un très grand nombre de livres philosophiques contenant la doctrine de Bouddha. On

trouve même, dit-on, à Ceylan la collection complète des ouvrages attribués à Bouddha lui-même. Ce sont des traités de métaphysique, des systèmes cosmogoniques et mythologiques, et des vies fabuleuses ou réelles des divers patriarches qui ont succédé au fondateur de la secte. Les alphabets qui servent à écrire le pali, diffèrent suivant les diverses contrées qui l'ont adopté. On en reconnaît trois : l'un usité chez les Birmans, et les deux autres chez les Siamois; mais, au fond, tous ces alphabets rentrent l'un dans l'autre, et ne sont que des altérations de l'ancien alphabet dévanagari. Ils offrent de plus une très grande analogie avec l'*alphabet de Bouddha*, qu'on trouve sur les anciens monumens de l'île de Java.

Voici l'article kawi, que, d'après les conseils du savant M. Burnouf fils et les principes exposés dans le chapitre I[er], nous nous sommes déterminés à classer dans le tableau comme une langue sœur du pali au lieu d'en faire un de ses dialectes :

41 bis. † KAWI, dérivé du sanskrit. Cet idiome, dont les neuf-dixièmes des mots sont sanskrits, et l'autre dixième javanais (322), était jadis la langue de la littérature et de la religion d'une grande partie de l'île de Java et de celle de Madoura, avant qu'on y eût introduit l'islamisme; maintenant elle n'y est plus que la langue de la poésie et des mythes les plus anciennes. Le kawi cependant est encore la langue de la religion et des lois dans l'île de Bali, près de celle de Java. Les principales compositions de cette langue sont des abrégés du *Mahabarat* et du *Ramayana*, traduits du sanskrit en vers blancs; ce qui est une chose remarquable, toutes les compositions en javanais, en bali (326) et autres langues malaises étant en vers rimés. Le kawi, plus que tout autre idiome, entre dans la formation du basa-krama (323). C'est sur sa littérature que se sont formées les littératures du javanais, du bali, et d'autres idiomes malais. La plupart des anciennes inscriptions, en pierre et en cuivre, trouvées dans l'île de Java, sont écrites en cette langue, dont elles forment les monumens les plus anciens, parmi lesquels il paraît qu'on pourrait classer le fameux monument que possède le chef de Telaga. On y trouve représenté un grand nombre de divinités, ainsi que les signes du zodiaque, et d'autres sujets astro-

nomiques, ou plutôt astrologiques ; il est écrit sur papier javanais, et ployé comme les manuscrits d'Ava. Le kawi a un alphabet particulier, dont plusieurs lettres sont presque identiques aux lettres correspondantes du pali carré ; on l'écrit de gauche à droite, comme les autres alphabets dérivés du dewanagari.

Nous avons été long-temps indécis si nous devions rejeter ou retenir dans notre tableau la distinction entre l'*hindi* ou *hindoustani propre*, et le *maure*, *hindoustani-maure* ou *mongolo-hindoustani*. Notre embarras était d'autant plus grand que nous trouvions cette distinction suivie dans le *Mithridates*, et sanctionnée par le grand philologue M. Vater, dans l'Appendice à cet ouvrage, où il dit (pag. 482) que les langues générales y ont été bien classées; et que nous voyions le savant orientaliste Colebrooke confirmer cette distinction, dans sa dissertation sur les langues parlées dans l'Inde, dans laquelle il dit positivement que l'*hindi*, par un mélange de mots persans et arabes, devint l'*hindoustani* ou *moors*. Notre embarras était encore augmenté par différens passages d'un autre mémoire des Missionnaires, publié à Londres l'année précédente en 1815, sous le titre de *Brief view of the Baptist Missions and translations*, etc., etc., où l'on voit toujours l'*hindee* et l'*hindostan* considérés comme deux idiomes différens, dans lesquels les Baptistes ont même traduit et publié la Bible. Nous savions d'ailleurs que cette distinction avait toujours été faite par tous les philologues et par tous les voyageurs qui ont parlé des langues de cette partie de l'Asie. Nous ne pouvions concevoir comment tant de savans, dont plusieurs avaient été sur les lieux, pouvaient s'accorder à faire deux langues différentes d'un seul et même idiome, ni comment ils s'étaient tous accordés à soutenir et à répandre la même erreur. Cependant les grandes recherches auxquelles les Baptistes se sont livrés dernièrement pour faire traduire la Bible dans les principales langues de l'Inde, les renseignemens au-

thentiques et les faits positifs qu'ils sont parvenus à se procurer sur les nombreux idiomes de cette contrée, et le profond silence qu'ils gardent dans leur second mémoire sur cette distinction, tandis qu'ils mettent tant de soin à y distinguer l'une de l'autre tant de langues différentes jusqu'à présent inconnues aux savans de l'Europe, ne nous permettaient pas de reproduire dans notre tableau une distinction, qu'ils paraissaient ne vouloir pas admettre. Nous y avons en conséquence renoncé, et nous avons parlé de l'hindoustani comme si c'était la même langue que le mongolo-hindoustani, et en considérant ce dernier tout au plus comme un dialecte du premier. Ayant tracé sur une carte de l'Inde les limites dans lesquelles, d'après le mémoire susmentionné, chaque langue est parlée, nous n'avons pas été peu surpris de trouver un vide immense entre les territoires des langues bengali, magudah, mithili, nord-kochala, dogoura, penjabi, bikanir, huyapoura, brouj, harouti et bundelkhund. Devant assigner une langue quelconque aux nombreux habitans de cet espace immense, qui comprend une grande partie des vastes provinces de Delhi, d'Agra, d'Oude et d'Allahabad, et les Missionnaires n'en indiquant aucune, nous avons cru que cette langue ne pouvait être autre chose que le mongolo-hindoustani ou l'hindi, ou bien la langue que, dans leur mémoire précédent (*Brief view of the Baptist, etc., etc.,*) ils appellent *brij-bhassa.* C'est pour cela que, dans le tableau, nous avons dit, dans l'article HINDI OU HINDOUSTANI, que cette langue est parlée, « à ce qu'il paraît, dans une grande partie « des provinces d'Allahabad, d'Agra, de Delhi et d'Oude, » quoique les missionnaires disent positivement que le bas peuple parle partout sa langue particulière, et que l'hindi n'est plus compris nulle part du peuple à la distance de 20 milles anglais des grandes villes. L'existence de ce vide considérable, qu'il faut cependant remplir d'une manière quelconque, puisqu'il embrasse une des parties les plus peuplées de l'Inde; la contradiction manifeste qu'on trouve en comparant ensemble les

deux mémoires en question à l'égard de ces deux idiomes; et l'assertion positive que nous trouvons dans le second, où nous lisons à la page 25, « que le brij-bhassa est parlé dans les « hautes provinces de l'Indoustan, et que la version de la Bible « dans cet idiome sera probablement plus agréable au peuple « du Douab, qu'une autre en hindi ou en hindoustani, » nous parurent des motifs assez forts pour réserver pour ce chapitre la description de ces trois langues que nous avions faite long-temps auparavant. Nous avons pris d'autant plus volontiers ce parti, que nous l'avions vu approuvé par le savant orientaliste feu M. Langlès, qui avait revu tout notre travail sur les langues indiennes, qu'il avait mérité aussi l'approbation de M. le chevalier Chezy, si profond dans la littérature et la langue des Brahmanes, et que nos observations acquièrent un nouveau poids par un passage des Transact. of Asiatic Society, vol. 1, p. 252, où l'on dit que « les livres d'une secte moderne formée dans la province de Delhi, appelée *Saud*, sont écrits en *hindi propre*, c'est-à-dire sans mélange de persan et d'arabe ». D'ailleurs, c'était le seul moyen que nous avions de compléter, autant que possible, notre travail sur cette famille, sans nous exposer au risque de commettre de graves erreurs, ou d'omettre des langues importantes. C'est aux savans missionnaires de Serampore à éclaircir nos doutes, et à faire voir, par l'indication précise des limites, où l'on parle le *bruj* et le *brij-bhassa*, si c'est la même langue ou si ce sont deux langues différentes; c'est à eux de nommer les langues qui sont parlées dans le vaste espace vide que nous venons de signaler, et dont une partie seulement serait remplie par le brij-bhassa, dans la supposition que ce dernier idiome fût différent du brouj. Voici les trois articles du *brij-bhassa*, de l'*hindi* et du *mongolo-hindoustani*, tels que nous les avions travaillés avant d'avoir eu connaissance du second mémoire en question, qui nous a engagé à faire les modifications suivies dans l'Atlas.

Brij-bhassa, parlée dans une grande partie de la province d'Agra, nommée aussi Douab, et qui dépend presque entièrement des Anglais. On prétend que cette langue contient un plus grand nombre de mots sanskrits que les autres idiomes de cette famille.

Hindi ou hindoustani propre, parlée dans les villes principales de l'Inde, et dans une grande partie des vastes provinces d'Allahabad, d'Agra, de Delhi et d'Oude, dont la partie la plus importante appartient aux Anglais, et le reste à des princes leurs vassaux. Parmi ces derniers, le rajah d'Oude est le plus puissant; il réside à Lucknow, grande ville sur les bords du Goumty. Dans les possessions immédiates des Anglais, on trouve Agra et Delhi, jadis si florissantes et si peuplées, lorsqu'elles étaient le siège des Grands-Mogols; Allahabad, qui, aux yeux des Hindous, est la reine des cités saintes, et dans laquelle quelques géographes voient à tort la fameuse *Palibothra* des auteurs grecs, qu'il faut chercher beaucoup plus loin dans le Bengale; enfin Benares, qui est l'Athènes de l'Inde, où se trouve le plus célèbre observatoire de cette contrée, et le fameux temple de *Vissvisha*, dans lequel on entretient toujours un taureau vivant, comme jadis en Egypte dans celui du dieu Apis. Les *Canyacubias*, dont la capitale était la grande ville de Canoge, dans la province d'Agra, parlaient anciennement l'hindi, appelé quelquefois *hindouvi*. Cette langue, polie et perfectionnée par les littérateurs indiens, est commune à presque tous les gens instruits de l'Inde, et est la langue employée non-seulement dans les usages de la vie commune, mais même dans la composition d'un grand nombre d'ouvrages littéraires et scientifiques; aussi sa littérature est-elle la plus riche de toutes celles de l'Inde, après la sanskrite, la telinga et la tamoule. Quoique près des trois quarts des mots de l'hindi soient sanskrits, sa grammaire n'en diffère pas moins pour cela; il n'a que 6 cas; sa conjugaison est moins régulière et moins riche que celle du sanskrit, et il manque de comparatif et de superlatif faits par flexion. Cette langue a adopté l'alphabet dewanagari. Parmi ses nombreux dialectes, les suivans se distinguent par leur importance : le *Wradscha*, qui était parlé anciennement dans les environs d'Agra, et qui forme la base de l'hindi littéral actuel; l'*Ourdou*, parlé jadis entre eux par tous les Hindous à la cour du Grand-Mogol; c'est encore le dialecte le plus commun aux savans de l'Inde; ceux parlés dans les environs de *Benares* et de *Bahar* qui s'approchent beaucoup du wradscha.

Maure-hindoustani, dit aussi ordouzeban ou mongolo-hin-

DOUSTANI. Cette dernière dénomination est l'on ne peut plus impropre, parce que ce n'est pas le mongol mais le persan et ensuite l'arabe, qui, réunis à l'hindi, forment cette langue, dans laquelle ce n'est que par hasard que l'on rencontre quelques mots mongols et turks. Le maure-hindoustani est parlé dans les grandes villes de l'Inde, et plus ou moins compris par tous les nombreux mahométans qui sont répandus d'un bout à l'autre de cette vaste contrée, et parmi lesquels se trouve ce peuple très mélangé, le plus nombreux après les Hindous, connu sous le nom impropre de *Mongols,* qui était la nation dominante du vaste empire qui embrassait presque toute l'Inde. Le maure-hindoustani est la langue que parlaient le Grand-Mogol et ses nombreux courtisans : c'est la langue que l'on parle encore dans les cours des princes mahométans et dans leurs camps. Le maure-hindoustani est beaucoup moins riche et beaucoup moins harmonieux que le sanskrit, et sa grammaire en diffère encore plus que celle de l'hindi ; il a 2 genres, 2 nombres et 6 cas, dont trois seuls sont formés par flexion ; les verbes n'ont que 3 temps, et le passif est formé par des auxiliaires. Sa construction, aussi bizarre qu'inaltérable, est presque identique à celle du tamoule. Il emploie tantôt l'alphabet dewanagari, et tantôt l'alphabet persan, augmenté de quelques points particuliers, pour rendre des sons qui lui sont propres. Ses principaux dialectes sont le *Maure,* ou celui *de Bombay,* qui se distingue par l'adoption de plusieurs mots portugais et anglais ; le *Toulouki*, ou *Toulougi,* qu'il ne faut pas confondre avec la langue telinga (66), appelée quelquefois *telugich* ou *warugich* ; et celui du *Dekan.*

Nous aurions cru laisser incomplet notre tableau des langues indiennes, si nous n'y avions pas ajouté le moultani, le caboul, le cingalais, le maldivien, le zingan ou bohémien, le rouinga, le rossawn et le banga. Voici les motifs qui nous ont engagé à le faire. Nous avons ajouté le premier de ces idiomes, parce que les Baptistes eux-mêmes en font mention à la page 5 de leur mémoire, où ils l'appellent mooltanee, et parce que dans le *Vocabul. Petropolitanum* on trouve un vocabulaire de 262 mots de cette langue, rédigé par Pallas. Nous avons ajouté le caboul, parce qu'il nous semble extrêmement probable, que la langue qu'on parle en différens dialectes dans la

province de Caboul et autres voisines, et qu'on sait être différente du moultani, du kachemirien, du penjabi, de l'afghan et du persan, est une langue indienne appartenant à cette nombreuse famille. La simple inspection des vocabulaires cingalais, maldivien et zingan, qui font partie de nos tableaux polyglottes, démontre jusqu'à l'évidence la grande affinité de ces trois idiomes avec les autres langues de la famille sanskrite.

La seule comparaison des vocabulaires bohémiens (57) de la Croze et de Grellemann avec ceux des autres idiomes de cette famille, fait voir aussi à nos lecteurs combien les savans se seraient épargné de peines inutiles si, au lieu d'entasser des citations et des passages d'auteurs anciens et modernes, pour éclaircir l'origine obscure de ce peuple vagabond, ils avaient eu recours au seul moyen de résoudre de semblables questions, celui d'examiner sa langue et de la comparer aux autres langues connues.

C'est sur l'autorité du savant doct. Buchanan, et d'après les petits vocabulaires qu'il en donne, ainsi que d'après l'opinion émise par le savant M. Gilchrist, si versé dans plusieurs langues de l'Inde, que nous avons ajouté à cette famille les trois idiomes appelés rouvinga ou roovinga, rossawn et banga, parlés dans l'Inde-Ultérieure. Ceux qui parlent les deux premiers habitent pour la plupart dans le royaume d'Arakan, et les indigènes de ce dernier parlant le ruk'heng, qui est un dialecte du ruk'heng-barma (91), nous nous trouvons absolument avoir fait la même classification qu'on a reprochée comme une faute grossière au savant philologue M. Adelung de Pétersbourg. Cependant, lorsqu'on veut classer les langues d'après leur affinité, il est incontestable qu'il arrive très souvent d'avoir à placer la même contrée dans deux ou trois groupes différens, selon le nombre de langues différentes qu'on y parle. Nous avons cru indispensable d'entrer dans ces détails, pour attirer sur ce point l'attention de nos lecteurs, et pour éviter des reproches que pourraient nous faire quelques littérateurs qui examinent les

livres, plus pour y trouver quelque chose à critiquer, que pour y chercher des connaissances nouvelles ou des faits qu'ils ignorent encore.

Il nous reste à dire un mot sur les langues canara et gurimuckhinagary qu'on nous reprochera peut-être de n'avoir pas classées dans le tableau, ainsi que sur les idiomes de quelques tribus dont nous n'avons pas fait mention. Dans les précieux renseignemens que nous tenons de l'obligeance du savant missionnaire Dubois, qui a été tant d'années dans l'Inde, et qui connaît si bien tout ce qui regarde la partie méridionale de cette contrée, nous trouvons la remarque « que l'on ne connait dans l'Inde aucun pays, ni aucune langue, désignés sous le nom de *Canara.* » Ce savant religieux nous assure positivement que ce nom est inconnu aux Indiens, et que les géographes ont été induits en erreur lorsqu'ils ont appliqué ce nom de Canara à quelques-uns des peuples, des pays ou des idiomes de la côte de Malabar. Le pays et le peuple appelés *Canara* par les géographes d'Europe, sont, selon lui, à proprement parler, le pays et le peuple *Toulouva,* dont nous avons fait mention dans l'article de la langue maleyalam ou malabare (61), à laquelle ils appartiennent. Nous avons gardé le silence sur le *gurimuckhinagary,* qui est la langue religieuse des Sikhs, parce que, ne la connaissant que de nom, nous ne savions où la classer. Il nous paraît probable qne c'est du sanskrit. Nous n'avons pas non plus parlé ni des *Jaïns* répandus dans tout le Guzurate, ni des *Jautes* ou *Djates* qui appartiennent à la caste des *Soudra*, ni des *Rajepoutes* qui appartiennent à celle des *Tchetris*, ni de tant d'autres tribus semblables, parce que ce ne sont pas des nations différentes, mais des corporations politiques ou des sectes religieuses.

Nous n'avons également pas fait mention des féroces *Pindarries,* qui depuis 1761 jusqu'en 1817 ont joué un rôle si grand dans l'histoire de l'Indostan, dont ils ont été le fléau par leurs cruautés et leurs brigandages. C'était une tribu indienne

originaire du Malwah, à laquelle s'étaient associés tous les mauvais sujets des différentes sectes indiennes et mahométanes de l'Inde. Les Anglais viennent de les détruire entièrement, et ils n'existent plus nulle part comme corps de nation.

C'est par la même raison que nous avons passé sous silence les *Kalli's*, qui ne sont, à proprement parler, que des petites tribus indépendantes, qui, gouvernées par des princes nommés *polygars*, vivent dans l'extrémité méridionale de la péninsule, où elles exercent leurs brigandages à main armée. C'est aussi ce que signifient les différentes dénominations de *Kalli's*, *Koulery's* ou *Coulys*, sous lesquelles on les connaît, et qui dans plusieurs langues de l'Inde signifient *voleurs*.

Nous ne finirions jamais, si nous voulions faire toutes les réflexions qu'offre à notre esprit ce sujet difficile; nous nous bornerons à émettre nos doutes sur les idiomes que parlent les *Grassias*, qui habitent depuis un temps immémorial dans le Malwah, et les sauvages *Bheels*, qui demeurent dans les montagnes de cette province, et vont presque nus; sur la langue parlée dans la partie montueuse du territoire des Sikhs comprise entre le Jhyhum et l'Indus, par les *Guckers*, si souvent mentionnés dans les guerres entre les Afghans et le Grand-Mogol; ainsi que sur celle que parlent les *Siah-Pusches* dans le Kafferistan, que le savant M. Frédéric Adelung classe parmi les dialectes de l'Afghan. Ce pays forme l'extrémité sud-ouest de la contrée improprement appelée Petit-Tibet par nos géographes; contrée dont la plus grande partie, sous le rapport ethnographique et politique, n'appartient pas du tout au Grand-Tibet, qui nous paraît n'en pouvoir réclamer tout au plus que la partie orientale, c'est-à-dire la principauté de Ladak; encore dans celle-ci plusieurs habitans paraissent être des Boukhares, et non des Tibetains.

Nous croyons indispensable d'observer que la Bible a été, soit toute, soit en partie, traduite dans la plupart des nombreux idiomes de cette famille, et même dans quelques-uns de

leurs dialectes, par les missionnaires Baptistes. Quelques-unes seulement de ces traductions, mais en très petit nombre, avaient été faites antérieurement par d'autres missionnaires. Voici les principaux idiomes qui possèdent ces traductions : le sanskrit, l'hindi, l'hindoustani, le brouj, le harouti, le juya-poura, l'oudouya-poura, la maraouar, le bikanir, le penjabi, le dogoura, le cachemire, l'outch, le sindi, le koutch, le guzerate, le kounkouna, le malabare, le maldivien, le cingalais, le carnatara, le tamoule, le telinga, l'orissa, le bengali, l'assam, le nepal, le mithili, le magudha, le maharatte et le bundelkhund. Nous ajouterons, à cette occasion, pour ne pas nous répéter, que de semblables traductions ont été faites aussi dans le syriaque, l'arabe littéral et l'arabe vulgaire, le gheez ancien, le gheez moderne et l'amharique, idiomes compris dans la famille sémitique; dans le persan, l'afghanistan et le belloutche, appartenant à la famille persane, ainsi que dans les prétendus dialectes birman et ruk'heng de la langue ruk'heng-barma (91) en moitay ou khassee (92), en siamois (94), en chinois (110), et autres idiomes de la région Transgangétique.

Nous finirons cet article en invitant les voyageurs anglais, qui explorent avec tant de soin et d'assiduité les vastes contrées soumises à leur empire, et les régions limitrophes, à recueillir de petits vocabulaires contenant des mots bien choisis dans les idiomes des *Dobash*, qui demeurent dans le district de Malari dans le Gurwal, des habitans de Kalunga dans le district de Serinagur dans la même province, et dont le langage est connu sous le nom de *phari-zuban*, enfin de plusieurs tribus des *Purbutties* ou montagnards du Nepal, parmi lesquels on compte les *Gurungs*, qui habitent les plus hauts vallons de ce royaume, et réunissent aux superstitions du bouddhisme le culte affreux des sacrifices humains, et les *Lapcha's*, dont une partie se trouve aussi dans les montagnes de la principauté de Sikkim, tributaire des Anglais. Toutes ces dernières peuplades nous paraissent être un mélange de Tibe-

tains, d'Indiens et de Mongols, peut-être aussi de Bukhares et de Turks dans les parties les plus occidentales.

V. LANGUES DE LA RÉGION TRANSGANGÉTIQUE.

La classification des langues de la région que nous nommons Transgangétique ou du sud-est de l'Asie, est une de celles qui nous ont coûté le plus de peines. Une certaine analogie dans la syntaxe et dans la grammaire, et le grand nombre de monosyllabes qui se trouvent dans les langues polies de l'Inde-Ultérieure, du Tibet et de la Chine, leur donnent un certain air de famille, qui ne permet pas de faire de ces trois contrées trois régions différentes dans un Atlas ethnographique du globe. Mais, en formant un groupe ethnographique de ces trois vastes contrées, pouvait-on en séparer la Corée, qui est si petite, qui en est si près, et dont les habitans, sous le rapport de la religion, de la littérature, des mœurs, des usages et du gouvernement, doivent être considérés comme des Chinois? Mais en y comprenant la Corée, pouvait-on en exclure le Japon, qui n'en est séparé que par un petit détroit, et pour lequel les mêmes motifs subsistent tous, à l'exception du gouvernement, qui au Japon est tout-à-fait indépendant de celui de la Chine, et qui, d'après M. Golownin, partage même avec cet empire le droit de suzeraineté sur l'archipel de Lieou-Kieou et sur le royaume de la Corée? Après avoir long-temps réfléchi sur les inconvéniens et les avantages offerts par la réunion ou la séparation de ces différens pays, nous avons préféré les réunir sous la dénomination de *Région Transgangétique*, afin d'éviter toute discussion sur les noms, plutôt que d'en faire des tableaux séparés. Mais, pour ne pas confondre ensemble des langues, dont la plupart, sans pouvoir former une famille, pourraient bien former un règne ethnographique, nous avons partagé notre région en cinq branches principales, correspondant aux cinq contrées principales qu'elle comprend; branches que, d'après les noms de ces dernières, nous avons appelées *tibetaine*, *indo-chi-*

noise ou de l'*Inde-Ultérieure, chinoise, coréenne* et *japonaise.* Nous avons ensuite subdivisé l'indo-chinoise et la chinoise en deux branches, afin de pouvoir distinguer dans chacune les langues qui présentent un air de famille, d'avec celles qui jusqu'à présent semblent n'offrir aucune analogie avec aucune autre.

Tous ceux qui ont parlé de la langue tibetaine, la représentent comme étant la seule parlée dans cette vaste contrée. Ce fait, si contraire à ce qu'on voit dans tous les pays montueux un peu étendus, est bien loin d'être prouvé. Toutes les probabilités sont contre lui, et il est impossible de l'admettre, à moins qu'il ne soit constaté par des vocabulaires rassemblés chez les nombreuses tribus qui habitent les vallées les moins accessibles de cette région, qu'on peut considérer comme la plus élevée et la plus montueuse du globe. Comme les plus récentes informations s'accordent à peindre les *Uniyas* et les *Bhutias* comme des Tibetains, sans nous donner des vocabulaires de la langue de ces peuples, nous avons cru qu'on pouvait considérer leurs idiomes comme des langues sœurs de la tibetaine, et nous en avons fait la famille de ce nom. Quoique nous ayons classé la langue que parlent les habitans de la principauté de Ladak d'origine tibetaine, et celle des habitans du Boutan, comme des dialectes du tibetain, nous sommes bien loin d'en être persuadés; nous croyons même que, lorsqu'on possédera des vocabulaires étendus et des observations grammaticales précises sur ces deux prétendus dialectes, il faudra les regarder comme autant de langues sœurs, et les classer à côté de l'uniyas et du bhutias. C'est encore dans cette famille que nous croyons qu'on rangera les idiomes que parlent les habitans du No-kiang, du Grand et Petit Po-liu, pays inconnus aux Européens, quoique assez bien décrits par les géographes chinois, et placés sous des parallèles qui, sur nos cartes, passent par le désert de Cobi.

Quoique l'Indo-Chine ou l'Inde-Ultérieure offre encore

beaucoup d'incertitudes sur son ethnographie, il faut avouer que, grâce aux vocabulaires et aux observations grammaticales recueillis par les missionnaires catholiques, et dernièrement par les Baptistes et par les docteurs Buchanan et Leyden, on a assez de moyens pour classer les idiomes parlés dans les plus importans pays de cette contrée. Nous avons rédigé nos articles relatifs aux langues parlées dans l'empire Birman, le royaume de Siam, et la partie occidentale de celui d'Anam, d'après les mémoires de deux savans membres de la Société de Calcutta, MM. Buchanan et Leyden, mais ayant soin de corriger les méprises du premier, par les excellentes remarques qui se trouvent dans le mémoire du second. En nous fondant sur les motifs que nous avons exposés dans le chapitre premier, nous aurions voulu faire trois familles des langues ruk'heng-barma, siamoise ou thaï, et anamite, composée chacune des prétendus dialectes qui diffèrent le plus de la langue regardée comme le type de chaque famille; mais nous avons été retenus par plusieurs raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, et qui se trouvent énoncées en plusieurs endroits de cet ouvrage.

Guidés par la comparaison des vocabulaires, nous avons trouvé qu'il fallait absolument séparer de l'ava (91) au moins six de ses prétendus onze dialectes, dont quatre (le maploo, les deux play et le passooko) réunis forment la langue que nous avons provisoirement nommée play (98), et nous avons regardé les deux autres, le kolun (97) et le moitay (92), comme deux langues principales. Nous avons classé ces dernières dans deux branches différentes, à cause de la différente civilisation de ceux qui les parlent.

Nous avons cru indispensable de nommer *ruk'heng-barma* et *laos-siamoise* les deux langues nommées vulgairement *birmane* et *siamoise*, parce qu'il aurait été absurde de faire passer pour un dialecte de la première, le *ruk'heng*, et de la seconde, le *laos*, que les Barmas et les Siamois eux-mêmes considèrent comme la langue primitive, avouant que c'est des

Ruk'heng et des Laos qu'ils ont reçu leurs institutions et leur culture. Voy. à la page 63.

Laissant de côté tout ce que les géographes nous ont débité sur le Lactho, nous avons indiqué ce pays, et la langue qu'on y parle, d'après les précieux renseignemens qui nous ont été fournis par le savant missionnaire M. l'abbé Langlois, qui a visité cette contrée, et qui a vécu plusieurs années dans l'empire d'Anam, dont il possède la langue dominante. Selon lui, le Lactho n'est qu'un *huyen* ou subdivision de la province tonquinoise dite Than-hoa, laquelle confine au midi avec la province nommée Nghe-an, à l'ouest avec le Laos, au nord avec la province de Xu-doai ou de l'ouest, à l'est avec la mer et avec la province du midi. Le Lactho forme la partie nord-ouest de la province en question; la frontière orientale se trouve à environ trois journées au sud-ouest de Kesho, capitale du Tonquin.

Nous n'ignorons pas que le père Alexandre de Rhodes, dans la préface de son *Diction. Annamiticum*, assure que la langue annamitique est entendue non-seulement dans les royaumes de Tonquin et de Cochinchine, mais dans celui de Koa-bang et dans les autres pays voisins, tels que Ciampa, Camboge, Laos et Siam, ce qui veut dire que dans tous ces pays on parle la même langue en différens dialectes, ou tout au plus des langues sœurs. Mais, comme en fait de langues nous croyons encore plus aux vocabulaires qu'à tous les raisonnemens qu'une érudition mal dirigée pourrait entasser, nous n'avons fait aucun cas de l'assertion de ce savant missionnaire, contre laquelle déposent les vocabulaires que nous possédons dans les langues de Laos et de Siam, les informations des voyageurs modernes, et les résultats des savantes recherches faites par le doct. Leyden, ainsi que l'assertion positive de l'officier chinois envoyé dans le royaume de Camboge ou Tchin-la par l'empereur de la Chine, en 1295, et le petit vocabulaire qu'il en a recueilli. La géographie doit la publication de ce morceau intéressant, qui

a paru dans les Annales de M. Malte-Brun, à M. Abel Rémusat, si versé dans toutes les branches de la littérature chinoise et tartare.

Dans la seconde subdivision de la branche indo-chinoise, nous n'avons indiqué que les peuplades, dont la langue nous parût devoir être considérée comme différente de toutes les autres. Nous aurions pu en augmenter considérablement le nombre, si nous n'avions pas craint de nous exposer par là à classer de simples dialectes parmi les langues. Néanmoins, il est bon d'observer que, dans la presqu'île de Malacca, la race nègre qui en occupe tout l'intérieur, quoique peu nombreuse, est partagée en beaucoup de peuplades. Cette région montueuse offre, sous le rapport des langues, le même phénomène qu'on remarque dans l'isthme caucasien, la Sénégambie et dans l'Amérique Méridionale, c'est-à-dire un grand nombre de langues différentes. N'ayant qu'un seul vocabulaire à donner, tiré de l'intéressant ouvrage de M. Crawfurd sur l'Archipel Indien, nous avons cru inutile de donner une liste de noms de peuples barbares, que nous n'aurions pu accompagner d'aucune remarque intéressante, et dont nous n'aurions pas pu déterminer même la position.

N'ayant pas pu nous procurer les vocabulaires publiés par les missionnaires danois sur les langues parlées dans l'archipel de Nicobar, nous n'avons aucun moyen de classer ces idiomes dans les différentes familles ethnographiques auxquelles ils appartiennent. Il paraît cependant qu'outre la langue particulière qu'on parle dans quelques-unes de ces îles, on parle dans d'autres des idiomes qui doivent être classés avec les langues malaises, tandis que dans celle de Carnicobar on parlerait une langue qui semble avoir quelque affinité avec le moan ou peguan.

Devons-nous admettre l'opinion banale, qu'un empire, dont la population monte à 150 millions et dont la surface, entrecoupée par différentes chaînes de montagnes, découpée par de grands lacs et d'immenses fleuves, égale presque la

moitié de l'Europe, n'ait qu'une seule et même langue subdivisée seulement en plusieurs dialectes, à l'exception des idiomes des *Lolos* et des *Miaotse* ? Cette opinion ne saurait être plus absurde, et si nous la voyons également adoptée par les admirateurs et par les détracteurs des Chinois, ce n'est que parce que les uns et les autres ne se sont pas donné la peine d'examiner cette question. Les missionnaires, auxquels la géographie doit tant de renseignemens intéressans sur cet empire, se sont presque tous bornés à étudier la langue des Mandarins, qui est entendue d'un bout à l'autre de cette région, négligeant les langues particulières parlées dans les différentes provinces. Les personnes instruites qui ont fait partie des ambassades envoyées à différentes époques par les puissances européennes à la cour de Pekin, ne se sont occupées aussi que de la langue parlée dans cette capitale, et ont presque toutes négligé de faire des recherches sur les idiomes provinciaux. Heureusement nos recherches sur ce sujet n'ont pas été sans résultat. Nous trouvons, par exemple, que Kämpfer, dans son voyage au Japon, dit positivement que dans les provinces de Kiang-nan, de Tche-Kiang et de Fo-kien, on parle trois langues différentes. Le savant P. Du Halde confirme l'existence d'une langue particulière dans celle de Fo-kien, ce qui donne plus de poids à l'assertion de Kämpfer. D'ailleurs, on possède une grammaire et un dictionnaire dans cette dernière langue, connue en Europe sous le nom de *chincheu* ou *chincheo;* l'un et l'autre démontrent sans réplique la grande différence qu'il y a entre le kouan-hoa ou la langue des Mandarins, et le chincheo. Le savant M. Barrow dit clairement qu'en Chine on trouve à peine deux provinces qui aient la même langue parlée. Le docteur Leyden, qui a publié un savant mémoire sur les langues *indo-chinoises*, dans les *Asiatic Researches*, et qui a fait des recherches sur ce sujet, dit positivement que les idiomes chinois parlés lui paraissent être plus nombreux que ceux de l'Indo-Chine, et différer également entre eux. Il ajoute que les recherches qu'il

a faites parmi les Chinois établis dans l'île Pinang ou du Prince de Galles, l'ont amené à connaître trois ou quatre langues entièrement différentes les unes des autres, et lui ont appris que dans les seules provinces occidentales et méridionales de la Chine, on parle dix langues différentes, connues sous les noms de *kông*, *way*, *nam*, *chew*, *sew*, *lui*, *limm*, *khunn*, *siw* et *kunng*. Il observe que le *kông* est parlé à Canton, que le *khunn* est la *langue des Mandarins* ou celle qui domine à Pekin, et que l'on peut ajouter à ces dix langues le *hyong-san*, parlé à Macao, le *sun-tukk*, le *nami-hoi*, le *pun-ngi*, le *tong-khan* et le *fo-khin*, que les Chinois de Macao nomment *chin-cheu*.

La comparaison que nous avons faite des vocabulaires des prétendus dialectes chinois de Canton, de Khian-chan et d'Anam avec le khouan-hoa, nous a offert des différences très considérables; celle des vocabulaires *thay* ou *siamois propre* avec le *kong-chinese* ou le *chinois de Canton*, nous a donné le résultat inattendu d'une affinité bien décidée entre ces deux langues, dont l'une passe pour être entièrement différente du chinois, et l'autre n'en être qu'un simple dialecte. Nos lecteurs peuvent constater la vérité de ce que nous disons, par la simple inspection des vocabulaires que nous venons de nommer, et qui se trouvent dans le XXXVIIe tableau de notre Atlas. Nous sommes persuadé qu'il faudrait considérer comme autant de langues sœurs presque tous ces prétendus dialectes chinois, composant la grande famille chinoise, dans laquelle on devrait classer les autres langues que l'on découvrirait avoir de l'affinité avec le kou-wen et le kouan-hoa; nous ajoutons de plus que lorsqu'on prendra pour connaître les langues, le même soin que l'on a pris jusqu'à présent pour connaître tout ce qui regarde la statistique, la géographie, l'histoire et la littérature de cette nation célèbre, la Chine nous présentera le même phénomène que les recherches des frères Baptistes nous ont fait remarquer dans l'Inde, où l'on reconnaît aujourd'hui une

foule de langues sœurs, tandis qu'autrefois on n'en comptait que sept ou huit. Quant à la différence qu'il y a entre le chinois-ancien ou kou-wen, et le chinois moderne ou kouan-hoa, différence qui nous a engagé à en faire deux langues, au lieu de les regarder comme deux dialectes d'un seul et même idiome, nous prions nos lecteurs de vouloir bien lire ce que nous en avons dit à la page 48.

Relativement aux Chinois, nous observerons avec M. Abel Remusat, qu'avant l'établissement des rapports que les croisades d'abord, et plus encore l'irruption des Mongols, firent naître entre les nations de l'Orient et de l'Occident, la plupart de ces inventions qui ont signalé la fin du moyen âge, étaient depuis des siècles connues des Asiatiques. La polarité de l'aimant avait été observée et mise en œuvre à la Chine dès les temps les plus reculés. Les poudres explosives ont été de tout temps connues des Hindous et des Chinois. Ces derniers avaient, au x[e] siècle, des *chars à foudre* qui paraissent avoir été des canons. Il est difficile de voir autre chose dans les pierriers à feu, dont il est si souvent parlé dans l'histoire des Mongols. D'un autre côté, l'édition *princeps* des livres classiques, gravée en planches de bois, est de l'an 952. L'établissement du papier-monnaie et des comptoirs pour le changer, eut lieu chez les Jou-tchin ou Niutchi, ancêtres des Mandchoux, l'an 1254. L'usage de la monnaie de papier fut adopté par les Mongols établis à la Chine; elle a été connue des Persans sous le nom même que les Chinois lui donnent. Enfin les cartes à jouer, dont tant de savans ne se seraient pas occupés de rechercher l'origine, si elle ne marquait l'une des premières applications de l'art de graver en bois, furent imaginées à la Chine l'an 1120.

Le P. Gaubil, qui a fait une carte des îles Lieou-Kieou, dit qu'on y parle trois langues qui diffèrent entre elles, ainsi bue de la chinoise et de la japonaise. Il ajoute même que dans les trois groupes il y a plusieurs personnes qui savent la lan-

gue de la grande Lieou-Kieou, et qui servent d'interprètes. Comme nous savons par expérience combien de fois la qualification de *langue* est employée vaguement par les auteurs les plus savans et par les voyageurs les plus instruits, et souvent même dans une acception tout-à-fait contraire à celle qu'elle devrait avoir, nous avons considéré comme autant de dialectes principaux ou très différens, les trois prétendues langues différentes de ce missionnaire. Après ce que nous venons de dire, nous croyons qu'on ne nous désapprouvera pas si, en nous éloignant de l'opinion émise par le savant orientaliste et profond philologue M. Jules Klaproth, nous avons fait du prétendu dialecte japonais parlé dans cet archipel, la *langue* lieou-kieou, que nous avons classée dans la famille japonaise, à laquelle elle appartient incontestablement.

C'est aussi pour nous conformer à ce que disent tous les auteurs chinois et leurs traducteurs, avec ce que nous dit M. Golownin dans son intéressant ouvrage, que nous avons représenté la Corée et l'archipel de Lieou-Kieou comme deux royaumes tributaires des empires Chinois et Japonais.

VI. GROUPE DES LANGUES TARTARES.

La classification des langues d'aucune autre région ne nous a tant embarrassé que celle du groupe des langues tartares. Il en devait être ainsi, puisque nous ne pouvions classer ces langues d'après le plan uniforme que nous avons pris pour base de nos classifications, sans être en opposition avec un grand philologue, qui dernièrement a fait de ces idiomes le sujet de ses savantes recherches, et avec un autre non moins savant, qui vient de nous donner la classification de presque tous ceux de l'Asie. Après avoir longuement réfléchi sur les principes et sur les faits que nous avons exposés dans notre chapitre premier, et surtout après avoir relu et médité ce que M. Abel Remusat dit relativement aux différences existantes entre le mandchou et les dialectes toungous, entre le mongol et l'olet,

entre l'osmanli et l'ouigour, nous avons cru que nous pouvions, sans crainte de nous tromper, considérer les trois langues mandchoue, mongole et turke, comme trois familles différentes, et regarder comme des langues sœurs quelques-uns de leurs prétendus dialectes, réservant cette qualification pour ceux de ces derniers qui nous paraissaient la mériter de préférence. Après avoir adopté ce principe général, qu'aucun de nos lecteurs ne pourra désapprouver, après avoir examiné les faits qui lui servent de base, voici de quelle manière nous avons procédé à la classification des idiomes appartenant à chacune de ces trois familles, travail dans lequel nos guides principaux ont été les *Recherches sur les langues tartares*, de M. Abel Remusat, et l'*Asia polyglotta*, de M. Klaproth; ouvrages que nous avons toujours comparés ensemble, afin de suppléer par l'un ce qui pouvait manquer à l'autre.

Nous bornant à indiquer simplement les *Thou-kou-hoeu* et les *Jouan-Jouan*, nations très peu connues, et dont la seconde, vu l'état de nos connaissances, peut être aussi bien classée parmi les peuples toungous que parmi les mongols; nous avons considéré le *khi-tan* et le *niu-tchi*, parlés jadis par deux puissantes nations toungouses, comme deux langues sœurs éteintes depuis long-temps, et appartenant incontestablement à la famille toungouse. Ensuite, par les raisons exposées dans le chapitre premier, nous avons regardé le mandchou et le toungouse comme deux langues sœurs, dans la seconde desquelles nous avons compris tous les dialectes indiqués comme tels par MM. Klaproth et Remusat. A l'égard du mandchou (119), nous observerons que l'avant-dernier empereur Kieulong fit composer de nouveaux mots tirés des racines de cette langue, pour remplacer la grande quantité de ceux que l'on avait empruntés aux Chinois, pour exprimer une foule d'idées que le peu de culture des Mandchoux ne leur permettait pas d'avoir. Ce travail fut exécuté par un comité de Mandchoux les plus savans dans leur langue, qu'il fit venir de la Mand-

chourie, et qui publia en 1777 un dictionnaire mandchou-chinois, où l'on trouve 5,000 mots nouveaux. Tout employé public doit le suivre dans ses écrits, sous peine d'encourir des punitions corporelles, s'il vient à se servir des vieux mots chinois précédemment en usage.

C'est d'après les résultats des savantes recherches faites par M. Abel Remusat sur la dénomination de *tatare*, résultats admis par M. Klaproth dans son *Asia Polyglotta*, et dans ses mémoires relatifs à l'Asie, que nous avons restreint la dénomination de *tatare* à la famille mongole, qui est la seule à laquelle elle convienne. Les différences qui existent entre la grammaire mongole et la grammaire olete ou kalmouke, signalées par M. Abel Remusat, et celles qui ne peuvent manquer d'exister entre ces deux idiomes polis et écrits depuis longtemps, et l'idiome inculte des Bourets, nous ont engagé à partager la famille Tatare en trois langues : la tatare propre ou mongole, l'olete ou kalmouke et la bourete.

La classification des idiomes turks et de leurs nombreux dialectes offrait des difficultés bien plus grandes, à cause de la presque identité des mots présentée par la plupart des idiomes que parlent les peuples de cette race, et de l'ignorance presque absolue où nous sommes à l'égard de la grammaire de presque toutes ces langues, qu'avec trop de précipitation peut-être on a considérées comme de simples dialectes d'un seul et même idiome. Les différences essentielles dont M. Abel Remusat a si savamment démontré l'existence entre la grammaire ouigoure et celle de l'osmanli ou ottoman; celles qu'il laisse entrevoir entre la grammaire de ce dernier idiome et celle du prétendu dialecte tchakhatéen, ne nous permettaient pas raisonnablement de faire une seule langue du turk, et exigeaient de nous que nous en fissions une famille. Mais, indépendamment des différences grammaticales, plusieurs de ces prétendus dialectes turks en offrent déjà assez d'autres dans la masse de leurs mots, pour nous obliger à les regarder comme des langues sœurs. En

effet, le nogaïs et le tchoulym sont mêlés de mots mongols et d'autres langues; le yakoute, qui est pour ainsi dire perdu au milieu des nations les plus incultes de la Sibérie, est un turk très corrompu; quoique, par une singularité digne de remarque, on y trouve beaucoup d'expressions turkes anciennes, qu'on chercherait en vain dans l'osmanli, dans le turk de Kasan et d'autres idiomes polis de cette famille. Nous savons que les prétendus dialectes tartares de la Sibérie méridionale sont tous plus ou moins mélangés de kalmouke et de samoïède; et que le tchouwache, qu'on ne considère que comme un simple dialecte turk, contient plus d'un tiers de ses mots, qui sont d'origine finnoise.

Par des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, et qui se trouvent indiquées dans le chapitre premier, nous avions considéré comme autant de langues sœurs les idiomes parlés jadis par les Hioung-nou, les Thou-Kioueï, les Hoeï-hou, les Seljoucides, les Patzinaks et les Komans. Nous avions ensuite regardé comme des langues sœurs vivantes l'osmanli, l'ouigour, le tchakhatéen, le kaptchak, le kirghis, le turkoman, le caucase-danubien, l'austro-sibérien, le yakoute et le tchouwache. C'est sous ces dix idiomes que nous avions classé tous les nombreux dialectes indiqués dans l'Asia Polyglotta, en basant notre classification sur ce que l'auteur de ce savant ouvrage nous dit relativement à leur analogie ou différence, et en comparant soigneusement entre eux les abondans vocabulaires qui forment une des parties les plus importantes de ce savant travail.

Telle était la classification que nous avions faite des idiomes turks, lorsque, ayant soumis notre travail au savant professeur de langue turke, M. Jaubert, afin de pouvoir, aidés de ses lumières et de son expérience, le rendre plus complet et moins inexact, on nous a engagé à réduire les dix langues que nous venons de nommer, à trois seulement, savoir : à la turke propre, à la yakoute et à la tchouwache. Comme l'opinion d'un

10.

savant voyageur, qui a eu souvent occasion d'entendre parler plusieurs de ces idiomes turks, et qui possède en même temps toutes les connaissances qui sont le résultat des recherches particulières qu'il a faites sur ce sujet et sur la grammaire turke, qu'il a su si bien débarrasser de ses difficultés, devait être pour nous d'un grand poids, nous avons cru devoir adopter son avis. Nous avons, en conséquence, fait une seule langue des sept premiers idiomes turks nommés ci-dessus, en les classant comme autant de dialectes principaux, et nous avons regardé comme des sous-dialectes les dialectes dans lesquels nous avions subdivisé chacune de ces langues sœurs.

Nous devons maintenant justifier les dénominations que nous avons données à quelques-uns des dialectes principaux de la langue turke. Nous avons nommé *kaptchak* celui que parlent les prétendus *Tatars purs* des géographes allemands, parce qu'aucune dénomination générale ne nous a paru mieux convenir que celle-ci aux nombreuses peuplades turkes, que l'affinité manifeste de leurs dialectes nous obligeait à mettre ensemble, et qui presque toutes vivent dans des contrées jadis soumises au puissant empire du Kaptchak. Par la même raison, nous avons appelé *austro-sibérien* le dialecte principal sous lequel nous avons réuni tous ces nombreux sous-dialectes turks, plus ou moins corrompus, et mêlés de mots tatars et samoyedes, qui, à l'exception du tchoulym, sont parlés dans la partie méridionale de la Sibérie. Nous avons réuni aussi sous la dénomination de *caucase-danubien* les trois sous-dialectes des Basians, des Koumuks et des Nogaïs, qui ont entre eux une grande affinité, et dont aucun, soit sous le rapport historique, soit sous le rapport de la langue elle-même, ne nous paraît mériter de donner son nom aux deux autres. La dénomination *caucase-danubien*, qui n'implique aucune idée de supériorité ethnographique, convient jusqu'à un certain point à ces trois peuples, dont les deux premiers habitent maintenant la région du Caucase, et le troisième est répandu

depuis l'extrémité orientale de l'isthme caucasien jusqu'aux bouches du Danube. D'ailleurs, en réunissant de la sorte ces trois sous-dialectes pour en faire un dialecte principal, nous avons évité l'inconvénient de les classer comme sous-dialectes avec d'autres dialectes principaux, avec lesquels ils auraient eu peut-être moins d'affinité, sans offrir l'avantage d'un groupe géographique assez bien caractérisé. Nous avons retenu le nom de *turkoman* pour le dialecte que parlent toutes les nombreuses hordes reconnues pour porter ce nom général. N'ayant aucun moyen pour faire des subdivisions ethnographiques, puisqu'on n'a recueilli jusqu'à présent que les vocabulaires de trois ou quatre peuplades turkomanes, nous avons pensé qu'il serait utile de les classer provisoirement sous le rapport géographico-politique.

Nous n'avons pas fait mention des prétendus Tatares du gouvernement de Minsk, où l'on en trouve environ 40,000, ni de ceux beaucoup moins nombreux qui vivent dans les gouvernemens de Wilna et de Grodno, parce que nous ne savions pas quelle place nous pouvions leur assigner. D'après des recherches que nous avons faites postérieurement à l'impression de notre tableau, nous inclinons à croire qu'il faudrait les ranger parmi ceux qui parlent le dialecte que nous avons nommé caucaso-danubien. Nous croyons cette observation d'autant plus importante, que la position géographique de cette colonie turke, perdue pour ainsi dire au milieu des nations slaves, nous paraît mériter l'attention des géographes et des philologues.

La position des Yakoutes et l'état inculte de leur langue, ainsi que le grand nombre de mots finnois que contient le tchouwache, nous ont engagé à considérer ces deux prétendus dialectes comme deux langues sœurs de cette famille. Cela devenait d'autant plus nécessaire à l'égard du tchouwache, que c'est un des idiomes les plus mélangés qu'on connaisse, et que de grands philologues et le savant géographe M. Hassel le classent encore dans la famille finnoise ou ouralienne. Nous

avons eu la satisfaction de voir notre classification approuvée par le savant professeur M. Jaubert.

Il ne nous reste plus qu'à faire quelques réflexions et à ajouter quelques faits que le manque d'espace ne nous permettait pas de développer convenablement dans le tableau.

Nous avons dit dans l'introduction que les langues de ce groupe ne doivent leur nom qu'à un jeu de mots, parce que, selon M. Abel Remusat, le nom de *Tatares* est passé dans le monde par ces mots de saint Louis, roi de France, qui, lorsqu'on craignait l'arrivée des Tartares dans l'Europe occidentale, dit à sa mère : *Erigat nos, mater, cœleste solatium, quia, si perveniant ipsi, vel nos ipsos quos vocamus Tartaros, ad suas tartareas sedes unde exierunt retrudemus, vel ipsi nos omnes ad cœlum advehent.* Cette opinion d'ailleurs a été émise par M. Abel Remusat dans ses savantes Recherches sur les langues tartares, et vient d'être adoptée par le savant philologue M. Klaproth, dans son Asia Polyglotta.

Nous n'avons pas parlé des Huns et de leur immense empire, parce que l'identité des Huns et des Hioung-nou, entrevue par Bayer, Gaubil et Visdélou, et que Deguignes n'a pas même cru nécessaire de démontrer, suppose résolue une foule de questions historiques dont il n'a pas même fait mention; parce que l'opinion de Pallas et de Bergmann, qui voyaient dans les Huns de Procope et d'Ammien Marcellin un peuple mongole, n'est pas appuyée sur des argumens assez forts pour résoudre ce problème difficile; et parce que nous avons pris le parti de suivre en cela les conjectures beaucoup plus probables de MM. Klaproth, Saint-Martin et Abel Remusat, qui considèrent les Huns comme un peuple de race finnoise. C'est donc dans les langues qui composent cette nombreuse famille que nos lecteurs trouveront mentionnés les Huns et leur vaste empire. C'est aussi par la même raison que nous n'avons pas classé parmi les nations turkes, les Bulgares et les Khozars ou Khazares, que Thunmann, les Byzantins et

les auteurs orientaux s'accordent à considérer comme des peuples turks, mais qui, d'après les savantes recherches que vient e faire M. Klaproth, paraissent devoir être regardés comme des peuples finnois.

C'est en nous servant des calculs que nous avons faits il y a quelques années pour rédiger le tableau de la surface des plus grands empires dont l'histoire fasse mention, et que nous comptions publier avec nos *Elementi di geografia antica e moderna* (1), que nous avons dit que l'empire fondé par Tchinghis-khan est le plus vaste de tous ceux qui ont existé. Ils trouveront aussi dans la seconde édition de notre *Compendio di geografia universale*, dans notre *Prospetto fisico-politico dello stato attuale del globo*, et dans le second volume de notre *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve comparé aux autres états de l'Europe*, presque toutes les données nécessaires pour calculer la surface de tous les pays actuellement possédés par des peuples turks et toungouses encore indépendans, et qui, d'après nos calculs, égale environ un septième de la surface de toute la terre habitable.

Tout ce que nous avons dit relativement aux Ouigours est tiré des *Recherches sur les langues tartares* de M. Abel Remusat, où tout est prouvé par des argumens qui nous paraissent sans réplique. Cet ouvrage, si important sous tant de rapports, n'est peut-être pas autant connu qu'il devrait l'être, à cause du titre modeste sous lequel son auteur l'a fait paraître; titre spécial, qui n'attire que les regards des orientalistes, et de ce petit nombre de savans qui s'occupent exclusivement de

(1) Dès le commencement de l'année 1817, nous avons publié le prospectus de cet ouvrage, dans la première édition de notre *Compendio di geografia universale*. Nos voyages, et nos travaux littéraires, qui ont eu d'autres buts, nous ont empêché de le publier, quoique plusieurs de ses parties aient déjà paru dans les différens ouvrages que depuis lors nous avons publiés.

l'étude des langues, tandis que l'ouvrage, par l'importance d'une foule de faits historiques peu connus jusqu'à présent, et par les principes généraux qu'il renferme, mérite de servir de guide à tous les philologues qui s'occupent de travaux généraux sur les langues, et de leur classification. Aussi nous ne l'avons pas lu, mais nous l'avons étudié, et nous en avons pris tout ce qui pouvait contribuer à rendre notre travail plus exact et moins imparfait. Pour éviter de justifier une multitude de faits indiqués dans plusieurs articles de ce tableau, et de quelques autres, nous croyons nécessaire de tirer de ce savant ouvrage les conclusions que M. Abel Remusat a déduites des faits discutés dans ses Recherches. Voici ses propres expressions:

« Aucun ouvrage historique, aucun monument, aucune tradition, chez les Tartares ou chez les nations qui les ont le mieux connus, ne permettent de faire remonter l'état de demi-civilisation où nous les voyons parvenus, à une époque plus ancienne que le deuxième siècle avant notre ère.

« A cette époque, les missionnaires hindous établis dans la partie méridionale de la Tartarie, à Khasigar, à Khotan, à Yerkiyang, commençaient à y répandre les premières notions des sciences et des arts, l'écriture indienne, la religion de Bouddhah. Les Tibetains, les nomades du nord, n'ont connu tous ces objets que beaucoup plus tard.

« L'opinion qui placerait en Tartarie le berceau du genre humain avec le peuple primitif, ou ses descendans immédiats, ou la patrie des inventeurs des sciences, de l'astronomie, des alphabets de l'Asie, ou même l'origine des doctrines de l'Hindoustan, de Bouddhah, ou des Indous eux-mêmes ou des Chinois; cette opinion, non-seulement ne repose sur aucun fait positif; mais elle se trouve, à la bien examiner, entièrement inconciliable avec les observations philologiques et les traditions historiques de toutes les nations de l'Asie, à commencer par les Tartares eux-mêmes.

« Le chamanisme n'a pris naissance ni dans la Tartarie, ni, selon mon opinion, dans la Bactriane. Les Samanéens ont pénétré assez tard dans la première de ces contrées ; ils y ont toujours été étrangers; ils n'en ont jamais converti complètement les habitans. Beaucoup de ceux-ci sont restés attachés à leur culte primitif, qui est le plus simple de tous les cultes, l'adoration du ciel visible et des esprits, avec différentes pratiques superstitieuses.

« Enfin (et ceci, ne tenant qu'indirectement à l'objet de ces recherches, mériterait d'être examiné dans un ouvrage à part), les religions qui ont eu cours dans la Tartarie n'avaient pas, non plus que l'art d'écrire, pris naissance dans les contrées du nord. Le samanéisme (ou bouddhisme primitif), la philosophie de Confucius, le magisme, le manichéisme, le nestorianisme, le musulmanisme, le lamisme enfin, ou le bouddhisme réformé, y ont été successivement introduits, à-peu-près dans l'ordre où je viens de les nommer, et cet ordre est quelque chose de bien important à constater ; car, si c'est pour nous une question historique de pure curiosité, que de savoir si Bouddhah est né dans l'Hindoustan ou dans le Tibet, ou si l'alphabet dewanagari a été inventé sur les bords du Gange, ou dans les montagnes d'Altaï; c'en est une de conséquence que de déterminer à qui appartient la priorité, dans les traits de ressemblance incontestable qui s'observent entre la discipline et la hyérarchie des lamas, et celles de l'Eglise Romaine. Cette question, au reste, ne saurait embarrasser une personne qui nous aura suivi dans nos recherches, ou qui saura remonter aux sources où nous avons puisé.

« Ainsi, tout ce qui, chez les Tartares, est au-dessus de ces premières notions qui distinguent l'homme de la brute, leur est venu, à des époques connues, de leur communication avec d'autres nations plus instruites. Quatre ou cinq familles se sont répandues et multipliées sur d'immenses espaces. Les hommes qui en sont sortis ont fait quelques efforts pour s'éclairer; ils

ont cultivé quelques sciences, mais ils n'en ont inventé aucune. Ils n'ont été ni tout-à-fait aussi grossiers que le supposait Voltaire, ni à beaucoup près, aussi savans que l'imaginaient Buffon et Bailly. Nous sommes donc obligés d'en revenir, au sujet de ces nations, à l'idée que nous en ont donnée les premiers auteurs qui en ont parlé, les voyageurs du moyen âge, les écrivains orientaux, les missionnaires en Chine, Bergeron, Deguignes, Deshauteraies, Mosheim, Lequien, les deux Muller, Bayer, et tant d'autres. Ces conclusions sont loin d'être aussi brillantes que les hypothèses par lesquelles on a cherché à suppléer à la connaissance précise des faits, tant qu'on a cru impossible de l'acquérir; mais il n'est pas inutile de les reproduire, puisqu'elles ont été plusieurs fois contestées par des écrivains systématiques. On avait trop compté sur le défaut de monumens, sur le vague et l'obscurité des traditions. L'antiquité de la Haute-Asie était en quelque sorte la région des hypothèses. On en connaîtra la futilité, et l'on s'instruira suffisamment sur l'histoire de la Tartarie, quand on voudra la chercher dans les écrivains chinois, qui nous l'ont conservée. Quelque peu détaillés que soient les renseignemens qu'ils nous fournissent, c'est toujours apprendre quelque chose, que de déterminer précisément jusqu'où l'on peut apprendre, et même de s'assurer qu'on n'a rien à apprendre du tout; mais cette ignorance ne s'acquiert qu'avec peine, et la fausse science coûte beaucoup moins. Rien n'est plus facile que de jeter au hasard des suppositions sur le papier, et d'annoncer avec mystère qu'on pourra les soutenir un jour. Il faut ensuite des volumes pour réfuter une seule parole de ce genre. C'est donc rendre quelque service aux sciences historiques, que de dissiper les ténèbres qui couvrent certaines parties de leur domaine, et où l'imagination se joue en liberté. Resserrer le champ de l'erreur, c'est, en quelque sorte, agrandir celui de la vérité. »

Nous finirons cet article par avertir nos lecteurs, qu'afin d'éviter toute confusion, nous avons toujours nommé Turkestan

Indépendant ce que les géographes européens appellent improprement Grande-Boukharie et Tatarie ou Tartarie Indépendante; et Turkestan Oriental ou Turkestan Chinois, ce qu'ils nomment encore plus improprement Petite Boukharie. Ces dénominations sont inconnues aux habitans des pays auxquels nos géographes les donnent; étant la plupart d'origine turke, ils ne leur donnent d'autre nom général que celui de Turkestan. C'est aussi pour nous conformer à l'opinion émise par M. Abel Remusat, que nous avons retenu le nom collectif de *Tartares*, quoique corrompu, pour désigner toutes les nations comprises dans ce groupe; et que nous avons borné aux différens peuples qui forment la famille mongole, le nom plus correct de *Tatars*, qui, à la rigueur, ne conviendrait qu'à une seule tribu de Mogols. Nous ne croyons pas inutile d'observer que presque tous les peuples modernes de la famille turke prennent eux-mêmes le nom de Turks, tandis qu'il n'en est pas de même des peuples compris dans les familles mongole et tongouse. M. Abel Remusat dit que *Mongol* est le nom particulier de la plus célèbre des petites nations de commune origine, qui se réunirent les premières sous les ordres de Tchinghis-khan; mais que ce n'est que par extension, et à raison de l'influence que cette petite nation sut prendre sur les tribus voisines, que ce nom est devenu commun aux Olet, aux Ortos, aux Naïman, et aux autres nations qui parlent la langue mongole d'une manière plus ou moins pure. Quant au nom de *Tongous* ou *Toungous*, il observe que la plus illustre des nations à qui nous le donnons, la nation mandchoue, le méconnaît entièrement, ou ne l'applique qu'à quelques-unes de ses plus faibles tribus. Ce n'est donc que pour abréger, et pour nous conformer à l'opinion d'un si grand philologue, que nous avons désigné tous les peuples compris dans les deux premières familles, par la dénomination de *nations toungouses* et *nations mongoles*.

VII. LANGUES DE LA RÉGION SIBÉRIENNE.

Les observations que nous avons faites en parlant de la classification des langues transgangétiques, tartares, etc., etc., et les raisons que nous avons exposées dans le chapitre premier, nous dispensent de motiver celle que nous avons adoptée pour les idiomes sibériens. Nous croyons cependant devoir faire quelques remarques, tant sur la dénomination que nous avons donnée à quelques-uns de ces idiomes, que sur d'autres objets qui ne pouvaient pas être exposés dans le tableau.

Nous avons nommé langue *chassowo* (127) l'idiome des Samoyèdes occidentaux, parce que presque toutes leurs tribus reconnaissent cette dénomination générale, qui veut dire *hommes*.

Le voyageur naturaliste Georgi, et le savant géographe M. Hassel placent les *Yourazes* ou *Yourakes* (127) entre le Yana et le Kolyma, en ajoutant qu'ils demeurent entre les Youkaghires, tandis que M. Klaproth, dans son *Asia Polyglotta*, leur assigne pour demeure la côte qui s'étend entre le Ienisseï et l'Oby. Le temps ne nous permettant pas de faire les recherches nécessaires pour nous décider entre deux opinions si différentes, nous avons suivi provisoirement celle de ce savant polyglotte, dans la supposition extrêmement probable qu'il n'a rien négligé pour déterminer exactement la position qu'occupent les nombreux peuples qu'il a entrepris de classer d'après les différentes langues qu'ils parlent.

La position centrale des Samoyèdes de Narym à l'égard de ceux du Tim et du Ket, et l'importance relative de cette petite ville au milieu des solitudes sibériennes, nous ont engagé, faute d'une meilleure dénomination générale, à réunir sous le nom de *langue narym* (131), les trois dialectes samoyèdes de Narym, du Tim et du Ket.

A l'égard des Soyotes, nous avons entièrement adopté l'opinion de M. Klaproth, en les plaçant parmi les peuples sa-

moyèdes; mais ayant considéré comme des langues sœurs les prétendus dialectes tas, narym, laak, etc., etc., et ne trouvant appuyée sur la comparaison d'aucun vocabulaire l'opinion que le soyote (135) et l'ouriankhaï (136) soient deux dialectes d'un même idiome, nous avons cru qu'il valait encore mieux les regarder comme deux langues sœurs. Les différences très considérables qu'on observe entre les prétendus dialectes samoyèdes, même entre ceux qui paraissent s'en rapprocher le plus, et auxquels pour cela nous avons retenu cette qualification, viennent à l'appui du parti que nous avons pris. Cependant, afin qu'on ne nous accuse pas de trop multiplier le nombre des idiomes, nous avons suivi la conjecture de M. Klaproth à l'égard du motore et du taïgi, que nous avons regardé avec lui comme deux dialectes de l'ouriankhaï.

C'est aussi d'après ce savant philologue que nous avons nommé *famille ienisseï* les prétendus dialectes des peuplades que M. Klaproth le premier a su classer ethnographiquement, faisant disparaître la confusion qui régnait avant la publication de son *Asia Polyglotta*, et qui occasionait les plus grandes méprises, en mêlant ensemble des tribus appartenant à trois races aussi distinctes que le sont la finnoise, la ienisseï et la samoyède.

Dans la famille koryeke, nous avons classé sous le nom de *Korieke de Pallas*, les prétendus dialectes des *Tchouktches de Pallas*, des *Tchouktches des Rennes de Steller*, et des *Tchouktches des Rennes de Merk*. Il nous semblait absurde de retenir ces trois dénominations erronées, dans une classification basée entièrement sur la parenté des langues. Si nous avions agi autrement, nous aurions signalé à nos lecteurs des analogies là où il n'y en a aucune, si ce n'est celles offertes par la manière de vivre de ces peuples, qui est commune à beaucoup d'autres.

Nous avons rédigé les articles des langues kouriliennes (151, 152 et 153), entièrement d'après M. J. Klaproth, dont l'im-

mense érudition devait nous inspirer toute la confiance, nous réservant à examiner, lorsque nous aurons plus de loisir, jusqu'à quel point la langue japonaise a étendu son influence sur l'idiome iesso (152), qui, d'après M. Golownin, serait mêlé de beaucoup de phrases et de mots japonais.

En donnant à la Sibérie ses limites naturelles, qui sont l'Oural à l'ouest, et les mers de Behring et d'Okhostsk à l'est, nous avons trouvé que la dénomination de *sibériens* pouvait assez bien convenir aux idiomes que nous avons réunis pour en former le groupe des langues sibériennes. Ne pouvant pas partager l'opinion du savant voyageur M. Golownin, qui considère les Aïnos ou Kouriliens comme parlant une langue sœur de la japonaise, quoique très différente, parce qu'elle est démentie par la comparaison des vocabulaires publiés dans l'*Asia Polyglotta*, nous nous sommes rangé du côté de M. Klaproth, et nous avons formé la famille kourilienne des prétendus dialectes kouriliens, que nous avons classée parmi les langues de ce groupe. La position occupée par ce peuple sauvage, dont une partie demeure même sur le continent, à l'extrémité du Kamtchatka, et sa manière de vivre, justifient la place que nous lui avons assignée.

Nous avons profité de l'espace que nous laissaient les langues incultes de ces peuples barbares, sur lesquelles nous n'avions rien à dire après avoir indiqué la position qu'occupent ceux qui les parlent, pour tracer une rapide peinture de la Sibérie et des progrès étonnans que l'infatigable activité des Russes secondée par une suite de souverains aussi éclairés que sages, ont fait dans cette région inhospitalière, où ils avaient en même temps à combattre l'ignorance et la stupidité de ses habitans et la rigueur d'un climat affreux qui leur opposait des obstacles presque invincibles. Les nombreuses expéditions maritimes parties des ports de la Sibérie orientale, et dont le résultat a été la reconnaissance successive des côtes de cette extrémité de l'Asie et de celle des côtes opposées de l'Améri-

que ; l'état florissant de la compagnie Russe d'Amérique, dont le comptoir principal est à Irkoutsk, et dont la plupart des armemens se font à Okhotsk ; celui du commerce avec la Chine, dont les deux places principales sont à Kiäkhta et à Zouroukhaïtou, et qui devient tous les ans plus important ; les gymnases et les séminaires de Tobolsk et d'Irkoutsk, l'école des mines à Yekaterinbourg, l'école militaire de Tobolsk, celle de marine et de langue japonaise à Irkoutsk ; l'école supérieure pour les prétendus Tatares ou Turks de Tobolsk ; un grand nombre d'écoles élémentaires établies dernièrement dans presque tous les villages au milieu des solitudes sibériennes ; la bibliothèque publique d'Irkoutsk, les imprimeries de Tobolsk, d'Irkoutsk, et de Yekaterinbourg ; les tanneries et les fabriques de savon de Tobolsk, d'Irkoutsk et d'autres villes ; la manufacture de draps d'Irkoutsk ; la fabrique d'instrumens de chirurgie pour l'armée et la flotte à Tobolsk, ainsi que la verrerie d'Irkoutsk attestent et les progrès que fait la civilisation dans ces régions éloignées et la vérité de la peinture que nous en avons tracée dans l'introduction aux langues de ce groupe. L'assertion de quelques auteurs estimables et celle d'un savant géographe, que *l'agriculture est stationnaire en Sibérie*, nous oblige à appuyer par des faits ce que nous avons dit à ce sujet dans l'introduction. Il nous semble que c'est la meilleure manière de réfuter cette opinion, et nous le faisons par le tableau ci-dessous, qui offre la récolte des grains d'hiver et d'été, faite en 1802 et 1808, dans les trois gouvernemens qui forment la Sibérie, et auxquels nous avons ajouté ceux de Perm et d'Orenbourg, parce que leur partie à l'est de l'Oural appartient à cette région.

	Récolte de 1802.		Récolte de 1808.
Tobolsk et Tomsk	2,663,591		4,639,203
Irkoutsk	574,543		669,177
Orenbourg	3,371,799		4,345,115
Perm	1,631,963		2,511,755
Total.	8,241,896	Total.	12,165,250

Nous ajoutons le tableau suivant qui offre le produit des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer de la Sibérie, pour justifier la dénomination que nous avons donnée à cette région de *Pérou de l'empire Russe*. C'est le résultat de l'important travail fait par M. Hermann, et publié en 1810. Le poud est un poids russe qui équivaut à 33 $\frac{1}{3}$ livres de France.

Une grande partie des produits des mines de fer du gouvernement de Perm appartient géographiquement à l'Europe, parce qu'il est exploité dans les mines qui se trouvent sur le versant occidental de la chaîne Ouralique, qu'on peut à toute rigueur appeler *monts métalliques*, à cause de l'immense quantité de métaux qu'ils contiennent. Nous ajouterons qu'on vient d'y découvrir sur le versant oriental de nouvelles mines d'or, qui, pour la richesse et l'abondance du produit, surpassent non-seulement toutes celles de la Russie, mais même toutes les autres exploitées actuellement en Europe, comme on peut le voir par le produit de ces dernières années que nous avons ajouté au tableau.

TABLEAU DU PRODUIT DES MINES DE LA SIBÉRIE, EN 1810.

OR	41 pouds,	19 livres.
Des mines de l'Oural découvertes dernièrement ; en 1822	20	»
1823	114	»
1824	286	»
ARGENT	1,250	18
CUIVRE	186,667	»
PLOMB	50,000	»
FER en barres	5,059,940	»

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS SUR LA CLASSIFICATION DES LANGUES EUROPÉENNES.

Malgré les grands progrès de la géographie de l'Europe, malgré le grand nombre de lacunes de son ethnographie, que, presque de nos jours, l'on est parvenu à remplir, il faut avouer qu'il reste encore quelques vides à combler, et bien des doutes à résoudre. Comme il était de toute nécessité pour nous de prendre un parti quelconque, afin de pouvoir assigner une place dans nos tableaux aux peuples les plus importans, nous avons été obligé de décider provisoirement une foule de questions, qui sont encore bien loin de l'être. Nous l'avons toujours fait cependant en signalant nos doutes, et en suivant l'opinion qui nous paraissait la plus probable.

Nos guides principaux dans la classification des idiomes de cette partie du monde ont été le *Mithridates d'Adelung*, continué par le savant M. Vater, et les tableaux encore manuscrits des peuples anciens et modernes de l'Europe, rédigés par M. Malte-Brun pour le volume VI de son savant *Précis de la géographie universelle*, qui va paraître incessamment. Les classifications de ce dernier philologue, familiarisé avec les principales langues de l'Europe, réunissant à un profond savoir la connaissance de tous les travaux spéciaux qui ont été faits avant lui par d'autres savans, devaient nous inspirer la plus grande confiance. Aussi, nous n'hésitons pas à le dire, le tableau de M. Malte-Brun a été pour nous la base de toutes nos classifications des langues européennes, et le cadre général dans lequel nous avons inséré presque tout ce que nous ont

offert de plus important la géographie, l'histoire et l'ethnographie, autant que le permettait le plan de cet ouvrage.

I. FAMILLES DES LANGUES BASQUES ET CELTIQUES.

Profitant de l'espace que nous laissait le petit nombre d'idiomes compris dans ces deux familles, nous avons pensé à le remplir par deux morceaux aussi importans par leurs sujets, que par la manière dont ils sont traités. Le premier, qui forme l'introduction de notre XIe tableau, offre le coup-d'œil historique et littéraire sur les peuples celtes et ibériens, et sur les nations modernes qui habitent une partie de leur sol. Nous le devons à l'amitié dont nous honore M. Aubert de Vitry, qui y a donné une nouvelle preuve de sa plume aussi mâle qu'éloquente. Nous sommes redevables du second à la bienveillance du célèbre baron de Humboldt, qui en peu de mots a su réduire à leur valeur les ridicules prétentions des Celtes et des Basques, et de tous leurs enthousiastes.

Pour la classification des peuples compris dans la famille basque ou ibérienne, outre le *Mithridates* et le tableau de M. Malte-Brun, nous avons consulté et suivi le savant travail publié en 1821 à Berlin, par M. le baron Guillaume de Humboldt, sous le titre *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache.*

Quant à la grammaire et à la littérature de la langue escuara ou basque, notre guide principal a encore été un excellent article de M. le baron Guillaume de Humboldt sur cette langue, inséré dans le *Mithridates.* Nous y avons aussi ajouté plusieurs choses curieuses et purement relatives à la grammaire, que nous avons tirées de l'*Histoire des Cantabres*, que M. l'abbé d'Iharce de Bidassouet vient de publier. C'était tout ce que la critique philologique, et notre aversion pour tout ce qui est systématique ou hypothétique, nous permettaient de puiser dans cet ouvrage. Nous avons dit que « l'es-

cuara, qui ne ressemble à aucun autre idiome de l'Europe, quoiqu'il ait adopté plusieurs mots latins et quelques autres allemands, paraît avoir quelque affinité avec les langues sémitiques, et montre dans sa conjugaison de l'analogie avec les langues de l'Amérique, » parce qu'en étudiant l'excellent mémoire de M. Guillaume de Humboldt, nous ne pouvions en porter un jugement différent. Le grand nombre de racines sémitiques qui ont été signalées dans cet idiome après la publication du Mithridates, ne changent et ne pouvaient pas changer ce jugement. Que nos lecteurs se donnent la peine de lire attentivement tous les faits recueillis dans notre chapitre premier; qu'ils veuillent méditer un peu sur les conséquences que nous en avons déduites, et sur le plan que nous avons suivi dans nos classifications, et ils verront qu'il n'y a rien d'exagéré ni d'inexact dans cet article. Nous avons cru ces remarques nécessaires, afin de nous prémunir contre le reproche que l'on pourrait nous faire, d'ignorer le grand nombre de racines hébraïques découvertes dans le basque, et pour épargner à nos lecteurs l'ennui de voir répéter presque à chaque langue les mêmes remarques. Nous ajouterons seulement, sur l'autorité d'un savant qui a fait de longues recherches sur les rapports de l'hébreu avec le basque, que ce dernier idiome ôte ordinairement aux formes sémitiques les aspirations initiales, et par contre ajoute à ces formes une longue queue.

Le tableau de M. Malte-Brun nous a guidé dans la classification des peuples celtiques et de leurs langues éteintes.

Pour ce qui regarde la classification et la description des langues anciennes ou modernes encore vivantes comprises dans la famille celtique, nos sources principales ont été pour le galique (155) la grammaire de M. Ahlward; et pour le kumbre (156), la grammaire d'Owen pour le dialecte welsh ou gallois, et celles de Rostrenen et de Legonidec pour le dialecte breyzad ou celto-breton.

Nous croyons utile d'ajouter les renseignemens suivans, que

nous tirons du dictionnaire du P. Grégoire de Rostrenen, publié à Rennes en 1732; ils complèteront ce que l'espace ne nous a pas permis d'insérer dans le tableau relativement à la littérature du dialecte breyzad. Selon ce savant religieux, ce qu'il y avait en 1732 de plus ancien dans la langue bretonne, était le livre manuscrit des *Prédictions de Guïnclan*, astronome breton, très fameux encore aujourd'hui parmi les Bretons, qui l'appellent communément le *prophète Guïnclan*. Il marque, au commencement de ses prédictions, qu'il écrivait l'an 240 de J.-C. Il vivait dans le diocèse de Treguier, entre Morlaix et Treguier. Viennent ensuite, toujours selon Rostrenen, les *Statuts synodaux du diocèse de Léon*, du XIIIe, du XIVe et du XVe siècle, écrits à la main sur vélin, en latin, mais dont une partie était traduite en breton; un fragment de *Dictionnaire breton-français-latin*, in-4°, de cent feuilles, compilé par le prêtre D. Yves Lagadec selon quelques-uns, et selon d'autres, par M. Auffret Coadqueveran, chanoine de Treguier, imprimé à Treguier en 1499; une tragédie en vers bretons, de la *Passion et de la résurrection de J.-C.*; du *Trépas de la sainte Vierge* et de la *Vie de l'homme*, imprimés à Paris en 1530; trois autres livres écrits en vers, dont le premier, publié à Morlaix en 1570, traitait des *quatre fins de l'homme*, le second contenait la *Vie de saint Güenolé*, et le troisième celle de *sainte Barbe*; enfin d'autres livres ascétiques, des dictionnaires et des dialogues publiés postérieurement.

D'après l'opinion d'un des plus grands philologues vivans, M. le baron Guillaume de Humboldt, qui dit positivement, à la page 155 de son *Prüfung der Untersuchungen*, etc., que le *caldonac* et l'*erse* sont deux langues sœurs et non deux dialectes différens, nous les avions classés comme des idiomes dans notre tableau. Cependant, nous avons cru devoir changer d'avis, d'après les précieux renseignemens que M. le chevalier de La Roquette a bien voulu nous procurer,

par le moyen de son ami le savant M. Jamieson, qui les a reçus lui-même de M. Mac Kay. Ce savant philologue, qui dirige actuellement la publication du *Gaëlic Dictionnary*, nous dit, dans les informations qu'il a rédigées à la demande de M. Jamieson, que le caldonac, l'iris et le mank ne sont que trois dialectes d'une même langue, parce qu'ils n'offrent entre eux que les différences que présentent les dialectes d'un même idiome. L'opinion d'un si grand connaisseur de la langue celtique, d'un homme qui, aux connaissances théoriques, unissait l'avantage d'être sur les lieux mêmes où on la parle, nous paraît devoir être préférée à celle de tout autre savant, qui, ne se trouvant pas dans des circonstances si favorables, avait moins de moyens pour pouvoir déterminer convenablement la ligne de démarcation entre les langues et les dialectes de cette famille. Conséquemment, nous nous sommes rangés de son côté, malgré notre penchant pour l'opinion contraire, que la comparaison des vocabulaires et les principes exposés dans le premier chapitre nous paraissaient justifier jusqu'à un certain point.

C'est aussi d'après les renseignemens donnés par M. Mac Kay, que nous avons partagé le cymraeg ou kumbre, en trois dialectes principaux, le *welsh*, le *kornish* et le *breyzad*, au lieu de regarder le kornish, avec la plupart des philologues, comme un sous-dialecte du welsh.

Nous avons gardé le silence sur les différens alphabets irlandais, dont l'invention remonterait à la plus haute antiquité, selon quelques savans nationaux, aveuglés par un amour excessif pour leur pays natal. De grands historiens et des philologues profonds ont déjà apprécié convenablement ces rêveries historiques, et ont démontré que ces alphabets, qu'on prétendait être antérieurs à l'alphabet grec, ont été fabriqués par de pieux moines dans le moyen âge.

II. FAMILLE DES LANGUES THRACO-PELASGIQUES OU GRECO-LATINES.

Nous devons à la bienveillance et à l'amitié dont nous honore M. Champollion Figeac, la belle et savante introduction historique et littéraire au tableau généalogique de ces langues.

Pour la classification générale de ces idiomes, notre guide principal a été le tableau de M. Malte-Brun.

Dans les divisions particulières, nous avons consulté et suivi, à quelque petite modification près, le Mithridates, pour les peuples compris dans la branche thraco-illyrienne; le tableau de M. Malte-Brun, pour les branches étrusque et pelasgo-hellenique, et particulièrement pour les subdivisions de cette dernière. Le savant *Handbuch der Geschichte der Staaten des Alterthums* de Heeren, nous a fourni le moyen d'entrer dans les détails qu'exigeait l'importante classification des nombreuses colonies grecques (159).

Les idiomes compris dans la quatrième branche ont été décrits d'après différentes sources que nous indiquerons ensuite.

Notre article sur la langue albanaise ou schype (157) est l'extrait d'une savante dissertation manuscrite, dont nous devons la communication à la généreuse bienveillance de M. Malte-Brun, qui a fait de longues et savantes recherches sur cette langue, encore trop peu connue et qui mérite tant d'attirer les regards des philologues.

Nous avons travaillé nous-mêmes l'article sur la langue étrusque (158) et nous l'avons soumis à la révision de M. Champollion Figeac, qui l'a approuvé.

Nous avons travaillé aussi les articles du grec ancien (159), du grec moderne (160) et du latin (161); les deux premiers ont été revus et approuvés par MM. Malte-Brun et Champollion Figeac; le troisième par M. Hase. Quant aux dialectes du grec ancien et du grec moderne, nous devons observer que nous avons suivi entièrement la classification que nous avons trouvée

dans le tableau de M. Malte-Brun. Ses longues et savantes recherches sur ce sujet difficile méritaient bien que nous lui donnassions la préférence, surtout dans l'embarras où nous mettait l'étonnante disparité d'opinions parmi les savans étrangers et nationaux, dont les uns nous assuraient qu'il n'y a pas de différence sensible dans la langue parlée, tandis que d'autres nous la représentaient comme très considérable. Cette dernière opinion est celle de M. Malte-Brun et de plusieurs savans, qui possédant le grec, ont été sur les lieux. C'est celle aussi de M. North Douglas, qui parcourut la Grèce et l'Asie Mineure en 1810, 1811 et 1812. Ce savant voyageur dit positivement que la langue vulgaire ou parlée se subdivise en dialectes aussi nombreux que les nations qui, à différentes périodes, ont gouverné les diverses provinces de la Grèce; que le grec que l'on parle dans l'Asie Mineure est tellement mêlé de mots turks, qu'à peine est-il entendu dans la presqu'île grecque; que la Thessalie et les provinces septentrionales ont adopté les barbarismes de l'Albanie; qu'à Athènes et dans la Morée, les mots italiens ont pris la place des mots grecs; que les habitans de Mégare parlent entre eux un grec tout différent de celui de leurs voisins, et beaucoup moins corrompu que celui de l'Attique, qui l'est plus que tous les autres, soit pour les mots, soit pour la prononciation. Pour la littérature du roméïka (160) nous avons été assisté par M. Buchon, qui s'est beaucoup occupé des productions littéraires de cette langue, et qui a publié l'année dernière, dans sa belle collection des Chroniques Françaises, un poème grec barbare inédit, composé dans le commencement du XIVe siècle, et contenant une histoire fort circonstanciée de la domination des seigneurs français dans le Péloponèse, au XIIIe siècle.

Une savante note sur la langue romane (162), que nous devons à l'extrême obligeance de M. Champollion Figeac, nous a servi de guide dans la rédaction de notre article sur cette langue. Nous l'avons fait avec d'autant plus d'assurance, que

dans la note en question nous y voyions exposés les principes qui sont le résultat des savantes recherches sur le roman de M. Raynouard, auquel ils ont valu une célébrité si méritée. D'ailleurs nous trouvions ces mêmes principes d'accord avec les idées exposées dans une lettre que notre savant compatriote, M. Lampredi, a bien voulu nous adresser sur l'origine et la formation de la langue italienne; idées que nous voyions aussi adoptées par le savant M. Ugo Foscolo, dans un éloquent article sur la formation de cette dernière langue, inséré dans la Revue Européenne. Les noms de ces quatre littérateurs très distingués nous serviront d'égide contre ceux qui, n'étant pas au fait de la linguistique, regarderaient comme des inexactitudes ce qui n'est au contraire que le résultat de la marche progressive d'une science qui ne fait pour ainsi dire que de naître. Nous allons donner ci-dessous un fragment de la note de M. Champollion Figeac, sur la langue romane, que nous croyons trop important pour être omis, et que le manque d'espace ne nous a pas permis d'insérer dans le tableau.

« En considérant la langue romane à son origine, on peut la qualifier de langue universelle pour tout le midi de l'Europe. C'est celle que l'empereur Alexandre Sévère, nommait *gallicana lingua*, dans une constitution de l'an 230; Sulpice Sévère lui donna le même nom, et les deux écrivains la distinguent très bien du latin, du grec et du celtique. C'est la même langue qui, au VI[e] siècle servit à Baudemont pour écrire la vie de St.-Amand. Théophane, écrivain bysantin, a conservé dans son texte grec, des mots de la langue romane, prononcés par des Francs au service de l'empereur Maurice, qui faisait la guerre au chagan des Awares, vers la fin de ce même VI[e] siècle. C'est cette même langue que les latinisans appellent *rustica*, dans Grégoire de Tours, et *rustica romana*, dans le texte du concile de la même ville. Monmolin, évêque de Tours, en 665, se servait dans ses homélies de cette langue romane; les autres évêques n'en avaient pas d'autre et se conformaient

en cela aux ordres du concile de Reims et de Tours, tenu en 813; enfin à un capitulaire de Charlemagne, qui ordonnait que l'Ecriture sainte serait expliquée aux fidèles en langue romane, et traduite pour eux dans le même idiome. Les actes mêmes des tabellions, écrits en latin, étaient traduits et expliqués dans cette langue aux parties contractantes, avant de les clore et signer; le serment de Louis-le-Germanique et des Français soumis à Charles-le-Chauve, fut prononcé en roman dans l'année 842; le traité de Coblentz, de 860, était aussi écrit dans cette langue, que les diverses autorités désignent par les qualifications de *lingua gallicana*, *rustica*, *romana*, et la foule de documens qui nous restent, notamment les pièces en vers, qui remontent au Xe siècle, prouvent à-la-fois l'ancienneté de cet idiome, sa généralité dans l'Europe méridionale et sa transmission entière jusqu'à nos jours. On peut consulter les excellens ouvrages publiés sur cette langue, par M. Raynouard. »

« C'est de cette langue, considérée dans sa généralité, que sont sortis l'italien, l'espagnol et le portugais; la langue romane du midi de la France et de quelques provinces voisines, restait comme la souche commune à tous ses dialectes. »

Nous trouvons aussi à la fin de cette savante note de M. Champollion Figeac, « qu'à la Bibliothèque du Roi, il existe un dictionnaire *Provençal et Copte*, et il n'y a pas là de quoi trop surprendre, puisqu'il est aisé de comprendre que Marseille et les villes voisines ayant commercé de tout temps avec Alexandrie, les Provençaux et les Egyptiens avaient mutuellement besoin de s'entendre; on rédigea donc des vocabulaires où des mots et des phrases entières du provençal sont écrits en caractères coptes et interprétés en Arabe. Cette nomenclature ne comprend que des phrases d'un usage journalier, et des mots soit de commerce, soit relatifs aux besoins de la vie, les noms de nombre, la division civile du temps, etc. Le copte est perdu en Egypte depuis plus de deux siècles; ce dictionnaire

provençal et copte nous paraît remonter au XIIIe siècle. Depuis long-temps alors le commerce de Marseille avec l'Orient était très florissant. »

Nous avons travaillé l'article de la langue italienne (163) d'après les renseignemens que nous avons puisés dans différens auteurs, d'après la comparaison des vocabulaires que nous devons à l'obligeance de plusieurs savans italiens, et d'après les informations que nous avons prises nous-même sur les lieux dans nos voyages. Néanmoins, comme nous nous méfiions de nous-même, nous l'avons soumis au jugement de Son Éminence monseigneur le cardinal Zurla, et nous avons eu la satisfaction de le voir entièrement approuvé. Nous prions ceux de nos lecteurs qui pourraient trouver inexact ou pour le moins hasardé ce que nous avons dit sur les particularités principales de cette langue, de consulter l'excellente grammaire de M. Biagioli, dont nous avons parlé à la page 81, et dans laquelle ils trouveront des exemples de tout ce que nous avons dit dans notre article.

Mais, nous croyons nécessaire de dire un mot pour justifier ce que nous avons dit dans le tableau en parlant du dialecte sicilien, où nous avons observé qu'on *peut le regarder comme la souche de la poésie italienne*. Lorsque nous parlions de la sorte, nous avions sous les yeux une savante note sur ce dialecte, de M. Fodera, membre correspondant de l'Institut de France, et professeur à l'université de Palerme. Ce savant distingué, qui a tant contribué aux progrès de la physiologie expérimentale et de la science médicale, a bien voulu, pour nous donner un témoignage de l'amitié dont il nous honore, employer quelques momens de ses loisirs pour rédiger une petite dissertation sur les différences qu'offre le sicilien comparé à la langue italienne littérale, et sur la formation et la marche progressive de la belle langue du Dante et du Petrarca. C'est dans ce savant travail, où M. Fodera se montre aussi bon littérateur qu'il est grand physiologue dans

ses autres ouvrages, que nous avons puisé ce que nous avons dit en parlant du sicilien, et qui pourrait peut-être déplaire à quelques littérateurs italiens, aveuglés par une prédilection excessive pour leur pays natal. Mais les passages du Dante et du Petrarca, mais l'autorité de Crescimbeni, de Giambullari, de Sismondi, de Perticari, et de plusieurs autres savans cités par M. Fodera à l'appui de son opinion, nous inspiraient trop de confiance pour ne pas nous ranger entièrement de son avis. Nous sommes seulement fâché que le cadre plus rétréci que, par les raisons exposées ailleurs, nous avons dû donner à notre ouvrage, ne nous permette pas d'y insérer ce mémoire, ainsi que les autres dont nous avons parlé dans le discours préliminaire. Nous y avons trouvé des choses aussi importantes que généralement peu connues, et par conséquent dignes de voir le jour.

Les documens précieux renfermés dans le savant ouvrage de M. B. de Roquefort-Flaméricourt, *Sur l'état de la poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles*, nous ont servi de base principale pour la rédaction de notre article sur la langue française (164), qui a été ensuite revu et approuvé par M. Champollion Figeac.

Nous avons soumis nos articles (165 et 166) sur les langues espagnole et portugaise, au savant M. Verdier, membre correspondant de l'Institut de France, qui les a approuvés. A l'égard de cette dernière, nous devons observer que, profitant de l'amitié dont nous honorent M. Carlo Wucherer, établi à Porto, et M. Adolphe de Lindenberg, consul général des villes Anséatiques à Lisbonne, nous les avons priés de faire faire des recherches par leurs nombreux correspondans, pour déterminer les différences et le nombre des dialectes de la langue portugaise. Le résultat de leurs recherches fut que « le Portugal, malgré son étendue assez considérable, et la nature très variée de sa surface, n'offre aucun dialecte dont les différences puissent être comparées à celles que présentent, sur des sur-

faces bien plus petites, quelques dialectes de l'italien, de l'allemand et du français. Il n'y a que quelques acceptions différentes données aux mêmes mots, et des différences dans la prononciation ; encore ces dernières sont-elles peu considérables. » Nous nous sommes arrêté donc à ce résultat avec d'autant plus de confiance, que M. Wucherer nous a écrit qu'il s'accordait avec celui obtenu, par M. le baron d'Eschwege, inspecteur-général des mines, des informations qu'il a bien voulu prendre, lui aussi, à la prière de notre ami, dans un tour d'inspection qu'il est allé faire dernièrement dans les différentes provinces de ce royaume.

M. le baron de Pedra Branca, ministre de S. M. l'empereur du Brésil à la cour de France, à la complaisance duquel nous nous sommes adressé pour avoir des informations sur les différences que le dialecte brésilien pourrait présenter, comparé à la langue du Portugal, a bien voulu nous transmettre les observations suivantes. Nous y ajoutons d'autant plus de prix, qu'elles viennent d'un littérateur qui jouit à juste titre, soit au Brésil, soit en Portugal, de la réputation, non-seulement d'un poète très distingué, mais encore d'un homme également versé dans les différentes branches de l'économie civile et politique.

« Les langues montrent les mœurs et le caractère des peuples. Celle des Portugais se ressent de leur caractère religieux et belliqueux; ainsi, les mots *honnête*, *galant*, *béate*, *bizarre*, etc., ont une signification bien différente de celle qu'ils ont en français. La langue portugaise abonde en termes et phrases pour exprimer des mouvemens emportés, des actions fortes. En portugais, on frappe avec tout; et quand le Français, par exemple, a besoin d'ajouter le mot coup à la chose avec laquelle il frappe, le Portugais l'exprime du seul mot de l'instrument. On dit en français, un coup de pierre, en portugais, une *pedrada*; un coup de couteau, une *facada*, etc. On le peut dire hardiment de toutes choses.

« Sans manquer à l'idiotisme, on peut aussi hardiment former des superlatifs et des diminutifs de tout adjectif; on en fait quelquefois même des substantifs. L'âpreté dans la prononciation a accompagné l'arrogance des expressions, et se conserve encore aujourd'hui en héritage; mais cette langue, transportée au Brésil, se ressent de la douceur du climat et du caractère de ses habitans; elle a gagné pour l'emploi et pour les expressions de sentimens tendres, et, tout en conservant son énergie, elle a plus d'aménité. On peut s'en convaincre en lisant les poésies de Gonzaga, J.-B. da Gama (nous ajouterons de M. le baron de Pedra-Branca), et de plusieurs autres écrivains brésiliens.

« A cette première différence, qui embrasse la généralité de l'idiome brésilien, il faut encore ajouter celle des mots qui ont changé tout-à-fait d'acception, ainsi que celle de plusieurs autres expressions qui n'existent point dans la langue portugaise, et qui ont été empruntées aux indigènes, ou qui ont été importées au Brésil par les habitans des différentes colonies portugaises d'outre-mer.

« Nous allons en donner quelques exemples dans le tableau suivant.

NOMS QUI ONT CHANGÉ DE SIGNIFICATION.

Mots.	*Signification en Portugal.*	*Signification au Brésil.*
Faceira . . .	Grosse mâchoire. . .	Coquette.
Arrumamento.	Action d'arranger.	Parade.
Babados.	Bavé.	Jabot, falbalas.
Tope.	Entrave.	Cocarde, bouquet de fleurs.
Chacota.	Chanson grivoise.	Moquerie.
Cecia. . . .	Action de grasseyer. .	Minaudière.
Capocira.	Cage à poules.	Broussailles.
Sotaõ.	Souterrain.	Mansardes.

NOMS EN USAGE AU BRÉSIL ET INCONNUS EN PORTUGAL.

Mots.	*Signification.*
Pabulo	Fat, suffisant.

Capéta.	Lutin.
Quindins.	Minauderies, petits soins.
Jaià.	Demoiselle.
Chibio.	Polisson, vaurien.
Balaio.	Espèce de panier.
Quitûtes.	Ragouts, fricots.
Batuque.	Danse des nègres.
Tapera.	Terrein abandonné.
Capim.	Gazon.
Coivara.	Action de brûler des broussailles.
Fadista. Findinga.	Fille publique.
Charquear.	Préparer la viande sèche.
Cuchillar.	Sommeiller.
Munheca.	Le poignet.
Chingar.	Passer des sobriquets.
Cangote.	Le chignon.
Calunda.	Magnétisme, des vapeurs.
Muxingueiro.	Celui qui est chargé de fouetter les esclaves.
Presinganga.	Ponton, prison.
Carpina.	Charpentier de bâtiment.
Caçula	Cadet d'une famille.
Dondon.	Vaudeville.
Fadú.	Bouderie.
Fuxicar.	Chiffonner.
Farofa.	Ostentation ridicule.
Mocotó	Pieds de bœuf.
Mungangas.	Grimaces.
Muxoxo.	Action de faire la moue.
Boquinha.	Petit baiser.
Mi deixe.	Noli me tangere.
Mulambo.	Guenille.
Mascate.	Marchand forain.
Mascatear.	Faire le marchand forain.
Mandinga.	Fétiche.
Muquiar.	Boucaner.
Muquem.	L'endroit où l'on boucane.
Muxiba.	Des peaux de viande maigre.
Nanica.	Naine.
Nuello.	Sans plumes.

Quitanda.	Marché de vivres.
Pequira.	Criquet.
Pimpaò.	Ferrailleur, crâne.
Sipoada	Coup de badine.
Saracutear.	Tournailler.
Trapiche.	Magasin au bord de l'eau.
Chacra.	Maison de campagne.
Rossa.	Maison de campagne ou ferme.
Senzàla.	Case à nègres.

Ce petit échantillon des différences offertes par deux dialectes de la langue portugaise, donne un nouveau poids à ce que nous avons dit à la page 32. Au reste, nous engageons nos lecteurs qui voudraient connaître un peu mieux les prérogatives de cette langue, et sa marche progressive depuis le commencement de la nation portugaise jusqu'à nos jours, de voir la première partie de l'Appendix à la géographie littéraire annexée à notre Essai Statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, et le chapitre Langue Portugaise, pages 23-31 du second volume de cet ouvrage.

M. Malte-Brun a revu et approuvé notre article sur la langue valaque (167), que nous avons rédigé avec beaucoup de peine, en réunissant en peu de lignes tout ce que nous avons pu trouver de moins inexact dans plusieurs ouvrages sur la nature de cette langue, et sur la position qu'occupent ceux qui la parlent. Nous devons surtout faire mention de l'intéressant recueil périodique connu sous le titre de *Vaterländische Blätter*, publié à Vienne pendant plusieurs années. Nous remarquerons aussi que nous avons compris sous la dénomination de *valaque hongrois*, tous les dialectes de cette langue parlés dans l'empire d'Autriche, à l'exception du *macédo-valaque;* non pas, parce que le plus grand nombre de Valaques habitent dans la Hongrie, ce qui serait inexact, mais parce que, devant réunir sous une dénomination générale tous les Valaques de la Hongrie, du Bannat, de la Bukowine et de la Transylvanie, il nous paraissait convenable de donner la préférence à la dé-

nomination de *hongrois*, comme celle qui signalait la contrée la plus importante, et celle dont tous ces pays ont dépendu à différentes époques. Pour la distinction que nous avons faite du macédo-valaque, voyez ce que nous en avons dit à la page 38.

III. FAMILLE DES LANGUES GERMANIQUES.

Les longues et savantes recherches faites par M. Malte-Brun sur la classification des peuples compris dans cette famille, nous ayant inspiré une confiance toute particulière, nous avons entièrement adopté non-seulement les divisions générales de son tableau des peuples germaniques, mais, à quelques exceptions près, même toutes ses subdivisions. C'est dans le cadre tracé par ce savant philologue, que nous avons inséré tout ce que l'histoire ancienne et moderne et la linguistique nous offraient de plus important. La savante grammaire historique de M. Grimm, véritable trésor d'érudition pour tout ce qui regarde les idiomes de cette famille, a été notre guide principal pour tout ce qui concerne les particularités grammaticales de ces idiomes, et l'excellent abrégé de l'histoire littéraire de la langue et de la poésie allemandes de M. le docteur Winter, publié à Berlin en 1821, nous a été aussi d'un grand secours pour tracer en quelques lignes leurs littératures respectives.

Il serait trop long de citer les différens ouvrages auxquels nous avons puisé les faits partiels relatifs soit à l'histoire, soit à la littérature des peuples germaniques, soit même à la place qu'il fallait assigner à leurs innombrables jargons. Il nous a fallu, par exemple, consulter le savant ouvrage *Geschichte der Gefürsteten Grafschafs von Tyrol*, de M. le baron de Hormayr, pour décrire convenablement ces colons allemands (169), perdus pour ainsi dire au milieu des Italiens, et pour assigner la place convenable au jargon de Gröden ou Gardena, parlé dans le Tyrol, qui n'est qu'une variété du sous-dialecte rhétien de la langue romane (162), malgré que presque tous

les savans s'accordent à le ranger parmi les dialectes allemands.

Ce que M. Malte-Brun dit dans la lettre (voy. page 7) qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser sur les Scandinaves, ce qu'il a déjà publié dans différens articles, et ce qu'il dit dans le VIe vol. de son savant Précis de la géographie universelle, qui va paraître, nous mettront à l'abri de tout ce qu'on pourrait nous reprocher à l'égard de la séparation que, d'après son cadre, nous avons faite entre les idiomes appartenant aux branches teutonique et saxonne, et ceux compris dans la branche scandinave. La comparaison des grammaires anglo-saxonne (179) et anglaise (180) avec celles des autres idiomes germaniques, et la comparaison du vocabulaire anglais avec ceux des autres langues comprises dans cette famille, feront sentir à tout lecteur familiarisé avec de semblables recherches, la nécessité de former une quatrième branche, qui ne pouvait recevoir de nom plus convenable que celui qu'on lui a imposé.

Une savante note, que nous devons à l'obligeance de M. Depping, a été notre guide principal dans la rédaction de l'article sur le neerlandais (173).

Quelques mois après l'impression du tableau des langues germaniques, ayant eu l'honneur de connaître personnellement M. le docteur Charles Hermès, le savant rédacteur de la *Britannia*, journal publié à Stuttgart, nous avons obtenu de son obligeance la note suivante sur la langue frisonne. Les longues recherches faites par ce savant allemand sur les idiomes germaniques en général, et particulièrement sur le frison, nous engagent à l'insérer ici, afin de compléter notre article sur un idiome encore trop peu connu, et que nous avions rédigé d'après les documens qui nous avaient été indiqués par le savant M. Depping. Nous mettons d'autant plus de prix à cette note, qu'elle est tirée en grande partie de la grammaire frisonne que M Hermès a rédigée, il y a quelque temps, pour faire partie du magnifique monument philologique que le savant M. Grimm vient d'élever aux peuples germaniques.

« Anciennement, dit le docteur Hermès, on parlait la langue frisonne sur toute la côte de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'au Rhin. Elle était la langue intermédiaire entre le bas-allemand et l'anglo-saxon. Des moines anglo-saxons, qui passèrent en Frise de l'Angleterre, purent s'y faire entendre facilement, sans avoir besoin d'interprète. Cernés, depuis les conquêtes des Francs et des Saxons, d'un côté par la mer, et des deux autres par le Weser et le Zuiderzee, les Frisons formaient, dans la première moitié du moyen âge, un état fédératif composé de sept républiques. Leurs lois, dont la plupart se sont conservées jusqu'à nos jours, forment le monument le plus ancien de cette langue. Elles sont connues sous le nom de *Brokmer Willküren*, écrites dans le XIIe siècle et l'*Asegabuch*, dans le XIIIe, etc.

« Dans la seconde moitié du moyen âge, la ligue des *Francs-Frisons*, comme ils s'appelaient, se dissout, en partie par des factions intestines, en partie par des guerres nombreuses avec les princes et seigneurs voisins. Les Stedingois, une de leurs branches, furent exterminés comme des hérétiques par une croisade publiée contre eux. Il se forma partout des seigneuries plus ou moins grandes sur les débris de la république frisonne. On attira des colons étrangers dans le pays dévasté; on introduisit le bas-allemand et le hollandais dans tous les actes publics, et, après la réformation, aussi sur la chaire et dans les églises; de sorte que, peu-à-peu, on parvint à chasser presque entièrement le frison.

« Néanmoins, cette langue ancienne s'est conservée toute pure jusqu'à présent sur plusieurs points isolés, à l'exception de quelques modifications rendues nécessaires par le laps du temps. Voici les pays où on la parle encore :

« 1. En Westfrise. Le hollandais est la langue dominante dans les villes, particulièrement dans la capitale, Leeuwaarden, nommée en frison *Ljauwert*; mais les gens de la campagne, au nombre de plus de 60,000, sont encore atta-

chés à leur langue mère, et parlent le frison (lân-friesch) en plusieurs dialectes, dont ceux de Molquerum et de Hindelopen, sont les plus remarquables. Les mots de tous ces dialectes sont entièrement frisons; quelques-uns seulement sont tirés du hollandais. Les déclinaisons et les conjugaisons ont perdu la plupart de leurs flexions. Les substantifs forment le pluriel en *s* ou en *en*, comme en hollandais. Le génitif du singulier masculin en *s* est presque aussi rare qu'en anglais. Quant à la conjugaison, il lui manque le subjonctif, qu'elle remplace par le parfait de l'indicatif; et toutes les personnes du pluriel dans tous les temps restent invariables, comme en anglais. Le frison, ainsi que cette dernière langue, ne distingue pas le genre dans les noms. La construction est presque toute hollandaise, idiome auquel le frison a emprunté aussi la plupart de ses conjonctions, ce qui rend le langage des livres assez ressemblant à cette langue, comme on peut le voir par le passage suivant.

Français.	*C'est*	*un*	*singulier*	*faire*	*dont*	*je*
Frison.	't Is	ien	bjuestre	dwaen,	dear	'k
Hollandais.	't Is	een	bijster	doen,	daar	ik

Français.	*me*	*ne*	*assez*	*surprendre*	*puis*	*que*
Frison.	my	naet	noag	oer forwonderje	kin,	dat
Hollandais.	mij	niet	genoeg	over verwonderen	kan,	dat

Français.	*les*	*fossoyeurs*	*ou*	*ouvriers*,	*par*	*manière*
Frison.	de	*bodders*	eaf	earbeiders,	by	minneare
Hollandais.	de	*gravers*	of	arbeiders,	bij	maniere

Français.	*de*	*parler*,	*le*	*cours*	*du*	*soleil*	*dé-*
Frison.	fen	sprecken,	de	rin	fenne	sinne	for-
Hollandais.	van	spreken,	den	loop	vande	zon	voorby-

Français.	*varicent*,	*afin*	*qu'ils*	(*se*) *reposer*	*puissent.*
Frison.	firdigje,	op	dat-se	rustje	mogge.
Hollandais.	streven	op	dat-se	rusten	mogen.

Le langage populaire, au contraire, ressemble plus à l'an-

glais ; et les vers ci-dessous, qui sont en même temps frisons et anglais, le démontrent d'une manière sensible.

Français.	*Du beurre,*	*du pain*	*et*	*du vert fromage.*
Anglais.	Butter,	bread,	and	green cheese,
Frison.	Bûter,	bread	in	griene tjies,

Français.	*C'est*	*bon*	*anglais*	*et*	*bon*	*frison.*
Anglais.	Is	good	english	and	good	friese.
Frison.	Is	gûd	inglisch	in	gûd	fries.

« L'état de gêne, où s'est trouvée depuis long-temps cette langue, a empêché l'essor de sa littérature qui est très pauvre. Les œuvres de Gysbert Iapix, composées dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, et particulièrement ses poésies, dont la seconde édition a paru à Franeker en 1684, sont l'ouvrage le plus estimé qu'elle possède. Une comédie, ou plutôt une farce populaire, *Waatze Gribberts brilloft* (Les noces de Waatze Gribberts, impr. en 1712), ne manque pas de saillies. Les poésies frisonnes d'Althuysen, dont les plus importantes sont la traduction en vers des Psaumes, etc., publiée à Ljauwert 1755, ainsi que plusieurs autres écrits d'autres écrivains, la plupart très rares et inédits, ne sont remarquables que sous le rapport de la langue. Les ouvrages les plus récens qui ont paru en frison sont; *It Libben fen Aagtjen Ysbrands* (la Vie d'Aagtjen Ysbrands), roman populaire, et *De boereschrieuwer* (l'Ecrivain des paysans), journal populaire qui a paru pendant quelque temps. La langue de ces deux derniers écrits est très corrompue par beaucoup de phrases hollandaises.

« 2. Dans les îles de l'Ostfrise, dans la mer du nord.

« 3. Dans le Saterland, petit pays de 5 lieues hollandaises de long et de 2 de large, composé des paroisses de Scharrel et de Ramsloo, aux frontières de l'Ostfrise et du Oldenburg. Le dialecte qu'on y parle diffère peu du westfrison.

« 4. Dans l'île de Helgoland.

« 5. Sur une partie de la côte occidentale et des îles du Sleswic en Danemarck, où les Frisons se sont établis après l'émigration des Anglo-Saxons.

« On les nomme Nordfriesen ou Frisons du Nord, pour les distinguer des habitans de la Westfrise et de l'Ostfrise. Maintenant on parle le frison seulement dans quelques endroits le long de la côte, et sur les îles situées vis-à-vis, surtout sur celle de Sylt. Il n'y a dans ce dialecte, qui est très différent du westfrison, et très mélangé de bas-allemand et de danois, que quelques chansons populaires et une comédie, qui a paru à Sylt il n'y a pas long-temps. »

M. Malte-Brun a revu et approuvé nos différens articles sur le haut-allemand ancien (168), sur l'allemand proprement dit (169), sur le bas allemand ancien (170), sur le bas-allemand moderne (171), et ceux sur les idiomes de la branche scandinave (174; 175; 176; 177; 178). Nous devons à l'obligeance de M. Retius, médecin de Sa Majesté le roi de Suède, des renseignemens sur la littérature et la langue suédoises, qui nous ont été très utiles dans la rédaction de notre article sur cet idiome.

Dans la rédaction de nos articles sur l'anglo-saxon (179) et sur l'anglais (180), nous avons été aidés par MM. Buchon et de Larenaudière, qui ont fait une étude approfondie de ces deux langues. Nous avons eu d'autant plus de confiance dans les notes que nous devons à l'obligeance de ces deux savans écrivains, que M. Buchon a été assez long-temps sur les lieux où l'on parlait et où l'on enseigne encore le premier de ces idiomes, et où l'on parle et se trouve dans toute sa splendeur le second; et que M. de Larenaudière s'occupe depuis long-temps d'un travail important sur la langue et la littérature anglo-saxonnes dans leurs rapports avec les premiers produits de l'anglais moderne, antérieurement à l'époque de Chaucer.

Nous devons aussi à l'obligeance de M. Warden, le savant géographe des Etats-Unis, et membre correspondant de l'In-

stitut de France, de précieux renseignemens sur le nombre respectif des différens peuples germaniques répandus en Amérique, et sur les diverses contrées qu'ils occupent. Ils nous ont été d'une grande utilité dans la rédaction de nos divers articles pour la partie géographique.

Tout ce que nous disons dans l'article général sur les langues germaniques et leurs différens alphabets, article dont la rédaction, faite d'après différens auteurs, nous a coûté un long et pénible travail, a été revu et approuvé par M. Malte-Brun.

Nous n'avons plus qu'un mot à dire sur notre introduction. Travaillée d'après les meilleurs historiens, nous espérons qu'on n'y trouvera rien à redire quant aux faits qui y sont exposés. Peut-être nous accusera-t-on d'avoir exagéré la grande civilisation à laquelle sont parvenus la plupart des peuples compris dans cette famille Mais les faits mêmes que nous citons, l'*Allemagne* de madame de Staël, et surtout le *Voyage dans la Grande-Bretagne* et les savans *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre* de M. Charles Dupin, où nous en avons puisé quelques-uns, nous mettront à l'abri de ce reproche. Les évaluations relatives à la surface et à la population des possessions des peuples germaniques et des monarques qui les régissent, sont le résultat des longs calculs que nous avons faits nous-mêmes pour d'autres ouvrages déjà publiés, et d'autres que nous allons livrer à la presse. Voyez à la page 151.

IV. Famille des langues slaves.

Peu de familles ethnographiques sont répandues sur un plus grand espace, et jouent un rôle plus important dans l'histoire, que la famille slave. Nous nous flattons d'avoir fait sentir l'un et l'autre dans notre introduction au quatrième tableau des langues européennes.

L'évaluation de la surface qu'occupent ou sur laquelle domi-

nent des nations d'origine slave, est le résultat des longs calculs que nous avons faits nous-même dès le commencement de notre travail ethnographique, lorsque nous nous proposions de donner la surface du territoire et la population approximatives des principales nations du globe, mais que nous n'avons pas continué lorsque nous avons vu que les recherches relatives aux langues, aux usages et à l'histoire, qui devaient former les parties les plus importantes de notre Atlas Ethnographique, ne nous laissaient pas le loisir nécessaire pour faire convenablement de semblables calculs. C'est aussi alors que, ayant presque fini d'évaluer la surface des principaux empires dont l'histoire fait mention, nous avons trouvé que l'empire Russe actuel les dépasse tous. Il est vrai que l'empire Mongol, pendant quelques années, et précisément depuis 1260 jusqu'à 1294, période qui comprend le règne de Kublaï, a dépassé en étendue celui de l'autocrate actuel de la Russie; mais ses parties étaient très peu liées ensemble, et formaient plutôt une grande confédération qu'un véritable état. D'ailleurs, cette masse énorme se dissout à la mort de Kublaï, pour former des états indépendans. Personne ne pourra donc nous accuser d'exagération ou d'inexactitude, si nous avons dit dans l'introduction, que « les Russes sont la nation dominante du plus vaste empire qui ait eu jusqu'à présent une véritable existence. » Nous ne croyons pas non plus qu'on trouvera exagérées les expressions dont nous nous sommes servi à l'égard des Russes, puisque les descriptions détaillées des principaux établissemens littéraires de cet empire, dus à Pierre-le-Grand, à l'immortelle Catherine, et au magnanime Alexandre, que tout le monde peut lire, ne laissent aucun doute sur le droit qu'ont les Russes, de les comparer aux principaux établissemens correspondans de l'Europe.

Nous prions aussi tous ceux de nos lecteurs qui pourraient croire que nous avons exagéré dans les rapprochemens que nous avons faits entre la civilisation et les grands hommes

offerts par l'histoire de Russie, et la civilisation et les grands hommes des autres nations, de lire l'histoire de cet empire par M. Karamsin, ce que nous avons publié en 1822, dans notre Essai Statistique sur le royaume de Portugal, aux pages 123-127, et 161 du IIe volume, et les faits aussi curieux que généralement ignorés, consignés dans le VIIIe chapitre de cette Introduction. Ils verront qu'il n'y a ni exagération ni flatterie de notre part; et que tout ce que nous disons dans l'introduction aux langues slaves à l'égard des Russes, n'est que le résumé d'une foule de faits que nous avons puisés à différentes sources, et qui sont aussi curieux que généralement ignorés. Malgré cela, nous offrons à nos lecteurs le morceau ci-dessous, tiré de l'histoire de M. Karamsin, afin de justifier ce que nous avons dit à l'égard de Jean III. Il nous servira d'égide contre ceux qui, ne connaissant l'histoire de la Russie que d'après des abrégés inexacts, ou des tableaux historico-géographiques très incomplets, ne manqueraient pas de nous accuser de partialité pour ce grand monarque, qu'ils se figurent à tort être bien au-dessous du fameux Pierre-le-Grand. D'ailleurs, cet éloquent morceau leur offrira en peu de mots la situation politique de l'Europe à l'époque du règne mémorable de ce grand homme.

« Jean III est du petit nombre de ces souverains destinés par la Providence à fixer pour long-temps le sort des nations. Héros de l'histoire de Russie, il n'appartient pas moins à l'histoire universelle, et figure avec éclat parmi les créateurs des empires. Sans se perdre dans des subtilités métaphysiques, sans oser pénétrer les suprêmes intentions de la Divinité, un observateur attentif remarque des époques heureuses ou funestes dans les fastes de la société; il voit souvent tous les évènemens concourir à un seul but, pour produire ces grands effets, qui changent la face du genre humain. Jean parut sur le théâtre politique dans un temps où un nouveau système de gouvernement, favorable au pouvoir des souverains de l'Eu-

rope s'élevait sur les ruines du système féodal. L'autorité royale avait beaucoup gagné en Angleterre et en France; l'Espagne, libre du joug des Maures, était devenue puissance du premier ordre; le Portugal florissait et voyait augmenter ses richesses par les succès de sa navigation, par d'importantes découvertes; l'Italie, quoique divisée, pouvait s'enorgueillir de ses flottes, de l'état brillant de son commerce, de ses progrès dans les arts, dans les sciences, et de la finesse de sa politique. L'insouciance et l'apathie de l'empereur Frédéric IV, n'avaient pu rendre le repos à l'Allemagne, déchirée par les guerres civiles; mais déjà son fils Maximilien méditait dans son esprit l'heureux changement qui devait améliorer la situation de ses états, relever la dignité impériale avilie par les lâches successeurs de Rodolphe, et mettre le comble à la grandeur de la maison d'Autriche; la Hongrie, la Bohême et la Pologne, alors gouvernées par les descendans de Gédimin, ne formaient pour ainsi dire qu'une seule puissance, capable, en s'unissant avec l'Autriche, de réprimer l'ambition de Bajazet, si redoutable aux chrétiens. La réunion des trois royaumes du nord devant assurer leur importance dans le système politique de l'Europe, était le but de tous les efforts du roi de Danemarck. La république helvétique, fondée par l'amour de la liberté, défendue par la chaîne inaccessible des Alpes, mais agitée par l'ambition et la cupidité, recherchait le dangereux honneur de prendre part aux querelles des monarques les plus puissans, et le méritait par la valeur de ses pâtres. La ligue anséatique, composée de 85 villes allemandes, association à-la-fois commerciale et militaire, sans exemple dans l'histoire, et très intéressante par rapport à l'ancienne Russie, jouissait de la considération des princes et des peuples. La gloire personnelle de Plettenberg avait relevé la dignité des ordres livonien et teutonique. Indépendamment des progrès de l'autorité des lois, et de cette sage politique qui établissait des relations entre les pays les plus éloignés les uns des autres; sans parler de l'amélioration de l'état social, sinon

dans toutes, du moins dans les principales contrées de l'Europe, le siècle de Jean fut signalé par deux grandes découvertes. Guttemberg et Faust inventent l'imprimerie, chose si importante, si favorable à la propagation des lumières, qu'elle peut aller de pair avec l'invention de l'alphabet. Colomb découvre un nouveau monde, attrayant pour la cupidité, objet de curiosité pour l'observateur et pour le philosophe, qui, en voyant dans ces lieux l'homme encore dans l'état de l'enfance, peuvent y suivre toutes les gradations de l'esprit social, et par l'histoire de l'Amérique, expliquer celle de tout le genre humain. Jusqu'alors les précieuses productions de l'Inde arrivaient à Azof par la Perse et la mer Caspienne, route longue, pénible et dangereuse. Cette contrée, la première peuplée, la plus anciennement civilisée, se dérobait à l'Europe, qui ne la connaissait que par des données vagues et fabuleuses sur ses immenses richesses : les tentatives hardies de quelques navigateurs pour faire le tour de l'Afrique furent enfin couronnées du plus heureux succès, et Vasco de Gama, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, aperçut la côte des Indes avec les transports d'enthousiasme qui avaient embrasé Christophe Colomb à la vue de l'Amérique. Ces deux découvertes ayant enrichi l'Europe, étendu son commerce, augmenté son industrie, ses connaissances, son luxe, et les agrémens de la vie sociale, exercèrent en même temps une puissante influence sur le sort des empires. La politique devint plus étendue, plus compliquée : pour conclure des traités, les ministres durent consulter les cartes géographiques, et calculer les avantages commerciaux, l'une des bases de la prospérité et de la puissance des états; de nouvelles liaisons se formèrent entre les peuples; en un mot, on vit commencer une nouvelle époque, favorable, sinon au bonheur et à la tranquillité des nations, du moins aux progrès de la civilisation et à la force des gouvernemens.

« Pendant près de trois siècles, la Russie s'était trouvée hors

du cercle de l'activité politique de l'Europe, et n'avait pris aucune part aux phases importantes qu'y avait subies la société. Bien que les louables efforts des princes de Moscou, depuis Kalita jusqu'à Vassili-l'Aveugle, eussent beaucoup fait pour la monarchie et pour la force intérieure de la Russie, cependant ce n'est véritablement que sous Jean III qu'elle sortit, pour ainsi dire, du chaos où elle n'avait ni une forme bien prononcée, ni une existence civile assurée. Les succès de Kalita n'étaient que le résultat de l'adresse d'un rusé serviteur des Mogols. Le généreux Dmitri fut vainqueur de Mamaï, mais il vit sa capitale réduite en cendres, et fut obligé de s'humilier devant Tokhtamouisch; le fils du héros du Don, qui n'employa tous les ressorts de sa rare circonspection qu'à conserver l'intégrité de la Moscovie, fut contraint de céder à Vitovte Smolensk avec d'autres provinces russes. Il rechercha aussi la faveur des khans, et son petit-fils, incapable de résister à une poignée de brigands tatars, but le calice de l'opprobre sur un trône avili par sa faiblesse. Prisonnier à Kazan, captif à Moscou même, il parvint enfin à dompter les ennemis extérieurs; mais en rétablissant les apanages, il exposa la grande principauté aux dangers de nouvelles guerres civiles. La Horde et la Lithuanie, comme deux ombres horribles, cachaient l'univers à nos regards, et bornaient l'horizon politique de la Russie, faible par l'ignorance où elle était des forces recelées dans son sein. Né tributaire d'un peuple nomade, semblable aux Kirguis de nos jours, Jean devint un des plus illustres monarques de l'Europe; considéré, respecté depuis Rome jusqu'à Constantinople, Vienne et Copenhague, marchant de pair avec les empereurs et les fiers sultans, sans aucune étude, sans autre guide que son génie, il se donna lui-même les sages préceptes de la politique intérieure et extérieure. Employant tour-à-tour la force et la ruse pour rétablir l'indépendance et l'intégrité de la Russie, pour détruire l'empire de Bati, réprimer et morceler la Lithuanie, anéantir la liberté des Novgoro-

diens, incorporer les apanages à la grande principauté, étendre enfin les domaines moscovites jusqu'aux déserts de la Sibérie et jusqu'à la Laponie Norvégienne, il créa, sur les bases d'une prévoyante modération, un prudent système de guerre et de paix, que ses successeurs n'avaient qu'à suivre pour consolider la grandeur de l'état. Après avoir attiré l'attention des puissances occidentales par son mariage avec Sophie, il eut bientôt déchiré le voile qui nous cachait l'Europe, examiné d'un œil curieux les trônes et les royaumes, mais il ne voulut pas s'immiscer dans les affaires étrangères à l'intérêt de ses états : s'il accepta des alliances, c'est qu'elles étaient réellement utiles à la Russie ; habile à chercher des instrumens pour l'exécution de ses projets, il n'en servit jamais à personne, agissant toujours en monarque aussi grand que sage, et n'ayant dans sa politique d'autre passion qu'un vertueux amour pour le bien de son peuple. Le résultat de tant de soins fut que la Russie, comme une puissance indépendante, éleva majestueusement sa tête sur les confins de l'Europe et de l'Asie, jouissant déjà du calme intérieur, et n'ayant rien à redouter de ses ennemis étrangers. »

Nous ne prétendons pas décider la question sur l'origine des *Roxolani*, des *Jazyges* de Strabon, qui paraissent être les ancêtres des *Iatwinges*, nommés aussi *Pollexiani* par les auteurs polonais. Nous connaissons le pour et le contre, et, quoiqu'il nous paraisse encore plus probable de classer tous ces peuples parmi les nations slaves que parmi ceux appartenant à toute autre famille, nous avons mis un point d'interrogation après leur nom, pour signaler nos doutes et l'état encore indécis de ce point historique. Comme tout ce que nous pouvions dire à l'appui de notre opinion nous mènerait trop loin, fatiguerait la plupart de nos lecteurs, et n'aurait presque rien de nouveau pour la plupart des savans qui s'occupent de semblables recherches, nous croyons inutile d'exposer les motifs qui nous ont décidé dans notre choix.

Nous avons dit que les Moraves, sous leur roi Swiatopolk, Swatopluk ou Zwendobald, figuraient parmi les grandes nations de l'Europe, parce que ce prince, aussi brave qu'habile, battit Carloman, affranchit les nations slaves du joug des Francs, les réunit à son royaume, qui comprenait à l'époque de sa plus grande puissance, outre la Moravie, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Poméranie, la Silésie, la Panonie supérieure et l'inférieure, et la Dalmatie. Après sa mort arrivée en 894, il fut partagé entre ses trois fils, et les Moraves cessèrent de figurer parmi les grandes nations de l'Europe.

Après la publication de la savante dissertation de M. Lehrberg sur la patrie des Varegues, nous avons cru qu'on pouvait placer sans hésiter leur fameux chef Rurik parmi les Normands. C'est pour cela que nous avons nommé seulement par incidence, ce fondateur de l'empire Russe, qui doit figurer dans l'introduction des langues germaniques.

Nous observerons aussi, pour éclaircir un passage de notre introduction aux langues de cette famille, que l'empereur Rodolph II d'Autriche, dont les Bohêmes parlent toujours avec enthousiasme, a passé au milieu d'eux presque toute sa vie. Protecteur éclairé des arts et des sciences, qu'il cultivait lui-même, son palais de Prague était l'asile et le rendez-vous des artistes et des savans de l'Europe les plus distingués. Parmi ces derniers, on peut nommer les fameux astronomes Tycho-Brahe et Jean Kepler, et le savant Jessenim.

Nous avons quelques importantes remarques à faire sur la classification des langues de cette famille. Celle des deux premières branches est identique à la classification donnée dans le Mithridates, les seuls noms exceptés. Trouvant que la branche appelée dans cet ouvrage *orientale*, d'après le savant Dobrowski, contient des peuples qui sont justement les plus occidentaux de tous les Slaves actuellement vivans; que les Windes méridionaux, compris dans cette même branche, vivent

sous les mêmes méridiens des Bohêmes, que le Mithridates place parmi les peuples de la seconde branche, ou les *Slaves occidentaux;* que les peuples de cette famille qui étaient réellement les plus occidentaux, tels que les Wendes du Nord, se sont éteints depuis plusieurs siècles : nous avons cru devoir abandonner des dénominations géographiques qui ne sont pas exactes, pour les remplacer par d'autres tirées du nom des principaux peuples compris dans chaque branche. Nous avons cependant cité les dénominations correspondantes du Mithridates, par égard au savant continuateur de cet ouvrage, et au célèbre slaviste Dobrowsky, qui les a proposées.

Les savantes recherches faites par M. Malte-Brun sur les langues comprises dans la troisième branche, dont le résultat est consigné dans son tableau encore manuscrit des peuples de l'Europe, et qui s'accorde avec l'opinion émise par le profond philologue Arndt, et avec celle du savant pasteur de Lesten, M. Watson, nous ont engagé à ajouter une troisième branche, qu'à l'instar des autres nous avons nommée *wendo-lithuanienne.* Nous y avons classé, d'après ces trois savans, le wende (188), que le Mithridates place parmi les langues de la seconde branche, et les idiomes germano-slaves ou lettons (189; 190; 191), qu'il regarde comme formant une famille indépendante. Nous n'ignorons pas que le grand philologue M. Rask, dans son *Untersuchung ueber den Ursprung der altnordischen oder islaendischen Sprache*, publié à Kopenhague en 1818, n'admet pas l'origine récente et la nature mélangée des langues lettonnes, et qu'il suppose le lithuanien ou letton aussi ancien que tout autre idiome de la famille slave. Mais, après avoir lu attentivement les trois dissertations de M. Watson, publiées dans les mémoires de la société de Courlande; dissertations qui ont été composées à une époque qui suppose dans son savant auteur la connaissance de l'opinion émise par M. Rask, nous n'avons pas hésité à nous ranger avec le premier. C'est à ces trois dissertations que nous renvoyons ceux qui ne

partageraient pas notre avis relativement à la classification des langues comprises dans cette branche. Il nous semble qu'il faudrait aussi y placer le winde (184) ou slave parlé dans la Carniole, la Styrie et la Carinthie, à cause du mélange évident qu'il offre du slave pur avec l'allemand.

Nous prévenons cependant nos lecteurs que, par les raisons exposées à la page 10 et suivantes, ne considérant ces langues que dans leur état actuel, nous faisons toujours abstraction du proto-wende et du proto-lithuanien, que nous n'avons pas osé classer, quoique, en partageant l'avis de M. Malte-Brun, nous ne doutions pas qu'il faudrait assigner une place distincte à ces deux langues, que, dans leur état de pureté primitive, l'on pourrait regarder maintenant comme tout-à-fait éteintes.

Maintenant, il nous reste à faire quelques autres remarques sur ce que nous avons dit dans le tableau en parlant des idiomes compris dans cette famille. Nous observerons d'abord que tout ce que nous disons relativement aux pays où vivent les peuples slaves, a été tiré des meilleurs auteurs allemands qui ont écrit sur ce sujet; et qu'à l'égard de la Hongrie, nous avons donné la préférence à trois savans articles de M. Csaplovics, insérés en 1820 dans les *Vaterlaendische Blaetter* de Vienne; ensuite, que nous avons profité aussi des connaissances théoriques et locales d'un de nos meilleurs amis, le savant comte Sorgo de Raguse, pour distinguer le dialecte slave pur (181) parlé au sud de la Narenta jusqu'au Drino, du dialecte slave mélangé, que nous proposons de nommer *slave italianisé*, parlé le long de la côte depuis la Narenta jusqu'au Littoral Hongrois. Nous observerons même, à cet égard, que ce n'est que le seul manque du loisir nécessaire pour nous livrer aux recherches qu'il aurait fallu faire pour nous acquitter convenablement d'une si grande tâche, qui nous a engagé à suivre provisoirement l'opinion du savant continuateur du Mithridates à l'égard des anciens slaves de l'Illyrie. Plusieurs noms de rivières, de villes, de montagnes, des tribus et des

peuplades de cette contrée, cités par des auteurs grecs ou romains, appartenant incontestablement aux langues slaves, nous paraissent pour le moins de très fortes présomptions contre l'avis du savant M. Vater, et d'autres philologues qui le partagent.

A l'égard du russe, nous avons profité des lumières d'un jeune littérateur qui nous honore de son amitié, qui a parcouru presque toute la Russie d'Europe, et la partie occidentale de celle d'Asie, et qui, à la connaissance profonde de sa langue nationale ancienne et moderne, et de sa littérature, réunit l'avantage d'avoir été sur les lieux, et d'avoir pu juger par lui-même des différences offertes par les principaux dialectes du russe, qu'il a entendu parler à Tobolsk, à Kharkhof, à Moscou, à Pétersbourg, etc., etc. Comme nous le disons dans le tableau, nous croyons que les petites différences existantes entre le slawenski ou russe ancien et le slavon ou servien, nous autorisent à regarder le premier comme tout au plus un dialecte du second. Par les raisons indiquées dans le chapitre premier, et par les différences remarquables offertes par les grammaires du rouski (182) ou russe moderne et du slawenski (181) ou russe ancien, ayant regardé le premier comme une langue et non pas comme un dialecte, nous en avons séparé les deux littératures correspondantes, qui, en conséquence, se trouvent classées chacune avec leur langue respective.

L'article qui paraît suivre les noms du bulgare, le grand nombre de mots étrangers et surtout turks qui ont passé dans ce prétendu dialecte du serbe ou servien, nous paraissent des raisons plus que suffisantes pour en faire au moins une langue sœur de celles comprises dans la première branche. Malgré cela, nous n'avons pas osé le classer comme tel, manquant des moyens nécessaires pour faire une si grande innovation contre l'avis des plus grands philologues ; nous l'avons, avec eux, classé parmi les dialectes du servien. Cependant, nous croyons que si le bulgare était bien connu, il nous offrirait les

phénomènes que présentent le prucze (189), l'anglais (180) et autres idiomes formés par le mélange de plusieurs langues.

Dans l'article winde, (184) parlant de sa littérature, nous avons dit que cet idiome possédait une des meilleures grammaires slaves. Tous ceux qui connaissent la savante grammaire publiée par M. Kopitar, digne de figurer à côté de celles des savans Dobrowski, Vater et autres grands philologues, ne nous désapprouveront pas d'avoir cité de la sorte un travail littéraire qui se trouve justement enrichir une des littératures les plus pauvres de cette famille.

Notre article sur le lette (191) a été rédigé principalement d'après ce qu'en ont dit M. Watson et monseigneur de Siestrencewitz, relativement à la place qu'occupent ceux qui le parlent, et aux particularités offertes par sa grammaire. Pour tout ce qui regarde sa littérature, nous avons profité d'un article aussi savant que curieux que nous avons trouvé dans l'excellent Essai sur l'histoire de la Livonie, rédigé il y a quelques années par M. le comte de Bray (193).

Nous avons classé comme des dialectes principaux du bohême (185) le straniaque, le sallaschaque, le passekarsche et le szotaque; les trois premiers parce que, n'ayant pas les vocabulaires respectifs, et ne connaissant pas assez les rapports qu'ils ont entre eux et entre le bohême, nous croyions qu'il valait encore mieux les classer chacun séparément, comme des dialectes principaux, que de nous exposer à commettre des erreurs, en leur assignant une toute autre place. A l'égard du szotaque, sa nature mélangée nous autorisait à le classer parmi les dialectes du bohême comme parmi ceux du polonais. Nous croyons, d'après les informations qu'on nous en a données, qu'il vaut encore mieux lui accorder une place parmi les dialectes du bohême que parmi ceux du polonais.

Contre l'avis du savant continuateur du Mithridates, suivi en cela de plusieurs autres, nous avons regardé le *kriwitsche* comme un dialecte du lithuanien. La manière positive dont

s'exprime sur ce point M. Watson dans une de ses dissertations insérées dans les mémoires de Courlande, et ses profondes connaissances dans plusieurs langues slaves, dans l'allemand et le lette, devaient nous inspirer plus de confiance que tous les philologues qui avant lui ont écrit sur ce sujet. C'est aussi en suivant son opinion, que nous avons classé les Koures parmi les Lettons, malgré d'imposantes autorités, qui regardent ce peuple comme formant partie de la grande famille tchoude ou finnoise.

Nous croyons en avoir dit assez dans l'article de notre Discours préliminaire relatif aux erreurs ethnographiques dont fourmillent presque tous les livres d'histoire, de géographie et de voyages, très estimables d'ailleurs sous d'autres rapports, pour nous dispenser de donner ici les raisons pour lesquelles nous n'avons pas classé parmi les langues slaves, les idiomes des *Huns*, des *Alains*, des *Avares*, des *Hongrois* et des *Turks*, qui, d'après un ouvrage aussi répandu que réputé en France, ne seraient que des dialectes du slavon; idiome qui lui-même ne serait qu'un dialecte du grec, selon un voyageur très instruit, et qui a publié dernièrement des choses aussi exactes que peu connues, sur une des plus intéressantes peuplades de cette nombreuse famille.

Nous finirons ces remarques sur les langues slaves, en observant que les idiomes de cette famille offrent un phénomène ethnographique assez curieux. Ce sont justement les peuples les plus éloignés les uns des autres, qui parlent les langues les plus rapprochées entre elles. Le slavon ou servien et le russe diffèrent infiniment moins entre eux que ne diffère le polonais du russe, ou le servien du winde (184), ou le lithuanien et le lette du russe et du polonais.

V. Famille des langues ouraliennes, nommées communément finnoises ou tchoudes.

Comme tout ce que nous connaissons de l'histoire et des lan-

gues des peuples compris dans cette famille, nous porte vers l'Oural, qui paraît avoir été leur plus ancienne patrie, nous n'avons pas hésité à adopter la dénomination sonore, géographique et historique d'*Ouraliennes*, que le savant M. J. Klaproth a proposée pour ces nations, à quelques-unes desquelles seulement peuvent convenir les dénominations de *Tchoudes* et de *Finnoises*, que l'usage leur accorde depuis long-temps.

C'est aussi la classification générale tracée par ce grand philologue, qui a été notre pierre angulaire pour classer les différens idiomes de cette famille. Nous avons cependant puisé à différentes sources les matériaux nécessaires pour donner la description de chaque langue. Nous nous sommes cru obligé d'ajouter une cinquième branche, que nous avons nommée *incertaine*, afin de ne pas confondre ce qui n'est encore qu'une simple conjecture, avec ce qui, ethnographiquement parlant, est une vérité démontrée.

Nous avons regardé le finnois proprement dit (192) et l'esthonien (193) comme deux langues sœurs, au lieu d'en faire deux dialectes d'un même idiome, selon l'opinion généralement adoptée par les savans. En voici les motifs : d'abord, parce que le savant M. Vater en a fait de même; ensuite, parce qu'ayant comparé les vocabulaires respectifs donnés par M. Klaproth, nous les avons trouvés différer trop l'un de l'autre pour pouvoir, d'après les principes exposés dans le chapitre Ier, les regarder comme des dialectes d'une même langue. En effet, sur les 210 mots donnés par M. Klaproth, nous en avons trouvé 35 entièrement différens. Mais, comme plusieurs de ces mots ont 2, 3 et jusqu'à 4 synonymes, on pourrait porter ce nombre jusqu'à 50, parce qu'il pourrait se faire qu'un Finnois, en parlant avec un Esthonien, au lieu de se servir des mots communs, et par conséquent intelligibles à tous les deux, employât justement une des expressions qui lui sont particulières, et qui par là sont inintelligibles à l'Estonien, et *vice versa*. Ce fait

une fois admis, comment peut-on regarder comme des dialectes d'une même langue, des idiomes qui, dans des mots aussi importans que le sont ceux choisis par M. Klaproth, offrent déjà un quart d'expressions entièrement différentes? Mais ce n'est pas tout : il faut encore ajouter les terminaisons de plus d'un tiers de ces mêmes mots, qui diffèrent beaucoup d'une langue à l'autre; ensuite les formes grammaticales et les nombreux idiotismes que nous n'avons aucun moyen d'indiquer, mais qui n'en existent pas moins, et qui contribuent beaucoup à faire différer l'un de l'autre ces deux idiomes. Si tout cela ne suffit pas pour faire regarder ces deux prétendus dialectes comme deux langues sœurs, nous ne savons pas ce que l'on pourrait citer pour considérer comme des langues les idiomes qui forment non la famille slave, mais les familles greco-latine et germanique, et qui, à quelques exceptions près, offrent entre eux des différences encore moindres que celles que présentent ces prétendus dialectes de la branche finnoise. Nous n'avons pas eu assez de loisir pour faire le même essai sur les prétendus dialectes de la Carélie et d'Olonetz; nous ne doutons pas qu'il ne donnât des résultats à-peu-près semblables.

A l'égard de la langue lapponne (194), le savant auteur du Mithridates a déjà signalé les grandes anomalies qu'offrent ses nombreux dialectes, surtout ceux que l'on pourrait prendre pour types de ses trois grandes divisions géographiques, qui le sont jusqu'à un certain point aussi ethnographiques : nous voulons parler des dialectes lappons que parlent les peuplades lapponnes dans les vastes solitudes nommées Lapponie-Norvégienne, Lapponie-Suédoise et Lapponie-Russe.

Nous avons décrit les langues esthonienne (193) et live (195), d'après le savant *Essai sur l'histoire de la Livonie* par M. le comte de Bray; ouvrage où cet habile diplomate déploie une critique et un savoir peu communs. Dans quelques points douteux, nous avons aussi donné la préférence à l'opinion de ce littérateur, parce qu'elle est presque toujours

basée sur celle des savans les plus distingués des pays qu'il a entrepris de nous faire connaître.

Par les raisons exposées dans le premier chapitre, nous avons regardé le permien et le syrene comme deux dialectes d'une même langue, que nous avons nommée permienne (198). Nous en avons fait autant à l'égard du moksha et du ersan, qu'avec M. Klaproth nous avons regardés comme deux dialectes de la langue mordouine (197). Cependant nous devons observer que ces deux dialectes nous paraissent offrir dans leurs vocabulaires respectifs, des différences trop remarquables pour les regarder comme tels.

Tout ce que nous disons dans notre article sur la langue hongroise (200) est tiré de plusieurs articles des *Vaterländische Blätter*, et particulièrement d'un de M. Csaplowics. Tout ce qui regarde la littérature hongroise et en partie sa grammaire, est le résultat de nos entretiens avec le savant P.-A. Gerits, professeur à Kesstehely, dans le *Theoretisch-praktisch-ökonomische Institut Georgicon* du comte Festetics de Tolna. L'importance de la Hongrie, le rôle brillant joué par les Hongrois, et la place qu'ils occupent parmi les nations ouraliennes, nous ont paru des motifs assez forts pour nous engager à entrer dans quelques détails sur la langue de ce peuple, si intéressant sous tant d'autres rapports. C'était d'ailleurs le seul moyen de redresser les faux jugemens que l'on a dans l'Europe méridionale et occidentale sur la civilisation des Hongrois, et sur l'usage toujours subsistant parmi eux de la langue latine.

Les quatre articles sur les langues comprises dans la branche incertaine (203; 204; 205; 206), sont travaillés d'après les renseignemens que nous avons trouvés dans les mémoires sur l'Asie, de M. Klaproth, dans les histoires de Rhüs et de Karamsin, dans les tableaux historiques de Kruse et autres ouvrages, et d'après ceux que nous ont fournis nos entretiens avec les savans philologues que nous avons nommés dans ce tableau.

CHAPITRE V.

Observations sur la cassification des langues africaines.

Quoique depuis trois siècles nos vaisseaux fassent le tour de l'Afrique, que plusieurs savans orientalistes aient cherché à éclaircir les ténèbres qui en enveloppent la géographie, par l'étude des auteurs arabes, et qu'un grand nombre de voyageurs, à travers mille dangers, aient tenté de pénétrer dans l'intérieur de ce continent, à peine pouvons-nous dire d'en connaître le contour. C'est là à-peu-près que se bornent nos connaissances. Presque tous ces royaumes avec leurs provinces, villes et villages, presque tous ces fleuves, ces lacs et ces montagnes que nos cartes de l'intérieur de l'Afrique nous offrent avec tant de précision, ne sont que des richesses géographiques illusoires. C'est le produit d'anciennes relations plus ou moins vagues, de systèmes plus ou moins fondés sur des conjectures et des hypothèses plus ou moins hasardées. Nous avons, à la vérité, rassemblé beaucoup de faits, grâce à l'érudition de plusieurs savans orientalistes, et au généreux dévoûment de tant de victimes illustres, péries de nos jours pour soulever le voile mystérieux qui enveloppe la géographie de l'Afrique Centrale. Nous devons même au profond savoir des Berghaus, des Brun, des Brué, des Jomard, des Lapie, des Malte-Brun, des Mannert, des Reichard, des Rennel, des Ritter, des Uckert, des Walckenaer, etc., etc., des descriptions et des cartes de cette partie du globe, aussi exactes que peut le permettre l'état imparfait de nos connaissances; nous devons même quelques notions positives sur le Soudan, à la mémorable expédition due à la noble activité du gouvernement anglais, et aux illustres voya-

geurs qui savent si bien la seconder par leur dévoûment, leur courage et leurs connaissances. Mais, ne nous abusons pas : il reste encore beaucoup à ajouter et beaucoup à corriger, pour ne pas dire tout à refaire.

L'immense travail fait par M. Vater pour classer les langues de l'Afrique, quoique offrant le *statu quo* de l'ethnographie à l'époque où il parut, a le grand inconvénient de baser ses principales divisions sur les différences physiques que présentent entre eux les peuples de ce continent; différences, dont la ligne de démarcation ne peut être établie au milieu des contradictions qu'on rencontre dans les meilleure relations des voyages anciens et modernes, et qui d'ailleurs ne doivent jouer qu'un rôle secondaire dans un tableau destiné à classer les peuples d'après l'affinité ou la différence plus ou moins grande qu'on observe dans les langues qu'ils parlent. Ces considérations, jointes au manque d'accord parmi les plus savans géographes, lorsqu'il est question de diviser l'Afrique, nous ont engagé à tâcher de classer ses différens idiomes d'après des groupes ou grandes divisions qui, en réunissant ceux qui paraissent avoir une affinité quelconque, n'en séparassent pas d'autres, que des souvenirs historiques, des liaisons politiques ou des limites naturelles s'accordent à rapprocher. Après avoir long-temps médité sur les avantages et les inconvéniens offerts par les différentes divisions que nous avons essayées, nous croyons que les cinq auxquelles nous nous sommes arrêté, et que nous offrons dans les tableaux ethnographiques de cette partie du monde, sont celles qui présentent le moins d'inconvéniens, et qui répondent le plus au but de cet ouvrage.

Comme, dans l'analyse des motifs qui nous ont guidé dans la classification des langues africaines, nous exposons dans chaque article les raisons qui nous ont engagé à tracer de semblables divisions, nous croyons inutile de les justifier de nouveau. Nous nous bornerons seulement à dire à leur appui, qu'ayant soumis au jugement d'un géographe très distingué

qui a fait de l'Afrique l'objet constant et particulier de ses études, à M. Jomard, nos deux tableaux offrant les langues de la région du Nil, et celles de la Nigritie Intérieure, ce savant philologue non-seulement les a approuvés, mais il a même eu la bonté de rendre notre travail plus intéressant, en nous fournissant une savante note sur la première région, et des aperçus sur la civilisation et la géographie de la seconde, que nous avons insérés en note dans le XXIe tableau de l'Atlas.

Nous aurions une foule d'observations à faire sur plusieurs points encore douteux, soit de la géographie physique et politique, soit touchant les dénominations différentes sous lesquelles un même pays est connu : mais tout cela nous mènerait trop loin ; et tandis que cet étalage d'érudition serait à-peu-près inutile aux savans qui ne peuvent l'ignorer, il ne ferait que fatiguer ceux de nos lecteurs qui ne s'occupent pas exclusivement de ces sortes d'études.

I. Langues de la région du Nil.

Les terreins élevés qui, selon Browne et d'autres voyageurs, séparent à l'est le Sahara de l'Egypte et de la Nubie, et les déserts qui, selon les mêmes voyageurs, s'étendent entre le Dar-Four d'un côté, et le Kordofan et autres pays de l'autre, nous ont indiqué la ligne que nous devions choisir pour limite occidentale de cette région. Nous lui avons donné le nom du grand fleuve qui la parcourt dans toute son étendue. Dans ces limites, elle offre une des régions physiques du globe le plus distinctement tracées par la nature. Nous y avons ajouté comme un appendix la côte longue et étroite qui borde la mer Rouge à l'occident, qu'un célèbre géographe a nommée Troglodytique, faisant par là revivre une ancienne dénomination aussi exacte que sonore. Cette côte n'appartient pas physiquement au bassin du Nil, dont elle est séparée par des montagnes ou par des terreins élevés, mais la plus grande partie doit y être comprise sous le rapport ethnographique,

parce que les idiomes troglodytiques s'étendent jusqu'au Nil, et parce que ceux de la famille shiho ont des rapports incontestables avec les langues de l'Abyssinie.

Nous devons à l'amitié et à la bienveillance dont nous honorent MM. Champollion, l'intéressant article sur la famille égyptienne, et tout ce que nous disons relativement aux anciennes écritures des Egyptiens. Ces deux noms seuls nous dispensent de tout raisonnement pour justifier notre classification. Elle est tracée par ces deux savans, dont le plus jeune, élève de son frère, vient de résoudre si complètement un problème que tous les plus grands philologues réputaient insoluble avant lui. Nous avons de grandes obligations à M. Letronne, qui, par ses savans travaux sur les monumens de l'Egypte-Grecque, a révélé beaucoup de circonstances d'un très grand intérêt pour l'histoire générale de cette contrée célèbre. M. Jomard, qui a répandu tant de jour sur l'archéologie de cette terre classique, nous a aussi favorisé de ses conseils sur les langues que nous avons regardées comme entièrement différentes des idiomes égyptiens, et nous a fourni en outre d'importantes communications dont nous avons profité dans la rédaction du tableau physique, moral et politique de cette partie du monde.

Nous devons aussi ajouter que, d'après l'important mémoire arabe remis par Bello, empereur des Foulahs (229), à M. Clapperton, les habitans de Ghoober, une des sept provinces du Houssa, sont les descendans des Coptes (208) qui s'y sont établis, et y ont long-temps conservé leur langue. Il serait très important pour la linguistique d'avoir un petit vocabulaire de la langue que parlent les habitans actuels de ce pays, situé au centre du Soudan, pour avoir, par ce moyen, la confirmation de ce fait curieux attesté par ce prince africain. Nous ajouterons, pour compléter ce que nous avons dit sur la littérature de l'égyptien moderne ou copte, que la Bible a été traduite dans cet idiome.

N'ayant pas pu insérer dans l'article égyptien ancien, à cause du manque d'espace, plusieurs renseignemens précieux que nous devons à l'extrême obligeance de M. Champollion, nous donnerons ici un court aperçu sur les collections d'antiquités égyptiennes actuellement existantes. Nous espérons qu'il sera agréé de nos lecteurs, ayant été rédigé sur les matériaux que nous ont fournis ce savant et d'autres non moins distingués.

Etat actuel des collections égyptiennes formées en Europe.

Depuis que la paix est rétablie en Europe, le commerce, en allant faire ses échanges en Égypte, s'est trouvé, sans le savoir, le courtier des sciences et de l'histoire. L'influence des voyageurs européens a comme naturalisé, dans cette contrée, la faculté d'y faire des fouilles, et bientôt cette terre classique a produit une quantité incroyable de monumens, et une variété qui étonne encore ceux qui la connaissent le mieux. Les possesseurs de ces richesses historiques se sont empressés de les transporter en Europe, et les gouvernemens ont accueilli et comblé, par leur munificence, les vœux des savans et des artistes. Plusieurs musées spéciaux ont été fondés, et le premier de tous, à Turin, par la protection déclarée de S. M. le roi de Sardaigne pour toutes les hautes études. On sait que le fond de ce musée est la riche collection formée en Égypte par M. le chevalier Drovetti, consul général de France. C'est donc avec toute raison que, eu égard à l'ordre des temps, ce musée se trouve indiqué le premier dans la liste suivante. Mais il est juste aussi de dire que S. M. le roi de France n'a pas été inattentive aux vœux des savans français qui ont tout fait pour l'archéologie égyptienne, et aux regrets généraux sur le transport à Turin d'une collection que tout semblait devoir fixer en France; et lorsque l'arrivée à Livourne, d'une nouvelle et très riche collection, eut offert l'occasion d'une noble revanche, le roi Charles X la saisit avec l'empressement le plus honorable pour les lettres françaises; la collection de Livourne a été acquise par une décision royale du 19 février 1826, et une autre ordonnance en date du 15 mai suivant, complétant ce bienfait, a fondé un musée égyptien au Louvre, et en a nommé conservateur le savant auteur de la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes, M. Champollion le jeune, chargé, par la même ordonnance, d'un cours d'archéologie égyptienne, où il exposera ses doctrines en présence même des monumens. L'honneur et les intérêts des lettres françaises ne pouvaient être plus convenablement assurés, et l'histoire littéraire du règne de Charles X

conservera la mémoire de cet acte de la munificence royale. Voici la liste des collections égyptiennes les plus considérables.

Collections appartenant à différens gouvernemens.

TURIN. Musée royal égyptien, remarquable par le grand nombre de monumens de sculpture et les papyrus historiques.

PARIS. Musée royal égyptien du Louvre, distingué par le nombre et le choix des objets de tout genre, la richesse des matières, et par quelques morceaux de sculpture d'un intérêt sans égal, tels que le sarcophage même en granit rose du Pharaon Ramsès Méiamoun de la XVIIIe dynastie de Manéthon, et la *muraille numérique* du temple de Karnac, à Thèbes, véritable statistique, en tableau, des revenus de l'Égypte pour trois époques comparées.

BERLIN. Collection formée par M. le général Minutoli, et composée d'objets en tout genre, achetée par le roi de Prusse.

VIENNE. Collection d'objets variés, dans le musée impérial.

FLORENCE. Collection formée par M. le docteur Ricci, achetée par S. A. I. et R. le Grand Duc de Toscane et réunie à la Galerie de Florence.

ROME. Collection du Vatican, accrue par diverses acquisitions faites dernièrement par S. S. Léon XII.

NAPLES. Collection particulière du cabinet de S. M. le roi de Naples.

LONDRES. Belle et riche collection provenant de divers voyageurs, de la capitulation d'Alexandrie avec la France, et réunie au British Muséum. On y remarque la célèbre inscription de Rosette et le sarcophage dit de saint Athanase.

Collections appartenant à différens particuliers.

PARIS. Collection formée en Egypte par M. Jph. Passalacqua de Trieste, produit de ses propres découvertes, très riche en objets relatifs aux usages *religieux*, *civils* et *funéraires* des Égyptiens, en *meubles* et *ustensiles de tout genre*, et par l'ensemble d'objets découverts dans une chambre sépulchrale intacte. Cette réunion d'antiquités, la plus complète sous les rapports indiqués, forme une collection digne d'un gouvernement. Elle est maintenant exposée en public à Paris, et ne cesse d'attirer l'intérêt des savans et des amateurs.

Plusieurs amateurs ont aussi formé des collections égyptiennes; le cabinet Durand, à Paris, était le plus considérable; il est réuni au musée du Louvre. Celui de feu le baron Denon, sera malheureusement détruit par la vente qui doit avoir lieu au mois de novembre prochain. M. Révil a dé à réuni à Paris un bon nombre de monumens de choix; enfin M. Sallier, à Aix (Bouches-du-Rhône) consacre depuis long-temps une partie de sa fortune à compléter son cabinet, qui, en fait de monumens égyptiens, mérite l'attention et l'intérêt des savans et des amateurs. On cite aussi la collection de M. le comte Belmore à Londres.

Passant maintenant aux langues de cette région qui n'appartiennent pas à la famille égyptienne, nous observerons que la comparaison des vocabulaires recueillis par Seetzen, Burckhardt, Salt, etc., et les auteurs cités dans le Mithridates, ont été nos guides dans leur classification. Par les raisons indiquées dans le troisième chapitre, nous avons classé dans la famille sémitique toutes les langues que parlent les peuples les plus policés de l'Abyssinie, et qui forment la branche abyssinique de cette grande famille.

Nous avons réuni le berber, le dongolah, le nouba et le kensy, pour en former la famille que nous nommons *nubienne*, parce que ceux qui parlent ses idiomes forment la partie la plus nombreuse de la population de la Nubie. La grande ressemblance qu'offrent entre eux le nouba et le berber, le kensy et le dongolah, nous a engagé à les regarder comme des dialectes du même idiome, et comme tels, nous les avons classés dans le tableau.

Nous avons nommé *troglodytique* la famille composée des idiomes bicharien, adareb et ababdé, parce qu'ils sont parlés en grande partie dans la Troglodytique; et nous avons formé la dénomination composée *shiho-dankali*, pour nommer l'autre famille, les Shiho et les Dankali étant ses nations les plus importantes. Le savant M. Vater est disposé à regarder tous les idiomes dont nous avons formé la famille troglodytique, comme des dialectes d'une même langue. La comparaison que nous

avons faite des vocabulaires recueillis par Seetzen, Burckhardt et Salt nous ayant présenté des différences entre eux bien plus grandes que celles que l'usage n'en admet entre les dialectes d'un même idiome, nous n'avons pas hésité à en faire des langues sœurs. Nous avons cependant réuni l'adareb au bicharien comme un dialecte de ce dernier, à cause de sa grande ressemblance; ce que nous avons fait aussi dans la famille shiho-dankali à l'égard de l'adaïel.

Nous croyons indispensable de signaler ici nos doutes relativement à quelques-unes des tribus *Adareb* que M. Salt nous a fait connaître, et qui nous semblent être identiques à celles que Burckhardt appelle *Bisharein*, comme aussi relativement aux tribus *Beni-Wassel*, *Mahaze*, *Beni-Souef*, *Boushe* et *Howatat*, que des relations assez récentes classent parmi les Ababdés, mais dont nous n'avons pas fait mention dans le tableau, d'après les conseils de M. Jomard, qui les regarde comme des Arabes, et devant comme tels appartenir à la famille sémitique. Ces doutes, ces contradictions et ce vague que nous venons de signaler dans une des parties de l'Afrique les mieux connues, et que nous pourrions reproduire à l'égard d'un grand nombre d'autres petites nations africaines, démontrent que l'on est encore bien loin de pouvoir classer convenablement et sans double emploi, les nombreuses peuplades de cette partie du monde, qui, sous le rapport ethnographique et géographique offre encore le plus de lacunes à remplir et de doutes à résoudre.

On nous blâmera peut-être de n'avoir pas classé dans le tableau les nombreux peuples qui habitent la vaste contrée que, dans le tableau moral, physique et politique, d'après les conseils de M. Jomard, nous avons nommée *Pays des Chellouks*. Mais, devions-nous classer des peuples dont nous ne connaissions que vaguement la position, et dont les langues nous étaient absolument inconnues? Nous croyons cependant que, lorsqu'on en aura recueilli les vocabulaires, on les trouvera tellement différentes les unes des autres, que l'ethnographe sera obligé de les ranger à

côté des idiomes que nous avons classés dans le XVII[e] tableau de l'Atlas. Parmi les nombreux peuples qui, selon nous, parlent des idiomes différens, nous croyons qu'on pourrait au moins compter les suivans: les nombreux montagnards nègres du Kordofan, qui, selon M. Rüppel, s'appellent eux-mêmes *Noubas*; ils parlent, selon ce savant voyageur, plusieurs langues différentes qui paraissent dériver de quatre principales, nommées *koldagi*, *schabun*, *dia* et *tekala*. Nous croyons cependant que ces idiomes, comparés à ceux de la famille nubienne et à la langue chellouk, fourniront assez d'analogie pour pouvoir en classer quelques-uns dans la première, et d'autres avec la seconde, qui formerait ainsi une nouvelle famille qu'on pourrait nommer *chellouk*. Les langues parlées dans le royaume de *Bertât* ou *Bertot*, dans le *Dar-foke*, qui paraît être, du moins en partie, le *Bokki* de M. Englisch, dans le *Fazoële*, dans le *Gamamyl* et autres contrées visitées dernièrement par des Européens qui ont accompagné l'armée égyptienne. L'idiome des *Dahera*, qui habitent dans plusieurs villages de la grande plaine comprise entre le Nil-Bleu et le Dender; on le dit très harmonieux. Ceux que parlent les habitans du *Dinka* ou *Donga*, vers la source du Nil-Blanc et ceux des pays de *Benda*, *Baadja*, *Fertigo* ou *Fertit*, mentionnés par Burckhardt. Enfin, un grand nombre de tribus de l'Abyssinie de race nègre, encore très peu connues. Le vocabulaire suivant, que nous tirons du *Voyage à Méroé et au fleuve Blanc*, en remplissant une des nombreuses lacunes de la linguistique de cette région, sera une nouvelle preuve de l'étonnante diversité des langues que parlent les tribus nègres qui occupent une partie considérable de sa surface.

Vocabulaire des Nègres de Gamâmyl dans le pays de Bertât.

Soleil, *mondzo*.	Lune, *chigué*.	Terre, *saka*.
Eau, *fié*.	Feu, *mó*.	Père, *paba*.
Yeux, *arche*.	Tête, *koulou* ou *alou*.	Nez, *kara*.
Bouche, *dechafa*.	Dent, *dorodit-oufouti*.	Main, *raba*.
Pied, *koï*.	Un, *moudoukou*.	Deux, *mokolé*.

Trois, *moré*. Quatre, *manamo*. Cinq, *moukouchos*.
Sept, *rapmoré*. Neuf, *orfoudy*. Dix, *roumanay*.

Les mots *jour*, *mère*, *langue*, *six* et *huit* manquent dans ce vocabulaire d'environ 300 mots, recueilli par M. Caillaud!!!

II. Langues de la région de l'Atlas.

L'ethnographie nous obligeant à mettre ensemble les Etats-Barbaresques et le Sahara, nous en avons formé le groupe ethnographique et géographique que nous avons nommé *Région de l'Atlas*. Les hauteurs qui s'élèvent à l'est entre l'Egypte et la Nubie d'un côté, et le Sahara de l'autre, les terreins fertiles du Soudan et de la Sénégambie au sud, l'Océan Atlantique à l'ouest, et la Méditerranée au nord, indiquent les limites de cette région, qui, comme celle du Nil, est une des mieux tracées par la main puissante de la nature.

Nous avons fait une famille de la prétendue langue *berbere* et de ses dialectes que, d'après la dénomination classique et en même temps géographique proposée par M. Malte-Brun, nous avons appelée *famille des langues atlantiques*. Cette dénomination a le double avantage d'exclure celle de *berbere*, qui est inconnue même aux peuples auxquels on la donne, et d'indiquer avec précision la place occupée par la grande masse des peuples qui parlent ces idiomes. *Amazigh* est depuis longtemps le véritable nom de ces peuples, qui paraissent être les descendans des anciennes nations qui demeuraient autrefois dans ces régions. « C'est aussi, dit M. Saint-Martin dans une note qu'il a eu la bonté de nous donner, c'est aussi sous le nom d'*Amazigh* que Schhab-eddin Fali, auteur arabe du xve siècle, connaissait toutes les tribus qui habitent dans l'empire de Maroc; et nous savons par les récits des premiers conquérans arabes qui pénétrèrent au viie siècle dans la Cyrénaïque, que les tribus berberes de ce dernier pays portaient aussi le même nom à cette époque. »

L'opinion d'un savant observateur oculaire, de M. Jackson, qui dit positivement que la langue des Shelluh est tout-à-fait diffé-

rente de celle des Berbers; et la grande différence que nous avons remarquée entre les prétendus dialectes de la langue berbere dans les petits vocabulaires que nous avons pu nous procurer, nous ont fait abandonner l'opinion adoptée dans le Mithridates. Nous avons hésité d'autant moins à le faire, que nous voyions le savant philologue M. Vater avouer lui-même que l'on connaît encore trop imparfaitement le shelluh et le berber, pour pouvoir déterminer d'une manière précise la ligne de leur démarcation, et proposer la conjecture extrêmement probable, que d'ultérieures recherches pourront nous faire découvrir, dans l'extrémité méridionale du Sahara, et dans les royaumes de Ludamar, de Tombouctou et autres régions de cette mystérieuse partie de l'Afrique, des idiomes parens du berber et du shelluh, parmi les 33 langues différentes que les relations modernes des voyageurs arabes nous disent être parlées entre Ginnie et le Caire.

Nous avons aussi classé le maure parmi les divers idiomes de la famille atlantique, parce que nous l'avons considéré comme différent de l'arabe, avec lequel cependant il est presque toujours confondu. Plusieurs raisons nous ont engagé à faire cette innovation. D'abord, parce que M. Vater lui-même fait la remarque qu'il ne faut pas confondre les Maures habitans dans les villes de la Barbarie, et qui sont des Arabes parlant un dialecte arabe, avec les Maures, nation nomade qui parcourt les brûlantes solitudes de la partie occidentale du Sahara; ensuite parce que Barros, Ludolphe, Marmol, Durand et M. Jackson, s'accordent à faire la même distinction. Le savant géographe M. Ritter, qui a fait beaucoup de recherches pour éclaircir ce point, dit positivement que les Maures du Sahara sont tout-à-fait différens de ceux des Etats-Barbaresques, et qu'il lui paraît très vraisemblable de les classer parmi les Berbers, dont ils ne diffèrent, selon lui, que par leur mélange avec les peuples nègres, l'influence exercée sur eux par l'excessive ardeur du climat sous lequel ils vivent, et les modifi-

cations introduites dans leurs mœurs par l'adoption du mahométisme. Nous ne prétendons cependant pas que tous ces Maures soient différens des Arabes; nous croyons seulement que le plus grand nombre des hordes qui traversent la partie occidentale du Sahara, et qu'on considère sans aucun fondement comme des Arabes, ne sont que des Maures, parlant une langue que nous ne connaissons pas encore, mais qui nous paraît devoir appartenir à cette famille. Il nous semble aussi très probable que les Maures qu'on trouve dans toutes les grandes villes du Soudan, sont des Arabes, de même que plusieurs de ces tribus maures qui parcourent le Sahara, où l'on rencontre alternativement des tribus de véritables Maures, et des tribus d'Arabes plus ou moins purs. A ces derniers appartenaient incontestablement les Arabes rencontrés par Alexandre Scott pendant son voyage à ce grand lac du Soudan occidental, qui paraît être le Dibbie de Mungo-Park, puisque, d'après sa relation, ils parlaient arabe entre eux. Il serait très important pour l'ethnographie de comparer entre eux et avec les idiomes des familles atlantique et sémitique, les vocabulaires qu'on aurait recueillis parmi les nombreuses tribus maures qui parcourent les parties méridionale et occidentale du Sahara.

Nous devons à la bienveillance dont nous honore un savant distingué qui s'occupe depuis long-temps à éclaircir la géographie et les antiquités de l'Afrique, d'avoir changé en certitude une partie de nos conjectures à cet égard. Nous trouvons, dans une lettre adressée à M. Jomard par M. Rouzée, enlevé malheureusement trop tôt aux sciences et à la philologie qu'il cultivait avec succès, le fragment suivant, relatif au dialecte *arabe-hassanien*. « Le fond de la langue, dit ce savant voyageur, et les inflexions grammaticales annoncent un arabe moderne très corrompu; mais un grand tiers des mots de cet idiome n'a aucune analogie avec l'arabe; les mots en ont beaucoup avec les dialectes twariks ou berbers. »

En attendant que l'on ait rassemblé les vocabulaires nécessaires pour distinguer les tribus maures, dont la langue naturelle est un dialecte de l'arabe, de celles qui ne parlent qu'une langue très mélangée, dont la plus grande partie des mots sont berbers avec des formes arabes, nous avons regardé ce jargon comme un dialecte de la langue que nous proposons d'appeler *amazigh-arabisée ;* langue avec laquelle nous avons classé l'idiome parlé dans les oasis de Siwah ou Syouah et d'Audjelah, d'après la comparaison des vocabulaires recueillis par MM. Drovetti, Scholz et Pacho, et d'après les remarques faites par ces voyageurs et par M. Jomard.

Le savant orientaliste M. Scholz a signalé l'erreur où l'on était en considérant l'idiome de Syouah comme un dialecte du berber, d'après l'opinion généralement reçue, ou comme un dialecte du shelluh, selon l'avis de M. Jackson. Selon M. Scholz, le syouah doit être regardé comme un idiome très mélangé, dont les mots berbers et arabes très corrompus ont des formes et la syntaxe arabes. Ce jugement d'un savant aussi distingué nous avait d'abord porté à classer cet idiome parmi les langues de la famille sémitique; mais nous nous sommes définitivement décidé à le placer parmi celles de la famille atlantique, parce qu'il nous parut qu'avant de faire une si grande innovation, il fallait attendre un travail plus étendu sur cette langue, que nous avons néanmoins signalée comme formant la ligne de transition des idiomes atlantiques aux idiomes sémitiques.

Ayant soumis nos doutes sur ce point à M. Jomard, il nous a fait les observations suivantes, qui ont trop d'importance pour ne pas les rapporter ici. « Les voyageurs instruits, dit ce savant, ont remarqué que les habitans de Syouah emploient leur langage entre eux, et l'arabe avec les étrangers; très souvent aussi ils se bornent à faire précéder le mot arabe de la consonne *t.* Quand on veut connaître les mots propres de leur langue, il faut les solliciter fortement, et alors on s'aperçoit qu'ils usent de deux langues différentes suivant les cas. C'est

particulièrement M. Drovetti qui a fait cette remarque. S'il n'eût pas profité de l'ascendant que lui donnait l'expédition armée dont il faisait partie, il aurait partagé l'erreur commune des voyageurs, qui croyaient que les mots arabes usités à Syouah, sont les seuls dont les habitans fassent usage pour exprimer les idées et les choses. Les nombres dans la langue de ce pays ont jusqu'à présent toujours été donnés en arabe : il n'est pas douteux cependant que les habitans de Syouah ont des noms de nombre très différens ». Ces remarques, l'opinion de M. Scholz sur le syouah, l'examen du vocabulaire audjelah, que nous devons à l'obligeance du savant voyageur M. Pacho, qui vient de le recueillir dans l'oasis de ce nom, et ce que nous avons dit sur le dialecte hassanien, ont résolu en partie nos doutes, et nous ont encouragé à faire cette innovation, que nous croyons indispensable dans l'état encore si imparfait de la linguistique de cette vaste région. Nous serions même d'avis que l'on fît deux langues sœurs de cet idiome, réunissant les différens dialectes des Maures du Sahara, sous la dénomination de *maure-méridional* ou *maure-amazigh*, et bornant celle d'*amazigh-arabisé* aux dialectes parlés dans les oasis de Syouah, d'Audjelah et autres.

A l'égard des idiomes berbers purs, ou, pour mieux dire, moins mélangés, nous les avons classés de la sorte. Nous avons donné la dénomination d'*atlantique propre* aux dialectes que parlent les prétendus *Berbers* de l'empire de Maroc et les *Kabiles* ou *Gebali* des états d'Alger ou de Tunis. Nous avons retenu les dénominations d'*ertana* ou *touarik*, de *tibbo* et de *shelluh* pour les idiomes parlés par les *Touariks*, les *Tibbos* et les *Shelluh*.

La comparaison que nous avons faite entre le peu de mots guanches que l'on connaît, et ceux correspondans des langues atlantiques, ne laissant aucun doute sur l'affinité du guanche avec ces idiomes, affinité qui a déjà été reconnue par MM. Vater et Ritter, et par d'autres savans philologues, nous n'avons

pas hésité à mettre cette langue à la suite de celles qui forment cette famille, en la faisant précéder du signe qui indique qu'elle a cessé d'être parlée. Mais nous nous sommes bien gardé d'étendre, avec le savant M. Ritter, son domaine dans le Dar-Four, le Bedja ou la Troglodytique, la côte d'Aden et la Nubie. La comparaison des vocabulaires du Dar-Four et de la côte d'Aden avec ceux des langues atlantiques, ne nous a pas offert la moindre analogie. D'ailleurs, nous avons suivi sur ce point, comme sur tant d'autres, l'opinion de M. Malte-Brun, qui a fait de profondes recherches sur ce sujet, et qui a si bien démontré dans son savant tableau de la Nubie, que les langues de cette région et celles du Bedja, sont tout-à-fait différentes de celles que parlent les peuples connus sous le nom impropre de Berbers. Nous n'avons pas fait mention des *Lewatah* et des *Hawarah*, tribus amazigh, dont descendent, selon Schhab-eddin Fali, les prétendus Berbers de la Haute et Basse Egypte; parce que, d'après les renseignemens que nous devons à la bienveillance du savant orientaliste M. Saint-Martin, qui les a tirés de l'ouvrage original de cet auteur, ces Amazigh ont depuis long-temps adopté la langue arabe, et ne peuvent plus figurer parmi les tribus qui appartiennent à la famille atlantique.

III. Langues de la Nigritie maritime.

La position géographique de la Sénégambie et de la Guinée, contrées habitées presque exclusivement par des véritables Nègres, position qui contraste avec celle du Soudan ou de la Nigritie Intérieure, nous a engagé à donner à cette vaste contrée le nom de *Nigritie Maritime*. Ce n'est qu'après avoir long-temps médité sur les deux cartes données par MM. Bowdich et Robertson, qui offrent entre elles de si grandes différences, et après les avoir comparées avec celles des meilleurs géographes anglais, français et allemands, que nous avons hasardé de tracer une ligne de démarcation entre les langues

parlées dans la Sénégambie et la Guinée, et celles que l'on parle au-delà des montagnes et des terreins élevés qui séparent la Nigritie Maritime du Soudan ou Nigritie Intérieure et de la vaste région que nous avons nommée Afrique Australe. Dans la partie qui s'étend au nord des côtes de Dahomey, de Benin, de Calabar, et à l'est de celle de Gabon, nos incertitudes étant encore plus grandes, nous avons borné nos recherches ethnographiques aux seuls états connus le long des côtes; et à l'égard de celle de Gabon, aux frontières orientales de ceux, dont Bodwich nous a donné les noms des dix premiers nombres dans son intéressant mémoire sur cette même côte.

Par les raisons indiquées dans le premier chapitre, nous avons formé les familles *mandingo*, *achantie*, *dagwumba*, *ardrah* et *kaylee*, quoiqu'on considère communément les deux premières comme deux langues divisées en différens dialectes. Il nous semble qu'on devrait en faire une sixième du foulah, en regardant comme des langues sœurs au moins deux de ses principaux dialectes. Nous croyons aussi qu'il faudrait ranger avec les idiomes mandingos la langue que parlent les indigènes du Kourankou, que M. Laing vient de faire connaître. Comme, d'après ce savant voyageur, le kourankou ressemble au mandingo, on pourrait provisoirement le regarder comme une langue sœur, et comme telle le classer avec les idiomes que nous avons nommés dans le XIXe tableau de l'Atlas. Nous ne pouvions pas en parler, ce voyage n'étant pas encore publié lorsqu'on imprimait ce tableau.

Quoique nous lisions dans la savante géographie de M. Ritter, que, selon Winterbottom, les Sousous parlent un dialecte du foulah, nous n'avons pas hésité un instant à suivre l'opinion du profond philologue M. Vater, qui la considère comme une langue différente. La comparaison des vocabulaires sousou de M. Winterbottom avec ceux des idiomes mandingo, nous ayant fait découvrir une assez grande analogie entre ces langues, nous avons classé le sousou dans la famille mandingo, dont il fait évidemment partie.

Nous avons rédigé notre article sur le wolof (235), d'après une savante note sur cette langue, que nous devons à l'extrême obligeance de M. Jomard, et dont, à cause de son importance, nous donnons ici la partie qui n'a pas été insérée dans le tableau.

« Le caractère propre à la langue wolofe réside principalement dans deux choses, savoir : les dix-sept modifications dont tout verbe wolof est susceptible, et le système des articles joints aux noms substantifs. 1° en ajoutant à chaque radical une ou plusieurs syllabes, on étend ou l'on change l'acception des mots. Exemple : *sopā*, aimer, subit les modifications suivantes : sop*é*, aimer tendrement ; sop*anté*, s'aimer mutuellement ; sop*ou*, s'aimer soi-même ; sop*lo*, faire aimer ; sop*i*, aller aimer ; sop*ati*, aimer encore ; sop*adi*, aimer peu ; sop*oū*, ne pas aimer ; sop*atou*, ne plus aimer ; sop*sopā*, aimer constamment ; sop*ekat*, celui qui aime ; sop*oukaye*, le lieu où l'on aime ; sop*aley*, compagnon d'amitié : sop*aye*, l'amour ; sop*ema*, l'action d'aimer ; sop*ite*, le résultat, le fruit de l'amitié ; *nthiopema*, ce que l'on peut aimer. Cette richesse de la langue se retrouve en partie dans l'arabe. 2° L'article ne précède point le mot ; il est appliqué à la fin, et semble faire corps avec lui. Voici les règles qu'on met en pratique ; elles sont simples et ingénieuses. Selon que le substantif commence par l'une de ces six lettres, B, D, G, M, S, V, l'article se forme également de b, d, g, m, s, v, suivis de *a*, de *y*, de *ou*, quand l'objet dont il s'agit est ou éloigné, ou présent, ou proche. Exemple : ce serait *marreMA*, le ruisseau, *mpithieMA*, l'oiseau ; *safarasA*, le feu, si ces choses étaient éloignées ; ce serait *marreMY*, *mpithieMY*, *safarasY*, si elles étaient présentes ; et enfin, *marreMOU*, *mpithieMOU*, *safarasOU*, si elles étaient voisines, mais non aperçues de celui qui parle. Il résulte de cette combinaison, des consonnances euphoniques qui contribuent à l'harmonie de la langue et à la clarté du discours.

« Au pluriel, quelle que soit l'initiale du mot, l'article com-

mence constamment par *y*, et l'on dit *ya*, *yi*, *you*, suivant que l'objet est éloigné, présent ou proche. Exemple : *marreya*, les ruisseaux éloignés; *mpithieyou*, les oiseaux proches, et toujours cet article est ajouté à la fin du mot. Quand le mot est suivi de la préposition *ou*, *de*, il ne prend plus l'article final au singulier, et il prend *y* initial au pluriel. Les précédens voyageurs n'ont pas connu ces règles du wolof, et ils ont publié des mots inexacts. La plupart pensaient que les verbes wolofs ne pouvaient se conjuguer, et que la langue n'avait pas d'articles. Au reste, le wolof n'est pas la seule langue dans laquelle on met l'article après le substantif; dans le valaque, il se place aussi à la fin du mot auquel il se rapporte. Exemple : *domn*-ul.

« Nous dirons un seul mot des conjugaisons : on en compte cinq, selon M. Dard. Le radical se termine par l'un des sons *a*, *é*, *i*, *o*, *ou*; et la seconde personne du singulier à l'impératif finit respectivement par *al*, *el*, *il*, *ol*, *oul*. En général, il paraît que le wolof est très régulier et symétrique. On parle cette langue dans toute la Sénégambie, et bien au-delà de la Gambie; on l'entend sur les bords du Dialli-ba ou Niger, et particulièrement au-dessus de Bammakou. Les Wolofs ont le *kha* des Arabes; beaucoup de leurs mots commencent par des consonnes doubles, telles que mb, mp, nd, nf, ng, nk, nkh, nt, ngn, etc. »

C'est la comparaison des vocabulaires achantie et booroom, qui nous a engagé à regarder le booroom comme une langue particulière, au lieu de le considérer comme un dialecte. D'ailleurs, lorsque M. Bowdich nous dit, dans son intéressant ouvrage, que, dans le royaume de Booroom, on parle communément l'achantie, mais que les noms de nombre qu'il nous donne sont dans l'idiome du pays, il nous confirme dans l'idée que la langue achantie est très commune dans ce royaume à cause de son importance politique, tandis que le peuple y conserve encore sa langue particulière, à laquelle appartiennent les noms

de nombre qu'il nous donne, et qui diffèrent tant de ceux de l'achantie. Nous pourrions citer à l'appui de notre opinion, ce que le savant philologue M. Vater rapporte d'après Proten, de la langue fantie, qui est comprise par tous les habitans du royaume d'Akra sans exception, tandis qu'aucun autre peuple ne se soucie d'apprendre l'akra, qui n'est absolument parlé que dans le pays. Nous avons aussi considéré, avec M. Bowdich, l'ahanta comme un idiome de cette famille, malgré l'assertion de M. Robertson, qui le regarde comme un simple dialecte, différant de l'achantie ou fantie seulement par quelques particularités.

Les nombreuses lacunes de la géographie, le silence de l'ethnographie, la multiplicité de noms donnés à un même peuple, et la confusion qui en résulte, nous ont fait un devoir de garder le silence sur un grand nombre de peuples qui parlent sans doute, selon nous, des langues différentes, mais que nous ne devions pas classer dans le tableau, dans la crainte de nous exposer à commettre de grandes erreurs et à faire de doubles emplois. Parmi les nombreux peuples de la Nigritie Maritime que nous pourrions citer comme parlant des langues différentes, outre celles mentionnées dans le tableau, nous nous bornerons à nommer les suivans : les *Bagnons* ou *Banyans*, qui demeurent au sud de la Gambie et près des Feloupes; ils sont agriculteurs, aiment le commerce et les étrangers; les *Balantes*, républicains féroces qui demeurent entre le San-Domingo et le Geba; les *Birames* et les *Mandiagos*, qui occupent des districts au milieu des Papels : plusieurs prennent service pendant quelque temps à bord des vaisseaux marchands portugais; les *Bijugas*, qui habitent dans l'île Bulama et autres; ils passent pour être les plus belliqueux et les plus féroces de tous les Nègres de la Sénégambie; les *Nalous* ou *Nalubes*, les *Anabous* et autres. Plus au sud, et sur la côte des Graines, les *Quoja*, les *Folgi*, les *Gebbe*, les *Karou*, les *Gala-vi*, les *Manou*, qui sont mentionnés dans le Mithridates; et les

Timmasische, les *Quilligische*, les *Vey* et les *Puy*. Sur la côte d'Ivoire, les idiomes des tribus nègres connues parmi les navigateurs sous les noms de *Méchantes-Gens* et de *Bonnes-Gens*, mais dont on ne connaît pas les noms particuliers des différentes peuplades; plusieurs vivent dans les royaumes de Cotchey et d'Issini. Enfin les *Cabra* et les *Camacons*, dont le Mithridates fait mention, et qui demeurent sur la côte des Esclaves, ainsi que les *Biafra* ou *Camarones*, qui vivent le long du Camarones, et les *Calbongo*, qui errent le long du San-Benito. A tous ces idiomes on doit sans doute ajouter celui des naturels de l'île de Fernando Po, qui, selon le capitaine Kelly, diffère de tous ceux que l'on parle sur la côte opposée du continent, depuis Sierra-Leone jusqu'à Calabar.

Faute d'aucune donnée sur la langue parlée dans le vaste et puissant royaume de Benin, nous l'avons classée parmi les idiomes de la famille ardrah, parce que, dans les différentes descriptions de cette partie de la Guinée et des contrées limitrophes, il nous semble trouver quelques expressions qui portent à croire qu'elle est une langue sœur de l'ardrah, et parce que M. Robertson nous dit positivement que le langage parlé depuis le Rio-Volta jusqu'à Bonny, ne diffère que par des provincialismes. Cependant nous nous sommes bien gardé d'adopter son opinion sur les autres idiomes parlés dans cet espace. Les renseignemens et les faits positifs recueillis par le savant auteur du Mithridates la renversent entièrement, et doivent nous servir de règle jusqu'à ce que d'autres faits plus authentiques et d'autres informations plus exactes viennent les détruire.

La comparaison des mots du calabari de Oldendorp indiqués dans le Mithridates, avec les mots correspondans du vocabulaire du vieux-calabari de M. Robertson, nous a convaincu que ce sont deux langues différentes. Comme M. Robertson est un témoin oculaire et récent, et que Oldendorp n'a pas été sur les lieux, et n'indique pas la position de son kalabari ou kara-

bari, nous avons nommé *qua* le vieux-calabari de M. Robertson, à cause du nom du royaume où on le parle, et dont le Vieux-Calabari est la ville principale; nous avons classé le calabari de Oldendorp avec les idiomes du Soudan, et nous l'avons décrit avec l'hibo (317), dont il est évidemment un dialecte, ou tout au plus une langue sœur. De cette manière, nous avons évité toute confusion, et nous avons mieux conservé la ligne de démarcation entre les langues de la Nigritie Maritime et de la Nigritie Intérieure. Nous avons indiqué dans le xxie tableau nos doutes sur cette ligne de démarcation (317), que les nouvelles découvertes des Anglais doivent modifier.

IV. Langues de l'Afrique australe.

Malgré l'état extrêmement imparfait de l'ethnographie de cette partie de l'Afrique, on a jusqu'à ce jour recueilli assez de faits plus ou moins positifs pour connaître la grande étendue des peuples congues, caffres, monomotapa et gallas. On sait maintenant, à n'en pas douter, que la famille congo s'étend depuis le 5e ou 6e parallèle nord jusqu'au-delà du 17e sud, et dans la direction opposée presque d'une côte à l'autre; on sait que les Caffres s'avancent tellement au nord, que plusieurs de leurs peuplades vivent au milieu des peuples monomotapa, tandis que les Gallas s'étendent du centre de l'Abyssinie jusqu'à la côte de Mozambique. Des faits semblables, qui paraissent assez bien prouvés, combinés avec l'incertitude où l'on est relativement à la ligne de démarcation entre les idiomes congo et monomotapa, entre ceux-ci, les congo et les caffres, et entre les caffres et les gallas; l'ignorance absolue où l'on est relativement aux rapports qui peuvent exister entre quelques-uns des idiomes compris dans ces quatre familles et les langues des Mohenemougi, des Gingiro, et d'autres peuples encore inconnus de cette partie de l'Afrique, ne permettent pas de subdiviser cette région, quoiqu'elle soit évidemment hors de toute proportion avec les autres. En attendant que les progrès

de la géographie et de l'ethnographie remplissent ces immenses lacunes, et lèvent les doutes qui enveloppent presque tout ce qui concerne la description de ces contrées et de leurs habitans, nous avons cru qu'il était encore plus prudent et plus utile pour la science, de faire un groupe de tous les idiomes connus parlés dans la vaste région que nous avons nommée *Afrique Australe*, que de nous exposer, par des subdivisions hasardées, à tomber dans de graves erreurs, en séparant les uns des autres des peuples et des pays que la géographie et l'ethnographie paraissent exiger qu'on réunisse. Quant à la dénomination d'*Afrique Australe*, qui pourrait déplaire à quelques géographes adorateurs serviles des anciennes méthodes, et qui aiment encore mieux perpétuer une erreur reconnue, et conserver des divisions absurdes tracées dans des siècles d'ignorance, que d'admettre une innovation utile, nous leur ferons observer : 1° que la dénomination d'*Australe* convient parfaitement à cette région, parce que plus des trois quarts de sa surface se trouvent réellement au sud de l'équateur ; 2° que dans la zone qui reste au nord de la ligne, on trouve une partie du territoire des Anzico, dont l'idiome, appartenant, selon des renseignemens qu'on nous a donnés en Portugal, à la famille congo, ne permet pas d'en séparer le pays ; 3° que le reste de cette zone est occupé en grande partie par les Gallas (294), dont la famille appartient incontestablement à l'Afrique Australe, par les Somauli (296) et les Hurrur (297), dont les idiomes montrent de l'affinité avec le galla, et en partie par les Mohenemougi (299), dont on s'accorde à placer le centre du pays qu'ils habitent, au sud de l'équateur ; 4° qu'il serait possible que cette même zone fût très resserrée par la direction beaucoup plus méridionale que peuvent avoir les montagnes de la Lune, et leur prolongement vers l'est au sud de l'Abyssinie ; et dont la position, telle que nos meilleures cartes nous la représentent, n'est rien moins que précise ; 5° qu'enfin un espace pour ainsi dire inconnu, et une côte déserte, telle que

l'est celle d'Ajan, ne doivent pas empêcher le géographe d'adopter une division qui offre le double avantage de concilier les divisions ethnographiques, et d'être exacte jusqu'à un certain point sous le rapport géographique.

Mais voyons maintenant quels sont les motifs qui nous ont engagé à adopter pour les langues de ce groupe l'ordre suivi dans le tableau ethnographique de cette région.

Lors de notre séjour en Portugal, quoique extrêmement occupé à recueillir des matériaux pour la rédaction de notre Essai Statistique sur ce royaume, comme nous cultivions toujours l'idée de publier la *Tavola Poliglotta del Globo*, que nous avions commencée en Italie, nous nous sommes adressé à toutes les personnes propres à nous donner des renseignemens relatifs aux idiomes des habitans des colonies Portugaises. C'est de ces différentes personnes que nous avons reçu quelques notes sur les divisions politiques des gouvernemens d'Angola et de Mozambique et sur les peuples qui habitent ces deux vastes contrées. Tout ce que nous avons pu savoir relativement aux langues, c'est que tel ou tel peuple parle un dialecte de telle ou telle langue, ou bien une langue différente. Ces données, toutes vagues qu'elle sont, acquièrent une grande importance dans l'ignorance absolue où l'on est à l'égard des idiomes que parlent la plupart des peuples de ces régions. Sans les troubles qui ont agité le Portugal et ses colonies, et qui ont dispersé une partie des personnes qui nous avaient offert généreusement leur assistance, au lieu de conjectures, extrêmement probables, il est vrai, nous aurions maintenant des faits positifs à citer à l'appui de la classification ethnographique des peuples qui habitent l'Afrique Portugaise. Nous croyons indispensable de faire observer à nos lecteurs que nous avons d'autant plus de confiance dans les notes qu'on nous a données, que nous avons eu la satisfaction de voir confirmer une grande partie de ce qu'elles contiennent dans un article aussi intéressant que peu connu, publié dans un journal por-

tugais, en 1815, à Paris, par le savant docteur Constancio (1) et dans l'ouvrage postume de Bowdich, publié dernièrement à Londres, sous le titre de *An Account of the Discoveries of the Portuguese in the interior of Angola and Mosambique.* Nous n'avons eu connaissance de ce dernier que quelques mois avant l'impression de notre tableau de l'Afrique Australe, et nous n'y avons rien trouvé qui nous obligeât à changer les divisions que nous avions précédemment adoptées; divisions que nous avions tracées d'après les faits contenus dans le Mithridates, d'après ceux publiés postérieurement à cet ouvrage, et d'après les renseignemens que nous nous étions procurés pendant notre séjour en Portugal.

Nous avons marqué de deux points d'interrogation les langues *anzico* et *molua* de la famille congo, parce que les informations qu'on nous a données à leur égard, étaient encore plus vagues que celles relatives au *benguela* et au *bunda*. Nous n'avons pas classé dans notre tableau les langues *cazembe* et *meropua*, que parlent les *Cazembes* et les *Meropua*, qui, d'après les renseignemens qu'on nous en a donnés en Portugal, sont des nations aussi nombreuses que puissantes de l'intérieur de cette partie de l'Afrique, parce que d'après le vague de ces mêmes renseignemens, elles pourraient appartenir à la famille congo aussi bien qu'à la monomotapa ou à la caffre.

Nous avons retenu la dénomination impropre de *famille caffre*, parce que l'usage l'ayant déjà donnée à une partie des peuples qui parlent ces langues, il était encore mieux, faute d'une autre dénomination générale, de l'étendre à tous les peuples dont l'idiome appartient à cette famille, que d'inventer

(1) Cet article se trouve dans l'*Observador Lusitano em Paris*, excellent journal politique et littéraire, dont nous avons fait mention dans le second volume de notre Essai Statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve; ouvrage dans lequel, aux articles *Journaux*, *Médecine*, *Littérature*, etc., etc., il est fait mention de M. Constancio, qui est un des savans portugais les plus distingués.

un nouveau nom. Il est bon cependant de signaler l'impropriété de cette dénomination, employée par les Mahométans pour indiquer des peuples incrédules, c'est-à-dire, qui ne professent pas l'islamisme, et qui par conséquent dans sa véritable acception devrait être étendue à la plus grande partie des nations africaines, puisque un petit nombre seulement suit les préceptes du Coran. Par les raisons indiquées dans le chapitre Ier, devant faire une famille des prétendus dialectes de la langue caffre, il devenait indispensable de trouver des noms convenables à chacune des quatre langues qu'elle comprend. Ne voyant aucune peuplade qui eût une supériorité assez grande sur toutes les autres pour mériter de leur imposer son nom, nous avons emprunté à la géographie la dénomination de ces idiomes, que nous avons nommés caffre méridional, occidental, oriental et moyen, d'après la position qu'occupent les peuples qui les parlent, et que nous avons eu soin d'indiquer dans chacun des articles qui les concernent. Dans le caffre occidental ou beetjouan (285) nous avons classé les principaux peuples qui le parlent, en combinant les renseignemens donnés par le savant continuateur du Mithridates avec ceux que nous ont fournis des relations plus modernes. Nous avouons cependant, que nous avons beaucoup de doutes sur la place que nous avons assignée à quelques-unes des peuplades les moins connues.

Les motifs allégués dans le premier chapitre nous obligeant de considérer le saab et le hottentot comme deux langues sœurs au lieu de les regarder comme deux dialectes de la même langue, nous en avons fait la famille que nous avons nommée hottentote, du nom de la nation la plus nombreuse, la plus connue, et qui sous bien des rapports est supérieure aux Saabs. Ceux-ci diffèrent des Hottentots non-seulement pour les mœurs et pour la langue, mais encore par la physionomie, la conformation du crâne et tout l'extérieur de leur corps. Nous ajouterons même que nous ne doutons pas que plusieurs des

prétendus dialectes de ces deux langues, surtout du saab, offriront plusieurs idiomes que l'on devra ranger comme tels dans cette famille ethnographique encore si peu connue. « Les tribus les plus voisines parmi les Bosjemanns ne peuvent pas se comprendre, ou ne parviennent à le faire qu'avec beaucoup de peine ». M. Borchell, qui le dit, en doute et le tient pour une exagération de ses interprètes. Mais nous sommes bien loin de partager son opinion. Pourquoi ne trouverait-on pas à l'extrémité de l'Afrique, ce que l'on trouve partout ailleurs parmi des sauvages, surtout parmi ceux de cette partie du monde et ceux de l'Amérique?

Nos lecteurs seront peut-être surpris de ne pas voir figurer dans cette partie de l'Afrique, la grande île de Madagascar, dont elle est incontestablement une dépendance géographique. Ils doivent en accuser l'imperfection de l'ethnographie. Quoique nous soyons persuadés que la peuplade nègre nommée *Vinzimbers* parle une langue entièrement différente de la madécasse (398) et qu'il y ait dans l'intérieur de cette île immense plusieurs autres peuplades, dont les langues en diffèrent aussi, nous n'avons pas osé en mentionner aucune. Nous ne pouvions par conséquent faire aucune mention de cette île et de ses habitans, dont nous avons parlé dans le tableau des langues malaises et dans le dernier article du chapitre VIe, qui s'y rapporte.

Nous avons classé la langue hurrur (297) dans ce groupe, parce que, quoique nos cartes placent dans les confins de l'Abyssinie le pays où on la parle, ce pays n'en est pas moins indépendant, et cette langue n'en est pas moins entièrement différente de celles parlées dans cette vaste contrée. D'ailleurs le petit plateau de Hurrur, appartenant d'après la carte de M. Salt à cette région ethnographique, nous n'avons pas hésité à classer cette langue à côté du somauli qu'on parle dans un pays limitrophe. Si tout cela ne suffisait pas, nous pourrions ajouter que la comparaison des vocabulaires hurrur et somauli avec le vo-

cabulaire gallas nous a offert des analogies entre ces trois idiomes.

Quoique les Gallas soient maintenant la plus puissante nation de l'Abyssinie, dont ils possèdent même plus de la moitié du territoire, nous avons classé leur langue parmi celles de l'Afrique Australe. Plusieurs motifs nous ont engagé à agir de la sorte. D'abord, parce que cette nation est étrangère à l'Abyssinie, où elle n'a commencé à s'établir que dans le XVI[e] siècle; ensuite, parce qu'elle se trouve actuellement répandue dans une grande partie du Plateau équatorial, qui appartient à cette région, et qui de temps immémorial paraît avoir été sa patrie; enfin, parce que devant regarder les Muzimbos comme membres de cette famille, les pays habités par des peuples Gallas s'étendraient jusqu'à des parallèles correspondant à Quiloa et Mozambique, et nécessiteraient encore plus de classer ici les Gallas et non dans l'Abyssinie. La ressemblance du nom *Maruca*, appartenant à une horde de Muzimbos, avec celui de *Maracata*, appartenant à une horde de Gallas, et la presque identité des descriptions des Muzimbos faites par les Portugais avec celles que M. Salt nous a données des Gallas, nous paraissent fournir des inductions assez probables pour hasarder de classer les Muzimbos à côté des Gallas et de réunir leurs idiomes en une famille, à laquelle nous serions même d'avis que l'on joignît les idiomes somauli et hurrur, qui montrent, surtout le premier, assez d'affinité avec la langue des Gallas.

Au moment de livrer cette feuille à l'impression, un heureux hasard nous ayant procuré la connaissance de M. Maurice Rugendas, arrivé depuis peu du Brésil, région qu'il a explorée pendant quatre ans, en voyageur instruit et en artiste habile, nous pouvons remplir quelques-unes des immenses lacunes qu'offre la linguistique de l'Afrique Australe. Comme le judicieux Oldendorp, M. Rugendas a eu le bon esprit d'interroger les nombreux Africains que l'abominable commerce des esclaves

apporte encore annuellement dans cet empire du Nouveau-Monde. Il est parvenu par ce moyen à se procurer une foule de notions aussi curieuses qu'importantes sur les mœurs et les langues de ces malheureux habitans de l'Afrique, qu'il compte publier dans son *Voyage pittoresque et descriptif au Brésil*, avec des documens non moins curieux et importans sur les mœurs, les usages et les langues des Américains et des cultivateurs ou colons européens de cette superbe contrée. Il est vraiment fâcheux qu'une partie de ses manuscrits ayant été égarée, M. Rugendas ne puisse pas nous fournir les vocabulaires molua, mina, cassange et autres, qu'il avait recueillis et qui sont très importans pour l'ethnographie de cette partie de l'Afrique. Nous devons cependant à son obligeance le masanja, le tzchoambo et le matibani qui ne le sont pas moins à cause de la position qu'occupent les nations qui parlent ces langues. Selon M. Rugendas, les *Masanja* vivent dans l'intérieur du Congo et proprement au nord du Benguela; transportés au Brésil, ils conservent pendant long-temps le souvenir d'une patrie chérie qu'ils ne doivent plus revoir. Les *Tzchoambo* et les *Matibani*, vivent sur la côte de Mozambique, mais beaucoup dans l'intérieur, les premiers près des Macouas, les Matibani près des Ignambanhas. Ces trois nations sont entièrement indépendantes de leurs voisins. M. Rugendas nous observe, dans la note qu'il a bien voulu nous donner, que les Ignambanhas se distinguent des autres Nègres par leur tatouage, qui consiste en une ligne de perles qui court le long du visage sur le nez et le menton, les Macouas par une fleur de lys, les Tzchoambo par des étoiles sur le front, et les Matibani par une demi-lune au-dessus du nez.

La comparaison que nous avons faite de ces trois vocabulaires avec tous les autres connus de l'Afrique, nous a démontré que le tzchoambo et le matibani appartiennent à la famille caffre, tandis que le masanja doit être classé avec les idiomes de la famille congo. C'est aussi en cherchant les rap-

ports de ces trois langues avec tous les autres idiomes africains sur notre tableau polyglotte déjà imprimé, que nous avons pu nous convaincre, seulement en le parcourant rapidement, que nos familles congo, caffre, monomotapa et gallas, renouvellent à l'extrémité de l'Afrique ce que nous offrent en Europe et en Asie, les langues indo-germaniques, et en Océanie, en Asie et en Afrique les idiomes malais. Nous ne doutons pas que, lorsqu'on possédera des vocabulaires très étendus de tous les idiomes de notre Afrique Australe, on sera obligé de réunir ces quatre familles, et bien d'autres qu'on découvrira, pour former un nouveau règne ethnographique. Ce que nous venons de dire vient à l'appui des conjectures exposées à la page 32. Le tableau ci-dessous offre les 26 mots de nos vocabulaires dans les trois langues masanja, tzchoambo et matibani. Nous prévenons les lecteurs que M. Rugendas a suivi l'orthographe portugaise.

Mots Français.	Mots Masanja.	Mots Tzchoambo.	Mots Matibani.
Soleil	moania	tzchua.	usua
Lune	moeji	moepa	maepa
Jour	aculoza	mapira	otana
Terre	mauriú	mataca	itaia
Eau	menia	mazi	masi
Feu	tuchia	motbo	mohro
Père	mucuba	macoco	diti
Mère	canga	mama	mama
Œil	diso	majo	meta
Tête	mutua	solo	murro
Nez	musulo	puno	ebula
Bouche	kano	mucama	iano
Langue	»	lulimi	limi
Dent	maso	mauo	bèno
Main	mago	moanche	mata
Pied	kinamu	moanto	maeto
Un	»	»	mosa
Deux	»	»	pili
Trois	»	»	taru
Quatre	»	»	teje
Cinq	»	»	taru
Six	»	»	tana mosa
Sept	»	»	tana taru

Mots Français.	Mots Masanja.	Mots Tzchoambo.	Mots Matibani.
Huit	»	»	tana pili
Neuf	»	»	loco
Dix	»	»	loco nakeje

V. Langues du Soudan ou de la Nigritie intérieure.

La nature paraît s'être plue à tracer les confins de cette vaste région. De grands déserts au nord et à l'est, et des montagnes et des terreins élevés au sud et à l'ouest, la séparent des quatre autres régions dans lesquelles nous avons partagé l'Afrique. Il est vrai que, dans l'état imparfait de la géographie, on ne peut que vaguement en tracer la limite méridionale, surtout dans la partie correspondant aux côtes de Dahomey, de Benin, de Calabar et de Biafra, connues sous le nom général de Côte des Esclaves; mais l'incertitude où nous sommes à l'égard d'une très petite partie de l'immense périmètre de cette vaste contrée, ne devait pas nous faire rejeter une division si naturelle, et depuis long-temps sanctionnée par l'usage. Nous y avons compris aussi le Dar-Four, qui, à la rigueur, devrait être regardé comme une grande oasis du Sahara, puisque de vastes déserts le séparent à l'est du Kordofan, et à l'ouest du Mobba; mais sa position si méridionale et si éloignée de tous les pays qu'on regarde comme appartenant au Sahara, nous a paru une raison suffisante pour le placer dans le Soudan, d'autant plus que la langue de ses habitans indigènes est tout-à-fait différente de celles comprises dans les familles atlantique et nubienne, et des idiomes de l'Abyssinie, avec lesquels nous l'avons comparée.

Nous avons suspendu le travail du xxie tableau de l'Atlas dans l'espoir de pouvoir remplir les lacunes, et de résoudre les doutes de l'ethnographie du Soudan à l'époque de la publication des résultats de la mémorable expédition anglaise dans l'intérieur de l'Afrique. Mais notre espoir a été en grande partie trompé. Le mince vocabulaire de Mandara est le seul que nous ayons pu ajouter à ceux que nous avions déjà recueillis. Nous

avons eu cependant la satisfaction de voir ce délai récompensé par la savante note que M. Jomard nous a fournie sur la géographie et la civilisation du Soudan, et par les améliorations que nous avons pu faire de quelques-uns des articles relatifs aux langues de cette région.

L'affinité que nous avons trouvée entre les noms de nombres du maïha donnés par Bowdich, et ceux du birni recueillis par Burckhardt et Lyon, nous a paru assez grande pour nous autoriser à former une famille de ces deux idiomes; famille que nous avons nommée *bornouane*, du nom du pays où l'on parle le plus connu, et dans laquelle nous ne doutons pas que l'on sera obligé de ranger beaucoup d'autres langues encore tout-à-fait inconnues, ainsi que beaucoup d'autres dont on ne connaît que le nom, lorsqu'on en aura recueilli les vocabulaires respectifs. C'est par la même raison que nous avons réuni sous le nom de famille *haoussa* les idiomes quollaliffa et haoussa. Mais, à l'égard de ce dernier, nous observerons qu'ayant admis, sur l'opinion du savant M. Vater, l'identité du cachenah avec l'afnou, et trouvant presque identiques les noms de nombres haoussa et cachenah, nous nous sommes cru autorisé à réunir provisoirement le haoussa, le cachenah et l'afnou sous le nom de langue haoussa, dans laquelle nous avons distingué deux dialectes principaux, que nous avons nommés *haoussa propre* et *cachenah*. Nous avons donné la préférence au haoussa, parce que ce dialecte est le plus connu, et parce que la contrée où on le parle a joué un grand rôle dans les révolutions politiques de cette partie de l'Afrique. Nous observerons seulement que les nombres cachina dictés à Lucas par le scherif Imhammed n'offrent presque pas de différence avec ceux de Haoussa ou Mallowa, recueillis par Bowdich; on peut en dire autant de ceux de Haoussa recueillis par ce savant voyageur dans la Guinée, et par le célèbre Lyon dans le Fezzan.

Nous espérons qu'on ne regardera pas comme une négli-

geance de notre part le silence que nous gardons dans le tableau, sur les langues *guber* et *sungay* mentionnées dans l'ouvrage de Léon-l'Africain, d'après lequel, la première serait parlée dans les royaumes de Guber, Cano, Chesena, Zegzeg et Gangara; la seconde, dans ceux de Gualata, Tombuctou, Ginea, Melli et Gago. Des renseignemens vagues qui ne s'appuient sur aucun vocabulaire, et qui sont déjà vieux de près de trois siècles, ne pouvaient nous inspirer une grande confiance, d'autant plus que le peu de faits ethnographiques que nous devons aux voyageurs modernes, nous démontrent l'insuffisance et l'inexactitude des auteurs anciens sur tout ce qui se rapporte à l'important sujet des langues. C'est aussi par les raisons indiquées à la page 216, que nous n'avons pas mentionné dans le tableau de la Nigritie Intérieure les langues, que parlent les nègres anthropophages qui habitent à l'est du Baghermeh, connus sous les noms de Kardie, Mulgui, Serrowah, Battah, etc., etc.; celles des nombreuses tribus du *Dar-Kulla* ou *Quarro*, si différentes entre elles sous le rapport physique, les unes ayant tous les traits des véritables Nègres, les autres étant, à ce qu'on dit, de couleur cuivrée avec des traits différens; les idiomes des habitans de la grande ville de *Moorzan* sur le Niger vis-à-vis Silla, et des naturels du royaume de *Baedoo*, situé à l'ouest du royaume de Gotto, et tributaire du roi de Bambarra; l'idiome que parlent les *Seiroua*, qui habitent le Timurki ou Demurki, pays renfermé par des montagnes, et situé au sud-est du Mobba; la langue des tribus nègres du *Bahr-el-Gazal*, qui demeurent au sud des tribus arabes; et celle des pirates *Buddooma*, qui habitent les îles du lac Tchad, ainsi que plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer, quoique nous soyons persuadé que toutes ces langues diffèrent les unes des autres, et que quelques-unes sont peut-être sœurs de celles que nous avons classées dans le tableau.

Relativement au *mokko*, quoique nous ne l'ayons pas classé dans le tableau, nous ne sommes pas moins persuadé que c'est

une langue particulière et différente du makokko ou anzico, que nous avons classé dans la famille congo. L'incertitude où l'on est encore sur la position de ceux qui le parlent ne nous laissait pas la possibilité de le classer dans l'Atlas, ne sachant pas si nous devions le réunir aux langues de l'Afrique Australe, à celles de la Nigritie Maritime, ou bien à celles du Soudan. Nous penchons d'autant plus à croire que les Mokko et les Makkoko sont deux nations différentes, que les relations nous représentent ceux-ci comme voisins et alliés des Mohenemougi, et qu'Oldendorp dit que les Mokko sont voisins des Calabari. Il paraît peu probable que, dans une contrée ou toutes les relations anciennes et modernes nous représentent le sol partagé entre un grand nombre de petites nations, les seuls Makkoko s'étendent sur un espace de plus de 20 degrés, qui, à des latitudes si basses, correspondent à plus de 1200 milles géographiques, intervalle que l'état actuel de la géographie suppose exister entre les limites occidentales des Mohenemougi et les limites orientales des Calabari.

CHAPITRE VI.

Observations sur la classification des langues océaniennes.

Les langues de l'Océanie n'ont encore été le sujet d'aucun travail particulier. L'infatigable Hervas et le savant auteur du Mithridates, ne considérant toutes les terres comprises dans le Monde Maritime que comme une dépendance géographique de l'Asie, ont à peine entamé ce sujet difficile. D'ailleurs, écrivant à une époque où l'on avait très peu de renseignemens sur les peuples océaniens, ils sont tombés tous les deux dans les plus grandes méprises. Les savantes recherches du doct. Leyden

sur les langues de l'Indo-Chine, et les mémorables ouvrages de MM. Raffles et Crawfurd n'embrassent que les idiomes de l'Archipel Indien. Abandonné à nous-même dans ce labyrinthe, nous avons commencé par rassembler tous les vocabulaires que l'on a recueillis parmi les peuples de cette partie du monde ; et, après les avoir soigneusement comparés, nous avons essayé de les classer d'après la méthode que nous avions suivie pour les langues des autres parties du globe. Si nous ne nous sommes pas trompé dans nos longues recherches, il nous semble que toutes les langues du Monde Maritime peuvent être partagées en deux grandes branches : *langues malaises*, et *langues particulières*, ou *différentes des malaises*. Les premières, dont on connaît un grand nombre, quoiqu'on soit encore loin de les connaître toutes, offrent un air de famille qui ne permet pas de les confondre avec celles de la seconde branche. Celles-ci, qui sont presque toutes parlées par des peuples de race noire, n'ont offert jusqu'à présent aucun moyen de les grouper, et portent toutes les traces évidentes d'une étonnante originalité. Il est fâcheux qu'on n'ait pas un plus grand nombre de vocabulaires, et que ceux qu'on en a recueillis soient si incomplets, qu'il est impossible à l'ethnographe de faire pour ces langues les comparaisons qu'il a faites pour les autres.

Les idiomes de la première branche ayant tous une affinité évidente entre eux, et étant parlés presque exclusivement par des peuples de race malaise, et ceux de la seconde étant parlés presque tous par des peuples noirs, nous avons nommé ces deux branches, qui forment chacune le sujet d'un tableau particulier : *Famille des langues malaises*, et *Langues des Nègres-Océaniens et d'autres peuples.*

I. Famille des langues malaises.

Les assertions vagues de quelques voyageurs, quelques ressemblances trouvées entre les mots de vocabulaires imparfaits et la plupart inexacts, rassemblés à la hâte par les navigateurs,

ont fait adopter aux géographes et aux philologues même les plus savans, l'opinion bannale, *que tous les nombreux peuples de race malaise parlent, depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques, des dialectes d'une seule et même langue.* L'infatigable Hervas et le savant Adelung ont entrepris en vain de détruire cette opinion. Les matériaux dont ils pouvaient disposer étaient insuffisans pour réussir dans cette entreprise. Il était réservé à quelques savans d'une grande nation, à laquelle on doit les plus grandes découvertes géographiques et ethnographiques du dernier siècle et du siècle présent, de rassembler assez de matériaux, non-seulement pour jeter quelque jour sur ce sujet, mais encore pour lever tous les doutes. Les savantes recherches du doct. Leyden sur les langues de l'Indo-Chine et sur le malais, celles du savant Marsden sur le malais proprement dit et les idiomes de Sumatra; les savans ouvrages de M. Raffles sur Java, et de M. Crawfurd sur l'Archipel Indien, sont la pierre fondamentale de ce grand édifice. A ces matériaux il faut joindre les travaux importans dus au zèle pieux des religieux espagnols des Philippines, qui nous firent connaître dans cet archipel une famille entière de langues, si semblables aux autres idiomes malais dans les racines et les principales formes grammaticales, et néanmoins si différentes du malayou ou malais proprement dit, du javanais, du bugis et d'autres idiomes. Enfin, la grammaire du nouveau-zélandais, de M. Kendal; celle du Tonga, de M. Mariner; les nombreux vocabulaires des navigateurs français et anglais recueillis dernièrement dans l'Océanie, et ceux dus à la mémorable expédition entreprise aux frais d'un simple particulier, du comte de Romanzoff, sous les auspices de l'auguste autocrate de toutes les Russies, dans le noble but de faire reculer les bornes des sciences qu'il cultive avec tant de succès. De la comparaison de tous ces vocabulaires, et de l'analyse de tous ces travaux différens, il résulte une vérité des mieux prouvées, et aussi importante pour l'ethnographie que pour l'histoire de

l'homme : c'est que non-seulement on doit regarder tous les prétendus dialectes malais comme autant de langues sœurs, mais encore, qu'eu égard à la grande différence qu'ils offrent entre eux en général, et au grand nombre d'analogies qui paraissent rapprocher plus particulièrement certains autres, on pourrait faire pour ce groupe de langues ce qu'on a fait pour celles que le savant Klaproth appelle *indo-germaniques*. Cette vérité, ignorée de tous les géographes et philologues, et échappée à tous ceux qui ont fait des travaux particuliers sur les idiomes malais, a été sentie par le savant Crawfurd, qui, dans son mémorable ouvrage *The history of the Indian Archipelago*, a tâché de l'appliquer aux langues parlées dans l'Océanie Occidentale. Ce philologue profond, convaincu de la nécessité de grouper ceux de ces idiomes qui offraient entre eux le plus d'affinité, a partagé toutes les langues de l'Archipel Indien en cinq groupes principaux, qui, dans le langage de l'ethnographe, correspondent à l'expression de famille. Dans le premier, il comprend les idiomes parlés le long des côtes de la presqu'île de Malacca et dans les îles de Sumatra, Java, Bali, Lombok, et environ les deux tiers de la partie occidentale de celle de Bornéo. Dans le second, ceux des îles Célèbes, Butong, Salayer et autres, qui en sont des dépendances géographiques, et les idiomes de la côte orientale de Bornéo jusqu'au troisième parallèle nord. Dans le troisième, ceux de l'archipel des Moluques et de leurs dépendances géographiques. Dans le quatrième, ceux de l'extrémité nord-est de Bornéo, de la grande île Mindanao et de l'archipel de Soulou. Dans le cinquième, ceux de l'archipel des Philippines proprement dites.

Enchantés de trouver notre opinion soutenue par le travail important d'un savant aussi distingué, nous avons commencé par ranger, d'après cette classification, tous les différens vocabulaires malais que nous connaissions, afin d'étendre sur toutes les langues de ce groupe immense le plan si bien imaginé par le savant philologue anglais, sur celles de l'Archipel Indien.

Mais, quel a été notre embarras lorsque ayant comparé entre eux plusieurs vocabulaires d'un de ces groupes, nous y avons trouvé moins de rapports entre eux qu'entre ceux d'un groupe différent. Nous avons trouvé, par exemple, que le neeas (334), le poggie (333) et le lampong (332), le sunda (324), le madura (325) et le javanais (322), comparés au malais proprement dit (328) ou malais pur, offraient un nombre de consonnances moindre que celui offert par le bugis (354), le makassar (355), le butong (360) et le mandar (358); que le lombok (327) et le sunda (324) offraient moins de consonnances avec le javanais, que n'en offrait avec ce même idiome le mindanao (376); que le battas (329) et le lampong, comparés au malais pur, offraient moins de consonnances que lorsqu'on comparait le premier au tagale (364), et le second au bissayo (373); que le gunung-talu (359), comparé au manado (358) et au bugis (354), offrait beaucoup moins de consonnances qu'il n'en offrait, comparé au malais pur, etc., etc. Nous engageons nos lecteurs à jeter les yeux sur notre tableau polyglotte des langues océaniennes, et à se donner la peine de comparer entre eux les différens vocabulaires malais; ils y trouveront la preuve complète de notre assertion. La conséquence, que nous avons dû tirer du résultat de la comparaison des différens vocabulaires, est que l'on n'a pas encore assez de matériaux pour classer toutes ces langues en familles, comme on peut le faire et comme nous l'avons fait à l'égard des langues indo-germaniques; et que, pour des idiomes dont les formes grammaticales des uns diffèrent si peu de celles des autres, il faut faire cette classification d'après la comparaison de vocabulaires très étendus. En attendant qu'on ait rassemblé assez de matériaux pour que quelque savant laborieux puisse entreprendre cet immense travail, nous avons provisoirement regardé tous les idiomes malais, quelque différens qu'ils nous paraissent, soit sous le rapport des racines, soit sous celui des formes grammaticales, comme autant de langues sœurs formant une seule famille, que nous avons

nommée *malaise*, du nom du peuple le plus connu et le plus répandu. Nous l'avons ensuite partagée en différentes branches, que nous avons appelées groupes, et dans la formation desquels nous avons tâché de faire marcher ensemble, autant qu'il était possible, les analogies ethnographiques et les divisions géographiques que nous avions prises pour base. Les savans philologues, qui peuvent apprécier mieux que tout autre les difficultés d'un semblable travail, jugeront jusqu'à quel point il nous a été possible d'atteindre le but que nous nous proposions.

Dans l'introduction au tableau des langues malaises, nous avons dit que ces idiomes *sont plutôt verbeux que riches, et qu'ils se ressemblent d'une manière extraordinaire dans leur génie.*

Nous allons citer quelques faits pour prouver à nos lecteurs la justesse de cette épithète. Le javanais, selon M. Crawfurd, n'a pas moins de 21 expressions particulières pour exprimer autant de manières différentes de s'asseoir. Ce même idiome a 54 noms distincts pour autant de variétés de kris ou coutelas, dont 21 indiquent que la lame est droite, et 33 qu'elle est recourbée. D'après ce même auteur, le javanais a souvent 10 synonymes, le bugis 6 ou 7, et le malais souvent 4 ou 5, pour exprimer des nuances peu importantes de quelque objet physique. L'harmonieux idiome de Taïti, dont le célèbre Cook a tant exalté la prétendue richesse et la grande perfection, a plus de 20 termes pour désigner le fruit à pain dans ses différens états, et en possède au moins autant pour la racine de *taro*, et environ 10 pour la noix de coco. On peut en dire presque autant des idiomes de Sandwich, de Tonga, du tagalog et autres. Mais quelle pauvreté n'offrent-ils pas ces mêmes idiomes, dès qu'on veut exprimer des idées générales, et tout ce qui se rapporte aux opérations de l'âme! Selon M. Crawfurd, aucune des langues connues de l'Archipel Indien ne peut distinguer par des mots indigènes l'*air en repos* de l'*air en*

mouvement ou du *vent*. Selon le même auteur, le javanais, qui est le plus riche et le plus perfectionné des idiomes de cette famille, a deux noms différens pour chacun des métaux, et même trois pour quelques-uns, mais n'en a pas un seul pour exprimer cette classe de corps, ou le nom équivalent à celui de *métal* et *minéral*; et tandis qu'on y trouve 5 noms pour un chien, 6 pour un cochon et pour l'éléphant, et 7 pour le cheval, il n'y en a pas un qui corresponde à celui d'*animal*, ni à ceux de *bête*, *oiseau*, *insecte* et *reptile*. Les principales langues de l'Archipel Indien pour *esprit*, emploient l'expression métaphorique *cœur*; pour *entendement*, ils empruntent un mot sanskrit ou arabe; pour *mémoire*, ils n'ont autre chose que le verbe *se souvenir*, employé substantivement; pour *amitié*, ils ont encore recours à l'arabe; et pour *modestie*, ils se servent du même mot qui signifie *honte*. Sans fatiguer nos lecteurs par une foule d'exemples que nous pourrions aisément multiplier, il nous suffira de dire que, dans plus de 15 idiomes malais, le mot *soleil* est exprimé par une parole composée, qui signifie *œil du jour*; que dans la langue de Tahiti, le mot *aou*, qui signifie *fumée*, moyennant des changemens imperceptibles à des oreilles européennes, signifie aussi *fiel*, *un*, *courant*, *natation*, *oiseau*, *arbre*, *une aiguille*, et *coudre*.

Groupe des langues javanaises.

Les immenses recherches faites par M. Crawfurd sur les langues malaises en général, et particulièrement sur les principaux idiomes de l'Archipel Indien, l'ont conduit à ce résultat inattendu, que ce n'est pas le malais proprement dit, mais le javanais, que parlait ce peuple inconnu auquel le Monde Maritime doit sa civilisation primitive. Après avoir médité sur tout ce que ce savant distingué expose à l'appui de son système, nous avons été tellement frappé de la justesse de ses raisonnemens, et du grand nombre de faits curieux et importans sur

lesquels ils sont fondés, que nous n'avons pas hésité à partager son opinion. L'existence du peuple qui parlait ce qu'il appelle le grand polynésien (great polynesian language), nous paraît pour le moins aussi bien prouvée que celle du peuple de l'Asie qui parlait le sanskrit. Nous avons en conséquence mis le grand-polynésien à la tête de toutes les langues malaises, et nous avons commencé le tableau de cette grande famille par le groupe des idiomes javanais, dont il doit être considéré comme la souche primitive.

Nous avons cependant changé la dénomination de *grand-polynésien* en celle beaucoup plus convenable de *grand-océanien*, parce que, devant regarder, d'après MM. Crawfurd et Marsden, cette langue comme la souche de toutes celles qui composent cette famille, le premier de ces noms devenait inexact, ne pouvant se rapporter qu'aux idiomes de la Polynésie, qui n'est que la partie orientale du Monde Maritime.

La comparaison des vocabulaires kawi, sanskrit et pali (40; 41) nous ayant démontré, de la manière la plus évidente, la grande affinité de ces trois langues entre elles, nous avons classé le kawi, que M. Crawfurd appelle *javanais ancien*, dans la branche des langues mortes de la famille sanskrite. C'était la place qu'il devait occuper dans un ouvrage dont le but est la classification ethnographique des peuples, et c'est parmi les idiomes de l'Asie que nos lecteurs le trouveront décrit. C'est aussi d'après ce qu'en dit ce savant philologue, que nous avons regardé le *sunda*, le *bali* et le *madura cérémoniels* ou *de cour*, comme trois dialectes du basa-krama (323), dont ils diffèrent très peu.

Groupe des langues malaises ou sumatriennes.

Nous avons donné ces deux dénominations à ce groupe, pour indiquer la position géographique des peuples qui parlent les langues qu'il comprend, et pour signaler l'importance de la langue malaise, que plusieurs savans respectables regardaient,

antérieurement à M. Crawfurd, comme la souche de tous les idiomes de cette famille, à laquelle même elle a l'honneur de donner son nom. Tout ce que nous disons sur ce groupe est le résumé raisonné de l'étude que nous avons faite des différens ouvrages de M. Marsden sur le malais et sur Sumatra, de ceux de MM. Crawfurd et Raffles, des mémoires du doct. Leyden, et de ce que nous avons trouvé de plus important et de plus exact dans les relations les plus récentes sur la presqu'île de Malacca, sur Sumatra, Borneo et autres parties du Monde-Maritime. Nous ajouterons ici quelques détails importans que le manque d'espace nous a empêché d'insérer dans le tableau, à l'article *malais*.

D'après M. Crawfurd, qui paraît avoir fait un travail immense sur la comparaison des principaux idiomes de l'Archipel Indien, sur 100 mots malais il y en a 27 qui appartiennent au malais primitif ou indigène, 50 au grand-polynésien ou grand-océanien, 16 au sanskrit, 5 à l'arabe (9), et deux autres centièmes sont empruntés au kalinga ou telinga (66), au persan, au portugais, et en nombre encore moindre au hollandais et à l'anglais. Selon le doct. Leyden, cet idiome contiendrait aussi plusieurs mots barma (91), particulièrement du dialecte tavay (le *tanengsari?*) Tous les mots sanskrits indiquent ce que cette nation dut aux Hindous sous le rapport de la civilisation, de même que ceux des Arabes démontrent l'influence qu'eurent ces derniers sur la religion, la littérature et la législation des peuples malais. Tous les mots telinga décèlent les anciennes liaisons commerciales qui ont eu lieu et qui subsistent encore entre ces deux nations. A l'égard des mots arabes employés dans les livres, leur introduction, de même qu'en persan et en turk, dépend du goût des écrivains, qui bien souvent le font par ostentation de savoir, de la même manière que, jusqu'à la moitié du dernier siècle, les auteurs allemands et hollandais affectaient de mêler des mots français et latins dans leurs ouvrages écrits en langue allemande et hollandaise.

Quant à la préférence que donne M. Crawfurd au javanais sur le malais dans la formation des différens idiomes de cette famille, il est très important d'observer que, dans des mots communs aux deux langues, il arrive souvent qu'on ne rencontre le sens figuré d'une parole que dans le malais; que d'autres fois le mot malais dérive de quelque racine javanaise; que bien souvent le mot malais qui paraît du premier abord un mot simple, se trouve être un mot composé en javanais, dont chaque élément n'existe pas dans l'autre idiome; et qu'on rencontre parfois, dans le malais, des mots composés de racines javanaises et sanskrites, ce qui prouve qu'ils sont passés du javanais au malais. La circonstance, que les Malais ont été le premier peuple de l'Archipel Indien converti à l'islamisme, et d'avoir été les apôtres qui répandirent cette religion dans la plupart de ses îles à une époque où ils étaient la première nation maritime et marchande de l'Océanie, explique la présence du grand nombre de mots malais qu'on rencontre dans presque tous les idiomes du Monde Maritime occidental. Lorsqu'on les examine, on trouve qu'ils se rapportent presque tous au commerce, à la religion et à la législation, qui, chez tous les mahométans, est regardée comme une partie de la religion.

Relativement à l'alphabet arabe adopté par les Malais, il est bon d'observer que plusieurs lettres arabes représentant des sons durs, sifflans ou gutturaux inconnus à la langue douce de ce peuple, on ne rencontre dans les écrits malais que 14 des consonnes arabes, les autres n'étant employées que pour transcrire quelques mots de cette dernière langue d'après son orthographe, ce qui a lieu très rarement. A l'égard des 6 nouvelles lettres ajoutées par les Malais, afin d'exprimer plusieurs sons du nez, et autres qui leur sont particuliers, et que l'alphabet des Arabes, dans son état originel, ne pouvait pas représenter, nous remarquerons, avec le savant Marsden, qu'une a été empruntée au persan, et l'autre à l'hindoustani. De ce que nous venons de dire, il nous semble qu'on doit en conclure

que l'alphabet malais actuel, qui comprend tous les élémens de l'arabe, en diffère essentiellement; qu'il se compose de 34 consonnes différentes, dont 20 seules sont en usage. Nous n'avons pas fait mention dans le tableau, de l'idiome malais parlé par quelques tribus de l'archipel de Nicobar, qu'on doit regarder comme une dépendance de cette grande île, parce que, n'ayant pas de vocabulaire, nous ne savions pas jusqu'à quel point ce prétendu malais pourrait être classé avec les idiomes de ce groupe. Au reste, nous prions nos lecteurs de voir ce que nous disons sur les langues parlées dans ce petit archipel, à la page 140.

Groupe des langues sumbava-timoriennes.

Nous n'avons classé dans ce groupe que neuf langues seulement, quoique nous ne doutions pas qu'il en contienne pour le moins une quarantaine. Le savant M. Crawfurd, qui a résidé long-temps dans l'Archipel-Indien, et qui a toutes les connaissances nécessaires pour être un excellent juge dans ces sortes de sujets, penche à croire que dans la seule île de Timor on ne parle pas moins de 40 langues différentes. Dans cette même île, sans compter le dialecte malais, classé à l'article malayou (328), nous n'en avons indiqué que deux seules, parce que, lors de l'impression du tableau, nous n'avions que de deux seules un petit vocabulaire. C'est aussi d'après le nom des voyageurs qui ont recueilli ces deux vocabulaires, que nous les avons nommées *timorien-owen-philips* et *timorien hogendorp* (340; 341), pour les distinguer l'une de l'autre. Lorsqu'on aura recueilli des vocabulaires étendus parmi toutes les principales tribus de cette île, et parmi celles qui habitent les autres îles qui forment ce groupe, alors seulement les ethnographes auront les matériaux nécessaires pour les classer, et leur nombre sera sûrement beaucoup plus grand.

Comme dans nos tableaux ethnographiques nous nous bornons à classer méthodiquement la masse des faits positifs ou

très probables que possède actuellement l'ethnographie, nous abstenant de tout système et de toute conjecture, nous n'avons osé classer des langues dont nous ignorions le nom et la position des peuples qui les parlent. Nous avons cependant cru nécessaire d'indiquer comme une langue particulière celle des insulaires de Sandelbosch, parce qu'il est très probable que cette île, qui est la quatrième de cet archipel pour l'étendue, et qui se trouve hors de la direction de la chaîne principale, a aussi, sinon trois ou quatre langues différentes, comme celles de Sumbava, d'Ende et de Timor, du moins une langue particulière. Mais nous avons marqué d'un point d'interrogation le nom de cette langue, pour signaler nos doutes aux lecteurs, et les mettre en état de distinguer les données ethnographiques positives ou basées sur la comparaison des vocabulaires, d'avec celles qui n'ont en leur faveur que des présomptions qui, quoique très fortes, ne sont pas moins toujours des présomptions. Comme nous avons suivi cette règle à l'égard de quelques autres langues dans les groupes des Moluques, des Philippines, etc., nous croyons indispensable d'en prévenir ici nos lecteurs, afin de leur éviter l'ennui d'entendre répéter les mêmes choses à chaque groupe. Ils doivent ranger toutes les langues dont les noms sont accompagnés d'un point interrogatif, avec celles de Sandelbosch sous le rapport de la différence qu'elles offrent, comparées aux autres langues de cette famille. Nous ajouterons seulement que c'est après avoir examiné tout ce qu'on a écrit sur les habitans de ces îles, et réfléchi longtemps sur tout ce qui pouvait se rapporter à leurs langues, que nous nous sommes déterminé à en faire des idiomes particuliers; et que la seule crainte d'être accusé d'augmenter excessivement le nombre des langues, nous a empêché d'en classer plusieurs autres, comme l'auraient exigé les résultats de nos longues recherches sur ce sujet.

Après l'impression de notre tableau des langues malaises, ayant eu l'honneur de connaître personnellement M. le capi-

taine de Freycinet, nous avons obtenu de la bienveillance dont il nous honore plusieurs renseignemens précieux, qui en partie constatent ce que nous avons dit à l'égard du grand nombre de langues différentes qu'on parle dans ce groupe, et en partie rectifient ou complètent ce que nous avons dit à l'égard d'autres idiomes océaniens. Nous donnerons ici ceux qui se rapportent à l'île de Timor, une des parties de l'Océanie les plus mal décrites jusqu'à présent, et dont la géographie devra à cet habile marin une savante description.

Selon M. Freycinet, on distingue à Timor, indépendamment du malais, qui n'est parlé que sur quelques points des côtes par des tribus étrangères à l'île, deux langues principales qui paraissent être les souches de plusieurs autres : celle des *Vaïquenos*, vers la partie sud-ouest, et celle des *Bellos*, vers le nord-est. On ne connaît pas encore le nombre précis des langues qui appartiennent à ces deux branches, mais on peut dire qu'à la rigueur chacun des soixante-trois royaumes, tant grands que petits, dans lesquels Timor est partagée, a pour le moins un dialecte très différent. Nous croyons que les deux vocabulaires recueillis par Owen Philips et Hogendorp, et donnés, le premier par M. Crawfurd dans son Histoire de l'Archipel Indien, le second, par M. Malte-Brun dans ses Annales des voyages, appartiennent à la branche des Vaïquenos, puisqu'il nous paraît probable que celui d'Owen Philips ait été recueilli dans les environs de Lifao, et celui de Hogendorp dans ceux de Coupang. M. de Freycinet, qui a fait de longues et savantes recherches sur les langues et les peuples de l'Océanie pendant la mémorable expédition qu'il a commandée, et qui eut d'aussi importans résultats pour les sciences naturelles et mathématiques, s'est procuré un vocabulaire d'une tribu de Bellos qui demeure dans les environs de Laga. Etant le seul que l'on connaisse de cette branche, nous l'avons cru trop important pour ne pas l'ajouter dans le tableau polyglotte, et pour ne pas donner ici un petit article sur cet idiome, qui

appartient incontestablement à ce groupe. Nous observerons à cette occasion, que ces trois langues de l'île de Timor, surtout celle que nous proposons d'appeler *timorien-freycinet*, s'éloignent beaucoup plus que les autres du type des idiomes malais. Cependant, en examinant attentivement leurs vocabulaires, on découvre dans presque tous leurs mots des analogies frappantes, soit avec les idiomes malais proprement dits ou sumatriens, soit avec les idiomes javanais, moluquois, célébiens et autres. Par les raisons exposées dans le chapitre premier, nous avons donc cru, que c'était dans ce règne ethnographique (voyez aux pages 29, 30, 31) qu'il fallait les placer. Voici l'article que nous ajoutons à notre tableau, immédiatement après l'idiome que nous avons nommé timorien-hogendorp.

341 *bis*. BELLOS OU TIMORIEN-FREYCINET, parlé sur la côte nord-est de l'île de Timor, à Laga et ses environs, par une tribu de *Bellos*, sur le territoire de laquelle il y a des riches mines de sel gemme et de salpêtre. Ces Bellos de Laga, ainsi que les autres de cette partie de l'île, ont un caractère inquiet et turbulent, et pour peu de chose ils se font la guerre les uns les autres. Ils sont gouvernés par plusieurs roitelets tributaires du Portugal; les objets donnés en tribut sont le bois de sandal, la cire et les esclaves; quelquefois ils lui donnent aussi du cuivre et de l'or. On ne sait encore rien sur la nature de cette langue, dont on possède seulement un petit vocabulaire recueilli par le vice-amiral Rosily.

Groupe des langues moluquaises.

La grande différence qu'il y a entre le vocabulaire ternati et le malayou ou malais propre, ne permet pas de regarder le premier comme un dialecte du second. Il faut absolument le considérer comme une langue particulière. C'est ce que nous avons fait dans le tableau, et nous avons mis cette langue à la tête du groupe, à cause de l'importance politique et historique du peuple qui la parle. Quant à l'idiome parlé à Tidor le long de

la côte, et auquel appartient un des plus anciens vocabulaires qui aient été recueillis par les voyageurs, puisque c'est Pigafetta qui eut l'heureuse idée de le rassembler, nous l'avons classé parmi les dialectes du malais propre, avec lequel il offre une étonnante concordance, surtout si l'on réfléchit aux changemens que doit avoir éprouvés la langue dans l'intervalle de trois siècles, et aux méprises qui accompagnent nécessairement la formation de semblables collections.

Que dirons-nous des langues parlées dans les îles Moa, Sermatte, Kissir, Popo, Bo, Oby, Salibabo, Gilolo, Bouro, Timorlaut, Arrou et autres, qu'on dit être habitées par des peuplades malaises pures? Que dirons-nous des langues parlées par des tribus mélangées de Malais et de Papous, comme les insulaires de Kissir et du groupe d'Arrou, d'Amboyna, Gilolo, Bouro, etc., etc., qui contiennent dans leur intérieur des Haraforas ou Alforèses? D'après l'étonnante variété de langues que nous offrent les îles de l'archipel Sumbava-Timorien, le groupe des Célèbes et autres, il nous semble qu'il faut renoncer entièrement à distinguer tous les idiomes de cette famille, pour n'en faire qu'une seule langue, si l'on veut supposer, contre toute probabilité, que tous les idiomes de ces îles ne sont que des dialectes malais. En attendant que l'on recueille les vocabulaires des principales tribus qui habitent toutes les nombreuses îles qui forment l'archipel des Moluques, nous nous sommes borné à classer les langues ternati (345), sangir (347), ceram ou sirang (349) et saparua (351), dont on possède des recueils de mots, et à regarder comme des langues sœurs des autres idiomes malais, celles que parlent plusieurs tribus des insulaires de Gilolo (546), d'Amboyna (348), de Bouro (350), de Timorlaut (352) et d'Arrou (353). Voyez à la page 241.

Groupes des langues célèbiennes et bornéennes.

Ce que nous avons dit précédemment nous dispense de jus-

tifier la classification que nous avons suivie à l'égard des groupes des langues célébiennes ou bugis et bornéennes. Nous donnerons seulement ici quelques détails importans, qui ne pouvaient trouver place dans le tableau.

L'importance, la richesse et l'antiquité de la littérature bugis nous parurent des motifs suffisans pour mettre le bugis à la tête des idiomes du premier groupe, auquel nous avons donné la double dénomination de *langues célébiennes* ou *bugis*, pour indiquer, par la première, le pays où on les parle, et par la seconde, l'importance de l'idiome principal.

C'est sur l'assertion positive de M. Crawfurd, et par les raisons exposées dans le premier chapitre, que nous avons séparé le bugis du macassar, et que nous avons regardé comme des langues sœurs le mandar, le turajas, le gunung-talu, le manado et le butong, considérés à tort comme des dialectes. Mais nous avons classé le bonys parmi les dialectes du bugis, parce que, lorsqu'on traduit en anglais la prononciation hollandaise du vocabulaire publié dans les mémoires de la Société de Batavia, on voit que les différences qu'il offre dans quelques-uns de ses mots comparés aux correspondans des vocabulaires de MM. Raffles et Crawfurd, sont telles qu'on peut les supposer entre des dialectes d'un même idiome.

Il faut aussi remarquer que le bugis, ainsi que le macassar, paraît avoir fourni beaucoup de mots aux langues sumbava, bima, timouri, butong et autres, et semble ne devoir qu'un quart de ses mots au grand-océanien (321); cet idiome contient aussi une quantité de mots sanskrits non-seulement moindre que celle du javanais vulgaire, mais même que celle du malayou (328). Nous partageons les regrets de M. Crawfurd, qui se plaint de n'avoir pas pu se procurer un petit vocabulaire de la langue religieuse et savante qu'on l'assura être possédée par les Bugis les plus instruits. Il serait très important de voir jusqu'à quel point cet idiome se rapproche ou s'éloigne du sanskrit, du bali et du kawi. Il est bon d'observer que les

codes de Waju, de Bonys, de Macassar et de Mandar jouissent d'une grande célébrité dans tout l'Archipel Indien, et que plusieurs de leurs lois ont été adoptées par les princes malais et javanais.

En comparant le vocabulaire biadjou ou biadjuk-dayak de M. Crawfurd, avec le vocabulaire dayak publié dans les mémoires de la Société de Batavia, nous y avons trouvé des différences telles, que nous croyons qu'il conviendrait de les regarder comme deux langues sœurs plutôt que d'en faire deux dialectes d'un même idiome. Néanmoins, en attendant des vocabulaires plus complets et des recherches plus approfondies sur ces langues, nous avons classé provisoirement le second parmi les dialectes du premier.

Privé de tout moyen de décider si la tribu de Biadjous, qu'on pourrait appeler les *Bohémiens* (57) de ces parages, à cause de leur vie vagabonde, parle un dialecte de l'idiome des Biadjous occidentaux, ou bien une langue entièrement différente, ou pour le moins une langue sœur, ce qui nous paraît beaucoup plus probable, nous n'avons pas osé la mentionner dans le tableau. Nous nous bornons à dire ici que cette peuplade intéressante se nourrit presque uniquement de poisson, vit continuellement sur ses bateaux couverts, navigant le long des côtes orientales de Célèbes d'une île à l'autre, selon les variations des moussons, et que, comme les Maldiviens (62), elle offre toutes les années en holocauste à l'Océan, un bateau chargé de parfums, qu'elle laisse aller au gré des flots et des vents.

Groupe des langues philippinaises ou tagales.

La plus grande confusion règne encore sur la plupart des idiomes compris dans ce groupe, auquel nous avons donné cette double dénomination, pour indiquer la position des peuples qui les parlent, et pour faire sentir l'importance de la langue tagale, qui est dans tous ces parages ce qu'est l'hin-

doustani (42) dans l'Inde, et ce qu'est le malais (328) dans tout le reste de l'Archipel Indien. Tant que des voyageurs zoologues n'auront pas déterminé les différentes variétés offertes par les nombreux habitans de l'intérieur des îles Philippines, et que des voyageurs instruits n'auront pas rassemblé des vocabulaires chez leurs principales tribus, l'ethnographe ne pourra que faire en tâtonnant la classification des langues parlées dans ce groupe. Doit-il regarder, avec plusieurs géographes, les *Ingolottes* Papouas et les *Ylongottes* Malais, les *Igorrotes* Papouas et les *Ygorottes* Malais, comme deux ou comme quatre peuples différens? Doit-il classer parmi les habitans de la côte occidentale de Paragoa les Dayaks ou Eidan, et parmi les Bissayos ceux de la côte orientale; ou bien, les regardant comme deux nations différentes, doit-il leur attribuer une langue particulière, sœur des autres idiomes de cette famille? Doit-il aussi attribuer aux Haraforas de Mindanao, une langue différente de celle que parlent les Haraforas des Moluques, ou bien classer leur idiome ou parmi les dialectes de ces dernières langues ou parmi ceux des populations noires qui habitent l'intérieur de cette île? Les missionnaires, auxquels on doit presque tout ce qu'on sait sur tous les idiomes de ce groupe, et qui diffèrent tant d'opinion relativement aux distinctions physiques observées chez les peuples qui les parlent, conviennent cependant presque tous de ce fait très essentiel; c'est qu'ils parlent des langues qui appartiennent à la famille malaise. Mais, en adoptant leur opinion quant à ce point, nous avons dû la rejeter pour ce qui regarde la classification de tous ces idiomes, dans laquelle presque chaque missionnaire est d'un avis différent. C'est après avoir long-temps réfléchi sur tout ce qu'a publié Hervas dans ses différens ouvrages, dans l'édition espagnole imprimée à Madrid au commencement du siècle présent, et l'avoir comparé à tout ce que nous avons pu trouver dans les relations des voyages les plus modernes; c'est après avoir lu l'intéres-

saute statistique de l'archipel des Philippines de M. Comyn, que nous avons osé tracer la classification ethnographique de ces nombreux insulaires. Nous prions nos lecteurs qui trouveraient peut-être trop grand le nombre de langues que nous classons dans ce groupe, de lire ce que nous avons dit dans le chapitre premier, et de réfléchir sur ce que nous venons de dire dans les articles relatifs aux groupes précédens.

Dans le tagale comme dans le javanais (322), le malayou (328) et le bugis (354), les noms, à proprement parler, n'ont ni genres, ni nombres, ni cas, et les verbes n'ont ni modes, ni temps, ni personnes, exprimant tous ces rapports par certaines particules mises avant ou après les racines des noms ou des verbes, en les intercallant de différentes manières avec les nouveaux mots qui en résultent. Les pronoms simples, si différens dans tous les principaux langages de l'Archipel Indien, sont les mêmes qu'en malayou, quoiqu'il soit très difficile de les reconnaître lorsqu'ils sont combinés aux particules, dans la formation des sentences. Le tagalog a des formes différentes pour les cas directs et pour les cas indirects. Cette même langue remplace les pronoms possessifs, qui lui manquent, par le génitif des pronoms personnels. Quant à son alphabet, on peut dire que sa pauvreté de signes pour exprimer les sons des voyelles doit être comptée comme une des causes principales qui ont contribué à former l'étonnante variété de dialectes qu'on observe dans ce grand Archipel. En effet un seul caractère y servant pour exprimer les voyelles *e* et *i*, et un autre pour l'*o* et l'*u*, ceux qui trouveraient écrite la parole *coco* pourraient la lire *coco*, *cocu*, *cucu* et *cuco*. De même le mot *pinili*, qui en bissayo signifie *elu*, pourrait être lu *pinili*, *penele*, *penili*, *peneli* et *pinele*. Dans la plupart des idiomes de ce groupe on observe, que le son correspondant à notre *r* est souvent confondu avec celui de notre *l*, et que dans plusieurs des moins cultivés ces deux sons sont entièrement supprimés. Nous croyons inutile de réfuter l'opinion absurde du

père Zuñiga, qui voyait une grande parenté entre le tagalog et les idiomes des Araucans (441) et des Patagons (439); ces idiomes en diffèrent entièrement non-seulement dans les noms de nombres et dans les racines qu'on en connaît, mais encore ils ont des pronoms et des formes de conjugaisons tout-à-fait différens. Ce qu'il y a de bien démontré, c'est qu'on peut regarder le tagale, comme le type principal de tous les idiomes compris dans ce groupe, et comme ayant une très grande affinité surtout avec le pampango, le pangasinan, l'ylocos, le zambale et le cagayan, qu'on pourrait même, jusqu'à un certain point, regarder avec quelques savans missionnaires comme ses principaux dialectes. Nous n'osons rien dire sur la langue que parlent les nombreuses tribus malaises qui vivent dans une partie de l'île Luçon et qui ont su se conserver indépendantes du joug espagnol. Nous croyons cependant qu'elle doit être pour le moins une langue sœur, subdivisée en un grand nombre de dialectes. Le prétendu dialecte malais, que parlent les tribus nègres de l'intérieur et que les missionnaires nomment *maïtim*, est sûrement une langue sœur, et comme telle nous l'avons classée dans le tableau.

Groupe des langues australiennes.

Sous cette dénomination nous comprenons tous les idiomes malais parlés dans les limites de l'Océanie Centrale ou de l'Australie, à l'exception de celui de la Nouvelle-Zélande, qui, par les raisons exposées dans l'article relatif au groupe de la Polynésie-Orientale, devait être réuni aux idiomes de cette partie de l'Océanie.

En parcourant attentivement tous les passages des relations des navigateurs anciens et modernes relatifs à l'ethnographie, on voit que l'Océanie-Centrale contient en plusieurs de ses îles des peuplades éparses appartenant à la grande famille malaise. Malheureusement ceux qui en parlent n'ont pas pensé à recueillir les vocabulaires respectifs, ou peut-être n'ont-ils pas

été à même de le faire. Privé de ce moyen, l'ethnographe prudent qui ne veut rien hasarder, doit garder le silence. C'est pourquoi ne faisant aucune mention de l'idiome malais que parlent les habitans des îles Saint-David et Frewill, les insulaires des Mavils, Hohoua ou Aouvea (probablement île Beaupré voisine de la Nouvelle-Calédonie) et autres, nous nous sommes borné à classer dans le tableau le seul malais de la Nouvelle-Guinée, dont Le Maire a recueilli le vocabulaire en 1616, et que nous avons nommé pour cela *malais-le-maire*. Quant à l'autre vocabulaire malais, que cet habile navigateur a recueilli dans l'île des Cocos, nous l'avons classé avec les idiomes de la Polynésie-Orientale, à cause de sa grande affinité avec ces langues surtout avec le tonga ou l'idiome de l'Archipel des Amis, dont il paraît même être un dialecte. Nous pensons que lorsqu'on aura exploré ethnographiquement cette grande division du Monde Maritime comme on l'a fait en partie dans l'Océanie-Occidentale et dans l'Orientale, on aura une foule de faits aussi importans que nouveaux, qui obligeront les philologues à entreprendre à l'égard des langues malaises des travaux correspondans à ceux qu'ils ont déjà faits à l'égard des idiomes indo-germaniques, et que le vide immense, offert actuellement par l'ethnographie des Nègres-Océaniens, présentera assez de matériaux pour grouper leurs langues comme on est parvenu à le faire à l'égard d'une partie de celles des Nègres-Africains.

Groupe des langues polynésiennes occidentales.

Les idiomes de ce groupe qui comprend les archipels des Mariannes, des Carolines et de Lord Mulgrave, présentent une famille de langues malaises, qui paraît différer pour le moins autant des langues sumatriennes et javanaises que les bugis et les tagales. Tous les vocabulaires de ces idiomes offrent d'assez grandes ressemblances entre eux, et s'éloignent beaucoup du grand-océanien (321) et du malayou (328). Dans

le tableau nous avons signalé la singularité offerte par les langues d'Ulea et de Satahouan qui se ressemblent encore plus entre elles que les idiomes de Lamureck et de Satahouan, quoique ces deux dernières îles soient très près l'une de l'autre, et que les deux premières soient placées à une distance respective beaucoup plus grande.

Nous avons représenté le mariannais, improprement nommé chamorre comme une langue encore vivante, malgré l'opinion contraire émise par le savant M. Chamisso, qui dit positivement qu'une seule famille composée de deux vieux époux est tout ce qui reste de la nombreuse et florissante population qui occupait jadis les îles Mariannes, et que les habitans actuels de cet archipel sont presque tous des colons du Mexique et des Philippines, qui parlent espagnol. Nous citerons à l'appui de ce fait le passage suivant que nous tirons d'une savante note sur cette langue, qui nous a servi de base pour faire notre article sur cet idiome, et que nous devons à l'amitié de M. Gaimard. « La langue chamorre ou mariannaise, dit ce savant naturaliste, est parlée à l'île Guam et dans tout l'archipel des Mariannes ; c'est à-peu-près la seule dont les indigènes se servent entre eux. Il est vrai qu'ils parlent espagnol aux étrangers, quand ils connaissent cette dernière langue. Un insulaire de Satahouan, une des nombreuses îles Carolines, établi à Guam, depuis une dixaine d'années, me fournit un vocabulaire assez étendu de la langue carolinoise. Il ignorait complètement l'espagnol, et j'étais obligé de parler la langue chamorre pour me faire entendre, *ce qui prouve incontestablement que le chamorre est la langue vulgaire*. D'ailleurs, un séjour de près de trois mois dans ces îles nous a mis à portée de nous en convaincre et de pouvoir l'affirmer. »

Les intéressans détails donnés par M. Chamisso sur ces insulaires ; l'espèce de monnaie formée de petits disques d'écaille enfilés dans un cordon de fil de coco qui, selon ce savant voyageur, avait cours parmi eux ; et les monumens trouvés à Ti-

nian et à Seypan, nous paraissent plus que suffisans pour mettre les Mariannais au-dessus de tous les autres peuples de la Polynésie, leurs contemporains, sous le rapport de la civilisation. Quant à la prétendue ignorance de l'usage du feu dans laquelle vivait ce peuple, nous prions nos lecteurs de voir ce que nous en avons dit dans le discours préliminaire, d'après une intéressante note que nous devons à l'obligeance de M. de Freycinet.

Ce que nous avons dit antérieurement, et la comparaison des vocabulaires chamorres avec ceux du malayou et du tagale, nous dispensent de réfuter l'opinion de Lampurlanes, qui regarde cette langue comme un dialecte du malais, et celle de Le Gobien, qui la classe parmi les dialectes tagales. Les mots *tchă-tchăga*, qui, prononcé rapidement, signifie *cuisse*, et *tchā-tchāga*, qui, prononcé avec lenteur, désigne une *vieille femme;* ceux de *oulou*, qui sans aspiration signifie *tête*, et *houlou*, qui avec l'aspiration désigne le *tonnerre*, ainsi qu'une foule d'autres que l'on pourrait citer, démontrent le grand rôle que jouent dans cette langue l'intonation et les aspirations, caractéristiques que nous avons signalées dans le tableau, d'après les matériaux que nous devons à l'amitié du savant naturaliste M. Gaimard.

Nous terminerons cet article sur le mariannais, en offrant à nos lecteurs dans le tableau ci-dessous, les cinq manières différentes de compter en usage chez ce peuple. Nous le devons à l'obligeance de M. de Freycinet, et il complétera ce que nous avons dit à la page 36, d'après les renseignemens qui nous avaient été fournis par M. Gaimard. M. de Freycinet nous observe dans une note, que, lorsque les Mariannais comptent par *paires*, ils se servent de la numération affectée *aux jours*, en y ajoutant le mot *asgan*, qui signifie *paire;* dix paires se rendent par *hioussan*. Les Mariannais comptent fort souvent les poissons par *paires*. Ce savant marin nous observe aussi que le mot *fiti* (sept), placé dans la numération des jours, ne s'emploie que pour les mois et les années.

TABLEAU DE LA NUMÉRATION DES MARIANNAIS.

NOMS FRANÇAIS.	POUR LES CHOSES ANIMÉES.	POUR LES JOURS.	POUR LES CHOSES INANIMÉES.	POUR LES BRASSES.	POUR LES POISSONS.
Un	maïssa	hatcha	hatchiyaï	tak-hattchoun.	hatitip
Deux	hagoua	hougoua	boughiyéï	tak-hougouan	asgan
Trois	tatto	toulo	tourghiyéï	tak-touloun	tato
Quatre	fatfat	fafat	fatfataï	tak-fatoun	fatfat
Cinq	lalima	lima	limiyaï	tak-limau	lalima
Six	gounoum	goun oum	gounmiyaï	tak-gounoum	gounoum
Sept	fiti	fitgoua ; fiti	fitghiyéï	tak-fitgouon	fiti
Huit	gouagalo	goualo	gouarghiyaï	tak-gouargouon	gouagalo
Neuf	sigoua	sigoua	sighiyaï	tak-sigouon	sigoua
Dix	maonot	manot	manotaï	tak-maonton	maonot

A l'égard des idiomes parlés dans la partie orientale de l'archipel des Carolines, nous avons suivi l'opinion du père Cantova, qui dit qu'on y parle une langue particulière, différente de celle d'Ulea, et que nous avons nommée *torres-hogoleu*, dénomination que nous avons formée en réunissant les deux noms principaux sous lesquels est encore généralement connue la plus grande de ces îles, que tous les géographes représentent comme la plus vaste de toute la Polynésie après celle d'Owahï, mais que le savant marin M. Duperrey vient de reléguer parmi les terres imaginaires, en la remplaçant par un groupe d'îles hautes environnées d'un plus grand nombre d'îles basses. En attendant qu'on recueille des vocabulaires parmi les habitans du groupe d'Hogoleu, nous avons regardé les noms de nombres fournis par un naturel de l'île de Pis, comme appartenant à un dialecte de cette langue encore inconnue, mais qu'on a les plus grandes présomptions pour la regarder comme une langue sœur de celles parlées à Radack, à Ulea, à Eap et à Oualan.

Nous devons à l'obligeance du savant marin qui a commandé la Coquille, et dont la publication de cette expédition va enrichir la géographie et les sciences naturelles d'une foule de faits nouveaux et importans, les vocabulaires d'Oualan, de Rotoumah, de Dory et de Port Praslin. La comparaison du premier avec ceux des idiomes parlés dans l'archipel des Ca-

rolines nous a offert assez d'analogie pour nous autoriser à placer la langue d'Oualan dans ce groupe ethnographique. Nous avons assigné aux autres la place indiquée par leur analogie avec les idiomes d'autres groupes. Sur l'assertion positive du savant M. Chamisso, qui dit que dans le groupe de Mugmug et dans l'île de Fais on parle la langue d'Ulea avec quelques petites différences, nous avons regardé les idiomes parlés dans ces îles, comme autant de dialectes de celle d'Ulea, quoique nous penchions à nous ranger de l'avis du père Cantova, qui assure qu'on y parle une langue particulière. Ce que nous venons de dire à l'égard des idiomes lamureck et satahouan, d'après la comparaison des vocabulaires fournis par M. Gaimard, vient à l'appui de nos doutes, que nous engageons même le savant M. Chamisso à vouloir bien résoudre.

Groupe des langues polynésiennes orientales.

Nous avons été long-temps indécis si nous devions suivre l'opinion généralement adoptée, d'après laquelle tous les idiomes de cette partie du Monde-Maritime ne seraient qu'autant de dialectes d'une même langue, ou bien si, eu égard aux raisons exposées dans le chapitre premier, à la différence offerte par les vocabulaires respectifs, et à tout ce que nous avons dit au sujet des idiomes compris dans les groupes précédens, nous devions suivre pour celui-ci le plan adopté à l'égard des autres, et classer dans le tableau comme autant de langues sœurs la plupart de ces prétendus dialectes. Après avoir fait de longues recherches, et avoir examiné tous les inconvéniens et les avantages qu'offraient ces deux classifications différentes, nous avons adopté la seconde comme celle qui nous paraît la plus raisonnable dans l'état imparfait où se trouve encore l'ethnographie; et d'ailleurs, c'est celle aussi qui s'accorde le plus avec la masse des faits déjà rassemblés. Ne tenant pas compte des jargons parlés dans les îles les moins importantes, de tous ceux sur lesquels l'on n'a que quelques mots, et enfin de ceux

qu'on emploie dans la plupart des Sporades, nous avons classé dans le tableau, comme autant de langues sœurs, les idiomes parlés dans les groupes principaux, considérant comme autant de dialectes de chacun, ceux que parlent les habitans des îles voisines. C'est ainsi, par exemple, que nous avons classé parmi les dialectes tonga, les idiomes parlés dans l'île des Cocos et dans celle de Horn, dont les vocabulaires ont été recueillis par Lemaire, et dont le second est connu sous le nom impropre de langue des îles de *Salomon*, parce que ce navigateur croyait que l'île de Horn faisait partie de cet archipel.

La grande ressemblance, qu'offrent les vocabulaires recueillis dans la Nouvelle-Zélande avec ceux de ce groupe, nous a obligé à classer le nouveau-zélandais, qui géographiquement appartient à l'Australie, parmi les idiomes des cette division. Ayant comparé entre eux les vocabulaires recueillis parmi les diverses peuplades de la Nouvelle-Zélande, nous y avons trouvé des différences telles, qu'il nous semble qu'il faudrait au moins en faire deux idiomes principaux, plutôt que de les regarder tous comme des dialectes d'une même langue. D'ailleurs, la grande étendue de ces deux îles, la nombreuse population de la septentrionale, la qualité du sol, et le genre de vie que mènent leurs habitans, nous paraissent des motifs assez puissans pour reproduire ici cette multiplicité de langues que nous avons retrouvée dans quelques îles de l'Archipel Indien beaucoup moins considérables. Mais devrons-nous admettre l'opinion adoptée par presque tous les géographes, que la langue des Sandwich ou d'Hawaii est la même que celle de la Nouvelle-Zélande? Le peu que nous savons sur les formes grammaticales de la première, la grammaire de la seconde que nous possédons, et leurs vocabulaires respectifs ne nous permettent pas de partager leur avis, qui d'ailleurs ne paraît être fondé que sur un seul fait, qui est bien loin d'être sans réplique. Ce fait est que Tupaïa, un des insulaires de Tahiti les plus instruits, put se faire comprendre des Nouveaux-Zélandais

en parlant la langue de son pays natal; d'autres naturels du même archipel, d'une condition inférieure et moins instruits, n'ont pas pu y réussir. Mais on peut expliquer ce phénomène ethnographique en reconnaissant que Tupaïa y était parvenu à l'aide de la langue sacrée de Tahiti, qu'on nous dit être entièrement différente de la vulgaire, et qui, moins assujettie que celle-ci à des variations continuelles, pourrait bien être encore commune à certaines classes à Tahiti, aux Sandwich et à la Nouvelle-Zélande; de même que le basa-krama (323), avec de petites différences, est commun aux Javanais, aux Maduras, aux Sundas et aux Balis, dont les idiomes vulgaires diffèrent cependant beaucoup les uns des autres? Nous attendons des faits positifs pour abandonner une conjecture qui, dans l'état actuel de l'ethnographie, est la seule capable de rendre raison d'un fait si extraordinaire. Ignorant entièrement la nature de la langue lithurgique ou sacrée de Sandwich et de Tahiti, et n'ayant aucun vocabulaire ni de l'une ni de l'autre, nous n'avons pas osé assigner une place dans le tableau à ces deux idiomes.

A l'égard de l'idiome de la Nouvelle-Zélande, nous remarquerons que l'auteur de la grammaire a commis une erreur grave en indiquant comme décimale la numération des Zélandais, qui est évidemment *undécimale*, comme plusieurs naturels très intelligens en ont donné la preuve à M. Lesson. Ce savant naturaliste, qui a bien voulu nous communiquer le résultat de ses recherches sur ce sujet, s'exprime de la manière suivante dans la lettre qu'il nous a adressée. « Nous plaçâmes devant eux des pièces de monnaie, et au nombre de 10 ils disaient toujours *kagnadou*, et *katekau* pour 11. Alors nous enlevâmes une pièce et nous dîmes *katekau*; ils répondirent négativement. Diverses autres expériences faites avec soin nous permettent de conclure que leur manière de compter, gênante et incommode, était purement undécimale; que onze onzaines formaient leur centaine. Les naturels qui fréquentent les mis-

sionnaires anglais, par l'habitude qu'ils ont de leur entendre dire dix pour *katekau*, sont peu fixes sur leur manière de compter, tandis que les naturels des villages éloignés comptent 121 pour leur centaine.

Exemple.

11 Katekau Kotahi.	77 Katekau Kawitou.
22 Katekau Kadoua.	88 Katekau Kawadu.
33 Katekau Katodou.	99 Katekau Kaïwa.
44 Katekau Kawa.	110 Katekau Kagnaoodou.
55 Katekau Kadima	121 Karaou.
66 Katekau Kaono.	1331 Kamano.

C'est ainsi que nous raisonnions, lorsque nous rédigions les articles des idiomes compris dans ce groupe. Après l'impression de notre tableau des langues malaises, nous avons eu l'honneur de connaître personnellement M. Jules de Blosseville, qui a fait partie de l'expédition de la *Coquille*, et qui seconde M. Duperrey dans la publication de son voyage. Ce jeune officier très instruit, qui s'est beaucoup occupé des idiomes de la Polynésie, a bien voulu nous communiquer des renseignemens précieux, qui complètent les articles correspondans de notre tableau, et qui sont trop importans et trop peu connus pour ne pas les insérer ici.

M. de Blosseville fait précéder ses observations sur ces langues par le morceau suivant, qu'il nous dit avoir traduit de l'*Introduction de la grammaire du dialecte tahitien de la langue polynésienne*, imprimée par les missionnaires anglais dans les Iles de la Société, en 1823.

« Les habitans de la plupart des nombreuses îles de la Polynésie ont une langue commune qu'on peut désigner sous le nom d'idiome polynésien. Il est employé aussi dans certaines parties de l'Australie, sans avoir néanmoins, selon toute apparence, aucune affinité avec les langues ou dialectes que parle la généralité des Australiens.

« Soit que l'on considère le polynésien comme une langue

primitive ou mère, soit qu'on en fasse une sœur du malais, dérivant d'une source commune, sa grande antiquité n'en est pas moins certaine, le peuple qui le parle ayant été, d'après toutes les probabilités, séparé du reste du monde depuis un temps immémorial.

« Comme langage d'un peuple barbare et sans civilisation, il a, ainsi que l'on devait s'y attendre, beaucoup d'imperfections relativement aux langues cultivées et polies de l'Europe; cependant, sous plusieurs rapports, et par exemple, sous celui des pronoms, sa force, sa simplicité et sa précision lui assurent peut-être une certaine supériorité sur tous les idiomes de cette partie du globe.

« Il serait facile de prouver sa ressemblance avec l'hébreu dans la conjugaison des verbes et dans un grand nombre de ses mots primitifs. Beaucoup d'expressions ont des racines vraiment hébraïques, et l'on peut citer les suivantes : *mate*, la mort; *mara maramara*, amer; *rapaaou*, guérir; *pae*, le côté, etc.

« Le polynésien étant répandu sur une si vaste étendue du Grand-Océan, et les peuples qui le parlent habitant de petites îles détachées qui sont entièrement ou presque entièrement privées de communications entre elles, cette langue a, comme on pouvait s'y attendre, une grande variété de dialectes; mais il est facile de reconnaître qu'ils appartiennent à un seul idiome.

« Les principaux de ces dialectes sont l'*hawaiien*, le *marquisin*, le *nouveau zélandais* (ou l'ikanamauwin), le *tongatabouen* et le *tahitien*. Les autres, dans le peu que nous en connaissons, ont plus ou moins d'affinité avec un de ceux que nous venons d'indiquer.

« Il y a dans le polynésien un grand nombre de mots radicaux ou primitifs, qui semblent appartenir à tous les dialectes; ils ont à-peu-près partout la même prononciation, et expriment toujours les mêmes idées; tels sont ceux de *mate*, mort; *waï*, eau, *wa*, pluie; *fenoua*, terre; *taï*, mer; *outa*, rivage; *medoua*, parent; *atoua*, divinité, etc., etc.

« D'autres mots, tels que les noms de nombre, les pronoms personnels et possessifs, sont presque les mêmes partout, et probablement on pourrait en dire autant de l'emploi des adjectifs et de la conjugaison des verbes.

« Beaucoup d'expressions paraissent différer, lorsqu'il n'en est rien dans la réalité, parce que, dans quelques dialectes, la première syllabe d'un mot est mangée ou changée, comme *t* pour *k*, *h* pour *f*, *n* pour *ng*, *l* pour *r*, et réciproquement. Ainsi le mot qui signifie homme dans l'hawaiien est *kanaka*; c'est *pavata* dans un des dialectes des Paumotouans; *anata* dans le marquisin; *tongata* dans le tongatabouen et le nouveau zélandais; *tamata*, dans le fidjien, et enfin *taata* dans le tahitien. *Ika* indique un poisson dans les différens dialectes, et *ia* est le mot tahitien; de même *bouaka* est généralement un cochon, et *bouaa* est l'expression tahitienne. *Ra* exprime communément le soleil; mais aux Marquises, c'est *a*, et aux îles des amis, *la*. *Ariki* et *Aiki* désignent presque partout un roi ou un chef principal; à Tahiti le souverain a le titre d'*Arii*.

« Parmi les dialectes qu'on vient d'indiquer, ceux qui ont les plus grands traits de ressemblance entre eux sont l'hawaiien, le marquisin et le nouveau zélandais; le tahitien vient ensuite, et se distingue principalement par la manière dont il abrège les mots, supprime un grand nombre de consonnances, et rejette les nasales *ng*, *g* et *k*. Le tongatabouen diffère sous beaucoup de rapports; il remplace le *t* par l'*r*, emploie le *j* consonne inconnue dans les autres, a des lettres fortement aspirées ressemblant au *ihi* grec ou à l'ancien *ch* breton; un grand nombre de ses expressions ne se trouvent pas dans les autres dialectes du polynésien, mais elles offrent peut-être des rapprochemens avec ceux que l'on parle dans les îles Fidji, la Nouvelle-Calédonie et les Mariannes. Rien dans la langue des habitans des îles Tonga ne vient à l'appui de l'opinion qui en faisait descendre les Nouveaux-Zélandais.

« Les Fidjiens appartiennent certainement à une race diffé-

rente de celle des Tongaïens, et, selon toute apparence, des autres peuples qui parlent le polynésien; quoique leur langue ait quelque chose de cet idiome, néanmoins elle possède un mélange de mots qui indiquent une origine distincte. Les mots *kalao*, dieu; *leva*, femme; *singa*, soleil; *tolatola*, épaule; *sala*, jambe, etc., etc., semblent n'avoir aucune affinité avec le vrai polynésien, quoiqu'ils puissent avoir des rapports avec quelques dialectes malais. *Boulou* ou *boulam* ou *boulan*, qui chez les Fidgiens exprime la Lune, rend la même idée chez les Malais.

« On a déjà composé des grammaires de trois dialectes. Celle du marquisin est due au Rév. S. Greathead, que ses connaissances étendues sur tous les écrits relatifs aux peuples, aux coutumes et aux langues de la Polynésie, rendaient capable de remplir avec succès la tâche qu'il avait entreprise. On doit regretter que ses matériaux n'aient pas été plus considérables et plus soignés. Celle des îles Tonga a été rédigée par Martin d'après Mariner. La troisième enfin est celle de la Nouvelle-Zélande, de Kendall, mise en ordre par le professeur Lee de Cambridge, qui, par ses talens appréciés et sa profonde connaissance des langues orientales, aurait réalisé l'attente d'un livre utile, s'il avait possédé des matériaux exacts et suffisans.

« Seize ans se sont écoulés depuis qu'on avait essayé de réunir un vocabulaire tahitien-anglais, précédé d'un essai sur la grammaire tahitienne. Une copie de ce vocabulaire et cette grammaire avaient été envoyées aux directeurs de la société des missions de Londres; mais le triste état dans lequel la mission de Tahiti se trouvait à cette époque, fut sans doute cause du peu d'attention qu'obtint cette première ébauche.

Voici maintenant les remarques particulières que fait M. de Blosseville sur le tahitien, le nouveau-zélandais et l'havaïien. En les accompagnant de réflexions générales sur ces trois langues, aussi justes que nouvelles, il modifie l'opinion des missionnaires anglais, avec lesquels il a conversé dans les Iles de la Société, à Tahiti et à Borabora.

Observations sur le Tahitien.

« La grammaire perfectionnée que viennent de publier les missionnaires anglais établis dans les Iles de la Société, est la plus complète que l'on possède sur une langue Polynésienne, et l'on a lieu d'espérer qu'en la composant ils ont surmonté les grandes difficultés que leur opposait leur idiome naturel. Je sais que, dans toutes leurs publications, ils se sont accordés entre eux pour l'étymologie des mots, et pour adopter l'orthographe française; leurs traductions ont été revues par des chefs et d'anciens prêtres instruits qu'ils auront encore consultés sans doute en écrivant des traités élémentaires. On ne devrait, dans les voyages, recueillir de vocabulaires que de la bouche des principaux habitans d'un pays, et cette précaution était ici très nécessaire pour fixer la langue tahitienne; sans remonter aux expressions d'un idiome sacré dont l'existence est problématique, il fallait n'admettre que les formes et les expressions adoptées par la classe supérieure. En effet, on remarque à Tahiti, et c'est une observation applicable certainement à d'autres îles, qu'il existe des différences sensibles entre le langage du peuple et celui des chefs; les insulaires s'expriment avec une assez grande délicatesse, mais l'ARII, les BOUA ERI et les RATIRA connaissent seuls les tournures expressives, les mots élégans qui réunissent la force à la justesse des images; les fautes de prononciation leur sont très désagréables, et ils n'emploient jamais certains termes qui semblent appartenir à un patois vulgaire.

« Avec un sage discernement, les missionnaires peuvent perfectionner la langue de Tahiti, ou du moins la rendre plus claire ou plus simple, en fixant la prononciation des consonnes, en établissant la valeur de chaque lettre, en habituant à une orthographe régulière; et, lorsqu'ils auront un choix à faire, en admettant seulement les expressions les plus convenables. Cette langue s'enrichira chaque jour de mots nouveaux exprimant des choses et des idées nouvelles; elle se dépouillera

de synonymes inutiles, et les termes qui existent ne varieront plus; car cette ancienne coutume est détruite, qui forçait de changer la dénomination d'un objet, lorsqu'un chef la faisait entrer dans le nom qu'il prenait. Ainsi *po*, qui signifie nuit, et *mare*, qui veut dire rhume ou toux, avaient été remplacés dans la langue, lorsque l'Arii Otou avait adopté le nom de Pomare. C'est pour une raison du même genre que *vae* ne signifie plus de l'eau et que le mot *pape* est usité à sa place.

« La multiplication des voyelles qui terminent toutes les syllabes, et qui, réunies quelquefois en grand nombre, ne sont jamais séparées que par une seule consonne, donne naissance à de fréquens hiatus lorsque les Européens prononcent des mots de la langue tahitienne; mais ces imperfections disparaissent par les inflexions délicates de la voix des insulaires, qui rendent plusieurs idées différentes lorsqu'un étranger ne saisit qu'un même son. Ainsi, lorsque je ne distinguais que la syllabe *oe*, un jeune chef me désignait successivement une arme, une cloche, une erreur, un pronom, la famine, etc. Comment se fait-il donc qu'avec une si grande finesse d'organes, les peuples de la Polynésie confondent si facilement plusieurs consonnes de notre alphabet? Quelques-unes leur sont actuellement inutiles, mais on parviendra sans doute à leur en faire connaître la valeur. A Tahiti, cette remarque s'applique particulièrement au *b* et au *p*, au *d*, au *t* et à l'*r*, qui sont presque toujours confondus. Habiles à prononcer les difficultés de leur langue, les naturels de cette île rencontrent dans la pauvreté de leur alphabet, qui ne contient que 16 de nos lettres, des obstacles pour parler les idiomes de l'Europe. Ils y parviennent cependant, mais ce n'est jamais sans faire subir à quelques mots des changemens bizarres. Ainsi je les ai vus traduire le nom de *Bougainville* par *Poutaveri*, *Coquille* par *Totire*, *France* par *Frani*, *Gouverneur* par *Tavana*. Leurs oreilles sont choquées par les sons rudes de l'anglais, et surtout par ceux du russe; ils se plaisaient à dire que le français

était musical en comparaison, aimaient à nous écouter, et s'efforçaient de répéter nos paroles.

« La langue tahitienne est pleine de figures remarquables qui sont quelquefois rendues par un très petit nombre de lettres; j'aurais pu en citer une qui exprimât une idée relevée, mais j'ai mieux aimé choisir les mots suivans, parce qu'ils offrent une singulière accumulation de voyelles : *faatea te aaaoao* signifie qu'un homme est très engraissé, et veut dire littéralement qu'il a fait élargir l'espace qui séparait chacune de ses côtes. Les missionnaires ont indiqué et l'on connaît les principaux caractères du tahitien, tels que les combinaisons du duel, l'absence des verbes auxiliaires; ainsi, je terminerai ces observations en indiquant seulement une particularité relative aux nombreuses négations qui, appliquées aux verbes, varient avec les temps différens : *aïta, aima, aïna, aore*, qui signifient non, ne pas, s'emploient avec un temps passif, tandis que *eita, eïma, eïna, eïpa, eore, eene, eere*, accompagnent seuls le présent et le futur.

« Les ouvrages imprimés à Tahiti dans la langue de cette île sont : un abécédaire suivi d'exercices sur l'histoire sainte ; une arithmétique, accompagnée d'un tableau chronologique de l'histoire de tout l'archipel de la Société ; un catéchisme ; un livre d'hymnes ; les Actes des apôtres ; l'Evangile selon saint Jean, saint Matthieu et saint Luc ; les Epîtres de saint Paul, de saint Jean et de saint Jude ; une partie du Vieux Testament ; un code de lois ; une grammaire.

Observations sur le Nouveau Zélandais.

« L'alphabet de cette langue renferme 20 de nos lettres, et on lui en a ajouté 4 pour représenter les sons de plusieurs mots européens. Il a de plus que le tahitien, le *g*, le *k*, l'*l*, l'*s* et l'*x*. La dernière est presque inutile, mais les deux premières de ces lettres sont d'un usage très fréquent. Le *g* précédé de l'*n* entre dans la composition d'un grand nombre de mots; et il conviendrait peut-être d'adopter pour ce son nasal

un caractère particulier. Un autre son du même genre qui mérite d'être remarqué, c'est celui de *ch*, qu'il faut s'habituer à faire sentir, pour éviter l'hiatus produit par la rencontre de l'article *e* avec toute autre consonne. Il m'a semblé que l'*u* français était prononcé quelquefois par les Tahitiens et les Nouveaux-Zélandais, mais l'usage doit s'en perdre, car les Anglais ne peuvent pas en sentir la prononciation, et ils la feront oublier. Ils l'ont toujours confondue avec la syllabe *ou*. C'est rendre un grand service à une langue, que de lui conserver ou de lui donner une voyelle. En général, notre alphabet n'est guère applicable aux langues polynésiennes, et son adoption doit finir par les modifier sensiblement. On a voulu modeler aussi leurs grammaires sur celles de nos langues, pour en faciliter l'étude; mais les formes originales du langage qu'elles représentent auraient mérité l'adoption d'un système particulier.

« La simplicité du nouveau-zélandais en forme le trait principal, et l'on y observe continuellement l'alliance de la richesse et de la pauvreté. L'emploi très fréquent des articles dans les déclinaisons et les conjugaisons; les temps de celles-ci indiqués uniquement par des changemens de particules, de pronoms et d'adverbes qui rappellent le malais; la confusion des genres que simplifie la syntaxe; enfin les superlatifs formés souvent, selon la méthode des enfans, par la répétition du même adjectif; voilà des caractères qui indiquent une grande pauvreté. Mais on rencontre en même temps des signes de richesses qui appartiennent aux langues sœurs de *Tahiti*, d'*Hawaii*, de *Tongatabou*, et qui sont surtout remarquables dans celle qui nous occupe. Les cas des déclinaisons ne sont, il est vrai, distingués que par des particules; elles ne possèdent pas le duel, comme à Tahiti, mais elles ont une forme particulière pour les noms d'hommes, deux formes pour le pluriel des mots ordinaires, et au datif une manière d'indiquer la possession. Les distinctions de genre n'existent que pour les êtres animés, mais

les sexes sont indiqués par des mots affixes qui ne sont pas les mêmes pour l'homme et les animaux; les adjectifs et les participes n'en reçoivent aucune modification. Une particularité distingue les adjectifs employés seuls, car une particule les précède dans ce cas. La numération ressemble par les termes à celle de Tahiti, mais elle paraît être undécimale, et il y a là quelque chose d'inexplicable; elle offre aussi une manière de compter par paires comme aux Mariannes. C'est particulièrement dans les pronoms que l'idiome paraît perfectionné; on y rencontre deux combinaisons du duel et du pluriel, selon que la seconde personne ou toutes les personnes dont on parle sont présentes, ou représentées par celle qui s'exprime et qui se compte avec elle ou parmi elles. Ce second duel et ce second pluriel s'appliquent également aux verbes qui ont, ainsi qu'à Tahiti, outre l'actif et le neutre, le causatif ou verbe d'action, qui sert à exprimer. Par exemple : faire voir ou montrer, faire partir ou envoyer, etc., etc. Chaque temps s'exprime généralement par cinq ou six mots d'une ou de deux syllabes, dont deux se suppriment assez souvent. Les verbes auxiliaires ne se rencontrent dans aucune langue de la Polynésie, aussi ne les trouve-t-on pas dans le nouveau-zélandais. Nous connaissons peu de choses sur la syntaxe, mais ses règles paraissent être d'une extrême simplicité. Sans l'emploi fréquent du *k* et du *ng*, la langue serait très douce; ces deux dernières consonnes sont les seules qui s'allient, car, sans cette unique exception, dont on peut même ne pas tenir compte, toutes les syllabes finissent par des voyelles. Beaucoup de mots sont consacrés à l'expression des idées religieuses; plusieurs ont une grande force et une signification très étendue. Mais c'est particulièrement dans la description de leurs scènes d'anthropophagie que les termes de ces farouches insulaires sont riches et distincts; lorsque la tête d'un ennemi est posée sur un brasier, ils n'appelleront pas du même nom la fumée qui s'élève des oreilles de leur victime, et la vapeur qui sort de ses na-

rines. Ces traits suffisent pour caractériser le génie barbare d'un peuple.

« Cette barbarie n'exclut pas toutefois l'amour de la poésie. J'ai vu des pièces d'imagination offrant des idées fortes ou gracieuses; les muses et les arts sont exilés dans un certain canton : c'est dans ce séjour qu'un observateur devrait se fixer. Près du Cap Oriental, les insulaires ont une industrie supérieure; ils composent les chansons ou les poèmes qui tiennent lieu de monumens historiques, et on peut les regarder comme les Scaldes ou les Trouvères de ces régions.

Observations sur l'Hawaiien.

« Sans connaître encore bien cette langue, on s'accorde à dire qu'elle est la moins perfectionnée, qu'elle est restée dans une sorte d'état d'enfance. Ses mots paraissent formés comme ceux de Tahiti et de la Nouvelle-Zélande, avec lesquels ils conservent encore beaucoup de rapports, malgré les nombreux changemens que plusieurs chefs leur ont fait éprouver dans des circonstances mémorables. L'alphabet serait le même que celui de Tahiti, s'il n'avait pas de plus la lettre *k*; il possède aussi l'*l*, mais elle se confond avec l'*r*. Les mêmes rapports existent entre le *k* et le *t*, le *v* et le *w*, le *b* et le *p*. Puisque cette remarque est générale dans ces langues sœurs, il faudrait s'accorder, et, en profitant de la naissance du langage écrit, adopter pour les expressions semblables une même orthographe qui rapprocherait les idiomes et ferait voir leurs ressemblances.

« On a traduit en hawaiien un Abécédaire, un recueil d'hymnes, un catéchisme avec un traité religieux; on s'occupe maintenant des évangiles.

« A l'opinion mal fondée, qui n'admettait que des distinctions légères entre le malais et les langues de tous les Océaniens, a succédé l'autorité des missionnaires, qui reconnaissent dans le polynésien un idiome entièrement original dont les divers dialectes seraient parlés depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux îles Sandwich. Les grammairiens de Tahiti consenti-

raient peut-être aisément à remplacer le nom de dialectes par celui de langues sœurs, et alors nous serions entièrement d'accord avec eux. Quoi qu'il en soit, personne ne sera en état de bien juger cette seconde question, que lorsqu'on possèdera pour chaque archipel, des données aussi complètes que celles qu'on nous offre sur celui de la Société, et lorsque les Européens que le hasard ou leur vocation conduit dans le Grand Océan, se seront occupés avec soin de rechercher quelles peuvent être dans chaque localité les variations qu'ont subies les langues polynésiennes, non pas sans doute depuis la séparation des peuples qui les parlent, mais seulement depuis plusieurs âges d'hommes, comme M. de Chamisso l'avait entrepris dans l'île d'Hawaii. »

Groupe des langues formosanes ou du malais asiatique.

Nous comprenons dans ce groupe les idiomes parlés dans la partie de l'île Formose, occupée par des peuples de race malaise, île que son voisinage des côtes de la Chine fait regarder comme une de celles appartenant à l'Asie. Nous disons les idiomes, parce qu'il nous paraît très improbable, pour ne pas dire impossible, que les nombreuses tribus qui l'habitent, si différentes entre elles sous le rapport de la civilisation et répandues sur un si vaste espace, parlent toutes des dialectes d'une même langue, comme on le prétend, sans appuyer cette assertion sur aucun fait positif. Comme nous n'avons que le vocabulaire du si-deïa (397) ou formosan proprement dit, nous nous sommes borné à classer dans le tableau cette seule langue dans cette division. Les savantes recherches faites par MM. Malte-Brun et Klaproth ont établi d'une manière trop incontestable la parenté du si-deïa, non-seulement avec les idiomes malais de l'Océanie-Occidentale, mais même avec ceux de la Polynésie-Orientale et de Madagascar, pour qu'il soit nécessaire de rien ajouter à ce qu'ils ont dit à ce sujet.

Nos lecteurs seront peut-être surpris de ne pas trouver dans

cette division de la famille malaise le *Malay-Talam* ou *Haut-Malais* parlé selon le *Mithridates* sur une partie de la côte de Malabar, et dont Parkinson nous a donné le vocabulaire, qu'il a recueilli à Anjenga, nous avertissant que les naturels de Batavia appellent cet idiome le *Haut-Malais* ou le *Malais-Pur.* Ayant comparé ce vocabulaire avec ceux des idiomes de l'Inde Méridionale, nous n'avons pas été peu surpris en trouvant, que le prétendu *Malais-Pur* de Parkinson était un dialecte du Malabar. Nous l'avons donc classé parmi ceux de la grande famille indienne ou sanskrite, où nos lecteurs le trouveront (61), et où ils pourront juger par la simple inspection des vocabulaires respectifs de la vérité de notre assertion. Nos recherches philologiques nous ont fait découvrir une semblable faute commise par Parkinson en donnant le dialecte chinois que parlent les colons de la Chine établis à Sumatra comme une langue particulière des naturels de cette île. On ne saurait être trop en garde contre les méprises des voyageurs répétées trop facilement par les géographes et, ce qui plus est, par les ethnographes. Nous même, nous avons fait la même faute à l'égard du malais dans notre tableau des langues, qui fait partie de notre *Compendio di Geographia Universale*, parce que, occupé de toute autre chose, nous n'avons fait dans ce travail que donner l'extrait du Mithridates, nous reposant sur le savoir de son auteur et sur celui de son savant continuateur. Quand au malais parlé dans la presqu'île de Malacca et qu'Adelung appelle aussi *Malay-Tallam*, nous ne l'avons pas non plus classé dans ce groupe, comme l'exigerait la position géographique de ceux qui le parlent, parce que, d'après ce qu'a publié sur cet important sujet le savant philologue M. Marsden, les divisions géographiques devaient céder aux ethnographiques. Cet idiome figure par sa pureté à la tête des dialectes du malayou ou du malais proprement dit (328) dans le groupe des langues sumatriennes ou malaises, où nos lecteurs le trouveront.

Groupe des langues madagascariennes ou du malais africain.

Flacourt dit « qu'il n'y a qu'un seul langage dans l'île de Madagascar, mais qu'il diffère en ses accens selon la diversité des provinces, où les uns parlent bref, les autres ont un parler long; qu'il y a des mots de langue plus affectés en des provinces qu'en d'autres, et qui toutefois sont entendus partout; que la langue dans le nord est la même que dans le sud. » Malgré cette assertion positive d'un homme qui a résidé dans cette île 15 ans, malgré l'opinion de Drury et celle de plusieurs savans qui sont du même avis, nous ne pouvons nous résoudre à regarder le madécasse comme la seule langue parlée par les peuples malais de cette grande île. Toutes les relations modernes nous représentent Madagascar comme habitée par une population nombreuse, dont les tribus diffèrent beaucoup entre elles sous le rapport physique comme sous le rapport moral. Sans parler des *Vinzimbers* (Voyez à la page 223), on peut observer : 1° que les vocabulaires recueillis par Flacourt, Drury, Megisser, Hervas et autres diffèrent assez entre eux dans les mots élémentaires que nous avons choisis pour termes de comparaison dans nos tableaux polyglottes, pour démontrer l'absurdité de les regarder tous comme de simples dialectes d'une seule et même langue; 2° qu'un jeune militaire très instruit, M. Frappaz, qui a visité dernièrement toute la côte orientale de Madagascar, dit positivement, « que l'idiome des habitans des environs du Fort-Dauphin est tout-à-fait autre celui des peuples du nord; » 3° qu'en n'admettant qu'une seule langue dans toute l'île de Madagascar, sa vaste surface offrirait un phénomène unique dans l'ethnographie, surtout, lorsqu'on considère la grande différence des races, les mœurs différentes, le manque d'union politique et les grandes nuances de civilisation qu'on observe parmi ses nombreuses tribus, ses profondes vallées, ses montagnes inaccessibles et ses forêts impraticables, tous élémens plus que suffisans pour reproduire ici

sur une plus grande échelle cette multitude d'idiomes que nous avons signalée en tant d'autres parties du globe moins favorablement placées pour donner lieu ou pour conserver une grande diversité de langues.

Malgré ces considérations nous avons dû nous borner à classer dans le tableau une seule langue, que, d'après l'opinion banale suivie par tous les géographes et les philologues, nous avons appelée *madécasse*. Et comment aurions-nous pu faire autrement? Tous ceux qui ont recueilli des vocabulaires chez les tribus de Madagascar, persuadés qu'elles ne parlaient toutes qu'une même langue, ne se sont pas même soucié d'indiquer la tribu à laquelle appartenait leur respective collection de mots. Privé en conséquence de tout moyen, pour distinguer les peuplades différentes auxquelles se rapportent ces différens vocabulaires, nous ne pouvions que les représenter tous comme autant de dialectes de la prétendue langue madécasse. C'est ce que nous avons fait dans le tableau polyglotte et dans le tableau ethnographique, content d'avoir signalé la nécessité de faire une nouvelle classification de ces prétendus dialectes, qui, nous n'hésitons pas à le dire, seront regardés sous peu de temps comme autant de langues sœurs, lorsque on aura sur cette île importante un travail aussi savant que ceux qui ont été faits par M. Raffles sur Java, par M. Marsden, sur Sumatra, par M. de Freycinet, sur Timor et les Mariannes, ainsi que par l'expédition française de *la Coquille*, sur l'ensemble des Carolines.

II. Langues des nègres océaniens et d'autres peuples.

Si l'on veut être de bonne foi, il faut avouer franchement que l'on ne sait presque rien sur les innombrables jargons que parlent les tribus abruties des nègres océaniens (1). Comment

(1) « Nous nous servons du mot de *nègre* ou de *noir*, dit M. P. Lesson, dans une note où il répond aux questions que nous lui avions adressées sur ce point encore si embrouillé de l'histoire naturelle de

classer des langues quand on ignore encore les noms des peuples qui les parlent? Dans ce manque presque absolu de matériaux, nous nous sommes borné à indiquer ceux de ces jargons sur lesquels on avait quelques minces vocabulaires, comme aussi à classer avec eux les noms de quelques peuplades ou même de quelques îles et cantons où, d'après toutes les présomptions, on a lieu de croire qu'on parle un idiome différent. Les recherches faites dernièrement sur les *Haraforas*, *Alforèses*, *Idan* ou *Marut*, *Subano* ou *Manubo* et autres peuplades féroces, ainsi que sur les *Biadjus*, *Dayak* ou *Eidanes*, et particulièrement celles faites par le doct. Leyden sur ce même sujet paraissent ne laisser plus aucun doute sur la nature malaise de ces peuplades, que le savant auteur du Mithridates classe à tort parmi les nègres océaniens, avec lesquels il compte même les Battas de Sumatra. Ce dernier peuple, ainsi que les Biadjus de Bornéo et plusieurs des Haraforas des Moluques sont beaucoup plus blancs que les Malais proprement dits, les Javanais, les Bugis, et autres nations incontestablement de race malaise.

Les vocabulaires timoriens, recueillis par le lieutenant Owen Philips et par Hogendorp et ceux des Biadjus, publiés par M. Crawfurd et par la société de Batavia, ne permettent plus de suivre l'opinion adoptée généralement à l'égard des idiomes

l'homme, nous nous servons du mot de *nègre* ou de *noir*, pour désigner, sans employer de périphrases, les peuples de l'Océanie qui approchent par la couleur de leur peau, des nègres d'Afrique. Nous ferons remarquer cependant que leur teinte n'est jamais franche; que c'est plutôt un brun fuligineux mélangé de jaune, qui varie d'intensité. Ainsi, les Papous à cheveux crépus et laineux sont brun-foncé, à nuance bien plus claire chez les Négro-Malais ou Papous Hybrides, tandis que les habitans de la Nouvelle-Hollande, à cheveux courts et droits, sont d'un brun sale jaunâtre, et que les Nègres de la Terre de Diémen, à chevelure laineuse, très frisée et très courte, se rapprochent le plus de plusieurs peuples africains. Le mot *nègre* ou *noir*, en parlant de ces peuples, n'a donc point une valeur absolue. »

de ce qu'on nomme communément Nègres Océaniens et des tribus qu'on classait avec eux; opinion d'après laquelle ces idiomes seraient tous essentiellement différens les uns des autres, ainsi que des langues malaises. Non-seulement plusieurs tribus des nègres timoriens et les Biadjus de Bornéo parlent des langues évidemment sœurs des autres idiomes malais, mais on doit regarder maintenant comme à-peu-près démontré, que la plupart des nègres des îles Luçon, Negros et autres dans l'archipel des Philippines, parlent des idiomes qu'on doit classer dans cette nombreuse famille. C'est l'opinion non-seulement d'un voyageur instruit, de M. de Sainte-Croix, mais aussi de plusieurs savans ecclésiastiques espagnols, qui ont passé une grande partie de leur vie dans l'archipel des Philippines, entre autre de Zuñiaa, Tornos et Fuentes. Elle doit être pour l'ethnographe du plus grand poids, puisque ces religieux ont eu tous les moyens de se convaincre par eux-mêmes de la vérité de ce fait.

L'examen des petits vocabulaires *tambora* et *pelew* nous ayant prouvé que ces deux langues n'ont presque aucun rapport avec les idiomes des peuples malais, auxquels cependant appartiennent les tribus qui les parlent, nous avons cru indispensable de classer ces deux langues dans ce groupe. Au reste, le savant Adelung avait déjà signalé avant nous le pelew comme une langue particulière tout-à-fait différente des autres idiomes malais, et avait même relevé l'erreur dans laquelle était tombé Hervas à son égard, en s'appuyant sur l'assertion du missionnaire Don Ant. Torres. Par une raison toute contraire nous avons classé dans la famille malaise l'idiome de l'archipel de Fidj ou Fidji (390), parce qu'après ce qu'en a dit M. Mariner dans son intéressant ouvrage sur les îles Tonga, il aurait été absurde de continuer à regarder les Fidji comme des véritables nègres et considérer leur langue comme tout-à-fait différente des idiomes malais. M. de Blosseville ayant eu l'occasion de se procurer un petit vocabulaire recueilli dans l'île

de Pau par le capitaine anglais Siddins, et nous ayant procuré les moyens de comparer une trentaine de ses mots avec les correspondans dans d'autres langues malaises, nous nous sommes convaincu que c'était parmi celles-ci et non pas parmi les langues non-malaises qu'il fallait le placer.

La comparaison du petit nombre de vocabulaires que l'on connaît hors de la famille malaise, ne nous a offert aucune affinité remarquable, ni entre eux ni avec les vocabulaires malais. Seulement, elle nous a démontré que les tribus de la Nouvelle-Guinée qui vivent aux environs de Dory, parlent une langue qui est évidemment sœur de celle que parlent d'autres tribus qui demeurent dans l'île Waigiou; fait que tout le monde peut facilement vérifier en jetant un coup-d'œil sur notre tableau polyglotte des langues océaniennes, et en comparant entre eux et avec les autres, les vocabulaires que nous devons à l'obligeance de MM. les capitaines Louis de Freycinet et Duperrey, ainsi qu'aux naturalistes MM. Lesson, Gaimard et Garnot. Il est vrai que les jargons de la Nouvelle-Calédonie, de Waigiou, de la Nouvelle-Irlande, et ceux de la Nouvelle-Guinée, nous ont offert quelques mots qu'on retrouve dans quelques-uns des idiomes malais; mais une ou deux racines très défigurées ne nous paraissent pas suffisantes pour les classer parmi les idiomes de cette famille. Nous n'avons pas tenu compte des noms de nombre des vocabulaires papous recueillis par Forrest, et récemment par MM. de Rossel, de Freycinet, Duperrey, Lesson, de Blosseville, etc., etc., qui sont évidemment malais, parce qu'un peuple peut bien employer les noms de nombres d'un autre peuple, et parler une langue entièrement différente (voyez à la page 28). La ressemblance dans cette classe de mots ne prouve pas toujours l'identité ou la parenté d'une langue avec une autre, mais bien leur différence autorise l'ethnographe à considérer comme des langues différentes les idiomes qui la lui présentent. C'est aussi cette considération qui nous a engagé à classer à côté des idiomes tambora et pelew, celui que nous

avons nommé *tidor-lesson*. Les neuf premiers noms de nombre, seuls mots que M. Lesson a recueillis de la bouche d'un naturel de l'île de Tidor de race malaise, n'offrent presque rien de malais. Nous avons cependant mis un point d'interrogation après le nom de cette langue, à cause du peu de confiance que MM. Lesson et Blosseville nous ont dit avoir dans cette numération. Nous observerons aussi qu'il nous semble peu probable que dans une île aussi petite que l'est celle de Tidor, on y parle deux langues essentiellement différentes. Cependant, nous avons cru devoir sigaler toujours ce fait, qui était appuyé à un petit vocabulaire.

Dans un travail que nous nous proposons de publier, nous développerons ce sujet important en traitant des différens systèmes de numération en usage chez toutes les nations connues du globe, sujet sur lequel le célèbre baron de Humboldt a déjà répandu tant de lumière, et sur lequel nos recherches ethnographiques nous ont fourni l'occasion de recueillir plusieurs faits curieux et importans pour la philologie et pour l'histoire primitive de l'homme.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs seront surpris de retrouver dans le tableau des langues des Nègres Océaniens, les idiomes des Nègres de Timor, des Nègres de Mindanao et des Nègres de Luçon. Malgré tout ce que nous avons dit au sujet des idiomes malais que parlent ces mêmes Nègres, nous avons cru indispensable de les classer aussi dans ce tableau, non pas parce que les mêmes tribus parlent deux langues entièrement opposées, mais parce que l'on a de très fortes raisons de croire que, parmi ces nombreuses peuplades nègres, il y a plusieurs tribus qui parlent des langues tout-à-fait différentes des idiomes compris dans la famille malaise. Cette idée nous paraît infiniment plus raisonnable que l'opinion contraire.

Afin de ne pas être accusé de multiplier à l'excès le nombre des langues, sans avoir pour base des vocabulaires qui en constatent l'originalité, nous nous sommes borné à indiquer dans

le tableau, d'une manière indéfinie, le grand nombre de langues parlées dans l'intérieur des îles de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée, sans oser ni rejeter ni admettre l'opinion de M. Crawfurd, qui semble disposé à croire que les tribus sauvages de la première parlent plusieurs centaines de langues différentes. Ce qui est certain, c'est que l'avis d'un savant si distingué, qui s'est beaucoup occupé de la comparaison des langues de l'Océanie Occidentale, et qui y a résidé long-temps, est toujours un grand argument en sa faveur. Son opinion, d'ailleurs, n'a rien de choquant ni d'extraordinaire, puisque nous voyons de très petits cantons en Asie, en Afrique et en Amérique, et même plusieurs îles de l'Archipel Indien, offrir une étonnante variété d'idiomes. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'intérieur des vastes îles de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée? Nous ne doutons pas non plus que la grande différence observée entre les vocabulaires rassemblés au village de Balade par les Français de l'expédition dirigée par Dentrecasteaux, et dont les importans résultats ont été publiés par M. de Rossel, soit une preuve évidente de la variété des langues que parlent les naturels de la Nouvelle-Calédonie. Cependant, comme l'on ne pouvait séparer les mots qui appartiennent au langage d'une tribu de ceux qui appartiennent à l'idiome d'une autre, nous les avons provisoirement représentés dans le tableau comme autant de dialectes très différens d'une même langue, que nous avons nommée *nouveau-calédonien-rossel*, du nom du savant marin qui en a publié le vocabulaire rassemblé dans le village de Balade, et de celui de l'île où ce dernier est situé. La grande différence que nous avons trouvée entre le vocabulaire recueilli par Cook et le précédent, nous a paru suffisante pour nous autoriser à le regarder comme appartenant à une langue différente, que nous avons nommée *nouveau-calédonien-cook*, pour le distinguer de l'autre.

Quant aux autres langues que nous avons classées dans ce tableau, sans avoir eu sous les yeux des vocabulaires pour dé-

cider de leur originalité, nous prions nos lecteurs de se rappeler ce que nous avons dit dans le chapitre premier, et dans tous les endroits de cet ouvrage où nous avons eu occasion de soutenir la même chose à l'égard de langues peu connues ou présumées différentes. Si nous voyons l'archipel du Saint-Esprit nous offrir deux langues entièrement opposées dans les îles Tanna et Mallicolo; si la Nouvelle-Calédonie nous en offre au moins quatre; si celle de Vaigiou, beaucoup plus petite, nous en présente déjà deux tout-à-fait différentes, pourquoi refuserons-nous d'admettre qu'on parle au moins une ou deux langues diverses dans chacun des groupes géographiques dans lesquels nous avons partagé l'Océanie Centrale? Bien loin de craindre d'avoir trop multiplié le nombre d'idiomes différens, nous ne doutons pas que le nombre de ceux que nous avons classés comme tels dans le tableau, ne soit beaucoup au-dessous du nombre réel de ceux qu'on parle dans cette partie du Monde-Maritime. Cependant, nous avons toujours eu soin de placer un point d'interrogation après le nom de tous ces idiomes, non pas pour signaler nos doutes, mais pour fournir à nos lecteurs le moyen de distinguer les résultats de nos recherches, d'avec ceux qui sont basés sur la comparaison que nous avons faite des vocabulaires recueillis jusqu'à présent parmi ces tribus océaniennes.

Après l'impression de notre tableau XXIV[e], ayant obtenu de l'obligeance de M. le capitaine Louis de Freycinet, la communication des voyages faits par le capitaine Philipp Parker King sur les côtes de l'Australie pendant les années 1818-1822, ouvrage qui vient d'être publié à Londres, nous y avons trouvé, dans les minces vocabulaires que cet habile marin a recueillis sur différens points de la côte du Continent Austral et de l'île de Van Diemen, la confirmation de ce que nous venons de dire, et de ce que nous avions déjà exposé dans le tableau correspondant de l'Atlas. Le tableau ci-dessous, qui offre les seuls mots de nos vocabulaires rencontrés parmi ceux

qui ont été publiés par M. King, servira à compléter notre tableau des langues des Nègres Océaniens et d'autres peuples, et à prouver d'une manière incontestable la multitude d'idiomes parlés dans ce continent, dont nous ne connaissons encore qu'une si petite partie.

TABLEAU POLYGLOTTE ADDITIONNEL DE L'AUSTRALIE.

MOTS FRANÇAIS.	BAIE CALEDON. (1)	PORT DU ROI GEORGES III. (2)	BURRA-BURRA. (3)	PORT MACQUARIE. (4)	MACQUARIE-HARBOUR. (5)
Œil	mail	meal	mikilaja	mée	nammuruck
Nez	urro	tarmul ; moil	»	naag	meoun
Dents	lirra	orluck	yerrah	télah	kouk
Langue	matta	darlin : thalil	»	maiway	mim
Main	gong	»	morrewalla	»	»
Pied	locko ; nocka	jaan ; bangul	janna	»	»
Soleil	larangai	djaat	bunnal; momat	toonigh ; wingin	»
Eau	lucka	»	ajung	bahdo	»
Feu	»	»	canby	cowyal	pe
Bouche	»	tatah	»	welleck	»
Tête	»	»	»	cahbrah	»

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur les sujets traités dans le tableau XXIVe, par les remarques suivantes.

Le gouverneur dont nous avons parlé dans l'introduction, M. Macquarie, ne l'est plus, ayant été rappelé en Angleterre en 1822.

La tribu qui habite dans les environs de la Baie de la Verrerie (411), que, d'après les voyageurs précédens, nous avons décrite comme ressemblant pour la laideur aux difformes sauvages de Mallicolo, a été trouvée au contraire supérieure sous

(1) D'une tribu qui demeure sur la Baie-Caledon (Caledon-Bay), près de l'extrémité nord-ouest du golfe de Carpentaire sur la côte septentrionale de l'Australie.

(2) D'une tribu qui demeure au Port du roi Georges III (King George the Third's Sound) sur la côte sud ouest de l'Australie.

(3) De la tribu Burra-Burra, qui demeure dans l'intérieur de l'Australie, environ 90 milles anglais à l'ouest de Port-Jakson.

(4) D'une tribu qui demeure près du Port Macquarie (Port Macquarie), sur la côte orientale de l'Australie, 168 milles anglais au nord de Port-Jackson.

(5) D'une tribu qui demeure près du Port Macquarie (Macquarie Harbour), sur la côte occidentale de la Terre de Van-Diemen.

le rapport physique et moral, aux autres naturels de ce continent, par MM. Oxley et Uniacke, qui en 1823 ont visité ce même point de l'Australie. On pourrait expliquer cette contradiction par l'état nomade de ces peuplades, qui fait que la même localité peut être habitée par deux peuples différens à différentes époques.

MM. Howell et Hume, qui ont visité, en 1824, la tribu qui habite les environs du Port Western (413), après quelques symptômes de dispositions hostiles, ont eu avec elle des rapports amicaux.

Les naturels de la Nouvelle-Irlande (427), visités par les officiers et les naturalistes de la Coquille, ont été trouvés plus grands et même plus beaux que les Papous de la Nouvelle-Guinée.

Les contradictions que nous signalons ici sont une nouvelle preuve de l'état encore si imparfait de l'ethnographie du Monde Maritime, et de l'impossibilité où l'on est de pouvoir éviter les erreurs, quels que soient le zèle et le soin qu'on mette à consulter les meilleures sources pour décrire et classer convenablement les nombreuses tribus qui l'habitent.

CHAPITRE VII.

Observations sur la classification des langues américaines.

Quoique le travail de M. Vater sur les langues de l'Amérique soit vraiment prodigieux pour l'époque à laquelle il a paru, il est bien loin d'être tel qu'il ne puisse subir des changemens. Les faits nouveaux rassemblés par les géographes postérieurement à sa publication, et les importans travaux exécutés par d'autres savans sur quelques-uns des nombreux groupes

des langues parlées dans cette partie du monde, ont fait découvrir des lacunes, et ont signalé même quelques erreurs du Mithridates. D'ailleurs, le plan que nous avions imaginé pour la rédaction de notre Atlas nous obligeant à mettre ensemble les langues qui offrent une affinité bien démontrée entre elles, et à former des groupes, au moins toujours géographiques, de celles qui, dans l'état actuel de l'ethnographie, ne présentent pas encore d'affinité entre elles, ou sur l'affinité desquelles on n'a que de simples conjectures, nous étions dans l'impossibilité de conserver l'ordre suivi dans le savant travail du philologue allemand.

Dans cette entreprise difficile, nous avons été beaucoup aidé par une infinité de documens qui ne pouvaient pas être à la disposition de M. Vater, lorsqu'il s'occupait de la classification des langues du Nouveau-Monde. Outre beaucoup de renseignemens précieux, que nous devons à l'amitié de plusieurs Portugais et Brésiliens, sur la différence des idiomes des habitans indigènes du Brésil, nous en avons puisé beaucoup d'autres dans la *Relation historique du voyage aux Régions Équinoxiales* du baron Alex. de Humboldt; dans l'*Historia de Guatemala* de M. Juaros; dans la *Corografia Brazilica* du père Manoel Ayres de Cazal; dans les ouvrages du prince de Neuwied et du colonel Eschwege; dans les relations des deux expéditions du major Long aux *Rocky Mountains* et aux *sources du Saint-Peter-River;* et dans un grand nombre d'autres ouvrages que nous avons eu soin d'indiquer, en exposant les raisons qui nous ont engagé à changer en tout ou en partie les classifications du Mithridates. Nous nous sommes aussi beaucoup aidé d'un savant mémoire encore manuscrit, rédigé par S. Exc. M. Gallatin, ci-devant ministre des Etats-Unis à Paris, et relatif à la classification et à la population des peuples indigènes des Amériques Russe, Anglaise, Danoise et Fédérée; mémoire dont nous devons la communication à la bienveillance de M. le baron Alex. de Humboldt, et que ce savant célèbre

se propose de publier dans la seconde édition de son mémorable ouvrage sur le Mexique.

Nous avons partagé tout le Nouveau-Continent en deux seules parties, au lieu de le diviser en trois, comme l'a fait M. Vater. La nature a trop bien indiqué la division de cet hémisphère, pour que nous ne devions pas rendre à la science que nous professons, le service de retrancher comme inutile la troisième division de l'Amérique Moyenne (Mittel-Amerika), suivie dans le Mithridates, et adoptée encore par plusieurs géographes. En effet, cette division est tout-à-fait inutile, puisqu'elle n'offre aucune démarcation, ni géographique, ni ethnographique, ni politique.

Les subdivisions du Mithridates étant trop nombreuses, et manquant chacune d'une dénomination générale, nous avons tâché de réduire à onze groupes seulement les vingt proposés par M. Vater, et nous leur avons imposé à chacun des noms tirés, ou de ceux mêmes des principaux peuples qui les habitent, ou des contrées les plus célèbres qui en forment la plus importante partie, ou bien du trait principal de leur géographie physique. En réunissant, par le moyen de ces grands groupes, des peuples dont plusieurs parlent des langues qui nous sont à-peu-près inconnues, nous avons évité de placer dans des divisions différentes, des nations qui pourraient bien parler des langues sœurs, comme les faits importans publiés naguère par la savant M. du Ponceau l'ont prouvé à l'égard de la grande famille des Sioux, et comme ses savantes conjectures le rendent entièrement probable à l'égard des nations dont, selon lui, se compose la famille panis.

Nous avons retranché comme inutile le groupe des *langues parlées dans les îles de l'Amérique Moyenne*, parce que, dans tout le vaste archipel des Antilles, on ne parle plus depuis long-temps que des langues européennes, et des jargons de ces mêmes langues fabriqués par les esclaves nègres importés d'Afrique; et parce qu'on sait que la plupart des langues parlées

autrefois par les naturels, appartenaient en partie à la famille caribe-tamanaque, et en partie paraissent avoir appartenu à la famille maya. Nous avons donc classé à leur place convenable ceux de ces idiomes que des souvenirs historiques rendaient importans.

Nous avons aussi mis ensemble le second et le troisième groupe de l'Amérique Méridionale proposés par M. Vater. Tous nos lecteurs qui voudront se donner la peine d'examiner sur une carte les subdivisions susmentionnées, et celle que nous proposons sous le nom de *Région-Guarani-Brésilienne*, trouveront sans doute dans les confins tracés d'une manière si prononcée par la nature, la raison qui nous a fait agir ainsi. D'ailleurs, n'ayant que très peu de moyens pour classer ethnographiquement la plupart des nombreuses langues parlées dans ce vaste espace, il devenait très important, pour ne pas dire indispensable, de proposer une grande division géographique, en attendant que les savans et les voyageurs recueillent assez de faits sur ces idiomes pour nous fournir les moyens de faire des subdivisions ethnographiques. La dénomination de *Côte Orientale depuis le Rio de la Plata et l'Uuraguay jusqu'à l'embouchure de l'Amazone* (Ostküste vom Rio de Plata und Uraguay bis zum Ausflusse des Marañon oder Amazonen Flusses und Para), donnée dans le Mithridates au second de ces deux groupes, n'étant rien moins qu'exacte, nous l'avons rejetée. En effet, la plupart des peuples que le Mithridates comprend dans ce groupe appartenant à la souche guarani, étendue autrefois sur tout le Brésil, le Paraguay et le Tucuman, contrées où elle se trouve encore répandue, quoique réduite à un petit nombre d'individus, la dénomination de *Côte Orientale* ne pouvait guère convenir à ce groupe, qui, à cause de la position des vastes pays occupés par des peuples guaranis, étend son domaine ethnographique sur tout l'intérieur de l'Amérique Méridionale, depuis ses côtes orientales et septentrionales jusqu'aux pieds des Andes. Nous

comprenons bien que ce groupe que nous proposons est hors de toute proportion avec les autres; mais aussi il vaut encore mieux laisser subsister une grande division géographique si bien caractérisée, que de proposer trois ou quatre groupes, que l'ignorance presque totale où nous sommes à l'égard de la nature des langues qu'on y parle, ne permet pas de faire d'une manière convenable, et pourrait au contraire nous exposer à commettre les plus graves erreurs. Cette division que nous proposons, a aussi l'avantage d'être politique en même temps qu'elle est ethnographique et géographique, puisqu'elle embrasse tout le territoire possédé par les Portugais au sud de l'Amazone, et nous évite la fastidieuse répétition des divisions politiques qu'il serait nécessaire d'indiquer dans la description de chaque langue.

Par les raisons que nous venons d'indiquer nous avons réuni sous le nom de *Plateau Central de l'Amérique du Nord* le quatrième groupe de l'Amérique Moyenne et partie du premier et du deuxième de l'Amérique du Nord de M. Vater. Cette dénomination nous a paru convenir assez bien à la position des pays compris dans ce groupe, qui embrasse ainsi la plus grande partie de l'Amérique Espagnole du Nord. Il est vrai que nous en aurions pu faire un seul en réunissant le Plateau Central ou du Nouveau-Mexique à celui d'Anahuac ou du Vieux-Mexique. Mais en agissant de la sorte à l'égard du Plateau Central, il n'y aurait eu aucune raison pour n'en pas faire autant à l'égard de celui de Guatemala, puisque ces trois plateaux appartiennent évidemment au même noyau montueux, et ne sont que le développement d'une même chaîne de montagnes. Alors il en serait résulté l'inconvénient de n'avoir pas une dénomination générale, convenable pour tout le groupe, puisque celle *de plateau d'Anahuac*, qui est juste pour le groupe auquel nous la donnons, ne l'aurait pas du tout été dès qu'on l'aurait étendue à toutes les vastes contrées, que nous avons comprises sous le nom de *Plateau Central de l'A-*

mérique du Nord et sur les intéressans pays, qui formaient la ci-devant capitainerie-générale de Guatemala. Les restes imposans de la ciudad de Palenque ou Culhuacan, de celles d'Utatlan, de Tulha, de Copan, et tout ce que les traditions populaires et les souvenirs historiques nous disent de la puissance et de la civilisation des Quiches, des Kachiqueles et des Zutugiles, égales, pour ne pas dire, supérieures à celles des Mexicains, des Péruviens et des Muyscas, exigeaient qu'on en fît un groupe particulier. D'ailleurs, l'*Historia de Guatemala* nous ayant fourni les moyens d'indiquer avec précision les différens pays, où l'on parle une foule de langues, dont on ne connaissait pas même le nom, nous obligeait par tant de détails importans et tous nouveaux à les développer dans un tableau particulier.

Nous avons réuni le Yucatan au groupe de Guatemala, parce qu'il en est réellement une dépendance physique, et parce que nous ne savons pas que le mexicain y soit parlé, si ce n'est en quelques endroits isolés, la langue maya étant l'idiome le plus répandu dans cette presqu'île, qui formait cependant une des intendances soumises au vice-roi du Mexique.

Si l'on objecte à cette triple division de l'Amérique Espagnole du Nord, l'étendue de la langue mexicaine qu'on parle dans plusieurs pays appartenans au Plateau Central et à la capitainerie-générale de Guatemala, nous répondrons, que les calculs approximatifs que nous avons faits sur le nombre d'individus qui parlent cet idiome dans ces régions, comparé à celui de leurs habitans qui parlent d'autres langues, nous ont donné des résultats qui viennent à l'appui des divisions que nous proposons, puisque les Mexicains sont bien loin de former la masse principale de la population dans les régions que nous appelons du *Plateau Central* et de *Guatemala*.

On ne peut se former une idée des difficultés qu'on doit surmonter lorsqu'on entreprend de faire une classification ethnographique des innombrables petites tribus américaines. On

trouve presque toujours des opinions différentes sur les divisions et les subdivisions des nations principales, même entre les plus grands philologues. Nous remarquerons, par exemple, que les classifications de M. Vater diffèrent souvent et beaucoup de celles tracées dans le savant mémoire manuscrit de M. Gallatin; le diligent auteur de la Corografia Brazilica n'est pas toujours d'accord ni avec lui-même, ni avec les savans voyageurs qui ont parcouru en plusieurs sens les vastes contrées, que nous nommons *Région-Guarani-Brésilienne.*

Ces difficultés sont encore augmentées par la variété fatigante qu'on observe dans la manière d'écrire les noms barbares des peuples Américains; variété qui fait souvent confondre une nation avec une autre, et qu'on rencontre même chez les géographes les plus savans et les voyageurs les plus intelligens, quoique appartenant à la même nation, et ne devant par conséquent exprimer les mêmes sons qu'avec des signes égaux. A tout cela il faut encore ajouter, la manière vague avec laquelle on trouve parfois indiquée dans les géographies, les voyages et les descriptions particulières des pays, la position qu'occupent les peuples indigènes, rendue encore plus vague par les noms très différens imposés aux mêmes fleuves le long desquels demeurent ou chassent les peuples sauvages.

Enfin toutes ces difficultés sont encore augmentées par les changemens qu'éprouvent plusieurs nations indigènes, qui s'éteignent ou changent de nom et même de demeure, de manière qu'on ne sait plus les retrouver avec certitude. Les régions Péruvienne et Orenoco-Amazone, la partie orientale des États-Unis et de l'Amérique Anglaise, nous en offrent les exemples les plus nombreux. Les *Zamucas* (462), qui parlent une langue-mère très remarquable, selon les missionnaires, ne sont pas seulement mentionnés par le diligent observateur M. Azara; on ne connaît pas exactement à quelle nation on doit rapporter tout ce que l'on dit des *Lule*. Le savant M. Water

ne dit rien des *Mosquitos* (660), des *Sambos* (663), des *Guaicas*, des *Chaymas*, des *Maquiritares*, des *Guaharibos* (577; 591; 589) et d'une foule d'autres nations, si remarquables par leur importance numérique, ou par la férocité de leurs mœurs, et que nous avons ajoutées dans nos tableaux de classification. Le diligent auteur de la *Corografia Brazilica* ne fait aucune mention des *Echibie*, pas même sous le nom de *Porrudos*, qui selon le père Camaña leur serait donné par les Portugais. Que dire sur l'idiome des Allighewis (732), qui semblent avoir été la nation autocthone de la partie orientale de l'Amérique du Nord avant l'invasion des peuples Lenni-Lenappes, et dont la destruction paraît avoir été liée à la migration des Caribes (576) dans les petites Antilles et dans l'Amérique du Sud? Que dire des 18 langues, dont on ne connaît que les noms, et qui, selon Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, étaient parlées dans la Floride lorsque ce navigateur espagnol visita cette contrée? Comment classer sans vocabulaires tous les idiomes que parlent les *Indiens des montagnes* qui habitent l'intérieur du Labrador, ainsi nommés pour les distinguer des Esquimaux, qui demeurent près de la côte? Fallait-il les ranger avec les Algonquins (818) auxquels ils ressemblent beaucoup dans la manière de vivre et pour les traits, ou bien avec les Gaspesiens (817), ou avec les Skoffie (820) leurs voisins, et dont quelques tribus, comme celles des *Sketapushoish* parlent incontestablement la même langue? Comment classer les *Indiens Rouges*, qui, selon M. W. E. Cormack, habitent l'intérieur de la grande île de Terre-Neuve jusqu'au sud du grand lac?

Un grand nombre de nations ont déjà cessé d'exister dans le Paraguay, dans les provinces de Mainas et de Popayan, dans la Guyane et dans la Floride, et le long des côtes du Brésil, des États-Unis et de l'Amérique Anglaise, avant qu'on ait pensé à recueillir les vocabulaires de leurs langues. On n'a par conséquent plus aucun moyen de les classer. Nous avons donc

pensé, qu'il fallait garder le silence sur la plupart de ces peuplades aussi barbares que peu connues, nous bornant à mentionner celles seulement sur la classification desquelles il y avait moins de doutes, et qui nous paraissaient avoir quelque importance.

Ce que nous venons d'exposer et les détails dans lesquels nous entrons dans chaque article correspondant aux 11 groupes dans lesquels nous avons partagé toutes les langues connues du Nouveau-Monde, suffiront sans doute pour prouver à nos lecteurs, que ce n'est pas au hasard ou dans le seul but de faire des changemens à ce qu'on avait déjà fait sur les langues de l'Amérique que nous avons agi de la sorte, mais que c'est d'après les faits nouvellement rassemblés, et pour donner à notre Atlas l'ensemble, sans lequel il n'offrirait qu'une masse informe de faits isolés. D'ultérieures recherches, des connaissances plus positives, mais surtout des vocabulaires abondans, réduiront peut-être à un petit nombre de familles cette foule de langues isolées, que, sur les traces de M. Vater, nous avons été obligé de représenter comme telles dans nos tableaux, ainsi que celles non moins nombreuses, sur lesquelles ce grand philologue garde le silence, et que nous y avons ajoutées d'après les renseignemens précieux, qu'on nous a communiqués, et d'autres que nous avons trouvés dans les ouvrages des Espagnols, des Portugais et des Anglo-Américains. Mais en attendant que des philologues, plus savans que nous et aidés de matériaux plus abondans et moins vagues, se chargent de cet immense travail, nous croyons que les résultats de nos longues recherches, auxquels nous nous sommes provisoirement arrêtés, sont tout ce que l'ethnographie du Nouveau-Monde offre de moins incertain et de plus important dans son état actuel. Nous avouons cependant avec franchise, que, malgré l'immensité des faits rassemblés par les missionnaires et par les voyageurs; et, malgré le grand nombre de recherches auxquelles se sont livrés les plus grands philologues des deux hémisphères, *les*

nombreux idiomes de l'Amérique offrent encore un chaos interminable d'incertitude et d'obscurité !

I. Langues de la région australe de l'Amérique méridionale.

Nous croyons inutile de répéter ici les raisons que le savant continuateur du Mithridates allègue en faveur de l'ordre suivi dans la classification des langues du Nouveau-Monde. Partageant son avis, nous avons nous aussi commencé les tableaux ethnographiques par les langues parlées dans l'extrémité de l'Amérique Méridionale.

La position des contrées comprises dans ce groupe, relativement à celle des autres régions de l'Amérique, explique par elle-même la dénomination que nous lui avons imposée.

Quoique dans la famille que nous avons appelée *chilienne*, nous n'ayons des vocabulaires que dans le bel idiome *araucan* ou *chilien propre*, nous avons cru qu'il fallait regarder le *vuta huilliche* et le *veliché* ou *hispano-chilien* comme deux langues sœurs, au lieu d'en faire deux dialectes du premier. En effet, on ne saurait regarder comme tel l'idiome parlé dans l'archipel de Chiloé, que le *Viajero Universal* considère comme une langue particulière nommée véliché, et qui paraît être identique à celle dont Hervas remarque, qu'une grande partie des mots sont espagnols avec des terminaisons et des formes araucanes. Le grand nombre de tribus qui parlent le *vuta-huilliche*, et les grandes distances qui les séparent les unes des autres, sont de fortes raisons de croire que l'idiome qu'elles parlent est une langue sœur, et non pas un dialecte de l'araucan.

Nous avons classé les *Leuvuche* parmi les *Chechehet*, parce que M. Vater lui-même observe que ce peuple, qui lui paraît être un mélange de *Tehuelhet* et de *Chechehet*, parle la langue de ces derniers, quoique mêlée d'un petit nombre de mots tehuelhets.

Nous avons ajouté la langue patagone, quoique le savant M. Vater n'en *fasse pas mention*, parce que le peu de mots recueillis par Pigafetta démontrent l'originalité de cet idiome. Nous aurions pu ajouter plusieurs autres langues, mais nous n'avons pas osé le faire, n'ayant absolument aucun vocabulaire à citer à l'appui de notre opinion. Cependant nous n'hésitons pas à le dire : il est très probable, pour ne pas dire certain, qu'on parle au moins six langues différentes dans l'espace de la Patagonie qui s'étend au sud du Mendoza ou Colorado. A ces langues, il faudrait au moins en ajouter deux autres pour l'archipel de la Terre de Feu qui, d'après la comparaison des relations anciennes avec les modernes, nous paraît être habité par deux nations très différentes sous le rapport physique, ce qui est une grande présomption pour les supposer aussi sous le rapport ethnographique. On peut dire en général, qu'il règne encore la plus grande obscurité et la plus grande confusion sur les différens idiomes parlés dans les contrées comprises dans ce groupe; contrées qui offriraient, nous n'en doutons pas, une riche moisson aux voyageurs instruits, qui voudraient les examiner sous le rapport ethnographique.

II. Langues de la région péruvienne.

Ce que nous avons dit dans l'introduction du IIe tableau nous dispense d'exposer ici les raisons, qui nous ont porté à donner le nom de *péruviennes* aux vastes contrées comprises dans ce groupe.

Le grand nombre de mots communs aux idiomes mocoby, abipon et pitilaga, ceux communs aux langues vilela et lule, et ceux qu'on rencontre dans les langues aymara et péruvienne, ainsi que l'analogie qu'on observe entre quelques-unes de leurs formes grammaticales, nous ont paru pouvoir nous autoriser à réunir tous ces idiomes dans trois familles distinctes, que nous avons nommées *mocoby-abipon*, *vilela-lule* et *péruvienne*. Nous avons classé dans la première le toba, quoique son affi-

nité soit incomparablement moindre de celle de ses autres sœurs ; différence que nous avons signalée dans l'article qui le regarde. Comme il s'en faut de beaucoup que le savant Hervas ait démontré que l'idiome des *Scires*, qui ont donné leur langue aux *Quitos*, fût un dialecte du péruvien, nous avons pris le parti de le considérer comme une langue sœur. Le voisinage de ce peuple et la facilité, avec laquelle les habitans du plateau de Quitos ont adopté pour la seconde fois un nouvel idiome sous la domination des Incas, nous paraissent des motifs assez forts de le penser.

Nous n'avons pas parlé dans ce groupe de la langue moxos (612), qui lui appartient géographiquement, parce que, étant comprise dans la famille que nous avons nommée cavere-maypure, elle devait être classée dans la région Orénoco-Amazone, où l'on parle la plupart des idiomes dont cette famille se compose.

Nous avons épargné à nos lecteurs la fastidieuse énumération des idiomes *chiriba*, *icabizini*, *caisina*, *capingel*, *caliciono*, *uncoiño*, *canibi*, *campa*, *comavi*, *ginori* et une foule d'autres parlés dans les confins de notre Région Péruvienne, par des peuplades partie encore idolâtres, partie chrétiennes et subdivisées en un grand nombre de petites tribus, parce que tout ce que l'on en sait se réduit, d'après les informations données par les missionnaires, à savoir que ce sont des langues différentes. Ils ne nous donnent aucune idée de leurs formes grammaticales, et n'en ont, à ce qu'il paraît, recueilli aucun vocabulaire. Nous n'avons classé dans le tableau que les peuples les plus remarquables, et ceux, dont la différence de langue nous parut le mieux constatée.

III. Langues de la région guarani-brésilienne.

Malgré les longues et laborieuses recherches que nous a coûtées notre tableau des langues parlées dans la Région Guarani-Brésilienne, nous sommes bien loin d'être satisfait du

résultat de notre travail. Presque tous les renseignemens que nous ont fournis les Portugais et les Brésiliens sur cet objet, se bornent à indiquer la position des différentes tribus et ce que leurs usages offrent de plus piquant, plutôt qu'à signaler ce qui constitue la différence des langues. Il est vrai qu'on nous a indiqué que tel ou tel peuple parle une langue entièrement différente de ses voisins; mais tant qu'on n'aura pas de vocabulaires pour prouver l'identité, l'analogie ou la différence de ces innombrables idiomes entre eux, on ne pourra jamais offrir une classification ethnographique, qui puisse inspirer de la confiance. Aussi nous présentons notre travail, comme tout ce qu'il y a de moins incomplet sur cette véritable *terra incognita* de l'ethnographie Américaine, et nous voyons mieux que tout autre, que la publication des vocabulaires recueillis chez les différentes tribus brésiliennes pourrait bien renverser une grande partie de notre tableau. Les savans voyageurs Spix et Martius, qui sont jusqu'à présent ceux qui ont rassemblé le plus grand nombre de vocabulaires, puisqu'ils en ont recueilli 60, ont eu la bonté de nous en communiquer une vingtaine. Nous avons eu le déplaisir de ne pas pouvoir tirer tout le parti que nous offrait une communication si généreuse de leur part et si précieuse pour notre travail, parce qu'ayant reçu les simples vocabulaires sans l'indication des endroits occupés par les tribus chez lesquelles ils ont été recueillis, nous manquions des moyens pour les classer dans le tableau. Nous avons cependant tâché de réparer en partie cet inconvénient par les renseignemens précieux que nous trouvions dans les notes qui nous avaient été fournies par des Portugais et par quelques Brésiliens très instruits sur tout ce regarde leurs vastes colonies, mais dont l'excessive modestie ne nous permet pas d'indiquer les noms; car c'est à cette seule condition qu'ils ont consenti à nous communiquer le résultat de leurs recherches. Nous avons la plus grande confiance dans l'exactitude de ces renseignemens, parce que nous les avons

trouvé presque toujours d'accord avec les indications données dans l'excellente *Corografia Brazilica* de l'abbé Ayres de Cazal, et avec ce que d'habiles observateurs tels que monseigneur le prince de Neuwied, et MM. Eschwege et Aug. de St.-Hilaire ont publié, ou nous ont obligeamment communiqué sur quelques nations brésiliennes et sur leurs idiomes. Nous avons donc pris le parti de ne classer dans notre tableau, que ceux des vingt vocabulaires communiqués par MM. Spix et Martius, que nous pouvions rapporter à des nations bien connues, et sur la position desquelles nous trouvions des renseignemens positifs dans les sources que nous venons de nommer. Nous n'avons fait aucune mention des autres dans le tableau des langues de la région Guarani-Brésilienne, afin de ne pas nous exposer à représenter comme des peuples différens des nations qui sont identiques, quoique connues, comme il n'arrive que trop souvent, sous des noms tout-à-fait différens, ou bien comme une même nation deux peuples entièrement distincts.

Nous avons eu le plaisir de voir que nos longues recherches sur les minces vocabulaires qui étaient à notre disposition, n'ont pas été tout-à-fait infructueuses pour l'ethnographie, puisque nous avons découvert une famille que nous avons nommée *machacaris-camacan*, du nom des deux peuples principaux, et dans laquelle d'assez nombreuses analogies nous ont engagé à placer les idiomes machacaris (502), maconi (503), patachos (504), camacan (505), menieng (506), camacaens-spix-martius (507) et malali (508). Nous ne doutons pas que, lorsque les nombreux vocabulaires rassemblés par les savans voyageurs bavarois et autres naturalistes, seront publiés, on n'ait à ranger dans cette famille encore d'autres idiomes. La comparaison que nous avons faite du vocabulaire camacaens, qui nous a été communiqué par MM. Spix et Martius, avec celui recueilli et publié par monseig. le prince de Neuwied, nous a offert tant de différences, que nous nous sommes cru

autorisé à les regarder plutôt comme deux langues sœurs que comme deux dialectes d'une même langue.

La comparaison des deux vocabulaires sabujah et cariri de MM. Spix et Martius entre eux et avec le cariri de Hervas, nous a offert la singularité de trois dialectes d'une même langue, dont les noms de nombres sont tout-à-fait différens, quoique cette espèce de mots diffèrent ordinairement très peu, même dans des idiomes très différens, comme nos lecteurs peuvent s'en convaincre par la simple inspection de nos tableaux polyglottes de l'Europe et de l'Asie. Voyez aux pages 28 et 273.

Nous avons formé la famille purys d'après les renseignemens publiés par M. le baron d'Eschwege sur les Purys, les Coroados et les Coropos, et d'après les vocabulaires que ce savant naturaliste a recueillis chez des tribus de ces trois peuples.

Nous avons été long-temps indécis si nous devions regarder les trois idiomes guaranis comme autant de dialectes d'un seul idiome, ou bien comme des langues sœurs. Le grand nombre de tribus différentes qui les parlent, la distance immense qui les sépare, et l'assurance qui nous a été donnée par quelques Portugais, que les Guaranis propres ne comprennent pas ceux qui parlent le brésilien ou la *lingoa geral*, nous ont déterminé à les représenter dans le tableau de la Région-Guarani-Brésilienne, comme autant de langues sœurs. Le grand nombre de mots communs à l'omagua et aux idiomes guaranis, et quelque faible analogie qu'on remarque entre leurs grammaires, nous ont paru des raisons assez fortes pour nous autoriser à placer l'omagua dans la famille guarani, quoique M. Vater, qui la regarde comme une langue essentiellement différente, le place dans un autre groupe. Nous avons cependant averti dans le tableau, que ce rapport d'affinité est bien moins grand que celui qui existe entre les trois idiomes guaranis susmentionnés.

Malgré l'avis d'Azara, qui représente la langue *mbaya*

comme tout-à-fait différente de la *guaycuru*, nous avons regardé ces deux idiomes comme ne formant qu'une même langue, divisée en deux dialectes principaux. Nous avons en cela suivi l'opinion du savant M. Vater, qui a discuté ce point avec son érudition ordinaire. Les analogies remarquées par les missionnaires entre cet idiome et le payagua (546), le lengua (547), l'énimago (548) et le gentuse (549), nous ont engagé à les mettre ensemble: et nous en avons formé une famille que nous avons nommée *payagua-guaycurus*, dénomination formée des noms des deux nations les plus célèbres. Nous avons cependant eu soin de signaler nos doutes sur cette filiation, qui, à la vérité, n'est fondée que sur des analogies peu nombreuses, et qui, dans quelques-uns de ces idiomes, serait même réduite à peu de chose par la diversité de leurs formes grammaticales, que Hervas dit être essentiellement différentes.

On nous reprochera peut-être d'avoir regardé trop facilement comme des langues particulières, les idiomes parlés par les sauvages de cette région et de celle que nous avons nommée Orénoco-Amazone. Mais nous prions nos lecteurs de vouloir bien réfléchir d'abord sur la prodigieuse différence qu'offrent les vocabulaires recueillis jusqu'à présent par les voyageurs; ensuite sur tout ce qui se trouve relatif à la différence des langues de cette région, dans la Corografia Brazilica du père Ayres, et dans toutes les descriptions qu'on en a publiées jusqu'à présent. D'ailleurs, ayant trouvé très exacts les renseignemens qu'on nous a donnés relativement à la différence des idiomes que parlent les sauvages de l'Amérique Portugaise à l'égard des parties visitées par des voyageurs intelligens, il n'y avait pas de raison pour les croire inexacts à l'égard des autres qui ne l'avaient pas encore été. Nous avons donc cru servir en même temps la géographie et l'ethnographie, en publiant les résultats des recherches de ces savans portugais, qui ont vécu long-temps sur les lieux, ou ont eu occasion de prendre leurs renseignemens à l'égard d'autres peuplades, des person-

nes qui avaient observé de près ces sauvages. Nous avons cependant, comme à l'ordinaire, marqué d'un point d'interrogation les noms de tous ces idiomes, pour indiquer les doutes qui règnent encore sur leur classification.

IV. Langues de la région Orénoco-Amazone, ou Andes-Parime.

Peu de régions sur le globe ont des confins naturels mieux tracés, que celle que nous proposons d'appeler *Orénoco-Amazone* ou *Andes-Parime*. Le Grand-Océan, l'Amazone et l'Océan Atlantique avec la mer des Antilles, qui en est une branche, forment une vaste presqu'île de tous les pays qui s'étendent entre l'isthme de Panama et l'Amazone. Après ce que nous avons dit dans l'introduction du tableau XXIX[e] relativement à la double dénomination de ce groupe, il nous semble inutile de rien ajouter pour la justifier. Il nous paraît difficile de pouvoir lui en substituer d'autres, qui conviennent mieux à cette grande division naturelle, qui s'accorde en même temps assez bien avec les répartitions politiques actuelles, et qui comprend tant de langues différentes, sans cependant que les souvenirs historiques d'aucun de ses nombreux peuples ou son importance relative soient assez grands pour autoriser l'ethnographe à étendre son nom sur tout ce groupe.

Tous les faits aussi curieux qu'importans, qu'avec beaucoup de peine nous avons mis ensemble dans notre introduction, pour tracer à nos lecteurs les traits principaux qui constituent pour ainsi dire la physionomie des pays compris dans ce groupe, sont tirés de la savante relation du mémorable voyage de M. le baron de Humboldt; ouvrage que nous avons longuement étudié, et qui a été notre guide principal pour tout ce qui regarde la géographie et l'ethnographie de l'Amérique, sur lesquelles ce grand voyageur a répandu tant de lumières et a signalé le premier tant d'erreurs. Si quelqu'un de nos lecteurs trouvait exagéré ce que nous disons relativement à la prodi-

gieuse multiplicité des langues parlées dans cette région, nous le prions de vouloir bien se donner la peine de méditer sur les différens passages de la Relation de M. de Humboldt qui s'y rapportent, sur les faits recueillis dans le Mithridates, et les autres consignés dans les différens ouvrages des missionnaires et des voyageurs qui ont écrit sur ces contrées. Bien loin de la trouver exagérée, il trouvera au contraire que notre évaluation est beaucoup au-dessous du nombre qu'il aurait fallu fixer en tenant compte de tous les idiomes dont il est fait mention dans ces ouvrages.

Nulle part nous n'avons été plus embarrassé qu'ici dans la classification des idiomes. Lorsqu'on veut être de bonne foi, il faut avouer que l'on n'a pas assez de matériaux pour classer la dixième partie des peuples qui habitent cette région, un grand nombre ayant déjà cessé d'exister, d'autres ayant changé de demeure, et plusieurs étant méconnaissables par les noms différens sous lesquels on les connaît aujourd'hui. Que dire, par exemple, des idiomes de toutes ces nations de la Nouvelle-Grenade, qui se sont éteintes avant qu'on ait pensé à en recueillir des vocabulaires? Comment classer les langues des *Cassipagotos*, des *Orinoqueponi* et des *Epuremei*, nations mentionnées si souvent par Ralegh, et dont on ne sait pas si elles ont disparu, ou si leurs noms sont dus, comme tant d'autres, à quelque malentendu? A-t-on assez de matériaux pour regarder comme des langues particulières les idiomes que parlent les *Macusis*, les *Aturajos* et les *Acuvajos*, peuples stationnés, selon le Portugais Santos, entre le Rupunuwini, le Mahu et la chaîne de Pacaraima, terreins rendus célèbres par le mythe du Dorado de Ralegh, ainsi que ceux que parlent les *Majanaos* ou *Maanaos*, qui errent au sud du lac Amucu, célèbre pour avoir donné l'origine à toutes les fables débitées sur le fameux lac Parime, qui n'a jamais existé que sur les cartes? Fallait-il classer dans le tableau les langues que parlent les féroces anthropophages *Daricavanas* et *Puchirinavis*, les

cruels *Huaques*, que les Espagnols appellent *Murcielagos* ou *Chauve-souris*, parce qu'ils sucent le sang des prisonniers, les *Tamas* et les *Coreguajas*, qui habitent la partie orientale de la grande savane du Caguan affluent du Caqueta, et toutes les nombreuses peuplades encore si mal connues de l'intérieur des Guyanes Anglaise, Hollandaise et Française? Les renseignemens publiés récemment sur cette dernière par le médecin Leblond et par M. Noyer, diffèrent tout-à-fait de ceux donnés antérieurement par d'autres voyageurs. Dans le savant mémoire que M. Noyer vient de publier, il dit positivement qu'aujourd'hui il n'y a peut-être pas 200 individus portant flèche dans cette colonie française. A quoi bon donc classer vaguement dans un tableau ethnographique les *Piritous*, les *Calipours* et les *Maraonnes*, qui habitaient au-delà de l'Oyapock et sur l'Oyapock même? Les *Coussaris* et les *Noragues*, qui étaient établis plus particulièrement à l'Approuague et à Kaw? Ces nations abruties, comme tant d'autres, se sont entièrement éteintes, ou sont près de l'être. Il était donc inutile de classer des idiomes auxquels le manque absolu de renseignemens ethnographiques, et leur nullité historique et géographique ne donnaient aucune importance. Conséquemment, nous n'en avons fait aucune mention dans le tableau, de même que nous avons gardé le silence à l'égard de toutes les autres établies entre l'Oyapock et le Cap Nord, vaste espace sur lequel les Portugais, pendant la dernière guerre, ont brûlé les villages, et en ont emmené les Indiens chez eux, sous prétexte d'éloigner les Français de leurs possessions.

Si tout ce que nous venons de dire pour éviter la tache d'ignorance ou de négligence ne suffisait pas, nous citerons à notre appui l'opinion d'un philologue célèbre, de M. de Humboldt, qui s'exprime de la sorte en donnant le tableau géographico-alphabétique de plus de 200 nations, qui habitent les forêts et les savanes comprises entre l'Apure, l'Orénoque, l'Atabapo, le Rio Negro, le Cassiquiari, le Caura, le Ven-

tuari et le Caroni, sur une surface de 19,000 lieues carrées, par conséquent un peu plus grande que le royaume de France. « J'ai voulu d'abord ranger les noms d'après l'analogie des langues, et d'après les hypothèses que les missionnaires, seuls historiens de ces contrées, se sont formées sur la filiation des peuplades indiennes; mais j'ai dû abandonner ce projet, parce que plus des sept huitièmes seraient restés ce que les botanistes appellent *incertæ sedis*. Comme l'expérience m'a prouvé que des nations dont les noms paraissent presque identiques, sont quelquefois de race aussi différente que les Ugures-Finnois et les Uigures-Turcs, je n'ai pas, malgré la crainte d'un double emploi, réuni les tribus qui offraient ces analogies de dénomination ». Si le savant philologue qui a consacré tant de veilles à la géographie et à l'ethnographie de ce groupe, a cru ne pouvoir pas classer ethnographiquement les nombreux peuples qui en habitent une seule partie, comment pourra-t-on nous désapprouver de ne l'avoir pas fait, nous qui n'avons pas été sur les lieux, et qui avons entrepris de classer toutes les langues du globe? Tout ce que nous pouvions faire et que nous avons fait, était de mettre ensemble les différens matériaux publiés sur les idiomes de cette vaste région, en tâchant de réunir en famille ceux qui paraissaient montrer quelque analogie, et de classer dans notre tableau ceux des peuples les plus importans et sur lesquels on avait des données moins vagues. Nous terminerons ces remarques en faisant quelques observations sur quelques idiomes compris dans ce groupe.

C'est après avoir bien médité sur tout ce que dit M. Vater en parlant des langues maypure, moxos et achagua, ainsi que sur celles des Tamanaques, des Caribes et des Arawaques, et après avoir étudié tout ce que nous apprend M. le baron de Humboldt dans la savante relation de son voyage relativement au chaymas, que nous avons formé les deux familles *tamanaque-caribe* et *cavere-maypure*. Nous avons ajouté à la seconde l'idiome des Achaguas (614), que Hervas prétendait

être une branche des *Maypures*, et que Gumilla dit positivement avoir seulement quelque affinité avec la langue de ces derniers. Le point d'interrogation, que nous avons mis après le meppurys (613), parlé dans la Guyane Portugaise, indique assez nos doutes. Nous croyons cependant que l'identité du nom, et la petite distance qui sépare les tribus des *Maypures* de celles des *Meppurys*, rendent extrêmement probable notre conjecture, surtout lorsque nous voyons les Moxos (612), séparés des *Maypures* par tant de pays et par l'Amazone, parler une langue qui est incontestablement sœur de celle de ces derniers.

En parlant de la langue des Dariels (631), nous avons signalé l'affinité qu'elle paraît avoir avec celle des Cunacunas (616), dont nous devons le vocabulaire à la bienveillance de M. le baron de Humboldt, qui l'a reçu lui-même, en juin 1824, de S. Exc. don Manuel de Restrepo, ministre de l'intérieur de la république de Colombie. Si nous avions pu avoir un plus grand nombre de mots dariels à comparer avec les cunacunas, nous ne doutons pas que nous n'aurions pu former une famille de ces deux idiomes, qui, dans les noms de nombres, décèlent une affinité incontestable.

C'est sur l'assertion positive du missionnaire Padilla, que nous avons formé la famille yarura-betoï, dénomination qui indique les deux idiomes dont elle est composée, ne sachant lequel des deux peuples regarder comme le principal. L'assertion du père Padilla doit inspirer d'autant plus de confiance, qu'il a vécu pendant 23 ans dans les missions du Casanare, et qu'il possédait parfaitement la langue betoï, dont il a même rédigé une petite grammaire pour l'intéressant ouvrage de Hervas.

V. Langues de la région de Guatemala.

C'est avec regret que nous observons que notre groupe de Guatemala, qui offre tant de détails nouveaux et précis sur la

géographie des langues, est presque entièrement vide de faits relatifs à leur nature, et à leur affinité ou différence respectives. Considéré sous ce point de vue, il est rempli de doutes et de conjectures que nous avons toujours signalés, afin de mettre nos lecteurs en état de leur donner le poids qu'elles méritent. C'est de l'*Historia de Guatemala* du savant M. Juarros, publiée à Guatemala en 1810 et 1818, que nous avons tiré tous les détails aussi curieux que nouveaux sur la grande civilisation des *Kachiquèles*, des *Kiches*, des *Zutugiles* et d'autres peuples dont nous avons parlé dans l'introduction, et presque tout ce qui regarde les langues de ce groupe. C'est un hasard qui nous a fait rencontrer, pendant notre séjour à Lisbonne, ce livre curieux, et nous regrettons beaucoup que nos occupations ne nous aient pas permis alors d'en faire un extrait plus détaillé.

Malgré l'autorité du Mithridates, nous avons considéré comme deux langues différentes le kiche (683) et le kachi (686), le pocomam (682) et le poconchi (687); l'intéressant ouvrage de M. Juarros nous a obligé de faire ces changemens. Mais, appuyé de la même autorité, nous avons fait une même langue du mam et du pocomam, quoiqu'à la page 32 du vol. II de l'*Historia de Guatemala* nous trouvions un passage, par lequel il semblerait que M. Juarros les considère comme deux langues distinctes. Dans l'énumération des différentes langues parlées dans ce royaume, M. Juarros écrit: Mam, Pocomam, Pipil, ó Nahuate, etc., etc.; mais on voit que c'est une faute d'impression, et qu'il faut lire *Mam ó Pocomam*, *Pipil*, *Nahuate*, etc., etc. Voici notre raisonnement : comme le nombre des noms des langues qu'il indique dans ce passage, est de 27, et qu'il dit positivement que celui des langues est de 26, il faut réunir ensemble les deux noms qui doivent être synonymes; ce qui ne peut se faire à l'égard du *pipil* et du *nahuate*, qui sont deux langues tout-à-fait différentes, mais bien à l'égard du *pocomam* et du *mam*, que dans plusieurs

endroits de son livre il dit être une même langue. Il est vrai que cette distinction se trouve répétée plusieurs fois dans le tableau des habitans du diocèse de Guatemala, répartis d'après les paroisses où ils vivent et d'après la langue qu'ils parlent; mais, outre qu'on pourrait croire qu'il les a considérés comme deux dialectes principaux d'un même idiome, il faut remarquer que son article sur les langues du royaume de Guatemala fait partie du IIe volume. Ce volume, dans lequel se trouve le tableau susmentionné, ayant été publié neuf ans après le premier, l'auteur a pu se procurer des renseignemens plus positifs, et rectifier ce qu'on aurait trouvé d'inexact dans la première partie de son ouvrage.

Nous n'avons pas fait mention des langues zotzil, coxoh, chañabal, uzpanteca et aguacateca qui entrent dans l'énumération de celles parlées dans le Guatemala, parce que M. Juarros n'indique pas les endroits où on les parle; nous croyons cependant que ce doit être dans le diocèse de Nicaragua, sur les langues duquel il garde le silence.

Nous avons indiqué le chontal (654), mentionné dans le Mithridates, parce que nous avons trouvé un passage dans l'histoire de M. Juarros qui venait à l'appui du savant M. Vater; mais nous n'avons parlé ni du chorotega, ni de l'orotina, ni du coribici, idiomes sur lesquels l'auteur espagnol garde le plus profond silence, et qui ne sont indiqués dans le Mithridates que sur les renseignemens vagues et surannés de Hervas, de Laet et Fr. Lopez de Gomara. En parlant de la langue populuca (655) que nous avons décrite d'après M. Juarros, nous avons exposé nos doutes et nos conjectures sur la popoluca (692), qui d'après le *Catalogo delle Lingue de Hervas*, serait parlée dans une partie du diocèse de Oaxaca dans le Mexique. La grande distance qui sépare cette province de celle de San Salvador, où l'on parle le populuca, rend ce fait très important pour les ethnographes, auxquels nous l'avons signalé. Voyez au reste ce que nous avons dit à la page 45,

en parlant des peuples homonymes qui parlent des langues différentes.

Nous finirons nos remarques sur ce groupe, en avouant que ce ne fut que d'après des conjectures que nous avons hasardé de classer dans notre tableau les idiomes dont nous avons formé la famille maya-quiche. Il est bon cependant d'observer que ces conjectures sont appuyées à quelques faits trop bien prouvés pour ne pas leur donner une certaine probabilité. La comparaison des vocabulaires des langues vivantes comprises dans cette famille entr'eux et avec le peu de mots que les voyageurs nous ont conservés dans les idiomes d'Haïti, ainsi que celle avec le vocabulaire du langage de quelques familles indigènes de Cuba, qui, selon M. Huber, subsisteraient encore dans cette île, réduiront nos conjectures à leur véritable valeur. Quoi qu'il en soit, cette famille ethnographique mérite, par son importance historique et par le nombre de peuples qu'elle comprend, d'attirer les regards particuliers des philologues et des géographes.

VI. Langues du Plateau d'Anahuac ou du Mexique.

Ce que nous avons dit en parlant des divisions générales de l'Amérique nous dispense de justifier la dénomination que nous avons donnée à ce groupe.

Par les raisons que nous avons exposées à la page 300, en parlant du populuca, nous avons cru devoir signaler nos doutes dans le tableau des langues du plateau du Mexique en mettant un point interrogatif après l'idiome popoluca (692), qui nous semble être un dialecte, ou tout au plus une langue sœur du populuca (655) de Guatemala.

La grande ressemblance qu'on observe entre le mexicain et le cora, ressemblance qui ne se borne pas seulement aux mots, mais qui s'étend même aux formes grammaticales des noms et des verbes, ainsi qu'à la manière de compter, nous a engagé à réunir dans une même famille ces deux langues, que

le savant M. Vater place dans deux groupes différens, le troisième et le quatrième de son Amérique Moyenne. Nous y avons ensuite ajouté, d'après les renseignemens donnés par l'ouvrage de M. Juarros, l'idiome pipil, qui est un mexicain très corrompu et mêlé à beaucoup de mots étrangers.

Nous avons suivi l'opinion généralement adoptée à l'égard des principaux dialectes du mexicain, que nous sommes bien loin de partager. Nous sommes au contraire d'avis que ces prétendus dialectes diffèrent tellement les uns des autres, que l'ethnographe devrait en faire autant de langues sœurs, plutôt que de les regarder comme de simples dialectes du mexicain. Nous remarquerons aussi qu'on pourrait classer dans la famille mexicaine les langues qui forment la famille tarahumara. Quoique leur affinité avec le mexicain soit beaucoup plus petite que celle qu'offrent les idiomes cora et pipil, elle nous paraît cependant assez grande pour autoriser l'ethnographe à les classer dans cette famille, surtout lorsque l'on pense à la moindre affinité qu'offrent entr'eux les idiomes de nos familles américaines. (Voyez page 31) Nous n'avons cependant pas osé le faire, faute de moyens suffisans et de loisir pour pousser plus loin nos recherches.

Nous croyons nécessaire d'observer qu'à l'égard des langues de ce groupe, nous nous sommes entièrement tenu aux classifications données par le célèbre baron de Humboldt, par le savant M. Vater, par Hervas, et, en ce qui concerne la famille mexicaine, par M. Juarros. Nous avons seulement ajouté dans l'article relatif aux monumens aztèques, qui est le résultat de l'étude que nous avons faite des *Vues des Cordillères* de M. de Humboldt, quelques faits importans que M. Beulloch vient de publier à Londres.

VII. Langues du plateau central de l'Amérique du nord et des pays limitrophes a l'est et a l'ouest.

Par les raisons indiquées plus haut, nous avons mis en-

semble sous le nom de *Plateau Central de l'Amérique du Nord*, le quatrième groupe de l'Amérique Moyenne et partie du premier et du deuxième de l'Amérique du Nord de M. Vater.

Nous avons nommé *langue cinaloa* (713) les trois dialectes zuaque, mayo et yaqui, qui, d'après l'opinion de M. Vater, appuyée de l'examen de ce qu'ont écrit sur ces prétendues langues, Hervas et le missionnaire Ribas, paraissent n'être qu'une même langue, divisée en trois dialectes principaux, ou tout au plus trois idiomes très peu différens les uns des autres. Nous avons exclu tous les trois noms, parce que ne pouvant pas les retenir tous les trois, nous n'avions aucune raison de préférer l'un à l'autre. Nous croyons que la dénomination de *cinaloa*, que nous avons donnée à cette langue, est celle qui lui convient le plus, puisqu'elle est géographique, cette langue étant parlée dans toute la province de Cinaloa et une petite partie de celle de Sonora, qui, avec celle de Culiacan formaient la vaste intendance de Sonora. Cette dénomination empêche aussi de confondre le dialecte mayo ou maya avec la langue maya ou yucatane (676), décrite dans le tableau des langues parlées dans le Guatemala.

C'est d'après l'autorité de Clavigero, que nous avons réuni dans la famille tarahumara les trois idiomes tarahumara (719), opata (720) et eudeve (721). Les faits recueillis dans le Mithridates ont été notre guide pour former la famille *caddos*, ainsi que pour la classification des langues que parlent les petites tribus que nous avons décrites à la suite de cette famille, qui, comme nous l'avons indiqué dans le tableau, sont sur le point de s'éteindre.

Les résultats des savantes recherches faites par MM. Say et Du Ponceau, publiés dernièrement en Amérique, nous ont obligé à former les deux familles que M. Du Ponceau appelle *Ultra Mississipian-Languages*, et que nous avons nommées *Sioux-Osages* et *Panis-Arrapahoes*, d'après les noms des deux peuples principaux dans chacune. Nous avons classé la

première avec les langues qui forment le groupe que nous appelons de la *Région Missouri-Colombienne*. Comme M. Du Ponceau ne se borne qu'à des conjectures à l'égard de la famille panis-arrapahoes, parce que, malheureusement pour la linguistique, une partie des vocabulaires rassemblés pendant l'importante expédition du major Long a été perdue, nous avons tâché de combiner ensemble l'opinion du philologue américain et celle de l'allemand. En attendant la publication de nouveaux faits positifs, nous avons retenu, avec M. Vater, pour une même nation, les Camanches et les Paducas (745), que M. Du Ponceau considère comme deux peuples différens, et nous y avons ajouté les Arrapahoes (739), qui jouent maintenant un grand rôle parmi ces peuples; les Kaskaias (740) et les Yuta (747). M. Vater conjecture que ces derniers sont, avec les Kiaways (746), une tribu des Tetans (745). Comme il n'est pas encore démontré que la nation nommée Panis par les Français, et Towiaches par les Espagnols, parle la langue des Panis ou Pawne de M. Du Ponceau, et que l'on sait d'ailleurs par le major Pike, que l'idiome des Towiaches est commun aux Tawakenoes, nous nous sommes cru autorisé à classer la langue de ces deux peuples, que nous avons nommée *towiache-tawakenoes* (743), dans cette famille, à laquelle il serait possible que l'on pût réunir par la suite les Apaches (737), les Yabipais (736), et autres nations comprises dans cette région, mais encore trop peu connues.

Nous avons décrit la langue des Panis ou Pawnees (738), d'après les renseignemens que nous avons trouvés dans la relation de l'expédition du major Long aux Rocky Mountains, rédigée par le savant botaniste M. Edwin James. Cependant, par les raisons exposées dans le chapitre premier, et faute de renseignemens ultérieurs, nous avons regardé comme deux langues sœurs, au lieu d'en faire deux dialectes d'une même langue, les idiomes des Panis Blancs ou Pawne (738) proprement dits, et des Ricaras ou Panis Noirs (741), ainsi que ceux

de quelques autres tribus. Il est bon aussi d'observer que M. Gallatin pense que les Padoucas, limithrophes des Panis, de 1730 à 1740, ne se retrouvent plus sous ce nom, et que les tribus des Wetepahatoes et des Kiawas, des Staetan, des Katoka, des Nemousin et des Dotane, ainsi que celle des Castahana, en sont des débris. Les deux premières habitent sur le Padouca, branche de la rivière Platte; les quatre suivantes, près des sources de la rivière Cheyenne, et la dernière, près de celles de la rivière Platte et de la rivière de la Roche Jaune.

Les nombreuses et importantes recherches faites depuis quelques années par les plus savans philologues américains, sur les monumens attribués aux Allighewi, ne nous permettant pas de passer sous silence ce peuple célèbre, nous l'avons classé parmi les nations qui forment le groupe des langues du Plateau Central de l'Amérique du Nord, région qui paraît pouvoir être regardée comme sa patrie primitive. Nous avons cependant signalé à nos lecteurs l'ignorance où l'on est à l'égard de la nature de la langue de ce peuple, et les opinions tout-à-fait étranges qu'on a mises en avant sur son origine, les renvoyant à la savante note de M. le baron Alex. de Humboldt et de M. Malte-Brun, que nous avons mise à la suite du tableau suivant, pour tout ce qui regarde les monumens qu'on leur attribue, et les seules conclusions auxquelles leur inspection peut donner lieu.

VIII. Langues de la région missouri-colombienne.

Nous avons nommé ainsi cette vaste région, du nom des deux principaux fleuves qui la traversent; la Colombia, qui est le plus grand de tous ceux du Nouveau-Monde qui se jettent dans le Grand-Océan, et le Missouri, qu'on regarde à tort comme un affluent du Mississipi, étant incontestablement le courant principal du système hydrographique, auquel les géographes ont imposé le nom de ce dernier.

Ce n'est qu'après avoir lu avec la plus grande attention, et

comparé soigneusement entre eux tous les passages de l'importante relation du voyage de MM. Lewis et Clarke, qui regardent les langues et la classification ethnographique des nombreuses peuplades qui demeurent dans le bassin de la Colombia et dans l'extrémité supérieure de celui du Missouri, que nous nous sommes cru autorisé à former la grande famille que nous proposons de nommer *colombienne*. Nous n'avons rien omis pour rendre cette classification la plus exacte possible : mais tous nos efforts ne sont que des coups d'essai, grâce à l'impardonnable faute de l'éditeur de Londres, qui n'a pas publié l'Appendice, le regardant comme peu important pour les lecteurs anglais. Cependant, nous croyons que c'est justement dans cet Appendice, où se trouvent les nombreux vocabulaires rassemblés par MM. Lewis et Clarke pendant leur mémorable expédition ; vocabulaires qui nous auraient servi à classer les différens peuples plus facilement et d'une manière plus sûre que nous ne l'avons fait en étudiant le texte de la relation. Quoique nous ayons remarqué dans cet ouvrage quelques contradictions à l'égard de la langue que parlent les *Skilloots* (765) et les *Eneeshurs* (764), cela n'a pas diminué la confiance que devaient nous inspirer les immenses recherches auxquelles MM. Lewis et Clarke se sont livrés sur ce sujet, d'autant plus que presque toutes leurs classifications paraissent être appuyées sur la comparaison des vocabulaires.

Nous avons regardé le shahala comme une langue sœur de la colombienne inférieure, parce que MM. Lewis et Clarke à la page 516, disent, qu'ayant comparé le vocabulaire wahclellahs avec le chinnook, ils ont trouvé que les noms de nombres étaient précisément les mêmes, quoique les autres mots différassent essentiellement. De même, nous avons considéré le snake ou serpent comme un idiome appartenant à cette famille, parce que MM. Lewis et Clarke, après avoir dit à la page 389, que les Skilloots (765) parlent une langue peu différente de celle des Echeloots (765) et des Chilluckittequaws

(768), observent à la page 517, que les Towanahiooks (768), qui appartiennent à la grande nation Snake, parlent la même langue que les Chilluckittequaws.

A l'égard du sussee (769), nous avons suivi le savant continuateur du Mithridates, en signalant toutefois l'opinion différente de M. Gallatin, qui regarde cet idiome comme un dialecte de la langue qu'il appelle athapescow, mais que nous avons nommée cheppewyan propre (821), en suivant l'opinion de M. Water.

Nous avons indiqué les limites dans lesquelles est parlé l'idiome atnah (773), d'après l'important mémoire encore manuscrit de M. Gallatin. Nous croyons cependant que, lorsqu'on possédera des vocabulaires des différentes tribus de cette nation, on pourra former de cet idiome une famille à laquelle viendront peut-être se réunir quelques-unes des langues parlées dans le groupe que nous nommons de la *Côte Occidentale*.

Ce n'est, comme nous l'avons déjà observé (voy. page 303), que sur les traces de M. Du Ponceau, que nous avons formé la grande famille Sioux-Osages, à laquelle nous avons réuni les Corneille, les Missouris, les Arkansas, les Mandanes et les Minetares, qui paraissent devoir en faire partie, quoiqu'on n'ait pas de vocabulaires pour démontrer d'une manière positive leur affinité. Nous y avons classé ces derniers sur l'autorité du savant philologue M. Gallatin; et c'est dans son mémoire encore manuscrit, que nous avons pris la classification que nous donnons des tribus qui parlent cette langue. Nous devons cependant observer que le petit vocabulaire des Indiens-Cascade ou Fall-Indians (780), donné par Umfreville, ne nous a offert aucune affinité avec les idiomes de cette famille.

Relativement aux quatre autres langues, nous observerons que ce qui n'est encore qu'une simple conjecture à l'égard des Arkansas et des Mandanes, est presque un fait certain à l'égard des Missouris (777), puisqu'on sait par le

témoignage de MM. Lewis et Clarke, et par celui de M. Crook, agent de M. Astor, qui a vécu long-temps avec les Missouris, que l'idiome de ceux-ci se rapproche de celui des Osages. Ce qui nous a engagé à classer dans cette famille les Mandanes et les Corneille, c'est l'assertion de M. Lewis, que la langue de ce dernier peuple (781), et que celle des *Ahnahaways*, qui sont une branche des Corneille, s'approche de l'idiome minnetare, puisque les Ahnahaways le comprennent en partie. Cependant nous avons eu soin de marquer notre doute dans le tableau, à l'égard de ces trois langues, en mettant un point d'interrogation après leurs noms.

La grande confusion qu'il y a dans l'orthographe et la classification des différentes tribus américaines, et surtout dans celle de la nation *Sioux*, branche principale de la famille sioux-osage, et le rôle important que jouent actuellement les Dacotas (774) parmi les indigènes indépendans de l'Amérique du Nord, nous ont engagé à profiter de l'espace que nous laissait le manque de renseignemens relatifs aux langues des peuples classés dans le tableau XXXIIIe, pour entrer dans quelques détails sur cette nation.

IX. Langues de la région Alleghanique et des Lacs.

Le système des Alleghanis, qui s'élève au milieu des vastes plaines qu'il traverse et le grand nombre de lacs qui couvrent une grande partie de la surface, et sont en même temps les plus grandes masses d'eau douce connues de tout le globe, nous parurent être les traits principaux de cet immense triangle, dont la base est formée par la côte qui se développe entre les deux péninsules de la Floride et de la Nouvelle Ecosse, et dont le sommet se trouve sur les bords du Mackenzie, bien au-delà du lac Slave; triangle que, eu égard à ces deux traits, les plus importans de la géographie physique de ces contrées, nous proposons de nommer *Région Alleghanique et des Lacs*.

Ne pouvant passer sous silence la langue bahama, quoique entièrement éteinte depuis long-temps, à cause de son importance historique, et ne pouvant pas la classer avec les idiomes parlés jadis dans les Grandes et les Petites Antilles, puisqu'on sait qu'elle en différait entièrement, nous avons cru qu'on ne pouvait lui assigner une place plus convenable que celle de ce groupe, auquel elle appartient géographiquement.

Par les raisons exposées dans le premier chapitre, nous avons réuni sous la dénomination de famille mobile-natchez ou floridienne, les langues natchez (787), muskohge ou creek (788), chikkasah (789), chaktah (790 et cherakee (791), qui portent les traces évidentes d'une commune origine, et nous avons cru pouvoir y assigner la première place à la langue maintenant presque éteinte des Natchez, que leur civilisation et leur culte ont rendu justement si célèbres parmi tous les peuples de la Floride. Nous sommes cependant bien loin de regarder tous les nombreux Seminoles que nous avons classés avec les Creek (788), comme parlant l'idiome de ces derniers. Quoique ce soit l'opinion généralement reçue, nous sommes d'avis que plusieurs tribus de ceux qui occupent l'intérieur de la Floride parlent une langue entièrement différente, ou tout au plus une langue sœur. A l'égard des Cherokees, nous allons faire les remarques suivantes que nous tirons de l'intéressant mémoire manuscrit de M. Gallatin; remarques qui ne peuvent manquer d'exciter le plus vif intérêt, puisqu'elles signalent la cause inconnue, à laquelle les Cherokees doivent leur rapide transition de l'état de peuple sauvage à celui de nation civilisée. Voici de quelle manière s'exprime à ce sujet ce savant diplomate et philologue américain :

« Dans leurs dernières guerres contre les Etats-Unis (1775-1784) les Cherokees avaient enlevé un assez grand nombre d'esclaves, ce qui a opéré une révolution complète et unique parmi eux. Ils ont trouvé commode de faire travailler les nègres qui y étaient accoutumés; l'agriculture n'étant plus l'occupa-

tion exclusive des femmes, s'est beaucoup augmentée. Les plus adroits et les plus forts des Cherokees se sont approprié autant qu'ils l'ont pu des prisonniers si utiles; car à l'égard de ceux que les Indiens se font mutuellement, ils ne savent ni ne veulent travailler, et, comme ils ne peuvent que chasser et faire la guerre, il faut les brûler ou les adopter. L'on a vu bientôt de grands champs bien cultivés, de bonnes maisons, une partie de la nation vêtue décemment avec des étoffes de coton de leur crû et de leur fabriques; des propriétaires et des prolétaires : enfin, le commencement d'une civilisation bien prononcée, et dont, malgré tous les efforts des missionnaires et d'un gouvernement philanthrope, on n'avait encore vu aucun exemple parmi les tribus indigènes. Il est aisé de comprendre qu'un tel changement n'a pas pu se faire sans secousse, ni sans causer beaucoup de mécontentement. Mais comme on avait de l'espace, tout s'est arrangé à l'amiable, sous les auspices du gouvernement des Etats-Unis. La nation s'est divisée en deux portions. Les propriétaires et leur clientelle adoptent des lois et des institutions imitées des nôtres, mais adaptées à leur situation, et demandent à être incorporés dans l'Union, ce qui aura probablement lieu avec quelques modifications nécessaires. Le reste de la tribu a vendu aux Etats-Unis les terres incultes qui lui étaient tombées en partage, et a reçu en échange des terres inhabitées sur l'Arkansas, qui avaient été achetées des Indiens à l'ouest du Mississipi. Le gouvernement paie à part le peu de terres cultivées qu'ils possédaient et les aide dans leur émigration. La population de la tribu entière s'élève à 12,000 indiens et à presque un millier de nègres. »

La grande différence qu'on observe entre les prétendus dialectes des *Cinq-Nations* (795), et celle qu'on remarque aussi entre ceux parlés par d'autres peuplades qui nous paraissent appartenir à la même souche, nous a obligé de réunir 13 idiomes différens sous la dénomination de famille *mohawk-hurone*,

ou *iroquoise*, empruntant la première aux noms des deux nations principales et la deuxième au nom le plus communément employé par les géographes français. Le rôle important joué par la confédération nous engage à tirer du mémoire de M. Gallatin le passage suivant, dans lequel ce savant Américain trace le tableau de leur puissance.

« En partie à cause de la situation avantageuse qu'ils occupaient, mais surtout par leur stricte union, leur persévérance et leur énergie, les Cinq-Nations acquirent au commencement du XVIIe siècle une supériorité incontestable sur tous les autres sauvages à une très grande distance. Au nord, ils détruisirent ou dispersèrent les Hurons et la plupart des tribus Algonquines jusque près de la baie d'Hudson. Jusqu'en 1650, que les Français devinrent assez forts dans le Canada pour les arrêter, ils ravageaient les deux rives du St.-Laurent jusqu'à Tadoussac. A l'est, ils remplissaient de terreur les Massachussets (813), qui s'enfuyaient dans les établissemens anglais à leur approche. Au midi, ils faisaient des incursions jusques à Manhatte, où s'élève actuellement New-York; ils avaient entièrement subjugué les Delawares (810). Smith les rencontra dès 1608 à l'embouchure de la Susquehannah, qu'ils avaient descendue en canots d'écorce. Ils faisaient à cette époque la guerre aux Powhattans (814), et la portèrent plus tard dans la Caroline et jusque chez les Cherokees (791). A l'ouest, après avoir détruit les Eries et les Guandastes, et chassé les Shawnoes (805), ils attaquèrent les Miamis (808), les Illinois et autres tribus Lennappes; et on les reconnut comme ayant la suzeraineté de tout le pays au nord de l'Ohio entre les monts Alleghany et le Wabash, qu'ils n'habitaient cependant point, et qui leur fut toujours contestée par les Wyandotts (802) et les Miamis. Celle de la Pennsylvania ne l'était nullement. Cet état ne contient pas un pouce de terre qui n'ait été acheté d'eux par la famille de Penn, ou par l'État lui-même, depuis l'indépendance. On les payait pour le droit de suzeraineté et les

Delawares pour la partie du sol qu'ils occupaient. Ils ont conservé cette supériorité jusqu'à la guerre de sept ans (1755-1762). A cette époque tous les autres sauvages se réunirent aux Français contre eux et les Anglais, dont ils ont été constamment les alliés. Dès-lors les autres tribus ont maintenu leur indépendance, quoique ce ne soit qu'en 1795 que les Cinq-Nations l'aient positivement reconnue, et déclaré qu'ils considéraient les Delawares *comme des hommes*. Jusqu'en 1784 les Oneïdas (796), les Cayugas (799), les Onondagos (797) et les Senecas (798) avaient conservé leurs demeures. Ce qui étonne le plus et ce qui donne la mesure de la population des autres nations sauvages, même avant qu'elles fussent en contact avec les Européens, c'est que cette confédération n'a jamais compté plus de dix mille âmes. En 1660, à l'époque de leur plus grande puissance, les Mohawks (795) comptaient 500 guerriers, les Senecas 1200, les trois autres les Oneïdas, les Cayugas et les Onondagos 300 chacune. On a remarqué en général que les tribus les plus belliqueuses s'épuisaient par leurs guerres et devenaient tout-à-coup très peu nombreuses. Les Cinq-Nations ne se sont maintenues qu'en incorporant perpétuellement ceux des prisonniers qu'on ne massacrait pas. »

L'important travail fait par M. Vater sur la grande famille qu'il appelle *Chipaway-Delaware* ou *Algonquino-Mohegane*, nous parut si savant, que nous avons classé scrupuleusement dans cette famille tous les peuples qui lui étaient assignés par ce philologue, dont la pénétration, sans l'aide de vocabulaire avait deviné que les *Winebagos* (775) ou *Puants* n'appartiennent pas à cette souche, avec laquelle pourtant ils étaient classés par les plus savans philologues américains. Mais ayant eu connaissance de quelques faits importans publiés postérieurement au beau travail du philologue allemand, nous nous sommes permis d'y faire quelques changemens pour rectifier en quelques parties sa classification générale, et pour

offrir l'état actuel de l'ethnographie de cette vaste région.

D'abord nous avons supprimé sa division en branches *méridionale*, *orientale*, *moyenne* et du *nord-ouest*, comme ne convenant plus à la position qu'occupent actuellement les différentes nations que ce philologue range dans cette famille, et celles que, d'après les renseignemens publiés postérieurement à son travail, nous devions y classer. Ensuite nous avons réuni le kikkapoos à côté du shawano (805) dont il est évidemment un dialecte, quoique le continuateur du Mithridates le place à côté du miamis et de l'illinois (808).

Nous avons nommé mohegan-abenaqui (815) l'idiome mohegan, parce que les Abenaqui et les Mohegans proprement dits, qui le parlent, ont également le droit de lui imposer le nom; ces deux peuples étant également connus des Européens par leur importance et par l'étendue du pays qu'ils occupaient, sans qu'on puisse encore décider lequel des deux doit être considéré comme la souche, dont l'autre est dérivé. Ainsi nous avons nommé gaspesienne (817) la langue des Micmaks, qui paraissent ne former qu'une même nation avec les Suriquois. Ne sachant à laquelle des deux nations donner la préférence, nous avons cru que la dénomination sonore et historique de *gaspesienne*, propre à tous les deux, était la plus convenable. Nous avouons cependant que ces deux prétendus dialectes nous paraissent avoir trop peu de ressemblance entre eux pour être qualifiés comme tels; on pourrait faire la même remarque pour le piankshaws et le pottawatameh, que M. Vater considère comme des dialectes du miamis-illinois (808) et sur le munsi qu'il regarde comme un dialecte du delaware (810).

Quoique le Mithridates compte, sur l'autorité du major Pike, les Cecs parmi les tribus Algonquino-Chippaways (818), nous avons cru indispensable de suivre l'opinion annoncée dernièrement par M. Pickering, dans un mémoire aussi savant qu'intéressant, et nous les avons classés avec les Knistenaux

(819), dont l'idiome a la plus grande analogie avec le leur, comme on peut s'en convaincre par la seule inspection des mots de leurs vocabulaires respectifs.

Nous avons ajouté la langue *powhattan* (814), à cause de l'importance de la nation qui la parlait, et nous avons intercallé dans les articles des différentes langues de cette famille plusieurs faits et même quelques tribus sur lesquelles M. Vater garde le silence.

Le savant Edwards, si versé dans l'idiome mohegan, considérait les Sakis, les Ottogamis et les Menomènes comme des peuples appartenant à la famille mohegan-delaware, et MM. Pickering et Gallatin partagent aussi son opinion. Ce dernier fait même la remarque que les noms significatifs des chefs Ottogamis et Sakis qui ont signé des traités avec les Etats-Unis, sont tous pur lennappe (810), et que sur huit chefs menomenes qui ont signé le traité de 1817, et qui avaient des noms significatifs, deux étaient des mots appartenant à cette langue. Malgré tout cela, comme l'opinion de ces savans américains n'était pas appuyée sur des vocabulaires, mais se réréduisait à de simples conjectures, nous avions préféré celle de M. Vater, qui les regarde comme des langues entièrement différentes, sachant par expérience ce que valent les conjectures du savant continuateur du Mithridates.

Nous allions livrer le XXXIVe tableau à l'impression, lorsque M. le baron de Ferussac, auquel nous avons tant d'obligations pour les généreux secours qu'il nous a fournis dans la rédaction de notre Atlas, nous ayant communiqué la relation de la seconde expédition du major Long, rédigée par M. Keating, nous y avons trouvé des faits positifs qui nous obligèrent à changer d'opinion. En effet, la comparaison du vocabulaire de la langue saki avec ceux des autres idiomes lennappes, nous offrit un si grand nombre d'analogies, que nous ne pouvions nous dispenser de classer le saki (806) dans cette famille. Nous y avons rangé aussi le menomene (807), d'après l'opinion des plus savans

philologues américains; mais comme elle n'est pas appuyée sur la comparaison des vocabulaires, nous avons exprimé nos doutes dans le tableau en mettant un point d'interrogation après les noms de cette langue.

La comparaison du vocabulaire des Tacoullies, publié dernièrement par M. Harmon, nous a offert aussi un nombre d'analogies assez grand pour nous autoriser à classer ce peuple intéressant et jusqu'à présent inconnu, dans la grande famille lennappe.

Nous avons adopté la dénomination générale de *Lennappe*, proposée par M. Gallatin, parce que, d'après les raisons données par ce savant très distingué, dans le mémoire manuscrit dont nous avons fait mention, elle nous paraît convenir assez bien à tous les peuples auxquels pourrait convenir également celle d'*Algonquino-Mohegane* donnée par M. Vater. Nous remarquerons cependant que les idiomes compris dans la branche de cette famille, que M. Vater nomme du *Nord-ouest*, nous parurent avoir une très petite affinité avec ceux de ses autres branches, et que M. Gallatin les regardant comme entièrement différens, en fait même une langue isolée, à laquelle il réunit les idiomes ougalyakhmoutze (854) et kinaïtze (855), rangés par M. Vater avec ceux de la côte du nord-ouest, qui montrent quelque affinité avec les esquimaux. Comme M. Gallatin n'appuie sa classification d'aucun vocabulaire, et que les immenses recherches que nous avions à faire pour la rédaction de notre ouvrage, ne nous laissaient pas assez de loisir pour comparer une centaine de mots dans ces différens idiomes, nous avons pris le parti de suivre provisoirement l'opinion du philologue allemand, dont nous avions eu occasion tant de fois d'admirer la pénétration et le savoir.

X. Langues de la côte occidentale de l'Amérique du nord.

La côte immense qui s'étend depuis le cap Saint-Lucas dans la Californie jusqu'à la presqu'île d'Alaska, et la longue chaîne

maritime qui la longe à l'est, nous parurent former, à quelques exceptions près, une région géographique et ethnographique assez bien déterminée pour nous autoriser à en faire un des onze groupes dans lesquels nous avons partagé les langues de l'Amérique. Le savant continuateur du Mithridates a senti lui aussi la convenance de cette division et il l'a adoptée en la partageant en plusieurs subdivisions; dans lesquelles il a compris différens peuples que nous avons jugé plus convenable de classer ailleurs.

Nous avons par exemple séparé sa première subdivision, parce que, d'après les conjectures extrêmement probables de M. le professeur Du Ponceau, nous avons mis les Ietans ou Camanches (745) et les Keres (744) dans la famille panis, et parce que nous avons classé les Moqui (735) et les Apaches (737) avec les autres nombreuses nations dont on ne connaît pas encore bien les langues, et qui appartiennent aussi à la région que nous avons nommée du *Plateau Central de l'Amérique du Nord.*

Après avoir bien examiné ce que disent les missionnaires Ducrue, Bägert et Mich. del Barco sur les langues parlées dans la partie septentrionale de la presqu'île de Californie, nous avons cru qu'il était nécessaire de réunir, sous le nom de *famille cochimi-laymona* et de *famille waicure*, les idiomes cochimi propre (826) et laymona (827), waicure (824) et uchiti (825). C'était la seule manière d'accorder ensemble des opinions si opposées de savans missionnaires sur les mêmes langues, que les uns considèrent comme des dialectes, les autres comme des langues principales et tout-à-fait différentes les unes des autres.

C'est sur l'autorité du célèbre voyageur, qui a répandu tant de lumières sur la géographie de tout le Nouveau-Monde, que nous avons ajouté dans cette région la famille matalan-quirote, dans laquelle nous avons classé les idiomes que parlent les Matalans (832), les Salsen (833) et les Quirotes (834). Nous

avons aussi ajouté le killamuks (843), le hanakalals (839) et les autres six langues sur l'autorité de MM. Lewis et Clarke, qui, d'après les informations qu'ils ont pu se procurer sur ces peuples, les regardent comme parlant des idiomes tous différens les uns des autres.

Les langues guymen-sonomi (835), chulpun-tcholovones (836), synsum-tamal (837) et ululato (838) ont été classées avec leurs différens dialectes, d'après ce qu'en dit le savant M. Chamisso dans le voyage de Kotzebue: seulement, selon la méthode suivie pour les autres, nous avons cru devoir en composer les noms par la réunion des deux noms extrêmes des différens dialectes compris dans chaque langue, ne sachant à laquelle donner la préférence.

La comparaison des petits vocabulaires publiés par les voyageurs et les observations de M. Vater ont été nos guides principaux dans la classification des autres langues comprises dans ce groupe.

XI. Langues de la région boréale de l'Amérique du Nord, formant la famille des idiomes esquimaux.

La position géographique de cette contrée relativement à celle des autres parties du Nouveau-Monde, et le nom du peuple le plus connu qui l'habite, nous ont fourni la double dénomination que nous avons imposée à cette division ethnographique qui, à quelques exceptions près, nous paraît en offrir aussi une géographique assez bien déterminée.

Nous avons signalé dans l'introduction comme un trait caractéristique des peuples compris dans cette famille, leur usage remarquable de ne jamais s'enfoncer dans l'intérieur du continent ou des grandes îles. Cet usage, qui est une conséquence du genre de vie que mènent ces peuples et de leur manière de se nourrir, n'a pas été assez remarqué par les géographes qui s'accordent presque tous à assigner à des tribus d'Esquimaux des contrées qui n'ont d'autres habitans que des

peuples appartenant à la nation Cheppewyan (821). Les recherches que nous avons faites sur ce sujet, nous ont donné pour résultat, que les peuples que nous comprenons provisoirement sous la dénomination d'Esquimaux (856) ne demeurent que le long des côtes, et que la plus grande distance, à laquelle on les rencontre dans l'intérieur des terres ou au-dessus de l'embouchure des fleuves, ne va pas au-delà de soixante milles. Nous croyons même qu'on pourrait étendre cette observation à tous les peuples compris dans cette famille.

Renonçant entièrement à l'idée bannale de faire une seule et même langue de tous les idiomes compris dans ce groupe, nous les avons regardés comme assez différens entre eux pour nous autoriser à en former une famille, à laquelle nous avons donné le nom du peuple le plus connu. Quiconque voudra se donner la peine de comparer entr'eux les différens vocabulaires que nous en avons donnés dans nos tableaux polyglottes, approuvera sans doute notre classification. L'intéressante remarque faite dans une note du Mithridates, par M. Vater, d'après des renseignemens qui lui ont été fournis par les Frères Moraves, « que les écrits qui servent aux Esquimaux du Labrador ne peuvent servir à ceux du Groënland, malgré la grande affinité des deux langues entr'elles, » servira aussi à justifier l'opinion que nous avons émise dans le tableau, relativement aux grandes différences offertes par les prétendus dialectes du groënlandais, que, pour ne pas être accusé de multiplier à l'excès le nombre des langues, nous avons subdivisés provisoirement en trois dialectes principaux. Nous avons regardé comme une variété du sous-dialecte humouke la langue que parlent les habitans de l'Artic Highland, que le capitaine Ross nous a fait connaître dernièrement. La difficulté éprouvée par l'intelligent Sakeuse, dont cependant la langue maternelle était l'humouke, pour converser avec cette intéressante peuplade, peut donner une idée des prétendus dialectes de cette langue, dont des simples variétés offrent de si grandes

différences, comparées, non-seulement à ses dialectes principaux, mais même à ses simples sous-dialectes.

Nous avons compris, sous la dénomination d'*esquimau occidental*, les idiomes que parlent les tribus visitées par Dobb, Mackenzie et Parry. L'état imparfait de la linguistique à l'égard de ces peuplades, ne nous a pas permis de faire aucune subdivision dans ce dialecte, que nous croyons n'offrir pas moins de différences des deux précédens. Nous avons profité de l'espace que nous laissait le manque de renseignemens sur la grammaire des idiomes de cette famille, pour entrer dans quelques détails relatifs à celle du groënlandais, qui est si intéressante par elle-même, et pour donner à nos lecteurs le moyen de juger par eux-mêmes de l'étonnante analogie dans les formes et dans le mécanisme tout particulier qu'offrent les langues d'Amérique, d'un bout à l'autre de sa vaste surface; analogie et mécanisme qui ont déjà été signalés par plusieurs savans philologues, et qui sont un des phénomènes les plus dignes d'occuper les méditations des philosophes.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur le groënlandais, en ajoutant la conjugaison du temps présent du verbe *ermik* (se laver), d'abord sans suffixes, ensuite avec les suffixes, afin que nos lecteurs puissent se former une idée, au moins approximative, de la prodigieuse richesse de la conjugaison de certains idiomes américains; nous la tirons de l'intéressant ouvrage de Cranz:

Sans suffixes: *ermikpok*, il se lave; *ermikpo-tit*, tu te laves; *ermikpo-nga*, je me lave; *ermikp-ut*, ils se lavent; *ermikp-uk*, ils (deux) se lavent; *ermikpo-se*, vous vous lavez; *ermikpo-tik*, vous (deux) vous lavez; *ermikp-gut*, nous nous lavons; *ermikpo-guk*, nous (deux) nous lavons.

Avec suffixes: *ermikp-a*, il le lave; *ermikp-et*, tu le laves; *ermikp-ara*, je le lave; *ermik-öt*, ils le lavent; *ermikp-ôk*, ils (deux) le lavent; *ermikp-arse*, vous le lavez; *ermikp-artik*, vous (deux) le lavez; *ermikp-arput*, nous le lavons; *ermikp-arpuk*, nous (deux) le lavons.

Voici quelques renseignemens sur la littérature de cette langue, que le manque d'espace ne nous a pas permis d'insérer dans le tableau, et que nous croyons trop importans eu égard à l'état où se trouve le peuple qui la parle.

Dès l'année 1742, Paul Egède publia un catéchisme; dans l'année 1744, les Quatre-Evangiles, et en 1766 le Nouveau-Testament. M. Otton Fabricius, auteur de la meilleure grammaire et du meilleur dictionnaire groënlandais, a publié en 1820 ses Narrations Bibliques de l'Ancien et du Nouveau-Testament; M. Höune, en 1824, le Thomas à Kempis *de imitatione Christi ;* et M. Wolf, qui avait déjà traduit la Genèse et les psaumes de David, a publié, en 1823, les écrits du prophète Isaïe. Le Nouveau-Testament, le catéchisme, le livre de cantiques, le livre de prières et le rituel, ont eu déjà plusieurs éditions. Les Esquimaux n'ont aucun chant héroïque national, et ne conservent aucune tradition des exploits de leurs ancêtres, comme on en trouve chez tant d'autres peuples qui ignorent comme eux l'art admirable de transmettre à la postérité les évènemens remarquables. Tout ce qu'ils savent, c'est que leurs ancêtres ont détruit les anciens Normands. Ils ont en revanche beaucoup de goût pour la satire, seul sujet de leur misérable poésie, qui manque de rime et de mesure, ne consistant qu'en petites sentences chantées avec une certaine cadence, et qui sont chacune suivies du refrain *amua ajah ajah hey,* répétées aussi en chœur par les assistans. Ce peuple si ignorant a cependant des noms particuliers pour plusieurs constellations, entre autres pour les Jumeaux, pour l'Orion et sa ceinture, et pour la Grande Ourse, qu'il appelle *Tukto,* (le Renne).

La comparaison des vocabulaires tchougatche, konega, ounalaska, aglemoute, stuart, nuniwok et autres, a été notre guide pour la classification des autres idiomes. Nous avouons cependant qu'elle ne peut être que provisoire, puisque la ligne de démarcation entre les dialectes de deux ou plusieurs

langues sœurs, ne peut se faire à l'aide de la simple comparaison d'un petit nombre de mots, mais elle doit être basée sur la comparaison de quelques centaines de mots bien choisis et de celle des formes grammaticales. N'ayant à notre disposition aucun de ces deux moyens, nous avons fait tout ce que nous pouvions avec les minces vocabulaires que la linguistique doit à M. Chromensko et aux autres voyageurs qui ont visité les contrées habitées par ces peuples. Les recherches qu'on fera par la suite sur ces langues, ainsi que sur les prétendus dialectes du groënlandais, démontreront jusqu'à quel point nous nous sommes approché de la vérité ou nous sommes tombé dans l'erreur.

CHAPITRE VIII.

Coup-d'oeil sur l'histoire de la langue slave, et sur la marche progressive de la civilisation et de la littérature en Russie.

Cet aperçu nous a été fourni par un jeune seigneur russe, dont nous nous honorons d'être l'ami, mais dont l'excessive modestie ne nous permet pas d'indiquer le nom. C'est le même dont nous avons parlé à la page 192. Plein de confiance dans son savoir et dans la justesse et l'impartialité de ses jugemens, nous avons conservé scrupuleusement son manuscrit tel que nous l'avons reçu lors de son départ de Paris en 1825. Nous nous sommes seulement permis d'y ajouter à la fin : 1° quelques observations faites par l'auteur anonyme de la Vie d'Alexandre Ier; 2° un tableau de toutes les sociétés savantes et de tous les journaux et recueils scientifiques de la Russie actuellement existant; 3° un tableau de tous les ouvrages publiés dans cet empire pendant les années 1822, 1823 et 1824. Nous regardons ces trois additions comme le complément de cet aperçu.

La première, parce que, composée de morceaux écrits par un des littérateurs nationaux les plus distingués, et choisis par un étranger, elle donne un nouveau poids aux jugemens portés par l'auteur du Coup-d'œil, dont elle constate la justesse et l'impartialité; la seconde et la troisième, parce qu'elles prouvent par des faits qui nous paraissent sans réplique, que cette nation, que l'ignorance ou la malveillance accuse d'être encore si éloignée de la civilisation européenne, peut, tout bien calculé, se placer honorablement à côté de ses sœurs qui brillent le plus sous le rapport des rapides progrès que, sous les règnes à jamais mémorables de Catherine II et d'Alexandre-le-Magnanime, ont faits chez elle la population, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts et les sciences. Nous devons à l'obligeance extrême de M. le baron de Férussac la communication précieuse des feuilles de sa *Statistique des journaux et des sociétés savantes du globe*, relatives à la Russie; ouvrage que son vaste savoir et les relations immenses qu'il s'est formées, autant par son mérite personnel que par la publication de son *Bulletin Universel des sciences et de l'industrie*, l'ont mis à même de rédiger, mieux que tout autre n'aurait pu le faire. Notre tableau n'étant que l'extrait du travail de ce savant très distingué, aidé dans cette partie des renseignemens puisés aux meilleures sources, nous espérons qu'il aura l'exactitude à laquelle peuvent atteindre de semblables travaux, qui, par la nature même de leur sujet, variable à tout moment, peuvent devenir inexacts avant même d'avoir vu le jour. Nous devons à un Russe notre ami, à M. de Neuenkirchen, noble livonien, la communication du tableau bibliographique; il a eu la bonté de le rédiger tout exprès pour compléter cet aperçu.

La langue russe appartient à cette nombreuse famille de langues nées de la langue slave. On appelle vulgairement langue slave ou slavonne, celle qui a servi à la traduction de l'Evangile et d'autres livres sacrés dont on se sert en Russie.

Mais plusieurs savans philologues pensent que, lors de la traduction de ces livres, la langue slavonne était déjà divisée en différens dialectes, et que c'est dans un de ces dialectes que ces livres sont écrits.

Deux moines grecs, Méthodius et Constantin ou Cyrille, envoyés en 863 de Constantinople dans la Moravie, pour y enseigner la religion chrétienne, inventèrent à cette occasion l'alphabet slavon, et traduisirent dans la langue slavonne, l'Evangile, les Apôtres, et quelques autres parties de la Bible. Ainsi, la langue slavonne, encore dans son enfance, a eu l'avantage de se former d'après une langue riche et savante, avantage auquel la langue russe a aussi participé quand ces traductions passèrent en Russie.

La plus ancienne copie existante de ces traductions se conserve dans la Bibliothèque impériale de St.-Pétersbourg, et date de l'an 1056. Depuis ce temps, ces traductions ont éprouvé beaucoup de changemens, tant par l'ignorance des copistes, que par la tendance du clergé russe à rapprocher la langue des livres saints de la langue russe proprement dite. Quoi qu'il en soit, la langue slavonne, telle qu'elle s'est conservée dans l'Ecriture Sainte, ressemble beaucoup à la langue qu'on parle maintenant en Servie.

Quant à la langue russe, elle en diffère par des formes grammaticales (voyez la note n° 1), et même par une grande quantité de mots; mais pourtant pas au point qu'un Russe, avec un peu d'attention, ne puisse comprendre les ouvrages écrits dans la langue slavonne. La langue russe la plus pure est celle qu'on parle à Moscou et dans ses environs. Dans d'autres endroits, il y a différens dialectes qui plus ou moins ressemblent au russe parlé à Moscou. Le principal de ces dialectes est celui de la Petite-Russie (voyez la note N° 2). Il tient le milieu entre les langues russe et polonaise. En général, tous ces dialectes, excepté celui de la Petite-Russie, ne diffèrent pas beaucoup entre eux; de manière qu'un habitant d'Arkhangel

rencontrant à Moscou un habitant d'Astrakhan, causent facilement ensemble. On attribue cette conformité de langages dans des provinces si éloignées les unes des autres, à la lecture des livres sacrés, qui sont les mêmes pour toute la Russie, et à l'emploi universel de la langue slavonne dans le service divin.

Nous allons rapporter ici les principaux traits de l'histoire littéraire de Russie. Dans ce court aperçu, nous nous attacherons spécialement aux belles-lettres, qui forment une richesse exclusive de chaque nation; et nous jetterons un coup-d'œil général sur les sciences et les beaux-arts, dont les progrès appartiennent à tous les peuples civilisés.

La nation russe doit son origine aux Normands, qui, des bords de la mer Baltique, vinrent, en 862, avec leurs chefs Rurik et ses deux frères, s'établir parmi les Slavons, qui habitaient le pays entre Novgorode et Kieff (Kiow). Les descendans de Rurik continuèrent de mener une vie active et guerrière. Ils poussaient leurs excursions militaires jusqu'aux portes de Constantinople, et en revenaient chargés de riches dépouilles. Bientôt la religion chrétienne commença à adoucir les mœurs des Russes. Le grand prince Vladimir (Voldomar), arrière-petit-fils de Rurik, se fit baptiser en 988, et rendit la religion chrétienne dominante en Russie. Plusieurs moines grecs y vinrent, et y apportèrent les traductions slavonnes des livres sacrés, dont nous avons parlé plus haut. C'est aussi à Vladimir qu'appartient l'honneur de l'établissement de la première école en Russie. Son fils Jaroslaff porta la splendeur de la Russie à un point que rien n'égala de son temps. Au commencement du XIe siècle, quand toute l'Europe déchirait à peine le voile de ténèbres qui la couvrait depuis cinq cents ans, la Russie fut en rapport continuel avec la Grèce, le seul pays où les sciences et les arts eussent encore un asile. Les souverains de toute l'Europe recherchèrent l'alliance d'Jaroslaff. Son premier fils épousa la fille de Harald, roi d'Angleterre. Son second fils eut pour épouse la sœur de Casimir, roi de Pologne, à qui Jaros-

laff donna la sienne en mariage. Le troisième fils d'Jaroslaff fut marié à une sœur de l'évêque-souverain de Trèves, et le quatrième à une fille de Constantin-Monomaque, empereur de Constantinople. Sa première fille épousa un roi de Norvége, et la troisième un roi de Hongrie. Quant à sa seconde fille Anne, elle fit une alliance encore plus brillante que tous ses frères et sœurs : elle fut l'épouse de Henri Ier, roi de France, et donna naissance à Philippe Ier, quadrisaïeul de Louis IX, souche de la maison des Bourbons.

Que ne devait-on pas espérer d'un si beau commencement! Si la Russie avait continué à suivre sa glorieuse marche, sans doute les savans grecs, contraints de fuir leur pays lors de la prise de Constantinople par les Turcs, se seraient réfugiés plutôt chez les Russes, leurs co-religionnaires, que partout ailleurs, et le nord eût devancé le midi dans le grand œuvre de la civilisation. Le sort en décida autrement. Jaroslaff, après sa mort (l'an 1054), partagea l'état en différentes principautés qu'il donna à ses fils. Depuis ce temps, les guerres intestines affaiblirent les forces de la nation, jusqu'à ce que les Mongols ou Tartares entrassent, en 1223, dans la Russie, et le glaive et le feu de l'étranger dévorèrent ce que la fureur des discordes intérieures avait encore épargné. Leur domination barbare pesa près de deux siècles et demi sur la malheureuse Russie. La lumière qui commençait à l'éclairer fut éteinte pour bien longtemps. Les mœurs de la nation changèrent; les femmes perdirent leur liberté, les hommes devinrent lâches et superstitieux, le gouvernement despotique et cruel.

Ces siècles d'ignorance léguèrent peu de monumens littéraires à la postérité; malheureusement ils détruisirent même presque tous ceux auxquels les siècles antérieurs avaient donné naissance. Nous en citerons pourtant quelques-uns, dignes de l'attention des savans.

Le code des lois attribuées à Jaroslaw et à ses fils, connu sous le nom de la *vérité russe*, est curieux sous le double

rapport de la langue et du système judiciaire usités au XIe siècle dans tous les pays habités par les Normands.

La chronique de Nestor qui embrasse tout le temps depuis la naissance de la nation russe jusqu'au XIIe siècle, époque de la mort de l'auteur, est un monument précieux non-seulement pour les Russes, mais pour tous les peuples slavons. Le savant Schlötzer a consacré quarante ans de sa vie laborieuse à l'édition de cette chronique russe, qu'il a publiée à Goëtingue avec des notes explicatives dans la langue allemande. Cette chronique a été continuée, presque sans interruption, jusqu'au XVIIe siècle, mais les noms de la plupart de ses auteurs sont restés inconnus.

Le poème connu sous le titre de *Discours sur l'armée d'Igor* appartient aussi au XIIe siècle. L'auteur y chante la bravoure de ce prince de Novgorode-Seversky, sa défaite par les Polovtzi qui habitaient alors les bords du Don, sa captivité chez ce peuple barbare, et son retour en Russie. Ce poème mérite une attention toute particulière par son originalité, par la hardiesse des images et par la richesse d'imagination qui distinguent la poésie de toutes les jeunes nations. Le nom de son auteur n'a pas pu traverser les temps qui le séparent de nous, mais il nous a transmis celui de Boïane, poète encore plus ancien, dont malheureusement les écrits sont perdus pour toujours.

La tradition a conservé encore parmi le peuple russe une quantité de chansons qu'on fait remonter jusqu'au temps de la domination des Tartares en Russie. Quelques-unes de ces chansons, pleines de naïveté et de sentiment, sont entremêlées de refrains qui ont rapport à des rites païens, ce qui ferait croire qu'elles sont encore plus anciennes qu'on ne le pense ordinairement. D'autres célèbrent la pompe de la cour de Vladimir, et les gestes de ses compagnons d'armes. Le temps de Vladimir y est représenté sous l'aspect fabuleux, comme le règne de Charlemagne dans les romans du moyen âge. Il ne

manque à ces traditions qu'un Arioste, pour être aussi fameuses que celles qu'on attribue à l'archevêque Turpin. Peut-être même leur origine est la même. S'il est vrai que le merveilleux des romans des chevaliers de la table ronde et des douze paladins de France ait été transporté par Odin, de l'Asie en Scandinavie, et que de là il ait passé en Angleterre et en France, il serait possible que ce même merveilleux eût passé en Russie lors de l'établissement des Normands dans ce pays.

Si nous nous sommes arrêté quelque temps sur l'origine de la nation russe et de sa littérature, nous parcourrons d'autant plus vite les siècles depuis l'affranchissement de la Russie du joug des Tartares, jusqu'aux changemens qu'elle a subis sous Pierre-le-Grand.

Cet affranchissement s'opérait lentement, à mesure que la discorde gagnait les différens khans des Tartares, et que les grands-princes de Moscou augmentaient leur pouvoir en diminuant celui des princes des autres provinces, et même en s'appropriant souvent leurs apanages. Enfin, le grand-prince Jean III se vit, à la seconde moitié du xve siècle, libre de la domination étrangère et autocrate de toute la Russie. C'est alors que les ambassadeurs du pape, de l'empereur d'Allemagne, des rois de Pologne et du Danemarck, de la république de Venise, vinrent à Moscou; mais dans ce temps-là on recevait les ambassadeurs à la frontière, on les conduisait dans la capitale, on les traitait avec une pompe asiatique, et on empêchait toute communication entre eux et les habitans. Il n'y avait que Novgorode qui conservait encore des relations avec les villes Anséatiques, et qui possédait des comptoirs et des commissionnaires de ces villes. Jean III ayant aboli le gouvernement républicain de Novgorode, et maltraité les étrangers qui s'y trouvaient, la Russie fut ainsi isolée de toutes les nations civilisées de l'Europe. Quelques architectes, médecins, etc., qu'il fit venir à Moscou, de différens pays, y exerçaient leurs arts utiles, mais n'avaient aucune influence sur la civilisation des habitans.

Le tzar Jean IV, ce Néron du nord, fit établir des écoles dans plusieurs villes de la Russie; c'est aussi à lui qu'elle doit sa première imprimerie (l'an 1553); mais les Muses fuyaient à l'aspect des cruautés qu'il exerçait sur tous les points de son empire, auquel il ajouta, pendant son règne, les royaumes de Kasan, d'Astrakhan et de Sibérie.

Boris Godounoff, que les historiens russes accusent de s'être frayé par un régicide le chemin du trône, et que les historiens étrangers disculpent de ce crime, offrit quelques rayons d'espérance à la malheureuse Russie. Il attira des savans étrangers à sa cour; il envoya dans leurs pays de jeunes nobles russes pour y faire leurs études; il donna à son fils, qui après lui ne régna que quelques jours, une éducation digne de son rang et de sa haute destination.

Cette aurore fut suivie d'une profonde nuit. Les faux Démétrius livrèrent de nouveau la Russie à toutes les horreurs des guerres intestines. Les Polonais et les Suédois, profitant de cette occasion, s'emparèrent de plusieurs provinces; les premiers entrèrent même à Moscou. Ils en furent chassés par le courage du prince Pojarsky et par le dévoûment de Minine. Enfin, la famille des Romanoff monta sur le trône de Russie dans la personne du tzar Michel, élu en 1613 par les états-généraux assemblés à Moscou.

Son fils le tzar Alexis commença à ébaucher l'ouvrage que Pierre-le-Grand devait achever. Il fit construire un vaisseau qui fut brûlé à la prise d'Astrakhan par des Cosaques révoltés. Il forma des troupes régulières; établit plusieurs fabriques; fit venir des officiers et des artisans étrangers; mais les Russes continuèrent de fuir leur société. Le plus grand évènement de son règne fut la réunion à la Russie de Kieff, de Smolensk, de Polotsk et d'autres villes qui en avaient été détachées en différentes circonstances, et qu'Alexis reconquit sur les Polonais en 1654.

Cette époque est remarquable quant au sujet que nous trai-

tons, par l'influence que le clergé de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche, plus instruit que celui de la Russie proprement dite, exerça depuis jusqu'au milieu du siècle suivant sur la littérature et la langue russes; influence utile à la littérature, mais nuisible à la langue, dont la pureté fut altérée par une foule de mots pris dans les dialectes de ces provinces, et même dans la langue polonaise.

Lors de sa réunion à la mère-patrie, Kieff possédait déjà une académie ecclésiastique qui jouissait d'une certaine réputation; une pareille académie ne fut établie à Moscou que l'an 1682, sous le règne du tzar Théodore. Ce prince aimait beaucoup la poésie et la musique. Son instituteur, le moine Siméon, natif de Polotsk, fut un des meilleurs poètes de son temps. Il fut aussi l'auteur des drames joués à la cour par la princesse Sophie, sœur du tzar, et par les jeunes seigneurs et dames de sa suite. La princesse elle-même travaillait pour le répertoire de son théâtre.

L'art dramatique fut connu en Russie peu avant cette époque. Les étudians de l'académie de Kieff en donnèrent la première idée, en parcourant pendant les vacances les provinces méridionales de la Russie, et en y représentant des drames dont le sujet était tiré de l'Ecriture Sainte. De semblables représentations eurent bientôt lieu à l'académie de Moscou, d'où elles passèrent bientôt à la cour. Ainsi l'amour des arts, en attendant celui des sciences, commençait à se manifester en Russie; mais cette marche parut trop lente au génie de Pierre-le-Grand. Que n'eut-il la patience d'attendre que cet amour des sciences se développât peu-à-peu, sans emporter tout ce qu'il y avait de national dans les mœurs et dans les esprits!

Monté au trône conjointement avec sa sœur Sophie et son frère aîné Jean, Pierre ne tarda pas (l'an 1689) à se débarrasser de l'une et de l'autre. Sophie, comme la plus dangereuse, fut enfermée dans un cloître. Les historiens, suivant le prin-

cipe que les vaincus ont toujours tort, s'empressèrent peut-être trop de l'accuser de complots contre la vie de son frère. Pierre, libre de toute tutelle, voulut voir de ses propres yeux les pays qui à l'avenir devaient servir de modèle au sien. Dans son voyage, il observa tout ce qui frappait sa curiosité; mais il étudia particulièrement la médecine, l'architecture, les mathématiques, et surtout l'art de construire les vaisseaux. L'Europe vit avec étonnement un souverain travaillant dans les chantiers de Saardam comme un simple ouvrier. De retour dans sa patrie, il s'appliqua à la réformer. Si parfois il employait des moyens trop violens, s'il tournait en ridicule les usages qu'il aurait peut-être dû respecter, n'oublions pas que c'était par excès de zèle. Les 36 ans de son règne virent la Russie régénérée dans toutes ses parties. Sa capitale, transportée dans un pays naguère étranger pour elle; ses armées disciplinées à l'européenne, victorieuses du plus grand capitaine de son temps; son pavillon se déployant sur une flotte nombreuse, respecté de toutes les puissances maritimes; son sol couvert de fabriques et de manufactures; son commerce jouissant des débouchés jusqu'alors inconnus; la mer Caspienne réunie à la Baltique; ses citoyens parcourant l'Europe et s'instruisant dans les sciences et les arts; les étrangers non-seulement reçus dans son sein, mais honorés et traités avec distinction; sa jeunesse étudiant dans les nombreuses écoles établies presque dans toutes les villes.

Qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques détails à ce dernier égard. Dans son voyage en Hollande, Pierre engagea un imprimeur d'Amsterdam à imprimer différens ouvrages scientifiques, traduits dans la langue russe, et lui accorda le privilége d'en faire le commerce en Russie. Bientôt après, Pierre imagina de modifier l'alphabet russe (voyez la note N° 3), et fit établir plusieurs imprimeries à Saint-Pétersbourg. Ces nouveaux caractères servirent à imprimer une quantité de livres, pour la plupart élémentaires et traduits des langues

étrangères. Ayant ainsi augmenté les moyens d'instruction, il forma dans les principales villes de son empire, 51 écoles où l'on enseignait les premiers élémens des sciences les plus nécessaires. Au surplus, les différentes classes de l'état eurent leurs écoles spéciales. Le clergé en reçut 26; l'armée une d'artillerie et de génie pour les officiers, et 56 dans les garnisons pour les enfans des soldats; la flotte une de navigation. Il forma aussi un cabinet d'histoire naturelle et de curiosités de toute espèce, et une bibliothèque publique, où ce monarque, malgré toutes ses occupations, passait souvent plusieurs heures de suite. Il voulait couronner ses travaux pour la civilisation de son pays par la création d'une académie des sciences, d'après le plan du célèbre Leibnitz; mais sa mort (1725) l'empêcha de l'exécuter.

Son épouse et son héritière Catherine Ire le fit quelques mois après. Elle eut soin d'appeler au sein de l'académie des savans qui l'illustrèrent à jamais. Nous ne citerons ici que le grand Euler, dont le nom seul dit tout, et Miller, qui rendit tant de services à l'histoire et à la géographie russes.

L'impératrice Anne marqua dans l'histoire de la civilisation de la Russie, par l'établissement d'une école sous la dénomination du Corps des Cadets. Cette école occupa pendant longtemps la première place parmi les établissemens d'instruction, et donna à la nation des généraux, comme le maréchal Roumïantzoff, et des poètes, comme Soumarokoff et Ozéroff. Anne mourut en 1640.

Nous avons vu que, vers le milieu du XVIIe siècle, les auteurs natifs de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche défiguraient la langue par une quantité de provincialismes. Peu d'auteurs de ce temps-là sont exempts de ce reproche; il faut pourtant en excepter quelques-uns, et surtout Démétrius, métropolitain de Rostoff, qui écrivait si bien dans la langue slavonne, que son style est cité jusqu'à présent comme un modèle de pureté et d'élégance. Cet auteur, parmi ses nombreux écrits, laissa aussi des drames spirituels, qui furent représentés dans son

diocèse, par les étudians en théologie. Du temps de Pierre Ier, la pureté de la langue russe éprouva encore une atteinte. Les mots étrangers de toutes les nations de l'Europe y entrèrent avec les usages et les connaissances que les Russes empruntaient chez ces nations.

Ce chaos règne dans tous les écrits du commencement du XVIIIe siècle. Le savant archevêque Théophane n'a pas su s'en garantir tout-à-fait. Cela n'empêche pas pourtant que ses écrits, et principalement ses sermons, ne brillent de tout l'éclat qu'un auteur peut puiser dans la profonde connaissance de son art, et qu'il ne soit regardé en Russie comme le père de l'éloquence de la chaire. Théophane a fait aussi quelques poésies, mais elles sont tombées dans un parfait oubli, sauf l'épître qu'il a adressée au prince Kantémir; encore est-elle redevable de cette exception à la gloire poétique de ce dernier.

Le prince Kantémir naquit à Constantinople. A l'âge de 4 ans, il passa en Russie avec son père, hospodar de Moldavie, à l'occasion de la malheureuse guerre de Pierre contre les Turcs. Le jeune Kantémir ne tarda pas de fixer sur lui les regards de l'impératrice Anne, qui le nomma ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Peu de temps après, il passa dans la même qualité près la cour de France. Il mourut à Paris en 1744 à l'âge de 36 ans. Le prince Kantémir fut un savant dans le vrai sens de ce terme. Il posséda plusieurs langues anciennes et modernes, ainsi que l'attestent ses traductions. Mais ce ne sont pas ces ouvrages qui lui valent aujourd'hui sa réputation; il la doit à ses poésies originales, et surtout à ses satires, où il a imité avec succès Horace et Boileau, sans les copier. On y trouve plusieurs traits des mœurs de son temps. Son style est un peu suranné, et sa versification, comme celle de tous les poètes ses prédécesseurs, est syllabique, c'est-à-dire basée non pas sur des brèves et des longues, mais sur le nombre des syllabes composant chaque vers.

Le premier qui essaya d'introduire dans les vers russes des

rhythmes imitant ceux des Grecs et des Latins, fut Trédiakofski; mais ce mode de versification ne fut généralement adopté par les poètes russes qu'après que Lomonossoff s'en fut servi dans ses poésies. Trédiakofsky fut l'élève du fameux Rollin. Son maître lui donna tout ce qu'un maître peut donner, la science et l'amour du travail; il n'a pas pu lui donner le génie. Pour donner une idée de sa patience, il suffit de dire qu'il a traduit deux fois les vingt-six volumes de l'Histoire Romaine de Rollin, la première traduction ayant péri dans un incendie. Quant à la beauté de ses vers, je ne citerai qu'un seul trait. L'impératrice Catherine II, quelque temps après sa mort, imposait comme une peine à des personnes de sa société privée qui commettaient des inconséquences, l'obligation d'apprendre par cœur un nombre fixé des vers de ce poète.

Tel était l'état de la littérature russe quand un nouvel astre parut sur son horizon. Lomonossoff, dit Levesque dans son histoire de Russie, suffit lui seul pour illustrer un siècle entier. La première production de sa muse, fut une ode sur la prise de Khotin par les armées russes, en 1739. Cette ode fut reçue avec enthousiasme à la cour; on admira l'harmonie de ses ïambes, la beauté et la pureté du style, le transport qui anime presque toutes les strophes. L'auteur était alors en Allemagne, et avait vingt-huit ans. Il est à remarquer qu'il entra ainsi dans la carrière qu'il devait parcourir dans un âge déjà mûr, et que dès le premier pas il se montra tel qu'il resta toute sa vie, c'est-à-dire, ayant déjà conçu la réforme qu'il opéra ensuite dans la langue et dans la versification russes. Né sous le ciel glacial d'Arkhangel, pas loin de cette ville, dans la cabane d'un pêcheur, il aidait son père dans les travaux de son état. Le hasard voulut qu'il rencontrât un honnête ecclésiastique qui lui apprit à lire. Les psaumes de David, traduits en vers par Siméon de Polotsk, excitèrent l'imagination poétique du jeune Lomonossoff; il abandonna la demeure de son père et se rendit à Moscou, pour s'y livrer aux études. Dans la suite,

il fut envoyé en Allemagne, auprès du fameux philosophe et mathématicien Wolf. De retour à St.-Pétersbourg, en 1741, il entra dans le sein de l'Académie des sciences, où il professa la chimie et autres sciences naturelles jusqu'à sa mort, survenue le 4 avril 1765. Cet homme extraordinaire laissa plusieurs ouvrages physiques, chimiques, géognostiques et astronomiques ; mais les progrès que les sciences ont faits depuis, les ont rendu inutiles. Aujourd'hui il n'est honoré que pour les services qu'il a rendus à la langue et à la littérature russes. Ce fut lui qui le premier publia une grammaire russe : jusqu'à ce temps il n'y avait que des grammaires slavones. Ce fut encore lui qui ramena la langue russe à sa pureté, fit voir que sa base doit être la langue slavone, et donna des règles pour les différens styles. Malheureusement ses préceptes ont été oubliés par quelques auteurs ; mais il faut dire à sa gloire, que jamais on ne s'en est écarté impunément. Comme poète, Lomonossoff brille surtout dans le genre lyrique, et comme prosateur dans les discours académiques. Cet auteur posséda les langues grecque, latine, française et allemande, et enrichit la littérature russe de quelques traductions. Il fit aussi quelques essais dans les genres épique et tragique, mais ses efforts n'y furent pas couronnés du même succès qu'il obtint dans ses odes et ses imitations des psaumes.

Le seul poète qui du vivant de Lomonossoff sut l'imiter fut Popofsky, dont le chef-d'œuvre est sa traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme*, par Pope. Cet auteur mourut très jeune, quelques années avant Lomonossoff.

L'honneur d'introduire en Russie l'art de Melpomène et de Thalie fut réservé à Soumarokoff. Nourri par la lecture des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, il conçut le projet de les imiter dans la langue russe. Ses premières tragédies furent représentées par les élèves du corps des cadets. Bientôt la cour voulut participer aux plaisirs des jeunes gens. Pendant ce temps une troupe d'acteurs se formait

à Jaroslaff. Volkoff, fils d'un marchand, ayant eu occasion de voir à Saint-Pétersbourg les théâtres allemand et italien qui y existaient depuis l'impératrice Anne, construisit un théâtre à Jaroslaff et y donna des représentations des drames spirituels de Démétrius de Rostoff. Cette nouvelle parvenue à la cour, l'impératrice Elisabeth fit venir à St.-Pétersbourg Volkoff avec tous ses compagnons de coulisses et y établit en 1756 un théâtre russe sous la direction de Soumarokoff; un pareil théâtre fut créé à Moscou en 1759. Soumarokoff fit alors plusieurs tragédies, comédies, drames et opéras qui long-temps occupèrent la première place dans le répertoire russe. Quelques-unes de ses tragédies sont restées jusqu'à présent sur la scène. Les sujets de la plupart sont pris dans l'histoire russe et travaillés d'après les règles du théâtre français. Le plus grand mérite de Soumarokoff, selon les critiques d'aujourd'hui, c'est d'avoir essayé presque tous les genres de poésie et d'avoir ainsi aplani les premières difficultés à ceux qui l'ont suivi dans la carrière poétique. Il mourut en 1777, âgé à-peu-près de 60 ans.

Tandis que Lomonossoff et Soumarokoff illustraient le règne d'Elisabeth, cette impératrice de son côté ne négligeait rien pour avancer la civilisation de son pays. Fille de Pierre-le-Grand, elle n'a pas pu faire autrement que de protéger les sciences et les arts que son père avait transportés en Russie. D'après les conseils de Chouvaloff, dont le nom sera toujours cher aux Russes par la protection qu'il accorda à Lomonossoff, elle fit établir une université à Moscou et une académie des beaux-arts à Saint-Pétersbourg. La position favorable de la première au centre de la Russie européenne ne tarda pas d'en faire l'établissement le plus utile pour la nation. Elisabeth mourut en 1760. Ce fut elle qui abolit la peine de mort en Russie, et non pas l'impératrice Catherine II, comme on le croit généralement en France.

Catherine si fameuse au dehors par sa politique et par ses conquêtes ne le fut pas moins dans l'intérieur de la Russie par

la sagesse de son administration. Les nombreux changemens et améliorations qu'elle fit dans les lois du pays sont étrangers au sujet que nous traitons. Nous ne nous occuperons que de ce qu'elle fit pour les sciences. Les Académies des sciences et des beaux-arts furent les premières à attirer sa sollicitude. Leurs moyens furent agrandis, des hommes renommés dans le monde savant furent de nouveau appelés de l'étranger. Nous ne nommerons ici que Pallas, si estimé des naturalistes français. Ce savant académicien fut à la tête d'une des expéditions que Catherine envoya en 1768 pour parcourir dans tous les sens l'empire de Russie et pour donner la description de tout ce que ce vaste pays présente de curieux. On sait combien ces voyages ont été utiles à la géographie et surtout aux sciences naturelles dont ils ont tant reculé les bornes. Les autres établissemens littéraires, tels que l'université de Moscou, le corps des cadets, l'école d'artillerie, etc., éprouvèrent aussi les soins généreux de Catherine. Elle en établit un très grand nombre de nouveaux pour les différentes branches des connaissances humaines. Les principaux de ces établissemens sont: l'académie de la langue russe, l'école des mines, celle de chirurgie, le corps des pages et plusieurs écoles publiques dans différentes villes. L'académie signala bientôt son existence par un dictionnaire et par une grammaire russes, qui, tout en laissant encore beaucoup à desirer, n'en furent pas moins utiles à la langue. Enfin Catherine, en accordant à tout individu le droit d'établir des imprimeries, droit qui jusqu'à elle fut un privilège du gouvernement, fit pour la civilisation de la Russie plus que tous ses prédécesseurs.

Mais elle ne se contenta pas de cette protection que son pouvoir la mettait dans le cas d'offrir aux lettres; elle voulut encourager les savans et les littérateurs par l'exemple de sa personne. Dans un de ses voyages elle distribua aux personnes composant sa suite les différens chapitres du *Bélisaire* de Marmontel et s'en réserva un pour elle-même. De cette manière

le Bélisaire, condamné en France par la Sorbonne et par l'archevêque de Paris, fut traduit en Russie par la souveraine et les premiers seigneurs de sa cour. Nous ne fatiguerons pas l'attention des lecteurs par l'énumération de ses autres productions littéraires, qui doivent leur célébrité en Russie plutôt au nom de leur auteur qu'à leur propre mérite; mais nous ne saurions passer sous silence ses *Mémoires concernant l'histoire de Russie*. Jusqu'à Catherine l'histoire nationale, d'après le plus grand des préjugés, fut regardée comme un secret d'état. La Russie possédait avant elle un très grand nombre de chroniqueurs, même quelques historiens, tels que Khilkoff et Tatischtcheff; mais leurs ouvrages restaient inédits. Ce fut elle qui donna ordre aux savans Miller et Schlötzer de publier ces ouvrages, qui rassembla elle-même des matériaux pour servir aux historiens futurs, et qui encouragea Tcherbatoff, Boltine et Golikoff à s'occuper de l'histoire de leur pays.

Quant à la littérature proprement dite il faut distinguer deux époques sous le règne de Catherine (depuis 1762 jusqu'à 1796). La première, et c'est heureusement la plus longue, vit la fin de Lomonossoff et de Soumarokoff et donna naissance à une quantité d'auteurs dont la nation se glorifie à juste titre. La seconde commence vers les dernières années de ce règne et continue jusqu'aux premières de celui de l'empereur Alexandre Ier. Cet intervalle de quinze ans (1790-1804) est mémorable par un fameux exemple qui avertit les auteurs russes qu'on s'égare dès qu'on dévie de la marche indiquée par le grand Lomonossoff.

Donnons quelques détails sur ces deux époques.

Lomonossoff en mourant laissa sa lyre à Petroff. Cet auteur n'a pas su manier la langue russe aussi bien que son prédécesseur. Son goût se trompait quelquefois dans le choix des expressions; son oreille ne l'avertissait pas toujours de la dureté des sons qui échappaient à sa lyre. Mais il mit plus de variété dans les formes de ses odes; il ne se borna pas, comme

Lomonossoff, à la louange exclusive de sa souveraine; il chanta les hauts faits de ses concitoyens. En s'ouvrant ainsi une carrière plus large il trouva de nouvelles sources pour les sentimens et les idées poétiques. Aussi sa muse paraît-elle avoir été plus souvent animée du transport lyrique, et ses vers brillent d'images énergiques et neuves. Nous parlerons plus bas de sa traduction de l'Enéide, qui ne lui fait pas moins d'honneur que ses poésies lyriques. Il mourut en 1799, âgé de 63 ans.

Petroff eut un adversaire très dangereux dans Derjavine. L'éducation de celui-ci fut malheureusement négligée. On dit qu'il fit long-temps des vers où les règles de la versification furent mal observées. Bientôt la lecture et la société formèrent Derjavine, mais les traces du manque d'instruction méthodique ne s'effacèrent jamais. On les remarque surtout dans ses dernières productions, quand l'âge commença à amortir le feu de son génie. Ainsi, quoiqu'il soit mort en 1816, âgé de 73 ans, on peut dire que comme poète, il n'existait plus bien avant cette époque. Malgré ce défaut, dont sans doute on ne saurait l'accuser, Derjavine occupe une des premières places au parnasse russe. Sa qualité distinctive est cette richesse d'imagination, qui fait que ses odes ne sont souvent qu'une suite d'images charmantes et vraiment poétiques. C'est ainsi qu'il commence son ode sur la naissance de l'empereur Alexandre par la description des ravages causés par Borée. Ce prince étant né à-peu-près à l'époque où le soleil quitte le tropique du capricorne pour se rapprocher de l'équateur, le poète en profite pour dire qu'à sa naissance l'astre du jour se tourna vers le printemps, et la nature commença à revivre. Ensuite il décrit les différens génies descendant du ciel et ornant le nouveau-né de toutes les qualités nécessaires pour former un bon souverain. Il finit cette ode en représentant la Russie agenouillée, recevant dans ses bras l'enfant chéri et faisant des vœux pour son avenir. Les plus belles odes de Derjavine appartiennent à ce genre. Un autre mérite de ce poète est d'avoir su revêtir la

morale des formes poétiques. En général les poésies de Derjavine sont très originales, et ce n'est pas leur moindre mérite dans une littérature qui est presque toute d'imitation.

En parlant de la poésie lyrique de cette époque, nous ne pouvons pas omettre de nommer Kapniste, ami et imitateur de Derjavine. Il n'a pas le génie de ce dernier; mais le travail et la connaissance de la littérature ancienne et moderne suppléent en lui aux dons de la nature. Cet auteur, chargé d'années, acheva, retiré dans ses terres, sa carrière paisible, loin du tumulte de la société; il y mourut en 1813. En 1799 il avait donné une comédie intitulée: *La Chicane*, dont nous parlerons plus bas. Son essai dans le genre tragique a été moins heureux.

La poésie épique fut aussi cultivée à cette époque glorieuse pour la littérature russe.

Nous avons vu que Lomonossoff fit le premier essai dans ce genre. Frappé d'admiration pour tout ce que Pierre-le-Grand a fait pour la Russie, il voulut chanter ses travaux; mais probablement il sentit lui-même que ce sujet, étant presque contemporain pour lui, donnait peu de latitude à l'imagination du poète. Aussi ne fit-il que les deux premiers chants de ce poème, qui, malgré les beaux vers qu'on y trouve, se ressentent du malheureux choix du sujet.

Khéraskoff osa marcher sur la route où Lomonossoff s'est égaré. Cet auteur laborieux publia pendant sa longue vie (1733-1807), plusieurs poèmes, dont nous ne citerons ici que *la Rossiade* en douze, et *Vladimir* en dix-huit chants. Le sujet de *la Rossiade* est la conquête de Kasan par le tzar Jean IV, et celui du *Vladimir*, l'introduction de la religion chrétienne en Russie par le prince de ce nom. Ces deux poèmes furent beaucoup prônés par les contemporains, et comparés à tout ce que l'antiquité nous offre de mieux en fait d'épopée; mais la postérité les a déjà appréciés à leur juste valeur. Il en résulte que la littérature russe ne possède pas encore de poème

épique. Les autres écrits en prose et en vers de Khéraskoff ont eu le même sort.

Vers le temps où les poèmes de Khéraskoff faisaient tant de bruit, parurent les traductions de l'*Enéide* par Petroff, et de six premiers chants de l'*Iliade*, par Kostroff. Elles furent reçues froidement par les contemporains; mais la postérité n'a pas non plus confirmé ce jugement. Quoiqu'il paraisse qu'en Russie les personnes instruites ne doutent plus que le vers alexandrin ne peut rendre que très imparfaitement l'hexamètre des anciens, néanmoins ces traductions vivront autant que la langue russe. Il est vrai que les observations que nous avons faites en parlant des odes de Petroff, sont à plus forte raison applicables à la traduction de l'*Enéide*, et que même celle de l'*Iliade* n'est pas tout-à-fait exempte des mêmes défauts; mais l'énergie de leur style fait oublier quelques expressions dures et peu harmonieuses. Dans les derniers temps, on a retrouvé la suite de la traduction de l'*Iliade* par Kostroff, jusqu'à la moitié du neuvième chant. Les vrais connaisseurs ont regardé cette découverte comme une grande acquisition pour la littérature russe.

Passant de l'épopée sérieuse à l'épopée comique, nous ne nous arrêterons pas sur les poèmes de Maïkoff, intitulés le *Bacchus furieux* et le *Joueur*, dont le premier surtout mérite l'attention par son originalité et par sa gaîté, malheureusement quelquefois trop grossière. Nous nous empresserons d'arriver à l'époque où Bogdanovitche publia sa *Psyché*, poème en trois chants. On reproche à cet ouvrage le mélange de la mythologie ancienne avec le merveilleux des contes russes populaires; mais ce défaut dans le plan est compensé par une narration pleine de charmes et de naïveté, et par une versification quelquefois incorrecte, mais facile et gracieuse. Bogdanovitche (né en 1743 et mort en 1803), fit encore beaucoup de poésies dans différens genres. Elles ne jouissent pas toutes d'une estime égale à celle de sa *Psyché*. On en cite pour-

tant avec éloge la traduction du *Désastre de Lisbonne* de Voltaire.

L'art dramatique, que nous avons vu introduit en Russie par Soumarokoff, fit des progrès à cette époque, surtout pour ce qui regarde la comédie. Quant à la tragédie, les travaux de Khéraskoff, de Kniajnine (né en 1742 et mort en 1794) et de Nicoleff grossirent le répertoire russe sans faire faire à l'art de nouveaux pas vers la perfection. Kniajnine, dont le style est plus pur que celui de Soumarokoff, est inférieur à son prédécesseur, sous tous les autres rapports. Il mérite surtout le blâme pour avoir pillé les auteurs français sans aucun ménagement, et souvent gâté les plus beaux morceaux de Racine et de Voltaire, en les plaçant mal-à-propos dans la bouche des personnages de ses tragédies. S'il ne fut pas plus scrupuleux dans ses comédies, au moins il sut mieux employer l'étoffe qu'il empruntait aux autres. Quelques-unes de ses comédies sont jusqu'à présent restées sur le théâtre, et principalement le *Fanfaron*, comédie en cinq actes et en vers, qu'il a imitée de l'*Important* de Brueys. Cette comédie de Kniajnine présente quelques caractères vrais et comiques, que l'auteur a puisés dans la connaissance des mœurs de son temps, et quelques traits d'esprit dont il n'est pas redevable à l'autenr de l'*Important*.

C'est surtout dans les deux comédies de Visine, le *Brigadier* et le *Mineur* (traduit en français sous le titre du *Dadais*), qu'il faut chercher la vraie peinture des mœurs de cette époque. La dernière de ces comédies de Visine est sans doute la meilleure de toutes les comédies originales que possède la littérature russe. Elle eut le rare avantage de contribuer beaucoup à corriger le défaut qu'elle attaque, tant les traits que l'auteur y lance sont caustiques et mordans. Il est à regretter que ces deux comédies ne soient pas écrites en vers; mais peut-être alors elles auraient perdu en naturel ce qu'elles auraient gagné en élégance.

Il reste encore de cette époque deux comédies qu'on ne saurait oublier sans injustice ; ce sont *le Rire et le Chagrin* de Klouchine, et *le Criminel par amour du jeu*, d'Ephimïeff, toutes les deux en vers.

L'opéra doit aussi beaucoup à Knïajnine. Quelques-unes de ses productions dans ce genre occupèrent long-temps la première place sur la scène russe. Il eut beaucoup de compétiteurs, mais nous ne parlerons ici que d'un seul ouvrage de ce genre, c'est le *Meunier* d'Ablessimoff, qu'on regarde en Russie comme le premier vaudeville, par l'ordre de dates, et peut-être même par celui du mérite littéraire. Il est toujours vrai que c'est un tableau fidèle des mœurs des villageois russes, et que ce tableau est très gai et très original.

Il ne nous reste à parler que d'un seul poète de cette première époque du règne de Catherine. Dire que cet auteur, à l'amour de la liberté et de tout ce qui est beau et généreux, à la morale pratique la plus saine et la moins abstraite, réunit dans ses écrits cette bonhomie, cette simplicité qui fait prendre pour des observations naturelles et communes le résultat d'une longue méditation sur tous les rapports sociaux et sur les mœurs de son pays, c'est nommer le fabuliste Khemnitzer. Quant à son style, il est quelquefois incorrect, mais généralement assez pur et naïf. Il serait à desirer que ceux qui l'ont suivi dans cette carrière l'eussent pris pour modèle, en tâchant seulement d'éviter ses défauts. La versification est la partie la plus faible de ses écrits ; encore n'est-elle pas tout-à-fait sans mérite. Khemnitzer mourut en 1784, âgé de 40 ans.

La prose, chez toutes les nations, suit lentement les progrès de la poésie. En Italie, le Dante a devancé Bocace d'un demi-siècle ; en France, quand Montaigne marchait encore en tâtonnant, Malherbe étonnait déjà par son vol hardi. C'est donc un prodige que la prose de Lomonossoff, dont les discours académiques, même jusques aujourd'hui, sont cités comme modèle d'éloquence. Cet élan de génie resta long-temps sans imita-

teurs. Ce n'est que vers l'époque dont nous nous occupons, que la prose commença à se former; mais une fois la semence reçue par le sol, la croissance de l'arbre fut rapide; quelques-unes de ses branches atteignirent même une hauteur qu'elles n'ont pu dépasser depuis.

La chaire vit le métropolitain Platon porter l'éloquence sacrée à un degré de perfection qui découragea ses successeurs. Quelques-uns des prédicateurs actuels, n'osant marcher sur ses traces, au lieu d'émouvoir les auditeurs, veulent les persuader, et donnant malheureusement trop dans la théologie, deviennent inintelligibles et froids. Platon ne fut pas le seul prédicateur éloquent du règne de Catherine; mais nous épargnons les détails à nos lecteurs. Ce prélat vécut jusqu'à l'année 1812, où il mourut âgé de 75 ans.

Les autres genres d'éloquence furent aussi cultivés avec plus ou moins de succès. Visine (né en 1745 et mort en 1792), dont nous avons parlé dans le paragraphe sur l'art dramatique, fut un des meilleurs prosateurs de son temps. Il laissa quelques traductions, telles que celles de *Joseph*, poème de Bitaubé, et de l'*Eloge de Marc-Aurèle*, par Thomas, qui, par la pureté et l'élégance du style, se font distinguer même parmi les ouvrages du temps présent. Ses contes originaux et traduits du français serviront toujours de modèle aux narrateurs. Quelques-unes de ses lettres, qu'on a publiées dans les derniers temps, prouvent que le genre épistolaire ne lui était pas étranger.

Kostroff (mort en 1796), si fameux par sa traduction de l'*Iliade*, en donna une autre des poésies d'Ossian. Cette traduction est regardée en Russie comme un chef-d'œuvre en fait de prose poétique.

Les genres historique, épistolaire et didactique furent traités avec beaucoup de succès par Mouravïeff (né en 1757 et mort en 1816), instituteur de l'empereur Alexandre, et ensuite son conseiller dans l'administration de l'état. Cet auteur, à qui la

Russie a plus d'une obligation, se forma en étudiant la langue slavonne et les grands maîtres de l'antiquité, c'est-à-dire en suivant les principes et l'exemple donnés par Lomonossoff.

Tel fut l'état florissant de la littérature russe, quand, vers les dernières années du dix-huitième siècle, de jeunes auteurs, trouvant ce chemin trop pénible, voulurent s'en frayer un autre. Ne sachant de la langue slavonne que quelques mots vieillis, ils s'en égayèrent à tout propos, et proclamèrent hautement que toute étude de cette langue est inutile pour les auteurs russes. Ainsi d'un côté, sapant la langue russe dans son fondement, de l'autre ils altérèrent sa pureté par une quantité de mots et de tours étrangers dont ils crurent l'enrichir. A cette altération de la langue ils réunirent encore dans leurs écrits une fausse sensibilité qui sut plaire un moment, surtout aux femmes; mais ne venant pas du fond du cœur, elle ne tarda pas à devenir ridicule. Ces deux causes amenèrent une décadence dans toutes les branches de la littérature. Seule peut-être l'éloquence sacrée n'a pas suivi cette marche rétrograde. L'art dramatique s'en ressentit plus que tous les autres. Nous ne saurions citer aucune tragédie ou comédie de cette époque qui méritât tant soit peu d'attention, excepté *la Chicane*, comédie en cinq actes et en vers de Kapniste; encore son auteur appartient-il à l'époque passée.

Les auteurs de l'époque malheureuse dont nous nous occupons, furent très nombreux, mais leurs noms et leurs écrits sont tombés depuis quelque temps dans un profond oubli. La faux du temps n'en a épargné que deux, Karamzine comme prosateur, et Dmitrïeff comme poète.

Le premier jouit même à présent d'une réputation européenne. Il la doit à son *Histoire de Russie*. Jeune, il s'égara et fut peut-être une des principales causes de l'égarement des autres; mais s'arrêtant tout-à-coup dans sa marche, il se livra à l'étude des anciens chroniqueurs russes, et par conséquent

de la langue slavonne; médita dix ans son style, et publia enfin un ouvrage qui, traduit en français et en allemand, fait aujourd'hui sa gloire.

Le second échappa au sort de la plupart de ses contemporains, grâce à quelques poésies lyriques, et principalement à quelques imitations des contes de Voltaire et des fables de La Fontaine. Il est à regretter qu'il n'ait pas toujours été si heureux dans le choix de ses modèles, et qu'il se soit trop attaché à Florian. Les fables et les contes de Dmitrïeff sont sans doute mieux écrits que ses poésies lyriques; nous faisons pourtant plus de cas de ces dernières, parce que Dmïtrïeff est le premier des poètes russes qui a pris pour ses odes des sujets dans l'histoire de son pays, et qui les a traités d'une manière originale et non sans mérite.

Nous ne saurions sans injustice taire encore ici le nom d'un poète qui, par la date de ses écrits appartient à cette époque; mais par son style et par son goût ressemble plutôt aux poètes de l'époque précédente. Cet auteur, c'est Soumarokoff (Pancratius), qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur du même nom, dont nous avons parlé plus haut. Dans sa jeunesse, il eut le malheur d'être convaincu de complicité dans un crime de faux monnayage, et d'être envoyé en Sibérie. Là, il expia sa faute par une conduite sans reproche; et pour charmer ses ennuis, se livra à la poésie. Il publia à Tobolsk, plusieurs années de suite, un journal intitulé *l'Irtich se métamorphosant en l'Hippocrène*. Le bruit de ses talens parvint aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui lui accorda son pardon. Cet auteur laissa plusieurs poésies, dont le conte de *l'Amour aveuglé par la Folie*, est surtout très estimé. Il y a aussi de lui une ode burlesque dans laquelle il se moque avec beaucoup d'esprit du goût sentimental de son temps.

Les autres auteurs de cette époque malheureuse nous sauront gré de ne pas rappeler ici leurs noms ni leurs écrits.

Cette décadence de la littérature russe fut arrêtée par Chich-

koff, actuellement président de l'Académie russe, et ministre de l'instruction publique, qui, en 1802, publa un *traité sur l'ancien et le nouveau style.* Il tâcha d'y prouver que les nouveaux auteurs suivaient de faux principes, et voulut les ramener aux anciens. L'ouvrage de Chichkoff, quoique vrai dans le fond, n'est pas tout-à-fait exempt de défauts dans les détails. Ce furent ces défauts que les adeptes de la nouvelle secte lui reprochèrent amèrement; mais la raison triompha de tous leurs efforts. Peu-à-peu la plupart renoncèrent à leurs principes, ou bien même à la carrière littéraire. Enfin un auteur comique, le prince Chakhofsky, leur porta le dernier coup dans une comédie intitulée *le Nouveau Sterne*, en y tournant en ridicule leur fausse sensibilité.

Pendant que la langue russe éprouvait ces vacillations, le système d'instruction publique reçut une nouvelle vie et une nouvelle organisation dans tout l'empire. Alexandre Ier, monté en 1801 au trône de ses ancêtres, après le court règne de son père, Paul Ier, tourna d'abord tous ses regards vers cette partie d'administration. Tout l'empire fut divisé en six arrondissemens, dont chacun devait avoir une université. A cet effet, aux trois déjà existantes, savoir, celle de Moscou, dont nous avons vu l'établissement par Elisabeth; celle de Vilna, qui date de 1578, et qui fut réunie à la Russie du temps de l'impératrice Catherine II, et celle de Dorpat, établie par Paul Ier, on en ajouta trois autres, qui furent ouvertes successivement à Kharkoff, à Kasan et à Saint-Pétersbourg. Pendant ce temps, les universités d'Abo et de Varsovie furent réunies à la Russie avec la conquête du duché de Finlande et du royaume de Pologne. Chacun des six arrondissemens nommés ci-dessus fut composé de plusieurs gouvernemens, qui à leur tour sont divisés en districts. D'après la nouvelle organisation, tout chef-lieu de gouvernement devait avoir un gymnase, et tout chef-lieu de district une école de district. Dans les principaux villages, on se proposait d'établir des écoles paroissiales. La plus

grande partie de ces établissemens existent déjà en réalité. La direction des affaires concernant l'instruction publique fut confiée, dans chaque arrondissement, à un conseil composé des professeurs de l'université, et présidé par le recteur choisi par eux-mêmes dans leur sein; et dans chaque gouvernement, à un conseil des maîtres du gymnase, présidé par son directeur. Dans la capitale, pour la direction générale des affaires, on créa un conseil composé des curateurs des universités, et présidé par le ministre de l'instruction publique. Cette sage organisation présente deux avantages éminens : l'uniformité de l'instruction de la jeunesse dans tout l'empire, et la participation des savans aux affaires de leur compétence. Pour encourager la jeunesse russe à se livrer aux études, les différens degrés de la hiérarchie savante reçurent des privilèges plus ou moins considérables; celui de docteur, par exemple, dans quelque faculté que ce soit, fut assimilé à un rang qui donne en Russie la noblesse héréditaire.

La protection que l'empereur Alexandre accorda aux sciences ne se borne pas à ces lois bienfaitrices, qui à elles seules suffiraient pour illustrer un règne. Il fit apporter encore d'utiles changemens au système des écoles ecclésiastiques, et établit plusieurs institutions spéciales pour les différentes branches des connaissances humaines qui ont une application plus immédiate que les autres aux besoins des hommes et des nations. Les principaux de ces établissemens sont l'académie médico-chirurgicale, l'institut du corps des voies de communication, où l'on enseigne l'art de construire les canaux, les ponts et les chaussées, l'école de génie, celle d'artillerie et plusieurs autres. Nous regrettons de ne pouvoir pas entrer dans de plus amples détails sur tout ce que le gouvernement fit pour l'instruction publique; et nous nous contenterons de dire que cet exemple du souverain fut suivi non-seulement par les différens corps de l'état, mais même par des particuliers. Le comte Besborodko établit à ses frais un gymnase à Néjine, et Démidoff une école

à Jaroslaff; ils allouèrent en même temps les fonds nécessaires pour leur entretien à l'avenir. (1)

De tels efforts ne pouvaient pas rester long-temps sans fruit; aussi, dans les derniers temps, avons-nous vu toutes les sciences prospérer en Russie. On ne peut pourtant pas se dissimuler que les savans russes se sont contentés jusqu'à présent de suivre de près les progrès des sciences dans les autres pays, de publier des ouvrages élémentaires ou des traductions des meilleurs ouvrages étrangers, et qu'ils n'ont pas attaché leurs noms à de nouvelles découvertes; mais il n'y a rien qu'on ne puisse espérer d'une si belle aurore.

Du nombre de ces sciences il faut excepter la géographie, qui de tout temps eut de grandes obligations aux Russes. Jusqu'au règne d'Alexandre, les Russes n'exploitèrent que leur propre pays, les côtes de la mer Glaciale, et celles du nord-est de l'Asie et du nord-ouest de l'Amérique. Dans le XIXe siècle, ils ont poussé leurs découvertes non-seulement au-delà de l'équateur, mais même au-delà du cercle polaire antarctique. Les noms de Krusenstern, de Kotzbue, de Bellingshausen, de Golovine, de Lazareff, de Vassilïeff, sont connus de tous les savans; les curieux n'ont qu'à jeter un regard sur les journaux géographiques et statistiques de nos temps. Les particuliers rivalisèrent encore une fois dans cette occasion avec le gouvernement. L'Europe vit avec étonnement et satisfaction le comte Roumïantzoff faire construire et équiper

(1) Nous ajouterons la belle école fondée par le prince Galitzin, l'établissement pour les sourds et muets du prince Ilinski, le magnifique jardin botanique du comte Rasoumowski, les entreprises littéraires et savantes du dernier Romanzoff, les grandes exploitations de Strogonof, la bienfaisance éclairée des Scheremetef, les sacrifices patriotiques des Dolgoroucki, des Orlof, des Kourakin, enfin les écoles, les musées, les sociétés savantes et les cabinets littéraires qui se multiplient rapidement sur tous les points de l'empire, même chez des peuples regardés comme beaucoup plus arriérés que les autres. *Note de l'auteur de l'Atlas.*

un vaisseau à ses frais, pour l'envoyer autour du globe, dans l'unique but des découvertes scientifiques. Les voyages des Russes dans l'intérieur de l'Asie ont aussi fixé l'attention du monde savant. Celui du capitaine Mouravïeff en Boukharie est traduit en français et en allemand. On attend avec impatience la traduction de celui de Timkofsky en Chine.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des sciences et de la littérature. Ce n'est pas que les beaux-arts n'aient point fait de progrès en Russie, depuis que nous y avons vu l'établissement d'une académie des beaux-arts sous l'impératrice Elisabeth. Mais, ne devant attirer l'attention des lecteurs que sur ce qui en est véritablement digne, nous avons cru à propos de leur épargner les détails sur les premiers essais des artistes russes. Aujourd'hui, les peintres tels que Egoroff, Chéboueff, Kiprenski, Varnek; les sculpteurs, comme Martoss, Démoute, me permettent de les nommer sans être accusé de partialité. Dernièrement on a vu au Louvre les gravures d'Outkine (Nos 2029 et 2030 de l'exposition de 1824), et on a rendu justice au fini de son travail. Il est à regretter que les autres artistes russes n'imitent pas Outkine. Leurs productions, placées à côté de celles des premiers maîtres modernes, détruiraient bientôt le préjugé des peuples du midi contre le climat du nord. Les architectes russes ne sont pas moins dignes d'éloges. Tous les jours ils décorent de nouveaux monumens les villes de leur patrie. Je ne citerai ici que l'église de Notre-Dame de Kasan à Saint-Pétersbourg. Cette superbe cathédrale, à la construction et à l'ornement de laquelle aucune main étrangère n'a participé, est une preuve incontestable de l'état florissant de toutes les branches des arts en Russie.

La littérature proprement dite n'a pas tardé à reprendre son ancien lustre sous le règne d'Alexandre.

Nos lecteurs ont pu remarquer que de tout temps la poésie lyrique a été cultivée en Russie avec plus de succès que tous les autres genres poétiques. La dernière époque de sa littéra-

ture n'a pas démenti cette marche, qui paraît lui être naturelle. Nous commencerons donc par les poëtes lyriques.

Vostokoff est un de ceux qui les premiers se sont écartés de la route tracée par les auteurs de l'époque précédente. Ses poésies sont surtout remarquables par la variété des rhythmes, dont plusieurs furent inconnus avant lui dans la versification russe.

Vers le même temps (1805), Joukofsky a commencé à publier ses ouvrages. Il s'applique particulièrement à imiter et à traduire les poëtes allemands et anglais. C'est à lui que la Russie doit le goût romantique, qui de jour en jour y fait de nouveaux progrès. Sans doute on ne saurait blâmer ce goût, mais il serait à desirer qu'il y prît un caractère plus national. La littérature allemande et anglaise est tout aussi classique pour les Russes, que celle des Français et des Italiens. Le vrai romantique consiste dans le choix des sujets nationaux, et dans l'emploi des couleurs qui puissent frapper les yeux d'un peuple, sans qu'il soit obligé d'étudier préalablement le climat, les mœurs et la croyance des nations étrangères. Telle est *Svetlana*, une des plus belles ballades de Joukofsky. Le style de ce poëte est généralement pur, mais à force d'être concis il devient souvent obscur. La partie la plus brillante de ses poésies est la partie descriptive; la plus faible, au contraire, est celle des passions, qui s'accordent mal avec la mysticité répandue dans tous ses écrits.

Batuchkoff, que les critiques russes placent ordinairement à côté de Joukofsky, le surpasse par la pureté du style, par la versification douce et harmonieuse, mais il a moins d'énergie et encore moins d'originalité. En général, il a peu de caractéristique; il imite tantôt Parny, tantôt Ossian : mais la volupté et la mollesse qui règnent dans ses vers, en rendent la lecture très séduisante. Sa meilleure production originale est une élégie sur la mort du Tasse. Nous aimons mieux quelques-unes de ses traductions.

Tandis que ces deux poëtes attiraient tous les suffrages, un

auteur plein d'originalité a été méconnu par la multitude. S'attachant peut-être trop à la langue slavonne, le prince Chikhmatoff est tombé dans le même défaut que nous avons reproché à Petroff et à Kostroff, défaut plus que compensé par la force et les beautés mâles de son style. Depuis quelque temps, on commence à lui rendre plus de justice, et il n'y a plus de doute que ses différens genres de poésies ne lui assurent une place honorable au parnasse russe. Son poème lyrique de *Pierre-le-Grand* sauvera même de l'oubli l'épigramme qu'on a faite contre lui, comme l'Athalie sauva celle de Fontenelle.

Un autre poète, objet de critiques encore plus amères et encore moins méritées, commence aussi à jouir d'une réputation qui lui est due : ce poète, c'est Katénine, qui, dans ses écrits lyriques, à l'originalité si rare dans la littérature russe, réunit le mérite d'un style toujours correct, et tantôt gracieux, tantôt vigoureux, selon les sujets qu'il traite. On lui a reproché avec justice de négliger sa versification; mais nous croyons que sa dernière production lyrique, intitulée *le Monde du poète*, est à l'abri de ce blâme. Ce morceau de vers offre de grandes beautés. L'idée en est éminemment poétique, et l'exécution ne laisse presque rien à desirer.

Nous nommerons ici encore un poète lyrique, Pouchkine, qui, quoique tout jeune, s'est fait déjà une réputation qui en éclipse plusieurs autres. Nous parlerons de lui plus en détail, à l'occasion de la poésie épique, à laquelle nous nous empressons d'arriver.

Cette branche de littérature vient d'être enrichie en Russie par une traduction de l'Iliade en vers hexamètres, à laquelle travaille Gnéditche. L'hexamètre russe, qui approche beaucoup de celui des Grecs et des Latins, a été essayé par plusieurs auteurs du XVIIIe siècle; mais si la découverte n'en appartient pas à Gnéditche, ce sera à lui que la Russie en devra l'adoption définitive au nombre des mètres sanctionnés par le goût public. La traduction de Gnéditche n'est connue encore

que par quelques fragmens publiés dans différens journaux; mais déjà les personnes instruites ne doutent pas de son mérite, et attendent avec impatience qu'elle soit finie. Nourri de la lecture des auteurs grecs, Gnéditche a publié un poème sur la naissance d'Homère, où il a tiré un excellent parti des traditions poétiques concernant ce chantre d'Achille. Les poésies lyriques de Gnéditche sont peu nombreuses et de peu d'importance; mais c'est dans son idylle, dont nous parlerons plus bas, qu'il s'est montré poète.

Il manquait à la littérature russe une traduction du poème du Tasse. L'époque dernière en a vu deux; la première en prose par Chichkoff, et la seconde en vers alexandrins, par Merzliakoff. Cette dernière n'est pas encore imprimée, et les fragmens qui en ont paru dans les journaux n'ont pas satisfait tous les desirs des connaisseurs. S'il est vrai que les bons auteurs ne choisissent pas les mètres au hasard, et qu'ensuite le mètre influe beaucoup sur la forme qu'ils donnent à leurs idées, il est vrai aussi que les traductions doivent imiter, autant qu'il est possible, la versification même des originaux. Quelques essais de Katénine prouvent que l'octave des Italiens peut être appropriée par les poètes russes, sauf les modifications nécessitées par la rareté des rimes dans la langue russe, en comparaison de leur abondance dans l'italienne, et par le besoin d'entrelacer les terminaisons masculines et féminines.

Les poèmes romanesques dans le genre de ceux de Byron, sont depuis quelque temps très à la mode en Russie. Nous ne ferons mention que de ceux du jeune Pouchkine, qui en donna le premier exemple dans son *Captif du Caucase*. Depuis, il en a fait plusieurs, qui tous ont les mêmes défauts et les mêmes beautés. Les premiers frappent sans doute d'autant plus le lecteur, que les dernières sont plus nombreuses. Une versification facile, harmonieuse et pleine de volupté, des descriptions vraies et poétiques, telles sont les beautés des poésies de Pouchkine. Le manque de plan et d'ensemble, et surtout la

monotonie des sentimens, et la répétition de quelques expressions favorites, tels en sont les défauts. Il nous est pénible de les lui reprocher ici; mais malheureusement ses imitateurs nous y obligent. La meilleure des productions de Pouchkine est, selon nous, son poème de *Ludmila*, dont le sujet est tiré des traditions fabuleuses du temps de Vladimir, ce Charlemagne des Russes. Pouchkine n'a eu pour guide cette fois-ci que le malheureux exemple d'un auteur célèbre, exemple qui, comme un fanal, l'avertissait des dangers qu'il fallait fuir. Il est à regretter que Pouchkine ne se soit pas attaché davantage à ce genre vraiment national, et qu'il n'ait pas ambitionné le nom de l'Arioste russe.

Nous ne saurions passer à un autre genre de poésie avant d'avoir dit quelques mots sur le poème héroï-comique du prince Chakhofsky, intitulé *les Pelisses enlevées*. Quoique ce poème rappelle trop souvent celui de Boileau, il n'en est pas moins gai et bien versifié.

L'art dramatique a fait aussi quelques progrès dans l'époque qui nous occupe; mais sa marche paraît lente, en comparaison des autres parties de la littérature.

Ozéroff, depuis 1804 jusqu'à 1809, donna quatre tragédies, dont deux sont imitées du théâtre français, et deux autres lui appartiennent en entier. A l'honneur d'Ozéroff, il faut dire que les deux dernières, *Fingal* et *Dmitrii-Donskoï*, sont aussi les meilleures. Le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails sur ces tragédies. D'ailleurs, elles sont traduites en français, et nous laissons aux critiques étrangers le soin d'en juger. Peut-être ils nous sauront gré d'avoir provoqué leur curiosité. Quant au style d'Ozéroff, il est souvent incorrect, mais toujours noble et passionné. Ozéroff mourut en 1816, après une longue maladie, dans un âge encore très peu avancé.

Ozéroff eut beaucoup d'émules, tels que Grouzintzoff, Krukofsky (tous les deux morts), Viskovatoff, etc.; mais il les

laissa tous en arrière. Nous citerons pourtant ici *l'OEdipe-roi* de Grouzintzoff, à cause de son plan, d'une beauté tout-à-fait antique et sans exemple dans la littérature russe, et *le Pojarsky* de Krukofsky, pour sa belle versification. Dans ce moment-ci, la Russie compte peu d'auteurs tragiques originaux. Il n'y a que Katénine en qui la Melpomène russe ait encore de l'espérance.

Les meilleurs traducteurs sont l'auteur que nous venons de nommer, Gendre, Gnéditche, Lobanoff, Chakhofsky et plusieurs autres. Ils traduisent tous du français. Les théâtres italien, anglais et allemand sont presque étrangers à la scène russe. Il n'y a pas long-temps que Joukofsky a publié une traduction en vers de la *Jeanne d'Arc* de Schiller; mais cette pièce n'a pas été représentée.

Si le prince Chakhofsky n'occupe pas une place très distinguée parmi les tragiques, il tient la première parmi les comiques ses contemporains. Sa vive imagination lui fait augmenter tous les jours ses productions, déjà assez nombreuses dans ce genre et dans celui de l'opéra. Quelques-unes de ses comédies ont eu un succès sans exemple sur la scène russe. Leur mérite principal consiste dans la vérité de quelques caractères, et dans le comique des situations. La versification en est un peu négligée, et les plans en sont quelquefois brusqués. Ce mérite et ces défauts prouvent que Chakhofsky possède un vrai talent comique, mais qu'il devrait renoncer à l'ambition de ne voir jouer que ses propres pièces sur le théâtre de Saint-Pétersbourg.

Les autres auteurs comiques de cette époque sont Kryloff, qui, après quelques essais très heureux, a abandonné ce genre, et Zagoskine, dont les pièces offrent beaucoup de comique et d'originalité.

Les meilleurs traducteurs en fait de comédies, sont Khmelnitzky, Katénine, Gendre, Griboïédoff, etc. Griboïédoff a fait dernièrement une comédie originale qui n'a

pas même été représentée. Nous n'en avons aucune idée.

L'opéra et le vaudeville ont, de même que la comédie, de grandes obligations au prince Chakhofsky. Quelques-unes de ses productions dans ce genre sont peut-être les chefs-d'œuvre de cet auteur.

Le drame a été cultivé avec succès par Iliine et par Névakhovitche.

En finissant cet article sur l'art dramatique, nous dirons que jusqu'à présent ce sont les traductions ou les imitations des meilleurs ouvrages français dans ce genre, qui constituent en plus grande partie le répertoire russe, et que le théâtre est très peu national en Russie. Il est vrai que quelques auteurs comiques ont donné des tableaux de mœurs de leur pays; mais ces auteurs ne sont pas nombreux. Malgré les tentatives de presque tous les auteurs russes pour traiter des sujets nationaux, la tragédie a conservé toujours l'air étranger. Nous profiterons de cette occasion pour avertir les auteurs, même dans d'autres genres, que pour être romantiques, dans le sens donné plus haut à ce mot, il ne suffit pas de choisir son sujet dans l'histoire nationale.

La poésie didactique proprement dite n'a été enrichie dans les derniers temps que par une traduction de *l'Essai sur la critique* de Pope par le prince Chikhmatoff. Les autres branches de la poésie didactique, telles que la satire et la fable, ont été plus heureuses. Milonoff (mort en 1821) laissa un grand nombre de satires qui sont estimées. Les deux satires du prince Chakhofsky sont peut-être ce que la littérature russe a de mieux dans ce genre. Enfin, Kryloff, le même que nous avons vu parmi les auteurs comiques, a fait des fables, où, à toutes les belles qualités de Khémnitzer, dont nous avons parlé plus haut, il a réuni de grandes beautés poétiques. Après un tel éloge, on ne nous accusera pas de partialité si nous disons que dans quelques-unes de ses fables, il pèche par une morale trop recherchée et par un style ampoulé. Les meilleures

fables de Kryloff ont été traduites en français et en italien et publiées à Paris, en 1825. Le succès qu'elles ont obtenu nous dispense d'en parler davantage.

La poésie descriptive fut de tous temps une des branches les plus pauvres de la littérature russe. Quelques idylles originales de Panaeff et une de Gnéditche sont à-peu-près tout ce que nous pouvons citer pour l'époque actuelle. La dernière surtout, intitulée *les Pêcheurs*, est remarquable parce que Gnéditche a eu le premier l'heureuse idée de rendre l'idylle nationale aux Russes en y introduisant des personnages, tels que les pêcheurs de la Néva. Il a su y représenter leur genre de vie sous un aspect vrai et poétique.

La prose que nous avons laissée en proie au mauvais goût et aux faux principes, reprit au commencement de ce siècle une marche plus sûre et fit des progrès très rapides, surtout dans les styles historique et didactique. Ce dernier genre embrassant toutes les connaissances humaines, nous ne pourrons pas entrer dans des détails à cet égard, et nous nous bornerons à ce que nous en avons déjà dit en parlant des progrès que la civilisation a faits sous le règne d'Alexandre. Mais nous croyons de notre devoir de citer ici les prosateurs qui appartiennent spécialement aux belles-lettres.

Un style pur et correct qui du temps de Catherine II n'était le partage que de quelques auteurs doués de grand talens, est devenu aujourd'hui commun à toutes les personnes instruites. Il faut pourtant avouer que tous les genres de prose n'ont pas été cultivés avec un égal succès.

Le seul prédicateur de l'époque actuelle qu'on puisse nommer après le métropolitain Platon, c'est l'archevêque Augustin, son successeur dans l'administration du diocèse de Moscou. Malheureusement ce prélat est mort il y a quelques années, dans toute la vigueur de son âge. Depuis ce temps le clergé russe compte beaucoup de membres vertueux et savans, mais la chaire ne retentit plus de l'éloquence de Platon.

Nous avons déjà vu plus haut que Karamzine s'est acquis une réputation européenne par la publication de son histoire de Russie. Les autres auteurs historiques sont l'archevêque Eugène, Katchénofsky, Glinka (Grégoire) etc. En parlant de l'histoire russe on ne saurait oublier sans ingratitude les travaux de Malinofsky, Kalaïdovitche et Stroeff, qui, par la découverte de plusieurs anciens manuscrits, ont éclairci plus d'un point douteux.

Les meilleurs narrateurs de l'époque dont il s'agit sont Katchenofsky, que nous venons de nommer parmi les historiens, Batuchkoff et Joukofsky, que nous avons vus parmi les poètes, et Narejny dont *les Soirées slavones* mériteraient d'être plus connues qu'elles ne le sont.

Ils nous reste à nommer les auteurs qui se sont distingués en travaillant pour la théorie de la langue russe et pour la critique des ouvrages. Tels sont Chichkoff, Merzlïakoff, Katchenofsky et Gretche. Le dernier a même publié un *Essai sur l'histoire de la littérature russe*, qui nous a été d'une grande utilité dans la rédaction de cet aperçu, quoique nous différions souvent d'opinion avec lui.

Nous étant chargé de ce travail à la prière de M. Balbi et à défaut d'autres personnes capables de remplir mieux ses vues utiles, nous n'avons suivi que notre propre sentiment en jugeant le mérite de différens auteurs; tout le blâme ne doit donc retomber que sur nous, si nous nous sommes trompé.

NOTES.

N°. 1.

Nous rapporterons ici les principaux traits de la grammaire qui distinguent la langue russe de la langue slavonne.

Comme la langue latine, les langues slavone et russe n'ont

point d'articles, et le rapport d'un nom à un autre se marque dans ces langues par des cas.

Elles ont un cas de plus que la langue latine. Ce septième cas (instrumentalis) s'appelle en russe créatif, parce qu'on l'emploie quand on veut exprimer qu'une chose a été produite par ou avec une autre. Les sept cas sont les mêmes dans les deux langues, mais leurs terminaisons diffèrent beaucoup. Il faut encore observer que dans la langue slavonne le vocatif a sa terminaison particulière et qu'au contraire dans la langue russe ce cas ressemble toujours au nominatif, excepté trois ou quatre mots qui ont passé intacts de la langue slavonne dans la langue russe.

Les noms substantifs et adjectifs, ainsi que les pronoms, ont dans les deux langues, comme dans la langue latine, trois genres, masculin, féminin et neutre.

Dans la langue slavonne ils ont aussi trois nombres, savoir, singulier, pluriel et duel; ce dernier sert à exprimer deux personnes ou deux choses. La langue russe, comme la langue latine n'a que deux nombres.

La langue russe jouit, en compensation, d'un avantage, auquel sa langue mère, à peu d'exceptions près, ne participe pas; c'est celui de former des noms augmentatifs et diminutifs, comme la langue italienne. Presque tous les substantifs russes ont un ou deux augmentatifs et trois diminutifs; quelques-uns en ont davantage. Les adjectifs n'ont que des diminutifs; au reste les grammairiens ne sont pas d'accord à cet égard.

Les verbes slavons et russes se conjuguent tout-à-fait différemment de ceux des autres langues qui ne sont pas d'origine slavonne. Ils ont d'abord plusieurs infinitifs présens qui, par un simple changement de terminaison, expriment une circonstance qui accompagne l'action, comme, par exemple, celle que l'action consiste dans un seul acte, ou bien qu'elle est une suite d'actes de même nature. Ensuite ces infinitifs ont leurs correspondans dans les temps passés et futurs, de manière que

les verbes slavons et russes expriment presque toujours des circonstances avec eux, ce qui rend le discours très précis. D'un autre côté il n'ont pas des temps conditionnels et subjonctifs et pour exprimer les idées qu'on rend, par exemple, dans la langue française, par ces temps, on emploie en parlant russe une particule qu'on ajoute aux temps de l'indicatif. Il faut encore observer que les verbes slavons ont aussi trois nombres, dont nous avons parlé plus haut. Ils ont aussi plus de temps que les verbes russes, puisqu'ils forment des temps passés avec le verbe auxiliaire *être*, tandis que la langue russe n'a pas de temps passés composés.

Enfin ces deux langues diffèrent beaucoup entr'elles par la construction grammaticale; mais nous n'entrerons pas dans ces détails, qui ne peuvent intéresser ceux qui ne connaissent pas ces langues et qui seraient superflus aux autres. Nous nous bornerons à dire que toutes les deux jouissent d'une grande liberté dans la transposition des mots, à cause des cas qui servent à reconnaître les régimes directs et indirects, ainsi que leur rapport avec les verbes.

Ce court aperçu suffit pour faire juger que la langue russe est très riche en formes grammaticales, et que par conséquent elle est susceptible d'exprimer toutes les nuances des idées les plus abstraites.

N° 2.

Voici les principales différences entre la langue russe et le dialecte de la Petite-Russie:

1° Dans les voyelles et leur prononciation.

a) Les habitans de la Petite-Russie changent souvent *o* en *i*; par exemple, en russe *vor* (voleur), en petit-russe *vir*.

b) Les Russes prononcent quelquefois *o* comme *a*; par exemple, ils écrivent *moloko* (lait), et prononcent *malako*. Les Petits-Russiens au contraire conservent toujours la vraie prononciation de la lettre *o*.

c) Les voyelles *i* et *ïeri*, ou bien *i* de gosier, se trouvent tellement confondues dans le dialecte de la Petite-Russie que presque partout où les Russes emploient *i*, les Petits-Russiens emploient *ïeri*, et *vice versa*. On ne peut pas donner ici des exemples, puisque la lettre *ïeri* ne saurait être exprimée par aucune lettre de l'alphabet français.

d) La voyelle *ïate* qui a le son d'*ïé* dans la langue russe, se change toujours en *i* dans le dialecte de la Petite-Russie; par exemple *dïélo*, *dilo* (affaire).

2° Dans la prononciation des consonnes.

La lettre *glagol* se prononce par les Russes tantôt comme *g* ou *h* latins, tantôt comme *k* ou *ch* allemands. Les Petits-Russiens donnent aux *glagol* dans tous les cas le son d'*h* latin.

3° Dans les formes grammaticales.

a) Les déclinaisons des mots dans le dialecte de la Petite-Russie ressemblent plus aux déclinaisons slavonnes que les déclinaisons russes. Les Petits-Russes ont même conservé une terminaison particulière pour les cas vocatifs, tandis que dans la langue russe le vocatif (comme nous l'avons déjà vu dans la note, n° 1) est semblable au nominatif.

b) Dans la conjugaison des verbes la différence la plus remarquable est que les temps passés dans la langue russe finissent au singulier en *l*, et dans le dialecte de la Petite-Russie en *v*; par exemple, *ïa khodil*, *ïa khodiv* (je marchais).

4° Dans les mots.

Le dialecte de la Petite-Russie contient une grande quantité de mots étrangers à la langue russe et d'origine germanique et latine, qui lui ont été transmis par les Polonais.

N° 3.

Les caractères usités aujourd'hui dans la langue russe sont au nombre de 34; savoir : *aze, bouki, védi, glagol, dobro, ïeste, jivété, zemlïa, ijé, i, kako, ludi, mislété, nache, one, pokoï, rtzi, slovo, tverdo, ou, ferte, khère, tzi, tcherve, cha, chtcha, ïère, ïeri, ïère, ïate, è, ïou, ïa, fita.*

Ces 34 lettes composant l'alphabet russe sont prises de l'alphabet slavon, qui outre celles-là en a encore 9.

Nous avons vu plus haut l'invention de l'alphabet slavon par deux moines grecs Methodius et Cyrille. Cet alphabet passa en Russie avec les livres sacrés traduits par ces moines, et resta intact jusqu'à Pierre-le-Grand, sauf quelques petites variations que le temps y apporta insensiblement.

La première imprimerie slavonne fut établie à Cracovie vers la fin du XVe siècle. En Russie cet art ingénieux ne fut connu que sous le règne de Jean IV, comme nous l'avons dit en parlant de ce tzar.

Pierre-le-Grand, dont le vaste génie embrassait tout, réforma lui-même l'alphabet slavon. Il en retrancha d'abord la plupart des lettres qui servaient à exprimer les sons rendus par d'autres caractères, ensuite il chercha à les arrondir et à leur donner une forme plus élégante. Ces caractères ainsi corrigés, qui portent le nom de l'alphabet russe, furent fondus en Hollande par ordre de Pierre au commencement du XVIIIe siècle. Apportés à Moscou ils servirent, en 1704, à imprimer la première feuille de gazette, qui fut aussi le premier ouvrage périodique qui parut en Russie.

Depuis ce temps l'alphabet russe n'a presque plus subi de changement. Quelques auteurs éclairés essayèrent d'y apporter des corrections, mais tous leurs raisonnemens échouèrent contre la force de l'habitude. Il n'y a que la volonté immuable d'un homme tel que Pierre, qui ait pu changer sans aucune difficulté l'habitude de plusieurs siècles.

On pense généralement que l'alphabet russe, qui compte maintenant 34 lettres, pourrait être encore réduit, sans y rien perdre d'essentiel.

Il nous reste à remarquer une chose qui est peut-être tout-à-fait particulière à l'alphabet slavon; c'est que la plupart des dénominations des caractères qui le composent ont une signification, et que même quelques-uns d'entr'eux étant nommés dans leur ordre alphabétique forment un sens; par exemple, *glagol dobro ïeste* (parole bien est) veut dire, *la parole est un bien*; *rtzi slovo tverdo* (dis mot ferme) *que ta parole soit stable.*

Aujourd'hui on a presque généralement abandonné ces anciennes dénominations, et l'on cherche à désigner tous les caractères par des sons approchant le plus de leurs sons naturels, pour faciliter, autant qu'il est possible, l'enseignement de la lecture aux enfans.

ADDITIONS AU COUP-D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE RUSSE.

I.

FRAGMENS TIRÉS DE LA VIE D'ALEXANDRE Ier PAR A. E., RELATIFS A LA LITTÉRATURE RUSSE.

Les Russes sont entrés assez tard en partage de la civilisation moderne des Européens. Deux invasions de Tatares et de Lithuaniens avaient, plus encore que la rigueur du climat, arrêté l'essor de ce peuple naturellement gai, social et ingénieux. Mais ses progrès furent rapides dans toutes les conditions que lui offrit le règne de Pierre-le-Grand; la persévérance et l'habileté de son cabinet ont affermi son influence politique; l'histoire ne compte pas sans effroi ses triomphes et ses ressources militaires; sa législation s'avance constamment vers un but de douceur et d'équité, tandis que les sciences s'enrichis-

sent des travaux de ses naturalistes et de ses hardis navigateurs. Mais c'est surtout de sa fortune littéraire que je dois considérer les phases.

Pierre Ier, qui bâtissait sur un sol nouveau, dut s'occuper des fondations plus que des ornemens de l'édifice; ce fut véritablement sous les règnes de sa nièce et de sa fille, que la Russie vit poindre les premières lueurs d'une littérature. Comme toutes les autres nations, elle avait eu dans son moyen âge des chroniques, des troubadours et des mystères, oubliés ensuite au milieu des ténèbres de la barbarie. Un pauvre pêcheur, né près des glaces d'Arkhangel, avec une force merveilleuse de jugement et de génie, donna aux Russes, un peu avant le milieu du XVIIIe siècle, leur premier dictionnaire, ainsi que des règles et des essais de poésie. Il est remarquable que la langue allemande, dédaignée dans son propre pays pour la langue latine, ne reçut des lois qu'à la même époque. Au reste, jusqu'à l'avénement de Catherine II, on ne trouve guère sur le parnasse russe que des tentatives éparses et des imitations de l'étranger plus ou moins heureuses.

Le génie de cette grande souveraine, capable de tout concevoir et de tout entreprendre, sentit la nécessité de préparer pour la culture intellectuelle de son peuple, un fond plus solide. D'une part, elle fit traduire tous les chefs-d'œuvre classiques français, italiens, anglais et allemands, véritable moyen de perfectionner la langue et de mûrir la raison d'un peuple nouveau; et d'autre part elle jeta les bases d'une instruction publique, et y appela de toutes les contrées d'habiles professeurs. Alexandre a développé l'ouvrage de son aïeule sur un plan vaste et régulier; et, à la voix du nouvel Osiris, l'empire des Tzars s'abreuve à toutes les sources de lumières, depuis l'enseignement primaire des hameaux jusqu'aux doctes leçons de six grandes universités.

Le mouvement général imprimé aux esprits par une main puissante, a des effets bien supérieurs à des protections isolées

et passagères. Une Russie littéraire naît et croît réellement; non-seulement la vie s'y manifeste par des productions originales et variées, mais des besoins nouveaux y ont fait établir pour chaque semaine, pour chaque mois, pour chaque année, des journaux et des recueils périodiques consacrés aux sciences, aux lettres et aux arts; des académies volontaires s'y forment en divers lieux pour le même dessein, et décèlent l'agitation de la pensée et l'impatience du savoir. Moscou possède une Société d'antiquaires qui promet de curieuses recherches dans des contrées peu connues. Les vérités, les découvertes utiles n'éprouvent pas le repoussement des vieilles sociétés. On favorise la méthode qui a, de nos jours, abrégé le temps et doublé l'étendue de l'instruction; et le nom des deux impératrices décore la liste de ses protecteurs. On ne peut se dissimuler que désormais, en Russie, l'intérêt public s'attache aux succès littéraires. Déjà la mode, qui, sous des formes frivoles, n'en est pas moins (dans les sociétés polies) l'expression, l'interprète des goûts réels, promène sur des livres et sur des auteurs ses caprices et son engoûment. Le golfe de Finlande fournit aussi des partisans et des adeptes aux deux doctrines qui partagent en classiques et en romantiques le monde lettré, en attendant qu'un goût sage fasse des systèmes rivaux un ordre composite qui ravive les anciennes et régularise les nouvelles. Enfin, des femmes de rangs divers ont pris place entre les écrivains nationaux. Cette intervention des femmes dans les travaux des muses, soit qu'on la blâme, soit qu'on l'approuve, est le signe avéré que la littérature a pénétré dans les mœurs, et qu'elle ne saurait plus en être séparée.

L'amélioration progressive de tout langage a deux origines constantes, l'usage de la haute société et les travaux des gens de lettres. La langue slavo-russe se trouve sur ces deux points dans une situation particulière.

Saint-Pétersbourg, le siége du gouvernement, est autant une colonie d'Europe qu'une capitale de la Russie. Toutes les lan-

gues y semblent naturalisées. Soit par un don de la nature, soit par une habitude prise dès le berceau, les Russes les parlent avec une égale facilité. Il ne faut donc point s'étonner qu'au moment de la révolution opérée dans les mœurs par Pierre Ier, l'élite de la société ait préféré à la langue maternelle des langues étrangères qui lui offraient une élocution choisie et une littérature toute faite. Il en est résulté que l'allemand, l'italien, et surtout le français, ont été employés dans les relations sociales, et que le slavo-russe a été réservé aux besoins vulgaires de la vie domestique, pendant que la même prédilection des hautes classes pour les théâtres étrangers, privait l'art dramatique russe de ses tributaires et de ses guides naturels. Ce partage inégal, tout en retardant les progrès de la langue indigène en finesse et en élégance, a dû lui conserver sa franchise et sa naïveté. Ainsi, quoique le théâtre national des Russes, tel que nous le pouvons juger par les traductions, laisse beaucoup à desirer, on est généralement frappé du talent de vérité qui signale leurs comédies dans la peinture des mœurs.

Cet état de vasselage et d'infériorité de la langue du pays était décourageant pour les écrivains nationaux, condamnés chez eux à l'indifférence, et chez l'étranger à être défigurés par le tâtonnement d'un petit nombre de traductions novices. Il leur fallait, en outre, résister aux séductions de la gloire qui les invitait à écrire dans une autre langue, presque commune à toute l'Europe, pour laquelle leur aptitude n'est pas douteuse, comme l'attestent les vers piquans du comte Schouvaloff, la prose spirituelle de M. le comte Golofkin, et la facile élégance de M. le comte Orloff. Honneur donc au zèle patriotique des auteurs russes! Les efforts de leurs poètes ont été les premiers, mais ne sauraient être les plus décisifs pour atteindre le but proposé. La poésie n'est, en général, qu'un langage d'acception et de privilége, trop précieux pour le commerce des hommes. On peut poser comme une règle, que les qualités qui rendent une langue poétique ne sont nullement celles qui

la rendent communicative. J'invite à réfléchir sur cette vérité, dont la preuve exigerait des développemens que ne comporte pas cet écrit. De cette manière s'expliquera le fait avéré en Europe, que la langue réputée assez généralement la moins poétique y est cependant la plus répandue. Tandis que les muses de la Tamise, du Rhin et du Tage ouvrent à leurs nourrissons de faciles sentiers, il est besoin d'un génie extraordinaire pour être poète en français, et soutenir dans les cieux un langage que son mécanisme tout humain ramène constamment vers la terre, et rend plus propre à la logique qu'à l'illusion. Aussi, voyez quelle horrible torture fait souffrir à notre langue, divinisée par quelques grands poètes, la foule de ces versificateurs ambitieux et impuissans qui manquent d'une véritable inspiration! L'oreille de l'étranger, accoutumée à l'audace de ces divers idiomes, à leurs syncopes, à leurs inversions, à leur faculté de composer et de décomposer les mots, ne peut sentir dans la plupart de nos vers qu'une prose un peu pénible qu'interrompt çà là le tintement des rimes. Si j'en crois cet exemple, c'est donc moins de ses poètes que de ses prosateurs, que la langue russe doit attendre son perfectionnement, et, s'il est permis de le dire, sa sociabilité européenne. Déjà M. de Karamzine a su hâter ce progrès, par sa grande histoire de Russie. Cette composition vaste et éloquente distribue les rangs et fonde une espèce d'hiérarchie entre les tours et les expressions de la prose russe. L'historien a vu son style s'empreindre naturellement de fraîcheur et d'originalité; heureux privilége des écrivains qui s'avancent les premiers dans une langue dont la littérature naissante n'a pas encore fatigué les ressorts!

Depuis un siècle que l'étude des lettres s'est éveillée parmi les Russes, ils ont abordé tous les genres. Comme nous l'avons remarqué, la poésie a précédé la prose, et la biographie de leurs poètes serait déjà un livre considérable. De l'épopée à l'épigramme aucune place n'est restée entièrement vide. Je n'ai

pas dissimulé qu'ils ont beaucoup imité, et cela devait être, puisqu'ils arrivaient les derniers, non-seulement après les classiques anciens, mais au milieu des sources nouvelles en pleine exploitation. Le même phénomène s'est reproduit partout. Quelle littérature moderne n'a pas été d'abord fondée sur les livres saints, ou sur les récits de l'antiquité? Ne se sont-elles pas ensuite aidées mutuellement? N'a-t-on pas vu le Parnasse français, si riche de son propre fonds, être successivement grec, latin, italien, espagnol? Et maintenant la Germanie ne couvre-t-elle pas les modèles anglais d'une draperie allemande? On a donc conclu trop légèrement des premiers efforts des Russes, qu'ils étaient une nation purement imitatrice. Toute jeune qu'est leur littérature, elle n'offre pas des productions originales en moindre proportion qu'aucune autre. Ce recueil de fables (1) en sera lui-même la preuve. Après avoir beaucoup traduit, les écrivains de la Néva ont mérité d'être traduits à leur tour. Des Allemands et des Français leur ont déjà rendu cet hommage. M. Jones Bowring a publié en deux volumes un choix de poésies russes traduites en vers anglais, et MM. Von der Borg et Dupré de St.-Maure deux anthologies russes, l'une en allemand, l'autre en français. On a pu juger par ces ouvrages de la richesse et de la variété des muses hyperboréennes. J'ai été principalement frappé de la verve et de l'enthousiasme qui signalent leurs chants guerriers. Je ne connais dans aucune langue rien de supérieur en ce genre au poëme de Joukoffsky intitulé le *Ménestrel dans le camp des Russes*.

(1) L'auteur parle ici des fables de M. Kryloff, imitées en vers français et en vers italiens, et publiées à Paris en 1825, par les soins de M. le comte Orloff. On peut consulter, dans le cahier de *juin* 1825 de la *Revue encyclopédique*, l'analyse que M. Héreau a faite de cet ouvrage, et qui a mérité d'être traduite en entier dons un journal russe, le *Télégraphe de Moscou*, cahier de septembre de la même année. *Note de l'auteur de l'Atlas*.

II.

TABLEAU DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES ET DE TOUS LES JOURNAUX ET RECUEILS SCIENTIFIQUES DE L'EMPIRE RUSSE, ACTUELLEMENT EXISTANT.

A. *Sociétés savantes de l'Empire Russe.*

SAINT-PÉTERSBOURG. 1. *Académie impériale des Sciences*, fondée par Pierre-le-Grand, en 1724.

2. *Académie de Médecine et de Chirurgie*, fondée par Alexandre Ier (Il existait déjà un *Institut de Chirurgie* fondé en 1783).

3. *Société libre d'Économie*, fondée en 1765 par Catherine II, et par les soins du prince Orlof, et confirmée en 1773.

4. *Académie des Beaux-Arts*, fond. en 1758 par Élisabeth, comme classe particulière dans l'Académie des Sciences, puis accrue et établie en société indépendante par Catherine II, en 1764.

5. *Société impér. de Minéralogie*, fond. en 1818.

6. *Société libre des Amis des Sciences, de la Littérature et des Arts*, fondée en 1803.

7. *Société libre d'Économie rurale*, l'une des plus anciennes de Saint-Pétersbourg, fondée il y a plus de 60 ans. (Elle a publié plus de 40 volumes de ses mémoires, en langue russe).

8. *Académie impériale pour le perfectionnement de la langue russe*, ou *Académie russe*, fondée en 1784.

9. *Société des Amis de la langue russe*, fondée vers 1812 par Chichkof et Derjavine, dans le but d'épurer la langue russe.

10. *Société impériale philanthropique*. (Cette société s'occupe de tout ce qui tient au bien-être de la société, et surtout des établissemens d'utilité publique, des hôpitaux, des prisons. Elle publie un journal)

11. *Société militaire*, fondée par l'état-major de la

garde impériale, et destinée à répandre parmi les jeunes officiers les connaissances d'application à l'art militaire. (Le prince Volkonsky était son président).

12. *Société pharmaceutique*, fondée en 1818.

13. *Société de l'établissement des écoles d'après le système de l'enseignement mutuel*, fondée en 1819.

14. *Société de l'encouragement des artistes*, fondée en 1822.

MOSCOU .... 1. *Académie de médecine et de chirurgie.*

2. *Société des sciences physiques et médicales*, fondée en 1805.

3. *Société impériale des Naturalistes*, fondée en 1805. (Elle a été pendant quelque temps réunie à la *Société botanique de Gorenki*, qui n'existe plus).

4. *Société d'Économie rurale*, fondée en 1818, sous la présidence du prince Galitzin. (Les plus riches propriétaires de la Russie en sont membres).

5. *Société des Amis de l'Histoire et des Antiquités de la Russie*, fondée en 1804. (Elle publie des ouvrages à ses frais; c'est à elle que l'on doit la grande histoire de Russie, par M. Karamzine).

6. *Société des Amateurs de la Littérature russe*, fondée en 1810. (Elle a publié, depuis sa fondation, 21 volumes de ses travaux, qui contiennent des poésies et des morceaux importans pour l'histoire et la théorie de la littérature russe).

7. *Académie des Beaux-Arts.*

VILNA .... 1. *Académie impériale.*

2. *Société de Médecine*, fondée en 1805.

RIGA .... 1. *Société de la littérature*, fondée en 1802.

2. *Société libre d'économie rurale de la Livonie*, fondée il y a 20 à 25 ans.

3. *Société livonienne d'utilité publique et d'économie*, fondée vers 1793 par Blankenhagen.

ABO........................ *Société physiographique.*

KRZEMIENECZ .... *Société savante.*

GITOMIR .... *Société littéraire.*

KALOUGA .... *Société littéraire.*

KASAN.................... 1. *Société des amis de la littérature nationale*, fondée en 1818. (Elle publie des ouvrages.)

2. *Société des amateurs des sciences*, fondée depuis peu. (Elle est presque entièrement composée des membres de l'université de cette ville qui, sur les limites de l'Europe et de l'Asie, possède, outre un théâtre russe, un théâtre français, dit-on, très passable.)

KHARKOF .... *Société des Sciences*, fondée en 1810.

IAROSLAF .... *Société des amateurs de la langue russe.*

NOVO-TCHERKASK..... *Société de lecture*, établie par l'hetman Denisof.

MITAU..................... *Société de la littérature et des arts de la Courlande.* (Elle publie des Mémoires.)

VARSOVIE .... 1. *Acad. des sciences du royaume de Pologne.*

2. *Société royale littéraire*, fondée en 1800 par S. M. le roi de Prusse. (Elle a pour objet de fixer et d'épurer la langue nationale, de faire mieux connaître l'histoire du pays, la topographie, l'histoire naturelle de la Pologne, etc.)

3. *Société des amis des sciences.*

4. *Société de Physique.*

B. *Journaux et Recueils scientifiques dans l'Empire Russe.*

SAINT-PÉTERSBOURG. 1 et 2. *Peterbourgskiya Védomosti.* Gazette de Saint-Pétersbourg, publiée par l'Académie impériale des sciences. Elle paraît depuis 1718, séparément en russe et en allemand, deux fois par semaine. Les articles scientifiques sont rédigés par les membres de l'Académie.

3 et 4. *Peterbourgskiya Senatskiya Védomosti.* Gazette du Sénat, de St.-Pétersbourg, en russe et en allemand; paraît tous les samedis, depuis 1810.

5. Le *Conservateur impartial.* Cette Gazette officielle, publiée en français par le Collége impé

rial des affaires étrangères, a pris en 1825 le titre de *Journal de Saint-Pétersbourg, politique et littéraire;* deux fois la semaine, dep. 1813.

6. *Tekhnologuitcheskoï journal.* Journal technologique publié par l'Académie impériale des sciences. Il paraît comme *appendix* à la Gazette de l'Académie.

7. *Journal Imperatorskago Tchélovékolioubivago obchchestva.* Journal de la Société impériale philanthropique ou de bienfaisance. Une fois par mois, depuis 1817.

8. *Kristianskoyé Tchteniyé.* Lectures chrétiennes, publiées par l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg. Ce recueil paraît tous les mois.

9. *Journal Departamenta Narodnago Posvéchtchéniya.* Journal du département de l'instruction publique. Une fois par mois.

10. *Sorévnovatel Prosvéchtchéniya.* Le Promoteur de l'instruction; ou le Propagateur de la civilisation et de la bienfaisance, publié par la Société libre des Amis de la Littérature russe depuis 1818. (Le produit de cet ouvrage important est consacré à accorder des secours ou des encouragemens aux savans, aux hommes de lettres ou aux artistes qui sont dans le besoin.) Les sujets qu'il traite sont: l'histoire, les voyages, les antiquités, les sciences morales, physiques et politiques.

11. *Synn Otetchestva.* Le Fils de la patrie ou le Patriote. Depuis 1812, tous les samedis. C'est un recueil historique, littéraire et politique, généralement estimé.

12. *Literatourniya Pribavléniya K'Synou Otetchestva.* Bibliothèque de lecture. Une fois tous les 15 jours. Elle contient des contes, des fables, la plupart traduits de l'allemand ou du français. Supplément au Fils de la patrie.

13. *Rouskoï Innvalide, ili voyenniya Védomosti.* L'Invalide Russe, ou Gazette militaire.

Feuille quotidienne; paraît depuis 1813. Outre les promotions et ordonnances, ce journal contient, 1° des descriptions topographiques, statistiques et historiques des provinces de la Russie et des autres pays, principalement sous les rapports stratégiques; 2° des nouvelles littéraires; 3° des analyses d'ouvrages concernant la tactique, la stratégie, les fortifications et l'artillerie; 4° des annonces de découvertes dans les sciences, et particulièrement dans les sciences militaires; 5° des extraits de voyages; 6° des notices historiques et des biographies sur les généraux russes célèbres, et des anecdotes militaires; 7° des nouvelles scientifiques; 8° mélanges. (Voilà sans doute, observe M. le baron de Férussac, le cadre d'un excellent journal militaire, qui manque à la France).

14. *Novosti Litteratouri.* Nouveautés littéraires; supplément à l'Invalide Russe, qui paraît tous les huit jours.

15. *Blagonamérennoï.* Le Bien-Intentionné, journal purement littéraire, dont il paraît un cahier tous les 15 jours depuis 1818.

16. *Sibirski Vestnik.* Le Courrier de Sibérie. Ce journal, qui paraît tous les quinze jours depuis 1819, et qui embrasse la Sibérie et les contrées limitrophes, telles que la Chine, le Japon, la Tartarie, l'Indoustan, la Perse, etc., a pris en 1825 le titre de *Courrier Asiatique* (Asiatskoï vestnik).

17. *Otétchestvénniya Zapiski.* Nouvelles nationales, ou Annales patriotiques; elles paraissent tous les mois depuis 1819. (Ce recueil est consacré à faire connaître les succès et les talens des Russes dans tous les genres. Il contient surtout d'intéressans articles sur l'histoire et l'industrie nationales).

18. *Séverni Arkhive.* Archives du Nord. Ce journal historique et statistique, très estimé,

paraît tous les quinze jours depuis 1822. La politique et la poésie en sont exclues.

19. *Litteratourniyé Listki.* Feuilles littéraires ; supplément aux archives du Nord, qui paraît depuis 1823, et qui est consacré à la littérature, aux mœurs, etc.

20. *St. Petersburgische Zeitschrift.* Journal de Saint-Pétersbourg. Ce journal mensuel paraît en allemand depuis 1822. Il donne les extraits de tous les journaux russes et les nouvelles littéraires de ce pays.

21. *Journal Iziachtchnikh Iskoustve.* Journal des Beaux-Arts. Il paraît un cahier tous les deux mois depuis 1823.

22. *Oukazatel otkryti po Fisiké, Khimii, Yestéstvennoï Istorii i tekhnologui.* L'indicateur des découvertes en physique, en chimie, en histoire naturelle et en technologie. Il paraît tous les deux mois depuis 1824.

23. *Bibleïs'iya Izvestiya.* Journal de la Société Biblique. Il paraît en russe depuis 1824, et donne des nouvelles de cet établissement.

24. *Voïenno-meditsisnskoi journal.* Journal de Médecine militaire, publié en russe par le département de la médecine militaire, depuis 1823.

25. *Mémoires de l'Amirauté.* Ils paraissent à des époques indéterminées, et renferment quelquefois des articles importans pour l'art nautique.

26. *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, avec l'histoire de l'Académie.* Ils renferment des renseignemens précieux sur toutes les branches des connaissances.

27. *Mémoires de la Société libre d'Économie rurale.* C'est une collection précieuse.

MOSCOU .... 28. *Moskovskiya Védomosti, etc. etc.* Gazette de Moscou, publiée par l'université, dans le genre de celle de Saint-Pétersbourg. (Elle s'imprime à 7000 exemplaires).

29. *Istoritcheskoï, polititcheskoï i gheografitcheskoï journal, etc.* Journal historique, politique et statistique, ou Annales contemporaines de l'univers. (Ce recueil mensuel, outre les articles originaux, contient beaucoup de traductions du Correspondant de Hambourg).

30. *Vestnik Ievropy.* Le Courrier de l'Europe. Journal scientifique, littéraire et politique, etc. etc. Il paraît tous les quinze jours depuis 1802. Il contient des morceaux intéressans pour l'histoire de la Russie ancienne, et des recherches critiques sur les antiquités du pays.

31. *Zemlédeltcheskoï journal.* Journal d'agriculture et d'économie rurale. Il paraît tous les trois mois depuis 1821.

32. *Journal Vétérinaire.* Il paraît en russe à la fin de chaque année.

33. *Damsky journal.* Journal des Dames. Ce recueil, publié par le prince P. J. Chalikof, tous les mois, contient en majeure partie des anecdotes, des pièces de poésies fugitives, des énigmes, des charades et des nouvelles du jour. A presque tous les cahiers se trouve jointe une planche coloriée, exclusivement consacrée à l'article des modes.

34. *Mmémozina.* Mnémosyne, ou collection d'opuscules en prose et en vers. Il est rédigé par les principaux littérateurs russes.

35. *Mémoires de la Société des Naturalistes de l'université impériale de Moscou.* Ils paraissent à des époques indéterminées.

36. *Mémoires de la Société des sciences physiques et médicales.* Ils paraissent en deux parties distinctes, dont une en latin et l'autre en russe.

KAZAN .... 37. *Kazanski Vestnik.* Le Courrier de Kazan; publié par les membres de l'université de cette ville.

KHARKOF .... 38. *Oukraïnnski journal.* Le journal de l'Ukraine; publié par l'université de l'Ukraine.

RIGA .... 39. *Der Zuschauer*. L'observateur ou le Spectateur. Ce journal politique estimé, paraît en allemand depuis 1807.

40. *Rigaïsches Stadtblaetter*. Feuille de la ville de Riga. Elle est publiée en allemand une fois par semaine, par la Société littéraire et pratique des citoyens, depuis 1810.

41. *Ostsee-Provinzen-Blatt*. Feuille des provinces de la mer Baltique. Elle est écrite en allemand.

42. *Rigaïsche Anzeigen*. Annonces de Riga pour toute espèce d'objets nécessaires et utiles (en allemand).

43. *Marahwa Naddala-Leht*. Feuille hebdomadaire, en esthonien.

44. *Magazin für Russlands Geschichte, Laender-und Vœlkerkunde*. Magasin pour l'histoire, la topographie et l'ethnographie de la Russie (en allemand).

45. *Abhandlungen der Lieflaendischen gemeinnützigen and œkonomischen Societaet*. Mémoires de la Société livonienne d'utilité publique et d'économie (en allemand).

MITAU .... 46. *Allgemeine Deutsche Zeitung für Russland*. Gazette générale allemande, pour la Russie.

47. *Mitausches Intelligenzblatt*. Feuilles des nouvelles de Mitau (en allemand).

48. *Latweisches Awises*. Feuille hebdomadaire en lettonien.

49. *Verhandlungen der Kurlœndischen Gesellschaft für Literatur und Kunst*. Mémoires de la Société de Courlande pour la littérature et les arts (en allemand).

DORPAT .... 50. *Dörptsche Zeitung*. Gazette de Dorpat (en allemand).

51. *Zeitschrift für Kunst und Literatur*. Recueil pour la littérature et les arts (en allemand).

REVEL .... 52. *Revalsche wôchentliche Nachrichten*. Feuille hebdomadaire de Reval (en allemand).

ABO .... 53. *Abo Tidning*. Gazette d'Abo (en suédois).

54. *Turu ne Wiikko Sanomat.* Feuille hebdomadaire de Finlande (en finois).

55. *Abo Underræ helser.* Feuille d'annonces d'Abo. Elle remplace la Mnémosyne, qui se publiait à Abo en suédois.

HELSINGFORS.......... 56. *Finnlands Allmœnna Tidning.* Gazette générale de la Finlande (en suédois).

VARSOVIE............... 57. *Izis Polska.* L'Isis polonaise, ou journal des sciences, des découvertes, des arts et des manufactures. Il est entièrement consacré à l'industrie, et il paraît tous les mois.

58. *Sylwan.* Le Sylvain. Ce journal, qui ne paraît que tous les trois mois, est entièrement consacré aux connaissances qui se rapportent aux forêts.

59. *Roczniki Tawanzystwa krot. Warz. Przyiaciot Nauk.* Annales de la Société des Amis des Sciences de Varsovie. Elles paraissent à des époques indéterminées.

N. B. Il convient d'ajouter à cette liste de journaux publiés en Russie, quatorze autres recueils périodiques, entrepris depuis que cette statistique a été dressée, et dont voici les noms :

SAINT-PÉTERSBOURG. 1. *Gornoi journal.* Journal des mines, entrepris au mois de juillet 1825.

2. *Journal manoufactoure.* Journal des manufactures, depuis janvier 1825.

3 *Komertcheskaia gazette.* Gazette de Commerce, dont il paraît aussi une traduction en allemand.

4. *Sévernaïa Ptchéla.* L'Abeille du Nord, depuis janvier 1825; in-f°. Ce journal a remplacé les supplémens au Fils de la patrie et aux Archives du nord (*Voy.* ci-dessus, n°s 12 et 19).

5. *Bibliografitcheskiyé Listki.* Feuilles bibliographiques; trois fois par mois, in-4°; depuis janvier 1825.

6. *Dietskii Mouzeoume.* Le Muséum des enfans.

7. *Severnaïa arfa.* La Harpe du nord, Journal de musique.

N. B. Les *Notices sur les actes et le succès des Sociétés bibliques russes et étrangères*, publiées dans les deux langues, russe et allemande, depuis janvier 1824 (*Voy.* ci-dessus, n° 33), ont cessé de paraître au bout de dix mois, époque où, par ordre supérieur, furent fermées les Sociétés bibliques établies en Russie.

MOSCOU . . . . 8. *Novoï magazine estestvennoï istorii.* Nouveau magasin d'histoire naturelle. Il paraît depuis 1820.

9. *Zapiski dlia okhotnikof do lochadei.* Mémoires pour les amateurs de chevaux, entrepris en 1823, sous le titre de *Iégénédelnik*, etc. Feuille hebdomadaire, ne paraissant plus qu'une fois par mois depuis 1824.

10. *Rouskoï Vestnik.* Le Courrier russe, commencé en 1808, a été suspendu en 1820, repris en 1824, interrompu de nouveau au bout de six mois, et continue à reparaître depuis le mois de mai 1825.

11. *MoskovskoïTelegraf.* Le Télégraphe de Moscou, entrepris en janvier 1825. Journal littéraire qui promet de se placer au premier rang des publications périodiques, si l'éditeur apporte à sa rédaction les mêmes soins qu'il donne à sa variété.

12. *The english literary journal of Moscow.* Ce journal anglais, entrepris au mois de janvier 1823, paraissait aussi en langue francaise; il n'a eu que cinq mois d'existence, et méritait de vivre plus long-temps.

DORPAT. . . . . . . 13. *Livländishe Jahrbücher der Landwirstchaft.* Les Annales Livoniennes d'économie rurale, publiées par la Société d'économie rurale de cette ville, remplacent un autre recueil qui a paru de 1808 à 1824, sous le titre de Répertoire Économique pour la Livonie, puis sous celui de Nouveau Répertoire.

ODESSA . . . . 14. *Journal d'Odessa*, ou *Courrier commer-*

cial de la Nouvelle-Russie (en français).
(*Additions communiquées par M.* Héreau).

III.

TABLEAU BIBLIOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE RUSSE,

Ou Tableau des Ouvrages publiés en langue russe dans cet empire, pendant les années 1822, 1823 et 1824; suivi de quelques observations sur les ouvrages les plus remarquables.

	En 1822.		En 1823.		En 1824.	
NATURE DES OUVRAGES.	ORIGINAUX.	TRADUCT.	ORIGINAUX.	TRADUCT.	ORIGINAUX.	TRADUCT.
Mathématiques	12	8	4	8	1	4
Histoire Naturelle.	5	1	2	2	4	1
Chimie et Physique.	1	2	3	1	2	»
Médecine.	7	7	4	7	1	7
Sciences économiques	9	»	2	2	5	3
Religion.	21	18	5	5	9	6
Philosophie (la plupart pour la jeunesse).	6	21	2	3	5	10
Jurisprudence	13	»	15	»	18	1
Statistique et Politique.	4	»	2	»	3	1
Histoire et Géographie.	38	9	16	8	28	11
Biographies.	7	2	3	1	2	2
Voyages.	9	2	2	»	6	1
Philologie.	21	8	15	2	13	1
Poésie.	14	4	8	9	15	2
Romans et Nouvelles.	1	22	»	16	5	13
Théâtre.	13	9	8	13	12	13
Collections d'ouvrage.	7	»	7	»	9	»
Belles-Lettres et Rhétorique.	8	»	6	3	9	1
Ouvrages périodiques.	24	»	30	»	29	1
Arts.	»	»	1	1	»	1
Mécanique.	»	»	»	»	1	»
Sciences relatives à la guerre.	»	»	»	»	3	2
Technologie.	»	»	»	»	1	»
Amusemens.	»	»	»	»	2	»
	220	113	135	81	183	81
	Total. 333		Total. 216		Total. 264	

Parmi ces ouvrages traduits, il y en a 122 français, 56 allemands, 18 anglais, 11 grecs, 9 latins, 7 italiens, 3 slaves, 2 hollandais, 1 danois et 1 arménien.

Ouvrages originaux les plus remarquables.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE. 1. Sur des monumens russes, pour servir de matériaux à l'histoire des arts et à la paléographie de la Russie, par *P. Köppen*.

2. Traces de l'ancienne ville grecque de Chersonès, encore visible en Crimée, par *Hablitz*.

3. Description nouvelle, géographique et historique du Caucase, par *S. Bronevsky*.

4. Histoire chronologique des îles Aléoutes, avec des notices historiques sur le commerce des pelleteries, par M. *Berg*.

5. Histoire de l'empire russe, par *Karamzine*.

6. Atlas archéologique de l'Europe russe, par le comte *F. Potocki*.

VOYAGES. . . . . . . 1. Voyage en Turcomanie et à Khiva, par *N. Mouravieff*.

2. Voyage d'Adam Zaxman au Japon, par M. *Berg*.

3. Vue de la côte méridionale de la Tauride, par M. *Bronevsky*.

4. Histoire des naufrages les plus remarquables, par M. *Golovnine*.

5. Voyage dans l'Océan Pacifique, etc., en 1815, 1816, 1817 et 1818, par *Kotzebue*.

6. Voyage en Chine par la Mongolie, par *Timkovsky*.

7. Voyage à la Tauride en 1820, par *Mouravieff-Apostol*.

JURISPRUDENCE. . . . Système des lois de la nature, par M. *Filimonoff*.

LANGUES. . . . . . . 1. Dictionnaire russe-allemand et allemand-russe, par *Oldekop*.

2. Dictionnaire latin-russe, avec les dénominations connues dans la géographie et la mythologie anciennes, par *F. Kronenberg*.

3. Grammaire philosophique, ou Clé de tou-

	tes les langues et de toute littérature, par *N. P. de Sauvigny*, à Kharkof.
Poésie	1. La Fontaine de Baktchisaraï, par *A. Pouschkin.*
	2. Le Prisonnier du Caucase, par *le même.*
	3. Poésies de M. *Joukovsky*, troisième édition, augmentée.
Théologie	Abrégé de l'histoire de l'Eglise russe, par le métropolite *Platon.*
Collect. d'Ouvrages .	Prose et Poésie de M. *Filimonoff.*
Théatre	1. Marfa Posadnitza, tragédie en cinq actes et en vers, par *F. Ivanoff.*
	2. Perseus, tragédie, par *Rostouzoff.*
	3. Sappho, tragédie lyrique, par *N. Souschkoff.*
	Diverses comédies et vaudevilles, par *le prince Schakhovskoï.*
Littérature	Essai d'une histoire abrégée de la littérature russe, par *N. Gretsch.* (ouvrage très estimé).

Parmi les auteurs étrangers dont les ouvrages ont été traduits en russe, on remarque les suivans :

Mathématiques . . .	Lacroix.
Histoire naturelle .	Sack.
Médecine	Tissot. — Niemann. — Hekker. — Weller. — Henke. — Broussier. — Sprengel.
Religion	Mme. de la Motte-Guyon. — Massillon. — Grégoire. — Blair.
Philosophie	Zimmermann. — Masselin. — Comte de Ségur. — Blanchard. — Fontenelle. — Duc de La Rochefoucauld. — Bouilly.
Histoire et Géographie.	Rollin. — Michaud. — Labeaume. — Le Cardinal de Retz. — Schroekh. — (On a traduit un manuscrit latin du XVIIe siècle, contenant des notices sur la Sibérie).
Biographies	Pouqueville. — Péchier.
Voyages.	Duncan. — Zimmermann. — Parry. — Ross. — Buchanan.
Poésie.	Lord Byron. — Walter-Scott. — Boileau. Ésope. — Homère. — Milton.

ROMANS ET NOUVELLES .	Walter-Scott. -- Madame Cottin. -- Vicomte d'Arlincourt.
THÉATRE	Corneille. -- Racine. -- Sophocle. -- Kotzebue (entièrement). -- Schiller. -- Scribe et Delavigne.
RHÉTORIQUE	A. Thomas, membre de l'Académie française.

Sur le point de livrer cette partie de notre ouvrage à l'impression, l'ayant communiquée à M. Héreau, ancien professeur de langue française au gymnase de Viatka, qui a traduit et fait imprimer dans divers recueils plusieurs poésies russes, et qui s'occupe en ce moment d'une histoire abrégée de cette littérature, il a bien voulu nous donner quelques rectifications, les additions que l'on a lues ci-dessus, pages 376 et 377, et le tableau suivant, accompagné de remarques bibliographiques. Cette nouvelle addition au coup-d'œil de l'anonyme, en indiquant d'une manière générale les travaux littéraires des Russes et les ressources qu'ils ont puisées chez les étrangers, sera une preuve de plus en faveur d'une nation qu'on persiste bien à tort, selon nous, à croire très arriérée, ou pour le moins stationnaire sous le rapport des lumières et de la civilisation.

NATURE DES OUVRAGES.	TRADUCTIONS.	ORIGINAUX.	TOTAL.
Sciences physiques, naturelles et médicales.	94	112	206
Mathématiques pures et Mathématiques appliquées.	28	66	94
Théologie naturelle et Religion.	51	92	143
Idéologie et Philosophie morale	76	34	110
Éducation et Livres élémentaires.	45	43	88
Législation, Droit et Politique.	39	121	160
Économie publique et Commerce	40	93	133
Géographie et Statistique.	8	51	59
Histoire et Biographie.	133	191	324
Voyages.	34	36	70
Grammaire et Lexicographie.	9	90	99
Poésie.	59	143	202
Œuvres dramatiques	236	296	532
Romans.	364	40	404

NATURE DES OUVRAGES.	TRADUCTIONS.	ORIGINAUX.	TOTAL.
Antiquités et Beaux-Arts. .	20	32	52
Mélanges littéraires	289	435	724
	1525	1875	3400

Sur les 1523 ouvrages traduits, 802 le furent du français, 483 de l'allemand, 97 de l'anglais, 68 du latin, 35 du grec, 23 de l'italien et 17 de diverses autres langues.

« Le catalogue qui a servi de base à ce tableau est celui d'une bibliothèque ouverte au public, ou *cabinet de lecture*, premier établissement de ce genre en Russie, créé à Saint-Pétersbourg en 1815, par les soins d'un simple particulier, Pierre Plavilstchikof, libraire de cette ville, où il est mort en 1823. Cette bibliothèque, composée d'abord de 800 ouvrages, s'était accrue de plus de 2,000 volumes en 1817, époque de la publication de son premier catalogue, auquel j'ai pu joindre un supplément qui porte mon tableau à 3,400 ouvrages.

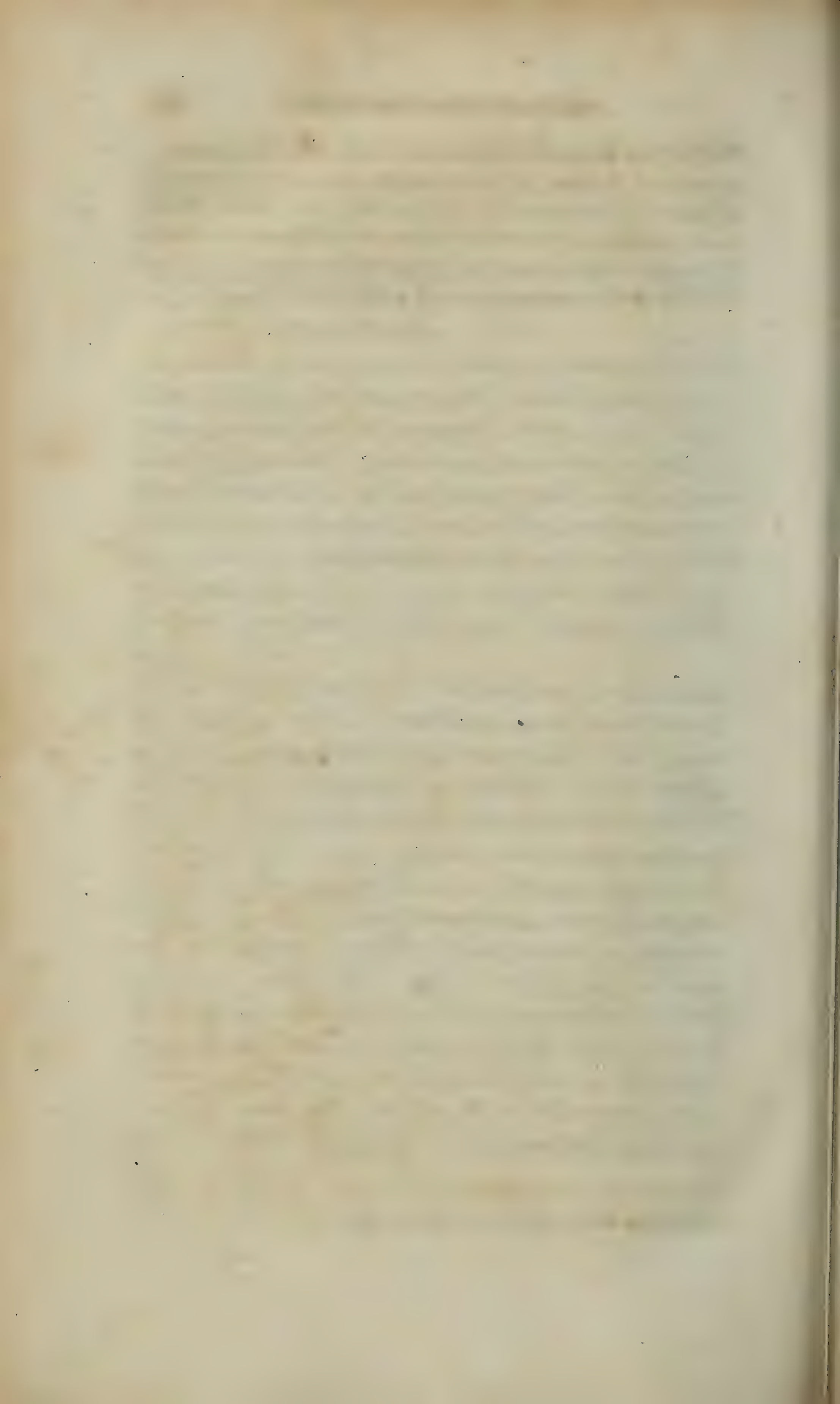
« En 1820, M. Plaviltschikof fit paraître un nouveau catalogue, rédigé dans un ordre systématique (1 vol. in-8° de XVIII, 72 et 543 pages), montant à 7,337 ouvrages; et à la mort de son fondateur, cette bibliothèque s'élevait à 10,000 volumes. Il serait intéressant de pouvoir refaire mon travail d'après le catalogue le plus récent, ou mieux encore, pour avoir une plus grande échelle, sur l'*Essai de bibliographie russe* de Sopikof (5 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1813-1823), présentant un dictionnaire complet de tous les ouvrages, originaux ou traduits, publiés soit en langue slavonne, soit en langue russe, depuis l'introduction de l'imprimerie en Russie (1553) jusqu'à l'année 1813, et s'élevant à 13,249 articles. Il serait d'autant plus à désirer aussi de voir compléter ce dictionnaire jusqu'à nos jours, que, dans l'espace des douze dernières années, les produits de la presse ont été considérablement augmentés en Russie. »

(*Note communiquée par M. Hèreau.*)

N, B. Les *Fragmens littéraires*, tirés de la *Vie d'Alexandre* Ier, *par A. E.* (V. ci-dessus, p. 362) avaient été empruntés par cet écrivain anonyme à l'*Introduction* de M. *Lémontey* au recueil des *Fables russes*, traduites en français et en italien, et publiées par les soins de M. le comte Orloff, comme nous l'avons dit dans une note de la page 367. Il est juste de rendre à chacun ce qui lui appartient.

(*Note de l'auteur de l'Atlas.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.



Observation sur les vocabulaires hellénique (159) *et* roméïka (160) *du tableau polyglotte des langues européennes.*

Sans vouloir décider entre l'*Etacisme* et l'*Itacisme*, c'est-à-dire entre la prononciation du grec telle qu'elle est adoptée aujourd'hui dans presque toutes les écoles de l'Europe occidentale, et celle qui est en usage partout où il reste encore des Grecs de nation ; nous avons cru néanmoins devoir nous conformer, dans les deux vocabulaires hellénique et roméïka, à cette dernière manière de prononcer, en écrivant en français les mots grecs respectifs. Autrement il aurait été difficile de faire sentir l'analogie qui existe entre l'*hellénique* et le *roméïque*, c'est-à-dire entre la langue grecque ancienne et la moderne.

(*Note de M. Hase.*)

Observation à la page 173 *de l'Introduction.*

M. le baron de Pedra-Branca, qui a eu la bonté de nous fournir l'article relatif au portugais parlé au Brésil, nous observe dans une note, que les mots brésiliens contenus dans sa liste ne sont que les premiers qui se sont offerts à ses yeux, dans une nombreuse collection qu'il a faite depuis quelque temps, et qui en compte déjà un millier. M. le baron veut en faire la base d'un intéressant travail, qu'il prépare sur ce sujet.

Réponse aux observations faites par M. Klaproth, dans le cahier d'août 1826 *des Nouvelles Annales des Voyages, sur un article de l'*Atlas Ethnographique du Globe, *relatif à trois langues de l'Afrique Australe, que ce recueil scientifique avait publiées le mois précédent.*

Toute la critique de ce savant célèbre se réduit aux trois points suivans :

1°. Que nous n'avons pas des notions bien justes sur la langue congo, parce que nous n'avons pas su séparer des mots masanja les articles qui les précèdent, et parce que nous les avons donnés tels que M. Rugendas les avait écrits, en les entendant de la bouche des Africains.

2°. Que nous n'avions pas de raison pour affirmer que les idiomes des Tzchoambo et des Matibani appartiennent plutôt à la famille caffre (lisez monomotapa) qu'à la congo.

3°. Que nous ne nous sommes pas aperçus des fautes qu'il y avait dans la numération des Matibani, et que nous n'avions pas observé que cette numération s'arrêtait à cinq, les nombres au-delà portant des noms complexes.

Si l'empressement de critiquer l'Atlas Ethnographique du Globe avait permis à M. Klaproth d'attendre sa publication, certes ce savant orientaliste aurait pu employer plus utilement le temps que doivent lui avoir coûté les remarques qu'il a bien voulu faire sur notre ouvrage. M. Klaproth aurait vu que, dans les deux articles *orthographe* et *vocabulaires* de notre Discours Préliminaire, nous avons appelé nous-même l'attention des philologues sur les méprises que ce savant nous reproche d'avoir commises dans le morceau de notre ouvrage, inséré dans les Nouvelles Annales des Voyages. Nous prions nos lecteurs de lire les pages xc, cxvj, et particulièrement les ciij, cv et cix. Elles serviront de réponse et de justification au premier et en partie au second point de la critique dont il s'est empressé d'honorer notre Atlas. Au surplus, l'erreur de confondre l'article avec les noms est du genre de celles que tant de savans commettent depuis des siècles, et même de nos jours, en disant et en écrivant *Alcoran* au lieu de *Koran*. Il y a même bien des nations policées qui ne séparent pas l'article du nom en écrivant certains mots. Par exemple, les Espagnols et les Portugais disent et écrivent souvent *Elrei*, le roi; les français écrivent de même *Latour*, nom d'homme et de lieu, ainsi que *Lavallée*; et le savant M. Klaproth lui-

même dira sans doute en français comme en allemand, l'*Alchimie*, l'*Alambic*, l'*Algèbre*, et une foule d'autres mots semblables. Les anciens Égyptiens joignaient l'article masculin *ph* aux noms propres; et l'on sait maintenant que *phré* signifie *le-soleil*, et *Pharaon* veut dire *le-roi*.

A l'égard du second point, nous observerons que la seule comparaison du vocabulaire macoua (291) avec le matibani, signale entre celui-ci et le premier une assez grande affinité, pour autoriser l'ethnographe à le classer dans la famille monomotapa, à moins qu'il ne veuille rejeter les principes que nous nous flattons d'avoir établis sur des bases solides et d'après d'imposantes autorités, dans le premier chapitre de notre Introduction.

Quant au troisième, nous nous bornerons à dire que nous aussi nous nous étions aperçu de la numération quinquennale du matibani, comme nous avions eu occasion de le faire à l'égard d'une foule d'autres langues de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Océanie, mais que nous n'avions rien dit à ce sujet, parce qu'il n'entrait nullement dans notre plan d'appeler sur ce fait l'attention de nos lecteurs. *Voyez* à la page 274.

Relativement aux *erreurs qui peuvent entraîner des conséquences graves*, erreurs qui paraissent avoir été le motif principal qui a engagé ce savant célèbre à critiquer notre ouvrage avant même qu'il paraisse, nous avouons franchement que la sphère étroite de nos connaissances ne nous permet pas de nous élever assez haut pour les découvrir.

Dans l'état très imparfait où se trouve la linguistique, surtout dans la partie qui regarde les idiomes des peuples étrangers à l'art d'écrire et des peuplades les plus sauvages et abruties, presque toutes ces collections de mots, auxquelles ce célèbre orientaliste donne tant de valeur, ne nous paraissent être pour cette science que, tout au plus, ce que sont les *nombres limites* pour la statistique. Les résultats tirés de ces

derniers sont exacts ou s'éloignent très peu de l'exactitude, quoique ni l'un ni l'autre des deux nombres extrêmes ne le soit absolument. De même, une trentaine de mots bien choisis, quelque imparfaite que soit leur orthographe, quelque défigurées que soient leurs formes grammaticales par l'agrégation de l'article ou des pronoms possessifs, suffisent toujours pour déterminer avec assez d'exactitude la souche à laquelle appartiennent les nations que l'on veut classer d'après la langue qu'elles parlent, surtout lorsqu'il s'agit d'idiomes très différens les uns des autres. *Voy.* à la page cxxxij.

Pénétré de cette vérité, et convaincu de l'impossibilité où l'on est à présent d'éviter toutes les méprises inséparables dans la rédaction de semblables collections, nous nous sommes épargné des peines inutiles, et, sur les traces d'un grand philologue (*Voy.* à la page xcviij), nous leur avons donné la valeur qu'elles méritent. Nous ne les avons donc admises dans notre Atlas que comme autant de jalons qui peuvent servir de guide au voyageur et au philologue dans leurs recherches respectives.

On ne peut se former une idée des peines infinies et de la perte considérable de temps que nous a coûté la rédaction de cette petite partie de notre ouvrage. Il nous a fallu, par exemple, parcourir attentivement tout le vocabulaire madécasse français, encore manuscrit, rédigé par feu M. Chapellier, et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. P. Lesson, pour y puiser le peu de mots que nous avons donnés dans le prétendu dialecte de Tamatave (398), et nous avons feuilleté la grammaire manuscrite du même auteur pour y trouver les noms des dix premiers nombres. Nous avons dû lire attentivement tout le catéchisme prucze, publié par M. Vater, pour donner le vocabulaire si incomplet (189) que nous offrons de cette langue. Il nous a fallu enfin recueillir un millier environ de vocabulaires pour donner ceux que contiennent nos cinq tableaux polyglottes.

Mais, si nous nous sommes donné tant de peine pour suivre les conseils de quelques savans, qui nous représentaient l'utilité d'une semblable collection pour les progrès de la linguistique; si nous avons entrepris un travail aussi aride et fastidieux pour céder aux instances réitérées de quelques-uns de nos savans amis, nous avons reculé devant la seule idée d'analyser tous ces vocabulaires sous le double rapport de leurs formes grammaticales et de leur orthographe.

Accoutumé depuis long-temps à n'envisager les recherches scientifiques que sous le seul point de vue de leur utilité positive, nous n'avons pu et n'avons pas voulu en entreprendre d'une autre nature, et faire violence à nos goûts pour n'arriver en définitive qu'à un résultat borné, d'un médiocre intérêt et d'une utilité contestée. Nous nous sommes, en conséquence, contenté de donner nos vocabulaires aussi exactement que nous le pouvions, en les puisant aux meilleures sources, en les copiant fidèlement des ouvrages où nous les trouvions, et en en corrigeant nous-même les épreuves avec le soin le plus minutieux.

Content d'avoir rempli notre tâche, nous déclarons solennellement que nous n'entendons et ne voulons plus perdre notre temps à nous occuper de semblables discussions; nous espérons d'ailleurs avoir offert dans notre Atlas assez de choses importantes et de rapprochemens nouveaux et féconds en résultats utiles, pour que tout lecteur puisse nous pardonner quelques fautes qui pourraient nous être échappées dans les vocabulaires, soit dans leur rédaction primitive, soit dans leur révision.

Nous terminerons ces observations en renouvelant nos remercîmens à M. Rugendas pour la communication qu'il a bien voulu nous faire, et en lui exprimant nos vifs et sincères regrets de ce qu'elle a donné lieu à des remarques critiques sur les vocabulaires qu'il nous a si généreusement communiqués. Cette attaque inattendue ne doit ni le décourager, ni l'empêcher de

publier les autres. M. Rugendas a trop d'esprit et trop d'instruction pour ne la pas apprécier convenablement, et pour ignorer que de semblables méprises ont été déjà reprochées à des voyageurs célèbres et aux plus savans navigateurs.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

FIN DU TABLEAU SYNOPTIQUE DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

ERRATA.

Pag. xxiij,	*lisez :*	xxxiij.
cxvj, *Tchinggis-Khan* ou *Tchinghiz*,	*lisez :*	*Tchinghis Khan* ou *Tchinghiz*.
cx, *ligne* 6, le son nasal des Français,	*lisez ;*	le son nasal des Français et l'*ñ* des Espagnols.
cxiv, *ligne* 12, à M. Malte-Brun, le danois et	*lisez :*	le danois ancien et moderne, le normannique, le jutlandais et
cxxij,	*ajoutez :*	RAYNOUARD.
		* SIMONOF, professeur d'astronomie à l'université de Kasan.
3, *ligne* 35, par une tribu des nomades.	*lisez :*	par une tribu de nomades.
9, *ligne* 30, de langues slaves de l'albanais,	*lisez :*	des langues slaves, de l'albanais.
24, *ligne* 33, Ce ressemblances,	*lisez :*	Ces ressemblances,
32, *ligne* 27, Bjorn,	*lisez :*	Björn.
ligne 32, Urhoue,	*lisez :*	Urhone.
ligne 33, Rôimne,	*lisez :*	Rômme.
33, *ligne* 9, Naver	*lisez :*	Næver.
ligne 18, Felje,	*lisez :*	Telje.
ligne 22, Itör,	*lisez :*	Hör.
ligne 29, Marihône,	*lisez ;*	Marihöne
ligne 31, Fôre,	*lisez :*	Frôe.
ligne 33, Hinbor,	*lisez :*	Hindbær.
ligne 35, Gragalte,	*lisez :*	Grâgalte.
ligne 36, Mulhvorp,	*lisez :*	Mulhvarp.
34, *ligne* 5, Pill,	*lisez :*	Pilt.
ligne 6, Fjener,	*lisez :*	Tjener.
58, *ligne* 6, MM. Hase, Gail, Renouard,	*lisez :*	MM. Hase, Gail, Raynouard,
53, *ligne* 7, que nous avions été,	*lisez :*	que nous n'avions été.
67, *ligne* 16, HORNETOOKE,	*lisez :*	HORNTOOKE.
75, *ligne* 31, Dans cet état,	*lisez :*	« Dans cet état.
110, *ligne* 25, ni dans la famille indienne,	*lisez :*	ni dans la famille sanskrite.
14 *ne* 33, bue de la chinoise,	*lisez :*	que de la chinoise.
174, *ligne* 3, jaià,	*lisez :*	yaià.
ligne 18, calunda,	*lisez :*	calundù.
206, *ligne* 7, de quatre trencipales,	*lisez :*	de quatre principales.
225, *ligne* 23, famille caffre, tandis	*lisez :*	famille monomotapa, tandis
287, *ligne* 20, que le *Viajero*	*lisez,*	que le *Viagero*
316, *ligne* 7, subdivisions; dans lesquelles.	*lisez :*	subdivisions, dans lesquelles.
322, *ligne* 2, des littérateurs nationaux les plus distingués, et choisis	*lisez :*	membre de l'Académie Française (feu M. Lemontey), sur les notes d'un des littérateurs nationaux les plus distingués (M. le comte Orloff), et choisis
367, *ligne* 32, en entier dons un	*lisez :*	en entier dans un
385, *ligne* 27, *scientifique avait publiées*	*lisez ;*	*scientifique avait publié*

